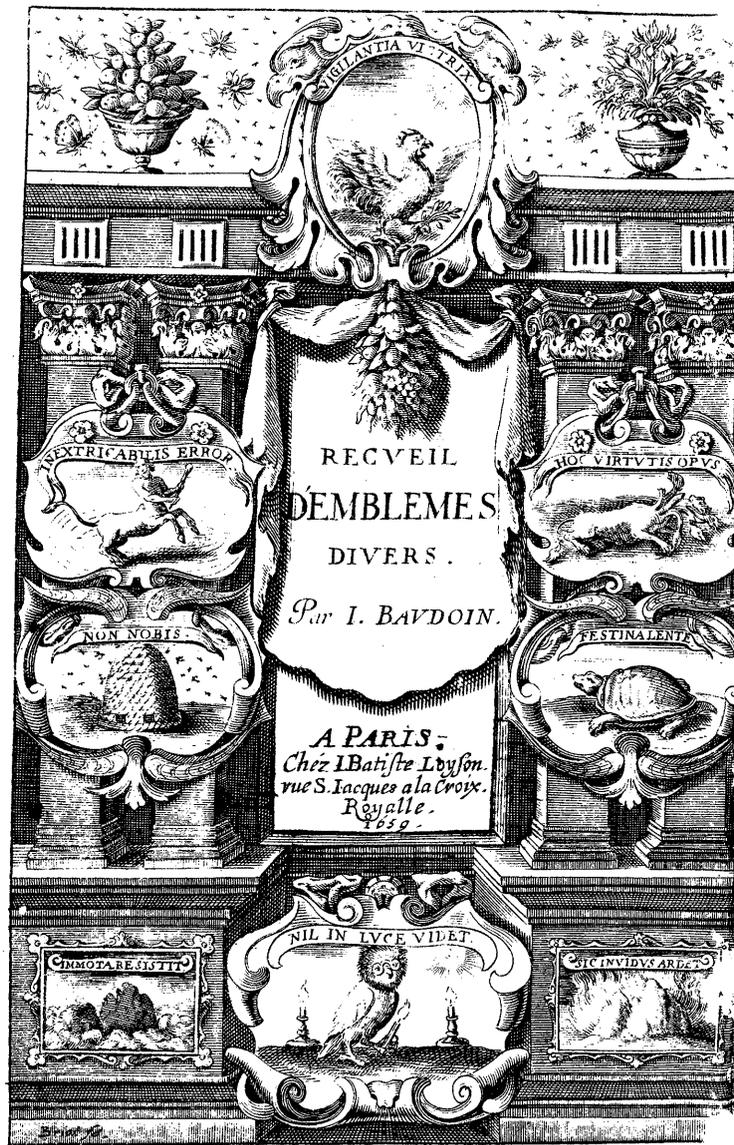




Avec Privilège du Roy



Avec Privilège du Roy

*Les recueils d'emblèmes
et
les traités de physiognomonie
de
la Bibliothèque Interuniversitaire de Lille*

6

- 1 ALCIAT (André).
Toutes les emblèmes.
(edit 1558 et 1564)
- 2 VAN VEEN (Otto)
Amorum emblemata, figuris Aencis incisa.
(edit 1608).
- 3 ROLLENHAGEN (Gabriel).
Nucleus emblematum selectissimorum quae
itali vulgo impressas vocant.
(edit 1611).
- 4 MONTENAY (Georgette de)
Livre d'armoiries en signe de fraternité
(edit. 1619).
- 5 RIPA (Cesare).
Iconologie où les principales choses qui
peuvent tomber dans la pensée touchant les
vices sont représentées.
(edit 1643).
- 6 BAUDOIN (Jean).
Emblèmes divers, representez dans cent
quarante figures en taille douce. 2 vol.
(edit 1659).
- 7 FLAMEN (Albert).
Devises et emblèmes d'amour moralisez.
(edit 1672).

Jean BAUDOIN

Emblèmes divers,
representez dans cent quarante figures
en taille douce - 2 vol.
(Edit 1659)

VOLUME 1



PARIS
Aux Amateurs de Livres
62, avenue de Suffren

Cet ouvrage a été réimprimé avec
l'aide de la Direction des Bibliothèques
des Musées et de l'Information Scientifique
et Technique du ministère de l'éducation
nationale de la jeunesse et des sports dans
le cadre d'un «concours de reprints»
organisé par ses soins en 1987

La vaste compilation réalisée par Jean Baudoin est reproduite ici selon deux exemplaires appartenant à deux éditions différentes. Chaque volume reprend en fait le volume correspondant de l'édition originale publiée en 1638-1639 par Jacques Villery, c'est d'ailleurs cette dernière date qui figure au frontispice gravé de la Seconde partie présentée ici.

D'autres éditions publiées en 1685 et 1698 attestent de l'intérêt prolongé porté à l'ouvrage bien au delà de la mort de son auteur survenue en 1650. Une sélection avait en outre été publiée en 1679 sous le titre : *Tableaux des sciences et des vertus morales*.

La reprise dans la même collection de la traduction par Baudoin de l'*Iconologie* a donné occasion de restituer quelque importance à un personnage aujourd'hui bien oublié. On le constate à la seule lecture du titre de la Première partie, Baudoin est ici compilateur. Ce qu'il présente est une «somme» rassemblant tout le savoir qui a nourri le genre emblématique et a développé son extension. Baudoin souligne l'éclectisme de ses lectures derrière lesquelles s'abrite, ou s'efface, sa propre écriture. Aux autorités affichées par le titre, la préface en ajoute d'autres, plus obscures pour certaines mais toujours éclectiques. C'est l'Allemand Jacob à Bruck et ses *Emblèmes moraux et militaires*, publiés en latin en

1615, traduits en français un an plus tard. C'est l'Espagnol Sebastian de Covarrubias Orozco dont les *Emblemas morales* furent publiés à Madrid en 1610. Baudoin est un lecteur européen, comme il fut un traducteur européen. Néanmoins, ce qui est peut-être le plus remarquable dans cet éclectisme, c'est d'abord l'insertion de Ripa, qu'il traduisait à la même époque, dans l'espace de l'emblème, et aussi le recours à Bacon dont Baudoin rappelle qu'il fut le premier à traduire ses œuvres en français.

Cependant, s'il s'agit bien de la somme d'un savoir moral, l'accumulation même des références, le déversement d'une prodigieuse mémoire aboutit à rompre l'économie de l'emblème. Le texte par son extension tend à reléguer la figure. Si Baudoin introduit dans sa Préface une intéressante et systématique distinction entre la Devise et l'Emblème, sujet qui va devenir un thème favori de discussions infinies et confuses, il pose quant aux Emblèmes qu'ils «se font par Figures et qui toutes muettes qu'elles sont, ne laissent pas de parler par signes.» Cette éloquence muette est, à lire son ouvrage, bien insuffisante puisqu'il y faut tant de texte explicatif, à moins qu'inversement ces Figures qui, pour la plupart, ne sont pas elles-mêmes neuves, ne suscitent tant de souvenirs qu'il faille des pages pour les écrire ? Toujours est-il que plus que la relation de Figures à des paroles brèves, suscitant l'activité de l'esprit du lecteur, ouvrant sur l'indéterminé de sa compétence propre, on a désormais l'exhibition d'une marquetterie prolixe, celle des textes patiemment agencés par l'auteur.

Les figures gravées sur cuivre sont au nombre de cent-quarante mais c'est pour 1 300 pages de texte ! Ces gravures sont très manifestement inspirées des recueils d'emblèmes antérieurs, celui d'Alciat en particulier.

Elles manquent d'ailleurs d'originalité et de finesse d'exécution. Un petit nombre d'entre elles sont signées par Marie Briot qu'on suppose fille d'un graveur nommé Isaac Briot. L'œuvre connue de Marie Briot est mince : deux planches tout au plus, outre ces gravures pour le recueil de Baudoin.

Avec cette masse qui peut paraître à la fois écrasante et faible, ces gravures sans spécial agrément, voici un ouvrage qui par son succès est néanmoins exemplaire du statut de l'emblème à l'époque «classique» française.

EMBLEMES

DIVERS,

REPRESENTEZ DANS CENT
QUARANTE FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

Enrichis de discours Moraux, Philosophiques,
Politiques, & Hyſtoriques.

Par le Sieur BAVDOVIN.

Tirez d'Horace, Alciat, Paradin, Philostrate,
Cesar, Ripa, Lucian, Ovide, Virgile, & au-
tres Celebres Autheurs, tant anciens que
modernes.

*Où il est traité de la science des Roys, Princes, Ministres d'E-
stats, & Generaux d'Armées, du deuoir de la Noblesse, de
la prudence des Magistrats, de l'obeyſſance des Peuples, &
de la parfaite connoiſſance de tous les Arts & Sciences.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN BAPTISTE LOYSON, rue S. Jacques,
à la Croix Royale.

M. DC. LIX.





P R E F A C E.

 **O** MME tout le monde est vn Tableau, où les choses qui s'y voyent dépeintes, nous font admirer l'ouurier qui les a faites; Ainsi les diuerses Copies qui se tirent sur ce grand Original, nous plaisent quelque-fois autant que le naturel mesme, quand elles sont bien imitées. Il s'ensuit de là, que pour plusieurs aduantages qu'à la Peinture par dessus les autres Arts, elle merite à bon droit d'estre vniuersellement dans l'aprobation, & dans l'estime des hommes. Aussi l'a t'elle tousiours esté, pour diuerses raisons; La principale desquelles est, ce me semble, pour auoir contribué de tout temps à la conseruation de l'Histoire; car les Tableaux qu'elle fait, se peuuent nommer autant de Lettres mystiques, qui sont conuës generalement de tous les peuples du monde. Il ne faut donc pas s'estonner, si telles Figures seruoient autres-fois de Caractheres aux Egyptiens, comme elles en seruent encore aujourdhuy, à

P R E E A C E.

la pluspart des Nations du nouveau monde. Et d'autant que les actions vertueuses estoient ordinairement signifiées par ces Caractères Hieroglyphiques, c'estoit la coustume aussi, de les appeller mystericux & sacrez. A leur imitation ont esté inuentez les Emblemes; qui sont toujours tels, tant que le principal but qu'on s'y propose, est d'instruire le public; mais qui passent pour Deuises, quand ils se rapportent directement à faire connoître l'intention de quelque particulier.

Que si l'on recherche la vraie definition de l'Embleme, on trouuera que c'est vne Peinture seruant à instruire, & qui sous vne Figure, ou sous plusieurs, comprend des aduis vtiles à toute sorte de personnes. L'Ethimologie en est tirée du Verbe Grec ἐπιμύθησις, qui signifie Enchasser, pource que telles figures estoient faites autres-fois de plusieurs petites pierres de diuerses couleurs, artistement enchassées; ce qu'on appelle encore auiourd'huy vn ouvrage à la mosaïque; tel qu'est celuy qui se voit à present à Florence, dans l'incomparable Chapelle du Grand Duc de Thoscane. Quelques-vns veulent que cette inuention soit venue des Goths mais ils se trompent asseurement; puis qu'il y a long-temps auant qu'ils parussent, Plin, & quelques autres Historiens en auoient parlé

P R E F A C E.

Quoy qu'il en soit , cette sorte de besoigne est maintenant fort en vſage en Europe ; Et n'est pas iusques à nos Relieurs , qui n'en fassent la principale parure des liures. L'obmets que dans les Palais des Grands , se voyent des Cabinets de Menuiserie , & des Tableaux mesme faits à pieces de rapport ; Et que cela s'obseruoit encore anciennement dans la vaisselle d'or & d'argent , où les fueillages , & les bouquets d'Orfèvrerie qu'on y appliquoit , estoient appellez *Emblemes*. C'est ainsi que le remarque Ciceron, qui par Metaphore attribué ce nom aux ornemens & aux figures de Rethorique , dont on se sert pour embellir vn Discours.

Or bien que l'Embleme & la Deuise se ressemblent en quelque chose , ce seroit neantmoins vne grande faute de iugement , que de les vouloir confondre , veu que pour trois conformitez qu'il y a de l'vn à l'autre , il s'y treuve six differences bien remarquables.

Premierement , il y a du rapport , en ce que les Emblemes se font de Figures qui signifient ; & qui toutes muettes qu'elles sont , ne laissent pas de parler par signes ; où à tout le moins , celui qui en est inuenteur se fait entendre par leur moyen.

Secondement , en ce qu'on les peut composer de Figures seules , comme l'on fait la plus-

P R E F A C E.

part du temps ; ou bien de Figures & de Lettres ensemble , qui seruent de Mot : Car au jugement des plus habiles en cét Art , tant plus l'Embleme approche des regles de la Deuise , & tant plus il est excellent.

En troisieme lieu , il y a cette conformité, que les Emblemes peuuent demonstret les choses par ce qu'elles ont de propre ; comme par exemple , s'ils representent l'Ingratitude , l'Enuie , & ainsi des autres Vices , ou mesme des Passions ; il est de leur Art de les donner à connoître sous le voile des Figures : pourueu neantmoins que cela ne semble point grossier , ny aussi trop affecté. Voila pour ce qui regarde les conformitez les plus ordinaires , qui se rencontrent entre les Emblemes & les Deuises. Passons maintenant à leurs differences , dont il y en a six principales.

La premiere , Qu'en la Deuise il n'y doit rien auoir qui ne signifie quelque chose. Mais quant à l'Embleme , il a ses embeliffemens particuliers , qui sont , le Ciel , la Terre , les Arbres , les Plantes , & ainsi de plusieurs autres choses semblables , que l'on y peut adiouster. Il faut toutes fois que cela se face iudicieusement , & de telle sorte , qu'on puisse distinguer le principal , d'avec ce qui n'est qu'accessoire , & qui ne tient lieu que d'ornement.

La seconde , Qu'on peut faire entrer des paroles

P R E F A C E.

dans les Emblemes, pour en expliquer les Figures; ce qui n'est aucunement permis en matiere de Deuises; où la Figure demonstre vne partie de l'intention que l'on a, & le Mot declare l'autre. Il est vray qu'il est permis encore d'en donner à connoistre le sujet par vne Inscription, ou par vn tiltre; comme qui diroit; *Contre l'Ingratitude; Contre les mauvais Iuges*, & ainsi du reste.

La troisieme, Qu'au contraire des Deuises, il y peut auoir dans les Emblemes, plusieurs Figures humaines, de telle forme que l'on voudra; pourueu qu'il n'y ait aucun embarras entr'elles, & qu'on les accommode comme il faut, à l'explication & à l'exemple qu'on s'est proposé d'en donner.

La quatrieme, Que les Emblemes peuvent estre composez de Figures fabuleuses, d'animaux estranges, & de choses dont les proprietes soient admirables & peu conuës. La raison est, pource que la Figure & l'explication sont comprises ensemble dans l'Embleme: Ce qui ne s'observe pas en la Deuise: où la seule Figure frappe d'abord l'imagination: Car pour le regard du Mot qu'elle contient, & qui est comme l'ame de ce Corps, on ne le conçoit pas d'abord, & il y faut penser vn peu, pour le bien entendre.

La cinquieme, Que la Deuise ne doit point estre des choses passées, mais bien de celles qui

P R E F A C E.

font à venir Mais quant à l'Embleme, il n'a rien de commun avec cette Regle, & ne s'y attache aucunement. Au contraire, il prend pour sujet la pluspart du temps, quelque succez qu'on a de fia remarqué, soit dans la Fable, soit dans l'Histoire; & ce qu'on le met en auant, n'est que pour instruire celuy qui le considere, en l'aduertissant par là, qu'il luy en peut arriuer autant.

La sixiesme, Que puis que l'Embleme n'est inuenté que pour desabuser le Monde, & luy apprendre des verités toutes pures; Il ne faut pas que le fondement en soit faux, mais vray semblable, ou du moins autorisé par les escrits des anciens Mithologistes. On n'en vse pas ainsi en matiere de Deuises; & il est certain qu'on en peut faire plusieurs par galanterie, & les inuenter à plaisir, pourueu toutesfois qu'en se tenant dans les regles, on y trouue l'agreement qu'on y cherche, & le mot pour rire.

Par ces differences (où j'en pourrois adiouster quantité d'autres) il est aisé de iuger, qu'il s'en faut beaucoup que l'Embleme & la Deuise ne soient vne mesme chose: Or pource que cette dernière est comprise sous le mot general de *Symbole*, entant qu'il signifie vne Marque, où se cache quelque secrette pensée, dont on laisse l'esclaircissement & l'explication aux habiles gens, il est necessaire, ce me semble, que nous disions

P R E F A C E.

aussi quelque chose généralement touchant les Symboles , dans le sens où l'on peut à peu près les accommoder à la nature des Emblemes.

Les plus Sçavans des Caldées & des Egyptiens , furent les premiers , qui pour empêcher que les Mysteres , qu'ils appelloient sacrez , ne fussent prophanez par le Vulgaire , s'il en auoit connoissance : s'aduiferent de les cacher sous plusieurs Symboles de Plantes & d'Animaux , qu'ils inuenterent expres , auant l'usage des Caractères. Les Grecs en firent de metme à quelque temps de là : mais ils encherirent par dessus les Egyptiens , & apporterent le dernier trait de politesse à ces Figures Hyerogliphiques. Or il n'y a point de doute , que l'application n'en soit différente , comme le mot de *Symbole* est diuers aussi. Car estant certain qu'il se peut approprier en general à tout ce qui par conjecture , ou autrement , nous fait connoistre quelque chose , il se prend tantost pour le cachet d'une Lettre , ou pour vn autre marque imprimée sur quoy que ce soit ; Tantost pour vne Bague Nuptiale , tantost pour la Monnoye d'un Prince , ou mesme pour l'Escot que l'on fait payer en vn festin ; Et tantost pour vn Indice vraysemblable , ou pour le *Mot du guet* , que le Capitaine donne à ses Soldats , afin de les reconnoistre. D'où vient que pour la mesme raison ,

P R E F A C E.

en la profession de la Foy , l'on appelle fort à propos *Symbole* la salutaire & sainte Doctrine des Apôtres , d'autant qu'elle est la vraie Marque , qui fait distinguer le Chrestien d'auec ce-luy qui ne l'est pas.

Cette haute connoissance des Symboles, estoit autres-fois , selon Plutarque , la science des Roys, des Legiflateurs, & des grands Prestres, qui par la Figure du Sphinx , qu'ils mettoient ordinairement à l'entrée des Temples , vou-loient donner à entendre ; Que la doctrine des choses sacrées , dont ils faisoient-profession, ne se deuoit point communiquer aux Ignorans ; de peur qu'ils n'en abusassent. Mais quelque gloire que se donnent les Sages d'Egypte , d'a-voir inuenté cette diuine Philosophie ; il est pourtant à croire que Moyse & Salomon en vserent long-temps auant eux ; Qu'elle passa depuis des Hebreux aux Egyptiens ; & qu'en suite des escrits que Chæremon & Orus A-pollo en laisserent , Pythagore trauailla beau-coup à l'augmenter ; iusques là mesme , qu'il en comprit la meilleure partie dans ses Sym-boles. A l'exemple de ceux-cy , plusieurs au-tres grands personnages , dont les principaux furent Athenée , Clement & Cyrille d'Alexan-drie , Pausanias , Porphire, Plinè , Apulée, & Plutarque , s'estudierent à la connoissance de

P R E F A C E.

ces myfterieux secrets : que le docte Pierius a de nostre temps recueillis, & si bien expliquez, qu'il n'est point de liure de cette nature, qui soit plus recommandable que le sien, ny plus digne de la memoire des hommes. C'est là qu'il se voit, que par vn œil au bout d'vn Sceptre, ces anciens Peuples marquoient la Prouidence de Dieu tout-Puissant ; & que par les diuerfes Figures des choses qu'il a faites de rien, ils mettoient en euidence leurs sentimens, & leurs secrettes pensées. Ainsi par la Lune, ils signifioient les Mois : par le Soleil, l'Année : par le Bouc, la Luxure : par le Lion, la Colere : par le Laurier, la Victoire : par l'Oliuier, la Paix : par le Cypres, la Mort : & par le Pauot, la fertilité de la terre. Ainsi, dis-je, pour la merueilleuse habitude qu'ils auoient prise à cette sorte d'expression muette, appeilée des Chinois *une Peinture parlante*, il y auoit peu de choses en toute la Philosophie, qu'ils ne peussent représenter, ou par Symboles, ou par Emblemes. Aussi est-il vray, que de tous les deux ensemble, l'estenduë en est fort vaste, & qu'elle peut neantmoins auoir des bornes qui la resserrent. Car tous les sujets en sont tirez necessairement, ou de l'Histoire, comme le Triomphe de Marc-Antoine, apres la mort de Ciceron ; ou de la Physique, comme les Statuës

P R E F A C E.

de Bacchus & de Pallas , erigées sur vn meſme Autel ; ou de la Politique , comme l'Embleme du Minoraure ; touchant les ſecrets des Princes ; ou de la Fable , comme celle de Pan , du Sphinx , de Prothée , de Narciffe , d'Orphée , des Géants , des Sirenes , & ainſi de quantité d'autres.

J'en ay fait entrer icy les principales , Lecteur , avec l'explication que le Docteur Chancelier BACON en a donnée dans quelques Diſcours , que j'ay autres-fois traduits. Car m'eſtant propoſé de faire vn RECVEIL D'EMBLEMES , tirez des meilleurs Autheurs , il m'a ſemblé d'autant plus juſte de ne point oublier celuy cy ; qu'il eſt véritable que ſon grand ſçauoir luy a donné rang parmy les hommes les plus illuſtres. L'aduoué neantmoins , qu'en tout cét Ouurage ie me ſuis particulierement ſeruy d'Alciat , qui a excellé ſur tous les autres en ce genre d'eſcrire ; & des Commentaires Latins du Docteur Minos. J'en ay uſé de meſme des Obſeruations Morales & Politiques de Jacques Bruck , & de Couarruias , l'vn Aleman , & l'autre Eſpagnol ; ſi bien que de tous leurs Emblemes enſemble , j'ay compoſé ce Volume ; auquel j'en adiouſteray poſſible vn ſecond , ſi ie voy que celuy-cy vous ſoit agreable.

RECVEIL

RECVEIL
D'EMBLEMES
DIVERS.





*Qu'il n'y a point de prosperité
perdurable.*

D I C O V R S I.

LES perissables grandeurs du monde ne peuvent mieux estre demonstrees que par cét ingenieux Apologue de la Citrouille. Autrefois on en sema de la grene aupres d'un Pin ; Et soit que la nature du terroir, ou le temperament de l'air, ou les frequentes pluyes qui l'arrousoient, la fissent croistre & grossir, tant y a qu'elle porta ses branches si haut, qu'à force d'estreindre celles du Pin, & de remper à l'entour,

A ij

elles en gaignerent le sommet. Le Pin cependant chargé d'un fruit estrange, le supportoit & le laissoit croistre, Ce qui fut cause que parmi tant de citrouilles qui le tenoient enlassé, il s'en treuua vne, qui plus grosse & plus audacieuse que les autres, s'estant mise à l'attaquer; Et bien luy dit-elle, arbre grossier & pesant, n'auoies-tu pas que tu es fort peu de chose au prix de moy? Vois-tu point comme mes feuilles sont beaucoup plus vertes & plus larges que les tiennes? comme elles s'esleuent par dessus tes rameaux; & comme ie te ferre si bien que tu en es à la gesne? Voilà ce que dit la Citrouille. Dequoy le Pin ne tint compte: mais se mocquant de son insolence; Pauvre fruit, luy respondit-il, que tu me fais de pitié! & qu'avec peu de fruit tu viens t'égalér à moy! Bien à peine es-tu encore au monde, & il y a desia plusieurs années que i'y subsiste. Il ne faut que la moindre gelee pour t'en oster, au lieu que ie m'y suis tousiours maintenu

contre le froid le plus violent. Attends donc que l'Hyuer vienne, & tu verras à qui de nous deux demeurera la victoire.

Par ce mystereux Emblème se doiuent entendre, si ie ne me trompe, les amoureux de la vaine gloire, & des trompeuses prosperitez de la vie. Ces hommes ambitieux sont de belles hapelourdes, qui n'ont que l'apparence & l'esclat. Le desguisement fait la meilleure partie de leur vertu pretenduë. Tout ce qui manque d'ostentation, passe pour extrauagant chez eux. Ils ne payent iamais que de mine; & pour peu qu'il leur arriue de bõ succez, ils en deuiennent insupportables. Ce n'est doncques pas merueille, si lors quils sacrifient à leurs vanitez, ils s'immolent eux-mesmes à la risée publique. Puis que leur humeur altiere les porte naturellement à mépriser tout le monde, il est bien iuste que tout le monde les méprise aussi; Et que la soif qu'ils ont des grâdeurs, semblable à celle des hydropiques, les perde à

la fin, sans qu'elle se puisse esteindre. Cette violente ardeur qu'ils ne cessent d'auoir pour les choses de la terre, est vn effet de leur Ambition, qu'ils entretiennent d'vne esperance friuole. C'est elle qui leur fait bastir en l'air mille desseins ridicules, ou pour mieux dire, mille chimeres, qui se defont à mesure qu'elles se formēt. C'est elle qui leur donne des songes pour des veritez, en les flatant d'vne puissance imaginaire; Elle qui leur persuade follement, qu'ils ont assez de courage pour se rendre redoutables aux plus vailiās assez de merite pour se faire aimer des plus belles dames, & assez de bonne fortune pour venir à bout des entreprises les plus difficiles. C'est elle qui de moment en moment leur inspire de nouueaux desirs qui s'estendent plus loing que leurs forces ne peuuent aller; Elle qui leur promet des conquestes & des threfors, des victoires & des triumphes, des Sceptres & des Couronnes. Mais cette esperance,

qu'est elle autre chose qu'une belle fleur, aussitost morte que née? Qu'est-elle qu'une ombre fugitive, qu'un tourbillon de fumée, qu'une ampoule qui flotte sur l'eau, & qu'une vessie pleine de vent? N'est-elle pas plus de monstre que de rapport, plus d'apparence que d'effet, & plus d'enflure que d'embon point? En quoy, ce me semble, elle ne peut mieux estre comparée qu'à la Citrouille, qui en est le véritable symbole. A la voir sous l'estendue de ses larges feuilles s'estaler si grosse, & si polie, sur une couche de terre, où elle représente diverses formes, & s'élève insensiblement à la faveur de ce qui l'appuye; on s'en estonne d'abord, & il semble mesme qu'elle doive avoir de tres-grands avantages sur les autres fruits. Mais on trouve apres tout que ce n'est que ventre & qu'escorce; que le dedás ne respond point au dehors; qu'il n'y a rien de si materiel, ny de si terrestre; & qu'en un mot c'est une citrouille, qui couste plus

qu'elle ne vaut, pour la bien assaisonner, tant le goust en est emoussé de sa nature, si l'art des Cuisiniers ne l'aiguise, & ne luy donne vne pointe. Avec tout cela neantmoins, elle veut icy se comparer au Pin, iusques à se faire accroire, quoy qu'elle soit extrêmement foible, que cét arbre inesbranlable, qui est l'honneur des forêts, luy doit céder en toutes façons, & qu'il est bien fort au dessous d'elle.

En cela certes elle a pour imitateurs ces hommes insupportables, qui s'enorgueillissent des biens qu'ils possèdent; ces Fanfarons, qui s'imaginent que tout le monde soit né pour eux; qui pour vn peu de bonne fortune qu'ils ont, se moquent de ceux qu'elle traite indignement; Et qui ne prennent pas garde que de toutes les Furies qu'on a mises aux Enfers pour le châtiment des coupables, les plus dangereuses, & les plus seueres sont celles qui doiuent punir les Orgueilleux, & se venger de leur insolence.

L'Histoire nous marque peu de gens sujets à ce vice, qui tost ou tard n'en ayent porté la peine: Telsmoin cét ancien Pausanias, que ses prosperitez continuelles firent mettre au nombre des plus heureux de son temps. Il luy prit fantaisie vn iour de traiter le sage Simonides; qui parmy la bonne chere estant pressé de luy descouurir quelque secret de Philosophie, & le voyant par trop attaché aux choses du monde, dont il estoit idolatre; *Ne te mesconnoy point*, luy dit-il; & dans le comble de tant de biens qui preuiennent tes souhaits, souuiens-toy que tu es homme. Eneffet, l'orgueilleux Pausanias esprouua bien tost apres la verité de ces paroles. Car l'inconstante Deesse, qui l'auoit fauorisé iusques alors, changea tout à coup ses caresses en supplices, & le fit tomber entre les mains de ses ennemis, qui luy tesmoignerent en mesmetemps, qu'ils en vouloient à sa vie. Comme il se vid donc sur le poinct de la perdre; *Malheureux que ie*

suis, s'écria-t'il, d'auoir mesprisé l'aduis du bon Simonide! O que si ie l'eusse creu, ie ne serois pas maintenant reduit en ce deplorable estat! D'où l'on peut assez conjecturer, que cét homme pouuoit manquer difficilement d'estre mal traité de la Fortune, pour la trop grande confiance qu'il mettoit en elle. Philippe de Macedoine n'en vfoit pas ainsi, & ne s'en défioint iamais tant, que lors qu'il en receuoit quelques faueurs extraordinaires. Il sçauoit trop bien que ny le tiltre de Souuerain, ny l'Empire qu'il auoit sur tant de peuples, ne pouuoient empescher qu'il ne fût luy-mesme suiet aux loix de la Parque. A raison de quoy, pour se souuenir tousiours qu'il estoit mortel, il auoit mis ordre qu'un de ses Pages se trouuât tous les matins à son leuer, pour luy dire ces mots remarquables, *N'oublie point Philippe que tu es homme.* Celuy qui l'obligea particulièrement à cela, fut, à ce que l'on tient, le vaillant Archidamus, fils d'Agefilaus,

qui pour respondre à vne lettre pleine d'iniures & de menaces, qu'il auoit receuë de la part de ce Prince, luy escriuit ces genereuses paroles: *Mesure ton ombre, Philippe, & tu ne la treuueras pas plus grande qu'auant la victoire.* Par où ce grand Conquerant apprit, Que ny les peuples dóptés, ny les villes prises, ny les batailles gagnées, ny les superbes Trophées dressés de la dépouille des ennemis, ne sont pas choses sur qui la Fortune n'ait de l'Empire, ny qui puissent empescher ses reuolutions. Estant, comme elle est, de l'humeur d'une infidelle Maistresse, elle aime le change: elle n'oblige que par caprice; elle donne à l'un ce qu'elle oste à l'autre, & fait quád il luy plaist, son galand & son fauory de l'homme du monde le plus infame, & le moins aimable. Tel fut autres fois ce fameux afranchy de Pompée, cét insolent Menas, que les Satyriques de son temps traitterent si mal, & que l'aveugle Deité dont nous parlons, voulut exposer aux

yeux des Romains , pour le plus illustre exemple qu'elle leur eust sceu donner de sa puissance tyrannique. Car apres l'auoir monstré publiquement chargé de fers & de chaines, tout deschiré de coups de foüet , & tout couuert de cicatrices, que le feu luy auoit laissées, comme autant de caracteres de ses crimes, elle le fit voir enfin en la posture d'un homme libre, qui s'acqueroit tous les iours de nouveaux esclaves, qui regorgeoit de toutes sortes de biens , qui par son autorité se faisoit craindre des plus Grands, & qui auoit l'honneur de commander l'armée nauale, en la guerre contre les Pyrates.

De tous ces exemples nous pouuons tirer pour nostre instruction quelques cōsequences infaillibles, & qui meritent bié d'estre remarquées. La premiere, Que ceux qui par vn bon-heur particulier, ou par leur propre industrie, sont en peu de temps deuenus riches, en deuiennent aussi plus insupportables. La seconde,

Que ce nouveau changement leur perd
l'esprit, & leur oste la raison, tant il est
veritable,

*Que l'or est un metal, par qui l'homme s'allie
Avec la folie.*

Ces euenemens sont pour l'ordinaire
des ioüets de la Fortune, qui est non seu-
lemét aueugle, mais qui rend aussi aueu-
gles ceux qui la seruent. Elle-mesme, &
c'est la troisieme remarque, fait gloire
& coustume ensemble, d'aduancer aux
grands honneurs ceux qui bien souuent
en ont le moins, & de laisser en arriere les
honestes gens; d'estre enuers les vns li-
berale des choses superfluës, & de priuer
les autres des necessaires. Il est vray qu'elle
repare quelquefois l'injure faite à ces der-
niers, & se venge de ses propres creatu-
res, qu'elle precipite, quand il luy plaist,
du haut de sa rouë. Par où elle leur ap-
prend, Qu'elle n'est pas du tout iniuste,
puisque pour les mettre à la raison, elle
sçait si bien abaisser leur orgueil, & cha-

stier leur méconnoissance. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Sejanus & de Narcisse. Elle finit les prosperitez du premier, par la plus honteuse cheute que le monde eust iamais veüe en la personne d'un Fauory ; & se mocqua du dernier, en l'exposant à la risée des gens de guerre, dont il ne receut que des injures & des affronts, au lieu des ciuilitéz & des honneurs qu'il en attendoit. Car en la guerre qu'eurent les Romains contre les peuples de la grande Bretagne, les Legionnaires ayât fait refus d'obeïr à Plantius leur General, quoy qu'il fût homme qui entendoit son mestier, & dont le commandement ne pouuoit estre plus beau ; ce mesme Narcisse, Afranchy de Claudius, fut enuoyé pour les ranger au deuoir. Mais d'autant qu'il n'estoit pas de condition pour le pouuoir faire, & qu'il se le promettoit neantmoins, tant il estoit vain, il se vid d'abord traitté avec ignominie par les soldats ; qui d'une com-

mune voix le renuoyerét aux Saturnales. Par ce trait de raillerie, dont ils picquoiét ordinairement les insolens venus de bas lieu, ils voulurent que celuy-cy se souuint de sa premiere condition d'esclaué, pource que durant les festes de Saturne les Esclaués commandoient en Maistres, & en portoient mesme l'habit aux festins qui leur estoient faits publiquement.

Il ne faut donc pas, ny que les petits deuenus grands s'imaginent de le deuoir tousiours estre, ny que les grands non plus se fassent accroire, qu'ils ne puissent deuenir petits. C'est à eux à se représenter qu'en l'éternelle vicissitude des choses du monde, ce qui esleue les vns, sert à ravalier les autres. C'est à eux à profiter de l'aduis du sage Pittachus, qui dedia jadis vne eschelle au Temple de Metelin, afin d'aduertir tous les mortels de leur commune condition, dans laquelle ils ne font que monter & descendre.

Qu'ils se souuiennent que ces mesmes Romains, qui sous l'Empire d'Antonin virent en moins d'un an Cincius Fuluius fait Consul, & Gardien du Capitole; ses fils Tribuns, & sa femme Gouvernante des filles de l'Empereur, s'estonnerent de le voir depuis, dans le mesme an, & tout en vn iour, publiquement decapité, ses enfans iettez dans le Tybre, sa femme bannie de Rome, sa maison rasée, & tous ses biens confisqués. Que si cét exemple ne suffit, qu'ils y adjoustent, si bon leur semble, celuy de ce vainqueur des Vandales & des peuples d'Afrique, ce puissant & redouté Bellifaire, qui par sa cheute prodigieuse appresta si fort à rire au Roy Gelimer son prisonnier, qu'il ne fit autre chose depuis, & deuint le Democrite de son temps. Qu'ils considerent vn peu le miserable estat de Cresus, de Valerian, Bajazet; & ie m'asseure qu'ils m'aduoüeront, Que plus on est bien avec la Fortune, & tant

& tant plus de mal il faut en attendre ;
Que le vray moyen de ne l'irriter pas ,
c'est de se sçavoir connoistre soy-mes-
me ; & qu'il n'y a point de force ny de
malice , que la resolution & la patience
~~ne puissent vaincre~~







*Que les choses douces deuiennent
souuent ameres.*

D I C O V R S II.

I A V R O I S mauuaife grace de
vouloir prouuer icy que ce qu'il
y a de plus doux dans les pro-
speritez deuiet amer à la fin , puis que
c'est vne matiere que i'ay , ce me semble,
assez amplement traitée en l'Embleme
precedent. En celuy-cy donc c'est mon
intention de faire voir , que si ce mella-
ge de douceur & d'amertume se trouue
par tout en general , c'est particuliere-
ment en amour qu'il se rencontre. Ce fo-
lastre Enfant se joüant vn iour parmi des

B ij

roses, en voulut fortuitement cueillir vne, où se treuua cachée vne mouche à miel. Comme il sentit qu'elle le picquoit, il se mit aussitost à crier; Et s'adressant à Venus; Le me meurs ma mere, luy dit-il; c'est fait de moy, si vous ne me secourez. Vn petit serpent, qui a des ailles, & que ceux de ce païs appellent Abeille, m'a si fort blessé à la main, que ie n'en puis plus. Cette naïfueté de Cupidon toucha la belle Venus, qui luy respondit pour le consoler: Taisés-vous mon fils; vostre douleur est trop violente, pour durer long-temps: Que si l'aiguillon d'une mouche vous fait tant de mal, iugez par là combien vos fleches en doiuent faire.

Ie ne pense pas qu'apres cette feinte, qu'Anacreon a iudicieusement inuentée, il s'en puisse treuuer vne plus belle, ny qui soit plus cōuenable à la nature d'Amour: Soit qu'il le faille nommer le plus ancien de tous les Dieux, au iugement du Poëte Hesiodé, qui luy donne la gloire d'auoir

débroüillé le Chaos ; ou soit qu'avec les plus celebres Autheurs on doive aduouër que son Empire est absolu sur toutes les creatures ; tant y a que par les tragiques effets qu'il produit, il paroist assez que son humeur est tyrannique, & que ses roses ne sont iamais sans espines. Estime qui voudra ses atteintes douces, & ses coups agreables ; De moy ie veux croire qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à saigner, que celles qui viennent de luy. Ceux qui le font naistre de la Pauvreté, luy attribuent à mon aduis, vne naissance trop basse, & mal propre à son humeur, qui ne se plaist qu'aux richesses. Mais ceux qui luy donent pour Nourrice vne lyonne, & qui veulent qu'elle l'ait alaité dans les deserts, ont quelque sujet de le feindre ainsi, pour représenter sa cruauté. Elle est tellement fatale à ceux qui le seruēt, qu'il s'en trouue peu qui n'en perdent la raison ; & qui dans l'ardeur violente qui les trans-

porte, ne souffrent tous les tourmens & toutes les inquietudes imaginables. Tel fut le sentiment d'Apollonius de Thianée; lors que se voyant pressé par le Roy de Babylone, de luy declarer de quel supplice assez rigoureux il pourroit punir vn Eunuque, s'il osoit aimer la plus chere de ses Maitresses; Sire, luy respondit-il, si quelqu'un estoit si hardy que de l'entreprendre, vous ne sçauriés le mieux chastier qu'en le laissant viure. Par où il voulut montrer au Roy, que c'estoit assez souffrir que d'estre amoureux. [reusé]

*La Fortune en tous lieux à l'homme est dange-
 Quelque chemin qu'il tienne, il treuve des com-
 Mais des conditions où l'on vit icy bas, [bats
 Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.*

Voila ce que dit de cette Passion le plus poly de nos Poëtes. Ceux qui l'ont precedé la definissent diuersement: Car ils la nomment selon ses effets, tantost vne loy tyrannique & ineuitable, tãtost vne chose pleine de crainte, tantost vne Fureur

aveugle, & tantost vne source de miel & de fiel.

Qu'il y ait de la tyrannie aux loix de l'Amour, c'est vne chose si manifeste de soy, qu'à moins que de manquer de sens commun on ne la peut mettre en doute. Car depuis que ce Maitre imperieux a fait vn Esclau, il ne se contente pas de l'auoir priué de la liberté, qui est le plus doux bien de la vie, mais il prend plaisir encore à le voir gemir seruilement sous les chaines dont il l'a chargé. Il veut alors, qu'au peril mesme de sa vie, il luy rende à tout moment vne obéissance aveugle; & que s'il faut violer le droit, ce ne soit pas pour regner, comme fit Cesar, mais pour iouir de la chose aimée. Il veut que ce pressant desir qui estouffe toutes les autres passions, luy ouure vn chemin à trauers les feux & les glaces, les mers & les Syrtes, les monts & les precipices. Il veut que suiuant ses mouuemens dereglez, il s'estudie à mettre en pratique la dissimulation & la

rusé, la malice & la perfidie, la vengeance & la cruauté. Il veut qu'aux despens de ses plus proches il fomenté lâchemét des inimitiez, & des querelles sanglantes; Qu'il se declare ennemi mortel de tous ceux qui choquent ses desseins: & que pour le moindre ombrage que ce soit, il mette la main aux armes. Il veut en vn mot, qu'il preferé l'ignominie à la gloire, l'injure au deuoir, l'oisiueté au trauail, la mollesse à la valeur; & qu'en toutes ces choses indignes d'vn grand courage, il ne se propose pour but que de flechir sous la tyrannie de la Volupté. Pour elle le plus sage de tous les hommes negligea de cultiuer les vertus morales, & les hautes connoissances que Dieu luy auoit infusés. Pour elle le premier des Philosophes donna de l'encens à la Beauté qui luy auoit donné de l'amour, & fit sa Diuinité d'vne Creature mortelle. Quoy dauantage? Ne fut ce pas pour elle qu'Hercule changea sa massüe en quenouille? qu'Achille

seruit à genous Polixene, adoration qui luy cousta la vie; & que par ie ne sçay quel Destin fatal à la gloire des Conquerans, Massinisse & Anthoine ne furent iamais si fort hays de leurs soldats, que lors qu'ils furent le plus aimez, l'vn de Sophonisbe, & l'autre de Cleopatre?

De ne voir pas maintenāt que la Crainte est inseparable d'auec vn Amant, ce seroit n'auoir ny connoissance ny lumiere naturelle. L'expériēce le monstre, toutes les fois qu'il s'en rencontre quelqu'vn parmy les Dames, & particulièrement quand il approche de la personne aimée. Car à cēt abord il se la figure par dessus l'humaine conditiō, & telle qu'vne Deesse, sans laquelle il ne peut viure. Il sent en son ame vne secrette esmotion; & frappé de ses regards, comme d'vn esclat de foudre, il frissonne, il tremble, il ne sçait que dire, tant il a peur qu'ils ne luy soient pas fauorables. Que si pour luy renouveler ses seruices, il se met en deuoir de l'en-

tretenir, il semble pour lors auoir la langue nouëe; & s'en acquite si mal dans le transport où il est, qu'on iuge aussi tost qu'il n'appartient qu'aux Amans d'vser en parlant d'une eternelle Hyperbole. Cette timidité procede encore de ce que la passion qui est excessiue en celuy cy, confond pelle-mesle ses esprits, & les accable si fort, qu'ils ne peuuent faire leur operation. Adjoustons y pour vne troisieme marque de sa crainte, qu'on le voit tantost rougir; & tantost pâlir à la rencontre de sa Dame, soit qu'il faille attribuer la cause de l'un à certains rayons imperceptibles, qui des yeux de la chose aimée, passant au cœur de l'Amant, le troublent d'abord, & font que pour le secourir ce qu'il y a de sang au visage, s'esmeut & s'agite; ou soit qu'on doïue imputer l'autre à ce que le mesme sang sentant le cœur foible, s'y retire pour le fortifier. Mais ces apprehensions, naturelles aux Amans, seroient peu de chose, si elles n'estoient

fuiuies d'une infinité de chagrins & d'inquietudes, qu'eux mesmes se donnent, & dont i'alleguerois en vain des exemples, puisque les effets qu'ils en ressentēt prouuēt beaucoup mieux cette verité, que ne font mes paroles.

Comme il est donc vray que le fils de Citheree est pere des défiâces, des craintes & des soubçons; Aussi est-il certain qu'estant luy mesme Creature de la Folie, il oste la raison & le iugement à ceux qui font ses adorateurs. Ils ont beau voir le precipice ouuert deuant eux; Au lieu de reculer, ils aduancent, pour s'y ietter dedans; & quelque grande que soit leur blessure, ils se plaisent à baiser les armes qui l'ont causee. Cette passion n'est donc pas mal nommee par le plus ingenieux de tous les Poëtes, vne certaine Fureur auueugle, par qui les sens sont bouleuersés, & les plus nobles fonctions de l'ame entierement ruinees. Depuis qu'une fois elle possede quelqu'un, il n'est pas possible

de luy faire lacher prise, principalement si c'est au cœur d'une femme qu'elle s'attache. Car alors elle y commande insolentement, & tire adavantage de la foiblesse de ce beau Sexe, qu'elle se plaist à persecuter. Ainsi la pauvre Didon, les cheveux espars, & les yeux noyez de larmes, courut forcenée par la ville de Carthage, apres que son fugitif Enée eut mis la voile au vent; & pour ne suruiure à cette perte, se laissa cheoir courageusement sur la pointe de la mesme espée que cét Infidelle luy auoit laissée.

*Ainsi fut sourde au reconfort,
 Quand elle eut trouué dans le port
 La perte qu'elle auoit songée;
 Celle de qui les passions
 Firent voir à la mer Egée
 Le premier nid des Alcyons.*

Ainsi dans le destroit de Seste & d'Abyde, la dolente Hero voyant du haut d'une tour son cher Leandre, que la violence de la tépeste auoit ietté mort sur leriuage,

ouït retentir tous les escueils d'alentour des cris qu'elle fit à la fenestre, d'où elle se precipita pour se ioindre à luy. En vn mot, ainsi finirent leur vie plusieurs infortunés Amans, dont les deplorables aduantures, tous les iours representées sur le Theatre, aprennent assez, que cét impetueux Tyran qu'on appelle Amour, est l'Autheur & le sujet ensemble des aduantures le plus tragiques. Que si les Poëtes l'accusent d'auoir tourmenté Iupiter mesme, iusques à luy faire negliger le soin des choses du monde, & de s'estre opposé generalement au repos de tous les Dieux; quelle apparence y a t'il de treuver estrange qu'il persecute les hommes? Ne sçait-on pas bien qu'il s'est toujours pleu à voir repandre le sang humain? que par son mouuement Hermionne donna la mort à Pirrus, Martie à Commode, Timandre à Alcibiades? & qu'au point de desespoir & de rage, où il mit le mal-heureux Iphis, il le reduisit à

s'étrangler pour la belle Anaxarete? Toutes ces choses sont à mon aduis, d'assez visibles effets d'une fureur extraordinaire, qui seule fut cause que la guerre d'Asie se vid de toutes parts allumée par Helene; celle des Samiens, par Aspasia; celle des Phrygiens par Hipodamie; & celle des Centaures par Dejanire. Par elle-mesme Gyges, Roy des Lydiens, se laissa porter à l'adoration d'une femme publique; la mort de laquelle le mit dans vne profonde resuerie d'esprit, qui ne l'abandonna iamais iusqu'à la fin de ses iours. Par elle Alexandre fit mettre le feu dans les sacrez Temples de Persepolis: Et par elle encore le renommé Pericles porta ses armes dans le Peloponnese.

Après auoir monstré iusques icy qu'il n'y a que de l'amertume en Amour, quelque vn me demandera possible, d'où vient donc que les Poëtes l'appellent vne source inépuisable de miel & de fiel? C'est ie m'assure, pource qu'il tient de tous les

deux ensemble. En effet il a des appas qui flatent les sens, des douceurs qui les rauissent, & des charmes qui les enchantent. Il a des attraitz inévitables aux Creatures viuentes, & des allechemens sensibles aux choses inanimées. Quelques sauuages que soient les bestes, il sçait l'art de les apriuoiser. Il chatoüille la moelle des Tygres; il eschauffe la feue des Arbres: il se glisse avec plaisir iusques dans les veines des Metaux. Mais quoy? c'est vn poison confit dans du sucre, & vn serpent caché sous de belles fleurs; que nous auons à peine cueillies, qu'avec vn effort impetueux & nuisible, il nous fait sentir sa venimeuse morsure. En cela certes semblable à l'Abeille, qui se plaist bien à faire le miel qu'elle nous donne, mais qui ne laisse pas d'auoir vn dangereux aiguillon, dont elle nous picque, si nous en approchons de trop pres. C'est vne comparaison ingenieuse, dont vse Plutarque, qui dit là dessus, Qu'elle mesme estant mor-

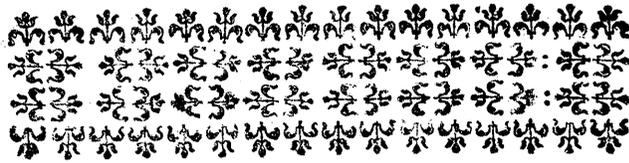
telle ennemie de l'ordure & de l'impudicité, s'irrite particulièrement contre les hommes lascifs, dont elle ne peut souffrir l'abord, ny en supporter l'haleine. Par où il veut donner à entendre, qu'il n'est rien si doux, ny rien si amer que la Volupté : Aussi le tesmoigne-t'elle bien au grand dommage de ceux qui la suivent. Car ce qu'au commencement elle les mene par vn chemin agreable, & semé de fleurs, n'est que pour les precipiter insensiblement dans vn goufre horrible, & tout plein d'espines. Ainsi quelque bon visage qu'elle leur face, elle les trahit toujours, & les traite enfin comme vne Furie, apres les auoir amadoüez comme vne Syrene. Ce n'est donc pas sans sujet que les Poëtes qui escriuent de l'Amour, se montrent aussi volages que luy, dans les choses qu'ils en disent; & qu'en la pluspart de leurs vers se repentans de l'auoir loué, ils ne cessent de luy reprocher sa cruauté, son inconstance, & sa perfidie.

A raison

A raison dequoy le Docte Bacon dit fort agreablement , *Que cette passion a son flux & son reflux dans les saisons des choses humaines, & qu'il faut tenir pour bien advisez ceux qui la separent entierement des principales actions de la vie, dont elle ne fait que troubler le commerce.*







*Que l'honneste Amour , l'Honneur ,
& la Verité sont inseparables.*

D I C O U R S III.



ET Embleme semble tiré
d'un ancien marbre, qui se
voit à Rome encore aujour-
d'huy. Il represente la Foy,
par l'union mutuelle de trois
qualitez inseparables, qui sont l'Hon-
neur, la Verité, & l'honneste Amour.

L'Honneur est vestu d'une robe de
pourpre, pour nous apprendre, Qu'estant
ennemy des fausses couleurs, c'est à dire,
des apparences trompeuses, il ayme tou-
siours à se produire avec un veritable

éclat, & à porter des liurées qui ne soient point susceptibles d'aucune tache. Sçachant que ce luy en feroit vne grande, de n'auoir rien de beau que l'exterieur, & de recourir aux déguisemens pour en accroistre son estime, il ne se dément iamais foy-mesme, & tel qu'il est au dedans, tel il paroist au dehors. Aussi n'est il pas de ces Acteurs ridicules, qui monstrent aux autres à iouër plusieurs mauuais personnages, & qui n'en sçauent pas eux-mesmes représenter vn seul qui soit bon. Luy tout au contraire n'enseigne que d'honestes actions, pource qu'autrement il ruineroit ce qui le soustiët, & toute la gloire de son nom se changeroit en infamie. Mais pour empescher que cela n'aduienne, il apprend aux hommes à estre constants en ce qu'ils disent, & inébranlables en ce qu'ils font. Il est vray aussi qu'en ces deux points principalement consiste la Foy, que l'Honneur appuye, & qui est la creature de la Verité, à laquelle il tend la main.

Cette Vierge incorruptible , qu'on peut nommer la fille du Temps, la ruyne du Crime, & le support de l'Innocence, a sur le visage mille beautez adorables; & tant de viues lumieres dans les yeux, qu'à la honte des meschans elle perce les plus obscures tenebres. Elle est peinte nuë, pour nous donner à connoistre, Que ceux qui luy font la cour, sont pour l'ordinaire gens de probité, pleins de franchise, amis des Vertus, ennemis des vices; & tels, comme dit le Sage, qu'ils ne tournent iamais leurs pas à la malice, ny à la supercherie: Ou possible qu'on la represente sans habillement, & sans parure, à cause qu'elle fait gloire de paroistre à descouvert aux yeux du monde, & de s'exprimer nuement, ne pouuant souffrir en son langage aucune sorte d'affetterie.

L'honneste Amour tient le milieu entre l'Honneur & la Verité, d'autant qu'il est comme le ciment de tous les deux, & que le nœud dont il les estreint,

est si durable & si fort, que le temps mesme, qui brise tout, a de la peine à le rompre. Cela sembleroit incroyable, si dans l'Histoire Grecque & Romaine il ne se parloit encore de plusieurs hommes illustres, qui nous empeschent de le mettre en doute. Mais pource qu'il seroit ennuyeux d'en nommer tant à la fois, ie me contenteray de l'exemple de Socrate, & de celuy du valeureux Curtius. Certes, quand l'vn de ces grands personnages, iniustement accusé deuant l'Areopage, estima plus glorieux de sortir du monde en aualant la ciguë, que d'y demeurer honteusement, en trahissant son innocence; il fallut bien que son honneur propre, l'amour de sa Patrie, & la defense de la Verité, le portassent à cette noble resolution; Et il fallut bien encore que ces mesmes considerations animassent l'autre, quand il se precipita si courageusement dans vn gouffre horrible, & dont les exhalaisons contagieuses

estoyent fatales à son païs.

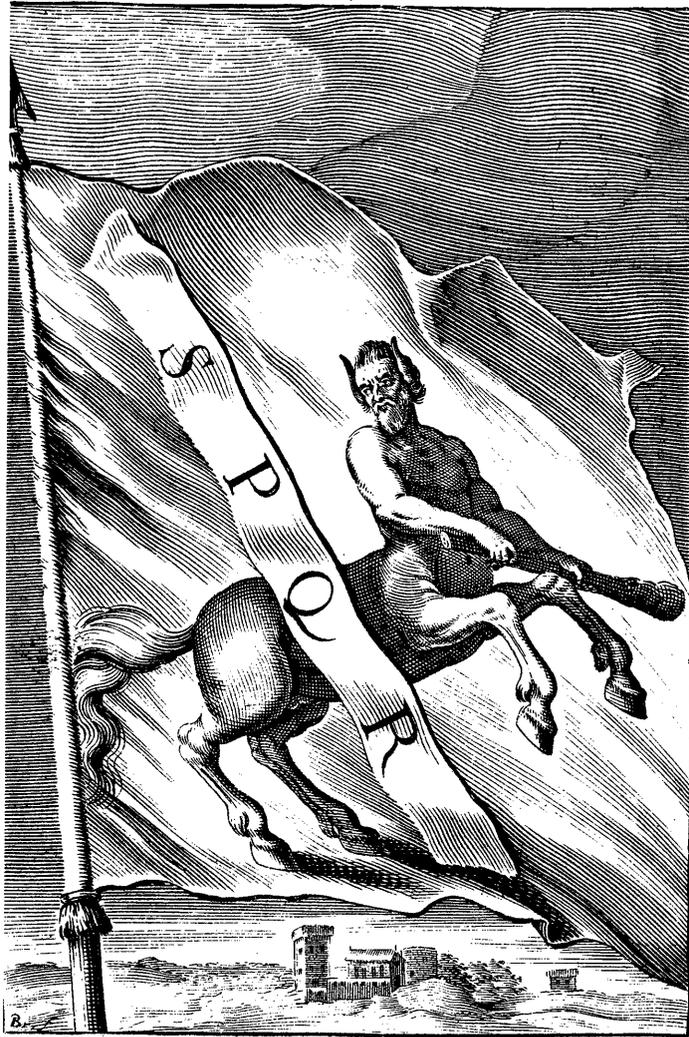
Cela declare, assez, si ie ne me trompe, Que les trois figures de cét Emblème ne conuiennent pas mal à la Foy, puisqu'à les bien considerer, elles en sont le véritable symbole. A quoy l'on peut adjouster encore, sur le sujet de cestrois belles Vertus, qui s'entretiennent inseparablement avecque la Foy, Qu'auant la venuë de nostre Sauueur, les vieux Sabins auoient en grande veneration vne Image à trois testes, & mesme qu'ils l'adoroient sous les noms de *Sanctus*, de *Fidius*, & de *Semipater*: Par où sembloit estre representée la Sainte Trinité, principal Mystere de la Religion Chrestienne.

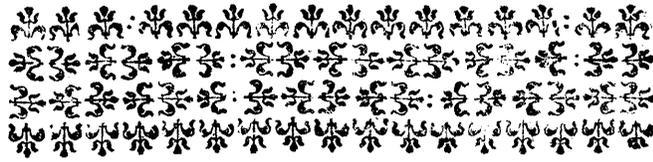
Or ce qu'elles se donnent la main, fut premierement de l'institution de Numa Pompilius, qui voulut que les Romains le practiquassent en leurs traictez, comme ils firent successiuement, ainsi qu'il se verifie par plusieurs Medailles de la Concorde. Depuis, cette Ceremonie passa si

bien en coustume chez les autres Natiós, qu'elle est à present obseruée par la pluspart des peuples du monde, & particulièrement par ceux d'Afrique.

Il est necessaire de sçauoir à ce propos, Que les Romains appelloient Saint, & Arbitre de la Paix, ce mesme Iupiter, à qui les Grecs souloient dóner en leur langue l'Epithete de *Pistien*, c'est à dire Dieu de la Foy: ce que les Latins n'ont pû mieux signifier que par le mot de *Fidius*, dont j'ay parlé cy-deuant. Les curieux en representent la figure apres les Anciens, dans vne niche de marbre, faite en forme de fenestre, où se voyent trois statuës, presque semblables à celles que nous venons de descrire, & qui sont plantées de mesme façon. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Verité iointe à l'Honneur, porte sur la teste vne Couronne de laurier, & que l'Enfant qui leur tend la main n'est pas l'image de l'Amour, ny de l'Innocence. Je tiens neantmoins qu'ils ne

different pas beaucoup l'un de l'autre; Et que cét enfant sans malice peut estre pris pour l'honneste Amour. Il est icy couronné d'une Guirlande de roses, à la façon des anciennes Deitez, & particulièrement de Pandore, qui la premiere de toutes en receut vne de la main des Graces lors que les autres Diuinitez contribuerent avec elle au chef d'œuvre de sa beauté: Où il est à remarquer, Que les Anciens ne couronnoient pas seulement les Dieux & les Deesses, mais encore leurs Statuës, & celles des Vertus mesmes, principalement de la Foy, de l'Honneur, de la Gloire, & du Respect, qu'ils disoient estre mariés ensemble, & que de leur mariage estoit née la Maiesté: Aussi est-ce par elle que les personnes vertueuses & de haute naissance se font connoistre, & se rendent recommandables.





*Qu'il ne faut point publier le secret
des Princes.*

DISCOVRS IV.

LEs Romains mettoient au nombre de leurs Enseignes militaires la mystericuse figure du Minotaure ; pour montrer par là, Qu'en quelque temps que ce soit, les secrets des Princes, & des Generaux d'armée, ne doiuent pas estre moins cachés, que l'estoit anciennement le fameux Labyrinthe qui seruoit de retraite à ce Monstre. Que si cette maxime est considerable en toutes les grâdes entreprises, c'est particuliere-

ment en celles de la guerre qu'elle doit estre obseruée. Car comme il est vray que le silence importe beaucoup à la Victoire, il est tres certain auffi que le déreglement de la langue est cause de la perte des batailles, & de la defolation des Prouinces. Tybere, le plus accort Politique de son temps, fouloit dire à ce propos, Qu'il falloit que peu de gens prissent part aux deliberations des Princes; Et que c'estoit pour cela qu'il n'admettoit en son Cōseil que des Ministres fidelles, sur l'integrité desquels il se pouuoit reposer en toute assurance. Metellus le Macedonien n'ignoroit point cette verité; qui fit que se voyant vn iour pressé par vn Amy, de luy dire pourquoy les entreprises auoient vn succez si bon & si prompt: C'est, luy respondit-il, pource qu'auant que d'en venir à l'executiō, ie les tiens si secretttes, & si cachées, que si ma robe mesme y prenoit part, ie la dépouillerois aussitost, & la bruslerois. Aussi à vray dire, le Con-

seil estant de foy vne chose diuine & sacrée, il faut que le Conseiller se garde bien de la profaner, & qu'il ne penetre point si auant dans l'intention de ceux qui en sont les Chefs, qu'au lieu d'en estre éclairé, il en soit entierement ébloüy. Ce qu'apprehendant Philippides le Comique, & voyant que Lyfimachus luy vouloit communiquer quelque chose d'importance Sire, luy dit il, cõmandez-moy ce qu'il vous plaira pour vostre seruice; me voilà prest à le faire, pourueu que vous ne me declariez rien de secret.

Les Roys souffrent volontiers qu'on fasse mõtre de leurs Palais, de leurs beaux meubles, & de ce qu'ils ont de plus precieux, & de plus rare: Mais ils endurent difficilement que leurs plus affidés Conseillers aillent chercher, s'il faut ainsi dire, iusques au fonds de leur ame, ce qu'ils y tiennent de plus caché. Que si quelque-fois le Souuerain leur fait l'honneur de se decouurer à eux, il est de leur deuoir de n'en

parler à personne ; & de n'imiter point cet ancien Fulvius , qui perdit en vn instant les bonnes graces d'Auguste, pour auoir esté si mal aduisé , que de reueler à sa Maitresse quelque secret de son Maître.

Les anciens Perles se gardoient bien d'en user ainsi. Au contraire, ils se montroient si religieux à ne point violer le secret de leur Prince, que ny la crainte, ny l'espérance ne les y pouuoient faire resoudre. A quoy les obligeoit sur toutes choses l'ancienne discipline de leurs Roys , qui vouloit qu'en matiere d'affaires d'Estat le silence ne se pût rompre , à moins que de se rendre criminel, & digne de mort. C'estoit leur maxime, de châtier les grâds par leurs plus seuerement que toute autre sorte de coupables ; & de ne croire point capable d'aucune chose de consequence, celuy qui auoit de la peine à se taire, quand il le falloit necessairement. Vn excellent homme des siècles passez

nous apprend cecy , lors que traitant de la fidelité des suiets; Certainement, dit-il, si quelque chose les peut rendre recommandables à leur Prince, c'est la discretion qu'ils monstrent auoir à ne reueler jamais ce qu'ils ont oüy dire dans son Conseil.

Mais pour s'asseurer de cette moderation , il est necessaire d'auoir souuent épreuué leur foy , & fondé l'integrité de leur vie. Car bien que les bonnes actions meritent d'estre publiques , & dans la bouche de tout le monde, si est-ce qu'il y en a quelques-vnes qui sont d'une autre nature , & qu'il ne faut pas que lon sçache, qu'apres que le succez s'en est ensuiuy: tellement que plus on desire de les connoistre, & plus il importe de les tenir cachées.

Les Grands ne doiuent donc faire part de leurs desseins & de leurs secrets , qu'à ceux qu'ils sçauét estre gens de bien, & si retenus en leur parole, qu'ils ne descou-

urent iamais le deſſein de leur Maïſtre, mais ſe tiennét touiours ſur leurs gardes, quãd on eſſaye de les ſurprẽdre Ainſi l'on peut dire d'eux en quelque façon, qu'à l'exemple des Eſprits celeſtes, ils agiſſent pluſtoſt par la penſée que par la langue; & qu'encore qu'il y ait ſouuent du vice à ne ſe declarer pas en certaines choſes, c'eſt en eux vne vertu, de diſſimuler tout, comme ſ'ils ne ſçauoient rien. A quoy, ſi ie ne me trompe, il eſt neceſſaire qu'ils ſe reduiſent pour le commú bien des affaires, dont beaucoup d'eſprit plus penetrans que les autres, tirent quelquefois des conjectures par la ſeule mine de ceux qu'ils prient de leur en apprendre l'eſtat, ſ'ils ne ſont aſſez ingenieux à ſe déguifer.

L'Empereur Leon veut pour cét effet que le Conſeiller du Prince apprenne à eſtre fidelle, par l'exacte obſeruation du ſilence; n'y ayant point de pire trahiſon dans le monde, que celle qui ſe fait par la langue. Par elle auſſi les mauuais Ci-
toyens

toyens violent indignement les loix de l'amour & du respect enuers leur patrie: Par elle ils animent les mutins, à force de publier la sedition & le meurtre; Par elle ils entretiennent les peuples dans la Rebellion; & par elle mesme ils font que les Traitres se vont laschement ietter dans le party des ennemis, pour en estre les espions; sur l'esperance qu'ils ont que ce leur sera vn chemin pour s'auancer aux grandes charges, & pour se mettre en fortune. Cela se void si souuent, que l'experience ne souffre pas qu'on le mette en doute; puis qu'ordinairement dans les armées, ces courages mercenaires & poltrons espargnent ceux qu'ils deuroient combattre, & les fortifient par les aduis qu'ils leur donnent, sur tout quand ils ont descouuert quelque secret d'importance, & lors qu'on est sur le poinct d'en venir aux mains.

Pour remedier à ces laschetes & à ces desordres, les Egyptiens auoient vne loy,

D

par laquelle ils condamnoient à auoir la langue coupée tous ceux qu'ils pouuoient cōvaincre d'auoir descouuert quelque poinct important à leur Estat. Les Atheniens en faisoient de mesme; & vouloient que ceux qui apprenoient quelque chose de leur Republique, ou par ouïy-dire, ou autrement, en aduertissent le Magistrat auant que tout autre; de peur que s'ils en parloient aux particuliers, tout le public n'en receust quelque dommage. Il se raconte à ce propos, qu'en la ville d'Athenes vn certain homme ayant dit fortuitemēt dans la boutique d'vn Barbier, que les Atheniens auoient perdu la bataille en Sicile, fut aussi-tost saisi par celuy à qui il en faisoit le conte, & mené deuāt le Magistrat. Or soit que cēt Imprudēt manquast d'assurance à soustenir ce qu'il auoit dit; ou que par ce bruit il eust donné l'alarme à la Ville; tant y a qu'il fut mis en prison, d'où il ne bougea, iusques à ce qu'on eut de plus certaines nouvelles de cette affai-

re. Par cét exemple, & par plusieurs autres que ie pourrois alleguer, il me seroit tres-facile de preuuer icy combien il importe de ne semer iamais de faux bruits, ou peu vrais-semblables, en des affaires de consequence; de peur que d'vne trop grande joye il ne s'ensuiue à la fin vn excez de déplaisir. Mais ie me croirois blasmable, si apres auoir loüé le silence, ie ne me l'imposois moy-mesme, pour expliquer l'Embleme suiuant.







Que par la Valeur & par la Prudence on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens.

DISCOVRS V.



Oicy l'image de la parfaite Valeur, qui nous est représentée par celle de l'invincible Bellerophon. Ce vertueux ieune homme, esgalement recommandable pour son grand courage, & pour sa merueilleuse beauté, ayant donné de l'amour innocemment à la Reyne des Argiens, n'espreuua que trop à son dommage, à quelles extremi-

D iij

tez se porte vne femme , quand elle se laisse posseder vne fois à la plus violente de toutes les passions : Car dans l'ardeur de la sienne , cette Impudique ne pouuant treuuer la satiffaction qu'elle attendoit de celuy qu'elle sollicitoit si violemment ; l'excez de la haine & du deplaisir qu'elle en conceut , la fit recourir à son Mary , pour estre vengée. Elle luy persuada follement , que Bellerophon auoit du dessein pour elle , & que ce dessein estoit si peu honneste , qu'il ne pouuoit auoir de succez que par la ruyne de son honneur. Le voylà donc bāny en mesme tēps , & lâchement exposé à toute forte d'embuches , & à tous les accidens , qui pouuoient apparemment luy faire perdre la vie. Il ne s'en estonna pas neantmoins , & vainquit par sa constance tous les obstacles que la rage de ses ennemis luy opposa pour l'oster du monde. Or bien qu'en de si glorieuses victoires il n'y en euit pas vne seule qui ne fust illustre , si est-

ce que le plus haut chef-d'œuvre de sa valeur fut la deffaite de la Chimere. De quelque façon qu'on pût regarder ce Monstre, qui tenoit du Lyon, de la Chevre, & du Dragon tout ensemble, il est bien à croire qu'il n'estoit pas moins épouventable que dangereux, pour les dégats qu'il faisoit: Et toute-fois ce ieune Herôs réduit à le combattre, & montré sur le cheual Pegase, en vint à bout fort heureusement.

Plusieurs Autheurs serieux & dignes de foy, nous ont assez bien expliqué cette fable: mais ie n'en treuve point qui s'en soit mieux acquité que Plutarque. Il n'est rien si fabuleux, dit-il, que ce qu'on publie de la Chimere: Ce qui n'empesche pas toutesfois, qu'un si beau conte n'ait pris naissance de quelque euenement vray-semblable. Car c'est vne verité receüe parmy tous les peuples de Lycie, qu'Amisodarus, autrement Isaras, s'en vint autre-fois en leur país dans vn vaisse-

au de Corfaires; qui sous la conduite d'un certain Chimarus, homme de courage, mais grandement cruel & brutal, couroit cette coste, & y faisoit d'estranges rauages. Le nauire de ce Pyrate, qui auoit pour enseigne à la prouë, vn Lyon, & vn Dragon à la poupe, en attira plusieurs autres, qui se grossirent en flotte; & incommoderent si fort les Lyciens, dont ils rompoient le trafic sur mer, qu'ils se resolurent de la purger de ces voleurs, afin de restablir le commerce, & de repeupler leurs villes desertes. Cette resolutiõ prise, il ne fut plus questiõ que de treuuer quelqu'un qui l'executât. A quoy le valeureux Bellerophon s'estant offert, il fut déclaré Chef de cette entreprise, & s'en acquita si bien, qu'ayant donné la chasse aux Pyrates, il les défit tous, & vainquit depuis les Amazones.

Ce que ie viens de rapporter, n'est pas sans apparence d'auoir esté, cõme tenant plustot de l'Histoire que de la Fable. Quel

ques-vns neantmoins ont vn sentiment contraire: & soustiennent pour veritable, que cette ancienne Chimere, si fort vantée dans les escrits des anciens Poëtes, n'estoit autre chose qu'une montagne opposée au Soleil; qui par la reflexion de ses rayons sur cette grande masse de rocher, brusloit si fort la campagne d'alentour, qu'elle en estoit sterile: ou si elle produisoit quelques fruits, ils deuenoient secs à l'instant, par cette chaleur excessiue: Ce qui fit que Bellerophon connoissant la cause de ce mal, y voulut mettre remede; & commanda pour cet effet, que cet endroit de la montagne, où la reuerberation du Soleil estoit la plus forte, fust promptement abatu: D'où il s'ensuiuit qu'il ne fit plus si grand chaud aux plaines voisines, & qu'ainsi elles deuiendrent fertiles. Mais d'autant que les Lyciens ne luy sceurent aucun gré d'un si bon office, il s'en alla fondre sur eux, pour chastier leur ingratitude: Ce qu'il eust fait assen-

rement , si les Dames du païs ne l'eussent flechi.

Que si dans sa diuine Eneide le grand Virgile dit là dessus,

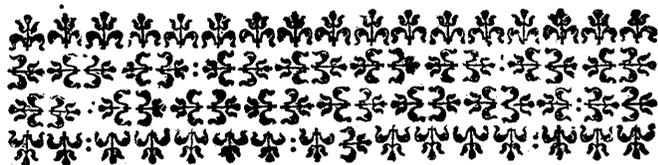
De tourbillons de feu la Chimere est armée;

Il suit en cela l'opinion de quelques Naturalistes, qui tiennent que ce qu'on appelle Chimere, est vn mont en Lycie, dont le sommet qui brusle touiours, a pres de luy plusieurs Lyons, au milieu quantité de Cheures, & en bas vne infinité de Serpens que Bellerophon fit mourir, s'estant saisi de ceste Montagne. Or ce qu'on donne trois formes à la Chimere, c'est pour môstrer que la Volupté brutale surprend les sens en Lyon, qu'elle rend le corps lascif, & plus puant que n'est vn Bouc; Et qu'enfin elle l'infecte d'vn venin contagieux, tel que celui du Dragon.

Quant à Bellerophon, bien qu'on le represente sur vn cheual qui auoit des ailes, ce ne fut pas neantmoins sur cet ani-

mal prodigieux qu'il fit de si grandes choses, mais bien dans vn nauire nommé Pegase. Aussi est-il vray, que les vaisseaux de rame, à cause de leur merueilleuse vitesse, & du juste contre-temps avec lequel ceux qui manient les auiros, les font mouuoir de part & d'autre, paroissent d'abord des animaux aillez, à quiconque les considere de loing. Et d'autant que par la defaite de la Chimere, & par les autres faits heroïques, Bellerophon merita de viure dans la memoire des plus grands hommes; c'est à raison de cela qu'on le peint monté sur le cheual Pegase, à qui la mort de Meduse donna naissance, & qui est vn Symbole de Renommée & d'Immortalité. La Vertu ayât cela de propre, que de donner de l'estime aux honnestes gens, apres que par son moyen ils ont abbatu la crainte, qui nous est representée par la Gorgone.





Des qualitez d'un Iuge equitable.

DISCOURS VI.



ET TE Aiguere & ce Bas-
 sin, qu'on a mis sur ce Tom-
 beau, sont les symboles d'un
 Iuge equitable, que l'or ny
 l'argent, non plus que les fa-
 veurs, ny les promesses des Grands n'ont
 sceu corrompre durant sa vie. Car an-
 ciennement, quand quelqu'un se vouloit
 iustifier d'un crime dont on le soupçon-
 noit, & monstrier qu'il n'y trempoit en fa-
 çon quelconque, il auoit accoustumé de
 se lauer les mains en pleine assemblée. Ce
 fut ainsi qu'en vsa Pilate, le plus detesta-

ble de tous les Iuges, lors qu'après auoir méchamment condamné à mort l'Auteur de la vie, il voulut se déclarer innocent, & en reietta la faute sur les Iuifs. Or bien que cette ablution extérieure n'ait rien de commun avecque la pureté de l'ame, puis qu'elle n'en efface pas les ordures, comme les Mahomettans se le persuadent; si est ce qu'elle fait souuenir les hommes qui sont dans les grandes charges, de tenir leur conscience nette de toute sorte de corruptions, en l'administration de la Iustice. C'estoit ce qu'Auguste recomandoit aux Romains, & ce qu'il obseruoit luy-mesme ponctuellement; en leur apprenant par son exemple les qualités que les bons Iuges doivent auoir. La principale leur est représentée dans cet Embleme, qui leur apprend à ne violer iamais le droit, pour satisfaire à leur auarice. Car depuis qu'ils se laissent vaincre vne fois, soit par leurs interests propres, soit par vn lâche

desir de plaire aux riches, il faut de nécessité qu'ils abandonnent la bonne cause des pauvres. Isidore le remarque ainsi, quand il dit à ce propos, *Qu'on ne donne pas volontiers audience à celuy qui n'a rien à donner; mais que la plus-part du temps on le traite iniustement, & à toute rigueur.* A raison de quoy le Prophete Esaye parlant aux Iuges d'Israel; *Malheur à vous, s'escrie-t'il, qui iustifiez le mechant, & qui ostés le bon droit aux Iustes.*

Le vray Iuge ne doit ny flechir sous la crainte, ny s'espouenter des menaces qui luy sont faites; d'autant qu'il n'est point de puissance, quelque forte qu'elle soit, qui ne doive ceder à la Iustice. Aussi fut ce pour la faire obseruer par son exemple, que Phocion n'espargna point son gendre, ny Brutus ses deux enfans, ny Zeleucus son fils, ny soy mesme. Pour cette fin encore, Antiochus Roy d'Asie escriuit exprés à tous les peuples de son Royaume, Qu'ils n'eussent point à luy

obeïr, en cas qu'il leur cōmandât quelque chose, qui fust contraire aux bonnes Loix du pays. Trajan & Anastase, Empereurs Romains, en ordonnerent autant; Et parmi les Grecs il se remarque, que Theopompe, Roy de Lacedemone, ayma si fort l'equité, que pour la mieux obseruer il créa luy-mesme les Ephores, pour estre Controlleurs de ses actions. A quoy sa femme ayât voulu s'opposer, sous pre-
texte que cette integrité trop religieuse, choqueroit vn iour la puissance de ses Enfans; Cela ne m'importe point, respōdit-il; si leur pouuoir n'est si grand, il en sera plus durable. Et sans mentir, ie ne me represente iamais, Que tous ces grands hommes qui sont fameux dans l'anciēne Histoire, ont esté si ardemment amoureux de la Iustice, qu'en mesme temps ie ne treuve, Que les vns l'ont aymée d'inclination, les autres pour y estre obligez par le deuoir de leur charge, & tous ensemble, pour iouïr des fruits & des hau-
tes

tes préeminences qu'elle dōne à ceux qui la seruent. Car s'il est vray que par l'expérience on iuge des choses, elle nous fait voir à l'œil, Qu'entre tant de priuileges acquis aux Iustes, ils en ont quatre fort remarquables; en ce qu'ils peuuent tenir dans le respect, ceux qui sont au dessous d'eux; estouffer l'enuie de leurs égaux, se rendre redoutables aux Tyrans, & vaincre leurs ennemis plus par la Vertu que par la Force.

Nous lisons à ce propos dans l'ancienne Histoire, Que Denys de Syracuse, ne craignoit personne comme Platon, & dans les Saintes Letres; Que Saul se cachoit plustost de Dauld son Gendre, que des Philistins ses ennemis: Qu'Aman s'affligeoit plus de se voir desdaigné de Mardochée, qu'il ne se plaisoit à estre adoré de tous les autres: Et qu'Herode craignoit plus Saint Iean Baptiste que tout le Royaume de Iudée. Ce qui montre assez, Que l'effort des armes est moins

faſcheux aux méchans, que n'eſt l'autho-
rité des gens de bien. Si le Iuge veut con-
ſeruer la ſienne, Qu'il prenne bien gar-
de à ne point ſuiure les mouuemens de ſa
paſſion, & à ſe comporter prudemment
en tout ce qu'il fait; ſe reſeñtant, com-
me dit Saint Ieroſme, Qu'il n'appartient
pas à tous de bien iuger, mais ſeulement
à ceux qui ne ſe reglent que par la pru-
dence. Avec tout cela, Que l'amitié ny
la parenté ne l'obligent point à ſe laiſſer
corrompre, puis que ſelon Ciceron, Ce-
luy qui en matiere de Juſtice fauoriſe ſon
Amy, ſe deſpoüille de la perſonne de vray
Iuge: Que ſ'il ſe connoiſt enclin à eſtre
touché de la miſere d'autruy, qu'en tel
cas il ſe ſouuienne, que la compaſſion
doit eſtre equitable, & non pas iniuſte;
eſtant bien certain, comme le remarque
Saint Ambroïſe, Qu'une trop grande
miſericorde ſe tourne quelquefois en
iniuſtice. Qu'il faſſe d'óc en ſorte de tenir
en eſgale balance la Juſtice & la Pitié, par

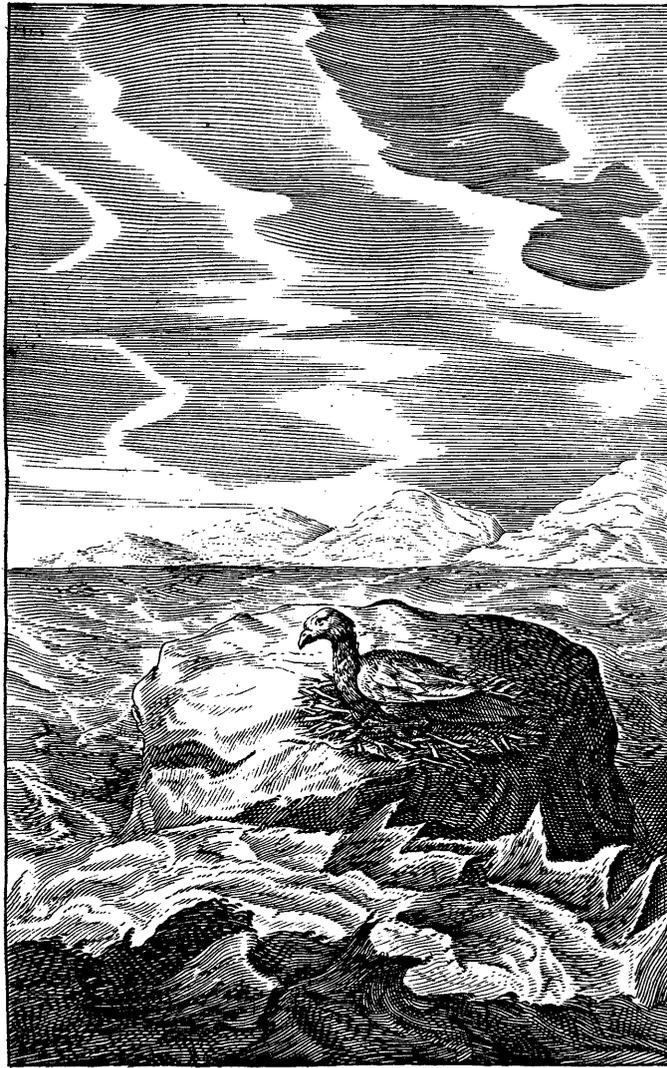
qui l'Empereur Trajan fut estimé le meilleur de tous les Princes ; & qui furent les deux Vertus où recourut autrefois Anne Reyne d'Angleterre, quand elle voulut prier Henry VIII. de ne point rompre le mariage qu'ils auoient legitimement contracté ensemble.

A ce que ie viens de dire eut esgard anciennement le genereux Titus Manlius, lors qu'estant iuge de son propre fils en vne certaine cause, en laquelle les macedoniens l'accusoient de concussion, il prononça cét Arrest contre luy-mesme, Que son fils Tilanus estant manifestement conuaincu de deniers mal pris, il le defauoüoit pour sien, & le declaroit indigne d'estre mis au nombre de ses ancestres. Et certainement, comme il n'est rien qui range les peuples au deuoir, à l'égal d'une iuste seuerité, le Iuge en doit monstrier des effets, & dire avec Ciceron, *Qu'il faut si bien proceder au iugemēt que l'on donne, qu'avec toute la moderation que l'on ap-*

*porte à la peine, elle ne laisse pas de s'y trouver
toujours iointe; Aussi est il vray que sans
elle il n'est pas possible de pouuoir iamais
bien gouverner vn Estat. C'est ce que les
Poëtes nous representent par les qualités
qu'ils attribuent à Radamante, à l'ancien
Minos, & au rigoureux Eacus, tous trois
Iuges Souuerains au Royaume de Plu-
ton. C'est là, comme le feint ingenieu-
sement le plus illustre de tous les Poëtes La-
tins, que ceux qui durât leur vie ont ima-
giné toute sorte de vices enormes, pour
s'en seruir à la ruine de leur prochain, sont
punis aussi de toutes les peines imagina-
bles que leurs mauuaises aétions ont me-
ritées. A quoy particulieremét il veut que
soiét exposez les hommes auares, les Blas-
phemateurs, les Traistres, & les Impies,
dont il represente les supplices en la per-
sonne de Tantale, de Syfiphe, d'Ixion,
de Salomonée, & de leurs semblables.
Ce n'est pas pourtant qu'il faille infe-
rer de là, Que les Iuges doiuent laisser*

en arriere cette diuine Vertu , par qui l'on est touché de la misere d'autruy. Au contraire, il est de leur deuoir de la pratiquer autât que l'equité le peut permettre, à l'imitation de celuy qui nous iugera tous à la fin du monde, & dont le Prophete Abacuc a escrit, *Qu'il se souuendra de sa misericorde, quand il sera courroucé.*







Des fruits de la Paix.

DISCOVRS VII.



ET Alcyon , qui de plusieurs arestes de poisson jointes ensemble, & cimentées de bouë, bastit son nid dans la mer, & que Neptune mesme respecte, puis qu'en sa faueur & de ses petits il apaise les vents, & calme les vagues, est le plus mysterieux Symbole que l'on scauroit donner de la Paix. A la prendre en particulier avecque S. Augustin; *C'est vne serenité d'esprit, un lien d'amour, & vne simplicité de pensée.* Mais à parler generally de ses effects, elle estouffe les guerres, reconcilie les Ennemis, mer à la raison les Mutins, retient les desseins des seditieux, rabaisse les courages altiers, esleue les humbles; & pour dire beaucoup en peu de parolles,

*C'est en la Paix que toutes choses
 Succedent selon nos desirs;
 Comme au Printemps naissent les roses,
 En la Paix naissent les plaisirs.
 Elle met les pompes aux Villes,
 Donne aux champs les moissons fertiles;
 Et de la Maiesté des loix
 Appuyant les pouuoirs supremes,
 Fait demeurer les diademes
 Fermes sur la teste des Rois.*

Les anciens Poëtes nous ont figuré cette verité, quãd ils ont feint, qu'vn certain differend estant suruenu entre Neptune & Minerue, pour sçauoir lequel des deux apportoit plus de commodités au monde, ou l'vn par l'Eau, ou l'autre par l'Oliuier, on trouua bõ d'adjuger le prix à minerue: Et certainemēt ce ne fut pas sans raison, pourcē qu'à le bien considerer, il n'est rien qui soit plus agreable à Dieu que la Paix. C'est elle aussi qui l'a fait descendre du Ciel en terre, pour l'establir parmy nous. Car ce n'a pas esté par les pa-

roles seulement, mais par les effets qu'il nous l'a montrée, jusqu'à nous la laisser comme hereditaire, & par testamēt. Cela estant, il nous faut estre d'autant plus soigneux de la garder, qu'il est veritable, comme le remarquent les Jurisconsultes, que celuy doit estre priué de l'heritage, qui n'obserue pas de point en point le Testament de la derniere volonté de son Pere; Et voyla pourquoy, *Bien-heureux sont les Pacifiques, pource qu'ils seront nommez Enfans de Dieu.* Comme au contraire, malheureux sont les boute-feux, & les ennemis de la Paix, d'autant qu'ils seront appelez Enfans de Sathan, & qu'ils n'auront jamais part à l'heritage celeste.

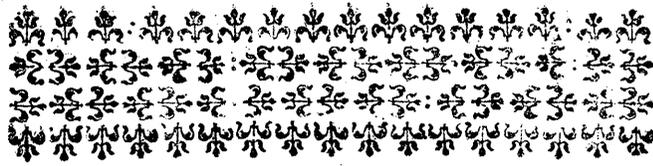
Nous devons donc bien cherir la Paix, & la priser par dessus toutes les choses du monde, puis que c'est Dieu qui nous l'a donnée. A quoy certes quand nous ne serions pas obligez par les Loix Chrestiennes, l'exemple mesme des Anciens nous y deuroit inciter. Car tous despourueus qu'ils estoient des lumieres qui nous font

infuses, ils l'estimoient à vn poinct, que pour jouir du bien qu'elle apporte, Antiochus donna liberalement aux Romains douze mille talens Attiques, qui valent neuf millions d'or ensemble cinq cens quarante mille boisseaux de fourment. Aussi tenoient ils entr'eux pour vne maxime tres-assurée, Que la Paix estoit si necessaire à la conseruation des Estats, qu'ils ne pouuoient aucunement subsister sans elle. Ce que le Roy Iugurtha sceut sagement remonstrer à ses Enfans; lors que les ayant fait venir deuant luy, vn peu auant que rédre l'esprit: *Souuenez-vous*, leur dit-il, *que par l'Vniõ & la Concorde les moindres choses s'accroissent; comme au contraire par le discord & la diuision les plus grandes se ruynent, & se dissipent.*

Pour cette raison encore les Poëtes ont feint, que le Roy Geryon auoit trois corps, pource qu'il viuoit en vne si bonne intelligence avec ses deux freres, qu'on eust dit que tous ensemble n'auoient qu'une ame, & qu'ils n'estoient qu'une

mesme chose. Sur quoy l'on remarque qu'Hercule, quelque inuincible qu'il fust, ne les pût iamais vaincre, qu'apres qu'ils furent separez l'vn d'avec l'autre. Par où l'on peut voir, combië est veritable cette maxime des Philosophes, Que des forces diuisées ne font iamais d'effet, que lors qu'elles sont vnies. Qu'on ne trouue donc pas estrange, si pour la mesme raison que le corps naturel ne peut estre sain, s'il y a du desreglement, & de l'intemperie dans les humeurs; il n'est pas possible non plus que le Politique se porte bien, tant qu'il y a du desordre en ses Prouinces, & en ses principales Villes, qui en sont comme les membres & les plus nobles parties. Car depuis que la licence & l'impunité autorisent vne fois les desseins des Factieux, & leur mettent les armes à la main, on est tout estonné que la guerre s'allume dans vn Royaume, & qu'ainsi la Paix en estant bannie, ses fruits les plus doux en sont de mesme bannis.





*Que les Couronnes ont toujours esté
le prix des Vaincœurs.*

DISCOVRS VIII.



Velques plaintes que puissent
faire les hommes du mauuais
traitemēt que reçoient de la
Fortune les personnes d'vne
eminente vertu, si faut il pourtant qu'ils
m'aduōient, que dans les Siecles les plus
ingrats on n'a pas tout à fait perdu le
soing de donner aux Vertueux, sinon de
grandes recompenses, à tout le moins des
marques d'honneur, qui les ont rendus
cōsiderables à leur païs. En voicy vne en-
tre les autres que les Romains estimoient
beaucoup, & dont il est fait mention à

tout propos dans leur Histoire, comme d'une chose recommandable de foy, pour avoir seruy de prix à la valeur de leurs Citoyens. C'est la Couronne *Obsidionale*, dont ils fouloient honorer celuy de leurs Capitaines, qui commendant en quelque place que les ennemis tenoient assiegée, s'estoit defendu vaillamment, & les auoit reduits à leuer le siege. La mesme Couronne estoit autremēt nommée, *Graminée*, pource qu'on la faisoit de *Gramen*, c'est à dire de toutes les herbes generalement, qui se trouuoient sur le lieu, apres la retraite de l'ennemi. Quelques vns neantmoins ont voulu que cela ne s'entendist que de cette sorte de plante qu'on appelle vugairement *Dent de chien*. Quoy qu'il en soit, il est bien certain, que chez les Anciens le *Gramen* estoit vn symbole de defence & de sauuegarde; Que l'Aloüette, oiseau de Mars, s'en sert d'ordinaire à fortifier son nid; Que ce Dieu de la guerre, & le vieil Sa-

turne voulurent jadis que cette herbe leur fust consacrée; & que pour en avoir mangé, Glaucus devint Dieu Marin. Que si l'on recherche maintenant la source de cet Embleme, on trouvera qu'elle est tirée d'une ancienne coutume qu'avoient les Bergers, de s'exercer à la course d'as les prairies, où le moins dispos arrachoit de l'herbe, & la presentoit à celui qui l'avoit devancé, par où il se confessoit vaincu. Les assiégés en faisoient de mesme, quand pour s'acquiter de leur deuoir envers leur libérateur, ils luy offroient, côme j'ay desia dit, la Couronne Obsidionale. Telle fut autrefois celle dont le Senat & le peuple Romain honorerent le valeureux Q. Fabius, Æmilius, Scipiô, Calphurnius & Sicinnius Dêtatus; pour avoir durât la seconde guerre Punique deliuré leur ville de la violéce des ennemis, par qui elle étoit assiégée. Or bien qu'au rapport de Pline, cette Couronne de *Gramen*, fust grandement estimée, elle n'estoit pas la seule ne,

antmoins que l'on donnoit aux vain-
cœurs, pour leur seruir de marque d'hon-
neur. Car il y en auoit quantité d'autres
differentes, & qu'on distribuoit aussi di-
uerfement, selon la valeur & l'importan-
ce des actions militaires. Mais d'autant
que cette matiere n'est pas des moins
agreables de l'Antiquité, ie ne feindray
point de la prendre vn peu de loing, pour
la deduire plus amplement, ny de rappor-
ter icy ce qu'autrefois i'en ay remarqué.

L'inuention des Couronnes est venuë
des Egyptiës, comme le remarque Elani-
cus, qui dit, Qu'en Egypte est vne certaine
Ville appelée Tindon, située sur le fleuue
du Nil, où ceux du païs s'assembloient an-
ciennemēt, pour y consulter du fait de la
Religiō, & des sacrées ceremonies. Cette
consultation se faisoit pour l'ordinaire
aux iours solempnels, dans vn magnifique
Temple, qu'ils fouloient orner de Cou-
ronnes faites de fleurs de vigne, & de pam-
pres; afin de renouueller la memoite de
ce que

ce que les Dieux mirent iadis en depos en
celieu de semblables guirlandes, quand
ils s'aperçeurét que Babys ou Tiphon de-
uoit regner quelque iour. Le mesme Au-
theur rapporte, Que par le moyen d'une
Couronne, tissue de diuerses fleurs sym-
boliques, Amasis fut fait Roy d'Egypte.
Car l'ayant donnée au Roy Parthemis, il
luy en sceut si bon gré, qu'il le mit au rang
de ses plus grands Fauoris, si bien qu'il
fut fait General de son Armée, & luy
succéda depuis au Royaume.

Bien que ce tesmoignage semble suffire,
pour accorder aux Egyptiens le premier
usage des Couronnes, les Poëtes neant-
moins l'attribuent à Promethée, & disent
qu'après qu'il fut deliuré des liens qui le
tenoient attaché sur le Mont Caucase,
pour la reuelation faite à Iupiter, que par
vn decret souuerain des Parques & du
Destin, le fils de Thetis deuoit estre vn
iour plus grand & plus puissant que son
Pere, il se couronna le chef d'une guirlan

de de fleurs, pour marque de sa deliurance, & de la victoire par luy gaignée. Possible aussi que pour ce mesme sujet on souloit vser de Couronnes apres les grandes victoires, & pareillement aux Sacrifices des Dieux.

Ariston Cee, Peripateticien, & André Tenedius, parlent tout autrement de l'origine des Couronnes, & disent qu'aux anciens temps, quelques bons Yurgnes se sentans la teste pesante, à cause des vapeurs & des fumées du vin, s'aduiserent de se ferrer les tempes de rubans & de bandelettes, si bien qu'en estant soulagez, ils y adjousterent depuis pour ornement des bouquets de fleurs. A quoy se rapporte ce que dit le Medecin Philonides, à sçauoir que les Anciens se couronnoient de Lierre, pource qu'il est restringeāt & refrigeratif. A raison dequoy plusieurs font le Dieu Bacchus Autheur des Couronnes, & luy consacret le Lierre, d'autant que par vne vertu specifique,

il apaise les furieux mouuemens causés par le vin, propriété qui est encore particuliere aux Couronnes de Myrthe, de Roses, & de Laurier.

Ces Couronnes, que Petrarque appelle Guirlandes, se portoient ordinairement sur le teste, ou autour du col, comme il est confirmé par les Escrits d'Anacreon & d'Alcée. Elles estoient toutes de forme ronde, & autât de Symboles de Victoire & d'Eternité. Sozomene rapporte à ce propos, qu'un iour comme Iulien l'Apostat sacrifioit aux Dieux des Gentils, on trouua dans les entrailles de la Victime l'image d'une Croix couronnée; Dequoy s'espouenterent si fort les Ministres du Sacrifice, qu'ils aduoüerent tous ensemble, que la Religion Chrestienne seroit tousiours victorieuse, & dureroit eternellement. I'obmets ce recit fabuleux des Poëtes; Que Bacchus plaça dans le Ciel la Couronne d'Ariane sa femme, pour vne immortelle marque de l'amour ex-

treme qu'il auoit eu pour elle. Ces vers
d'Aratus le tesmoignent.

*Parmy les Estolles des Cieux,
Ariane monstre à nos yeux
Sa Couronne d'or & de flames
Et Bacchus d'amour transporté
Ne sent point de feu dans son ame
Que celui de cette Beauté.*

Il faut remarquer encore que pour vn
symbôle de perfection, les Anciens cou-
ronnoient les Vases mesmes en leurs Sa-
crifices, & pareillement les Victimes
qu'ils immoloient. Aristote en rend la
raison, quand il dit, Qu'il ne faut rien
offrir aux Dieux qui ne soit parfait, &
accomply de tout point. A quoy i'adjou-
ste, qu'ils dedioient aux Diuinités des
Guirlandes particulieres, suiuant les Plan-
tes particulièrement dediées à chaque
Dieu. Car selon Callimachus, la vigne
estoit voüée à Iunon, l'Oliuier sauuage à
Hercule, le Laurier à Apollon, le Myrte à
Bacchus, le Myrthe à Venus, & le Chef-

ne à Iupiter. Pandore fut la premiere des Deités que les Graces couronnerent : il est vray que les vns attribuent cét honneur à Iupiter, & les autres à Saturne. La Couronne estoit de plus vn mystereux symbole d'amour parmy les Anciens, ainsi que le tesmoigne Clearque; Et voilà pourquoy les Amans en portoient vne ordinairement, pour monstrier qu'en la Beauté sensible ils adoroient la Beauté premiere immaterielle.

Comme les Couronnes estoient differentes en espeece, on les portoit aussi à diuerses fins. Je mets au premier rang la *Nautique*, faite de Myrthe & de roses. Elle estoit vn symbole de joye, à cause qu'on auoit accoustumé de chanter jadis parmy les festins, & de porter à la main vn rameau de Myrthe, comme l'on peut voir dans les Symposiaques de Plutarque. La Rose nous figure aussi la Vertu, d'autant qu'elle naist parmy les espines, & que les plus belles fleurs de nostre vie sont suivies

d'amertumes & de fatigues diuerfes.
 Quant au Myrthe dedié à Venus, c'est vn
 Hierogliphe de la Beauté intelligible, &
 du rauissement d'esprit, que les Plato-
 niciens appellét Extase, ou fureur diuine.
 Pour ce mesme suiét l'Enfant Ganime-
 de, symbole d'vn esprit que Dieu a esle-
 ué à la iouissance des delices spirituelles,
 estoit signifié par cette Plante; d'où vi-
 ent que les Myrthes croissent abondam-
 ment au mesme lieu, où ce beau Troyen
 fut enléué par Iupiter, qui prit la forme
 d'vne Aigle.

La Couronne ditte *Antinoa*, dont il
 est fait mention dans les escrits de Cali-
 xene Rhodien, estoit faite de feuilles de
 Lothe, Plante qui signifie l'Eternité. Vn
 Poëte Egyptien nommé Panerate, vou-
 lant flatter l'Empereur Adrian, durât son
 sejour en Alexandrie, luy fit accroire que
 cette Couronne se nommoit ainsi, parce
 que cette espee de Lothe à fleur rouge
 estoit née de la terre, abreuuée du sang

du Lion Maurusien, que ce mesme Adrian auoit mis à mort. Mais il y a bien plus d'apparence qu'elle ait pris son nom d'un certain ieune homme Bithinien, nommé Antinoüs, qui fut tellement aimé de l'Empereur Adrian, qu'apres sa mort il fit bastir à sa memoire la ville d'Antinoüs, au iourd'huy nommée Antime. La Couronne *Pilée*, faite de feuilles de Vigne, estoit fort prisée des Lacedemoniens, lesquels, selon Pamphile, en souloient orner le chef de la Deesse Iunon. Seleüque en son Liure des Langues, dit que les Hælortes portoient ordinairement en leurs festes solempnelles, la Couronne *Hellotide*, faite de Myrthe, & qui auoit enuiron vingt brasses de circonference. Les Lacedemoniens vsoient encore de la Couronne *Tineatice*, ou *Psiline*, faite de Palmes, en signe de victoire, comme le remarque Sefibius en son Liure des *Sacrifices*. Les peuples d'Eolie & d'Ionie ceignoient leur front de Couronnes Hypothimides

mentionnées dans les Escrits d'Alcée & d'Anacreon. On les fouloit faire de Myrthe, & les embellir d'un mélange de violettes, & d'autres fleurs odorantes. La Couronne Cyliste, dont il est parlé dans Nicandre Thyatireme, se faisoit de roses & de feuilles de figuier. Or d'autant que la rose marque la difficulté de la vie vertueuse, & que le figuier en demonstre la douceur & la tranquillité, cette Couronne signifioit, Que les travaux des Vertueux aboutissent au repos de l'Esprit.

La Couronne *Struthio*, de laquelle Asclepiades a traité, estoit faite d'une certaine herbe ainsi nommée par Theophraste, qui dit que la fleur en est grandement agreable à la veüe, mais sans odeur, si bien que cette Couronne estoit un Symbole d'un amour sans fruit, ou, si vous voulés, d'un homme qui ne tient rien de ce qu'il promet. Nicandre Colophonien, parle d'une autre Couronne nommée *Petbo*, Plante que Theophraste diuise en deux,

dont l'une ressemble à l'Hyacinthe; & l'autre, qui tire sur le blanc, seruoit iadis à l'ornemēt des tombeaux. Je pourrois rapporter icy la Couronne Egidienne, tissue de diuerses fleurs; la Philinie, qui n'auoit aucunes feuilles; celle de Lierre, & de Narcisse, que les habitans d'Alexandrie prenoient pour vn Symbole d'Abstinence; La Sinthemée, dont il est traité dans Aristophane en ses Cereales; L'Hypoglofide rapportée par Platon, & l'Isthmique, qu'Aristophane a descrite.

L'on prenoit pour l'ordinaire les fleurs suiuanes, pour en faire des Couronnes; La violette blanche, le Serpoulet, le Lys sauuage, la Valeriane, qu'on a feint estre née de Venus, quand elle coucha avecque Vulcan; Le Narcisse, le grand Trifoliū, le Lys rouge & blanc, le Thim le Melilot, l'Hyacinthe, le Iasmin, l'Amarāthe, & le Saffran; Où il il est à remarquer que ce dernier, comme le Lierre, par

vne Vertu secrette, arreste les fureurs violentes, que le vin produit dans les cerueaux des Yurongnes. Du-Bartas est de cette opinion, quand il dit.

Si dans ta chaude teste,

*L'immodéré Bacchus esneut quelque tempeste,
Ceins ton front de Saffran freschemēt amassé,
Et tu verras bientôt cēt orage passé.*

Il laisse à part vne infinité d'autres fleurs deduites au long par Athenée, & par Theophraste, qui disent à ce propos, Que les Anciens faisoient leurs Couronnes, ou de fleurs odorantes, ou qui n'auoient aucune senteur, ou mesme de simples feuilles. Philoxene adjouste, Qu'à l'entrée des festins, chacun des Conuiés mettoit sur sa teste vne Couronne, pour vn tesmoignage d'allegresse; & Nicolstrate affirme, que cette mesme coustume fut introduitte en Egypte.

Plusieurs sortes de Couronnes furent encore en vsage parmy les Romains; comme la Triomphale, l'Ouale, la Ciui-

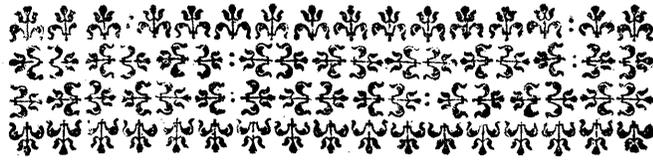
que, la Murale, la Vallaire, la Nauale, la Castrense, & l'Obsidionale, de laquelle j'ay desia parlé à l'entrée de ce Discours. La Triomphale ne fut que de Laurier au commencement: mais depuis on la fit d'or: Et les seuls Empereurs entrans dans Rome Victorieux, en furent honorés. L'Ouale faite de Myrthe, plante cōsacrée à Venus, estoit pour les plus signalés d'entre tous les Chefs, pour lesquels on ordonnoit le petit Triomphe, qu'on appelloit *Ouation*. Où il sera bon de remarquer que l'Ethimologie en est tirée selon quelques-vns, du mot Latin *Ouis*, qui signifie Brebis, d'autant qu'en cette resjouissance publique, on auoit accoustumé d'en sacrifier destroupeaux entiers aux Deitez bocageres, & particulierement à la Deesse Pales. D'autres neantmoins veulent que ce mot soit deriué du bruit que les soldats souloient faire en repetant plusieurs fois *o o*, lors qu'ils marchotent pelle-melle

deuant celuy qui triomphoit. On donnoit la Ciuique à quiconque auoit sauué la vie à vn Citoyen; & l'on tient que Cicinius Dentatus receut quatorze de ces Couronnes. La Murale, faite à creneaux de fin or, estoit le prix de celuy qui alloit tout le premier à l'escalade. Manlius Capitolin, Trebellius, & Sextus Digitius, la receurent pour marque de leur courage. A celle-cy ressembloit à peu pres la Castrense, de laquelle on couronnoit vn soldat, lors qu'il entroit le premier dās les trenchées. La Nauale, faite en proüe, ou en beq de Nauire, estoit toute d'or & seruoit de prix à celuy, qui plus hardy que les autres se iettoit dans quelque galere de l'Armée ennemie. M. Varron en receut vne de Pompée, en la guerre contre les Corsaires, & M. Agrippa en eut vne autre de la main d'Auguste. Je laisse à part plusieurs Couronnes semblables, instituées par les Anciens, qu'il me

seroit facile de mettre en suite de celles
que i'ay descrites, n'estoit qu'il me sem-
ble temps de finir ce Discours, & de
passer de ce sujet à vn autre.







*De la Prudence requise à faire
la guerre.*

DISCOURS IX.



A Fable dit que Persée eut commandement de la Déesse Pallas d'aller couper la teste à Meduse, qui causoit plusieurs grands degastis aux peuples d'Occident, dans les dernières contrées d'Espagne. Car ce Monstre estoit si felon & si horrible, que par sa veüe il changeoit les hommes en pierres. Or d'autant que toutes les autres Gorgonnes estoient invulnerables, & Meduse seule sujette à la mort, Persée s'ap-
pre-

stant à vne si genereuse entreprise, receut des Dieux des armes & des presens. Mercure luy donna ses tallonnières, Pluton son heaume, Pallas son bouclier & son miroir. Ainsi quoy qu'il fust assez bien pourueu de forces, au lieu d'attaquer Minerue de plain abord, il tourna ses pas vers les Grecs. Celles-cy estoient encore sœurs des Gorgonnes, mais nées d'une autre mere, & dès leur naissance venuës au monde avec les rides au front, & toutes chenuës. Elles n'auoient seulement qu'une dent & vn œil, dont elles se seruoient en commun. Quand quelqu'une de leur troupe vouloit sortir selo l'occurrence, elle souloit prendre cet œil avec cette dent, & à son retour elle posoit l'un & l'autre. Elles presterēt donc leur dent & leur œil à Persée, qui s'estimant alors bien armé, s'en alla droit à Meduse pour l'assaillir. Ce luy fut vn grand auantage de la treuuer endormie; & toutefois la peur qu'il eut qu'elle s'esueillast, luy osta l'assurance

seurance de la regarder; De maniere que luy tournant le dos, & tenant sa veuë attachée sur le miroir de Pallas, il approcha de cette Gorgonne, & luy treucha la teste, d'un coup qu'il luy dechargea dessus. Du sang de Meduse ainsi respandu nasquit aussi-tost le cheual Pegase, ayant des ailles sur les deux flans. Persée attacha depuis le chef de Meduse à l'Escu de Pallas, qui retint tousiours cette force occulte, de rendre esperdus, & comme hors d'eux mesmes tous ceux qui le regardoient.

Il ne faut point mettre en doute que cette Fable n'ait esté inuentée pour monstres la discretion & la Prudence requise à faire la guerre. Elle nous propose trois preceptes grandement profitables & graves, qui semblent venus du conseil de Pallas, touchant la deliberation & la resolution qu'il faut suiure, en l'entreprise de quelque fait d'armes.

Le premier est, qu'aucun ne se doit

G

trop mettre en peine de subjuguer les peuples voisins, attendu qu'il y a difference entre accroistre le patrimoine & l'Empire. En ce qui touche les particulieres possessions, il est certain qu'on y peut estre induit par le facile accez des terres voisines. Mais quand il est question d'elargir les bornes d'un Empire, il faut auoir plus d'esgard au profit qui en reuient, & à l'occasion de faire la guerre, que non pas aux confins, quelques proches qu'ils puissent estre. Ainsi les Romains s'estoient bien à peine ouuert vn passage par delà la Ligurie, du costé de l'Occident, quand par la force des armes & de leur Empire, ils auoient déjà subiugué les Prouinces de l'Orient, iusques aux limites du Mont Taurus.

Le second precepte consiste à prendre vn extreme soin pour connoistre si les causes de faire la guerre sont honorables & iustes: ce qui est le vray moyen de rédre ensemble les soldats prompts à combat-

tre, & les suiets tousiours prests à contribuer aux despenses qui sont necessaires.

Le troisieme enseignement se tire de ce qui est adioûté à la Fable, avec vne merueilleuse prudence, à sçauoir que Persee n'assaillit que celle des Gorgonnes (par lesquelles nous est representee la guerre) qui estoit suiette à la mort. Cela nous apprend, qu'il ne faut iamais entreprendre vne guerre, qu'auparauant on ne sçache bien le moyen de l'acheminer à sa fin. Aussi Persee n'entrant point en des esperances de si large estenduë, & comme infinies, fit prouision de tout ce qu'il iugea necessaire pour le duel qu'il s'en alloit faire, & sembla tirer la bonne fortune avecque soy: Car il fut doiüé de la viftesse de Mercure, du profond conseil de l'Orque, & de la prouidence de Pallas.

Or ie treuve encore fort à propos de remarquer que ses ailles estoient entees à ses pieds, & non pas à ses espauls; pour

monstrer que la dexterité n'est pas tant requise aux premières entreprises de la guerre, qu'à celles qui suivent, & à la nécessité de les secourir. La plus grande & plus ordinaire faute qu'on puisse faire en matière de guerre, adient lors que les poursuites & les forces du secours ne correspondent point à la promptitude, ny à la dexterité des commencemens. Bref le Heaume de Pluton laissé à part (qui fouloit rendre les hommes inuisibles, ce qui est vne Parabole assez forte de soy) il me semble que la Preuoyance est avec beaucoup d'esprit diuisée du Bouclier & du miroir: Car il ne faut pas que l'hôme se ferue seulement de cette mesme Preuoyance, qui repousse comme vn escu les coups qui luy sont portez, mais bien de cette autre encore, par le moyen de laquelle, cōme par le miroir de Pallas, les forces, les conseils, & les demarches de l'ennemy se manifestēt presque tousiours. C'est pourquoy quelque fort & courageux que fust

Perfée, il reconnut bien que pour entreprendre la guerre, il luy manquoit iene fçay quoy de grande importance: ce qui fut cause qu'il s'en alla trouver les Grecs.

Par celles-cy font denotées les Trahisons, ou les Sœurs des guerres, qui neantmoins n'ont rien de legitime, veu que les guerres tesmoignent vne grandeur de courage, & les trahisons vn effet de bassesse & de lascheté. Aussi les inquietudes & les continuelles apprehensions qui accompagnent les Traistres nous font fort gentiment denotées par la naissance de ces mesmes Grecs, qui vindrent au monde chenuës & vieilles. D'ailleurs les forces des traistres deuant qu'aboutir à vne manifeste Rebellion, consistent ou en l'œil, ou en la dent; pource que toute action des sujets qui ont du mécontentement & de la mauuaise volonté, a cela de propre de regarder de loing, & de mordre. De plus l'vsage de cét œil & de cette dent semble estre commun, pource que

les desseins des traistres passent entr'eux ,
& courent de l'vn à l'autre. Ils n'ont tous
qu'une dent quand ils veulent mordre ,
& chantent tousiours vne mesme notte ;
tellement qu'il n'en faut ouïr qu'un seul,
pour sçauoir tout ce que les autres veu-
lent dire. Persee fit donc bien de gagner
ces Grecs , afin qu'elles l'accommodas-
sent de cét œil, & de cette dent : de l'œil,
pour espier de loing ; & de la dent , afin
de semer de faux bruits, de causer des ini-
mitiez, & d'irriter les courages des hom-
mes. Apres tous ces preparatifs s'enfui-
uit l'action militaire, pour l'execution
de laquelle il treuua Minerue endormie.
Ce qui nous apprend , qu'un Guerrier
bien aduisé doit prendre son ennemy au
despourueu, & sur le poinct qu'il se défie
le moins, ou quand il s'estime l'hóme du
monde le plus asseuré. C'est alors que le
miroir de Pallas luy est grandement ne-
cessaire, pource que plusieurs, deuant que
s'engager aux perils, peuuent avec attétion

& subtilité penetrer dás les resolutions de l'ennemy. Mais l'usage de ce miroir est principalement requis en la naissance du danger, affin d'en voir l'estat, & de ne se laisser esbloüir à la crainte ; ce qui nous est figuré par le regard de Persee destourné du chef de Meduse. La guerre estant ainsi mise à fin, deux principaux effectts s'en ensuiuent. Le premier est la generation, ou la naissance de Pegase, qui est vn symbole assez euidét de la Renommée, qui vole de toutes parts, & s'en va publiant les loüanges de la Victoire. Le second depend de la teste de Meduse, attachee au bouclier de Pallas, qui est vne espece de secours si excellent, qu'il n'a point son pareil; estant veritable, Qu'une signalee entreprise, & vn memorable fait d'armes, heureusement mis à fin, suffisent ensemble, pour tenir en arrest tous les desordres des ennemis, & pour en rendre la mal-veillance assoupie.



maticiens. Aussi n'y a t'il que les insensés qui s'arrestent à leurs predictions ridicules. Car si la vie de l'homme & ses euemens dependoient necessairement des Astres, il ne seruiroit de rien de s'appliquer à bien faire, & nous aurions suiet à tout coup d'imiter la folie des Poëtes, lesquels en la description de leurs Amours, appellent à châque mot le Destin cruel, & les Estoiles impitoyables, sans considerer qu'elles ne peuuent contraindre les volontés, & que les mouuemens en sont libres.

fi fort à parler mal de tout le monde, qu'il n'espargna point son propre beau-pere, & le reduisit à s'aller pendre, tant il eut de honte de voir sa reputation publiquement deschiree par ses escrits satyriques. Et à vray dire, il ne faut qu'une parolle picquante, ou qu'un faux rapport fait à dessein par l'artifice d'un Fourbe, pour produire en moins de rien une infinité de querelles, de partialités, & d'actes sanglans.

L'ingenieux Ovide nous a voulu donner à entendre cecy fort delicatement, quand il a feint, que des dents de ce dangereux serpent, à qui Cadmus les arracha pour les semer, on vid naistre en mesme temps des hommes armés, qui s'entre-tuoient. Ce qu'on ne peut plus proprement appliquer qu'aux langues des Mefdisans, qui pour cet effet son appellées serpentines, à cause qu'elles portent leur venin iusques dans le cœur, & font perdre aux plus innocens l'honneur & la vie

ensemble. C'est pour cela mesme que S. Pierre souloit dire, Qu'il y a trois sortes d'Homicide, dont l'vntuë par le glaiue, l'autre par la langue, & le troisieme par les oreilles; Où il est à remarquer, que la Mesdisance comprend les deux derniers, qui ne sont pas moins pernicious, ny moins à craindre que le premier. Cette verité nous est confirmee par les saintes Lettres, où il est dit, *Que le Medisant est l'abomination des hommes*, & qu'il est maudit de tous, à cause qu'il trouble le commun repos & la tranquillité de la vie. Aussi est-il vray que les plus puissans, & les plus sages l'ont en horreur, & l'apprehendent comme vne peste; En cela semblables à l'Elephant, qui pour estre, au rapport de Pline, le plus grand & le plus aduisé de tous les animaux, ne laisse pas de craindre le rat, à cause qu'il a des dents aigües, & qui rongent iusques à l'os. Mais plus aigüé encore & plus tranchante est la langue du Mesdisant, de qui l'on peut dire

fort à propos, Qu'elle coupepe traistreuſement comme vn raſoir neuf; & qu'il n'eſt point de ſi bonne reputation, que ſon venin n'eſſaye de rendre mauuaife. C'eſtoit pour cela que Themiftoeles, cet illuſtre Capitaine Thebain, ne pouuoit trouuer d'aſſez grand ſuplice pour les Meſdifans, qu'il vouloit eſtre punis plus cruellement que les Voleurs, à cauſe que ces derniers ne s'attaquent qu'aux biens de Fortune, au lieu que ces autres vont ſi auant, qu'il ne tient pas à eux, que par les artifices de leur langue ils n'attirent inſenſiblement les plus gens de bien, & qu'à la fin couuant vn poiſon mortel ſous des diſcours emmiellez, ils ne les engagent malicieuſement dans des pieges dont il leur eſt impoſſible de ſe tirer qu'à leur grand dommage. Pour preuue de cette verité, on n'a qu'à lire la vie de Dauid, où l'on trouuera ſans doute, que toutes les plaintes qu'il fait de la perſecution de ſes Ennemis, ſont fondées ſur ce qu'ils auoient

accoustumé de mesdire de luy ; & que de leur seule detraction il en tire tout le suiet de la hayne qu'il leur porte.

Il est des hommes d'un si mauuais naturel, qu'ils font gloire de mesdire de leur prochain, & de le railler, sans considerer combien dangereuses & damnables en sont les consequences. Il y en a d'autres, qui sont bien-aises en leur ame d'oüir blasmer en compagnie quelques-uns de leur cónoissance, quoy qu'ils n'en fassent aucun semblant ; Et d'autres encore, qui au lieu de prendre puissamment leur cause en main, ou pallient lachement ce que l'on en dit, ou se font mesme de la partie, & leur reprochent de petits defauts, tandis que les leurs propres sont si grands, qu'ils ne souffrent point de comparaison. I'obmets ceux qui par vne mauuaise habitude, qu'ils ont prise de blasmer les autres, font passer leurs railleries iusques à leurs parens mesmes, ou iusques à ceux qui leur font du

bien ; Et qui ne croient pas mesdire de bonne grace, s'ils n'emportent tout à fait la piece, ou du moins, s'ils ne picquent iusques au sang. De cette nature estoit jadis vn certain Medius, si grand gausseur, & si ennemi des personnes de probité, qu'vn iour s'estant mis à discourir ouuertement de la Raillerie, deuant les Courtisans d'Alexandre, *Messieurs*, leur dit-il, *vous ne faites qu'effleurer la peau, quand vous parlez de quelqu'un: Et ne considerés pas, qu'il n'est que de mordre tout de bon. Car de cette façon, bien que la playe puisse guerir, la cicatrice en reste tousiours ; paroles qu'on ne peut autrement appeller, qu'abominables & diaboliques.*

Or parmy toutes les diuerses especes de mesdisance, ie n'en trouue point de pire que celle de ces ames perduës, qui de leur Createur mesme en font le suiet de leurs parolles injurieuses, & de leurs blasphemmes horribles, iusques à tourner en risée la Sainte Escriture, qu'ils expliquent à

contre-sens; En cela certes plus dignes du feu, & de tous les autres supplices, que n'estoient anciennemēt ceux qui se moquoient des liures de la Sybille, les gardiens desquels pouuoient de puissance absoluë condamner à mort tels hommes impies, s'ils estoient conuaincus d'auoir proferé le moindre mot contre le respect qui se deuoit à ces volumes sacrez.

Que si l'on demande maintenant, d'où vient que la Mefdisance est auourd'huy si commune; Je respondray en peu de parolles, que cela procede de ce qu'on y preste ordinairement l'oreille trop volontiers; A raison dequoy l'Empereur Domitian haïssoit non seulement les Mefdisans, mais ceux aussi qui les escoutant sans les reprendre, deuenoient pires qu'eux-mesmes. Ce qui a fait dire au grand Saint Bernard, Que le Calomnieux porte le diable en la bouche, & que celui qui l'escoute le porte en l'oreille. Et certainement, comme nous auons

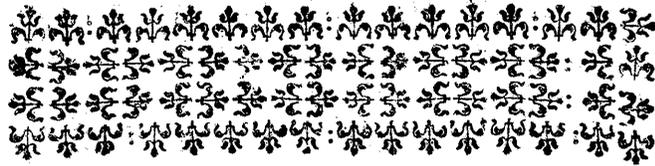
trois differentes vies , à sçauoir la spiri-
tuelle, qui consiste en la grace de Dieu ;
la corporelle, qui est attachee à l'ame ,
& la ciuile, qui depend de la bonne repu-
tation ; il n'y a point de doute qu'une
meschante langue ne soit d'autant plus
pernicieuse, qu'elle fait souuent trois
meurtres par vn seul coup. Car avec ce
qu'elle tuë l'ame du mesdisant, & de la
personne qui l'escoute, elle priue encore
de la vie ciuile celuy à qui elle oste l'hon-
neur.

Voilà generalement pour ce qui est
du vice de la langue, dont nous pour-
rons nous exempter, si nous confide-
rons avecque Lactance, Qu'il n'est point
d'homme si aduisé, qui ne puisse faillir
quelquesfois: avec Saint Hierosme, Qu'il
faut fuyr la Detraction de la bouche, au-
tant que celle des oreilles ; avec Saint
Chrysostome, Que pour n'oüyr blasmer
autruy, c'est vne espece de prudence bien
grande, que de fuyr les assemblees des
faineants

faineants, & avec vn Payen mesme, Qu'il faut tenir pour gens noircis d'infamie ceux qui parlent mal de leur prochain, ou qui prennent plaisir aux contes iniurieux que les Calomniateurs ont accoustumé d'en faire.







*De l'Astrologie , & de ses
Professeurs.*

DISCOURS XI.



Un mal-aduisé ieune homme ,
qui pour auoir voulu s'esle-
uer trop haut , fondit aux
rayons du Soleil ses ailles de
cire , & se precipita dans la
mer , est le vray Embleme de la preten-
duë suffisance de la plus-part des Sçauans
du monde. La curiosité qu'ils ont pour les
choses qui sont au dessus d'eux, est ce qui
les perd , & qui leur fait rencontrer des
gouffres & des abysses, lors qu'au lieu
d'étudier les merueilles de la terre, ils s'ob-
stinent à vouloir penetrer iusques dans

les secrets du Ciel. Tels sont pour l'ordinaire, les Astrologues, & tous ceux de leur Cabale, de la profession desquels ayant à parler en ce Discours, ie dois plustost craindre de ne m'en pouuoir acquitter comme il faut, que de manquer de matiere, en ayant vne si ample.

Ie commenceray donc par la difference qu'il y a de *l'Astrologie* à *l'Astronomie*: Car au lieu que cette derniere, comme agissant sur la Theorie, traite du monde en general, & des Spheres en particulier, ensemble de leur situation, de leur cours, & de leur mouuement; des Estoiles fixes de leurs aspects, de la Theorie des Planetes, des Eclipses, des Poles, des Clymats, de diuers Cercles, Eccentriques, Concentriques, & Epicycles; s'arrestant particulièrement sur les Ethimologies des mots; L'Astrologie au contraire (i'entens parler de celle qu'on nomme *naturelle*) met en pratique les mouuemets des Estoiles & des Cieux, outre qu'elle iuge du futur euenement de choses.

Ifidore au 3. liure de ses Ethimologies attribüë aux vieux Egyptiens l'inuention de l'Astronomie : Car quant à la pratique de l'Astrologie, & aux obseruations des Horoscopes, les Caldees furent les premiers qui en monstrerent l'usage, apres l'auoir appris d'Abraam. C'est l'opinion de la plus-part des Grecs, qu'Atlas a esté l'inuenteur de cette Science, d'où vient que les Poëtes feignent qu'il soutient le Ciel sur ses espales. Pline dit, qu'elle est deriuee de Belu ; & Lucian, au liure qu'il en a fait, affirme que les Ethiopiens l'enseignerent aux Egyptiens. Voilà pourquoy Philon-Iuif & Diodore Sicilien donnent la gloire aux Babylo niens & aux Caldees, d'y auoir excellé par dessus tous ceux de leur temps.

Parmy le grand nombre d'Autheurs que cette Science a rendus recommandables, on prise fort Anaximandre Milesien Disciple de Thales, & premier inuenteur de la Sphere ; Eudoxe Gordien, qui en a

doctement escrit, Conon Egyptien; loué par Virgile en ses Bucoliques, Iules Hygin, grand amy de Quintilian; Hiparque de Nicee, qui a traité des Estoiles fixes, & du mouuement de la Lune, contre Platon, & trouué, selon Pline, l'usage des instrumens de Mathematique; G. Manilius d'Antioche, Pub. Nigidius Cleostrate; Endimion, premier Inuen-
 teur de la nature de la Lune, ce qui a donné lieu à ce que les Poëtes ont feint de ses Amours avec elle; Necepsé Roy des Egyptiens, Thales Milesien, Theon d'Alexandrie, Protagoras, Enopides, Architas, Horus, Apollonius de Thianée, Ptolomée Egyptien, Timochares, Leptinus, Proclus, Thrasibule, Dorochius, Alfarabius, Azurcheles, Thebith, Andruzogur, Albumater, Albumazar, Albategni, Messéala, Zael, Albozali, & vne infinité d'autres Anciens, auxquels ont succédé plusieurs Modernes qui ont dignement escrit de cette haute connoissance.

Or il est hors de doute que l'Astrologie est vne partie de la Philosophie naturelle, & par consequent grandement vtile à ceux qui en sçauent bien vser. Ce qui oblige particulièrement Auerroës à l'approuer, c'est qu'il attribuë les quatre premieres qualitez aux actions des Corps superieurs, comme l'on peut voir au 2. Chapitre de son Liure, *De la substance du monde*, où il louë fort les Anciens, pour auoir dit avec apparence de verité, que parmy les Corps celestes ceux cy communiquent le sec & le chaud, ceux là le chaud & l'humide; les vns le froid & le sec, les autres le froid & l'humide; & qu'ainsi les autres premieres qualitez sont communes aux Corps celestes: Et au Commen. 68. du 2. du Ciel, il soustient que les Estoiles ont non seulement leur action commune, mais propre à chaque chose en son genre: comme par exemple, si Saturne auoit son action propre aux Plantes, & aux Mineraux, & ainsi

des autres Estoiles. Conformemēt à ceey, Platon en son Timée, dit qu'en ce bas monde il ne se fait rien qui n'ait sa naissance, & qui ne procede d'une cause celeste ; Galien en son liure *de la semence*, Que les Planettes & les Estoiles du Zodiaque communiquent leurs influences à toute sorte de corps ; Damascene en ses Aphorismes, Que les indispositions & les maladies procedent de la reuolution, & du changement des Estoiles ; Et Saint Thomas d'Aquin en son liure de la Foy, Que Dieu gouuerne les choses du mode par les creations d'en haut, c'est à dire par les causes secondes, adioustant que les corps inferieurs recoiuent leurs formes & leurs especes des Vertus du Ciel. Saint Ierosme escriuant à Paulin, appelle l'Astrologie vne Science fort profitable aux hommes Aussi fut-ce par son moyen, que Saint Denis Areopagite reconnut que l'Eclypse adueni durant la Passion du Sauueur, estoit miraculeux, & surnaturel. Ce qui me

fait croire qu'elle est nécessaire en quelque façon au vray Theologien, pour l'intelligence de plusieurs & diuers passages de la Sainte Escriture, où il est traité des Cieux, ensemble du cours du Soleil, des Estoiles, & de la Lune.

Or bien que l'Astrologie naturelle, comme vraye science qu'elle est, aporte à la vie des hommes beaucoup de contentement & de fruit; cela n'empesche pas toutesfois, que parmy les Autheurs qui en ont escrit, il n'y ait de grandes contrariétés, qui la rédent suspecte au monde. Car touchant sa premiere inuention, l'on treuve differans d'opinion les Indiens, les Caldees, les Egyptiens, les Mores, les Iuifs les Arabes, les Grecs & les Latins anciens & modernes. Platon, Aristote, Proclus, & Auerroës, ont mis seulement huit Spheres, bien qu'Hermes, & quelques Babylo niens en mettent neuf, & que les Modernes y en adioustent vne dixiesme. Les Egyptiens & les Caldées disent que la hui-

ctiesmeSphere n'aqu'vn mouuement; Et tout au contraire ceux qui tiennent le party d'Hipparque, luy en donnent plusieurs. I'obmets les mouuemens qu'ils appellent de *Trepidation*, & d'*Aggration*, comme aussi leurs cōtraires opinions en la consideration tant des Images du Ciel & de l'ordre des Planettes que de la mesure du mouuement des Estoiles fixes.

Quant à l'Astrologie Iudiciaire, elle differe de la Naturelle, en ce qu'elle ne s'arreste qu'aux natiuitez & aux Horoscopes, c'est à dire qu'à iuger de ce qui doit arriuer aux hommes, par le Signe sous lequel ils ont pris naissance. La trop grande curiosié, qui accompagne ordinairement les Professeurs de cette science, en a fait tomber plusieurs en des erreurs qui chocquent directement les poincts de la Foy. De ce nombre sont les Stoiciens, & les Heretiques Priscillianistes, qui ont creu que les Cieux agissoient en nous par necessité, comme le remarque Saint Au-

gustin en son 4. liure de la Cité de Dieu, & Saint Thomas en son liure de la Verité Catholique. Telles furent aussi autrefois les opinions de Democrite, d'Heraclite, d'Empedocles, d'Aristote, & d'autres semblables; qui tous d'un commun accord ont voulu attacher les hommes à vne infaillible necessité du Destin; Creance qui s'autorisa de telle sorte avec le temps, parmy les Babyloniens & les Caldees, qu'ils souloient offrir des Sacrifices aux Intelligences qui font mouuoir les Corps celestes, & se gouverner en toutes leurs actions par le cours des Estoiles, comme si elles seules auoient vn empire souverain sur la vie des mortels. C'est pourquoy dans le Prophete Esaye, chap. 47. Dieu menace grandement tels Consulteurs d'Estoiles, qui le delaissent pour suiure la vanité d'une opinion du tout fausse & impie; puisque nous priuant de la liberté du franc Arbitre, elle fait Dieu vn Agent naturel, & non pas volontaire.

Scot. au 2. des Sent. dict. 14. quest. 3 dit
 Que les Estoiles operent naturellement
 en nos corps; Saint Damascene, Qu'elles
 produisent en nous des complexions, ou
 des hebitudes diuerfes; Et Saint Thomas
 en la 1. partie de sa Som. quest. 115. art 4.
 Que l'Astrologie iuge quelquefois veri-
 tablement des actions des hommes, par-
 ce qu'il s'en trouue fort peu qui sçachent
 resister aux sensualitez.

Les obiections que plusieurs font là
 dessus, sont differentes, & en fort grand
 nombre, à sçauoir, Que les premiers
 Philosophes du monde, comme Platon,
 Aristote, Democrite, Seneque, & autres
 n'ont point fait estat de cette Science, &
 par consequent qu'elle est inutile, Que
 Ptolomee l'appelle incertaine, au premier
 de ses Apotelesmes, où il escrit en termes
 exprés, Que les choses traittees par les A-
 strologues, tiennent plus du vray-sembla-
 ble que de la Verité; Qu'il n'est rien si ab-
 surde, que de croire qu'un miserable s'ap-

prochant d'un homme aussi mal-heureux que luy, l'un participe à la qualité de l'autre, à l'égal du pouvoir des figures, & selon qu'elles predominant; Qu'il se peut faire que le fils d'un Roy & celui d'un païsan naissent dás vne ville, en vne mesme heure, & sous vne mesme constellation, & qu'il aduendra neantmoins par succession de temps, que l'un fera Roy, & l'autre simple laboureur. Bref, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache les choses futures, & que les vrayes conjonctures se treuvent esgales fort rarement.

A toutes ces obiections on respond, Qu'encore que Democrite, Platon, Aristote, & Seneque, n'ayent non plus escrit de l'Astrologie que de la Musique, de la Geometrie, & de la Perspective; il ne faut pourtant pas inferer que ces sciences soient vaines; Que les parolles de Ptolomé ne peuvent estre entenduës de l'Astrologie, puisqueluy-mesme tesmoigne, Qu'il n'est pas impossible de prevoir par son moyen

les choses futures ; Qu'estant veritable que par vne secrette vertu l'aymant attire le fer, & l'ambre la paille, rien n'empesche qu'il ne se trouue des hommes qui par l'impression des Corps celestes viennent à bout d'une chose que les autres ne scauroient faire ; Qu'en la natiuité de deux enfans on n'a iamais remarqué qu'ils soient nez à mesme poinct d'heure : & que si telle chose aduenoit en diuerses contrees, les Horizons & les Meridiens seroient tousiours differens : Qu'il est tres-veritable, que Dieu seul sçait assurement les choses à venir : que les hommes neantmoins en peuuent auoir vne connoissance vniuerselle, bien qu'elle ne soit point distincte ; Et pour conclusion, Que iamais l'Astrologue ne doit iuger affirmatiuement du futur, puisque ses iugemens tiennent vn milieu entre le necessaire & le possible, comme le remarque Ptolomée en la premiere proposition de son Centiloque ; d'où vient que cette Science

n'est blasmée, que lors qu'elle impose aux choses vne absoluë necessité.

Outre les responses faiçtes aux objections sus mentionnees , on peut alleguer pour la deffense de l'Astrologie iudiciaire plusieurs predictions veritablement reüffies. Il me suffit de produire icy celle de Spurrinna, qui, selon Plutarque & Suetone, ayant aduertty Cesar de se donner garde des Ides des Mars, ne predict rien que de veritable, & qui n'aduint ce mesme iour auquel vn si puissant Empereur fut mis à mort en plein Senat. Nous lisons que le Mathematicien Ascletarius ne pût euitier d'estre déterré & mangé des chiens, apres qu'on l'eut tué par l'expres cōmandemēt de Domitian; ny ce Prince mesme se garantir de la mort, dās le temps qu'elle luy fut predite. Il en aduint de mesme au Poëte Eschile , lequel , selon Valere le Grand, estant aduertty, Qu'il deuoit mourir d'vn coup qui viendroit d'enhaut , fut écrasé d'vne Tortuë, qu'vne Aigle luy laif-

fa cheoir sur la teste. L'Astrologue Seleucus pre-
 dit à Othon, qu'il succederoit
 bien-tost à Neron, comme il aduint
 quelque temps apres : Sulla ne mentit
 point, quand il aduisa Caligula qu'il se-
 roit tué ; ny le Mathematicien Elius, lors
 qu'il dit, qu'Adrian paruiendroit vn iour
 à l'Empire. le trouue du tout admirable la
 remarque de Pline, lequel parlant d'A-
 naxagoras, affirme qu'il pre-
 dit veritable-
 ment qu'en l'Olympiade 70. vne grosse
 pierre tomberoit du Ciel: Ce qui aduint
 pres de la riuere Egee ; Et au 7. liure il
 adjouste, Que pour memoire à la poste-
 rité des infallibles predictions de Berose,
 ancien Astrologue, les Atheniens luy
 dedierent vne Statuë, avec vne langue
 d'or. l'obmets l'exemple d'Auguste, le-
 quel ayant oüy dire au Mathematicien
 Theagene, que son Astre luy promet-
 toit l'Empire Romain, eut tant de creance sur
 cette prediction, qu'il fit battre en mes-
 me temps vne espece de monnoye d'ar-
 gent

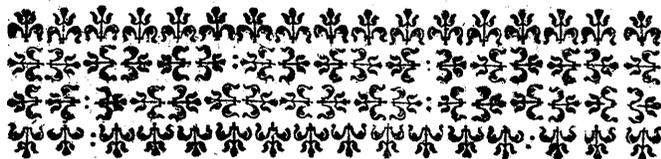
gent marquée au reuers du Signé du Capricorne, sous lequel il estoit né. Tous ces tesmoignages que ie viens de rapporter doiuent suffire, ce me semble, pour preuuer la verité de l'Astrologie Iudiciaire qui a cela de propre, de declarer les dispositions des Estoilles fixes, les figures des Natiuités, les conionctions & les aspects des Planetes, les directions des Maisons celestes, leurs Tables, & en vn mot tous les iugemens des choses vniuerselles.

Il faut donc aduoüer que si l'Astrologie a quelque chose de blasnable, ou qui doiue estre defenduë, ses Professeurs mesme en font la cause, pour la trop grande creance qu'ils mettēt aux demonstrations de cette Science, & aux influences des Astres. Et à vray dire, ie m'estonne fort de ce qu'ils ont les yeux de l'entendement si troublés & si louches, de ne voir pas que vouloir iuger asseuremēt des actions humaines, & de leurs euenemēs, en vne chose qui sent la superstition & l'impieré, par

ce qu'elle oste la liberté du franc-Arbitre. Car outre que les Estoiles n'ont aucunes influences sur nos ames, elles ne peuuent directemēt mouuoir la volonté de l'homme, bien qu'elles produisent sur les corps des dispositions ou des complexions différentes, dont les qualités reueillent dans les puissances sensitiues attachées aux organes, diuers mouuemens de passions, & d'inclinations à beaucoup de vices; C'est de la mesme façon qu'on dit des Estoiles, qu'elles inclinent l'homme à pecher, bien que telles inclinations puissent proceder de plusieurs autres causes, comme d'une mauuaise habitude, qui par succession de temps se tourne en nature, ou de quelque suggestion diabolique. Par où l'on peut inferer, qu'il n'y a que les Astrologues indiscrets & pleins de vanité, qui se vantent de pouuoir predire l'aduenir avec vne science certaine. Ce n'est doncques pas merueille, si Suctone dit que Tibere bannit de Rome cette espee de Mathe-

maticiens. Aussi n'y a t'il que les insensés qui s'arrestent à leurs predictions ridicules. Car si la vie de l'homme & ses euene- mens dependoient necessairement des Astres, il ne seruiroit de rien de s'appli- quer à bien faire, & nous aurions suiet à tout coup d'imiter la folie des Poëtes, les- quels en la description de leurs Amours, appellent à châque mot le Destin cruel.





*De la Musique, & qu'on ne peut la
blasmer qu'injustement.*

DISCOVRS XII.

 ET Embleme me semble tiré de Strabon, qui dans sa Geographie parlant du Musicien Eunomius dit, que pour son grand sçavoir en ce bel Art, il merita que ceux de Locres luy dressassent vne Statuë, tenant à la main vn Cistre, sur qui se voyoit vne Cigale. Ce qu'ils creurent auoir raison de faire, pour memoire d'vn accident remarquable, qui luy aduint en vn défi par luy fait au Musicien Ariston, lors qu'vne corde de son Cistre venant à se rompre, com-

me il en ioüoit, vne Cigale y estant volée dessus, supplea fortuitement à ce défaut. Cette Histoire, qui est rapportee encor par Clement d'Alexandrie, en vne Harangue qu'il fait au peuple, pour l'exhorter à la pieté, montre clairement combien on doit priser la Musique, soit pource qu'il semble que les puissances celestes l'ayent particulièrement en leur protection, soit pour la merueilleuse estime où elle a tousiours esté parmy les Anciens, qui n'ont iamais manqué d'en vser en leurs festins, en leurs assemblees, & en tous leurs Sacrifices. Avec cela neantmoins, comme la Calomnie s'attaque souuent aux meilleures choses, celle-cy de mesme n'en est pas exemte, & ne manque point de Medisans qui s'opposent à sa gloire, s'imaginant d'en pouuoir ternir l'esclat par ie ne scay quelles obiections qu'ils font contre elle, qui ne me semblent pas moins friuoles qu'elles sont fausses & ridicules.

Ils disent donc, que tant s'en faut qu'on doive louer la Musique, qu'au contraire l'usage en est grandement blasmable, puisque les plus Sages de l'Antiquité ne l'ont jamais approuvé. Plutarque en la vie d'Alexandre le Grand raporte à ce propos, que son pere Philippe ayant sçeu comme ce ieune Prince avoit fait le Musicien en compagnie. *N'as-tu point de honte, luy dit il, de si bien chanter? Sçache qu'un Prince abuse assez de son loisir, quand il prend la peine d'oïr ceux qui chantent, sans en faire mestier luy-mesme.* L'on raconte encore de luy, qu'un iour comme il chantoit avec trop d'attention, son Gouverneur Antigonus luy arracha le luth des mains, & luy dit, *En l'age où vous estes, il faut apprendre à regner, & non pas à chanter.* A ces exemples on adioûte celui d'Alcibiades l'Athenien, qui faisoit si peu d'estime de la Musique, qu'il la nommoit ordinairement vne profession indigne d'une ame libre. Ce qui fit qu'Alcibiades & Platon

la rejetterent entierement de leur Republique.

Les Roys de Perse, continuent-ils, ne tenoient les Musiciens qu'en qualité de Bouffons, & d'escornifleurs, dont ils se seruoient pour en tirer du plaisir à la table. Les Egyptiens les prisoient encore moins, comme le remarque Diodore; & ne vouloient point que leurs enfans apprissent la Musique, de peur qu'ils auoient qu'elle ne les rendît trop effeminez. Cela faisoit dire à Polibe Megalopolitain, au rapport d'Athenée & d'Ephore, qu'elle n'auoit esté inuentee qu'afin de tromper les hommes plus doucement. Ce qui fut encore cause que les femmes des Sicioniens poursuiuirent cruellement Orphee, & conspirerent sa mort, pour empescher, disoient elles, que par les charmes de sa voix il ne corrompist les courages masles. Pour ce mesme suiet Homere en son Iliade introduit le vaillant Hector, qui par maniere de gausse-

rie reproche à Paris, qu'il estoit indigne de porter les armes, & qu'il n'auoit gagné l'amour d'Helene que par le moyen de ses chants lascifs.

Pour rendre encore la Musique plus odieuse, ils alleguent, avec Plutarque, l'exemple du Roy Pirrus, lequel oyant vn certain homme qui l'entretenoit des loüanges d'vn loüeur d'instrumens, excellent en sa profession, donna bien à connoistre que ce discours ne luy plaisoit pas: car changeant de propos aussitost; *Il me semble*, respondit-il, *que Polipercon estoit vn grand Capitaine.* Ils adioustent en suite, Que le Philosophe Antisthenes ayant ouy iouïr le flusteur Ismenias, luy reprocha, *Qu'il en sçauoit trop, pour estre honnestes homme;* Que Pallas rompit son flageolet au bord du marais Tritonien, comme elle vid à son ombre l'enfeur de ses ioües, & les grimasses qu'il luy falloit faire pour en iouïr? Qu'Alcibiades en fit de mesme d'vn instrument en façon de

cornemuse, qui luy fut donné par Antigenides, le plus sçauant fluteur de son temps ; Et finalement qu'entre les Docteurs de l'Eglise, Saint Ierosme écriuât à Leta, apres plusieurs bonnes instructions qu'il luy donne pour le bien de sa fille , il adiouste en termes exprés ces paroles, Qu'elle soit sourde au son des Orgues, des Luths, & des Cistres, & mesme qu'elle ne sçache pas à quelle fin ils sont faits.

Voilà ce qu'alleguent à leur aduantage les ennemis de la Musique, auxquels ie responds hardiment, & de poinct en poinct ; Que si les Romains la mespriserent jadis, & en reprirent Neron, ce fut parce qu'estans d'un naturel aguerry, & enclin à la seuerité, ils ne pouuoient souffrir que leur Prince en fist mestier, & qu'en plein Theatre il s'amusât à chanter deuant le peuple, pour en tirer vne gloire commune, & trop petite, à comparaison de l'honneur que les Empereurs ses Predecesseurs auoient acquis par les armes ;

Que pour le regard d'Alexandre il ne fut blasmé ny par son pere Philippe, ny par Antigonus pour autre occasion, sinon parce qu'au lieu d'vser de la Musique comme d'vn ieu, il y employoit le temps destiné aux plus importantes affaires de son Royaume; Que pour ce mesme suiet Alcibiades ne s'y voulut point adonner, de peur qu'il eut de s'y attacher par trop, & qu'vn si doux diuertissement ne luy fist negliger vn plus grand employ; Que les Perfes, les Medes, les Egyptiens, & les femmes des Sicioniens la detesterent veritablement, à cause que les Musiciens de leur temps n'en rapportoient l'vsage qu'à des actions de moleste. Que si le valeureux Hector blama Paris, ce fut seulement pour monstrier, qu'vn grand Capitaine comme luy, voulant gagner l'amour de sa Dame, deuoit plustost auoir recours aux armes qu'à sa belle voix; Que le Roy Pirrus preferant le Capitaine Polipercon à vn ioüeur d'instrumens, parloit en Cavalier, & non pas

en Musicien; Que si Pallas & Alcibiades ne se plaisoient point à la cornemuse, parce qu'elle desfigure & bouffit d'ordinaire ceux qui en jouent, cela n'empeschoit point qu'ils n'en aymassent le son: Bref, que l'autorité de S. Ierosme ne reprend aucunement la Musique, mais plustost cette particuliere façon de chanter toute pleine de dissolution, dont se seruoient les Anciens sur les Theatres.

Ce sont les responses que l'on peut faire aux ennemis de ce bel Art, dont l'origine, selon Beroalde, est vrayement celeste: & c'est pourquoy les Pythagoriciens ont tiré de l'Harmonie la naissance de l'Vniuers. Aussi à vray dire leur opinion n'est pas sans raison, ny sans fondement. Car les Cieux, au rapport de Macrobe, & de Ciceron au Songe de Scipion, font vne maniere de concert harmonieux en leur mouuement. A raison dequoy Platon en son Timée, attribüe à chacun d'eux en particulier, vne

Syrene, quileur donne le branle , parce quele mot Grec *Sirene* , signifie Harmonie ; Et c'est l'opinion que tiennent encore Marcil Ficin , Calcidius Platonicien, Angel. Politian, au neufiesme liure du Panepistemon, & Pons de Tyard en son Traitté de la Musique. A cela se rendent conformes les Stoïciens, qui croyent le monde avoir esté fait avec vn artifice harmonieux & musical : Et pareillement Iamblicus, Porphire , Calcidius , Proculus, & Syrianus; qui tous d'vn cõmun accord, & selon le tesmoignage de François Gorgia, en la preface de son Harmonie du monde, affirment que la Nature voulant produire la machine de l'Vniuers, ne treuua rien de si propre que l'Harmonie: ce qui faisoit dire à Timagenes , que son antiquité surpassoit celle des Lettres.

Quant à son inuention , les Anciens l'attribuent diuersement à plusieurs. Pline en son liure 5. en fait autheur Amphion, fils d'Antiope & de Iupiter : à quoy se

rappellent ces vers de Virgile en ses Bucoliques. [pestre,

*Je dis les mesmes chants sur ma Lyre cham-
Qu'entonnoit Amphion, au temps qu'il menoit
paistre,*

*Tantost dās les pastis, tantost sur les coupeaux
Des monts voisins du Ciel, l'honneur de ses trou-
Et Stace au 1. de sa Thebaïde. [peaux,*

*Je diray comme par troupes,
Des monts les hautaines croupes
Suiuoient insensiblement
La docte Lyre d'Orphee,
Qui les menoit en trophées,
Et les charmoit doucement.*

Les Grecs, selon Eusebe liu. 10. donnēt la premiere gloire de cette discipline à Zethés, & à Amphion, tous deux freres & qui viuoient au temps de Cadmus. Solin en defere l'origine aux Candiots, Polibe aux Arcadiens, Diodore avec Philostrate à Mercure, & Cameleon le Pontique au chant des oyseaux, comme le remarque Athence au 9. Liure de ses Gym-

nosophistes. Mais l'opinion d'Isidore est bien differente de celles que nous venons d'alleguer. Car luy-mesme au troisieme Liure de ses Ethimologies, affirme que Pytagore fut le premier, qui du battement des marteaux, & du son que rendent les cordes estenduës en long, s'aduisa de tirer en consequence les concerts ou les accords qui se forment de l'Harmonie. Et toutesfois Moise au quatrieme Chapitre de la Genese en fait Tubal inuenteur, le nômant, *Le Pere de ceux qui iouoient en ce tẽps-là du Cistre & de l'Orgue.*

Or l'on eut à peine inuenté cette excellente discipline, qu'elle fut approuuee & suiuite du commun consentement de tout le monde. Athenee dit à ce propos, en son troisieme Liure du Banquet des Sages, Que les Arcadiens estoient obligez à l'apprendre dès leur enfance, pour chanter des Hymnes à la loüange de leurs faux Dieux; De maniere que si quelqu'un d'entr'eux l'ignoroit, ils le reiettoient des meilleures

compagnies, & n'en tenoient compte. Les Anciens auoient encore cette coustume, au rapport de Philocorus, de meller les Hymnes & les Chançons aux Sacrifices qu'ils faisoient à Apollon, & au bon Pere Liber. Mais les Grecs principalement cherissoient la Musique par dessus tout. Ciceron en ses Questions Tusculanes remarque à ce propos, que l'Athenien Themistocles fut estimé mal habile, pour auoir refusé de chanter en vn certain festin, & de iouer de la Lyre; Et qu'au contraire Epaminondas le Thebain estoit grandement estimé parce qu'il sçauoit la Musique, la seule connoissance de laquelle, comme dit Quintilian, au premier de ses Institutions, rendoit les plus sçauans des Grecs dignes de la faueur des Graces & des Muses. C'est pourquoy Lycurgue, quelque seuer Legislateur qu'il fust, disoit ordinairement, Que la Musique auoit esté donnée à l'homme par la Nature, affin de supporter plus facilement

cilement les fatigues. Aussi trouuera-t'on peu d'Auteurs qui ne l'ayent fort prisee. Platon la nomme vne Science entieremēt necessaire au vray Politique; adioustant que les gens de bien ont vne inclination naturelle à chanter les Iouïages d'autruy: comme au contraire les méchans se plaisent presque tousiours à les taire. Aristote en ses Politiques la met au rang des disciplines les plus illustres, & Beroalde en vne sienne Harangue, luy donna vn pouuoir absolu sur les Sciences les plus hautes. Philostrate la voulant louer; *C'est elle, dit-il, qui oste aux affliges les ennuis qui les travaillent, qui redouble les contentemens des ames ioyeuses, & qui attire les courages où bon luy semble.* Le docte Isidore, au troisieme de ses Ethimologies, dit à sa loüange, Que sans elle aucune discipline ne peut estre parfaite; & Ptolomee, Que par la force de la Musique, les Anciens souloient appaiser le courroux de leurs Dieux, & les rendre propices à leurs prieres.

Dans la sainte Eſcriture, combien de fois ſommes-nous inuitez aux Hymnes ſacrez? Le Prophete ne dit-il point: *Qu'il faut chanter au Seigneur vn nouveau Cantique?* Le Sage, *Que le vin & la Muſique reſoyſſent le cœur?* Et ſaint Iean en ſon Apocalypſe, *Qu'il voyoit des Animaux qui chantoient & ſe réjouyſſoient deuant le Thrône de l'agneau.* Les effets miraculeux de certe excellente profeſſion ſe deſcouvrirent aſſez, quand par ſon moyen (comme Ciceron & Boëce l'ont remarqué) le Philoſophe Pythagore calma la folle paſſion d'un ieune homme; dequoy il vint à bout par vn ſeul changement de voix. Nous liſons le meſme de Damon, au rapport de Galien. Et pareillement, que par l'artifice de la Muſique le Medecin Pronus guerit vn malade que les plus experimenter de ſon temps auoient abandonné. A ceey eſt conforme l'opinion d'Asclepiades, qui tient qu'il importe beaucoup à l'allégement des frene-

riques de chanter devant eux, ou de iouer de quelque instrument de Musique; celle de Theophraste. & d'Aule-Gelle, qui escriuent que la Musique apaise les douleurs de la goutte; celle d'Empedocles, qui affirme d'auoir arresté par l'harmonie de sa voix le furieux mouuement de la colere d'un de ses hostes, qu'un autre auoit offensé; Et finalement celle de Boëce, qui rapporte qu'Isménias le Thebain par les doux concerts de sa voix, guerit des malades qu'on estimoit incurables. Dion. & Plutarque remarquent, que le Musicien Timee auoit tant de puissance sur Alexandre, qu'il l'incitoit à courir aux armes toutes les fois qu'il se mettoit à chanter. Le mesme Auteur a laissé par escrit, que la belle Lesbie gouerna comme il luy plut les affections du Roy Demetrius par le moyen de sa belle voix; Et en son Traitté de la Musique il adiouste, que pour chasser la peste hors du Royaume de Candie, Tha-

les le Milesien n'eut recours qu'à la seule Harmonie. l'obmets la Fable d'Arion le Lesbien, pour estre assez commune dans les escrits des Poëtes, qui tous d'un accord disent qu'un Dauphin l'ayant oüy iouer de la Harpe, luy presta l'eschine, pour le garantir de la violence des vagues, apres que les Mariniers l'eurent jeté dans la mer.

Je pourrois encore alleguer icy l'exemple du Musicien Crisogonus, qui selon Plin, du frapement des mains que faisoient par sa conduite ceux qui navigoient, & du bruit des aurons maniés avec industrie, en formoit vne maniere de concert, grandement agreable à l'oreille. Le mesme Auteur parlant de Terpandre le Lesbien, dit qu'avec la douce Harmonie de sa voix il appaisa plusieurs fois les courages des Lacedemoniens portés à la sedition. Il me seroit fort facile d'en produire icy quantité d'autres, qui ont excellé en cette profession, comme

vn Aristoxene Tarentin , vn Theon , vn Alypius, vn Gaudentius , & ainsi de leurs semblables, que i'obmets pour venir à la melodie des instrumens.

Il faut que les plus iudicieux m'aduoient, qu'on ne scauroit assez loüer l'invention des instrumens de Musique; lesquels bien que trop recommandables pour leur Harmonie, le sont encore plus pour leur antiquité. Quintilian au premier Liure de ses Institutions, affirme que les Romains, quoy qu'assez austeres en leur façon de viure, s'en seruoient neantmoins en leurs festins ordinaires. A ce mesme propos nous lisons, que le son des instrumens estoit iadis en si grande estime parmy les Grecs, qu'en vn banquet solemnel vn certain Cimon fut preferé à Themistocles, pour auoir excellé par dessus tous à jouier de la Lyre. Martiã adiouste à cecy, Que plusieurs villes de la Grece auoient acoustumé de faire publier leurs Edits au son de ce mesme instrumet,

& Thucidide, Que les Lacedemoniens en souloient vser à la guerre, pour animer les foldats, ce qu'Aule-Gelle attribue à ceux de Candie. Mais parmy les diuers exemples qu'on pourroit produire sur ce fuiet, celuy des Lacedemoniens me semble fort memorable. En la iournee qu'ils eurent contre les Mecenians, la valeur de leurs ennemis commençoit desia de les mettre en deroute, lors qu'en vn instant le fluteur Tirtee ayant changé de notte, & entonné ie ne sçay quoy de guerrier, remit tellement le courage des siens, qu'ils se mirent à charger l'ennemy tout de bon, & ainsi de vaincus qu'ils estoient, ils deuidrent victorieux. L'Historien Erodote dit conformément à cecy, Qu'Haliates Roy de Lydie n'alloit iamais à la guerre, qu'il n'eust à sa suite des ioueurs de Cistre & de Fluste; Et que les anciennes Amazonnes combattoient au son des Cornets & des Hautbois. Theopompe rapporte le mesme des Getz

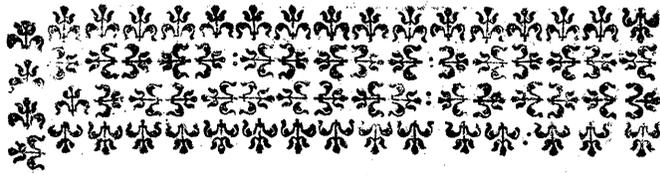
tes, qui auoient accoustumé de iouier du Cistre, pour vn tesmoignage de leur commune resiouissance, apres le bon succes de leur Ambassade. Quoy d'auantage? N'est il pas vray que les Dieux mesmes sont Musiciens? Et qu'au commencement de son Illiade le Poëte Homere introduit Apollon, tenant en main vne Lyre? Virgile en dit autant d'Iopas; & Quintilian affirme que le Philosophe Socrate, quelque austere qu'il fust en sa maniere de viure, ne laissa pas toutefois d'aprédre à iouierue la Lyre, en l'aage de soixante ans. Ce fut aussi la premiere discipline que le Centaure Chiron apprit au vaillant Achille, affin que ses mains, qui deuoient vn iour respendre tant de sang Troyen, quitassent quelquesfois l'espee, pour prendre le Luth. Que s'il me falloit maintenant faire vne liste de ces excellents ioueurs d'instrumens, que les Anciens Autheurs ont si fort recommandez, ie ne manquerois iamais de matiere. Ie

dirois qu'Homere appelle Demodocus incomparable en cette profession; Que Philamon est loüé dans Ovide pour les merueilles de sa voix, & que Martianus Capella, & Valerius Flaccus mettent au rang des premiers Musiciens de leur temps, Orphee, Amphion, & Arion; Et pareillement qu'Hiparchius, Ruffin, & Dorcee, estoient les meilleurs ioüeurs d'instrumens qu'eussent les Grecs & les Thraces. Mais ie ne le pourrois faire, sans estendre bien plus auant ce discours, que ie finiray par trois consequences fort remarquables, qu'on peut tirer de cét Embleme. La premiere, Que les Anciens, quelques dépourueus qu'ils fussent de la connoissance du vray Dieu, ne laissoient pas toutesfois de croire qu'il y auoit certaines Diuinitez, qui ne manquoient iamais d'estre secourables à ceux qui esperoient en elles. La seconde, Qu'il arriue ordinairement que ceux qui par supercherie veulent raurir à leurs esgaux la gloi-

re qui leur est deuë, s'en trouuerent fort mal ; Comme au contraire les gens de bien, quand ils semblent foibles, l'emportent souuent sur les plus forts, dont ils demeurent victorieux ; Et le troisieme, Que le secours du Ciel vient aux hommes par des ressorts inconnus, & dans les affaires les plus pressantes, du bon succes desquelles ils desesperent entierement







Des effets de la Philosophie.

DISCOURS XIII.

LA Fable qu'on a écrite d'Orphee, qui n'a jamais esté fidèlement expliquée, nous figure la ressemblance de toute la Philosophie. Car la personne d'Orphee (homme merueilleux & vrayement diuin, si excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de son Harmonie il attiroit à soy toutes choses) est capable de nous conduire à la description de la Philosophie, par vn chemin grandement facile: Estant veritable que les trauaux d'vn si excellent homme, sont

preferables à ceux d'Hercule; tout ainsi que les effets de la Sagesse gagnent le dessus à ceux de la Force.

Orphee animoit tellement sa femme, que la mort l'ayant rauie au plus beau de son aage, a grande confiance qu'il auoit en la douceur de sa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, esperant que par ses prieres il flechiroit à pitié les Ombres; comme en effet son esperance eut le succez qu'il se promettoit. Car les ayant appaisees & adoucies par les charmes de sa voix & de sa Lyre, il fit si bien qu'il luy fut permis de reprendre sa femme, & de la ramener: à condition neantmoins qu'elle le suiuroit, & que luy ne regarderoit iamais derriere, qu'il ne iouït de la lumiere du iour. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fust hors de danger, quand l'impatience de son amour, & l'inquietude où il estoit, luy firent rompre sa promesse; & ainsi sa femme tomba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphee

fut si grand, qu'il ne voulut plus depuis oïr parler d'aucune femme, & se retira dans les solitudes. Ce fut là que par les charmes de sa Lyre, & de sa belle voix, il pût si bien attirer à soy toute sorte d'animaux, que se despoüillans de leur naturel sauvage, sans se laisser plus emporter à la felonnie, ny aux aiguillons de leurs furieuses brutalitez, ny au gourmand appetit de se saouler, & de courir apres la curée; ils l'enuironnoient comme en vn Theatre, & n'auoient de l'attention que pour oïyr la melodie de cette Lyre merueilleuse, & qui les sçauoit si bien apriuoiser. Disons encore que cette Musique auoit tant de pouuoir & de force, qu'elle esbranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les forests, qui se transportoient de leur place; pour se renger pres de luy. Il fut quelque temps à voir avec admiration l'heureux succez de ces prodiges, lors qu'il aduint à la fin que les femmes de Thrace esprises

& forcenées des furieux mouuemens du Dieu Bacchus, se mirent à faire vn bruit si horrible avec leurs cornets enrouëz, qu'il ne fut pas possible d'ouïr la Musique d'Orphée.

Ainsi toute cette force, qui estoit comme le lien de cet ordre, venant à se rompre, la confusion s'y mit & tout aussi tost. De sorte que les animaux retournans à leur naturel sauuage, se firent la guerre comme auparauant; outre que les rochers & les forests reprirent leur premiere place. En vn mot, Orphée mesme fut mis en piécés par ces Forcenées, qui en semerent les membres par la campagne. Cependant le Fleuve d'Helicon consacré aux Muses, s'attrista de telle sorte de cette mort, que du regret qu'il en eut, il cacha son eau dans les lieux fousterrains; puis il en fit derechef réjaler la source par vn autre endroit.

L'intention de cette Fable me semble estre telle: La Musique d'Orphée eut ces

deux proprietéz, d'apaiser les Enfers, & d'atirer à soy les bestes sauvages & les forêts. L'un se peut rapporter fort à propos à la Philosophie Naturelle; l'autre à la Morale & à la Ciuile. Car pour en parler veritablement, le plus excellent chef-d'œuvre de la Philosophie Naturelle, consiste à sçavoir rendre à vn corps sa premiere forme, apres l'auoir comme renouvelé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre; & pareillement (ce qui semble estre le moindre degré des operations naturelles) à conseruer ce mesme corps en estat, & en retarder la dissolution, & la putrefaction.

Or presuppofant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effet autrement, qu'en y procedant par la voye des temperamens que la Nature requiert, comme par la parfaite Harmonie d'une Lyre, & par vn concert accompli.

Que si la chose semble trop difficile de

foy, la principale raison pour laquelle on n'en vient pas à bout la plupart du téps, ne procede, comme il est vray semblable, que d'un soin trop curieux & hors de saison, qui se joint à un excez d'impatience. Doncques la Philosophie s'attristant avec beaucoup de raison, de ne pouuoir suffire à un tel effet, se tourne du costé des choses humaines, & par le moyen des persuasions & de la force de l'eloquence, distillant dans les courages des hommes l'amour de la Vertu, de la Paix, & de l'Equité, elle fait que les peuples s'unissent tous en un corps, qu'ils reçoient tres volontiers le joug des loix, & que se soumettant à l'Empire ils oublient entiere-ment leurs affections indomptées, en escoutant les preceptes de la Discipline, auxquels ils rendent obeissance. De cette vnion de volonteze il s'ensuit en fin, qu'ils se bâtissent des villes, & que les capagnes sont labourées, & les jardins cultiuez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante.

Suiuante

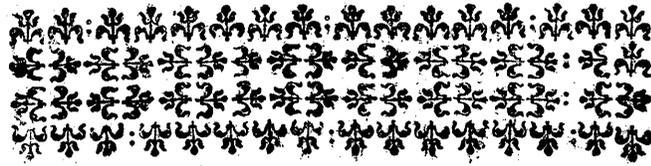
Suiuans cecy, la Fable n'a pas feint sans
suiet que les rochers & les bois estoient
transportez ensemble hors de leur lieu
naturel, par l'harmonieuse Lyre d'Or-
phee. Or c'est avec vn fort bon ordre, ac-
compagné d'vne excellente inuention,
que le soin des choses ciuiles suit apres le
vain effort qu'on a fait de renoueller le
corps humain, & de le maintenir tou-
siours en vne parfaite santé ; Et voila
pourquoy l'ineuitable necessité de la
mort, qui ne se fait que trop connoistre
par ses effets, inspire dans les courages
des hommes vn ardent desir de se mettre
en honneur par leurs merites, & par le
moyen d'vne louable reputation. Da-
uantage la Fable n'adjouste pas sans rai-
son, qu'Orphee ayant perdu son Espou-
se, quitta les femmes & le Mariage, pour-
ce que les plaisirs des Noces, & l'amour
des enfans destournent les hommes des
choses grandes, & des plus sublimes me-
rites enuers la Patrie, lors qu'il se conten-

tent de chercher l'immortalité en leurs descendans, plustost que de l'acquérir eux mesmes par leurs beaux faits. Adjoûtons à cecy, qu'encore que les œuvres de la Sageſſe paroissent le plus entre les choses humaines, elles ne laissent pas toutefois d'estre encloſes dans leurs limites: Car il aduient ſouuent qu'après que les Royaumes & les Estats ont esté bien fleurissans durant quelque temps, ils se trouuent enfin exposez aux troubles, aux ſeditiõs, & aux guerres cõme à des orages impetueux. C'est alors que dãs ces desordres les Loix deuiennent muètes d'abord, & que les hõmes retournent au premier train de leurs peruerſes inclinations. Alors, dis-je, l'on ne voit que dégastz & que ruynes, soit parmy les champs, soit dans les villes. Que s'il aduient que telles fureurs soient de trop longue duree, il est certain que la Philosophie mesme, & les bonnes lettres sont aussi-tost desmembrees; De maniere que s'il en reste quel-

que eschantillon en fort peu d'endroits ,
c'est comme vne table qui se treuve apres
le naufrage. En cette déplorable saison ,
la Barbarie est si auant introduite dans le
monde , que les eaux d'Helicon cachent
sous la terre leurs viues sources, iusques à
ce qu'apres la reuolution ordinaire des
chofes, elles rejallissent derechef , & s'e-
tendent parmy d'autres peuples.







*De la Nature, & de ses
diuers effets.*

DISCOURS XIV.



LES Anciens voulant représenter la Nature, l'ont fort exactement descrite sous la personne de Pan ; bien que toutesfois ils ne parlent point de la Genealogie de ce Dieu. Les vns luy donnent pour frere Mercure, & les autres luy attribuent vne extraction bien differente. Car ils disent que Penelope s'estant abandonnée à la passion de tous les Amans qui la recherchoient, engendra Pan leur commun

Enfant , pour estre né de ce meſlange d'accouplemens. Cette meſme opinion a ſans doute donné ſujet à quelques-vns des plus modernes , d'aproprier au nom de Penelope l'ancienne Fable de Pan , choſe qui n'eſt que trop commune à pluſieurs , dont la couſtume eſt de rapporter les vieilles Narrations aux perſonnes , & aux noms de plus fraiche memoire , ſans ſ'aduiſer de la grande obſcurité qui ſ'en enſuit. Cela ſe peut remarquer pour deux raiſons. L'une , Que Pan , Dieu fort ancien , eſtoit long-temps auant qu'Uliffe; Et l'autre , Que ſi quelque particuliere Vertu rendoit Penelope recommandable , c'eſtoit ſans doute ſa Chafteré. Il ne faut non plus oublier icy la troiſieſme generation qui ſ'attribuë au Dieu Pan , à ſçauoir qu'il naſquit de Iupiter , & d'Ibrie , qui ſignifie iniure, ou affront. Mais de quelque façon qu'il ait eſté engendré, on luy donne pour Sœurs les trois Parques.

Les Anciens le peignoient avec des cornes aiguës, qui s'esleuoient vers le Ciel, tout velu par le corps, & portant la barbe longue. Il estoit my-homme & my-beste, depuis le haut iusques en bas, & auoit des pieds de Cheure. Pour marque de sa puissance, il portoit en sa main droite vne Fluste à sept tuyaux; En la gauche vne Houlette recourbée par le haut-bout, & se couuroit de la peau d'un Leopard. Entre les plus honorables charges qu'on luy donnoit, il pouuoit se vanter d'estre le Dieu des Chasseurs, des Bergers, & de tous les Villageois en general. Luy-mesme presidoit encore aux montaignes; & apres Mercure, il estoit le second Messager des Dieux. Les Nymphes le reconnoissant pour leur Chef, ne cessoient de sauteller, & de danser à l'entour de luy. Avecque cela les Satyres le courtoisoient d'ordinaire, principalement les plus vieux d'entr'eux, appelez Silenes. L'obmets le pouuoir qu'il auoit, de

travailler les esprits de certaines frayeurs
superstitieuses & vaines, que pour ce mes-
me suiet on nommoit *terreurs Paniques*.
Les effets de son courage, & de sa vail-
lance ne furent pas en grand nombre. Il
défia Cupidon à la lutte, qui le vainquit,
& prit dans ses rets le Geant Typhon.
L'on raconte encore de luy, que sa bon-
ne fortune voulut, qu'allant à la chasse il
deseouvrit la Déesse Ceres; laquelle sur-
prise de regret & de facherie, à cause du
ravissement de Proserpine, avoit grande-
ment mis en peine tous les Dieux, qui
pour la chercher s'estoient separés l'un
d'avec l'autre. Ayant eu l'assurance de se
dire aussi grand Musicien qu'Apollon, il
fut déclaré Victorieux par Mydas, à qui
des oreilles d'asne furent données secret-
tement, pour punition d'avoir fait vn ju-
gement si iniuste & si temeraire. L'on ne
raconte pas beaucoup de choses des A-
mours de Pan; dequoy ie m'estonne
d'autant plus, qu'entre les Dieux à peine

s'en trouuoit il vn seul qui ne fust de complexion amoureuse. Tout ce qu'on en dit, c'est qu'il ayma la Nymphé Echo, & mesme qu'il la tint pour sa femme, ensemble vne autre Nymphé appelée Syringue; & que Cupidon l'embarqua dans cét Amour, pour se venger de la hardiesse qu'il auoit eue de le défier à la lutte. C'est merueille qu'il n'eut aucuns enfans, puisque l'ordinaire des Dieux est d'estre feconds. Il est vray qu'on luy donnoit comme pour fille vne certaine *Iambe*, qui fouloit entretenir ses hostes avecque des contes faits à plaisir, pour les inciter à rire; Et mesme quelques-vns tenoient, qu'il auoit eu cette fille de sa femme Echo. Dans toutes les anciennes Fables ie n'en trouue point de plus excellente que celle cy, ny qui soit pleine de plus de secrets & de mysteres de la Nature. Par le nom de *Pan* nous est représentée l'vniuerselle Generalité des choses; ou si vous voulez, cette mesme Nature dont nous venons

de parler. Less Philosophes n'ont iamais eu que deux opinions touchant son origine; comme en effet ils n'en scauroient auoir d'auantage. Car il faut de necessité qu'elle procede, ou de Mercure, qui est le *Verbe Diuin*, ou des confuses semences des choses. Pour le regard du premier, outre que les saints Ecrits n'y mettent aucune doute, les Philosophes ne le nient non plus, ceux-là principalement dont les argumens ont approché de plus prez de la Diuinité. C'est vne maxime infailible, Que tous ceux qui ont mis vn principe aux choses, l'ont rapporté à Dieu, ou du moins que luy donnant vne Matière, ils l'ont estimée diuerse en puissance. De maniere que tout ce different aboutit à cette distribution, Que le monde a pris son origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Riuaux.

*Il chantoit curieux, comme en vn profond
vuide,
Se pouuoient assembler les semences des corps,*

*Des ames, de la terre, & de la mer liquide,
Puis, comme desliant leurs inconnus ressorts,
Ils venoient à s'unir, pour animer l'essence
De ce grand Uniuers, & luy donner nais-
sance.*

La troisieme generation de Pan, est telle, qu'il semble, comme l'on dit, que les Grecs ayent eu le vent des mysteres des Iuifs par le moyen des Egyptiens, ou que la connoissance leur en soit venuë par quelque autre voye. C'est icy qu'en ce qui touche l'estat du monde, ie le considere, non en sa pure naissance, mais tel qu'il fut apres la cheute d'Adam, à scauoir, suiet à corruption & à peché; suivant quoy l'estat dont ie parle, se peut appeller en certaine façon, la creature de Dieu, & du peché mesme. Les trois differentes generations de Pan peuvent encore sembler veritables, si l'on en fait vne distinction qui soit conforme aux temps & aux choses. Car Pan, tel que nous le contemplons mainte-

nant, & à qui nous deférons plus d'honneur qu'il n'est requis, prend son origine du *Verbe Diuin*, moyennant la matiere confuse, la *Preuarication* & la corruption s'y faisant vne entrée au dedans. Or c'est avec beaucoup de raison qu'on luy donne pour sœurs les Destinées & la Nature des choses, puis qu'en effet c'est la liaison des causes naturelles, qui attire avecque foy la Naissance, la Durée, la Decadence, les Eminences, les Defauts, & l'heureuse issue des choses, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriuer par la volonté du Destin. L'on attribuë de plus des cornes à l'Vniuers, & ces cornes, cōme toutes les autres, sont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aiguës par le bout. Cela nous apprend, qu'en quelque chose que ce soit, il n'est point de Nature qui n'aboutisse en pointe & en Pyramide. Par exemple, les Indiuidus, comme infinis, se rassemblent avec les Especies, qui sont encore plusieurs en nombre; les Especies

montent par apres iusques aux Genres, qui s'esleuant au dessus se resserrent plus generalement, si bien qu'il semble à la fin, que la Nature se reduise toute en vn corps. Or ie ne pense pas qu'on s'estonne, si les cornes de Pan s'auoifinent des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plûtoft les Idées vniuerselles, paruiennent en certaine façon aux choses diuines, & qu'il n'est pas difficile de passer bientoft de la Metaphysique à la Theologie naturelle.

Difons encore que c'est avecque beaucoup de gentillesse & de verité, qu'on dépeint le corps de la Nature tout velu, à cause des rayons des choses qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde ont leurs rayons, les vnes plus, & les autres moins. Cela se descouure assez clairement en la puissance visuelle, & en chaque Vertu qui opere vn peu de loing; de qui l'on peut dire veritablement quelle darde ses rais par dehors. Mais entre les

poils du Dieu Pan, ceux de la barbe paroissent fort longs, pour monstret que les rayons des Corps celestes penetrēt mieux, & qu'ils operent de beaucoup plus loing que ceux de tout autre corps. De là vient que le Soleil nous semble barbu, quand il esläce icy bas quelques-vns de ses rayons, en perçant le nuage qui s'oppose à sa clarté. La Nature nous est aussi representee par deux formes, pour la differēce qu'il y a des corps superieurs aux inferieurs. Les superieurs sont à bon droit denotés sous vne figure humaine, tant à cause de leur beauté & de l'égalité de leurs mouuemens, que pour la constāce & l'empire qu'ils ont sur la terre, & sur les choses terrestres. Quant aux inferieurs, il leur doit suffire d'estre peints en bestes irraisonnables, & brutes; puis qu'ils n'ont rien de réglé, outre que ce sont les corps celestes qui les gouvernent. Or cette mesme description du corps appartient à la participation des Espees, veu qu'on ne peut dire d'aucune

Nature qu'elle soit simple ; mais bien qu'elle tient de tous les deux. Ainsi nous voyons que l'homme a ie ne sçay quoy de commun avec la Plante, & la Plante vn partie du corps inanimé ; ce qui montre assez, qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne soit composé de l'espece superieure, & de l'inferieure. Quant à l'Allegorie des pieds de Chevre, ie treuve qu'elle est fort subtile, à cause du mouuement des corps celestes aux parties superieure de l'air & du Ciel. Car comme la Chevre est vn animal dispos à monter, & qui grimpe d'ordinaire sur les rochers, y sautelant à petits bonds ; Les choses destinees au globe inferieur en font de mesme, avec vne merueilleuse vistesse ; comme il est aisé de remarquer aux nuees, & dans les autres Metheores.

Les Enseignes d'Harmonie & de Souueraineté, que le Dieu Pan porte en ses mains, ne sont pas sans vn mystere parti-

culier. Par sa Fluste à sept tuyaux, il faut entendre le concert de l'Harmonie des choses; ou plustost leur commune concorde, composée d'un mélange des contraires accords, & causée par le mouvement des sept Estoiles errantes. Sa Houlette est grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui sont en partie tortuës & droïttes. Mais sur tout ce qu'il y a de courbé dans les parties d'en haut, monstre que les œuures de la Prouidence diuine se font dans le monde par diuers tournoyemens; & qu'à telle fois, lorsque nous attendons le succez de quelque affaire, nous en voyons reüssir vne autre à laquelle nous ne pensons nullement; comme il aduint en la vente de Ioseph en Egypte, & ainsi des autres. Nous esprouons ordinairement dans les Estats Politiques, Que ceux qui les veulent gouverner avec la Prudence requise, ont recours à diuers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen desquelles ils ne
laissent

laissent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils iugent luy pouuoir estre proffitable: ce qui nous apprend, Qu'il n'est point de Sceptre ny de baston, pour vn Symbole d'Empire, qui veritablement ne se courbe, & ne se plie par le haut bout.

L'on a feint que le manteau de Pan estoit d'une peau de Leopard, semee de petites taches; pour monstres, que le Ciel est embelly d'Estoiles, la Mer de diuerses Isles, & la Terre de Fleurs. D'ailleurs, les choses particulieres ont accoustumé d'estre diuerses autour de la surface, qui leur sert comme de toit. L'office de Pan ne se pouuoit proposer ny expliquer plus au vif, qu'en le faisant Dieu des Chasseurs. La raison que i'en donne, est; Que toute action naturelle, soit de mouuement, soit de progresz, ne scauroit mieux estre composee qu'à vne chasse. Les Arts & les Sciences chassent apres leurs propres œures, & les desseins des hommes ont pareillement leurs pretentions & leur fin

M

Et vn mot , l'on peut dire à bon droit que les actions naturelles vont toutes à la chasse , lors que par des moyens artificieux & subtils , elles cherchent ce qui peut contenter leur goust , ensemble les plaisirs & les delices du corps.

Le Lion suit le Loup , & le Loup suit la Chevre.

L'on tient que Pan est le Dieu de tous les Laboureurs en general , pource qu'ils sont les hommes du monde , qui en leur façon de viure s'accommodent le mieux à la Nature ; qui tout au contraire est corrompuë dans les Villes , & à la Cour des grands Rois , par vn excès de déguisemens & d'affetgeries. Ce vers du Poëte le demonstre , lors que parlant de la Fille encore ieune , & à marier , il dit ,

Qu'elle a de soy la plus petite part.

Or l'on attribuë plus particulièrement au Dieu Pan vn Empire dans les montagnes , pource que la nature des choses se descouure mieux des lieux haut esleuez ,

que des basses vallees ; si bien que tels lieux sont ordinairement les plus propres à la Contemplation. De dire maintenant, que Pan est apres Mercure vn second Messager des Dieux, c'est vne Allegorie toute Diuine, estant veritable qu'apres le *Verbe Diuin*, la forme de cét Vniuers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience eternelle. Ce Cantique du Royal Prophete le tesmoigne assez.

Les Cieux vont publiant la gloire du grand Dieu;

*Et le Firmament dit; Je suis sa Creature,
Et l'œuvre de ses mains.*

Les Nymphes font passer le temps au Dieu Pan, c'est à dire les Ames des viuans, qui sont les delices du monde, & Pan mesme en est le cõducteur. Nous voyons aussi que les choses suiuent leur inclination naturelle comme leur chef, autour duquel elles dansent l'vne apres l'autre, avec vne infinie diuersité, conforme à

leur propre coustume, sans mettre jamais aucune fin à leur mouuement. Quelque part où se puisse transporter cette Nature, signifiee par le Dieu Pan, elle est toujours accompagnée des Satyres & des Silenes, c'est à dire de la Jeunesse. Car il n'y a rien dans le monde qui ne se laisse flestrir à la fin, apres auoir poussé dehors les rejets de sa premiere vigueur. De maniere que si quelqu'un regarde de bien pres, comme vn second Democrite, les affections de l'un & de l'autre aage, il les trouuera possible aussi ridicules, que celles de Syllenes & de Satyres.

Quant à la doctrine qui nous est proposée touchant les terreurs Paniques, elle me semble inuentée avec beaucoup de Prudence. Il n'y a celuy qui ne sçache, que tous les hommes en general tiennent de la Nature vne certaine crainte, & vne apprehension de la vie, ou de l'essence, qu'on appelle conseruation, capable de bannir & d'effacer tous les maux qui leur

peuvent suruenir. Il est vray neantmoins que cette mesme Nature ne sçait tenir aucune mediocrité, veu que ce luy est vne chose ordinaire de mesler ensemble les apprehensions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'est pourquoy si des yeux de l'ame on pouuoit penetrer bien auant dans la nature des choses, on les trouueroit toutes pleines de telles erreurs, principalement les affaires humaines, lesquelles durant l'affliction & l'aduersité, ne manquent iamais d'estre fort trauillées d'vne certaine superstition, qui ne peut mieux estre comparée qu'à vne terreur Panique.

Par l'audace de Pan, qui fut si hardy que de défier Cupidon au combat, les Poëtes nous ont voulu représenter, Que la Matiere a ie ne sçay quelle inclination, & vn certain appetit à ruiner le monde, & à le reduire à son ancien Chaos; mais que l'extreme concorde, ou la parfaite vnion des choses, denotée par l'amour, ou par le

Dieu Cupidon, tient cette violence en arrest, & la contraint de ne point sortir des bornes, ny hors de l'ordre requis; tellement que c'est vn grand bien pour les hōmes, & pour les choses du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy se rapporte encore ce qui aduint à Typhon, lors qu'il se trouua pris dans des filets. Car quelques grandes & extraordinaires que puissent estre les choses, veu que Typhon signifie tumeur; soit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empeche que la Nature n'enveloppe en des rets indissolubles les superfluités des corps, & qu'elle ne les lie ensemble, comme si elle en faisoit vne chaine de diamans, affin qu'ils ne sortent point hors de leurs bornes.

Pour le regard de ce qu'on attribüë à ce Dieu, qu'allant à la chasse le bon-heur voulut pour luy seul, qu'il trouuât la deesse Cerés; & que tous les autres Dieux ne la peurent iamais rencontrer, quelque

peine qu'ils y prissent ; cela contient vn auis, qui n'est pas moins veritable qu'il est iudicieux, & plein de Prudence. Cét auis nous apprend, Que ce n'est pas des Philosophes, comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'invention des choses vtils, & bien-seantes à la vie, quand mesme ils employeroient à cet effet toutes les forces de leur esprit ; mais seulement du Dieu Pan, c'est à dire, de la subtile experience, & de la reconnoissance vniuerselle de l'estat du monde ; invention qui n'aduient la plus-part du temps que par accident, & comme en chassant. Par le défi de Pan & d'Apollon en l'Art de Musique, & par ce qui en aduint, nous est enseignée cette salutaire doctrine, Qu'il est impossible que celuy qui a trop bonne opinion de soy-mesme, & qui s'emporte hors des limites, puisse resserver des liens de sobriété la raison & le iugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux sortes d'Harmonie, ou

de Musique ; l'une de la Prouidence diuine, & l'autre de l'humaine Raifon. Le gouuernement des chofes du monde, & les plus fecrets iugemés de Dieu, fonnent à l'entendement humain, ou, pour mieux dire, aux oreilles des mortels, ie ne ſçay quoy de rude & de discordant : Or bien que cette ignorance foit à bon droit démontrée par des oreilles d'Asne, il eſt vray neantmoins qu'on les porte pour l'ordinaire en cachette, & non pas en public; d'où vient que le groſſier populaire ne peut ny voir ny remarquer la deformité de tels iugemens. Bref, il ne faut pas ſ'eſtonner ſi l'on a dit que le Dieu Pan n'aimoit que la Deeffe Echo, pour monſtrer que le monde ioüit de ſoy meſme, & en ſoy de toutes les autres chofes. Et comme celuy qui aime ne deſire que de ioüir, le deſir tout au contraire n'a point de bien où l'abondance ſe trouue. Voylà pourquoy le monde, comme content de ſoy-meſme, eſt fans amour,

& sans desirs de iouir, si ce n'est possible qu'il aime le Discours, representé par les Nymphes & par l'Echo, ou, s'il est plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellentes parties de la parole, on choisit la seule Echo, pour la marier avec le monde. Aussi est-elle la vray Philosophie, qui repete fidèlement les paroles de l'Univers, qui escrit ce que sa bouche luy dit; & qui n'estant qu'une ressemblance & une reflexion de luy-mesme, n'y adjoute rien du sien, & ne fait seulement que reïterer les mots apres luy. Il appartient à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns Enfans, estant bien veritable que le monde engendre quant à ses parties; mais quant à son tout, comment peut-il engendrer, si hors de luy-mesme il ne se trouue aucun corps? Touchant sa fille putatiue, appelée *Iambe*, c'est vne certaine addition à la Fable, sagement inuëtée pour représenter les sciences, qui agissent autour de la Nature des choses,

& s'estendent par tout en quelque temps que ce soit ; mais qui en effet sont inutiles , & comme autant d'enfans exposés ; tantost plaisantes, à cause de leur cajolerie , & quelquefois aussi facheuses & importunes.

TOUT ce que ie viens de dire est vn pur raisonnement du grand Chancelier Bacon, sur le sujet de cét Embleme, dont l'explication est presque toute comprise dans les vers suiuaus imitez d'Alciat.

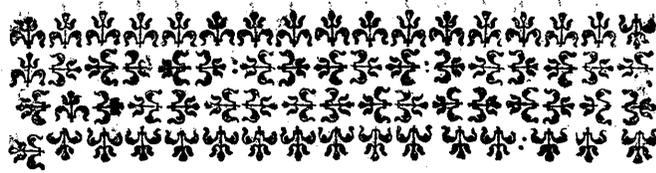
*Ce PAN , velu par tout le corps ,
Dont tu vois icy la peinture ,
Nous represente les efforts ,
Que fait en l'homme la Nature.*

*Par le haut il s'esleue aux Cieux ,
Par le bas il tient de la beste ;
Le moindre obiet charme ses yeux ,
La moindre Passion l'arreste.*

*Mais cette partie Animale,
Ou se perd, ou s'enfuit de luy;
Si contre son humeur Brutale
Il prend la Raison pour appuy.*







Contre la Gourmandise.

DISCOURS XV.

Voir cét homme qui n'est que ventre, on iuge aussitost qu'il represente la Gourmandise. Il a le col d'une gruë, tel que le souhaittoit auoir autrefois le dissolu Philoxene, afin de gouster mieux les viâdes, & de les faouurer plus long temps. Avec cela il tient d'une main vn Loir, & de l'autre vn Butor, pource qu'à l'imitation de ces oiseaux infatiables, il ne se peut iamais saouler; & tant plus il mange, tant plus il s'imagined'en auoir besoin.

Ce vice, à vray dire, est vne brutalité bien monstrueuse, & bien grande, puis qu'au rapport de Seneque, l'homme a le ventre si vaste, que la mer & la terre luy peuuent à peine suffire, au lieu qu'un pré suffit à un Bœuf, & vne forest à quantité d'Elephans. Aussi faut-il aduoüer, que les desreglemens & les excez insupportables à la Nature, ont tousiours rendu odieux ceux qui les ont faits, & particulièrement les Princes. Suctone le dit ainsi en la vie de Vitellius, où il luy reproche, Qu'il deuoroit la chair des Sacrifices, sans se donner presque le loisir d'attédre qu'on l'eust tiré hors du feu; Qu'au reste il mesloit ensemble la ceruelle des Faisans & des Paons, les entrailles des Murenes, & les langues des Fenicopteres. Ce que Tacite remarque encore; & il a adionste, que dans les huit mois de son Empire, il consumma vingt deux millions cinq cens mille escus, en ses dissolutiōs, & en ses desbauches. Cela m'oblige à croire, que les plus grandes calamitez qui s'attacherent autresfois à la

Fortune des Romains, ne procéderét que de leur luxe, & particulièrement de leur Gourmandise, qui en faisoit la principale partie. Et sans mentir, comme les maux qui naissent de cette Hyde sont infinis, aussi est-il impossible de les descrire tous. Le grand S. Ierosme en rapporte deux bien remarquables, quand il dit, *Quelle est vn obstacle aux fonctions de l'esprit, & au corps vn brasier de Concupiscence.* A quoy se rapporte encore le sentiment de S. Chrysostome, qui l'appelle la cause efficiente de toutes les maladies qui mettent l'homme au tombeau. Eusebe raconte à ce propos, *Que Domitius Afer mourut à la table, & que les viandes qu'il auoit englouties l'estoufferent en la compagnie de ses amis; ce qui verifie assés ce dire de Galien; Que ceux qui ont trop de soing de leur ventre, ne peuuent ny estre sains, ny viure long temps.* Ils se procurent la mort eux mesmes, par le desespoir, qui est le pire de tous les maux, & leur refuge ordinaire,

quand il ne leur reste plus de quoy fournir à leur despense superflue: tesmoin Gabinius, cét homme voluptueux, qui s'estrangla miserablement, ayant vn iour veu ses comptes, & trouué qu'apres auoir despensé la meilleure partie de ses biens en festins & en autres desbauches, il ne luy restoit plus que cent sesterces. l'en pourrois nommer quantité d'autres, qui ont passé leur vie comme luy, & qui l'ont finie aussi de mesme. Mais il me suffit de dire que les plus celebres Autheurs de leur temps les ont tous eu en execration, & que leur memoire est & sera tousiours infame dans les Escrits qu'ils en ont laissez Possidonius en ses Epigrammes, & Theodore d'Hieropolis pestent tous deux contre l'Athlete Theaginee, & contre Milon Crotoniate, l'vn desquels mangeoit vn Bœuf, & l'autre vn Taureau. Solithee le tragique reproche à Lythiersa, fils de Mydas, qu'il estoit suiet à sa bouche plus qu'homme du monde. Theopompe attribué

tribuë ce mesme vice à Thiar, Roy des Paphlegoniens. Hellamie fait vne inuectiue sur le mesme suiet contre Erifichon, fils de Myrmedon, surnommé Atho, c'est à dire *insatiable*. Eubole en son Anthiope, reproche le mesme aux Thessaliens; & Palemon escriuant à Timee, dit que les Atheniens furent si peu jaloux de l'honneur de leur Nation, & si effrontés, qu'ils dedierent vn Temple à la Gourmandise. L'obmets là dessus les pensees des Comiques, entre lesquels vn certain Platon rapporté par Athenee, eut fort bonne grace de reprocher à la Philoxene le Leucadien, Que ses plus serieuses occupatiôs estoient dans vne cuisine, où il faisoit son Dieu de son ventre; Et Hermippe l'eut encore meilleure, lors que parlant de Notippe le Tragique, homme gourmand, s'il en fut iamais: Certainement, s'escria-t'il, si tous les autres soldats sçauoient iouër des couteaux aussi bien que celui-cy, il ne faudroit que les enuoyer à la guerre, car ie

m'assure qu'en vniour ils engloutiroient tout le Peloponese.

Mais qu'est-il besoin de tant d'exemples, puis qu'on sçait bien que toutes les Histoires generalement blasment le luxe des tables ? N'a t'il point tousiours esté banny des Republicques bien policees ? Les Atheniens ne defendirent ils pas à leurs Enfans de n'entrer iamais dans la maison de Gnosippe, pource qu'il estoit insatiable à vn point, que la Gourmandise le faisoit haïr de tout les monde ? Les Lacedemoniens n'apprirent-il pas de Lycurgue leur Legislatteur, l'Art de regler leur despense ? Et n'est-il pas vray encore, que les anciens Romain firent vne Loy, par laquelle ils ordonnerent à tous les Bourgeois de manger en public, pour leur oster par ce moyen la trop grande liberté qu'ils souloient prendre de se remplir de vin & de viande ? Ne lisons nous point qu'Epaminondas, ce grand Capitaine Thebain, haïssoit si fort les yuron-

gnes & les gourmands, qu'il chassa de son armee avec ignominie vn certain soldat, qu'il sçauoit estre suiet à ces deux vices infâmes, & qui à force de les pratiquer estoit deuenu si gros & si gras, que trois targes pouuoient à peine suffire à luy couvrir le ventre.

Tels hommes materiels & terrestres, qui semblent ne faire gloire que de leur monstrueux em bon point, & qui souhaitterotent volontiers que leur ame fust comme leur corps, vne pesante masse de chair, ne nous loueront ils point encore les banquets de Cothys Roy de Thrace ceux de Cleopatre Réyne d'Egypte, deduicts au long par Socrate le Rhodien; ceux d'Ariane, dont il est fait mention dans Plutarque; ceux d'Antiochus Roy de Syrie, ceux de Demetrius Phaleree, qui despensoit tous les ans six cents talents; ceux d'Alexandre le Grand, qui dissipoit en delicatesses de table tout ce qu'il gaignoit de butin dans les pais de conque.

ste; ceux de Lucullus par qui fut premièrement introduict le Luxe dans Rome; & encore plus ceux de Neron, & de Comode; qui pour contenter leurs ventres toujours affamez, dépeuplerent l'air d'oiseaux, la mer de poissons, & la terre de ce qu'elle a de plus délicieux? Ne voudront-ils point esleuer au Ciel toute cette engeance d'hommes goulus, qui rampent comme eux contre la terre? Tel fut autrefois le Romain Apicius, ce deuorateur public des finances du Capitole, qu'on tiét auoir composé vn liure del' Art de faire des saupiquets, des sausses, & des ragoufts; outre qu'il prit bien la peine luy mesme de nauiguer iusques en Lybie, sur vn simple rapport qu'on luy fit, qu'il y auoit en ce país-là certaines figues délicieuses, & d'vne grosseur demesurée. Tel fut le prodigue Crispin, qui achetta vn mulot six mille sesterces; Tel Caligula qui parmy les putains & les maquereaus, engloutit presque tout le Thresor que

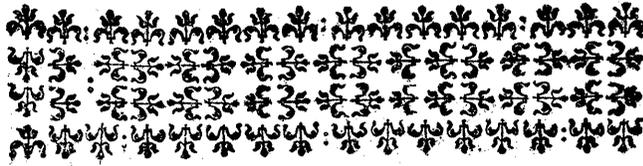
Tybere luy auoit laissé; Et tel encore Neron, qui ne cessoit d'yurôgner depuis midy iusqu'à la minuit. Le ne parle point d'Heliogabale, qui ne faisoit point de festin à moins de cét sesterces, ny du ieune Maximin, qui en vn seul repas beut vn demi-muid de vin, & mangea quarante liures de chair; ny de l'Empereur Getha, qui se fit seruir par ordre Alphabetique de toute sorte de mets exquis; & qui fut trois iours entiers à se saouler; ny de Claudius Albinus, qui en vn seul soupé mangea cent poissons, dix melons, cinq cens figues, trois cens huistres, & vingt liures de raisins; ny pareillement d'Astidamante Milesien, qui deuora luy seul toute la viande qu'on auoit seruie au Roy Ariobarzanes en vn festin solemnel.

Voila les brates gens que louieront ces Sardanapales, pour tant d'explois remarquables qu'ils aurôt faits à la table; Comme au contraire, ils blasmeront publiquement les diettes de Pythagore, les ban-

quets Attiques, les dîners des peuples d'Arcadie, les soupers des Lacédémoniens, & l'abstinence des Thraces. Ils tiendront pour ridicules les Prestres Egyptiens, qui estoient trois iours entiers sans manger; les Mages de Perse, qui ne vivoient que d'herbages, & les Gymnosophistes des Indes, qui n'avoient que des pommes en leurs repas ordinaires. Ils ne voudront point ouyr parler, ny d'Anacharsis, ny de Zenon, ny de Telemachus, ny de Protogenes, qui faisoient leur plus delicieuse nourriture de fèves, de glands, de raues, de poires sauvages, & de lupins: cette austerité leur fera mal au cœur: Elle passera chés eux pour ostentation, & ne leur servira que d'yn sujet de risée. Mais qu'ils se mocquent tant qu'ils voudront de la sobriété de ces grands hommes: pour tout cela leur memoire ne laissera pas d'estre à jamais en veneration. Cette glorieuse habitude, par laquelle ils ont trouué l'art de dompter la faim avec peu

de chose, les a mis en possession de toutes les vertus; au lieu que la Gourmandise a rendu esclaves de tous les Vices ceux qui n'ont veſcu que pour elle, qui les a fait mourir misérablement. Que si l'on recherche bien quelle a esté leur vie, & quelle est ordinairement celle de leurs semblables, on trouuera que c'est vn Monstre espouventable, qui tient beaucoup plus de la beste que de l'homme, & d'auec qui sont inseparables generalement tous les defauts les plus imparfaits de l'ame & du corps.





Contre l'Oisiveté.

DISCOURS XVI.



CE mystereux Embleme est tiré d'un Symbole de Pythagore, qui defend de s'asseoir sur le Boisseau ; comme s'il vouloit monstrier par là, Que l'homme ne doit iamais estre Oisif, ny s'attendre aux biensfaits d'autrui ; mais plustost se faire du bien à soy-mesme par son travail, & par sa propre industrie. Car c'est asseurement ce que signifie le Boisseau, ancienne mesure d'Athenes, contenant autant de bled qu'il en falloit en un iour, pour la nourriture d'une per-

bonne. De maniere que quand Pythagore dit, Qu'il ne faut point s'y asseoir dessus, c'est tout de mesme que s'il disoit, Que ce n'est pas assez d'auoir auourd'huy gagné la vie; mais qu'il faut penser encore à la gagner pour demain, & fuir de tout son possible l'Oisiveté; comme la pire de toutes les choses du monde.

Elle est en effet le plus grand mal de la vie: & cette proposition n'est pas si obscure, qu'elle ne paroisse claire à quiconque la voudra considerer. Je veux qu'il soit veritable, qu'entre tant de maux qu'on abhorre naturellement, il n'y en a point de plus odieux aux hommes que ceux qui sont attachez à la Pauvreté, comme encore les maladies du corps, & les vices de l'ame; si est-ce que pour contagieuses que soient ces imperfections, il n'est pas incompatible qu'on y en retire quelquesfois de l'utilité, & mesme qu'il n'y puisse auoir en elles ie ne sçay quoy de loüable. Car nous voyons par espreu-

ue, que celuy n'est pas moins genereux, qui sçait vertueusement vser des richesses, que cét autre qui n'en possedant aucunes les mesprise au lieu de les desirer. L'on en peut dire de mesme des maladies, lesquelles quoy qu'insupportables au corps, sont neantmoins cause bien souuent, que l'ame se détachant des affections de la terre se ramasse toute en soy, pour s'eleuer avec moins de peine à la contemplation des choses celestes. Quant au Vice, encore qu'il ne puisse de soy causer aucun bien, il peut toutesfois estre ioint à beaucoup de bonnes choses. De maniere que dans les tenebres mesme de celuy qui en est entaché, l'on voit quelquefois esclatter vne merueilleuse viuacité d'esprit, accompagnée d'autant de resolution que de grandeur de courage. Dequoy sans mentir l'ancienne Histoire nous donne de beaux exemples, en la personne d'Annibal, d'Alcibiades, de Sylla, de Catilina & de plusieurs autres; qui dans le meslan-

ge de leurs vices, ne laissoient pas de ca-
cher de grandes vertus, si bien que pour
leurs qualitez bonnes & mauuaises, on
les pouuoit proprement nommer des
Monstres composez d'une diuerse na-
ture.

S'il est donc vray que le Vice, tout per-
nicieux qu'il est, peut auoir quelque liai-
son avec les choses bonnes & louables;
de ce que ie viens de dire, il faut inferer,
Que l'Oisueté doit estre fuyee, non seule-
ment plus que les maladies du corps,
& les disgraces de la Fortune: mais en-
core plus que le Vice mesme. Car outre
qu'une si dangereuse peste n'a iamais
esté cause d'aucun bien, il est impossible
qu'il y ait la moindre conformité entre
elle, & les qualitez qui sont reellement
bonnes, ou du moins qui en ont quel-
que apparence. Où cét Hyde croupit
lâchement, là n'esclatte aucun rayon
d'esprit. là n'est conceuë la moindre pen-
sée de gloire: Et là finalement ne se re-

marque ny trace de Vertu ny ombre d'Immortalité. L'on peut donc bien dire que les ames oisives n'ont point de vie, non plus que ces eaux marefcageuses qui à force de croupir deuiennent mortes, ou corrompuës. En quoy certes les hommes oisifs sont d'autant plus à blasmer, qu'au lieu que les vicieux n'imitent seulement que les Bestes, en perdant l'usage de la Raison, qui est le plus precieux don de Dieu & de la Nature; ces autres par leur mollesse engagent leur condition dans vn malheur sans exemple, d'autant qu'ils se priuēt ensemble & de la vraye Raison, & du bon sens, toutes leurs meditations n'estant que pure folie. C'est estre plus qu'insensé, dit le plus Sage de tous les hommes, que de mener vne vie oisive. Que si l'on en demande la cause; c'est que par l'Oisiveté les passions sont aux hommes, ce que les escueils sont d'ordinaire aux mal aduisez Nauigateurs; & qu'elle est à proprement parler, la racine & la

source de toutes sortes de maux, comme estant plus dommageable que n'est le Vice. On ne mettra jamais en doute cette verité, si l'on sçait bien considerer, qu'encore que le Vice soit cōme naturel à plusieurs, il n'est pourtant pas contraire à la nature de l'homme, de qui les mauvaises inclinatiõs sont comme des rejettons, que pousse au dehors vn confus mēlange d'humeurs conetaires & mal reglees. Mais quant à l'Oisiveté, c'est vne contagiõ fatale à l'humaine Nature, de qui elle est mortelle ennemie. Car estant certain que l'Action & la Contemplation sont naturelles à l'homme, c'est assurément contre sa Nature, quand il aduient qu'il ne s'adonne ny à l'vn ny à l'autre. Ainsi d'autant plus que sont infames, odieuses & detestables les choses contre Nature, d'autāt plus aussi doit estre fuyé l'Oisiveté plustost que le Vice, bien que non pas comme ennemi; mais comme vne chose qui gaste & qui destruit entierement la

Raison, le sens, & l'Humanité.

Or ce n'est pas seulement au corps naturel, mais encore au Politique, que l'Oisiveté cause ces pertes & ces dommages. Elle mesme ne destruit pas moins les grands que les petits, & ruyne aussi-tost les Estats des Princes que les maisons des particuliers.

*Elle a perdu les Rois, elle a perdu les Villes,
Et par elle ont regné les discordes civiles.*

Possible aussi fut-ce pour exterminer vn si grand mal, que durant le Regne d'Amasis on ordonna que châque Citoyen eust à comparoistre tous les ans deuant son Iuge, pour luy declarer à quoy il employoit le temps, sur peine d'estre condamné à mort. Solon ayant appris cette mesme Loy des peuples d'Egypte, l'imposa depuis aux Atheniens; & voulut de plus, qu'il fust permis à chacun d'accuser en iugement les paresseux & les faineants, comme personnes que l'Oisiveté rendoit esclaves des vices.

On pratiqua le semblable à Rome, où pas vn Citoyen n'osoit paroistre en public, s'il ne portoit sur luy quelque marque de sa Profession, ou du mestier dont il se seruoit à gagner sa vie.

L'homme a donc bien tort d'estre paresseux, puis qu'au dire d'Aristote il n'y a rien d'oïsis en la Nature, & qu'il est certain que toutes les choses de l'Vniuers ont leur travail, & leur tasche à faire. Cette verité ne peut estre contredite; & nous auons vne connoissance plus forte que celle de la Nature, qui nous oblige à la confesser. Car avec ce qu'il est à croire que les Anges s'occupent perpetuellement à seruir Dieu, les Cieux à rouler, les Astres à communiquer leurs influences, & les Elemens à les receuoir, pour en produire diuerses choses; nous voyons par experience que toutes les Creatures travaillent, comme les oiseaux à voler, les poissons à nager, les Quadrupedes à courir, les Reptiles à ramper, & les Plantes à se renouveler

renouueller. Iugeons par là de ce que doit faire l'homme, qui est le plus noble de tous les Animaux, & comme le but principal pour lequel Dieu a crée l'Vniuers. Il a tort sans doute, s'il ne deteste l'Oiffueté, & s'il ne mange son pain à la sueur de son visage, comme le deuoir & les Loix diuines l'y obligent. Car il luy vaudroit autant estre enseuely tout en vie que de viure dans le monde, & de n'agir pas. Tel a esté le sentiment des Anciens, comme il se verifie par l'exemple de Turantius Senateur Romain. Ce grand homme voyant qu'en consideration de ses traux passez, & encore plus de son âge qui estoit de quatre vingts dix ans, Iules Cesar l'auoit dispensé d'aller au Senat, s'en retourna en son logis, & n'y fut pas plustost arriué, qu'il voulut que ses gens l'enseuelissent, & le pleurassent comme s'il eust esté mort. Cependant quelques uns de ses voisins, qui accoururent au bruit, l'ayant prié de leur dire pourquoy

O

il faisoit cela; C'est, leur respondit-il, qu'on m'a osté mon Employ, pour me reduire à l'Oisiveté, qui est la mort de l'esprit, & le tombeau de l'homme viuant. Ce qui fit vne si forte impression dans son ame, qu'il ne voulut point ressusciter de cette mort imaginaire, qu'on ne l'eust auparauant remis en sa charge, pour l'exercer à l'accoustumée. En effet ç'a esté par la trauail que les plus grands Politiques ont tousiours fait heureusement fleurir les Estats. Car il s'est veu par experience, qu'en toute sorte de perils & d'euuenemens de mauuais Augure, leur vigilance a sçeu destourner l'orage dont ils estoient menacez. De maniere qu'on ne peut desaduouier, qu'en agissant de l'esprit dans le Cabinet, ou de la main dans le Camp, ils n'ayent fait les plus illustres actions qui se lisent dans l'Histoire. Elle nous le tesmoigne par l'exemple d'Alexandre, dont la plus forte raison, pour animer ses soldats, estoit de leur dire, qu'il

deuoit à sa diligence toutes ses Victoires & ses Conquestes.

A cecy se rapporte ce que nous lisons de Marc Aurele, qui sur le mesme suiet parlât à ceux de sa Cour: L'Oisiueté, leur dit-il, offence les Dieux, scandalize les hommes, gaste les Estats, corromp les Bons, & acheue de perdre les méchants. Les voiries des villes, les cloaques des ruës & les sentines des nauires, infectēt moins l'air, que cette cōmune peste n'infecte le monde. Voyla pourquoy ie puis dire sans mentir (& i'en attēste les Dieux immortels) que durant vingt ans que i'ay esté en charge au Senat, & depuis dix autres qu'il y a que ie gouerne l'Empire, i'ay fait foüetter, ietter dans des puits, enter rer tous vifs, pendre, gesner & bannir plus de trente mille vagabōns, & plus de dix mille putains, que la seule faineantise auoit débauchees. Ce grand Empereur traittoit ainsi les hōmes oisifs; & ainsi les punissoit encore Caton le Censeur. Car

il n'alloit ia mais par la ville, qu'il ne dotti-
nât de l'apprehension aux gens de mestier,
qui se hastoient de trauailler quand ils le
voyoient, pour n'estre tancez & mis à
l'amende, s'ils n'auoient la main à l'œu-
re.

L'homme estant donc né pour trauail-
ler, comme l'oiseau pour voler, il faut
qu'en ses plus tendres années il appren-
ne à s'y accoustumer, & qu'il se souuien-
ne de ces peuples dont fait mention A-
ristote; lesquels dés aussi-tost que les En-
fans estoient nais, les fouloient plonger
dans de l'eau froide, pour les endurcir à la
fatigue, comme les Poëtes feignent que
Thetys y plonge son fils Achille. Aussi à
vray dire c'est le seul trauail,

Qui vient à bout des plus penibles choses,

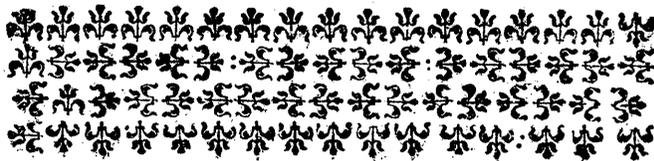
Qui peut changer nos espines en roses,

& qui a mesme esleué par dessus la con-
dition des mortels tous ces illustres Herôs
que l'Antiquité nous vante si fort. Tels
sont dans les saintes Lettres, Moyse, Io-

seph, Samuel, David: Tels dans l'Histoire prophane, Hércule, Thésée, Jason, Pyrihous, Vlyffe, Alexandre; & tels seront encore en la bouche de la Posterité tous ceux qui sçauront imiter ces grands Chefs par des actions laborieuses, & dignes de la memoire des hommes.







Contre l'Amour de soy-mesme.

DISCOURS XVII.

LA Nature auoit comblé Narcisse de tant de beutez & de graces, qu'il estoit vn sujet d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il se donnoit de soy-mesme à cause de sa beutez, luy faisoit auoir vn dégoust insupportable de toutes choses. Ainsi s'aymant vn peu trop, au defauantage de tous les autres, qu'il mesprisoit, il se retira dans les forests, pour y mener vne vie solitaire parmy les plaisirs de la chasse, avec quelques-uns de ses compagnons

O iiij

qui en estoient idolatres. Dés-ja mesme la Nymphe Echo commençoit d'en estre amoureuse, & l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allast. Cependant qu'il passoit ainsi sa vie, son Destin le conduisoit d'ordinaire au bord d'une claire fontaine, pour s'y reposer au plus chaud du iour. Ce fut là que voyant à sa perte sa propre image, il se mit à la contempler avec passion. Plus il se miroit dans cette onde, & plus il admiroit sa beauté. Mais enfin ne se pouuant lasser de regarder son portrait, l'excez du plaisir qu'il y prit le fit deuenir immobile? Tellement qu'il fut changé en la Fleur appelée de son nom. Or cette mesme fleur s'espanoüit au commencement du Printemps; & l'on tient qu'elle est consacree aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proserpine, & aux Eumenides.

Cette Fable represente le succez & le naturel de ceux qui de la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la seule Na-

ture les adoüez, & non leur propre industrie; en tirent vn suiet de s'aymer eux-mesmes, avec vne passion excessiue. Aussi voit-on ordinaiement que les esprits qui en sont là reduits, ne s'employent guere volontiers au bien du public, ny aux affaires Politiques. Toute la raison que j'en puis alleguer est, que dans l'estat de la vie qu'ils mement, il leur aduient souuent d'estre bafoués & tenus à mespris. De maniere que se voyant ainsi mocquez, ils se troublent, & s'auilissent. C'est pourquoy la plus-part du temps ils se retirent aux champs, pour y mener vne vie solitaire & priuée avec quelques-vns de ceux qui ont accoustumé de les courtiser; & qui pareils à la Nymphé Echo, les flattent en tout ce qu'ils disent, & les secondent toujours, avec vne complaisance de paroles. Cependant, ceux cy gastez & rendus encore plus vains, tant par la conuersation de telles personnes, que par leur molle façon de viure, demeurent

comme esperdus & ravis dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes. De cét amour propre se forme en eux vne extreme faincantise, & vn assoupissement qui les saisit de toutes parts; & les engourdit si fort, que toute la viuacité de l'esprit les abandonne aussitost: Et voilà pourquoy les hommes de cette humeur sont fort à propos comparez aux fleurs du Printemps. La raison est, pource que tels esprits fleurissent, & sont en estime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent sur l'aage, ils ne font que languir: si bien que tout l'espoir, qu'on s'est donné d'eux, se perd & s'esuanouit. A cecy se rapporte encore, que la Fleur susdite est voüée aux Dieux infernaux, pour monstrier que les hommes de cette estoffe ne sont bons à rien. Car les Anciens auoient accoustumé de consacrer aux Ombres & aux Deitez infernales, tout ce qui ne portoit aucun fruit, & qui ne faisoit que passer, comme le vaisseau, qui vo-

quant en pleine mer fend les vagues legerement , & sans laisser aucune trace de la route qu'il tient.

C E docte Discours touchant l'Amour propre , est du mesme Autheur que i'ay nommé cy-deuant, & se peut conclure par cét Epigrame tiré d'Alciat.

*Narcisse pour auoir esté
Trop amoureux de sa beauté,
Se mirant dans vne fontaine ;
Par vn insensible malheur,
Se perdit dans son humeur vaine,
Et prit la forme d'une Fleur,*

*Ainsi , quand les ieunes Esprits
Ont les vieux Authours à mespris,
Et blasment les grands Personnages ;
Dans cet amoureux sentiment
Qu'ils ont de leurs propres Ouurages,
Ils se perdent bonteusement.*





De l'Etat de l'Homme,

DISCOURS XVIII.

LEs Anciens nous ont voulu faire accroire, que l'Homme estoit l'ouvrage de Promethee, qui ne le pestrit que de bouë, si ce n'est qu'il mesla parmy cette masse les parties de diuers animaux. Ils adioustent à cela, que luy mesme voulant deffendre son ouvrage, & se faire estimer ensemble Authcur & Cónseruateur de la race des Mortels, monta secrettement au Ciel, portant avec soy certains faisceaux de jong, qu'il alluma pres du chariot du Soleil; & qu'ainsi

retourné qu'il fut sur la terre, il apprit aux mortels l'usage du feu. Mais au lieu que ce bon office de Promethee meritoit de treuver quelque effect de recognoissance parmi les hommes, ils conspirerent meschamment contre luy, & l'accuserent pardeuant Iupiter. Cette accusation luy pleut grandement, & à tous les autres Dieux, si bien qu'outre le don qu'ils firent aux hommes du commun usage de cet Element, ils les obligerent encore d'un nouveau present, qui meritoit bien d'estre preferé à tous les autres, à sçavoir d'une perpetuelle ieunesse. Dequoy les hommes furent fort contents; mais ils eurent tort de suiure le mauuais conseil qu'on leur donna, qui fut de charger vn asne du don qu'ils auoient receu des Dieux. D'où il s'ensuiuit qu'à son retour le pauvre asne se trouuât grandement affligé de soif, rencontra sur le bord d'une fontaine vn serpent, qui estoit comme la garde de cette eau, & qui ne luy voulut iamais permet-

tré d'en boire, qu'à condition qu'il luy donneroit ce qu'il portoit sur son dos. Le miserable asne accepta d'abord cette condition; & ainsi pour vn peu d'eau, le pouuoir de renouueller sa ieunesse passa des hommes aux serpens. A quelque temps de là Promethée plus malicieux qu'il n'auoit encore esté, s'aduifa de se reconcilier avecque les hommes, depuis qu'ils furent frustréz de la recompense qu'ils auoiét receuë, & s'irrita si fort contre Iupiter, qu'il osa mesler au Sacrifice la Supercherie. Car on tient qu'immolant vne fois deux taureaux à ce Pere des Dieux, il enferma la chair & la graisse de tous les deux dans la peau d'vn seul, & qu'il remplit d'os l'autre peau, priant Iupiter avec vne action couuerte d'vn faux zele, & d'vne Religion desguisée, de prendre en Sacrifice l'vn de ces bœufs. Or bien que Iupiter detestât la ruse & la mauuaise foy de Promethée, neantmoins pour auoir suiet de se venger, il choisit la

Victime où estoient les os; & alors tournant son bras à la vengeance, comme il vid qu'il ne pouuoit reprimer autrement l'insolence de Promethée, qu'en affligeant toute la race des hommes (que cét Impie tenoit pour ses creatures) il commanda à Vulcan de luy former vne femme belle par excellence, & qui fut appelée Pandore, pource que pour la rendre plus accomplie, chacun des Dieux y contribua quelque chose du sien. On luy mit en main par apres vn excellent vaze, dans lequel furent enfermées toutes sortes de disgrâce, & la seule esperance laissée au fond; Promethee fut le premier que Pandore alla trouuer avecque le vaze, pour voir si de cas fortuit il ne se mettroit point à l'ouurir; mais luy cauteleux & subtil, ne manqua pas de le reietter. Pandore se voyant ainsi mesprisée, s'en alla treuver Epimethee, frere de Promethee, de la complexió duquel il differoit grandement. Celuy cy sans autre delay, ou-
 urit

urit temerairement le vase; puis comme il vid que tous les maux qu'on y auoit enclos, s'enuoloient dehors, il s'aduisa de le fermer à la haste, & de toute sa force; mais il n'estoit desia plus temps, si bien que tout ce qu'il pût faire, fut de retenir l'Espérance, qui demeura seule au fonds de la boëte. Enfin Iupiter imputant à Promethee plusieurs grands & enormes forfaits, comme d'auoir desrobé le feu du Ciel, & desdaigné sa Maiesté diuine, en luy offrât vn Sacrifice plein de tromperie, ensemble de s'estre mocqué d'vn don receu de la part des Dieux, y adiousta ce nouveau crime, d'auoir voulu prendre à force la Deesse Pallas. L'ayât donc estroitement fait lier, il s'aduisa de rendre eternal son supplice.

Pour cet effet il commanda qu'il fût mené au mont Caucafe, & là si bien attaché, qu'il n'eust plus moyen de se remuer. Dauantage, pour le tourmenter plus sensiblement, il voulut qu'vn Aigle

se repeust de son foye, & qu'il en creust
 autant de nuit, que l'oyseau en auroit
 beequeté le iour ; tellement que par ce
 moyen sa douleur ne manquoit jamais
 de matiere, bien qu'ils disent qu'elle finit
 avec le temps, & qu'Hercule ayant na-
 uigué par tout l'Océan dans vne couppe
 que luy donna le Soleil, arriua finalement
 au mont Caucafe, où il desliura Promé-
 thee, tuant à coups de fleches l'oyseau qui
 le bourreloit. Certains peuples instituérēt
 depuis à l'honneur de Promethée, les ieux
 des Porte-flambeaux; ainsi appellez, pour-
 ce que si le flambeau de quelques-vns des
 jouëurs venoit à s'esteindre en courant, il
 estoit contraint de se retirer, & de ceder
 la victoire au suiuant. De cette façon ce-
 luy-là gaignoit entierement le prix, qui le
 premier de tous portoit le flambeau tou-
 jours allumé, iusques à ce qu'on luy don-
 nât le signal pour s'en reuenir.

Cette Fable est pleine de plusieurs
 vrayes & graues Contemplations, dont

les vnes ont esté iufques à present assez bien remarquées, sans qu'on ait auement touché aux autres. Il est euident que Promethee signifie la Prouidence, à laquelle les Anciens ont attribué la Generalité de toutes choses; & de qui la *Constitution* de l'Homme est tirée. Or cette mesme Generalité est le propre ouvrage de la Prouidence. L'on peut alleguer pour raison de cecy, que la nature de l'Homme a le siege de la Prouidence en l'esprit & en l'intellect. Mais d'autant qu'en certaine façon il semble incroyable, & comme impossible, de tirer la raison & l'entendement des Principes qui n'ont ny sens ny intelligence; il faut conclure de necessité, que la Prouidence est infuse en l'ame de l'homme, par le moyen du Modelé, de l'intention, & de la confirmation d'une autre Prouidence plus grande. Cecy nous est proposé plus particulièrement par cette consideration, *Que l'Homme est comme le centre du monde, quant aux causes finales;*

De maniere que si luy mesme en est retranché, il faudra que tout le reste s'esgare, & qu'il chancelle de part & d'autre, le diuisant de soy, sans s'acheminer à aucune fin. Car comme toutes les choses du monde seruent à l'homme, il tire aussi l'usage & le fruit de chacune d'elles: Ainsi voyons nous que les tournoyemens des Estoilles seruent pour la distinction des saisons, & pour la distribution des parties du monde; que les Meteores nous mettent dans les moyens de preuoir les tempestes & les orages; de tenir la vraye route en la nauigation, & d'entrer en la connoissance des machines, & des artifices de guerre. Ainsi, dis-je, les animaux & les plantes de toutes sortes, seruent grandement à la vie, soit pour se vestir, ou pour s'entretenir en santé par médicaments, ou finalement pour le plaisir des mortels; si bien qu'il semble que les choses de l'Vniuers n'agissent seulement que pour l'Homme. Or cen'a pas esté sans

vn grád mystere que les Poëtes ont feint qu'en cette masse & premiere preparation Promethée mesla confusement dans la bouë les parties tirées de diuerses choses viuantés ; estant veritable que de toutes les matieres contenuës en ce grand Vniuers, l'Homme est le plus *mixte*, & le plus *composé*: D'où vient qu'avec beaucoup de raison, les Anciens l'ont appellé vn petit monde. Il est vray que les Philosophes Chymiques épluchent de trop pres la beauté de ce mot, *Microcosme*; lors que le prenât au pied de la lettre, ils veulent que toute sorte de Mineral, & de Vegetable, ou autre chose semblable proportionée à cecy, se descouure en l'Homme. Et toutesfois il est bien certain, comme nous auons des-jà dit, que le corps humain se treuve *mixte & organique* par dessus toute autre chose; ce qui fait que ses vertus & ses proprietés en sont d'autant plus admirables; Car les forces des simples, bien que certaines & promptes à l'operation, ne

font pas en grand nombre, pour ce que le meflange ne les emouffe point, & ne les balance nó plus en aucune façon que ce foit. Or est-il que le nombre & l'excellence des vertus qui fe treuvent au corps humain, habitent dans le meflange & en la composition: ce qui n'empelche pas que l'homme en ses principes ne semble e tre vne chose defarmée, nuë, & retiuë à se pouoir foulager foy-mefme, comme ayant befoin de beaucoup de commoditez. C'est pourquoy Promethée fit en forte de recouurer promptement du feu, dont le propre est de fournir aux hommes vne infinité d'allegemens & de secours necessaires à la vie. Certes si l'ame est appellée *la forme des formes*, & la main, *l'instrument des instrumens*; c'est avec beaucoup de raison que le Feu merite d'estre nommé *le secours des secours*, attendu que de luy les Arts mechaniques, & les Sciences mesmes reçoient vne prompte assistance par des moyens infinis. La façon

avec laquelle Prométhée déroba ce Feu, me semble encore fort bien descrite, selon la nature de la chose. Il approcha, disent les Poëtes, du chariot du Soleil, vne baguette de jōg appelée *Ferule*, pour montrer que le Feu s'engendre de la violente collision des corps, par le moyen de laquelle les matieres se subtilisant reçoivent mouvement, & se rendent susceptibles de la chaleur du Ciel. De cette façon elles rauissent par des voyes occultes, & comme à la dérobee, ce mesme Feu au chariot du Soleil. A cette Parabole se joint vne chose fort remarquable, à sçavoir, qu'au lieu de recognoistre vn si grand bien-fait, les hommes eurent recours à la mesconnoissance, se plaignant à Iupiter, & de Prométhée & du Feu. De quoy neantmoins Iupiter fut tellement aise, qu'il les combla d'vne nouvelle liberalité. Mais à quel propos, dira-t'on, approuuer, & reconnoistre l'ingratitude commise contre son Auteur, puis

qu'elle est vn vice qui contient tous les autres vices ensemble?

Cette Allegorie se doit entendre tout autrement; à sçavoir que les plaintes des hommes faites contre la Nature, & contre l'Art, procedent d'un esprit fort bien moderé, & reüssissent heureusement, mais que le contraire est desplaisant, & desagréable aux Dieux. Car ceux qui sont excessifs à surhausser la nature humaine, ensemble les Arts qu'ils ont receus; & qui tournent en admiration les choses dont ils iouissent, iusques à vouloir qu'on estime parfaites les sciéces dont ils font profession, ne deferét point à la Nature diuine le respect qu'ils luy deuroient rendre, puis qu'ils semblent vouloir esgaler à sa perfection les choses qui leur sont particuliers & propres. D'ailleurs, telles gens sont peu profitables aux hommes, en ce que se faisant accroire d'auoir atteint au plus haut sommet des choses, quand ils les ont acheuées, ils ne cherchét

point à passer plus outre. Au contraire ceux qui se plaignent de la Nature & des Arts, retiennent véritablement en eux un ressentiment d'esprit plus modeste, & se sentent de jour en jour esguillonnez à une nouvelle industrie, & à d'autres inventions. Ce qui fait que ie ne me puis assez estonner de l'ignorance & du mauvais Genie de quelques vns, qui pour servir à l'arrogance de peu de personnes, reuerent tellement la Philosophie des Peripateticiens, qui neantmoins n'est qu'un petit eschantillon de la sagesse des Grecs, qu'ils rendent non seulement inutile, mais encore suspecte, & comme perilleuse toute accusation faite contr'elle. A quel propos approuvera-t-on l'opinion du furieux Empedocle, ou celle du resveur Democrite, qui neantmoins ne fut pas entierement despourueu de modestie, lors qu'en se plaignant il dit, Que toutes choses nous sont cachées, que nous sommes de vrais ignorans, que nous ne voyons rien, que la Verité demeure cō-

me submergée au profond d'un puits, & que le Faux se mesle d'une estrange façon avec le Vray. Et toutesfois cette opinion des Académiciens ne s'est point tout à fait iettée dans l'excez, possible vaudroit il mieux approuver Empedocle & Democrite, que l'esthrole d'Aristote, pour auoir eu trop bonne opinion del' soy-mesme. Les hommes doiuent donc estre aduertis en cecy, Que les accusations de la nature des Arts sont si agreables à Dieu, qu'elles impetrent de sa diuine bonté, de nouvelles amonitions, & de nouveaux dons: que les plaintes de Promethée, bien qu'autheur de maistre, quelques fortes & violentes qu'elles fussent, sont plus saines & plus vtils que les superflues actions de grâces: finalement, que penser estre bien riche, est vne chose qui se doit mettre entre les principaux fuiets de la Pauvreté. Quant au don que les hommes receurent des Dieux, pour auoir accusé Promethée (qui fut vne fleur de perpetuelle Ieunesse.)

il est tel, que les Anciens sembloient n'auoir aucunement perdu l'esperance de treuuer des remedes propres à retarder la Vieillesse, & prolonger la vie. Ils ont mis aussi ces remedes au rang des choses que les hommes ont perduës par leur nonchalance, apres les auoir possedés, si bien qu'elles sont restées sans effet, plustost qu'entre celles qui leur ont esté tout à fait desniées. Car il est euident, qu'apres que les hommes eurent appris le vray vsage du Feu, & que les abus qui se commettent dans les Arts, furent manifestement descouuerts, la diuine liberalité ne faillit pas d'octroyer tous ces dons aux Mortels, qui firent vne grande faute de les mettre sur le dos d'vn asne paresseux & rotif. Certain ne semble estre autre chose que l'Experience, si assoupie & si lasse d'aller, que les pas de tortuë & tardifs ont donné lieu à cette ancienne plainte, *Que la Vie est courte, & l'Art fort long.* Et de verité c'est mon opinion, que les deux facultez

de la Dogmatique, n'ont iamais esté bien iointes ensemble, & qu'on a mis ces nouveaux dons de Dieu, sur vne certaine Philosophie *abstracte*, comme sur vn léger oyseau, ou sur la tardiue & paresseuse Experience, comme sur vn asne retif. Il est vray que cét asne ne nous feroit pas vn Augure de trop grand mal, si les accidens du chemin & de la soif ne le trauersoient. Je pense pour moy, que si quelqu'vn s'attache constamment à l'experience, comme à vne certaine Loy, il ne portera pas en vain les accroissemés de la liberalité diuine, pourueu qu'au milieu du chemin il ne luy vienne vne soif de ces vaines experiences, qui regardent le gain & la vanité, & qu'il quitte là toutes ces alterations, pour mieux porter le fardeau dont il s'est chargé. La Fable adjoûte, Que ce dó de Jeunesse passa des hommes aux serpens, tant par vne maniere d'ornement, que possible pour les faire rougir de honte, en leur monstrant com-

meny par le moyen de leur feu, ny de tous les preceptes de l'Art, ils ne peuvent acquerir vne chose que la mesme Nature a donnee à plusieurs autres animaux. Quant à la soudaine reconciliation des hommes avec Promethee, apres estre decheus de leurs esperances, elle contient en soy vn aduis prudent & vtile, comme aprenant aux mortels combien est grande leur inconstance & leur temerité, en matiere d'experiences nouvelles. Car si l'effect ne reüssit selon leurs desirs, ils abandonnent aussitost l'entreprise commencee; & retournât hastiuement à leurs premieres coustumes, se reconcilient avec elles. Ayant descrit l'estat de l'homme, & tout ce qui touche les Arts & les choses intellectuelles, la Fable passe plus auant à la Religion. En effet le culte diuin accompagna l'exercice des Arts, & fut aussi tost souillé par l'Hypocrisie : c'est pourquoy par ce double Sacrifice nous est fort à propos representée la personne du vray

Religieux; & de l'Hypocrite aussi. En l'vn le Sacrifice est gras, & les flammes avec les douces odeurs en montent iufques au Ciel, c'est à dire les sinceres affections, & le zele à la gloire de Dieu: outre qu'au dedans se voyent les entrailles de la Charité, & les chairs profitables & saines. Mais pour le regard de cet autre, il n'a que les os arides & secs, qui neantmoins remplissent la peau, & ressemblent à quelque belle Victime. Par où nous sont denotées les apparences de ceux, qui sous de beaux semblans de Pieté font mine d'estre gens de bien par des actions desguisées d'Hypocrisie, & qui seruent plustost à vne vaine monstre, qu'à vne deuotion veritable. Ce que ie tienne encore plus deplorable en cela, est qu'il ne suffit point à ceux-cy d'offrir de semblables Sacrifices à Dieu, s'ils ne font accroire aux autres, que c'est Dieu mesme qui les a esleus à cet effet.

Le Prophete se plaint de telles gens,

quand il dit en la personne de Dieu: *Nunquam tandem hoc est illud ieiunium quod elegi, ut homo animam suam in diem unum affligat, & caput instar panceæ demittat?*

Après l'estat de la Religion, la Parabole se tourne aux coustumes, & aux conditions de la vie humaine. C'est vne chose assez commune, & rapportee fort à propos, que Pandore signifie la Volupté, laquelle apres les Arts & les fonctions de la vie civile, s'embraze de ses propres plaisirs, comme du don du Feu: D'où vient qu'on la tient créature de Vulcan, pource que c'est luy qui represente le Feu. De cette Volupté, comme d'une source, se sont esendus sur la terre des maux infinis, tant au corps qu'en l'ame des hommes, & pareillement en leurs biens, à quoy se ioint le trop tardif repêtir. Bref, c'est elle qui a ruyné l'estat de chacun en particulier; & en general, les Republicques & les Royaumes. Il est vray encore, que de cette mesme source les guerres, les troubles,

& les tyrannies ont tiré leur première origine. Icy l'on peut remarquer fort à propos, que cette Fable nous dépeint gentiment deux conditions de vie, comme autant de modeles & de portraits, sous les deux personnes de Prométhée, & d'Epimétée. Ceux qui suivent la secte d'Epimétée, n'ont point de preuoyance, & ne sçauent aucunement considerer les euene- mens. Ils ne font estat que des choses presentes & delicieuses à leur goust; ce qui est cause qu'ils sont travaillez d'une infinité d'angoisses & de miseres, qui ne cessent de leur faire la guerre. Cependant ils ne laissent pas de se donner du bon temps; & mesme pour le peu de pratique qu'ils ont des choses du monde, il vont roulant dans leur esprit plusieurs vaines esperances, dont ils s'entretiennent, comme de quelque songe agreable; ce qui leur semble seruir en certaine façon, pour adoucir l'amertume de leur misere. Ce mesme auient pas aux escholiers de Promethee, c'est

c'est à dire aux hommes prudens, qui par la consideration de l'aduenir eurent subtilement plusieurs disgraces qui les menacent, & les rejettent bien loin. Mais il est vray aussi que tels hommes se priuent volontairement de beaucoup de plaisirs, qu'ils sont comme traistres à leur inclination; & ce qui est encore pire, qu'ils se trauaillent & se consomment eux mesmes d'une infinité d'apprehensions & de soins. De cette façon comme ils sont liez contre les escueils de la necessité, des foucis sans nombre (signifiez par l'Aigle, pource qu'ils sont *valatilles*) les mordent & les rongent au plus profond des entrailles; Que s'il aduient par fois que la nuit donne quelque relasche à leur mal, & les laisse vn peu respirer, c'est de telle sorte qu'ils retournent aussi tost à leurs premieres inquietudes, & à leurs ordinaires apprehensions. Tellement qu'il se trouue peu de personnes si heureuses d'un & d'autre costé, que de iouir

Q

ensemble des commoditez de la preuoiance, & d'estre libres des maux qui mettent vn esprit en desordre. Nul ne peut atteindre à vn si parfait bon-heur autrement que par le moyen d'Hercule; c'est à dire de la Force, ou de la Constance, qui a cela de propre d'estre toujourns preste contre toute sorte d'euuenemens, de se monstretre esgale dans les faueurs, & dans les disgraces de la Fortune, de preuoir sans apprehension, de iouyr sans ennuy, & d'endurer sans impatience. D'ailleurs, on peut remarquer que cette vertu de Promethee n'estoit point naturelle, mais bien accidentaire, & acquise par l'assistance d'autruy. Car il est vray qu'aucune force naturelle ne pouuoit suffire à vn si grand effect. Promethée receut d'oc cette Vertu de l'Ocean & du Soleil, puis il l'apporta sur la terre: par où il nous est mōstré, qu'elle mesme se tire de la Sageffe comme du Soleil, ensemble de la meditation de l'inconstance & des flots de la vie humaine,

qui battent les pauvres mortels, eomme ceux qui nauignent sur l'Ocean. Virgile a fort bien ioint ces deux choses, quand il a dit,

*Heureux l'hōme qui peut auoir la connoissance
Des choses d'icy bas ; Et qui sçait surmonter
La Peur, Et le Destin, qu'on ne peut esuiter,
De l'anare Achéron mesprisant la puissance.*

L'ancienne Fable adjoûte encore fort gentiment, pour mieux fortifier le courage aux hommes, Que ce grand Heros passa la mer dans vne coupe ; afin qu'ils ne s'estonnent trop par la consideration des miseres & des fragilitez de la Nature & qu'en s'excusant ils ne disent, qu'elle n'est point capable de tant de force, ny d'une si grande Constance. Le Philosophe Senèque nous remet en memoire cecy, lors qu'il dit, *Que c'est vne grande chose d'auoir ensemble la fragilité d'un homme, & l'assurance d'un Dieu.* Mais il est temps maintenant de reprendre vn point que i'ay à dessein laissé en arriere, pour

Qij

interrópre la liaison des choses, à sçauoir l'effort que fit Promethée à la pudicité de Minerue. Ce fut veritablement pour punition de ce crime, qu'un Aigle luy deschira les entrailles. Cela nous est vn symbole de l'extreme vanité des hommes, qui bouffis d'orgueil pour la connoissance qu'ils ont des Arts, & des Sciences, touchent bien souuent de soumettre aux sens, & à l'humaine raison, la Sapience diuine; d'où s'ensuit infalliblement la ruine de leur esprit, & vn chagrin qui les esguillonne tousiours. Il faut donc d'un iugement sobre & modeste, sçauoir distinguer les choses humaines d'avec les diuines, & les oracles des sens d'avec ceux de la Foy; si ce n'est possible que les hommes se laissent emporter à des maximes heretiques, & à ie ne sçay quelle Philosophie capricieuse.

Venons maintenant aux Festes & aux jeux instituez à l'honneur de Promethee, où les hommes couroient, ayans en main

des flambeaux ardans. Ccey appartient proprement à la connoissance des Arts, & des Sciences, & contient en soy ce prudent auis, Qu'il faut attendre la perfection des Sciences, de la succession des fatigues, plustost que de la prôptitude ny de la viuacité de personne. Car il se peut faire que ceux qui ont plus de vitesse à la course ne sont pas si propres à conseruer leur flambeau tousiours allumé; estant veritable qu'on peut aussi tost esteindre vn flambeau en courant vifte, qu'en allant bellement. Mais il semble qu'il y a desia long-temps que ces courses & ces combats ont cessé: car nous voyons que les Sciences ont fleury, principalement sous leurs premiers Autheurs; comme par exemple au temps d'Aristote, de Galien, d'Euclide, & de Ptolomée; & que la posterité n'a fait ny tasché de faire beaucoup de choses. L'on deuroit donc bien desirer que ces Jeux à l'honneur de Prométhée, ou de l'humaine Nature, se re-

nouuellassent; que l'emulation & la bonne yssue entraissent en lice, & que la Science ne dependist point du tremblotant & fressle flambeau d'un seul. Cela doit inciter les hommes à s'esueiller, & à faire preuve de leurs forces, pour ne se point mettre dans l'esprit, que tout le fonds de la Science depend du foible cerueau d'une poignée de gens. Voilà ce qui me semble esbauché par cette Fable, qui est assez commune, & publiée par les escrits des Anciens.

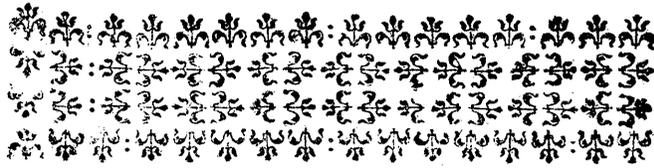
Je ne puis nier qu'elle ne contienne encore plusieurs grâdes choses, dont le merueilleux accord sert grandement aux mysteres de nostre Foy. Mais il me semble sur tout que la navigation d'Hercule dans vne couppe, pour la deliurance de Promethée, est vne figure du Verbe eternal, descendu du Ciel, & enclos dans le foible vaisseau de la chair humaine, pour la redemption des mortels:

Cette matiere est si haute, que ie m'oste

à moy mesme toute licence d'en discourir, afin que ie ne me serue d'un feu estranger & emprunté, pour l'allumer sur l'Autel du Seigneur.







*De la Conuoitise ; ou de la Passion,
& de sa nature.*

DISCOURS XIX.

Nous lisons que Semele amoureuse de Iupiter, l'obligea d'un inuiolable serment, à luy promettre de ne l'esconduire d'aucune chose qu'elle luy pust demander, si bien qu'ayant requis le Pere des Dieux de s'accoupler avec elle, de mesme qu'avec Iunon, son indiscrette demande fut cause qu'elle mourut dans les flammes. Apres sa mort, l'Enfant qu'elle auoit conceu dans son ventre, en fut tiré dehors, & mis

par Iupiter en son propre flanc, iufques à ce que le terme destiné à l'accouchement arriua. Cependant ce Roy des Dieux ne pouuoit marcher, & sembloit estre boiteux, pour la grande incommodité que luy caufoit cet Enfant; qui pour ce fuiet fut appellé *Bacchus*, ou *Denis*, à cause de la peine qu'il luy donna, durât qu'il l'eût dans la cuiffe. Mais apres qu'il fut venu au monde, Proferpine eut charge de l'eleuer durant quelques années. Son visage auoit de l'air de celuy d'une femme; tellement qu'il paroiffoit ambigu de sexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & enfeuely quelque eſpace de réps, au bout duquel il reuint au monde. En fa ieunesse il inuenta le premier l'vfage du vin, & les moyens de cultiuer la vigne; ce qui le mit fi fort en eſtime, qu'il ſubjuga tout le monde, iufques aux dernieres contrées des Indes. On le voyoit ordinairement ſur vn char tiré par des Tygres; & autour de luy certains Demós tous difformes, appelez *Cubales*, qui trepignoient

deuant ce Dieu, dont la compagnie estoit encore honorée de celle des Muses. Il prit à femme Ariane, apres que Thesée l'eut abandonnée. Les Anciens luy confaeroient le Lierre, & le disoient estre inuenteur de certaines ceremonies, qu'ils nommoient sacrées, bien qu'elles fussent pleines de fureur, de desbauche, & de cruauté; Aussi son vray mestier estoit de rendre les autres forcenez, & de tourner la Raison en rage. Il est certain qu'aux Festes solempnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ses Prestresses, à sçauoir Penthee, & Orphée; l'un pour auoir voulu regarder les ceremonies du haut d'un arbre, & l'autre en joüant de la Lyre. Or peu s'en faut que les prouesses de ce Dieu ne se confondent avec celles de Iupiter.

Cette Fable a ie ne sçay quel rapport avec la Coustume, ou l'Habitude; ne s'en pouuant treuuer de meilleure en toute la Philosophie Morale. Sous la personne de Bacchus, nous est descrite la na-

ture de la Conuoitise , ou de la Passion,
La mere de la plus nuisible Conuoitise
qu'on puisse treuuer, n'est autre que l'ap-
petit, ou le desir d'un bien apparent: Cet-
te Passiõ se conçoit par vne enuie illicite,
deuant qu'estre bien estenduë, ou exami-
née. Mais lors que l'affection commencè
à bouillir, sa propre mere, à sçauoir la na-
ture du bien , se ruïne & se perd dans vn
embrasement superflu. Ainsi tant qu'il se
treuue de la Conuoitise dans l'esprit de
l'homme , qui en est comme le Pere, si-
gnifié par Iupiter, elle se cache & se nour-
rit au dedans , principalement en la par-
tie inferieure ; où elle picque l'ame si a-
uant , que ses actions en sont incommo-
dées, & vont de trauers. Mais depuis que
par le moyen du Consentement & de
l'Habitude, elle est confirmée & reduite
en acte , Proserpine prend soing de l'es-
leuer durant quelque temps: Cela veut
dire , qu'elle cherche à se cacher dans les
lieux escartez & sousterrains, iusques à ce

que secouiant le frein de la honte, & de l'apprehension, elle deuiet effrontée, & se couure du pretexte de quelque Vertu, mesprisant finalement l'Infamie. Il est encore tres-veritable, Qu'vne forte affection semble auoir vn sexe ambigu, pource que son impetuosité tient de l'homme, & son impuissance de la femme.

Ils ont feint que Bacchus reuint en vie, apres estre mort, pour monstrier qu'il ne faut pas adjoûter foy aux Passions, qui ont cela de propre de paroistre endormies, & comme esteintes: mais qui ne manquent iamais de se resueiller bien-tost, quand l'occasion s'en presente, ou lors qu'elles ont tant soit peu de matiere. Quant à l'inuention de la Vigne, ie la trouue ingenieuse & prudente, pource que toute Affection est accorte & actiue à chercher des allechemens. Mais entre tant de choses qui sont paruenues à la connoissance des hommes, il n'en est point de plus puissante que le Vin, pour esueiller & en-

flammer quelque Passion que ce soit: aussi tout le reste n'a rien de commun avec cecy. L'on attribue à Bacchus l'honneur d'auoir cōquis plusieurs Prouinces, & entrepris vne guerre eternelle, pource que la Conuoitise ne se contente jamais des choses acquises; au cōtraire elle veut tousiours passer outre, esprise qu'elle est d'vn desir insatiable & sans bornes.

Les Tygres se tiennent auprès d'vne Passion si dereglee, & tirent son Char, pour monstrer que lors que l'Affectiōne va plus à pied, mais en coche, ayant gaigné la victoire sur la Raison, elle se montre cruelle & indomprable à tous ceux qui s'opposent à ses forces. Or ce n'est pas sans suiet que certains Demons ridicules sautent autour du chariot de Bacchus, à cause que toute Passion débordée produit aux yeux, en la bouche, & en l'action, des mouuemens inciuils, brutaux, mal-seants, & pleins de legereté: d'où vient que tel paroist agreable à soy-mesme en quelque esmotion de Cholere

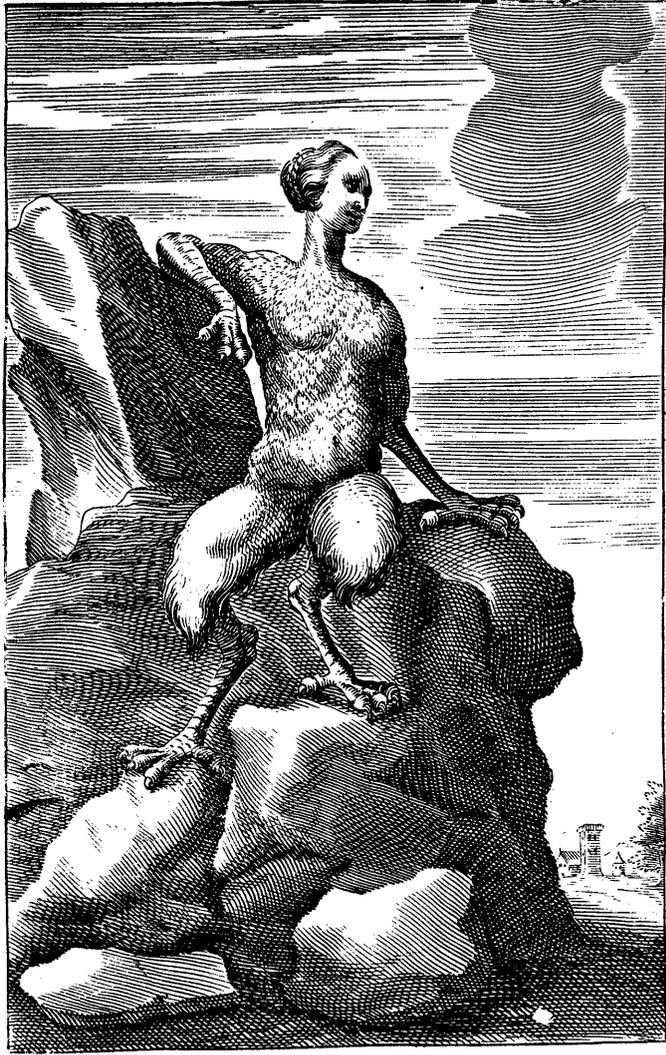
d'orgueil, où d'Amour, qui semble tout à fait ridicule & difforme aux autres.

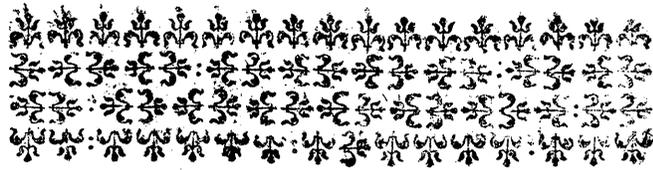
Les Muses tiennent compagnie à Bacchus ; pour monstrier qu'il n'est point d'Affectiõn qui ne semble fauorifée de quelque Doctrinẽ ; Et c'est en cecy que la complaisãce des esprits amoindrit la majesté des Muses, lors qu'elles se rendent esclaves de l'Affectiõn, au lieu d'estre les guides de la vie. Entre les autres Allegories celle-cy me plaist ; à sçauoir que Bacchus se rendit amoureux d'une femme abandonnée d'un autre mary ; estant certain que l'Affectiõn veut & desire ce que l'Experience a rebuté. Enquoy j'aduise tous ceux qui s'assujettissent à leurs propres affectiõns, & qui les suiuant ne font qu'accroistre le prix des choses dont ils veulent jouir (soit qu'elles consistent aux honneurs, aux richesses, amours, en la gloire, en la science, ou en telles autres qualitez) qu'ils suiuent indiscrettement des passions, que les autres ont quittees il y a long-téps, apres les auoir esprouees.

Le Lierre fut consacré à Bacchus avec beaucoup de mystere. Cét arbre a cela de propre, de conferuer sa verdure en Hyuer: puis de ramper autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'Affectiõ, qui par le moyen de la repugnance, & cõme par vne maniere d'Antiperistase ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyuer, à l'imitation du Lierre. Pour le regard du second, l'excez de la Passiõ qui predomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se messant comme le Lierre & tournoyant parmy eux. Ce n'est pas merueille encore, si les coutumes supicieuses s'attribuēt au Dieu Bacchus, estât veritable que toute Affectiõ desreglée se laisse emporter entierement aux fausses Religions, & qu'elle se tourne en fureur, s'il luy aduient d'assiēger l'homme avec trop d'effort & de violence.

L'outrage fait à Pentec par les Prestres

Arrestes de Bacchus qui le desmembrent avec Orphée, nous apprend qu'une Affection ardente se rend ordinairement reuesche, & du tout cõtraire, soit aux curieuses recherches, soit aux avertis salutaires & libres. Bref, la cõfusion entre les personnes de Bacchus, & de Jupiter, peut estre fort proprement adaptée à nostre propos, veu que les entreprises illustres & honorables, jointes aux merites signalez & glorieux, procedēt tantost de la Valeur ou de la Raifon, & tantost d'une Affection cachee, ou d'une Contouite secrete; quelques loüanges qu'y puissent apporter les langues, & les voix de la Renommée; de maniere qu'il n'est pas beaucoup facile de distinguer les faits de Bacchus d'avec ceux de Jupiter.





De la Science & de la Pratique jointes ensemble.

DISCOURS XX.



Es Anciens ont tenu le Sphinx pour vn Monstre, qui paroistoit diuersement à la veüe. Il auoit le visage & la voix d'vne jeune fille, les plumes d'vn oyseau, & les pieds d'vn griffon. Sa demeure ordinaire estoit au pays de Thebes, sur le sommet d'vne haute montagne, d'où il sortoit pour se mettre en embusche dans les grands chemins: Puis comme il auoit assailly, & reduit sous sa puissance les voyageurs, il leur proposoit certains Enigmes enbarassez & obscurs,

R ij

qu'on estimoit venir de la part des Muses. Si ceux auxquels il les proposoit estoient si mal heureux, que de ne sçavoir expliquer, ny résoudre ses demandes, qui estoient toujours confuses, & ambiguës, il les deschiroit tout aussi-tost. Cette misere ayant duré long temps, les Thebains proposerent pour recompense l'Empire de Thebes, à quiconque pourroit expliquer les Enigmes du Sphinx, puis qu'il n'y auoit point d'autre moyen pour le vaincre.

La grandeur de ce salaire esmeut tellement Oedipe, homme prudent, & plein de viuacité, mais incommodé de ses jambes, qu'il se resolut d'en venir à l'espreuve. S'estant donc présenté au Monstre avec beaucoup de confiance, d'abord il luy fut demâdé, Quel pouuoit estre l'animal qui venoit au mode à quatre pieds, qui n'en auoit que deux par apres, puis trois, & à la fin quatre, comme auparavant. Oedipe respondit à cecy sans s'e-

stonnet, Que cét Animal n'estoit autre que l'homme, qui apres sa naissance sembloit aller à quatre pieds, tant qu'il estoit enfant, se soustenant par le moyen de ses iambes & de ses mains: mais qui deuenu grand à quelque temps de là, se seruoit des deux pieds, iusques à ce qu'en sa vieillesse il prenoit vn baston pour s'appuyer, si bien qu'il sembloit en auoir trois; & finalement en son dernier âge, ses nerfs estant affoiblis, il demouroit couché dans son liçt, où il rampoit, côme s'il en auoit quatre. Oedipe ayant gaigné la victoire par cette veritable responce, donna la mort au Monstre, dont le corps fut mis sur vn âsne, & ainsi mené en triomphe. Dauantage on le fit Roy des Thebains, suiuant les conditions accordées.

Cette Fable, qui n'est pas moins ingenieuse que belle, sèble auoir esté inuêtéé sur le suiet de la Science jointe à la Pratique. Car ce n'est pas sans raison que la Science peut estre appellée vn Monstre,

d'autant qu'elle produit dans les esprits des ignorans d'estranges estonnemens. Elle est differente de figure & de veüe, pour les aduersitez des fuiets auxquels elle s'occupe. Son visage ressemble à celuy d'une femme, & sa voix aussi, à cause de son agrément, & des charmes de son langage. On luy donne des ailles, pource que les inuentions discourent & volent en mesme temps; car les Scièces se communiquent entr'elles, comme nous voyons qu'en vn instant vn feu en allume vn autre. C'est fort à propos qu'on luy attribue des griffes aigües & rauissantes, pour montrer que les aeguments & les axiomes des Scièces penetrent bien auant dás l'esprit & qu'ils s'y attachent de telle sorte, qu'il luy est presque impossible de bouger, & de se desueloper. Le Saint Philosophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & des cloux, qui penetrent fort auant.* Or il n'est point de Science qui ne semble faire sa

demeure lur les montagnes : car on la tient de foy pour vne chose sublime, & qui d'en-haut defcouure l'ignorance de toutes parts, comme du fomme't de quelque rocher.

L'on feint encōre que la Science se met en embusche aux chemins publics, pour ce qu'en quelque lieu qu'ō se treuve; durant ce pelerinage de la vie humaine, il se presente tousiours assez de matiere & de fuiet à la Contemplation. Ce Monstre propose aux hommes des questions difficiles, & des Enigmes diuers; approuuez des Muses, & possible ennemis de la cruauté, durant qu'ils font leur sejoar parmy elles. Car tant que nos estudes, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la Science, l'entendement n'est ny resseré ny gesné: au contraire il discourt libremēt, & quelque doute qu'il puisse auoir, il semble estre charoüillé de ie ne sçay quel plaisir, qui ne se peut exprimer. Mais depuis que ces Enigmes pas-

sent des Muses au Sphinx, c'est à dire à la Pratique, si bien qu'ils mettent en inquietude l'Action, l'Electiion, & la Resolution; c'est alors que les Enigmes commencent d'estre falcheus & cruels; D'où ils'ensuit, qu'en cas qu'on ne les puisse ny expliquer, ny resoudre, ils trauaillent estrangement les esprits des hommes, iusques à les distraire de toutes parts, & à les déchirer entierement. C'est pourquoy deux conditions se proposent en cét Enigme, à sçauoir la ruyné de l'esprit à celuy qui ne les sçait point expliquer; & l'Empire, à quiconque en donne l'intelligence. Car l'homme qui entend bien vne chose, en acquiert la fin; & il n'est point d'Ouurier qui n'ait de l'empire sur son ouirage. Bref, ces Enigmes sont de deux sortes; dont l'vne comprend la nature des choses, & l'autre celle de l'homme: Aussi deux Empires sont les recompenses de ceux qui les sçauent expliquer; à sçauoir l'Empire sur la Nature, & l'Empire sur les

hommes. La propre & dernière fin de la vraie Physique, n'est autre que l'Empire sur les choses naturelles, c'est à dire sur les Corps, sur la Médecine, & sur vne infinité d'autres objets semblables, bien que les Professeurs, qui dans les Ecoles demeurent satisfaits de tout ce qui se présente d'abord, semblent mépriser, & comme rejeter les choses, & leurs effets. L'Enigme proposée à Oedipe, pour l'explication duquel il s'acquitt le Royaume de Thebes, appartient à la nature des mortels. Aussi celui qui a pénétré comme il faut dans celle de l'homme, peut de soy-mesme forger sa Fortune, & se dire nay pour commander, chose qui fut attribuée autrefois aux Arts des Romains.

Souviens-toy, Romain, de régir sous tes Loix.

Les Peuples de la terre, &c.

Suivant ce que ie viens de dire, ce ne fut pas sans sujet qu'Auguste Cesar prit pour Embleme le Sphinx, soit qu'il le

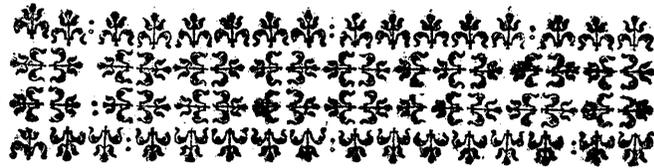
fist à dessein, ou de cas fortuit ; Et à vray dire, ce Prince bien plus sçauant que tous les autres dans les maximes d'Estat, expliqua fort heureusement durant le cours de sa vie plusieurs Enigmes, sur la nature de l'homme; En quoy certes s'il eût manqué d'inclination & de viuacité, il fust tombé plusieurs fois en des perils manifestes, & qui eussent attiré sa ruine. La Fable adjointe, Que le corps du Monstre vaincu fut mis sur vn Asne : ce qui me semble inuenté avec beaucoup de gentillesse, pour montrer qu'il n'est point de chose si subtile ny si cachée, qui ne puisse estre comprise par vn esprit pesant & retif, apres auoir esté publicé, & bien entenduë.

Il ne faut point oublier icy, Que le Sphinx fut vaincu par vn hōme qui auoit les jambes toutes gastées; estant certain que ceux qui courent à la haste à l'explication des Enigmes, sont enfin vaincus par le Sphinx ; & qu'au lieu de venir

veritablement aux effets, ils ne font
que lasser & deschirer leur esprit, à for-
ce de controuerses & de disputes.







*Des Voluptez & de leurs
allechemens.*

DISCOURS XXI.

CE que l'on raconte des Syrenes s'approprie fort bien, mais en vn sens assez commun, aux pernicious allechemens de la Volupté. Surquoy ie diray, que la Sagesse des Anciens est comme vn raisin qui n'a pas esté bien espreint : car quelque chose qu'on en puisse tirer, le meilleur y demeure tousiours. Les Syrenes, filles d'Achelous & de Terpsichere, qui est vne des neuf Muses, eurent des ailles au commencement ;

mais elles en furent enfin priuees, pour auoir temerairement desfié les Sœurs d'Apollon. De leurs plumes les Muses en firent des guirlandes; depuis elles eurent tousiours des ailles sur leur teste, hormis les Sœurs des Syrenes: leur demeure ordinaire estoit en certaines Isles delicieuses: d'où descourant les vaisseaux de loin; apres les auoir abordés, elles amusoient premierement par leur chant les nauigateurs, puis les charmoient de telle sorte, qu'elles leur donoient la mort; s'il leur aduenoit de tomber vne fois en leur puissance. Elles ne chantoient pas tousiours vne mesme chose; mais allechoient vn chacun par les moyens qui leur sembloient les plus conformes à son inclination. Cependant elles causoient de si grandes pertes, que leurs Isles se descouuroient de fort loing toutes blanches d'ossements, pitoyables restes des corps qu'on n'auoit daigné enseuelir. A ce mal vniuersel furent trouués deux differens

remedes, l'un par Vlyffe, & l'autre par Orphee. Les compagnons d'Vlyffe eurent commandement de leur Chef de se boucher les oreilles de cire. Luy-mesme desirant d'en voir l'espreuve, & de s'exempter du peril qu'il menaçoit, se fit attacher fort & ferme au mast du navire, & commanda tres-expressément à ses gens de ne le point deslier, quelques instantes prieres qu'il leur en fist. Pour le regard d'Orphée, sans se reduire aux fers ny aux chaines, il se mit à chanter tout haut sur sa lyre les loüanges des Dieux immortels; Et ce fut par ce moyen qu'il se tira de danger, en euitant les chants de Syrenes.

Cette fiction regarde les diuerses façons de viure des hommes, & semble contenir en soy vne Parabole, qui n'est pas moins euidente qu'elle est agreable. Les Voluprés, qui par maniere de dire, procedent d'un trop grande abondance de choses, & d'un excez de plaisir, sou-

loient autrefois, comme aîlées, ravit les personnes par leurs premiers allechemens ; mais la Science a fait en sorte de tenir l'esprit humain tant soit peu en arrest, & de penser à ce qui luy peut aduenir ; si bien que par ce moyen elle a coupé les aîles aux voluptez, chose qui est aduenüe au plus grand honneur des Muses. Car depuis que par l'exemple de quelques - vns, l'on descouurit que la Philosophie pouuoit faire naistre le mespris de la Volupté, on la tint aussitost pour vne Science assez forte, pour eleuer l'ame au dessus de la terre, où elle estoit attachée, & rendre mesme celester les pensées humaines, dont la vigueur est au chef. La mere des Syrenes demeura seule sans aîles, & fut cōtrainte d'aller à pied. Celle - cy n'est sans doute autre chose, qu'un amas de Sciences legeres ; qui n'estant inuentées, que pour la Volupté, semblent neantmoins auoir esté grandement estimées par cét Ancien
Petronius,

Petronius, qui apres auoir receu vn arrest de mort, chercha les delices au bord de sa fosse; de sorte, comme dit Tacite, que se voulant seruir des Lettres à sa consolation, il ne dit rien de conforme à la vraye constance, s'amusant à proferer des vers pleins de bagatelles, tels que ceux-cy.

*Passons ma chere Lesbie
Heureusement nostre vie,
Et n'estimons vn festin
Le trop seuer langage
Des Vieillards, dont la vertu
S'abat sur le dernier âge.*

Et ces autres,

*Que le Vieillard au droict s'applique,
Et qu'un Esprit melancholique
Examine avec passion
Le Vice, ou la perfection.*

Tel sçauoir semble vouloir derechef

oster la Couronne aux Muses, & rendre aux Syrenes leurs ailles. Nous auons desia dit que leur sejour estoit en certaines Isles delicieuses; pour monstret, que ceux qui ayment les Voluptés, cherchent des lieux à l'escart, pour les y gouster avecque plus de mollesse & de liberté. Quant au chant artificiel de Syrenes, & au dommage qui s'en ensuiuoit, c'est vne chose si commune à tous, & si claire de foy, qu'elle n'a pas besoin d'interprete. Ce qu'on dit des ossemens des corps qu'elles deuoroient, qui se decouuroient de loing, comme des montagnes blanchissantes, est vne chose qui tient plus du subtil que du vraysemblable. Et toutesfois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy, ne seruent de gueres contre la corruption des Voluptés, quelques clairs & manifestes qu'ils soient. Il ne reste maintenant que le Symbole des remedes, qui n'est ny secret, ny

destitué de prudence. Car trois choses nous sont proposées, pour guerir vn mal si grand & si violent que celuy - cy ; dont il y en a deux qui viennent de la Philosophie, & le troisieme de la Religion.

Le premier moyen d'eiter le danger, est de luy resister d'abord, en fuyant soigneusement toutes les occasions qui peuvent tenter l'esprit, ou bien le porter au mal. Dequoy nous est vne fort belle figure la prudence qu'eurent les compagnons d'Ulysse à se boucher les oreilles de cire ; remede qui s'applique pour l'ordinaire aux courages mediocres & ramparts, au lieu que les esprits sublimes & genereux ont moyen de se trouuer en seureté, mesme au milieu des Voluptés, pourueu qu' auparauant ils se soient fortifiés d'vne ferme & inuincible resolution. Je diray bien d'auantage, c'est qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres

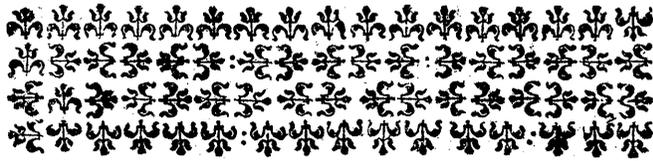
vertus, & de descourir la brutalité des Voluptés iointe à vn excez de folie, la cōtemplant plutoft pour la mēspriser, que pour en aprouer l'vfage. C'est ce que dit Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est trouué plongé, il conclud par cette belle sentence, *la Sapience ne m'a iamais abandonné.*

Aussi est-il veritable, que ces Herôs peuuent quelque-fois estre comme inébranlables au milieu des plaisirs, & se tenir debout dans leurs precipices ; pourueu toutesfois qu'à l'imitation d'Ulyssē ils defendent à ceux de leur conseil de ne leur obeyren ce qui est nuisible, & capable de leur corrompre l'esprit. Mais de tous les remedes que nous venons de donner, le plus vtile & de plus grand efficace est celuy d'Orphée, qui rendit sans effect les voix des Syrenes, en chantant les loüanges des Dieux. Par où nous sommes

aduifés , que les meditations des choses
diuines surpassent en douceur & en force
tous les plaisirs de nos sens.







De la Discorde, & de ses effets.

DISCOVRS XXII.



Es deux personnes illustres, que vous voyés assises dans vn mesme Throsne, tesmoignét assez à leur mine combien est grande l'inquietude de leur Ame, & le iuste suiuet qu'elles ont d'aprehender cette Furie qui les menace. C'est la plus dangereuse des Eumenides; i'entends la Discorde, dont le regard contagieux n'est pas moins à craindre que le Flambeau qu'elle porte. Elle s'en sert d'ordinaire à bruller les

S iij

Cœurs, apres qu'elle y a fait glisser dedans vne Hayne secrette, & vn infatiable desir de Vengeance Ainsi d'vne petite flammeche elle en allume souuent vn grand Brasier, & reduit en cendre en moins de rien des Villes entieres, qui font l'ouurage de plusieurs siecles. Car c'est par elle, comme dit Saluste, que les plus grandes choses s'aneantissent, ainsi que les moindres prennent accroissement par l'Vnion mutuelle. A cecy se rapporte l'exemple de cet ancien Roy des Parthes, qui se voyant sur le poinct de sortir du monde, fit appeller deux de ses Enfans, à l'vn desquels i donna six fleches, & luy commanda de les rompre toutes ensemble. Ce que n'ayant peu faire, apres que le plus ieune les eut prises, & mises en pieces l'vne apres l'autre, ce sage Prince se seruit de cette inuention comme d'un sujet ingenieux, pour leur apprendre, Que tant qu'ils viuroient ensemble en bonne intelligence, les ennemis, quel-

que puissance qu'ils eussent, ne leur pourroient jamais nuire. C'est pourquoy Aristote en ses Oeconomiques, donnant la definition d'une vraye Cité; Elle n'est autre chose, dit-il, qu'une mutuelle vnion entre les Citoyens. Car si les habitans d'une ville veulēt bien viure, il est necessaire qu'il n'y ait entr'eux ny Diuision ny Discorde; Et en sa Politique, il preuue que l'homme n'a point de plus beau chemin que l'Vnion, pour atteindre à la parfaite Felicité. Cela fait dire fort sagement à Democrite, Qu'une ville qui se donne en proye à la Discorde, est entierement perduë; à Socrate, Qu'il n'est point de peste qui soit pareille à la Dissension; & à Pisistratus, Que la plus grande faute que puissent faire des Citoyens, c'est d'estre eux-mesmes les Boute-feus des guerres ciuiles.

Mais qu'est-il besoin de recourir aux raisons, pour appuyer vne Verité qui se soustient d'elle-mesme, & que tant

d'exemples que nous en auons, ont renduë indubitable? N'est-il pas vray que les partialités des habitans de Babylone, furent cause que Cyrus ruïna leur ville de fond en comble? L'ancienne Carthage ne fut elle pas destruite par les sanglantes mutineries de ses principaux Citoyens? Ne sçait-on pas qu'Alexandre se feruit accortement de la diuision des Grecs, pour se les assujettir, & que les Iuifs trouuerent la perte de leur estat dans les propres desordres de leurs Tribus? Il faut qu'ó m'aduoüe, que Semiramis n'eust pas si facilement subjugué les Indiens, sans les impetueux orages qui s'esleuerent entr'eux; Ny que le peuple d'Athene n'eust pas si souuent vaincu le Lacedemoniens, si la seule Discorde n'eust esté la principale cause de leur malheur. Ce fut elle-mesme qui fit tóber les Numides sous la puissance des Romains, & qui perdit enfin la fleurissante Ville de Rome, apres qu'elle eut durant tant d'annees vescu dans le

calme. Il ne faut donc pas s'estonner , si l'Athenien Aristides fit autrefois de si grands efforts, pour pacifier les troubles, qui naissoient de iour en iour, & qui prenoient de nouveaux accroissemens entre ses Compatriotes ; Ny si le Censeur Cassius preferant à toute autre chose le bien de la Republique , consacra son Palais à la Concorde, & luy dressa vne riche Statuë, affin que tous ceux qui le visiteroient fussent aduertis ; Que les ennemis de la tranquillité publique n'estoient point les bien-venus chés luy.

Le diuin Platon traittant de la Discorde, dit que c'est le propre de ce mal contagieux, de s'attaquer aux plus saines parties d'un Estat; de renuerser pesse-messe les bonnes loix ; de mespriser les Magistrats, de forcer les Iugemens, & de remplir toutes choses de cruauté, de violence, & de rage. Car il est certain que tous les lieux où elle se donne de l'empire, deuiennent enfin autant de Forests, qui ne

font peuplées que d'hommes sauuages & brutaux. Apres la ruine de Numance, que les Romains auoient long temps tenuë assiegee, bien que toutesfois en vain. Scipion ayant vn jour prié Tirefias, Prince des Celtes, de luy dire la cause d'vne si forte resistance, n'en eut point d'autre response ; sinon que la mutuelle vnion des forces de l'ennemi l'auoit tousiours defenduë, & que son mal-heur ne procedoit que de sa propre Discorde. Par où l'on peut bien iuger, que tout ce qui est aduenü de tragique & de lamentable aux hommes, a tousiours pris son origine de ce pernicieux venin, & de cette peste vniuerselle. D'elle mesme aussi se doit ensuiure la dernière decadence des choses du monde, qui n'arriuera iamais qu'on ne voye incontinent tout l'ordre de la Nature se des-vnir, & tous les Elemens se dissoudre, à force de renouveler l'vn contre l'autre leur ancienne querelle. Ce qui monstre assez, que les plus celebres Autheurs de

l'Antiquité, n'ont pas sans raison accusé
cette Furie d'estre cause de la desolation
des Royaumes, & de celle des grâds Prin-
ces; Ce qu'un des meilleurs esprits de no-
stre siecle a iudicieusement exprimé par
ces beaux vers,

*La Discorde au crein de Couleuvres,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres,
Qu'en la fin mesme des Estats:
D'elle nasquit la frenesie
De la Grece contre l'Asie;
Et d'elle prirent le Flambeau,
Dont ils desolerent leurs terres,
Ces deux Freres, de qui les guerres
Durent encore dans le Tombeau.*





De l'Esprit du Monde.

DISCOURS XXIII.



On dit de Pluton, Que l'Enfer luy estant escheu en partage, il perdit toute esperance de se pouvoir jamais marier avec quelque Deité celeste, s'il y procedoit par les voyes qui sont ordinaires à l'Amour : si bien qu'il falut de necessité qu'il tournast ses desseins au Rauissement.

Il sceut donc si bien prendre son temps, qu'il raut Proserpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueilloit des Narcisses dans les prairies de Sicile, & ainsi l'ayant enleuée

dans son coche, il la mena droit aux lieux
sousterrains, où d'abord elle fut hono-
rablement receüe, & saluée Reyne des
Enfers. Cependant Cerés ne pouuant
trouuer sa Fille, qu'elle ayroit fort, en
fut tellement faschée, qu'avec vn flam-
beau qu'elle prit en main, elle courut
tout le monde pour la chercher. Mais
comme elle vid que toute sa queste estoit
inutile & qu'il y auoit quelque appa-
rence qu'elle estoit dans les Enfers, elle
eut recours aux gemissemens & aux lar-
mes, ne cessant d'importuner le Pere des
Dieux qu'il luy fist rendre sa fille. En ef-
fect, Iupiter touché de ses prieres, ordon-
na en sa faueur, Que si Proserpine n'auoit
encore gousté d'aucune chose de celles
qui estoient en Enfer, il seroit permis à
Cerés de l'enleuer : mais cette condition
fut nuisible à Cerés, d'autant qu'il se
treuua, que Proserpine auoit mangé trois
grains d'vne Pomme de Grenade. Pour
tout cela neantmoins Cerés ne quitta
point

point son entreprise, & recourut derechef aux plaintes & aux prieres. A raison dequoy Iupiter voulut, Que Proserpine partageant le temps de l'année seroit six mois avec son mary, & autant de temps avec sa mere. Il aduint depuis, que par vn effort vn peu trop audacieux, Thesee & Pirithous essayerent de la ravier à Pluton, & de l'enleuer hors de sa couche. Mais le malheur voulut pour eux, qu'estans lassez du chemin, comme ils furent arriuez là bas, ils s'assirent sur vne pierre, d'où ils ne purent jamais bouger, mais y demurerent attachez eternellement. Le Royaume des enfers demeura doncques à Proserpine, à laquelle fut deferé vn excellent priuilege. C'estoit vne Loy generale, Que quiconque descendroit aux Enfers, n'en pourroit iamais reuenir. Or à cette Loy fut adioutée cette exception, Que si quelqu'vn portoit vn rameau d'or en la maison de Proserpine, il auroit moyē d'aller dans ces demeures sombres, &

T

mesme de s'en tirer. Ce Rameau, unique en son espece, se treuvoit dans vne grande & obscure forest, & n'auoit aucune tyge. Il pouffoit d'vn autre arbre que du sien ses rameaux dorez, dont les fueilles ressembloient à des gluaux: Que si l'on en coupoit vn, il en croissoit auuistost vn autre.

Cette Fable, qui appartient à la Nature, semble esplucher de prez la Force, l'Abondance, & la Fecondité, qui se treuuēt aux lieux sousterrains. C'est d'où les choses du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes; jusqu'à ce qu'elles retournent enfin à leur premier estre, & qu'il s'en faict vne resolution entiere. Par Proserpine les Anciens ont voulu signifier cēt Esprit celeste, qui se cache & se renferme dans la terre, representée par Pluton; Cēt Esprit, dis-ie, qui separé du Globe superieur se retient soy-mesme, comme il nous est declaré par ces vers:

*Soit que par sa fraîcheur, il faille que la terre
Les semences du Ciel en ses veines enserre.*

L'on feint que ce même Esprit a esté enleué de terre, pource qu'il est impossible de le rendre *Fixe*, tant qu'on luy donne le temps de se rendre *Volatile*: si bien que par vne soudaine distraction, on le voit se cogeler & se fixer, comme si quelque vn vouloit mesler ensemble l'air avec l'eau; ce qui ne se peut autrement que par le moyen d'une *Circulation* rapide, & précipitée: D'où il s'ensuit que l'on voit ces deux corps assemblez dans leur propre escume, & l'air comme enleué hors de l'eau. Ce n'est pas sans sujet qu'on adjouste, Que le ravissement de Proserpine aduint, lors qu'elle cueilloit des Narcisses dans la vallée, pource que Narcisse prend son nom de l'assoupissement, qui le saisit quand il fut changé en cette fleur. Cela nous apprend, Qu'il faut ravir l'Esprit de la Matière terrestre, puis le préparer & le disposer, quand il commence de s'endur-

cir, & de se congeler. C'est encore avec vne tres-grande raison qu'on attribué à Proserpine vn honneur qui n'appartient qu'à elle seule, quand on l'appelle Dame, & maistresse de *Dis*; à cause que cét Esprit là gouerne toutes choses en ces lieux sousterrains, sans qu'il semble que Pluton, qui en est estonné, s'en aperçoie luy mesme. C'est encore ce mesme Esprit que les forces célestes, denotées par Ceres, taschent de tirer, & de retenir avec vn soin merueilleux. Quant au flambeau tout ardent qui se voit dans la main de Ceres, il nous figure sans doute le Soleil, qui court autour de la terre, & qui auroit plus de force que toute autre chose à recouurer Proserpine, si cela se pouuoit, & si elle ne demeueroit immobile & ferme. La raison de cecy nous est fort bien expliquée par les conditions accordées entre Iupiter & Ceres; estant certain qu'il y a deux moyens de resserrer l'Esprit dās vne matiere solide & terrestre. Le pre-

mier se peut par *Obstruction*, ou par *Constipation*, qui est vne pure violence, & vn emprisonnement: Le second par l'administration de l'aliment proportionné; en quoy ne se trouue rien de violent, ny qui agisse avec resistance: car l'Esprit enclos treuuant dequoy se nourrir, ne cherche point à se rédre *Volatile*, & demeure *Fixe*, en sa propre terre. Cela nous est démontré par la pomme de Grenade que Proserpine goustâ; qui fut cause que sa mere Cerés ne la pût tirer des Enfers, quand pour cet effect elle courut tout le monde avec vn flambeau à la main. Aussi la principale cause pour laquelle l'Esprit des corps metalliques & des Mineraux se resserre pour l'ordinaire au dedans, c'est à raisõ de la solidité de leur masse; Mais celui des Animaux & des Plantes, habite des corps qui sont poreux, tellement que le chemin d'en sortir luy seroit ouuert, s'il n'y estoit retenu par le goust, & par le plaisir qu'il y prend Quant à la conditiõ

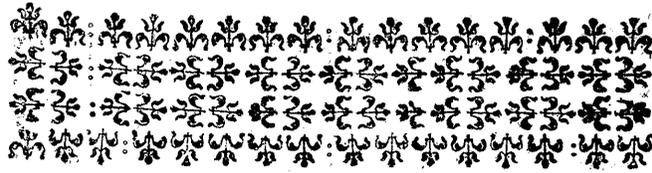
de six mois, elle n'est autre qu'une gentille description de la diuision de l'an; veu que cet Esprit espandu sur terre à l'esgard des choses Vegetables, s'esleue durant l'esté aux parties d'en haut, & se rencontre en Hyuer en celles d'embas.

Je viens maintenant à l'effort que Thésée & Pirithous firent ensemble, de mettre Proserpine hors des Enfers. Ce nous est vn exemple, Qu'il aduiét souuent que les plus subtils Esprits, qui descendent icy bas dans plusieurs corps, ne peuuent si bien faire, que de tirer & ynrir à eux les Esprits sousterrains; mais qu'au contraire estant vne fois fixes, & incorporez, iamais plus ils ne s'esleuent en haut: tellemét que Proserpine augmente par leur moyen, & son Empire & son monde. Pour le regard du Rameau d'or, je diray que c'est icy que nous ne pouuons plus soustenir l'effort des Philolophes Chymiques, qui se promettent de reformer entieremét les corps naturels, & de les tirer, par maniere de dire, de leur Enfer. Quoy qu'il en soit, il est

certain que la Chymie ne peut auoir vn fondement de Theorie: l'apprehéde fort encore, qu'en matiere de pratique, elle n'ait aucunes arres assurees.

Le la laisse donc à part, pour venir à ce dernier point de nostre Fable. Nous auons vne connoissance certaine tirée de plusieurs figures des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour vne chose du tout impossible, de pouuoir en quelque partie renouveler & reformer les Corps naturels; bien que neantmoins telle chose leur ait toujours semblé cachée, & hors de la voye ordinaire. A quoy se rapporte possible cette Feinte, que ce Rameau d'or se treuuoit dás. vne espaisse forest, entre vne infinité d'autres arbres. Ils ont feint, qu'il estoit d'or, pour denoter la longue durée de ce Metal, le representant comme enté, à cause que c'est de l'Art seulement qu'il faut esperer vn tel effect. & non pas d'aucune medecine, ny d'aucun moyen non plus qui soit naturel & simple





Des Rebellions.

DISCOURS XXIV.



Es Poëtes ont feint, Que la De-
esse Iunon faschée de ce que Iu-
piter auoit de soy-mesme enfan-
té Pallas, pria les Dieux qu'il
luy fust permis encore à elle, de pou-
uoir engendrer toute seule, sans iouïf-
sance de son mary. Ils disent là dessus,
qu'elle fit si bien par ses importunes
prieres, que sa demande luy fut enfin
accordée: De maniere qu'ayant esbran-
lé la terre, de ce mouuement violent
nasquit aussi-tost Tiphon, Monstre
grand & horrible, qui fut donné à

vn Serpent, comme à vne nourrice, qui eut soing de l'esleuer en son enfance. Mais à quelque temps de là, deuenu grãd & robuste, il fit la guerre au Pere des Dieux. En ce combat le pauure Iupiter tresbucha sous la force de ce Geant; qui l'ayant chargé sur ses espaules, le transporta en vn pays obscur & fort esloigné, où il le laissa tout impuissant, & mutilé de ses membres, apres luy auoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & soy. Peu apres il arriua que Mercure desroba ses nerfs au Geant, & les rendit à Iupiter; qui s'en estant renforcé, assaillit derechef Tiphon. La premiere atteinte qu'il luy donna, fut vn coup de Foudre, qui luy fit resprendre quantité de sang, d'où nasquit la venimeuse engeance des Serpens qui sont sur la terre. Tiphon cependant voulut mettre son salut en la fuite; mais il fut contraint de se laisser choir, affoibly du coup qu'il auoit receu. A quoy Iupiter ayãt

pris garde, il le precipita soudainement au pied du mont *Ætna*, ainsi il l'escrasa deffous le faix de cette Montagne.

Cette Fable a esté inuentée, pour estre comme vn Symbole de la Fortune des Roys, & des Rebellions qu'on voit ordinairement aduertir dans les Monarchies. Car les Rois font, par maniere de dire, mariez avec leurs Royaumes, comme *Iupiter* avec *Iunon*. Mais il aduint la pluspart du temps, que l'habitude qu'ils ont à regner, est la chose du monde qui les traueille dauantage, & qui les reduit plustost à la Tyrannie. De maniere que sans se soucier de se tenir à l'auis de leurs Estats, ils ne veulét engendrer que d'eux mesmes; C'est à dire, que leur intention est, de gouuerner toutes choses comme il leur plaist, & de ne suiure point d'autre Loy que leur propre volonté. Cependât, tel procedé insupportable à vn Peuple, fait qu'il tasche encore de son costé de creer vn Chef, & de l'aggrandir. Or comme

ces menées naissent ordinairement des secrettes intelligences de la Noblesse, & des plus grands du Royaume; apres qu'on les a bien dissimulées, l'on tasche de faire souleuer le peuple, d'où s'ensuit vne certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choses reduites en tel estat se fomentēt encore plus par la malignité naturelle du Vulgaire, qui est vn Serpent grandement dommageable aux Roys. comme ces nouveaux troubles ont pris tant soit peu d'haleine & de force, ils aboutissent en fin à vne manifeste Rebellion: Et d'autant que les maux qui en reuiennent aux Roys & aux Peuples sont infinis, elle nous est representee sous l'horrible figure du monstre Tiphon. On luy donne cent testes, pour les diuerses entreprises, & les executions qu'elle fait. Ses bouches qui vomissent le feu, denotent les embrasemens; & les Serpens dont elle est enuironnée, demonstrent les maladies contagieuses

qui l'accompagne par tout, principalement dans les sieges des Villes. Ses mains de fer signifient les assassinats & les meurtres : Ses griffes plus rauissantes que celles de l'Aigle , les extorsions & les voleries. En vn mot , tout son corps semé de plumes est vn Hierogliphe des apprehensions , & des nouvelles que les Courriers apportent à tout moment. Ces Rebellions sont quelquefois si puissantes , & se fortifient de telle sorte , que les Roys, cōme transportez ailleurs par leurs suiets mutinez, sont contraints de quitter leurs Thrōnes, & leurs meilleures villes, pour se retirer en des lieux obscurs, mesmes aux confins de leur Royaume, comme ils ont perdu leurs principaux nerfs , qui sont l'argent & la Maiesté. Mais apres que leur Prudence a bien combatu les disgraces de la Fortune , ils recourent enfin ces nerfs , par l'industrie & par la Vertu de Mercure ; c'est à dire, que deuenus affables & recōciliez avec les volontez & les

courages de leurs suiets, ils regaignent souuent par leur moyé, vne prompte assistance d'argent; & en eux-mêmes vne nouvelle vigueur de leur propre autorité. Toutefois, ceux qui sçauent joindre la ruse à la Prudence, se gardent fort bien de tenter derechef la Fortune, & de reprendre les armes; ce qui n'empesche pas pourtant qu'ils ne soient toujourns attentifs à considerer s'il n'y a point moyen de ruiner les factions des Rebelles, par quelque action illustre & memorable.

Que si leur dessein reüssit; ces Mutinez deuenus foibles à l'instant, & tous effrayez, se tournent d'abord aux menaces & aux insoléces, qui ne sont que sifflemens de Serpens. Mais enfin, comme ils voyent leurs affaires au desespoir, ils mettent toute leur assurance en la fuite; si bien qu'ils commencent à se laisser choir: Et c'est alors que les Roys ont beau moyen de leur mettre en queuë vne bonne Armée, & de les poursuiure en toute assu-

rance, pour les accabler, comme avec le
mont *Ætna*, par les forces de leurs Roy-
aumes.







Du Zele indiscret.

DISCOURS XXV

Les signalez faits d'armes de Diomedé rendoient sa gloire fleurissante de toutes parts, quand la Déesse Pallas, qui l'aymoit extrêmement, & qui le connoissoit assez prompt, luy dit vn iour qu'il frappast hardiment sur Venus, s'il la rencontroit dans la meſlée. Il arriua donc que Diomedé ne manqua point de mettre en execution le commandement de la Déesse, & de blesser Venus au bras droit; Acte qui luy reüssit sans chastiment durant

V

quelque temps. Ainsi apres s'estre bié mis en honneur par ses illustres faits d'armes, il s'en retourna en son pays, où apres auoir espreuüé plusieurs fascheuses disgraces, il fut contraint de s'enfuir en Italie à la mercy d'un peuple estranger. A son arrivée, la bonne Fortune le fauorifant plus qu'aparauant, luy donna pour hoste le Roy Daunus, qui l'honora de plusieurs dons, outre que des Statuës luy furent dressées en diuers lieux du país. Mais il aduint depuis, que ce mesme peuple, vers lequel Diomedé s'estoit retiré, se sentant affligé de plusieurs grands fleaux, le Roy Daunus se mit dans l'esprit, que la cause en procedoit, de ce qu'il auoit donné entrée dans son pays à vn homme Impie, mal voulu des Dieux, & qui auoit eu l'assurance d'assailir à force d'armes vne Deesse, qu'on ne pouuoit toucher feulemēt, sans commettre vne grande Impieté. Ayant donc à deliurer son país, que les méchancetés de son Hoste auoient perdu, & sça-

chant d'ailleurs qu'il valoit mieux violer le droit d'Hospitalité, que le respect qui se doit à la Religion, il fit trancher la teste à Diomedes; & voulut de plus que ses Statuës fussent demolies, afin qu'à l'advenir il n'en restast aucune memoire. Il y auoit si peu d'assurance à soupirer pour vn si estrange accident, que ses compagnons mesmes s'abandonnans aux gemissemens & aux larmes, à cause de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyseaux de l'espece des Cignes, qui chantent à l'heure de leure mort ie ne sçay quoy de melodieux & de funeste.

Le sujet de cette fiction n'est pas commun. Car toutes les autres Fables ne disent point qu'aucun Heros, reserué vn seul Diomedes, ait iamais esté si hardy, que d'attaquer vne Diuinité, les armes à la main. Cette Fable nous semble depeindre l'image & la Fortune d'vn homme violent, & qui n'a point d'autre but en ses actions, que de vouloir par la seule

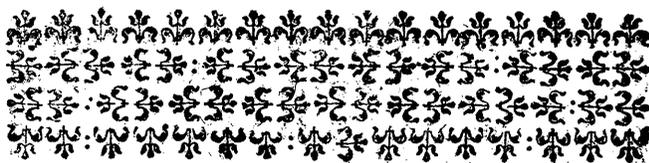
force pourfuiure, & exterminer quelque sorte de culte diuin, ou de Religion quoy que vaine & legere. Or bien que les entreprises de sang, faites pour la Religion, fussent inconnues aux Payens (estant veritable que les Dieux de Gentils n'estoient nullement jaloux de leur culte, ce qui est le propre attribut du vray Dieu) il semble neantmoins qu'en ces premiers Siecles, la Sagesse estoit si grande & si ample, que par le moyen des meditations & des simulacres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouuoient sçauoir par experience. Je dis donc, que ceux qui par des effets de sang & de feu, ou bien par l'aigreur des supplices, taschent d'arracher, & d'abolir quelque Secte, ou quelque Religion, bien que vaine, gastée, corrompue & infame (dequoy Venus est vn Hieroglyphe) & qui se trauaillent à la corriger & à la conuaincre par les armes, plustost que par la force de la Raison, de la Doctrine, & de la Sainteté de vie, ou par le

poinds des exemples & de l'Authorité, soit possible incitez à cela par la Deesse Pallas; c'est à dire par vne certaine Prudence violente, & par vn iugement trop feuer. L'efficace, où la vigueur de ces choses, les fait entrer si auant dans la consideration de telles tromperies, & des abus qui se fuiuēt de semblables fautes, qu'esmus ensemble d'vn bōzele, & d'vne hayne qu'ils ont conceuë contre les faussetez, ils s'acquierent fortuitemēt, & pour quelque tēps, vne grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choses moderées ne peuuēt estre agreables, estimāt tous les autres hommes froids & timides à comparaison de ceux cy, publie leurs merites par tout, & les considere comme insignes deffenseurs de la Religio & de la Verité. Et toutefois cette espece de bonheur & de gloire paruiēt rarement au bout de sa course. D'où il s'ensuit que si par la mort elle n'euite bien-tost la reuolution des choses, comme toute autre violence, sa

prosperité se perd sur la fin. Mais s'il ad-
vient aussi que les affaires changent de
face, ou que la Secte ravalée & persecu-
tée vienne à s'eleuer, & à prédre de nou-
uelles forces; c'est alors que les hommes
voyent leur zele indiscret entierement
condamné, leur imprudence abatuë, leur
nom rendu odieux, & tous les honneurs
qui leur estoient auparauant deferez,
changez en autant d'opprobres & d'in-
famies. L'accident tragique de Diomedé,
tué par son hoste mesme, nous apprend,
Que les troubles suscitez pour la Religión,
allument entre les plus proches parens
vne infinité de trahisons & de guerres se-
crites. Les deffenses faites de pleurer sa
mort, sur peine de punition, seruent à
monstrer, Que les hommes ont vne
inclination naturelle à la pitié; Que
les ennemis des meschancetez ne lais-
sent pas d'estre touchez de la misere de
ceux qui les ont commises; & qu'ainsi il
faut biē qu'vn mal ait atteint à son extre-

mité , quand on ne donne point de lieu aux larmes. Cela se voit ordinairement en matiere de Religión & d'Impieté. Car en cette cause, si les homes font le moindre semblant d'auoir de la compassion pour autruy , ils sont remarquez incontinent, & tenus pour suspects. Au contraire , les gemissemens & les pleurs de ceux d'une Secte n'esclattét iamais si fort qu'au dernier moment de leur vie; En cela semblables au chant de ces Oyseaux plaintifs, en la forme desquels les Compagnons de Diomedé furent changez. Cette partie de l'Allegorie est encore fort remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le suiet de la vraye Religion, ont accoustumé, comme de beaux Cygnes , de fléchir d'une merueilleuse façon les courages les moins sensibles à la pitié , & de viure dans la memoire des hommes, sans pouuoir iamais en estre effacez.





De la Matière, & de ses conditions.

DISCOURS XXVI.



LE Vieillard Prothée, comme disent les Poëtes, seruit de Berger à Neptune, & fut appelé trois fois tres grand, pour la merueilleuse connoissance qu'il auoit de l'Aduenir; car il ne scauoit pas seulement le Futur, mais encore le passé & le Present. De maniere qu'outré sa grande intelligence en l'Art de deuiner, il estoit cōme Ambassadeur & Interprete de plusieurs secrets, & de toute l'Antiquité. Son ordinaire sejour estoit dans vne grande Cauerne, où il auoit ac-

coustumé de conter sur le midy ses troupeaux de Balenes, & de s'endormir là dessus. Ceux qui se vouloient seruir de luy en quelque chose, n'en pouuoient venir à bout autrement, qu'en la liant estroitement par les bras: Alors, côme il se voyoit enchaîné; pour se deslier plus facilement il auoit accoustumé de prendre toute sorte de formes esmerueillables, & de se transformer, tantost en feu, tantost en riuere, & maintenant en beste sauuage; jusques à ce qu'enfin il reprenoit sa premiere forme.

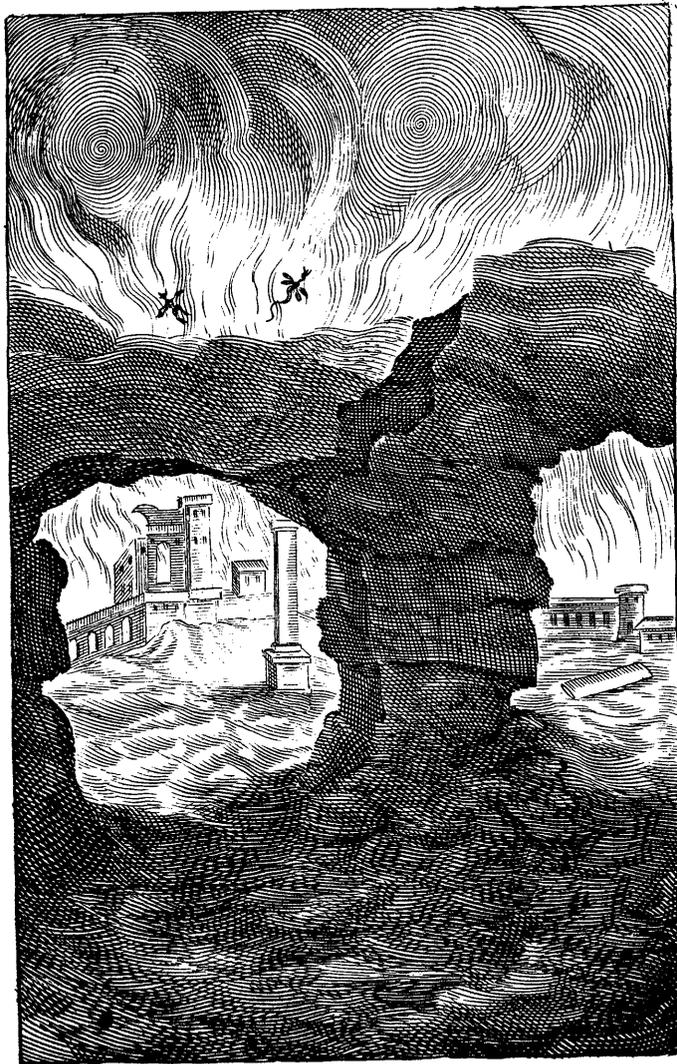
Les sens de cette fiction Poëtique semble toucher les secrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Sous la personne de Protée est comprise cette mesme Matiere, qui est la chose la plus ancienne apres Dieu. Elle fait sa demeure en la concavité du Ciel, comme dans vne Cauerne, & sert le Dieu Neptune, pource qu'il n'est point d'action, ny point de distribution de la Nature, qui ne s'exerce principale-

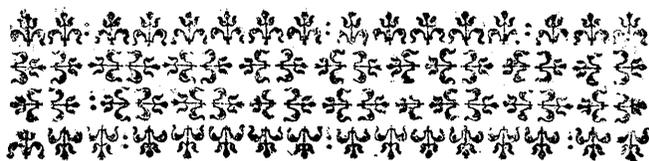
ment dans les choses liquides. Par les troupeaux de Protée sont figurees les ordinaires Especies des Animaux, des Plantes, & des Metaux : où la Matière s'espād & se conferue de telle sorte, qu'ayant vne fois acheué de former les Especies, & faict ce qui est de son deuoir, l'on diroit par apres qu'elle dort & se repose, sans faire le moindre effort de s'apprester à la procreation d'aucune autre Espeece. Cela nous est demóstré par le compte que fait Protée de ses troupeaux, deuant que dormir. A quoy il ne s'amuse ny au matin, ny au soir, mais en plein midy; pource que la generation & la corruption des choses ne se font jamais qu'en leur saison legitime, & lors que la Matière estant preparée, & disposée comme il faut, se produisent les Especies des choses. Or ce temps doit tenir vn milieu entre les premiers principes, & leur derniere vieillesse, tel qu'il fut en la premiere creation de chaque Espeece, comme la sainte Escriture

nous l'apprend: Car par la vertu de cette parole de Dieu *Producat*, la Matière obéit aussi-tost au commandement de son Createur, sans suiure ses circulations ordinaires: Si bien que tout à ce coup il se mit à reduire en acte ses œuures, & fit l'Espece.

La Fable de Prothée, libre & deslié avec son Bestail, est éd jusques icy la Narratiō; Et nous montre que l'vniuerselle Generalité des choses, avec sa fabrique, & la tiffure ordinaire, est la face de la Matière, qui n'estant ny liée ny resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiae*: Toutesfois, s'il aduient qu'un Esprit, qui excelle en la connoissance des secrets de la Nature, la traueille & la violente en quelque façon; comme si c'estoit avec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut aduenir que par la toute-puissance de Dieu) c'est alors que se trouuant à cette extremité, elle se transforme & se change diuersement, prenant plusieurs ressemblances de choses du tout

admirables, jusqu'à ce qu'en fin ayãt fait
sõ tour, elle se voit sur le point de retour-
ner en son premier estat, si la violence fa-
tale va continuant. Alors le moyen de lier
estroitement la Matiere sera plus aisé, si
on l'estreint par les bras, c'est à dire par
les extremittez. Pour le regard de ce que la
Fable adjoûte, Que Prothée fut vn excel-
lent Deuin, par qui furent cogneus trois
diuers temps, qui sont le Passé, le Present,
& l'Aduenir; cela se rapporte fort bien
à la Matiere. Car pour auoir vne parfaite
connoissance de ses proprietéz, & de son
progrez, il faut de necessité comprendre
ensemble le principal acte des choses qui
ont esté desia faites, qui se font, & qui se
feront, bien que cette connoissance ne
s'estende point sur châque partie en son
particulier.





*Des Accords, ou des Traitez
des Princes.*

DISCOURS XXVII.

DOUTES les Fables sont pleines de cét vnique serment, dont les Dieux celestes auoient accoustumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur restât à la repentance. Par ce serment ils n'inuoquoyent ny la Maiesté du Ciel, ny aucun attribut diuin, mais bien le seul Styx, qu'ils feignoient estre vn certain fleuue d'Enfer, qui serpentant par la Cour de *Dis* y rouloit ses noires ondes, & tournoyot en diuers endroits. C'estoit la seule

formalité qu'ils obseruoient en iurant, hors laquelle nul autre serment ne leur sembloit inuiolable ny ferme. Que si quelqu'un y contreuenoit, il encourroit aussi tost le nom & la peine de Patriure, que les Puissances celestes redoutoient par dessus toute autre chose; outre que durant quelques années, il estoit banny des festins & des assemblées des Dieux.

Cette Fable a ie ne sçay quel rapport avec les accords, & les traitez que les Princes font d'ordinaire; où la Verité fait voir souuent, que les conuentions confirmées par quelque sermēt, ne sont pas tousiours bien fermes: De maniere qu'on peut dire que tels sermens se pratiquent plustost par vne certaine ostentation d'honneur, de reputation, & de compliment que pour vn tesmoignage de Foy, d'assurance & de veritable effet. Que si mesme on y adioûte les liens de la Parenté, comme de certains sermens de la Nature, cela n'oste rien pour tant, ny à
l'Ambition

l'Ambitiõ, ny à l'interest particulier, ny à la licence de commander, à qui l'aduantage demeure tousiours. Ce qui est d'autant plus facile, qu'il est bien-aisé aux Princes de couvrir ensemble leur Conuoitise, & d'authoriser le peu de sincerité de leur Foy par diuers pretextes, & par belles apparences; comme n'ayant à rendre compte à personne, qui leur puisse seruir d'Arbitre. Par ce moyen il ne leur reste qu'un propre & seul fondement de bõne Foy, laquelle ne consiste point en aucune Deité celeste, mais bien en vne presente Necessité, qui est aux Grands vne puissante Deesse. Elle nous est fort bien représentée par le Styx, fleuve fatal, & qu'on ne peut repasser. Ce fut le Dieu qu'inuoca l'Athenien Iphicrates, en la conclusion de la Paix qu'il fit avec les Lacedemoniens. Or d'autant que luy seul proferra tout ouuertement ce que plusieurs autres s'imaginoient en leur ame, sans l'oser dire, il ne sera pas hors de propos de

rapporter icy ses propres paroles. Cè
 grand homme s'aduifant que ces Lacede-
 demoniens ne faisoient qu'inuenter, &
 proposer vne infinité de ruses, de Loix &
 de diuers liens, pour estreindre & arrester
 des Articles de Paix, se mit à parler ainfi:
*L'on ne peut, ô Lacedemoniens, treuuer qu'un
 seul lien parmy vous, ny establir qu'un seule
 assurance, que nous tiendrons pour inuiolable;
 si vous demeurez d'accord de nous auoir remis
 entre les mains des choses qui vous ayant osté le
 pouuoir d'offencer autruy, quand mesme vous
 en auriez toute la volonté qu'on scauroit auoir.*
 Cela monstre assez, que s'il n'y a plus
 de lieu à l'offence, ou si des accords &
 des articles rompus s'ensuit vn peril eui-
 dent de perdre l'Etat, ou d'amondrir
 ensemble le reuenu du Public: & l'on peut
 bien enfin estimer telles conuentions in-
 uiolables & saintes, ou pour mieux dire,
 comme confirmées avec vn serment fo-
 lemnel, presté sur le fleuue Styx. L'on ne
 laisse pas cependant d'estre dans vne per-

petuelle apprehension de se voir banny
pour ce temps du banquet des Dieux ;
par où les Anciens nous ont voulu si-
gnifier les prerogatiues & les raisons
d'un Estat , ensemble l'abondance & le
bon-heur qui peuvent l'accompagner.







*Qu'il n'est point de Grandeur sans
deplaisir.*

DISCOURS XXVIII.

NEMESIS, selon la Fable, fut vne Deesse reuerée d'un chacun, & redoutable à ceux qui estoient le plus en Fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la Nuit, & nous la peignent ainsi. Elle auoit des aisles au dos, sur la teste vne Couronne, en sa main droite vn jaelot de hestre, & en la gauche vn vase, dans lequel estoient enclos certains Ethiopiens. Bref elle estoit

X iij

montée sur vn Cerf, animal d'extreme vitesse à la course.

Le sujet de cette feinte semble estre tel. Par le nom de Nemesis, la Vengeance est signifiée assez clairement. Car la principale charge de cete Déesse, comme de quelque Tribun du Peuple, estoit de se glisser dans la constante & perpetuelle felicité des plus fortunez; d'y apporter de l'empeschement, de tenir en arrest les insolences, & d'en faire de mesme des prosperitez, quelques innocentes & moderées qu'elles fussent; comme n'estant permis d'admettre au banquet des Dieux aucun de la race des hommes, si ce n'étoit pour luy faire affront. Aussi à n'en point mentir, ie ne lis iamais ce chapitre de C. Plin, où il raconte les disgraces & les miseres d'Auguste Cesar (Prince d'ailleurs grandement heureux, qui auoit de la Nature vne certaine industrie de scauoir gouverner la Fortune, & de la posseder entierement, si bien qu'il fut im-

possible de remarquer jamais en son esprit la moindre apparence d'Orgueil, d'inconstance, & de bassesse de courage, veu qu'il se monstroit quelquefois resolu de mourir volontairement,) qu'en mesme temps ie ne me figure qu'il falloit que cette Déesse fust bien puissante, pour tirer vne telle Victime sur son Autel. Elle estoit fille de l'Ocean & de la Nuit, c'est à dire de la reuolution des choses, & du jugement diuin, obscur, & secret. Telle reuolution, ou plustost cette Vicissitude, nous est fort propremēt denotée par l'Ocean, à cause de son perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuit, elle est vn Symbole de la Prouidence Diuine. Les Payens mesme ont sçeu fort bien remarquer cette Nemesis Nocturne, pour mostrer que le jugement des hommes est fort different de celui de Dieu.

*Riphée y tomba mort, accident lamentable,
Bien qu'il fust des Troyens vn Chef tres-
equitable. †*

*Le plus aymé des Dieux, & le plus iuste
aussi:*

*Mais quoy ? les Immortels le voulurent
ainsi.*

Nemesis est descrite avec des ailles, à cause des soudaines reuolutions des accidens humains, qui aduiennent pour l'ordinaire, lors qu'on y pense le moins: Aussi le souuenir que nous auons des affaires du passé, nous fait voir qu'il est presque toujours aduenü, que les grands hommes, & les plus aduisez, ont trouué leur perte dans les dangers qu'ils ont méprisez. Ainsi M. Ciceron ayant eu aduis de la part de Decius Brutus, de la mauuaise volonté qu'Octauius Cesar auoit pour luy, & de son courage vlcéré, ne luy fit point d'autre responce que celle-cy: *Vrayment, mon cher Brutus, ie vous ayme d'autant plus que mon deuoir m'y oblige, ayant pris la peine de me dōner aduis de toutes ces bagatelles, qui ne meritēt pas qu'on en parle. Par l'enseigne de Souueraineté que Nemesis*

a sur la teste, est signifié l'enuieux & le malin naturel du Commun, qui a cette coutume de se resioüir, & de couronner Nemesis, quand il void tomber du haut de la rouë les plus aduancez en Fortune. Elle porte en sa main droite vne lance, ou vn Iauelot, pour en trauerfer ceux que bon luy semble. Quant aux autres, qu'elle ne veut pas tout à fait abbatre sous le joug des miseres & des disgraces, elle leur met deuant les yeux la bouteille ou la fiole qu'elle soustient de sa main gauche, où se descouure vn spectacle malencôteux & hideux à voir. Car les Grands du monde, ou ceux qui sont esleuez au plus haut cõble des felicitez de la terre, se representent sans cesse la mort, les maladies, les disgraces, les trahisons, qui leur sont tramées par les artifices des leurs; Bref les embusches des ennemis, les reuolutions des affaires, & autres tels accidens, qui semblent autant de Mores dans cette fiole; objet effroyable à la veüë des regardans.

Virgile descriuant le fait d'armes de Cleopatre en la journée Actiacque, adjoûte avec beaucoup d'eloquence & de grace,

La Reyne avec son luth femond de toutes parts

Les ardens escadrons qui suiuent le Dieu Mars;

Et ne voit pas encor la piqueure mortelle

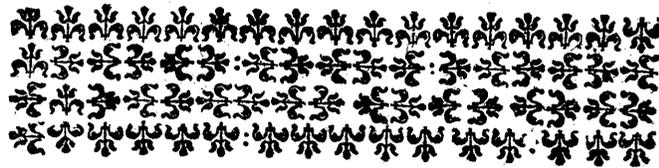
De deux cruels Serpens s'enuenimer contr'elle.

Et à vray dire, elle ne tarda gueres à voir les bataillons entiers de ces Ethiopiés, se presenter à ses yeux, quelque part qu'elle se tournast. En vn mot, ce n'est pas sans raison que la Fable adjoûte sur la fin; Que Nemesis est assise sur vn Cerf. Car bien que cét animal soit plein de viuacité, il peut arriuer neantmoins que l'homme rauy par la mort en la fleur de son aage preuienne & esuite les coups de Nemesis; comme au contraire, il faut ne-

cessairement qu'il luy soit sujet, s'il de-
vient puissant, & aduancé dans vne
grande Fortune.







*Du combat de l' Art avec la
Nature*

DISCOVRS XXIX.

A Talante estant fort prompt à la course, fit vn deffi à Hypomene, pour esprouer lequel des deux iroit plus viste, & gagneroit la victoire. Les conditions de ce combat furent, Qu'en cas qu'Hypomene vainquist, il auroit pour femme Atalante; & qu'au contraire s'il demeueroit vaincu, il le payeroit aux despens de sa vie. Il sembloit aisé de juger à qui demeureroit la victoire; puis qu'Atalante, inuincible à la course, s'estoit desja mise en honneur,

par la ruine de plusieurs, auxquels elle auoit gagné le deuant : Ce qui fut cause qu'Hypomene ayant recours à la tromperie & à l'artifice, fit prouision de trois pommes d'or, & les porta quant & soy : Comme il fut donc question d'entrer dans la lice, Atalante ne manqua point à deuancer Hypomene ; qui se voyant laissé en arriere, recourut à son artifice, & ietta en mesme temps l'une des trois pommes d'or à la veüe d'Atalante ; Ce qu'il ne fit pas en pleine lice, mais à l'escart, pour l'amuser d'auantage, & pour la mieux destourner de sa route. Ainsi la conuoitise commune aux femmes, & la beauté de cét or roulant l'allecherent si bien, qu'au lieu de courre tout droit, elle tourna ses pas vers la Pomme, afin de la prendre : Cependant Hypomene eust loisir de s'aduancer vñ peu, & de laisser Atalante derriere soy. Mais par le moyen de sa naturelle viffesse, elle ne tarda guere à reparer le dommage du

temps perdu ; & mesme elle gagna le devant à Hypomene ; qui neantmoins l'ayant amusée avec ses pommes d'or, iusques à la troisieme fois, fit en sorte qu'enfin il demeura victorieux, non pas tant par les effets de son courage, que par ceux de son propre artifice.

Cette feinte nous semble proposer vne Allegorie bien remarquable, du contraste de l'Art avec la Nature. Car il est certain que l'Art signifié par Atalante, se rend par sa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne treuve point d'empeschement ny d'obstacle, & qu'ainsi par la grande vitesse de son cours, il atteint le premier au but. L'experience nous apprend cecy tous les iours ; comme il se void par le fruit de l'arbre, qui se treuve bien meilleur enté, que celui qui prend son accroissement par le moyen du noyau que l'on plante. l'adjoûte à cecy, Qu'en la generation des pierres, la terre fangeuse de foy, ne s'en-

durcit pas si tost qu'elle fait, quand on y cuit des carreaux de brique. Que s'il est question de venir aux choses morales, l'on peut remarquer qu'un allegement de douleur, & la consolation qui s'ensuit apres quelque perte qu'on a faite, se donnent tous deux vne entrée dans l'ame par la longueur du temps, comme par un bien-fait de la Nature; au lieu que la Philosophie, qui semble estre le vray Art de bien viure, n'use point de delay, & nous presente aussi tost le temps propre à la consolation. Je sçay neantmoins qu'il est vray, que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces priuileges de l'Art sont retardez, au grand dommage des choses humaines. Car parmy les Sciences & les Arts, il ne s'en est iamais trouué aucun, qui ait constamment cōtinué iusques à la fin, sa vraye & legitime course, pour y atteindre comme à son but. Au contraire, c'est l'ordinaire des Arts commencez, d'abreger leur cours, & de le quitter; pour se
tourner

tourner du costé du gain, & vers leur propre commodité, à l'imitation d'Atalante.

Sa course elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'est donc pas merueille, s'il n'est point permis à l'Art de surpasser la Nature, ny de la ruiner quand il l'auroit vaincuë, à cause des conditions & des loix de ce Deffi. Mais il y a bien dequoy s'estonner du contraire, à sçavoir de ce que l'Art demeure soûs le pouvoir de la Nature, en luy obeïssant, comme fait la femme à son mary.





DE L'ATOME,
Ou des Principes du mouvement.

DISCOURS XXX.



Les choses que les Poëtes racontent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuvent pas être toutes apropiées à vne certaine personne; Et toutesfois si elles sont différentes, c'est de telle sorte, que bien qu'on rejette la confusion des personnes, l'on ne laisse pas toutesfois d'en retenir la ressemblance. Ils disent qu'Amour est le plus ancien de tous les Dieux, & par consequent de toute autre chose, referué le Chaos, avec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent iamais honoré de titres di-

uins. L'on ne luy donne ny Pere ny mere, si ce n'est que quelques-vns le font enfant de la Nuiet. Mais ce fut luy-mesme, qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choses du monde. Les proprieté qu'on luy attribuë font quatre, à sçavoir d'estre tousiours Enfant, Aueugle, Nud, & Archer. Ils mettent encore vn autre Amour, qui est fils de Venus, & le plus ieune de tous les Dieux. A celuy-là se donnent pareillement les proprieté du plus ancien Amour, cy-deuant alleguées, & qui luy sont conuenables en quelque façon.

La Fable penetre entierement dans la premiere naissance de la Nature. Cét Amour semble estre l'appetit, ou l'aiguillon de la premiere Matiere; ou pour le mieux expliquer, le mouvement naturel de l'Atome. Car luy mesme est cette Force ancienne & vnique, qui forme de tout la Matiere. Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dependant d'aucune cause: (or la

cause est pere de l'effect) mais bien de cette seule Force dont nous venons de parler. L'on ne peut donner aucune cause de la Nature, si nous en exceptons Dieu, qui est avant toute chose : Et ainsi il n'est ny Cause efficiente ny autre qui soit plus connuë à la Nature : tellement qu'elle n'est ny Genre ny Forme. Quoy qu'il en soit, elle est positive, & ne peut estre expliquée ; Et quand bien il y auroit moyen de sçavoir son progres, l'on n'y pourroit jamais paruenir par sa Cause ; Cette Force estant apres Dieu la Cause des Causes, & elle mesme sans Cause. Or d'autant que les hommes sont hors d'esperance de pouuoir comprendre vn si haut secret, quelque recherche qu'ils en fassent, c'est avec beaucoup de raison qu'on feint qu'il est de cecy comme du voile obscur de la Nuit. A raison dequoy le Sainct Prophete dit, *Que Dieu a fait toutes choses belles en leur saison, & qu'il a laissé le monde aux disputes des humains ;*

mais de telle sorte, qu'ils ne pourront jamais trouver les œuvres qu'il a produites, depuis le commencement iusques à la fin. Et à vray dire, la Loy de Nature reduite en sommaire, ou, si vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu sur les échantillons des choses (de la repetition & multiplication desquelles se forme toute diversité) afin de les joindre ensemble, peut bien toucher legerement les pensées des hommes, & non pas s'y soumettre.

La science des Grecs à descouvrir les Principes des choses materielles, paroist plus subtile & plus exacte que toute autre Philosophie. Mais quand il est question de mettre en evidence les Principes des mouuemens, c'est alors qu'on la treuve fort lâche & rampante. Cela se remarque en particulier dans le sujet dont nous discourens à present, où elle ne voit gueres clair, & en parle encore avec moins de perfection. Car l'opinion des Pe-

ripateticiens , traittans de l'aiguillon de la Matiere par la priuation , n'a que de vaines paroles ; Et publie seulement la chose , au lieu de la faire voir par demonstration. Ceux qui rapportent cecy à Dieu , ne parlent pas mal ; mais ils y montent en sautant , plustost que par eschellons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait vne seule Loy establee par la bouche de Dieu , & qui agit avec la Nature. C'est d'elle-mesme dont nous auons parlé cy-deuant , & qui est contenuë en ces paroles , *Les œuures que Dieu a faites , depuis le commencement iusques à la fin* Democrite considerant cette Philosophie de plus haut que les autres ; apres auoir fait son Atome de telle grandeur qu'il se le figuroit , ne luy attribue qu'un seul Cupidon , ny qu'un mouuement , y en adjoutant vn autre par forme de comparaison. Car il est d'opinion , que toutes choses courent proprement vers le centre du monde ; & que ce qui contient en soy

plus de Matière , s'en allant au même centre avec plus de vitesse , frappe ce qui en a le moins , & le chasse en haut vers son contraire. Mais cette pensée me semble encore trop référée , & recherchée avec moins de preuoyance qu'il n'en faudroit ; veu qu'il est impossible que la circulation des choses celestes , ou leur estenduë , & leur restressissement , puissent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure , touchant l'accidentaire agitation des Atomes , elle aboutit à des bagatelles , & à vne pure ignorance des choses , ce qui nous est figuré par ce Cupidon enuelopé des tenebres de la Nuiét. Considerons maintenāt les quatre proprietéz qu'on luy donne.

C'est fort à propos qu'on le feint tousiours Enfant , pource que les choses composées , sont d'ordinaire plus grandes , & plus sujettes à l'âge : mais pour le regard de leurs premieres semencés , ou de leurs Atomes , ils ne

fortent iamais d'enfance. A cecy se rapporte fort bien , que l'Amour est nud , pour monstrier qu'il n'est rien de composé , qui ne soit comme couuert d'un masque , & desguisé , si on le confidere de prés. Aussi pour en parler propremēt , ces premiers échantillons des choses , sont tous nuds & descouverts. De l'aveuglement de Cupidon l'on en tire vne Allegorie fort iudicieuse , à sçauoir que ce Cupidon , quelque puissant qu'il soit , n'est pas beaucoup preuoyant , puis qu'il marche à tastons , comme les auugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la Sageesse Diuine , que des choses qui ont le moins de preuoyance , & qui sont comme auugles , il en tire cēt ordre & cette beauté par vne certaine Loy fatale. La premiere propriété de Cupidon est d'estre Archer ; c'est à dire , Que cette vertu est telle qu'elle opere de loin , comme la fleche décochée de la main d'un puissant Archer. Car presump-

fant l'Atome & le Vuide, il s'ensuit de necessité que la vertu de l'Atome opere de loïn. Si cela n'estoit, aucun mouuement ne s'en pourroit ensuire, à cause de l'opposition du mesme Atome : au contraire, toutes choses demeureroient assoupies & immobiles.

Touchant le dernier Cupidon, c'est avec beaucoup de raison qu'il est tenu pour le plus ieune de tous les Dieux, n'ayant peu se mettre en vigueur, qu'après que toutes les Espèces furent ordonnées. Or bien qu'en cette description l'Allegorie semble faire ioug, & se transporter à ce qui touche les coustumes, elle ne laisse pas pour cela d'auoir ie ne sçay quelle conformité avec l'ancien Amour : Car à le prendre en general, Venus esueille & prouoque l'affection de procréer, que son fils Cupidon applique à l'individu. La disposition generale vient donc de Venus, & la plus exacte simpatie, de Cupidon. Ainsi celle-là dé-

pend des occasions les plus proches,
& celle cy naist des Principes les plus
hauts , & qui ont vne certaine Fata-
lité; comme de cét ancien Cupidon,
duquel toute simpathie deriue.







QUE LA CVRIOSITE'

est tousiours nuisible.

DISCOVRS XXXI.



A Curiosité des hommes à rechercher avec passion les choses secrettes, peut-estre tenuë en arrest par la consideration de ces deux exemples anciens ; l'vn d'Acteon & l'autre de Penthée. Acteon ayant fortuitement veu toute nuë la Chasseresse Diane, fut transformé en Cerf, & deschiré par ses propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il osa monter sur vn arbre, en intention de regar-

der les Sacrifices de Bacchus , qui se faisoient en secret ; il devint si hors de foy-mesme , & si transporté , qu'il luy sembloit que toutes choses étoient doubles : tellement qu'il croyoit voir deux Soleils , & deux Villes de Thebes , ce qui le faisoit courir tantost d'un costé , tantost de l'autre ; & rebrousser chemin au lieu d'avancer ; n'ayant de cette façon aucun repos, quelque part qu'il se tournât.

*Ainsi l'insensé Penthée ,
 Voit les infernales Sœurs ,
 Et les flambeaux punisseurs
 De leur troupe reuoltée :
 Il void deux Thebes paroistre ;
 Et deux Soleils radieux
 Se descourant à ses yeux ,
 Luy semble leur flamme accroistre.*

La premiere de ces Fables se rapporte aux secrets des Princes, & l'autre à ceux de Dieu. Car il est hors

de doute, que les sujets qui n'estans admis aux secrets de leurs Souverains, cherchent à les decouvrir, contre la volonté de leurs maistres, se rendent à la fin odieux : ce qui est cause que s'asseurans d'estre mal-traitez, comme ils voyent qu'on cherche de toutes parts les occasions de leur nuire, ils vivent en Cerfs, c'est à dire pleins de soupçons & d'inquietudes. Aussi la pluspart du temps il arriue qu'ils sont accusez, & ruinez par leurs propres Domestiques, qui les declarent aux Princes, pour se mettre bien aupres d'eux : Car où l'offense du Prince est manifeste, en tel cas les seruiteurs sont autant de traistres; Et ainsi les Curieux sont sujets à finir comme le pauvre Acteon.

Quant à la disgrace de Penthée, elle fut differente : Car les hommes qui sont si mal-aduisez, de ne se souvenir pas que la Nature les a fait naitre mortels ; se promettent d'attein-

dre iufques aux mifteres Diuins , par les hauts degrez de la Nature , & de la Philofophie , comme s'ils eftoient montez fur vn arbre. Ce qui eft caufe que pour punition de leur trop grande curiofité , l'Inconftance & l'Incertitude ne les abandonnent jamais. La grande difference qui fe treuve entre la lumiere de la Nature, & celle d'enhaut , fait qu'ils ne peuvent difcerner les chofes , & qu'il leur femble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie , & l'effection de la Volonté , dependent de l'entendement , il s'enfuit encore qu'ils ne chancelent pas moins en la Volonté mefme qu'en l'Opinion ; comme changeans de fentiment à tout coup. De cette façon ils femblent voir deux Villes de Thebes : par où nous font figurées les bornes des actions: pource que Penthée auoit à Thebes, fon lieu de retraite. De là vient enfin, que ceux-cy ne fçauent où aller, & que
leur

leur deſſein n'ayant point de but , ils ſe treuuent comme agitez de vagues, & trauaillez en particulier des ſoudaines failles de leur eſprit , qui les ébranlent par tout , & leur donnent de perpetuelles inquietudes.

Z





DE L'UTILITÉ DES ARTS

Mechaniques.

DISCOVRS XXXII.

LEs Anciens, sous la personne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu ébaucher la pratique & l'industrie mechanique, ensemble les artifices illicites, & employez à quelque usage mauvais de foy. Dedale estoit banny loin de son pais, pour auoir mis à mort vii de ses compagnons, emulateur de son Arts & toutesfois dans cét exil, il ne lais-

Z ij

foit pas d'estre le bien venu chez les Princes, & recherché par les habitans des Villes où il se trouuoit. Aussi à vray dire, il auoit fait plusieurs beaux Ouurages, tant à l'honneur des Dieux, que pour l'embellissement des Villes & des places publiques; qui neantmoins ne le mirent pas tant en estime, que ses artifices illicites. Ce fut luy qui donna l'inuention à Pasiphaë, d'assouuir sa brutale ardeur de s'accoupler avec vn Taureau; tellement que de la méchante industrie de celui cy, & de son méchant esprit, s'enfuiuit l'infame, & mal-heureuse naissance du Minotaure, à qui la ieune Noblesse seruoit de curée & de proye. Luy-mesme adjoustant mal sur mal, inuēta pour la seureté de ce Monstre, ce fameux Labirinthe, qui fut appellé Dedale, du nom de son Auteur; Ouurage autant signalé par son artifice, qu'il estoit pernicieux pour sa fin, & pour son vsage. Or pour se

rendre ensemble celebre en l'invention qu'il donnoit de faire du mal, & sçauant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inuenteur de l'ingenieux moyen de se tirer avec vn fil des sinueux destours de ce Labirinte. La Fable adjoûte, que Minos estoit si grand ennemy de Dedale, qu'il le poursuiuoit sans cesse, avec vn soin accompagné d'une estrange feuerité; mais que Dedale trouuoit tousiours l'invention de s'échaper de ses embusches. Bref ce fut luy qui apprit l'Art de Voler à son fils Icare; qui par vn deffaut d'experience joint à vn excez de vanité, se laissa choir dans l'eau, où il se noya.

Il semble que l'explication de cette Fable soit telle. Par sa premiere entrée nous est descouuerte l'enuie qui se treuve ordinairement entre les plus excellens Ouuriers, sur qui l'emulation a tant de force & d'empire, qu'elle semble ne mourir iamais parmy eux.

A cela succede la consideration, de la peine, de laquelle Dedale fut chastié, lors que sans preuoyance, & contre les maximes d'Estat, on se contenta de l'enuoyer en exil. En quoy certes on n'eut pas seulement l'esprit de s'aduifer, qu'en quelque part que les bons Ouuriers se trouuent, ils sont tousjours les bien-venus chez tous les peuples, si bien que l'exil ne peut seruir de supplice à celuy qui excelle en son Art. Il est fort difficile que les autres conditions, & les differentes manieres de viure fleurissent hors de leur País: mais quant à celle d'un bon Ouurier, le plus grand accroissement qu'elle prenne est entre les Estrangers, Car en ce qui touche la Mechanique, c'est vne coustume enracinée dans les esprits des hommes, de priser plus les Ouuriers qui viennent de loin, que ceux de leur propre País. Passons maintenant au grand profit qui s'enfuit de l'usage des Arts Mechaniques,

qui nous est déclaré par la fuite de cette Fable. Il est hors de doute que la Vie Humaine est grandement redevable à ces Arts, puisque d'eux-mêmes, comme d'un riche Tresor, ont esté tirées beaucoup de choses vtilles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des Villes, & à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes : Et toutesfois de cette mesme source rejallissent les instrumens de la Paillardise, & de la Mort mesme. Car laissant à part le mestier de ceux qui seruent à Venus, nous sçavons assez que l'invention des poisons, ensemble les machines de guerre, & semblables pestes, dont l'usage ne doit s'attribuer qu'à la mechanique, surpassent en cruauté le fabuleux minotaure, au grand prejudice de tous les hommes.

Je treuve excellente l'Allegorie du Labirinthe, sous laquelle nous est esbauchée l'yniuerfelle nature de la me-

chanique. Les choses les plus ingénieuses & les plus accomplies, peuvent estre estimées autant de labyrinthes, soit pour leurs diuers destours, soit pour la ressemblance qui paroist entr'elles; tellement que s'il est question de les discerner, & de les regir, il faut que ce soit avec le seul fil de l'Experience, plustost que par la force du jugement. A-quoy ne se rapporte pas mal, Que le mesme Ouvrier (qui fut inuenteur des obliques destours de ce Labyrinthe) treuua moyen de s'en tirer avec vn fil; pource que l'usage des Arts mechaniques est comme ambigu, attendu qu'ils sont aussi tost nuisibles que profitables, & que toute leur force semble se resoudre d'elle-mesme. D'ailleurs, les artifices illicites sont la pluspart du temps poursuivies par le Roy minos, c'est à dire par les Loix, qui les condamnent, & qui en defendent l'usage aux peuples. Ce qui n'empesche pas toutesfois,

que pour estre ainsi defendus, ils n'ayēt leur rendez-vous & leur retraitte par tout. Tacite le remarque fort bien, lors qu'en vne chose assez conforme à celle-cy, parlant des Mathemati-ciens, & des faiseurs d'Horoscopes; *C'est vne maniere d'hommes, dit-il, auxquels on enioindra bien de vuidier nostre Ville, & qui neantmoins y seront tousiours retenus.* Or nous voyons pour l'ordinaire, que les Autheurs des Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puissent estre, se rauallent de leur reputation avec le temps, s'ils trouuent le moindre obstacle à l'effet de ce qu'ils promettent; & que pareils à Icare, ils tombent en bas, à cause de la trop grande montre qu'ils font d'eux-mes-mes. Et à vray dire, ils sont plustost conuaincus par leur propre crainte, que tenus en bride par la puissance des Loix.





DE L'ORIGINE
des choses.

DISCOVRS XXXIII.

LEs Poëtes difent , que le Ciel est le plus ancien de tous les Dieux, & que son fils Saturne l'ayant chaftré d'un coup de fa faux, engendra depuis un grand nombre d'enfans, que luy-mefme deuora ; mais qu'un feul Iupiter efchappé de ce varcarme, & deuenu grand, chaffa dans les Enfers fon pere Saturne, & luy ofta fon Royaume, outre qu'il luy couppa les genitoires, de la mefme faux dont il auoit abattu ceux du Ciel fon pere, & les jetta dans la mer, d'où naquit Venus la mere d'Amour. Iupiter eftoit à

peine estably dans son Royaume, quand il eut deux guerres sanglantes. La première fut contre les Titans, en laquelle il se seruit grandement du secours du Soleil, qui seul d'entr'eux fauorisoit son party. La seconde contre les Geants, qui furent encore exterminiez, & domptez par les armes de Iupiter, qui resta par ce moyen paisible possesseur de son Royaume.

L'appelle cette Fable vn vray Enigme de l'origine des choses, qui ne differe pas beaucoup de cette espeece de Philosophie que Democrite mit en auant. Celui-cy fut le seul de tous les anciens, qui sceut le mieux esclaireir l'eternité de la matiere, mais qui neantmoins nia l'eternelle durée du monde: En quoy il approcha en certaine façon de la narration de la sainte Escriture, qui met la matiere informe deuant les œuures des six iours de la creation. Cette Fable nous apprend, que le Ciel est ce circuit, ou cette concauité qui contient en soy

la matiere; Que Saturne est cette même matiere, qui oste à son pere tout moyen d'engendrer, pource que la quantité de la matiere est tousiours la même, la Nature ne pouuant ny croistre ny diminuer en la quantité susdite; Que les agitations & les mouuemens de la matiere ont produit premierement les conjunctions des choses imparfaites, & mal vnies: mais que la succession du temps a donné naissance à ce bâtiment, ensemble le moyen de defendre, & de conseruer sa forme; C'est pourquoy par le Roy aume de Saturne nous est denotée la premiere distributiō de l'eternité, tout ainsi que luy-même fut dit auoir deuoré ses propres enfans, à cause des ordinaires dissolutions des choses, & de leur peu de durée. La seconde distribution de l'eternité s'estend par le Royaume de Iupiter, qui extermina dans le Tartare ces continuelles & passageres reuolutions. Le Tartare, ou l'Enfer, denote les troubles, & semble signifier l'espace

qui est au milieu, à sçauoir entre la basse partie du Ciel, & les interieures parties de la terre, dans lequel espace principalement, les troubles, la fragilité, la mort, & les corruptions se trouuent. D'ailleurs, quand on dit que durant cette premiere generation des choses, aduenüe sous le regne de Saturne, Venus n'estoit pas encore née; c'est pour montrer que lors qu'en la Generalité de la matiere, le discord gaignoit le dessus, & surpassoit l'vnion en puissance, il falloit de necessité que la reuolution, ou le changement, se fit par tout, en l'edifice du monde. Telles furent doncques les generations des choses, deuant que Saturne fut mutilé. mais cette maniere de generation venant à cesser, il en succeda tout aussi-tost vne autre à sa place, qui se fit par le moyen de Venus, lors quel'vnion des choses eut pris accroissement, & gaigné l'aduantage sur le discord: si bien que le changemēt ne proceda que des parties, l'Architecture

vniuerselle demeurant ferme, & en son entier. Aussi Saturne fut bien chassé de son Royaume, mais non pas mis à mort, pource qu'on eut opinion que le monde pouuoit rechoir en son ancienne confusion, & dans les interregnes. Le Poëte Lucretse prioit les Dieux que telle chose n'aduint pas de son temps, quand il disoit,

*Que le sort en cette saison
Chasse de nous ce malencontre,
Nous l'apprenant par la raison
Plustost que l'effet nous le montre.*

Ils disent encore, qu'apres que le monde se fut arresté par sa propre force, cette tranquillité n'aduint pas en mesme temps; mais qu'aux Regions Celestes s'ensuiuirent premierement des mouuemens remarquables, qui par la force du Soleil, lequel tient le premier rang entre les Corps Celestes, furent si bien arrestez, que le monde se conserua toujours depuis en estat. A quoy ils ajoutent, Qu'en ces premiers commen-

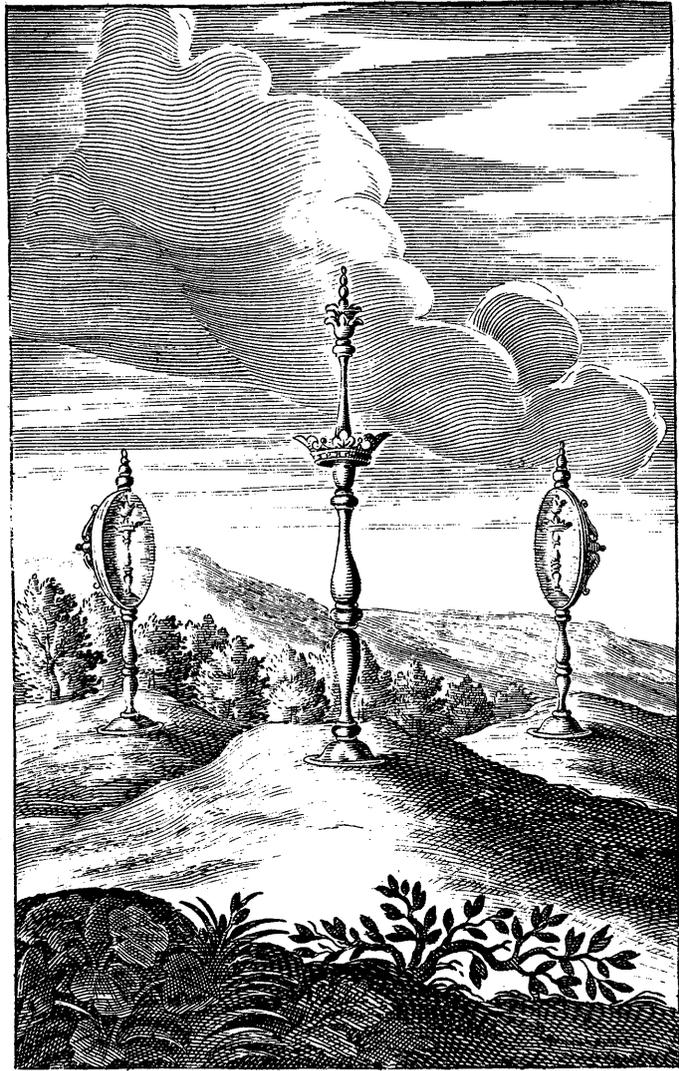
cemens aduindrent aux parties inférieures des débordemens, des tempestes, des vents, & des tremblemens de terre vniuersels; qui ne furent pas si tost dissipéz, que l'vnion des choses en fut plus calme, & de plus longue durée.

*Car en mesme temps ces querelles,
Ces desordres, & ces combats,
Formez de mouuemens rebelles
Se terminerent icy bas.*

*Comme on voit la Mer irritée
Par les Aquilons agitée
Deuenir calme en vn instant;
Et les vents s'imposer silence,
Lors que Neptune l'inconstant
En arreste la violence.*

Mais de moy, c'est mon opinion que l'on peut veritablement affirmer l'vn & l'autre de cette Fable; à sçauoir qu'elle comprēd en soy la Philosophie, & que la Philosophie la comprend aussi. Il est vray que la Foy nous enseigne, Que ces choses

choses , ne sont proprement que les Oracles du sens, qui ont cessé déjà de long-temps , estant veritable que la Matiere ensemble, & l'edifice du monde, ne se doiuent rapporter qu'à Dieu seul , qui en est le souverain Createur.





DES PRINCES EN GENERAL,
& des qualitez qui les rendent considerables.

DISCOURS XXXIV.

CEs deux miroirs posez sur vn
 terre, avec vn Sceptre au
 milieu, representent, ce me
 sēble, la cōdition des grands
 Princes. Car comme il est veritable
 que les choses hautes paroissent plus
 que les basses; Et qu'on n'a inuenté les
 miroirs, qu'afin d'y remarquer les de-
 fauts & les taches du visage; Ainsi est-il
 certain que le Prince, qui se doit enten-
 dre par le Sceptre, estant esleué par des-
 fus les autres hommes, est aussi exposé à
 leurs yeux plus que toute autre person-
 ne. Car bien que les actions de sa vie ne
 se manifestent pas tousiours, si est-ce
 qu'il faut necessairement qu'elles se des-

couurent à Dieu, à qui elles ne se peuvent non plus cacher, qu'une haute Tour ne peut se desrober à la veüe. Il ne faut donc pas douter, que le Prince ne serue de miroir à ses sujets, toutes les fois qu'il les instruit par son exemple, ne faisant rien qui ne soit digne de l'autorité qu'il a sur eux, & du haut tiltre de Souuerain. Mais d'autant que pour atteindre à ce degré de perfection, plusieurs qualitez eminentes luy sont nécessaires; i'en rapporteray icy les principales, apres quantité d'excellens hommes, de qui ie les ay tirées. C'est leur commun sentiment, Qu'un bon Prince doit estre zelé aux choses qui touchent la Religion; honneste en sa maniere de viure, genereux en ses actions, constant en ses deportemens, exact en l'observation des Loix, officieux envers son Peuple, discret en matiere de Gouverner, & equitable en ses jugemens. Qui si toutes ces belles Vertus s'accompagnent de la beauté tant exte:

rieure qu'interieure, du corps & de l'ame, il est hors de doute qu'alors la Nature aura donné les derniers traits à l'accomplissement d'un si haut Chef-d'œuvre.

Or pour faire voir combien est nécessaire au Prince un religieux respect envers les choses diuines, ie me seruiray de ces belles paroles de Pline, lequel au Liure qu'il adresse à l'Empereur Trajan; *Le Prince, dit-il, bien que Chef de la Republique, doit obeir à Dieu, & à ceux qui sont ses Ministres en terre.* A quoy se trouue conforme ce beau trait de louange que Possidonius donne aux Romains; lors que pour mettre en credit le zele qui les portoit au service de leurs Dieux, il dit, *Qu'ils étoient vraiment incomparables en leur Religion, & que la chose du monde qu'ils prioient le plus, c'estoit de rendre la Justice à un chacun.* A ce mesme propos le Legislateur Solon disoit ordinairement, *Que Minerue estoit son tutelair Genie, en l'administration de la Republique;* tout

ainsi que Pisistratus la reconnoissoit pour l'vnique Deesse qui presidoit à ses actions militaires. Eusebe de Cesarée rapporte les grandes loüanges qu'Apollon donna jadis à Lycurgue, à cause de son culte enuers les Dieux. Didimus en ses Liures de la Narration Pindarique attribué à melissée Roy de Crete, la gloire de s'estre montré tousiours fort zélé à la Religion; Et Plutarque en la vie de Sylla, raconte qu'en temps de guerre ce Chef souloit porter dans son sein l'image d'Apollon, & l'inuoquer deuotement au plus fort de la meslée. I'obmets cette belle remarque de Tite-Liue, Que Luc. Albin, homme Consulair, commanda vne fois à sa femme & à ses enfans, d'aller à pied au deuant des Vierges Vestales, & de les accompagner, tandis qu'elles feroient dans leur Chariot : Ce qui fait encore, que le diuin Arioste louë la deuotion & le zele de l'Empereur Charles, par dessus toutes ses autres Vertus.

LaContinence fuit apres la Religion, comme tout à fait digne d'un Prince. C'est pourquoy Vegece en son second Liure de l' Art Militaire, louë grandement Alexandre, de ce qu'une Dame extremement belle, luy estant un iour presentée, pour en faire à son plaisir, il ne voulut pas seulement la regarder, & la réuoya, sans la toucher, apres l'auoir comblée de biens-faits. Valere leGrand rehausse la gloire de Scipiō l'Africain, par le recit memorable qu'il fait de ce genereux Guerrier; qui apres auoir vaincu ses ennemis, se voulut encore vaincre soy-mesme, lors qu'il chassa vne fois deux mille putains de l' Armée Romaine, purgeant par ce moyen tout son Camp du contagieux venin qui en infectoit les plus saines parties. Annibal de Carthage ne se montra pas moins retenu, quand la licence de la Victoire luy faisant tomber entre les mains un nombre infiny de ieunes femmes, douées d'une excellente beauté, sa merueilleu-

se Contenance l'empescha toujours d'en abuser. Saint Augustin au premier Liure de la Cité de Dieu, dit à ce propos, que Claudius Marcellus Consul Romain, auant qu'assiéger la Ville de Syracuse, fit par vn Edict de tres-expresses defences à tous Soldats & autres fuitans la Guerre, d'attenter à la pudicité des femmes, & leur comenda de les maintenir contre la violence de ceux qui les voudroient offencer. Nous auons vn bel exemple de Contenance dans le Poëte Senecque, qui dit que les prieres & les protestations de Phedre, n'eurent iamais assez de pouuoir sur Hypolite, pour l'induire à vne action des-honneste, & qu'il eust toujours depuis vne hayne particuliere contre les Courtisanes.

*Car alors tenant pour infame
Le nom de l'impudique femme,
Qui l'auoit voulu decenoir,
Il detesta ses artifices,*

*Fuyant par les Loix du deuoir
Amour, qui luy rendoit de si mauuais offices.*

Mais ce que le Prince doit affectionner sur toutes choses, c'est d'estre veritable en ses promesses, & de ne fausser iamais sa foy. François Patrice parlant du Royaume, rapporte à ce propos, l'exemple d'Isocrate; qui ne recommander rien tant à son Prince, que d'honorer la Verité; disant qu'il faut plus adiouster de creance à la seule parole d'un Roy, qu'à tous les sermens que scauroit faire vn particulier. Atilius Regulus sceut fort bien obseruer cecy, lors qu'il ayma mieux s'abandonner au supplice, & tomber pour la seconde fois entre les mains des Carthaginois, que violer la foy qu'il leur auoit donnée touchant son retour. Cette mesme consideration eust tant de pouuoir sur Alexandre le Grand, que Parmenion son Fauory, luy voulant conseiller vn iour de commettre vn acte entiere

ment indigne de la foy qu'un Prince est obligé de garder aux siens; *Je le ferois*, luy respondit il, *si i'estois Parmenion; mais ie ne le puis, estant Alexandre.*

Que si le Prince se veut acquerir un honneur qui dure tousiours en la memoire de la Posterité, il faut qu'en toutes ses actions il se montre inuincible aux disgraces de la Fortune. La grandeur du courage de Fabius restera immortelle dans les écrits de Tite-liue. Ce grand Chef ayant perdu cinq cens de ses hommes en un combat, contre les Carthaginois, & receu luy-mesme un coup mortel, ne laissa pas toutesfois de se jeter sur Annibal, auquel il arracha le Diademe auant que mourir. A cét acte de valeur fût pareil celui de Luc. Posth. Albinus, lequel estant abbatu d'un coup, & laissé pour mort en un assaut contre les Samnites; comme il eust repris courage la nuit d'apres, il se releua; & du mesme bras qu'il auoit trempé dans le sang de ses

Ennemis, il ramassa leurs Boucliers, & en erigea vn Trophée avec cette Inscription. C'EST CE QUE LES ROMAINS VICTORIEUX DES SAMNITES VOÏENT AV GRAND IVPITER, EN LA PVISSANCE DVQVEL SONT LES TROPHEES. Ciceron en son Liure de la Vielleſſe, louë grandement Maſſiſſe Roy des Numides, de ce qu'en ſa maniere de viure, tout viel qu'il eſtoit, il teſmoignoit vne conſtance que les injures du Temps, ny les aduerſités ne pouuoient aucunement ébranler. Herodian en dit autant de l'Empereur Seuere, dont les entrepriſes ne furent iamais arreſtées par les merueilles de ſa conſtance, il ſe pouuoit iuſtement attribuer à ſoy-meſme ce beau trait d'Horace.

*Rien ne pourra me trauerſer,
Non pas meſme quand la Machine
Du Monde chargé de ruyne,
Sur moy ſe viendroit renuerſer.*

Pour ce qui regarde l'observation des Loix, il est certain qu'il faudra deferer beaucoup d'honneur au Prince, qui maintiendra les Ordonnances qu'il aura faites. Car selon saint Augustin, au cinquiesme Liure de la Cité de Dieu, la principale cause de la prosperité des Romains, & de l'establissement de leur Empire, proceda de leur bonne intelligence & du commun zele qu'ils eurent à faire garder leurs Edicts en temps de Guerre & de Paix; ce qui fut vn Miracle à eux-mesme en particulier, & vn estonnement aux Estrangers. Nous auons dans Valere le Grand, ce bel exemple de Torquatus, lequel voyant que son propre fils auoit assilly l'ennemy contre son commandement, ayma beaucoup mieux le faire mourir, que permettre qu'on reprochast aux Romains vne action de desobeissance. Le Grand Roy François disoit d'ordinaire à ce propos, *Qu'un Roy deuoit commander à ses suiets, &*

les Loix à luy. Conformement à cecy Athenée remarque fort iudicieusement, Que les Roix des Lacedemoniens se soubmettoient tres-volontiers au Magistrat, qu'ils appelloient *Ephare*, pour montrer par-là en quelle estime ils auoient les Loix du Royaume.

Après l'observation des Loix, nécessaire au Prince, ie fais suiure le soin qu'il doit auoir des honnestes gens, soit qu'ils fassent profession des Armes, ou des Lettres; la connoissance desquelles ne luy peut estre que grandement profitable: car comme dit fort bien *Vegece*, en son premier Livre de la Milice, *Il est bon que le Prince n'ignore rien, s'il est possible, puisque son sçauoir peut estre utile à tous ses sujets en general.* C'est pourquoy *Platon* appelloit heureuse la République, où les Philosophes re-gnoiët, & où les Rois Philosophoient. Pour ce mesme sujet *Salomon* ne demande autre chose à Dieu que la Sa-

pience, pour bien gouverner son peuple. Iules Capitolin voulant louer l'Empereur Gordian, diët qu'il se montreroit beaucoup plus soigneux d'acquiescer de la Science que des Thresors; Et qu'en sa Bibliotheque il fit vn amas de soixante deux mille Volumes. Or pource que la Generosité est proprement la Vertu des Princes, à cause qu'ils ont plus de moyen de l'exercer que tout le reste des hommes; il est bien iuste que les personnes doctes, qui les assistent de leurs soins & de leurs sages aduis, en ressentent des effets particuliers. C'est ainsi qu'en vna l'Empereur Antonin; qui ne se contentant pas d'esleuer aux premieres charges ceux que leur sçauoir en rendoit dignes, les combloit ordinairement de recompenses & de bien-faits. Baptiste Egnatius rapporte à ce propos, que l'Empereur Sigismond ayant accoustumé de blâmer les Princes d'Allemagne, à cause du peu d'inclination

qu'ils auoient aux Lettres ; comme quelques Seigneurs de sa Cour se licentierent vn iour de luy dire, Qu'il se portoit avec trop d'ardeur pour des hommes de peu (mais qui tenoient rang entre les plus Vertueux) il leur fist cette belle responce ; *Je n'ayme que ceux qui me semblent releuez par dessus les autres, en eminence de Doctrine, & en merite de vie ; qui sont les deux conditions à l'esgal desquelles ie mesure la Vertu.* Aussi est-il vray, que la chose du monde la plus capable d'acquérir à vn Prince les volontez de ses sujets, c'est de ne point rebutter les Vertueux, & de leur estre secourable au besoin. Cette maniere de viure, également officieuse & ciuile, mit en si bonne estime l'Empereur Titus, que pour l'auoir practiquée avecque soin, il fut surnommé *l'Amour & les Delices de l'Vniuers.* Xenophon parlant de Cyrus, dit que ce puissant Roy faisoit vanité de dire, Que les plus grands Tresors qu'il eût, c'estoient

les amis qu'il faisoit tous les iours, en les obligeant par presens, & par bons offices. Aussi les appelloit-il d'ordinaire *ses oreilles & ses yeux*, pource qu'ils luy rapportoient fidellement tout ce qu'ils oyoient, & qu'ils voyoient faire.

Mais vn des principaux soins qu'un Souuerain doit auoir, c'est d'administrer la Iustice, & de se rendre inuincible à toutes les considerations, qui luy peuuent faire pancher la Balance. Qu'il se souuienne de ces belles paroles de Macrobe, en son premier Liure du Songe de Scipion; Qu'il est impossible qu'un Estat, non pas mesme vne petite Famille, se maintienne autrement que par l'equité. S. Cyprian nous le confirme, quand il dit, *Que la Iustice est la tranquillité du Public, la conseruation de la Patrie, l'entretien des Communitez & l'uniuerselle resioïssance des hommes.* C'est pour cela que les meilleurs Autheurs ne cessent de la louer, afin d'inuiter les Princes à l'embrasser, pour la deffence de leurs
sujets

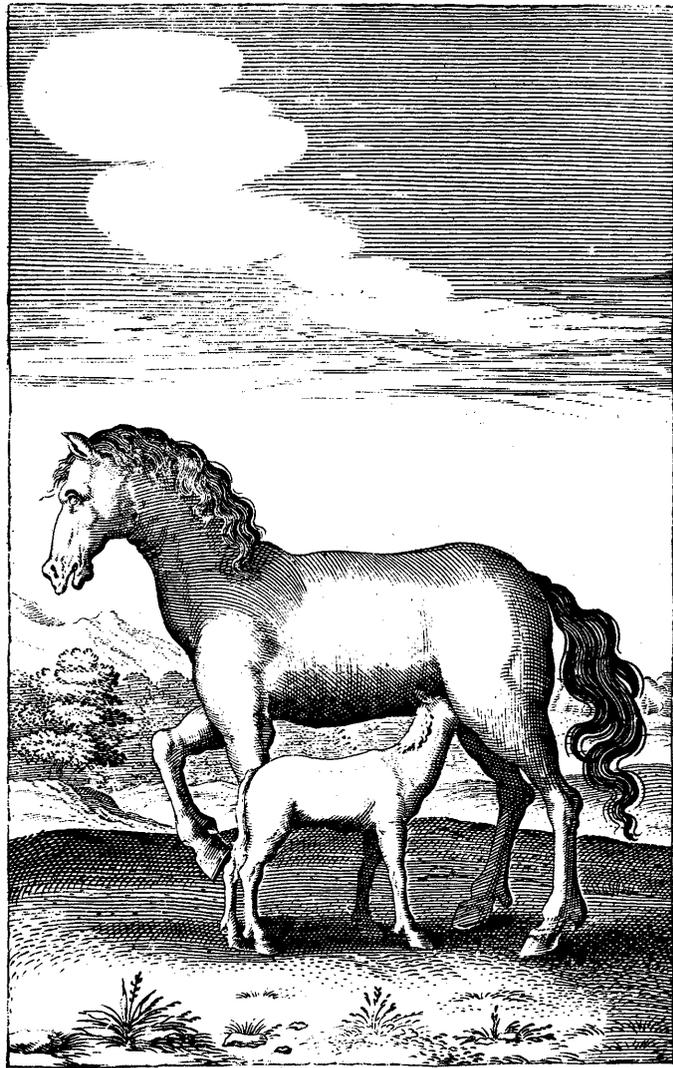
sujets Ciceron au troisieme de ses Offices, la nomme *Le fondement de la vraye gloire*; Platon en sa Republique, *Vn souverain bien donné du Ciel aux Mortels*; Aristote au cinquiesme de son Ethique, *Vn Parfait abregé de toutes les autres Vertus*; Athenée au Báquet des Sages, *vn Oeil de fin or*; Et l'Empereur Iustinian, *l'unique defēce du Gouvernement Politique, en temps de paix & de guerre.*

J'adjouste pour conclusion à tout ce que ie viens de dire, Qu'il est hors de doute que ces excellentes Vertus, necessaires à l'embellissement de l'ame d'un Prince, redoublent encore plus fort leur éclat, si elles se rencōtrent dans vn beau Corps. Voylà pourquoy les Indiens souloient anciennement eslire pour Roy, celuy d'entr'eux qui leur sembloit estre plus beau, & auoir meilleure mine que les autres, comme le remarque Strabon au quinzieme liure de sa Cosmographie. Les Ethiopiens en faisoient de mesme, selon Bion, & donnoient le Sceptre à

celuy des leurs , en qui la Valeur & la Maj. sté se trouuoient jointes ensemble. Ce qui fait aussi qu'à tout propos l'ingenieux Homere louë la grace d'Agamemnon , Prince des Grecs : Plutarque , la beauté d'Alcibiades , & Virgile celle de Nifus, d'Eurialus, d'Enée, & de Turnus; Que Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien, dit que tout ce qui est beau est precieux, & que Proclus Lycien tache de prouuer, Que les choses laides ont ordinairement de la sympathie avec le Vice. Mais quoy que ce dire de Paccatus se trouue souuent veritable, Que la Beauté (qui dans les Sacrifices de la Deesse Eleusine passoit pour vne chose diuine) donne de l'accroissement à la Vertu, i'oseray bien dire neantmoins, & n'en déplaise à tous ces Autheurs, Que cette regle n'est pas toujours si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, veu qu'au temps des Anciens, & au nostre mesme, on a veu plu-

seurs grands hommes, lesquels bien que depourueus de l'air, des proportions, & des traits requis à la perfection d'un beau corps, n'ont pas laissé pour cela d'auoir l'Ame bonne, & le jeu meilleur que la mine. Et à vray dire, ce ne sont pas les apparences, mais les effets, qui recommandent vn Prince, lequel i'estime accompli, lors qu'estant doué des Vertus que nous venons d'alleguer, il a l'esprit de les mettre en pratique, & le cœur en si bon lieu, qu'il sçait veritablement, comme le Lyon.

Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles.





*De la force de l'Art , en la nourriture
du Prince.*

DISCOVRS XXXV.

BIEN que les plus grands hommes demeurent d'accord, que la Nature est merueilleuse en la procreation des Animaux & des Plantes; si est-ce qu'il faut qu'ils m'aduoient, qu'il est demonsté par des exemples & par des raisons fort manifestes, Que si l'Art ne change pas tout à fait la Nature, il est capable à tout le moins d'en corriger souuent les defauts. En effet, ne voyons nous pas les Lyons, les Pantheres, les Ours, les Sangliers, & tels autres animaux, quelques farouches qu'ils soient, s'apriuoiser par coustume, & se dépouiller, s'il faut ainsi dire, de ce qu'ils ont de sauuage? Ne voyons nous pas les Arbres porter de meilleurs

B iij

fruits, si on les arrache d'un lieu, pour les planter en un autre plus fertile ? Et ne voyons nous pas encore la plus-part des grains tenir de la qualité du terroir où ils sont semez ? Que si la Nature fait ces merueilles en semblables choses : peut-on mettre en doute, que par le moyen de l'Art il ne soit possible de rendre les hommes plus accomplis qu'ils ne sont, & d'adoucir mesme ce qu'ils ont de rude dans leur humeur : si on prend le soin de bonne heure, de les instruire en la Vertu, de les éleuer dans la conuersation des honnestes gens, & de les accoustumer insensiblement à ne faire que de bonnes actions ? Ce sont asseurement les seuls moyens, qui peuuent, comme dit le Poëte.

*Polir les mœurs, rendre les hommes sages,
A prinoiser leurs naturels sauvages,
Marquer en eux les vrais traits de Bonté,
Et de leurs cœurs bannir la Cruauté.*

Or s'il est ainsi : comme le remarque

Pline dans son excellent Panegyrique, que de la felicité du bon Prince despend de celle de son Estat, il s'ensuit de là qu'il importe extremement, que pour le rendre tel qu'il doit estre, on l'instruise en son bas aage en toutes les Vertus & en tous les Arts, qu'on iuge à peu pres estre necessaires, & dignes de luy. Car il est certain que lors qu'on aura trauaillé auecque soin à sa conduite, & à former ses mœurs, il sera difficile que son Gouvernement ne soit bon, & que tous ses Peuples n'en profitent. Cette maxime est si veritable, que les personnes de naissance Royale l'ont de tout temps obseruée; establiſſant là dessus, comme sur vn fondement inefbranlable, la plus haute Fortune de leurs Successeurs. Tesmoin Philippe de Macedoine, qui ne se resiouyſt pas tant de la naissance de son fils Alexandre, que du bon-heur que ce luy seroit d'auoir pour Precepteur Aristote.

Tefmoin encore la vertueufe Mamée Mere d'Alexandre Seuer, de l'éducation duquel elle fe monftra fi fort foigneufe, que durant tout le temps qu'il fut en minorité, apres auoir esté proclamé Empereur Romain, elle ne voulut iamais fouffrir pres de fa perfonne, que des hommes d'une haute Vertu, de peur que la pureté de fes mœurs ne fut corrompüë par la conuerfation des mechans. Par où certes cette grande Princede fit affez voir, combien il eft veritable, Que les Roys ne doiuent pas tant craindre leurs Ennemis que leurs propres Vices. Auffi eft-il certain qu'ils peuvent par la force des armes fe défaire des premiers. Mais quant aux derniers, qui font les Vices, ils fe donnent vn Empire absolu fur ceux qu'ils poffedét vne fois; & ne ruinent pas feulement les Villes & les Prouinces entieres, mais les Princes mefme, à qui elles appartiennent. Où il eft à remarquer, que les Courages illu-

ftres & genereux , qui se veulent porter avec ardeur à la Vertu , n'y peuuent mieux paruenir que par la connoissance des Arts dignes d'eux , & par l'exercice des choses honnestes.

Que les grands Roys prennent donc le soin sur toutes choses, de ne point faire éleuer dans les delices, & dans l'oisiueté de la vie, ceux qui doiuent heriter de leurs Couronnes & de leurs Sceptres ; mais plustost de les accoustumer aux choses penibles, & à la fatigue des armes. Je rapporteray à ce propos vn exemple bien remarquable de Sigismond I. Roy de Polongne, qui ne racontoit iamais de quelle façon luy & ses freres auoient esté nourris, qu'il ne rait d'etonnement ceux qui l'écoutoient. *Le Roynostre Pere, disoit-il, nous donna pour Precepteur vn habile-homme appelé Longin. En Hyuer nous estions vestus de peaux d'agneau, & ne portions qu'aux iours de feste des fourrures de renard. Nous ne mangions ordinairement que des vian-*

des assez communes, & ne beuions point de vin. On nous auoit si bien accoustumez à coucher sur la dure, que nous reposions par tout sans incommodité. Les personnes vicieuses n'auoient aucun accez près de nous; Et quelque rude que fut la saison, nous ne laissions pas pour cela de faire nos exercices, & de nous endurcir insensiblement à la fatigue, &c. Voylà comme viuoient ces grand Princes; En cela certes bien esloignez de la mollesse de la plus-part des hommes d'auourd'huy. Car il ne s'en trouue que trop, qui n'estant que mediocrement riches, & fort peu considerables pour leur naissance, ne laissent pas toutesfois de vouloir paroistre par dessus leur condition, & de croupir laschement, ou dans les delices, ou dans la faineantise, comme si de l'Oisiveté seule ils en faisoient leur souuerain bien.

Il nous est donc enseigné par cét Embleme, Qu'encore que la Nature puisse beaucoup en toute sorte de choses; si est-

ce que la plus-part du temps elle ne peut se passer du secours de l'Art. Mais les hommes sur tout , & particulièrement les Princes en ont besoin en leurs plus grandes années. Cela se demontre par la Figure Hyerogliphique du Cheual que vous voyez peint icy: qui selon Pierius, est vnSymbole d'empire, & de grandeur de courage. Car bien qu'au dire du poëte Lyrique.

Il tienne sa vigueur & sa fougue de race ;

Il est pourtant vray, que si cette genereuse qualité de Nature , que le mesme Poëte appelle Vertu, n'est secondee par l'Art , & si on ne dresse de bonne heure au manège ce noble Animal, pour s'en servir par galanterie, ou dans les occasions de la guerre: & sur tout si on ne le fait travailler, on luy verra perdre peu à peu toute cette generosité, qui luy estoit naturelle. Aussi faut-il aduoüer avec Horace.

*Quel' Art à la Nature est vne vaine amorce,
Et que par le travail nostre Corps se renforce*





Que la voye du milieu est la plus seure.

DISCOVRS XXXVI.

LA Mediocrité, ou la voye du milieu, est grandement louable en ce qui touche les choses Morales; Et à l'égard des Intellectuelles, elle est moins estimée, mais plus profitable. Que si elle rend suspecte en quelque façon, ce n'est qu'en matiere d'affaires Politiques; de maniere que l'homme s'en doit seruir avec iugemét. Touchant les choses Morales, la Mediocrité nous est demonstrée par le chemin prescrit à Icare; & pour le regard des Intellectuelles, par le Destroit qui se treuve entre Scylla, & Carybde, escueils rendus fameux par les dangers qui s'y rencontrent. Icare eust commandement de son pere, qu'ayant à trauerfer la mere par son vol, il tint vn milieu entre le haut & le bas, de peur que ses aisles de cire ne se

fondissent, s'il approchoit trop près du soleil. Mais ce temeraire emporté d'une fougue de jeunesse, voulut s'élever trop haut, & ainsi il se précipita dans la mer.

Cette Fable, assez facile à expliquer, nous apprend que la voye de la vertu s'ouure droictement entre le defaut & l'excez. L'on nedoit pas s'estonner, si la ruine d'Icare nasquit de l'excez, d'autant que ce vice est commun aux jeunes gens comme le deffaut l'est aux vieillards. A raisó dequoy, de ces deux extrémités, ou de ces deux voyes vicieuses, Icare deuoit choisir celle qui l'estoit le moins; car le defaut est estimé toujbuirs pire que l'excez: veu que ce dernier a ie ne sçay quoy de magnanime, qui s'auoisine du Ciel, & vne certaine ressemblance avec le vol de l'oysseau: au lieu que cét autre se traine par terre à la façon des Reptiles. Aussi Heraclite dit fort bien, *Que de la lumiere seiche l'ame en est fort bonne.* Car si l'une s'abreue de l'humeur de la terre, elle degenee entieremēt: bien que d'vn autre côté la me-

diocrité y soit requise: afin que cette fêcheresse rende la lumiere plus subtile, sâs que l'embrasement s'en ensuiue.

Or d'autant que la connoissance de ces choses est assez commune, ie passe au détroit de Scylle, & à celui de Carybde, où il est besoin d'estre expert Nauigateur: car si les vaisseaux choquent fortuitement Scylle, ils se brisent contre les escueils: & sont engloutis par les bancs de sable, s'ils costoyent de trop près Carybde. La principale force de cette Fable, que nous toucherons succinctement, bien qu'elle attire avec soy vnelôgue cōtéplation, consiste à sçauoir, Qu'en quelque doctrine que ce soit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut touûjours tenir vn milieu entre les distinctions & les Golphes des choses vniuerselles: la raison est, d'autant que ces deux bancs sont fort suiets à exposer au naufrage les esprits trop hazardeux, & ceux qui s'égagent aussi trop auant dans les subtilitez des Arts dont ils font profession.





*Que la Sagesse humaine est folie
deuant Dieu.*

DISCOVRS XXXVII.

PAR ce Monstre diforme ;
qui n'est ny tout à fait ser-
pent, ny tout à fait homme,
& dont on ne scauroit dire
le nom au vray , se doiuent
entendre ces personnes brutales & mal-
aduisées , qui sans considerer que Dieu
leur a donné vne ame raisonnable, & qui
tire son origine du Ciel, se souillent vi-
laineement des ordures de la terre, où el-
les rampant & se veautrent à la maniere

Cc

des bestes. Aussi de la façon que ce monstre est icy dépeint, il est à moitié Reptile en la partie d'enbas; Ce qui signifie, que tels Epicuriens n'ont pour but que leur brutalité, & qu'ils ne considerent iamais la fin pour laquelle l'homme est fait capable de raison. Car ils en abusent miserablement, ou du moins ils en ternissent l'éclat par vne ignorance volontaire, & qui n'est pas moins pernicieuse qu'elle est ridicule. Ainsi en vsoient autresfois ces trop austeres Partisans de la philosophie des Anciens, lesquels sous vn specieux pretexte d'en obseruer ponctuellement les regles & les preceptes, n'attachoient leurs affections qu'aux vanitez d'icy bas; Et vouloient cependant qu'on se persuadât qu'ils n'applicquoient leur estude qu'à la contemplation des choses celestes: Dequoy les blâme à bon droit S. Augustin, en ses liures de la Cité de Dieu; & partillement Eusebe, Lactance, & plusieurs autres Docteurs, qui n'appellent

leur vaine Philosophie qu'une Sageſſe
maſquée.

Or ce n'eſt pas ſans ſujet que par la
monſtrueuſe figure qui ſert de corps à
cét Embleme, quelques-vns veulent que
ſoit représenté Cecrops, ancien Roy
d'Athenes. Car au rapport d'Eufebe &
d'Herodote, ce fut luy qui rendit uni-
verſelle par toute la Grece l'Idolatrie: luy
qui le premier de tous inuoqua Iupiter,
qui mit en uſage les Images des faux
Dieux, & qui leur fit baſtir des Autels,
où il leur ſacrifia. Et d'autant que luy-
meſme encore, comme le remarque Pau-
ſanias, eſtabit vne Regle certaine au ma-
riage, qui juſques alors n'en auoit eu au-
cune dans Athenes entre l'homme & la
femme; ce fut à raiſon de cela que les
Atheniens dirent de luy, qu'il auoit
deux formes différentes. Par où l'on
peut bien iuger, que la Sageſſe du Mon-
de, à qui les Politiques de ce temps-là
donnoient pour voile la Superſtition,

n'estoit qu'une pure folie. Car on ne scauroit mettre en doute qu'elle n'eust entierement degeneré de la vraye Institution de ces anciens Peres, qui auoient receu les Loix diuines du Patriarche Noé, & des plus gens de bien de ses Descendants. Cela estant, ie ne pense pas qu'il faille appeller hommes ces Libertins & ces Debauchez, qui ne suiuoient que la Volupté, & qui se faisoient vn Dieu de leur ventre. Que si l'on m'allegue qu'ils auoient pourtant le raisonnement fort bon, & mesme vne grande politeffe, à laquelle estoit iointe vne profonde doctrine; Ie respondray à cela, que toutes ces qualitez estoient peu considerables en eux, puisque la principale leur manquoit, à scauoir la Religion, qui fait le souuerain bien de l'homme, & qui le distingue d'avecque les Bestes. Car qui peut douter qu'il ne doie estre mis à bon droit au nombre des Creatures irraisonnables, s'il se rauale à ce point, que

de ne vouloir pas connoistre son Createur, dont il est la ressemblance & la viue Image? Qui peut douter, disje, que son vain sçauoir ne le confonde, & qu'il ne se perde dans la recherche des choses du monde, s'il ne reconnoist celuy qui en est Autheur? Concluons donc auec que Lactâce: Que la Religion & la vraye Sageffe sont inseparables, qu'un mesme lien les joint toutes deux ensemble, & qu'en elles seules est compris le vray deuoir de l'homme de bien. Car comme la Religion sans la Sageffe se doit appeller Superstition: ainsi la Sageffe sans la Religion, n'est proprement que Folie; Ce qui nous est enseigné par ces paroles du Prophete: *Je perdray la Sageffe des Sages du monde, & reprinsueray la Prudence de ceuz qui se disent Prudens.*





*Que les Hommes bien - advisez ne
parlent iamais beaucoup.*

DISCOVRS XXXVIII.

IL s'est remarqué de tout temps que les grands hommes n'ont pas esté grands parleurs; & que dans les choses les plus difficiles, ils ont eu l'esprit subtil & penetrant. Aussi est-il vray que ce qui fait discerner vn Sot d'auec vn Honnelle-homme, c'est que l'vn parle tousiours, & l'autre rarement; ioint que celuy-cy paroist clair-voyant dans les affaires les plus obscures; au lieu que celuy-là n'y voit du tout rien, ou du moins qu'il semble auoir les yeux de l'Amc tousiours couuers de nuages. De

Cc iiij

cecy nous est vn vray Symbole le Chat-huan, ou le Hibou, Oiseau consacré à Minerue, Deesse tutelaire des Atheniens, qui dans les occasions de la guerre tiroient de son vol vn certain Augure de la Victoire. Iustin en attribue la cause au valeureux Hieron; qui n'estant encore qu'un ieune Garçon, comme il faisoit ses premières Armes, fust tout estonné de voir qu'un Chat-huan & vn Aigle volerent autour de luy, & se percherent en mesme temps, l'un sur sa pique, & l'autre sur son Escu. Par où les Deuins iugerent, que ce Guerrier réussiroit en ses entreprises, & qu'il seroit homme de conseil & d'execution: iusques là mesme, que par ses memorables faits d'armes, il paruiendroit vn iour à la Royauté.

Mais à quoy sont bonnes ces choses, dira quelqu'un, & que peut signifier cét Embleme? Il nous apprend, luy respondray-ie, qu'une Ville bien policée se

maintient par la Prudence, & par le Conseil, plûtoſt que par de vaines paroles. Il en faut dire de meſme de tous les Magiſtrats en general, ſur la Vigilance deſquels on ſe repoſe du bien d'un Eſtat. A raiſon de quoy Demoſthene, & les autres excellens Orateurs de ſon tēps, auoient tous vne auerſion naturelle contre ces Harangueurs qui flattoient le peuple, & dont les diſcours artificieux eſtoient pluſtoſt des amorces au Vice, que des allechemens à la Vertu. Les plus gens de bien d'entre les Philoſophes les hayſſoient encore plus fort, & leur teſmoignoient autant de mauuiſe volonté, qu'ils en auoient d'ordinaire pour les Sophiſtes. que ſ'il ne tenoit maintenant qu'à prouuer par les exemples, Qu'une ſerieuſe Prudence vaut touſiours mieux qu'une flatteuſe Caiolerie, i'alleguerois celuy du grand Fabius; qui ſans ſ'arreſter à tous les contes qu'Annibal faiſoit de luy, ny à la vanité dont il ſe picquoit,

en le menaçant par vne ardeur de courage, ou plustost par vne fougue de ieunesse, rompit par sa patience tous ses efforts, & repara par ses delais les grands dommages que la Republique Romaine auoit receus de ce superbe Ennemy. Mais au lieu de produire icy quantité d'euenemens semblables, ie me contenteray du seul exēple d'Etonicus. Cēt excellent Chef des Lacedemoniens, ayant sceu que les Soldats qu'il auoit à Chio, estoiet sur le point de se mutiner, & que pressez de la faim, ils auoient fait vne secrette coniuration contre ceux de l'Isle, apres auoir conclu entr'eux de porter chacun en main vne canne, afin de se reconnoistre; s'aduifa iudicieusement, que pour les mettre à la raisō, il valoit mieux recourir aux voyes de la Prudence, que les attacquer à force ouuerte. Ayant donc choisi quinze de ses meilleurs hommes, il marcha par la Ville avec eux, qui suiuant l'ordre qu'ils en auoient, mirent

à mort tout ce qu'ils rencontrèrent de Soldats qui auoient des cannes. Alors tous les autres qui estoient de la partie, iugeât par là qu'on les auoit découuerts, posèrent bien viste de si funestes enseignes, & se deporterent de leur mauuais dessein. Cependant Etonicus ayant fait assembler les Insulaires, ne leur dit rien de ce qui s'estoit passé, pour ne leur donner de l'aprehension, ou de l'ombrage, & fit distribuer aux Soldats vne assez bonne somme d'argēt, afin qu'ils ne tramassent à l'aduenir quelque nouvelle mutinerie. Voila comme quoy ce General d'Armée, pour auoir esté prudent & secret, arresta cette conspiration par la mort de quelques particuliers; au lieu que s'il y eust procedé autrement, la Violence eust attiré sans doute la perte Vniuerselle des habitans de cette Isle.

Ce que ie viens de dire en faueur de la Prudence, representée par le Chat-huât; & contre le vice de la langue, nous est in-

genieusement déclaré par la plupart des anciens Poëtes, & particulièrement par Ouide au 2. de ses Metamorphoses. C'est là qu'il feint que Minerue ayant appelé les filles de Recrops, leur donna la garde d'Erichthonius, après l'auoir enfermé dans vne corbeille d'osier, qu'elle leur deffendit d'ouuir. Mais elles ne laisserent pas de le faire, ny Coronis d'en aduertir la Deesse; qui pour la punir de sa curiosité, & d'auoir esté trop babilarde, la changea en Corneille. Elle se plaint ainsi dans Ouide.

*Voila donc ce grand bien que le Ciel me re-
serue,*

*Je perds en vn moment les faueurs de Minerue,
Je prens d'vne Corneille, & la forme & la
voix,*

*Et suis moins qu'un Hibou, de Nymphes que
j'estois.*

*Vous, en qui le Babil est vn mal volontaire;
Instruits par mon exēple, apprenez à vous taire.
Ces dernieres paroles du Poëte ne sont*

pas dites sans beaucoup de raison, puis que l'on void par épreuve, qu'il est impossible que ceux qui parlent à la volée, ayent grand commerce avec les hommes bien aduisez, qui ne disent iamais rien; sans l'auoir auparauant digéré. Ces babillards au contraire s'échappent à tout propos dans l'extrauagance de leur discours, qui les fait enfin honteusement chasser de la compagnie des honnestes gens; tant il est vray que la Prudence & le Vice de la langue font mal ensemble. Ce que Plutarque nous fait remarquer iudicieusement, & fort à propos de la Fable que nous auons rapportée, touchant le Chat-huan & la Corneille, quád il dit que le sang de ces deux oiseaux ne se peut mesler, & se separe tousiours; comme si la Nature ne pouuoit souffrir qu'ils eussent rien de commun ensemble, l'vn estant le symbole de la Sagesse, & l'autre de l'imprudence.





*De l'Abstinence ; Et qu'il ne faut
iamais croire de leger.*

DISCOVRS XXXIX.

EVX qui s'estudient à deuenir honnestes gens, sont aduertis icy de deux choses ; La premiere, d'aimer la Sobrieté, & la seconde de ne point croire de leger. L'une nous est figurée par le Pouliot, herbe qui est vn symbole d'Abstinence ; l'autre par vne main ouuerte, avec vn œil au milieu ; ce qui signifie, si ie ne me trompe, Qu'il faut auoir l'esprit clair-voyant, & comme l'on dit, toucher au doigt ce qu'on nous rapporte, auant qu'y adjouster foy. C'est le conseil que nous donne le Sage Epi-

charme, Philosophe Sicilien, quand il s'escrie dans Ciceron; qu'il ne faut iamais estre si credule, qu'on en soit trompé; & qu'il y a certaines defiances qu'on peut appeller iustes, comme estant les nerfs de la Sageffe.

Quant à la Sobrieté, qui nous est figurée par le Pouliot, ce seroit auoir peu de connoissance de ce qu'elle vaut, que d'ignorer les legitimes loüanges que les plus celebres Autheurs de l'antiquité lui donnent. Ciceron l'appelle la source de toutes les autres Vertus: Platon, la fidelle garde du corps, & l'ame de la santé; Et Xenophanes, la mortelle Ennemie des Vices, qui n'ont iamais de retraite aux lieux où elle se trouue. Aussi ne peut-on pas mettre en doute, qu'elle n'ait toujours esté grandement chérie de tous ces hommes extraordinaires, que les Anciës ont honorez du tiltre de Sages. Témoin Socrate, à qui l'on attribüë la gloire des'estre eschappé par son Abstinence
de

de cette Peste vniuerselle, qui en peu de temps rauagea tout le pais d'Athenes. témoin le diuin Philosophe, chez qui le grand Capitaine Thimotée ayant souppé sobrement, & le rencontrant le lendemain en pleine ruë, *Mon cher Platon,* luy dit-il, *ie t'auouë que tu me fis hier si bonne chere, que ie ne desire pas que désormais tu me traittes autrement. Car ie suis bien assuré, que ceux qui mangent au soir à ton logis, ne s'en trouuēt iamais mal le lendemain:* Témoin pythagore, qui auoit pour l'ordinaire ces belles paroles à la bouche, Que le ventre plein rendoit l'esprit vuide, pource qu'il embarassoit si fort la Raison, qu'il en étouffoit toutes les puisâces; Et témoin encore le mesme Platon, que ie viens d'alleguer, qui dás vne epistre qu'il écrit aux parens de Dion, reproche aux Siciens leur brutale gourmádise, & les prodigieux excez qui se faisoient dans leur Isle. Mais cette illustre Vertu de Sobriété n'estoit pas si particuliere aux Grecs

qui ne mangeoient qu'une fois le iour, qu'elle ne trouuaft encore parmy les anciens Romains qu'antité d'autre adoreurs. Valere le Grád dit là deffus, que la boulie leur estoit plus ordinaire que le pain, que le vin ne leur pouuoit nuire, de de la façon qu'ils le trempoient; & qu'en quelque téps que ce fust, ils s'étudioient à maintenir leur santé par leur regime de viure. A quoy l'on peut adioûter, que l'Abstinence ne mettoit pas seulement en estime les Philosophes de ce temps-là, mais encore les Senateurs, les Consuls, les Generaux d'Armée, & les Empereurs; comme il se remarque de Fabrice, de Curius, de Coruncanus, de Caton, de Iules Cesar, & de leurs semblables.

Pour ce qui regarde la creance des choses; ou il y faut proceder meurement, ou ne s'y arrester du tout point. Car il est certain qu'en telles matieres, les plus credules sont ordinairement les premiers trompez: Comme au contraire, il

est difficile de surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes, & qui veulent tousiours estre éclaircis de l'estat des choses, auant que se les persuader. L'œil & la main qui seruent à nostre Embleme, nous démontrent cette verité; à laquelle doiuet auoir égard plus que tous les autres ceux qui trauaillent pour le public; & se souuenir de ce bon mot de Pythagore, qu'il ne faut pas toucher dás la main de toute sorte de gens. Car la pluspart des hommes du monde sont artificieux à ce poinct, que leurs paroles, leurs yeux & leur mine mentent souuent, sans qu'on y prenne garde, tant ils ont d'adresse à se déguiser du masque d'Hypocrisie. L'on raconte à ce propos, qu'Apolonius se voyát vn iour pressé par vn Roy de Babylone, de luy dire librement cōme quoy il pourroit estre paisible dans ses Estats: *Seigneur*, luy répondit il, *cela vous sera facile, si vous n'ajoutez foy qu'à*

peu de personnes. En effet, ie ne pense pas qu'il y ait rien si nuisible à la grãdeur des Rois, que la creance qu'ils donent souuent aux faux rapports que les Flatteurs se licentient de leur faire. A quoy se rapporte la maxime de Platon, qui veut dãs sa Republique, que les hõmes de consequence, & qui sont dans les grands emplois, ne s'arrestent iamais aux extrauagances ny aux contes que fait le Vulgaire, & pareillemēt ce dire de Plaute, *Qu'il faut tenir pour impertinent celuy qui croit plütoft ce qu'on luy dit, que ce qu'il voit, puis qu'un témoin oculaire vaut plus que dix, qui ne parlent que par ouy dire.* Ce qui fait aussi qu'entre tant de personnages qu'on introduit dãs les Comedies, Ciceron n'en trouue point de plus ridicule, que celuy d'un Vieillard sans preuoyance, & qui tiēt pour veritables toutes les fourberies dont on le berne. Pour cette mesme raison les Anciens loüent plüstoft qu'ils ne blasment ceux qui sont d'humeur à ne

croire les choses qu'avecque peine; Et nous conseillent pourtant, de n'estre pas du tout incredules, mais de nous deffier des personnes que nous iugeons apparament nous deuoir estre suspectes. Demosthene appelle cette Défiance vn salutaire preseruatif contre les maux de la vie, & l'estime tres-profrable aux hommes, quand ils en sçauent vser. Aussi fut-ce par son moyen, qu'Vlysse, qui dans Homere est nommé le plus Sage de son temps, s'echappa heureusement de tous les perils où il se vid exposé dans les pais estrangers. Ce qui ne luy fut pas arriué sans doute, s'il n'eust sceu l'art de les preuenir, en ne communiquant ses secrets ny ses desseins à personne. Mais ie trouue que le Poëte Hesiodo encherit encore par dessus, lors qu'alleguant vn exemple de deux freres, il est d'auis que l'vn se défie si fort de l'autre, qu'il ne traicte d'aucune affaire avec luy,

quand ce seroit mesme par maniere de jeu, sans y appeller auparauant des témoins: & à vray dire, quelques dangereux que puissent estre des Ennemis, il faut aduoüer que de faux Amis sont encore plus à craindre. L'on se donne garde des embusches des vns, à cause qu'on s'en défie, mais il est fort difficile d'éuiter celles des autres, pource qu'on ne croit point qu'ils doiuent vser de supercherie. Que s'il estoit besoin de montrer icy, qu'il s'est trouué de tout temps bien plus de personnes ruinées par d'infidelles Amis, que par des Ennemis declarez; & pareillement plus de Villes prises par trahison, que par la force des armes; ie dirois que le perfide Calipe se seruit artificieusement du sacré nom d'Hospitalité, pour mettre à mort le pauvre Dion; Et qu'Antipater fils de Cassander, ayant inuité Demetrius à souper, rendit tragique sa fin, par vn

effort violant qu'il fit sur luy, contre la foy qu'il luy auoit donnée. Mais d'autant que ce Discours me semble assez long, il est plus à propos que ie le finisse, pour expliquer l'Embleme suiuant.







Du soin, & de la Vigilance.

DISCOVRS XL.

PLVSIEVRS grandes qualitez sôt requises à tous ceux generalement qui ont de la preéminence sur les autres, & qui sont à obligez à leur cõmune conseruation par le deuoir de leurs charges. Mais ie trouue pour moy, qu'vn vray Prelat, à qui Dieu a donné la conduite des Ames, doit faire toute sorte d'efforts, pour s'acquitter d'vne Commission de cette importance. Deux choses luy sont necessaires à cét effect. La premiere, d'estre si zelé au salut de ceux qui dependent de luy, qu'à force de les

éclairer par son exemple, il leur serue de
fidelle Guide dans le chemin de la Foy;
Et la secõde, de faire en sorte, s'il est pos-
sible, que pas vn d'eux ne se jette hors
des bornes de la vraye & salutaire doctri-
ne. Or ce n'est pas assez que pour attein-
dre à cette fin qu'il s'est proposée, il vse
de Vigilâce: Il faut encore qu'il y appor-
te de son costé vn soin infatigable; &
qu'adjoûtant au sçauoir l'integrité de la
vie, il combatte les Libertins, & fortifie
dans les bons sentimens de la Religion,
ceux qui s'y portét d'eux-mesmes. Cela
nous est icy demõtré par deux Symboles
bien remarquables, qui sõt tirez de deux
animaux assez cõnus, à sçauoir du Coq,
& du Lion; la figure desquels est mise or-
dinairement sur les Clochers, & deuât les
principales portes des Eglises. Par l'vn,
les anciens Peres nous ont voulu signi-
fier la Vigilance des Prelats, & par l'au-
tre, le soin qu'ils doiuent auoir de ceux

qui sont sous leur charge. Car, cōme dit fort bien S. Gregoire, il faut que la personne qu'on a choisie pour esclairer les actiōs du peuple, les cōsidere d'enhaut, & que les siennes soient eminentes, afin d'estre profitables. Quelques autres par la figure Hieroglyphique du Coq, entendēt les saincts Docteurs; pource qu'à l'imitation de cēt Oiseau, qui chante de nuit, ils annoncent dans les tenebres de cette vie, le iour de nostre salut, & la lumiere de la Gloire future.

Pour le regard du Lion, Orus & Pierius demeurent d'accord, que la plupart des peuples du Leuāt, & particulièrement les Egyptiēs en leurs Figures mystiques auoiēt accoustumē de le peindre, lors qu'ils vouloient donner à entendre le soin que les Princes doiuent auoir de leurs sujets. Car c'est le propre de ce noble Animal, d'ouuir les yeux, quand il dort, & de les fermer quand il veille. D'où il s'enfuit, que pour sa merueilleuse

Vigilance, il n'est pas moins à estimer que le Coq, qui en a toujours esté vn particulier Symbole. C'estoit pour cela, dit Plutarque, que les Anciens le consacroient à Apollon; & qu'ils le sacrifioient à la Nuit: Ces vers d'Ouide nous l'apprennent.

*Quand par des routes inconnuës
Latone, sans faire du bruit,
Fait rouler son Char dans les nuës,
Et sert de Soleil à la Nuit;
On luy presente en Sacrifice
Le Coq qu'on trouue le plus blanc;
Ou bien vne noire Genisse
Arrouse l'Autel de son sang.*

Mais d'autant que dans tous les liures des Peres, il est difficile de trouuer vn endroit plus exprés que le suiuant, qui est de Sainct Ambroise, ny qui soit plus du sujet de cét Embleme, il ne me semble pas hors de propos de le rapporter icy, de la façon que ie l'ay traduit. *Le chant du Coq, dit-il, n'est pas seulement*

agréable la nuit, mais encore utile. Car cét Oiseau, comme un Hôte fidelle, réveille ceux qui dorment, sert d'horloge aux hommes d'affaires, & encourage les Voyageurs, qu'il aduertit que le iour s'approche. Quand il chante, le Voleur se donne l'alarme, & s'enfuyt; l'Estoile du iour paroist, & illumine le Ciel: Le Pilote épouuanté se rassure dans la tempeste: Le sçauant se remet à l'estude, & le Deuot à la priere. Quoy d'auantage? Par son chant le Prince des Apostres se ressouuint de sa faute, & s'en repenit. En un mot, c'est par son chant que la santé reuient aux malades, & l'esper à ceux qui n'en ont point; Que l'ardeur de la Fieure s'esteint peu à peu; Que la douleur des blesseures se diminue, & que les Ames égarées sont remises dans le chemin de la Foy, comme par luy-mesme encore Iesus-Christ corrige les Pecheurs, & les releue de leur cheute.





De la Prudence requise en la conduite de la Vie.

DISCOVRS XLI.



Es hommes de toute sorte de cōditions, & particulièrement ceux qui s'adonnent à l'estude des bonnes lettres, peuuent beaucoup profiter de cēt Embleme, dont le sujet est tiré de trois differēs preceptes que pythagore nous donne. Par le premier, il nous auertit, de ne sortir iamais hors des bornes que nous nous sōmes prescrites, ou, si vous voulez, de la Profession que nous auons embrassée. Dequoy ne se

soucient gueres la pluspart du temps ces
 folastres ieunes hommes , qui dans les
 Vniuersitez où les Sciēces se montrent,
 ne pensent à rien moins qu'à l'estude.
 Car bien que dans l'opinion de tout le
 monde ils passent pour Escholiers ; c'est
 vn nom pourtāt duquel ils ne semblent
 pas tāt se picquer que de celuy d'Esprits
 forts, & de Gladiateurs, ou pour mieux
 dire de fanfarōs. C'est de ceux-cy dōt Se-
 neque dit, se seruāt des termes d'vn vieil
 Iuriscōsulte , *Que leur vie s'écoule insensibi-*
blement , ou à mal faire, ou à ne rien faire, ou à
faire autre chose. Le second conseil de nô-
 tre Philosophe, est de prédre soigneuse-
 ment garde à ce que nous faisons ; afin
 que les bōnes actions nous dōnent autāt
 de sujet de nous réjouir, que les mauuai-
 ses nous en doiuent donner de nous at-
 trister. Car ce n'est pas vne petite recom-
 pense aux Vertueux, que le contentemēt
 qu'ils reçoient de se satisfaire eux-mes-
 mes dās les choses hōnestes. Le troisiē-
 me

me, est de ne laisser rien à faire quand on le peut; Et c'est en cela principalement que pechent pour l'ordinaire la pluspart des ieunes gens, qui frequentent les Escholes.

De ce que ie viés de dire il s'ensuit necessairement, que pour ne tomber dans les plus dangereuses fautes de la vie, il n'est question que de mettre en pratique ces trois preceptes de Pythagore; d'où, si ie ne me trompe, Senèque a tiré ces paroles, qui se lisent dás son troisiésme Liure, de la Colere. Et d'autant qu'elles sont trop belles, pour estre obmises, ie les ay ainsi traduites. *Il faut faire en sorte, dit-il, de régler les sens; afin que l'assiette en soit ferme. Vous les trouuerez assez patiens de leur nature si l'Ame ne les débauche. C'est pourquoy, pour empêcher que cela n'arriue, il luy faut tous les iours rēdre compte. Sextius en vsoit ainsi; & ne se couchoit iamais, qu'il ne se fit auparauant à soy-mesme de pareilles demandes. De quel mal t'és-tu guery aujourd'huy? A quel Vice as-tu*

E e

resisté? *Es-tu plus homme de bien que tu n'estois hier? Si nous faisons comme luy, ne doutons point que la Colere ne rende les armes; ou du moins, qu'elle ne perde beaucoup de sa fougue, quand elle sçaura qu'il luy faudra venir tous les iours deuant vn Iuge. Cela estant, y peut-il auoir rien de si beau, que de s'accoustumer à voir cōme on a passé la iournée. O qu'après cela l'on dort d'un bon somme! Qu'on a de tranquillité! Et que nostre Ame est satisfaite des loüanges que nous luy donnons, ou qu'elle est mortifiée des remonstrances qu'on luy fait, qui sont à ses mœurs vne secrette Censure, &c.* A ce bel endroit de Seneque ne s'accommode pas mal cét autre passage d'Apulée, où parlant des Gymnosophistes. *Tout à mesme temps, dit-il, que l'on a mis le couuert, auant qu'on ait seruy sur table, tous les jeunes hommes qui viennent là pour souper, sont interrogez par leur Precepteur, quelles bonnes actions ils ont faites ce iour-là. A quoy l'un répond, qu'il a reconcilié deux personnes qui estoient mal ensemble, l'autre qu'il a rendu vn bon*

office à son amy , ou témoigné par son obeyssance ce qu'il deuoit à ses plus proches , & ainsi du reste. Que si de hazard il se trouue quelqu'un parmy eux , qui n'ait rien fait de loüable , il est aussi-tost renuoyé , sans qu'on luy donne à manger.

Ces autoritez suffisent à mon aduis, pour montrer combien est grande la satisfaction de la Conscience de l'hôme; qu'ad après l'auoir examinée, il n'y trouue rien qui luy reproche d'auoir passé le iour inutilemēt, & negligé les preceptes de Pythagore, en pechant contre les regles de la Prudence. Les Gruës, qui en sōt le Symbole, & qui font aussi la principale partie de cēt Embleme ne faillent iamais de ce costé-là. Car, à ce qu'en disēt les meilleurs Autheurs, elles ont accoustumé, quand elles prennent l'effor, de porter chacune vn caillou, afin de connoistre par sa cheute, si elles volent au dessus de la mer, ou de la terre : & si elles doiuent s'arrester, ou passer outre. Or

Ec ij

bien que cette raison soit assez bonne, il est pourtant vray que maxime de Tyr en allegue vne meilleure: Car il dit, Que ce qu'elles portent vn caillou à chaque pied, est pour s'en seruir comme de contre-poids, durant la plus forte violence du vent. Aussi comme leur Prudéce n'estoit pas inconnuë au sage Deucalion, il en vfa bien à poinct au temps du deluge: & selon Pausanias, il prit pour vn aduertissement de se sauuer à la nage, l'estrange bruit qu'elles faisoient en volant. Elles sçauét bien pourtāt se taire au besoin, & quand par vn instinct naturel, elles connoissent que leur vie depend du silence. Car lors que les chaleurs trop violentes les chassent du Leuant en Occident, & qu'il leur faut passer le mont Taurus, ou il y a quantité d'Aigles, l'apprehension qu'elles ont d'en eistre déchirées, fait que pour s'épécher de crier, elles se fourrent dans le bec de petits cailloux, qu'elles ne rejettent qu'après auoir passé la Monta-

gne, ce quelles font avec vne incroya-
ble vifteffe, que le grand Virgile expri-
me ainfi.

telles qu'on voit les Gruës,

*Lor: qu'elles-mesmes font des nuës d'as les nuës,
Se donner le signal, & se perdre dans l'air.*

Où s'eslance leur vol, plus vifte qu'un éclair.

Il ne faut donc pas qu'en la conduite
de leur vie, les hommes dedaignent de
se regler par l'exemple de ces Oifeaux.
Mais sur tout qu'ils les imitent, quand il
le faut, en la moderation de la langue, au
bout de laquelle, comme disoit Aristote
à Callisthenes, ils portent souuent l'ar-
rest de leur mort, ou de leur vie. Que si
les Animaux irraisonnables seauent si
bien preuoir ce qui leur doit estre, ou
profitable, ou nuisible, concluons par
là, que les Creatures qui ne doiuent agir
que par la Raison, sont grandement à
blasmer, si elles se laissent vaincre par
les Bestes, en matiere de discerner le
bien d'auecque le mal.





*Qu'il faut avoir soin de la Pudicité
des Filles.*

DISCOVRS XLII.

BIEN que tous les Amans
se fassent accroire qu'A-
mour est trop ingenieux
& trop fin, pour ne point
tromper la vigilance de
ceux qui l'éclairent ; Et que celuy de
nos Satiriques qui raille de meilleure
grace , croye auoir dit vn bon mot,
quand il a mis en auant, Que si quel-
qu'vn vouloit entreprendre de garder
vne femme amoureuse , pour s'opposer
à la violence de sa passion.

Ee iiij

*Il luy faudroit auoir plus d'yeux , & plus
aigus ,*

Que Lyncé l'Argonaute , ou le ialous Argus ;

le me persuade pourtant , que la Pudeur , qui est naturelle à ce beau Sexe , l'empesche souuent de se laisser cheoir dans vn chemin si glissant , & qu'on en peut mesme détourner les occasions par les soins qu'on y apporte. Ils nous sont representez dans cét Embleme par vne Pallas armée , de l'inuention de Phidias , à ce que disent quelques Autheurs. Cét excellent Ouurier luy mit aux pieds vn Dragon (à qui les Poëtes ingenieux ont donné en garde le jardin des Hesperides) pour nous apprendre par là , combien doiuent estre soigneux de la Pudicité de leurs Filles , ceux qui desirent que leur Maison se maintienne dans l'honneur , & ne se souille d'aucune tache. A quoy leur seruira principalement , de les empescher de courir , & de les tenir toujours en occupation.

*Ostez l'Oisiveté vous verrez Cupidon
N'auoir plus de Carquois , ny d'Arc, ny de
Brandon ;*

*Vous verrez sans effet ses plus viues atteintes,
Tous ses dards emoussiez , & ses flammes
esteintes.*

Qu'ils se souuiennent pour cét effect de l'exemple de Publius Mæmus, qui fit punir à toute rigueur vn de ses Affranchis , (bien que d'ailleurs il l'eust en consideration par dessus les autres) pour s'estre licentié de baiser sa Fille , qui estoit en aage d'estre mariée. Par où il voulut qu'elle apprist, qu'à moins que de rendre sa Chasteté suspecte, elle deuoit éuiter l'approche des hommes, & garder ses baisers tous purs pour le mary qu'elle auroit.

Cette maniere de viure vsitée parmy les Romains , estoit si recommandable encore aux anciens Grecs, qu'ils ne permettoient iamais que leurs Filles, non plus que leurs Femmes, allassent seules

par la ville; comme le témoigne Homere en la personne de Penelope, tant ils apprehendoient que leur solitude n'attirast les compagnies, & ne leur fust vn sujet de se débaucher. Nous lifons à ce propos que Q. Antistius repudia sa femme, pour l'auoir surprise en pleine ruë, parlant en secret à vn Affranchy: Et que Sempronius Sophus en fit autant de la sienne, pour la hardiesse qu'elle auoit prise d'aller voir les jeux publics, sans luy en demander congé.

Cen'est donc pas sans sujet, que les Meres particulièrement sont aduerties de garder les ieunes Vierges, par la mystericuse Image de Pallas, Deesse de la Virginité. Aussi se voit-elle peinte icy en ieune Fille, pour montrer combien elle chérit vne si belle Vertu. Les Armes qu'elle porte nous aduisent que le Sage est inuincible à tous les traits de la Fortune; Qu'en quelque temps que ce soit, il se fortifie contre les Passions, & que

la Vertu n'a besoin que de son propre secours. Son Heaume est le Symbole du Jugement, dont le siege est au Cerueau; Et sa Lance en est vn autre de la force de ses paroles, dont elle perce les Cœurs, comme d'autant de traits & de pointes. Quant à son Escu, qui est de cristal, il marque la connoissance de l'homme prudent, par le moyen de laquelle il se voit soy-mesme aussi clairement, que s'il regardoit dans vn Miroir les choses exterieures. Que si la teste de la Gorgone est posée au milieu du Bouclier, c'est pour montrer que le Sage a le cœur si ferme & si assuré, que ses Ennemis en sont épouventez, toutes les fois qu'ils l'approchent: Ce qui signifie encore que Pallas ne sçait rien craindre, & que c'est elle plustost, qui remplit d'apprehension & de terreur les personnes de mauuaise vie. Adioûtons à cecy, que son habillement est de trois couleurs

meſſées enſemble , à ſçauoir d'argent, d'or, & de pourpre, pource que la Sageſſe eſt touſiours pure , qu'elle ne ſe laiſſe point voir à toutes ſortes de gens, & que ceux qui la contemplant de trop près , ſont bien ſouuent ébloüis de ſa clairté, comme de celle d'un éclair. L'obmets qu'on la feint fortie du Cerueau de Iupiter , pour nous apprendre qu'eſtant la Reine de la Sageſſe, qui l'eſt auſſi des autres Vertus , il eſtoit bien raifonnable que ſa naiſſance euſt ie ne ſçay quoy d'extraordinaire , & qu'elle naſquiſt armée. Par où il nous eſt enſeigné, Que ce qu'il y a de plus fort en l'homme, eſt dans la teſte, où la Raiſon a ſon Empire. On luy confacroit au reſte des Dragons & des Cheueches, à cauſe de la grande reſſemblance qu'il y a de ſes yeux à ceux de ces Animaux. Car elle ne les a pas moins ſubtils, ny moins agiſſans que le Dragon, de qui

les Naturalistes disent, qu'il ne se lasse
iamais de veiller. Elle tout de mesme,
est infatigable en la contemplation des
choses de la Nature , & demeure per-
petuellement Vierge , d'autant que la
force de la Sagesse, subsiste toujours,
& qu'elle ne peut estre soüillée d'au-
cune tache.







Du Riche Ignorant.

DISCOVRS XLIII.

QOMME tout le monde n'a pas le don d'estre Riche ; tout le Monde aussi n'a pas le don d'estre Sçauant. Ce sont deux choses differentes , & qui neantmoins ne sont pas incompatibles dans vn mesme sujet. Car nous voyons par espreuve quantité d'honnestes gens, en qui les biens de l'Esprit & de la Fortune s'accordent ensemble, & qui dans leur Abondance ne sortent point hors des bornes de la Moderation, ny de la vraye Philosophie. Ce n'est donc pas mon dessein

de parler d'eux en ce discours, non plus que de ces autres riches, qui pour n'auoir point estudié, ne laissent pas pourtant d'auoir le sens bon, & la science du monde. Je ne comprends dans cét Embleme, que ces Riches ignorans, que Diogene appelle des Moutons couuerts d'une toison d'or, & Socrate, des Cheuaux chargez d'argét. Aussi n'est ce point mentir, que de dire qu'en cette engeance d'hommes brutaux, plus qu'en toute autre sorte de personnes, se verifie l'ancien Prouerbe, qui dit que *les Richesses sont le bagage de la Vertu*. En effet, si celles qu'ils possèdent par excez, ne leur ostent pas l'esprit, (qu'ils ne peuuent perdre, puisque naturellement ils n'en ont point) du moins est-il bien certain, qu'elles leur donnent de tres-grandes habitudes dans le Vice; Ce qui n'arriue fans doute que de leur Insuffisance; qui leur faisant negliger les connoissances du vray bien, ne les attache qu'au mal. De cette mesme source procede

procède leur haine contre les personnes de mérite; Et de cette haine le peu d'estime qu'ils ont accoustumé d'en faire. Car tous ceux qui ne daignent s'accommoder à la foible portée de leur Esprit passent pour impertinens chez eux; Et tant plus les personnes sont habiles, tant plus ils ont d'auersion pour elles. Qui leur parle de Science, leur semble parler d'un Montre. Ils appellent Pedanterie tout ce qu'ils n'entendent pas. Ils considèrent les Philosophes comme des Gueux, les Poëtes comme des Fols, & les Orateurs comme des Babillards, & des conteurs de sornettes. Au contraire, ils ne trouuent point de plus honnestes gens à leur mode, que ceux qui pour leur estre agreables, font vanité de ne rien sçauoir; & qui pareils aux Hapelourdes, ne brillent que d'un faux éclat, encore est-il emprunté. Que si quelque chose pouuoit rendre supportable ces Veaux d'or, ce seroit possible leur Ignorance.

mais ce que i'y trouue de pire, c'est qu'une extreme malice y est jointe, & que tous mal-habiles qu'ils font, ils veulent faire les suffisans & les imperieux chez autruy. Cependant ils n'ont pas l'esprit de commander dans leur maison, où ils n'ont ny œconomie, ny conduite, où ils se laissent mener comme des enfans, par le caprice d'une femme; & où leurs propres valets connoissans leur foiblesse, les tiennent dans la contrainte, sans que ces maladufes osent s'en plaindre, tant ils apprehendent de les fascher. Dequoy ie m'asseure qu'ils ne feroient pas en peine, s'ils auoient esté moins stupides, & plus retenus à ne leur communiquer point leurs secrets, ny à se reposer sur eux de leurs principales affaires.

Voila pour le premier point de cét Embleme. Je passe au second, auquel a donné lieu la Fable de Phrixus; qui pour ne tomber dans les pieges que son marastre luy auoit tendus, s'enfuit avec

sa sœur Hellé, & fendit les vagues de la mer sur ce précieux Mouton, dont la Toison estoit d'or. Or comme il n'y a point de doute que ce recit ne soit fabuleux, il se peut faire aussi que quelque vray-semblance ait donné lieu à cette Fable, que les écrits des Poètes, & même des Historiens ont autorisée. Mais laissant à part ce qu'en ont dit entre les autres, Ovide & Justin, ie rapporteray icy l'explication qu'en donnent quelques Auteurs. Ils disent donc que cette Toison, ou cette peau de fin or, n'estoit autre chose qu'un certain Livre en velin, où se voyoit par écrit le grand Oeuure des Philosophes Chymiques, c'est à dire la Science de faire de l'or. Ils adioustent à cela, que l'aduis en estant venu à Diocletian, il enuoya des hommes exprés en Egypte; où ils se saisirent de tout ce qu'ils y trouuerent de Livres de cette nature; que l'Empereur fit brusler, de peur que les Egyptiens

ayant ce secret, n'eussent aussi de trop grandes richesses, & qu'ils ne s'en servissent vn iour à faire la guerre aux Romains. En suite dequoy l'usage de ces Liures, en cas qu'il s'en trouuast encore, fust defendu par Edi&ct public, comme pernicieux, & dommageable à la Republique. Quelques autres neantmoins sont d'opinion differente, & soustienent que par cette Toison se doit entendre vne prodigieuse quantité d'or, que les Princes de Colchos auoient successiuellement amassée. La meilleure raison qu'ils en donnent, est qu'au pais de Colchos, pour estre proche du Mont Caucafe, il y a de ce metal en abondance. Ce qui nous est confirmé par Strabon, qui dit que le Caucafe a plusieurs belles fontaines, & de grands ruisseaux où il se trouue du sablon d'or; Et d'autant qu'il est comme impalpable, & imperceptible aux yeux, pour estre extrêmement brillant & menu; il adiouste

que pour le ramasser, ceux du païs ont accoustumé de plonger dans l'eau vne peau de Brebis, afin que ce sable s'y attache, & qu'après cela ils en fassent la separation: D'où peut bien la Fable dont nous parlons estre tirée, estant certain que ces peaux dorées ont vne entiere conformité avec la Toison, qui sert de sujet à cét Embleme.







*Que les gens de bien ne doivent point
craindre la violence des
Riches.*

DISCOVRS XLIV.



ET Embleme a pour fon-
dement la Fable des Har-
pies, qu'il est necessaire
de sçavoir, auant qu'en
dōner l'explication. Les
mythologistes en parlēt
diuersemēt avec les poētes, entre lesquels
Hesiodē n'ē met que deux. mais l'opinion
la plus cōmune est, qu'elles estoiet trois,
à sçavoir Aëllō, Ocypetes, & Celæno, car
c'est ainsi que les appelle Virgile. La des-

Gg iiij

cription qu'il en fait, frappe d'abord l'imagination, & luy represente ie ne sçay quoy d'esträge, sous la forme de certains Oiseaux monstrueux, qui auoient le visage d'une Fille, & les pieds d'un Vautour. Mais pour penetrer plus auant dans le fonds de cette Fable; il faut sçauoir que Phinée ayant pris pour femme Cleopatre, fille de Borée & d'Orithie, fut si mal aduisé que d'en épouser encore vne autre, qu'on nommoit Idée, fille de Dardanus; par les persuasions de laquelle, il creua les yeux aux enfans qu'il auoit eus de Cleopatre; ce qui fut cause, que pour le chastier de son crime, les Dieux l'aveuglerent luy-mesme; & que pour le tourmenter encore plus fort, ils enuoyerent contre luy les Harpies, qui l'empéchoiét de manger, par les continuelles ordures qu'elles faisoient sur les viandes qu'on luy seruoit. Mais à quelque temps de là, le bon-heur voulut que Zetes & Calais faisant le voyage de Colchos avec les

autres Arge-Nochers, s'en allerēt loger chez luy, qui les receut honorablemēt, & les pria de le dēliurer de la persecution de ces funestes Oiseaux; Ce qu'ils luy promirent aussi-tost, & chasserent les Harpies iusques dans les Isles Plotines.

Que si maintenant, cōme c'est nostre ordinaire, nous voulons chercher l'Allegorie de cette Fable, il ne nous sera pas difficile de la trouver. On les appelle *Harpies*, ou *larronesses*, pource que rien ne leur échappe, & qu'elles portent leurs mains crochuës sur toute sorte de choses. Aussi est-ce pour la mesme raison qu'on les feint Vierges, d'autant qu'il n'est point de rapine qui porte du fruit, & qui ne deuiēne sterile. Elles sont trois de nombre, pour montrer qu'on a premiere-ment de la conuoitise pour le bien d'autruy, qu'en suite de cela on le vole, & que finalement on le cache. Il y en a qui disent que par ces Harpies se doiuet entendre les plus violentes Passions de l'A-

me; & d'autres qui disent qu'elles nous marquent particulièrement trois Vices bien dangereux, qui sont l'Avarice, l'Enuie, & l'Orgueil. Quoy qu'il en soit, il est tres-certain que les Poëtes n'ont pas feint sans vne grande raison, que Iupiter enuoya les Harpies contre Phinée, pour le punir de son crime; afin de nous aduertir par là, que la tempeste, la sterilité, la famine, & les autres maux, ne viennent pas de la terre, mais plustost du Ciel qui nous en afflige, pour chastier nos meschancetez.

Ce sont les orages & les fleaux que doiuent apprehender tous les hômes en general, & particulièrement les riches qui persecutent les pauvres. La pluspart d'entr'eux nous sont fort bien representez par les Harpies de cét Embleme. Car à leur imitation ils se seruēt des charmes de leur visage, pour attirer ceux qu'ils veulent perdre; & comme elles encore, ils ont des ailles & des mains, dont ils vo-

lent doublement. O que les plus gens de bien ont de peine à s'échapper des serres de ces Oiseaux affamez & insatiables ! Il n'est pas à croire combien de pièges ils dressent à l'intégrité de leur vie, ny combien ils font jouer de ressorts, pour attraper ce peu de commoditez qu'ils ont, & les heritages que leurs predecesseurs leur peuvent auoir laissez. Pour s'en saisir finement, ils les attirent d'abord par douces paroles, par quantité de belles promesses, & par des offres continuelles. Ils leur representent en suite leur grand credit, les amis qu'ils ont, les bons offices qu'ils leur peuvent rendre ; & tout cela se conclud par d'inviolables protestations de seruire. Que s'ils voyent que tous ces artifices soient inutiles à leur dessein, qui n'est autre que de ruiner entièrement ceux qu'ils amadoüent ainsi ; ils se declarent alors contr'eux, & les persecutent ouuertement. Alors, dis-je, ils leur suscitent de jeunes mutins, qui leur

font des querelles, des Chicaneurs qui les embarassent dans des procez, des calomniateurs qui les accusent, & de faux témoins qui leur imposent des choses dõt ils n'ont iamais eu la moindre pensée. Mais ils ont beau faire; tous leurs efforts ne peuvent rien à la fin. Car la constance & la probité de ceux qu'ils attaquent, ont la mesme force de les preserver de tels persecuteurs, qu'eurent autrefois Calais & Zetes, de deliurer le miserable Phinée de la violéce des Harpies, qu'ils extermineroient. Aussi est il veritable, que le iuste Ciel ne laisse iamais depourueus de secours, ceux que leur Innocéce en rend dignes. Elle triomphe des artifices des Méchans; & l'homme de bien peut dire sans se tromper, qu'il est toujours à couuert de tous les coups que la Malice luy porte.

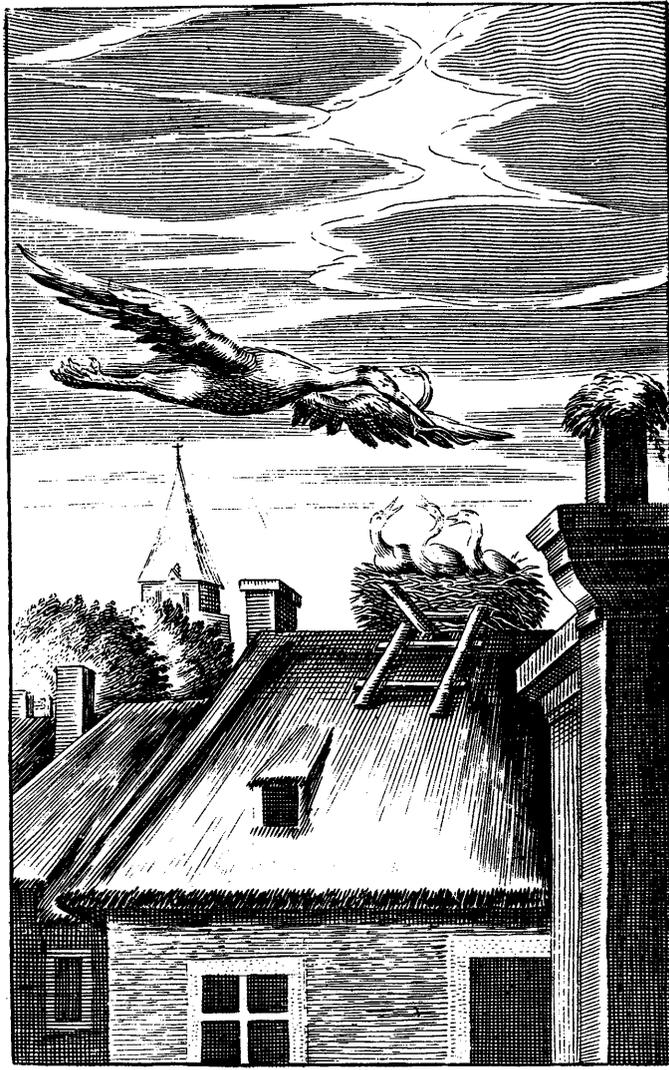
*Quand on l'attaque sans raison;
L'on tâche en vain de le surprendre,
Il n'a besoin, pour se defendre*

De traits abreuvez de poison;

Et peut bien se passer encore

De l'Arc, & des fleches du More.

Sa conscience seule le rend plus fort que n'estoit Ajax, quand il tenoit son Bouclier, & luy fert, comme dit le Poëte, d'une muraille d'airain: de maniere qu'il peut se vanter avecque Bias, de porter toujours en soy-même dequoy resister à ceux qui le persecutēt. Que si de hazard sa bõne cause succombe sous l'Injustice; outre la satisfaction qui luy reuient de n'auoir point meritē ce mauuais traictement, il est assure que l'injure qu'on luy fait ne doit point demeurer impunie: car il en a tousiours mal pris à ceux qui ont opprimē les Innocēs, & violē la Iustice: cōme à Archias, de s'estre souillē du sang d'Archilochus, au Roy Attalus d'auoir fait tuēr sans cause, ceux qui en qualitē d'Allez croyoient viure en confidence avec luy; & à Cecilius Metellus, d'auoir sans raison triōphē des peuples de Dalmatie.





*Du deuoir des Enfans enuers les
Peres.*

DISCOVRS XLV.

TOVs ceux que la Nature
a fait naistre raisonna-
bles, & dans l'ame desquels
elle a tracé le moindre
traict de reconnoissance,
font obligez d'en donner des preu-
ues continuelles à ceux qui les ont
mis au Monde, & auxquels ils doiuent
l'estre après Dieu. S'ils font autre-
ment, qu'ils ne s'estonnent pas si les
elements se reuoltent contre eux; si
toutes les choses d'icy bas leur repro-
chent leur ingratitude, & si les bestes

mesme leur apprennent les devoirs de Pieté, dont ils s'acquittent si mal, à leur grande honte. Car au rapport de Solin; les vieilles Cigognes reçoivent des Oiseaux de leur espeece le même bien qu'elles leur ont fait quád ils estoient encore petits. Aussi est-il vray qu'en leurs lettres Hieroglyphiques, les Egyptiens voulant représenter vn Enfant qui auoit soin de son Pere, peignoient ordinairement vne Cigogne, comme celuy de tous les Animaux, le moins ingrat, & qui a le plus de tendresse: car de la mesme façon qu'elle a esté nourrie de ses Pere & Mere en son bas aage, elle les nourrit & les soigne quád ils sont vieux. Alors pour leur rendre le séblable, elle leur fait vn nid, pour y estre mollemét: Elle leur porte à manger, & leur tire doucemét les plumes superfluës, afin qu'il leur en reuiéne d'autres meilleures, à la faueur desquelles ils puissent chercher de quoy repaistre. Que s'il est vray, comme plusieurs Autheurs

nous

nous l'enseignent, qu'il y ait tant de bon naturel en ces Oiseaux; Ne devons-nous pas rougir de honte de nous laisser vaincre à eux, en matiere de reconnoissance & de Pieté? Il est sans doute bien raisonnable, que nous rendions à la Nature ce que nous auons receu d'elle, & que nous conseruiôs avec soin la vie de ceux à qui nous sommes redevables de la nostre. Avec ce que le deuoir nous y oblige, il faut que nous y soyons encore portez par vne autre consideration, qui est que nos Enfans s'en reuencheront vn iour, quand nous serons vieux, & que la foiblesse de nostre aage nous dénierá le secours qu'il nous faudra médier des autres. Mais il n'est pas besoin ce me semble, que nous vsions de tant de paroles; pour démontrer vne verité qui est plus claire que le iour; n'y ayant personne qui ne sçache bien, qu'après les trois premiers poincts qui regardent le culte Diuin, la chose du monde qui nous est

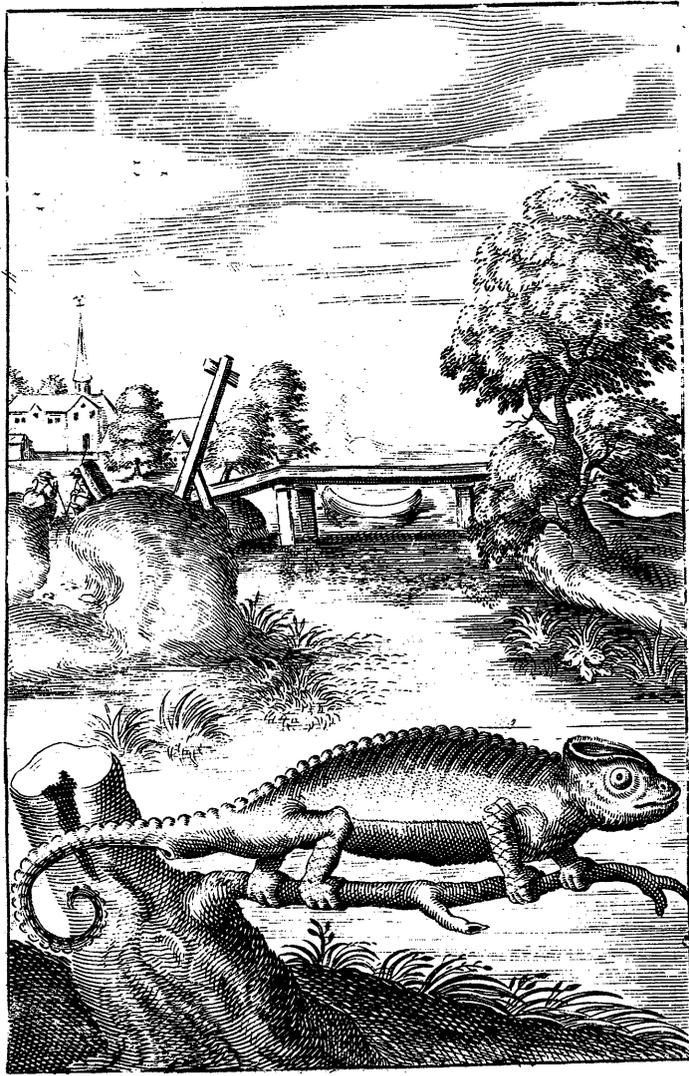
la plus recommandée, c'est d'honorer ceux qui nous ont donné naissance, & d'estre soigneux de leur obeir. C'est dieu même qui est Auteur de cette Loy, & qui pour en faire voir l'importance, a promis pour salaire à ceux qui l'obserueroient, vne longue vie en ce monde, & en l'autre les felicitez eternelles. Aussi à vray dire, ce deuoir d'obeissance & d'honneur est tellement iuste, que les moins religieux d'entre les Payés l'ont recõnu. D'où vient qu'Hesiodé en la Description qu'il fait du siecle de fer & d'Impieté, ne trouue rien de si execrable parmy les hõmes de ce temps-là, que l'Ingratitude des enfans enuers leurs plus proches. Car alors, dit-il, ils leur feront tous les maux imaginables, & les abandonneront en leur vieillesse, sans leur donner aucune assistance. Surquoy il conclud que Iupiter les frappera d'vn éclair de foudre, & qu'on perdra cette engeance d'hommes pernicious & maudits.

Voilà le sentiment d'un Payen contre ces Enfans dénaturez , qui n'ayant rien que ce soit d'humain , ne meritent du tout point d'estre appelez hommes. Mais Cassiodore les deteste encore plus fort , lors qu'en d'écriuant leur odieuse méconnoissance : *Où est , dit-il , cette force de la Nature , qui par une mutuelle union d'amour nous destine à revivre en nostre Posterité ? Les bestes sont suivies de leurs petits , qu'elles nourrissent. Les rejettons s'attachent aux branches , & les branches à l'Arbre qui les produit ; les rameaux de la Vigne ne degenerent point du Sep qui les porte ; Et toutesfois il se trouue des Enfans qui ne tiennent en rien de la vertu de leurs Peres. Mais ce qu'il y a de pire en eux , c'est qu'ils oublient entierement les biens faits qu'ils en ont receus ; le moindre desquels seroit capable d'obliger à les reconnoistre les plus Barbares de tous les hommes. Chose estrange ! on prend le soing de les esleuer : on ne travaille que pour eux : on leur amasse du bien ;*

Et ces Ingrats les possèdent sans en sçavoir aucun gré à ceux qui les en ont pourueus liberalement. N'est-ce pas vne grande pitié, de ne receuoir aucune consolation de tels Enfans, que nous auons si fort chers, & pour qui nous nous sommes tant de fois mis en danger de perdre nos vies? Ne deuroient ils pas rougir de honte, de voir que les Bestes mesmes les instruisent là-dessus; & que les Oiseaux, qui ne se tournent qu'à la mangeaille, ne laissent pas d'auoir toutesfois un naturel instinct à la Pieté. Témoin la Cigogne, qui voyant que ses Pere & Mere ne peuvent chercher à viure, à cause de la foiblesse de leur aage, s'en vont en queste pour eux, & les couurent de leurs aisles, pour réchauffer leurs membres glacez; se reuenchant ainsi du bien qu'ils luy ont fait, quand elle estoit dans le nid. Voila ce que dit Cassiodore, touchant le deuoir des Enfans enuers les Peres; que les Iurifconsultes ont estimé si legitime, & si iuste, qu'ils ont estably des peines expressees contre ces

Monstres qui le violent ingratement.
Ce que ie vous démontrerois plus au
long, n'estoit que vous pouuez voir
cette matiere amplement traittée par
diuers Autheurs sacrez & Prophanes,
tels que sont Platon, Aristote, Plin,
Valere le Grand, & particulièrement
par le grand Sainct Basile, dans le
beau discours qu'il en a fait, où vous
trouerez, ie m'assure, dequoy vous
contenter, si vous en voulez sçauoir
dauantage.







Contre les Flateurs.

DISCOVRS XLVI.



L'INVENTION de cét Em-
bleme est de Plutarque,
dans le traicté qu'il a fait,
des moyés de discerner le
vray amy d'auec le flateur
qu'il ne cõpare pas sans sujet au Came-
leon. Car comme ce merueilleux Ani-
mal prend toutes les couleurs qu'on luy
oppose, reserué le blanc; Le Flateur de
mesme, s'accommode à toutes sortes de
choses, horsmis à celles qui sont hon-
nestes, & qui meritent d'estre imitées;
En cela sēblable à ces mauuais Peintres,

Gg iij

qui ne pouuant copier ce qu'il y a d'excellent & de rare dans vn Original, ne s'estudient qu'à peindre des rides, ou des verruës, & ne touchent point aux principales beautez du visage. C'est ainsi que le Flatteur, pour se rendre agreable au Prince qu'il sert, fait gloire d'imiter les defauts qui se remarquent en luy; comme par exemple, son Intemperance, sa colere, son orgueil, sa mauuaise humeur, & ainsi des autres Vices, auxquels il le connoist enclain. A quoy ce singe malicieux s'accommode d'autant plus, qu'il sçait que son maistre l'en aime mieux, & l'en confidere dauantage. Or comme cette façon de viure est vne chose seruile & basse, Aussi a-t'elle toûjours esté blasinée par les bons Autheurs, & par tous les Sages de l'Antiquité. Car l'Histoire remarque, Qu'Alcibiades, pour l'auoir pratiquée, avec vne souplesse indigne de lui, fut appellé du nom del Animal dont nous tirons cét Emble-

me: Mais ie ne trouue pour moy rien de si estrange, ny de si conuenable à nostre sujet, que ce qu'on raconte de certains peuples d'Arabie; qui ont accoustumé d'imiter leur Prince en ce qu'il a de defectueux au corps, aussi bien qu'en ce qui regarde les Vices de l'Ame. Car si par Nature, ou par accident il est mutilé de quelque membre, ils font semblant de l'estre de mesme. Nous en auõs vn exemple dans l'Histoire de philippe de Macedoine; où il est dit, que parmy quantité de Flateurs qui suiuoient sa Cour, il s'en trouua vn si complaisant, & si ridicule, que ce Prince ayant par malheur perdu vn œil d'vn coup de fléche, qui luy fut tiré en assiegeant vne Ville, le Flateur dont nous parlons, parust en public le lendemain, avec vn emplastre sur l'vn de ses yeux; comme si par là il eust voulu persuader au Roy, qu'il prenoit part à son mal, & que la douleur en estoit passée iusqu'à luy. L'on raconte encore,

qu'une autrefois Philippe s'estant rompu une jambe par une cheute qu'il fist dans la meslée, ce mesme homme fut si extrauagant, qu'il se montra deuant luy avec la cuisse bandée, & que tousiours depuis il contrefit le Boiteux.

C'est donc la coustume des Flatteurs, de se rendre tousiours souples à l'humeur de ceux qu'ils seruent, de ne manquer iamais de complaisance pour eux; & d'approuuer generalement toutes choses, de quelque nature qu'elles soient, horsmis celles, qui pour estre possible vn peu trop honnestes, ne leur sont pas agreables. Car comme les Filles d'amour ne souhaitent à leurs Amans que des richesses & des thresors, afin d'en auoir leur part, mais point de bon sens ny de Prudence; Les Flatteurs en font de mesme à leurs Maistres, pour profiter de leur dereglement, & de leur mauuaise conduite. Avec tous leurs deguifemens neantmoins, & toutes leurs

fingeries , ils sont trompez la pluspart du temps , & trouuent enfin , qu'il est de leur Fortune imaginaire , comme du Cameleon , qui ne se nourrit que de vent. Où il me semble aussi , qu'il est à propos de remarquer avec Cassiodore , que ce mesme Animal est le Symbole d'un Chicaneur endetté qui change de ruses à tout moment ; qui ne tient rien de ce qu'il promet , qui fait , comme l'on dit , des contes en l'air ; qui ne donne que du vent à ses Creditteurs ; qui par sa mauuaise foy se voit continuellement en alarme , & qui prend toute sorte de formes & de visages , pour s'échapper des mains de ceux qui luy demandent leur bien.





*Qu'il n'y a point de Force
indomptable.*

DISCOVRS XLVII.

L'ORIGINE de cét Em-
bleme est prise de Pline,
qui dans le huitiesme Li-
ure de son Histoire, dit
qu'après la Baraille de
Pharsale, Marc-Antoine fut le premier
qui fit voir des Lions à Rome, attelez à
son chariot de triomphe. Ce qu'on peut
nommer par maniere de dire, vne pein-
ture muette des reuolutiōs de ce temps-
là, qui procederent la pluspart de la ty-
ranie de ce Vaincœur insolent. Car ce
fut luy-mesme, qui par la montre publi-

que qu'il fit de ces nobles Animaux ainfi domptez, voulut donner à connoître que tout cedit à fa puiffance; Que les principaux Citoyens faisoient joug sous luy; Et qu'il auoit enfin trouue l'art de se véger de ces ennemis illustres, qui par la force des armes ou de la langue s'estoiēt liguez à sa perte. Mais celuy de tous qui s'en trouua le plus mal, fut assurément ce Pere de l'Eloquence Romaine; cēt inuiolable Protecteur des Loix, ce grand Ciceron, que les méchans haïffoient si fort, & que les gens de bien aimoient & craignoient ensemble. Toute sa ruine proceda des Harangues que la Verité luy fit faire en plain Senat au desauantage d'Antoine. Il se declara deslors son Enemy, & ne cessa iamais qu'il n'eust trouué le moyé de se défaire de luy. Ciceron se sentant d'ocques trop foible pour luy pouuoir resister, sortit de la Ville, avecque dessein de s'embarquer au premier port, afin d'asseurer sa vie par sa fuitte.

mais la violence de la tempeste luy ostant l'esperance de l'un & de l'autre, luy fit prendre resolution de regagner la terre; où s'estant mis en chemin pour aller au Formian, le mal-heur voulut pour luy qu'il fit rencontre des soldats d'Antoine. Dès aussi-tost qu'ils commencerent à le poursuiure, il iugea bien que c'estoit fait de sa vie; Tellement que sans marchander davantage, il mit la teste hors de sa litiere, qui luy fut coupée à l'instant par Popilius Lænas, & qu'on exposa depuis entre ses deux mains, en la mesme place aux Rostres, où Ciceron auoit fait publiquement contre Antoine des inuectiues & des Harangues.

Or cōme cette action estoit execrable & maudite, les Romains aussi en maudissoient sans cesse l'auteur; & ne pouuoient assez detester l'humeur furieuse de cét homme imperieux & cruel, qui se plaisoit à faire tirer son char par des Lions. Ce qui nous donne assez à con-

noistre qu'il n'y a point de force si grande, ny de resolution si ferme, ny de persuasion si puisſante, que les Souuerains ne puiſſent quelquefois abattre, s'ils veulēt abuser de l'authorité que le Ciel leur a donnée. En effet, cōbien de fois a-t'on veu à la ruine des grāds Estats, la cōmune liberté perdue, & la Vertu comme enseuelie par la Violence des Tyrans? Qui lira les Histōires, n'y trouuera que trop d'exemples de cette verité, qui par diuers accidens tragiques & lamérables s'est de tout temps confirmée. Il n'en faut point chercher d'autre, après celuy de Cesar, qui fut miserablement mis à mort par les principaux Chefs de la Republique Romaine. Ils prirent pour pretexte le Bien public, & la conseruation de la Liberté. Mais ce fut trop hazarder; & s'engager méchamment dans vne Conspiration trop ruineuse, comme l'effet le montra. Ils ostioient du monde, celuy qu'ils appelloient Tyran; & ne peurent toutes-
fois

fois oster de Rome la tyrannie. Car les affaires de la Republique estant ruinées par ce parricide ; & les courages des Citoyens abbatu, Marc-Antoine usurpa tout aussi-tost la mesme puissance que Cesar auoit eue, bien qu'il fut beaucoup au dessous de luy, en matiere de conduite, de viuacité d'esprit, & de grandeur de courage. Ce que Ciceron ne pouuant souffrir, il se ietta dás le party de la plupart des Seigneurs de Rome, qu'Antoine s'aduifa de proscrire par le moyen du Trium-virat, & d'en mettre à mort les plus cōsiderables. Or bien que Ciceron eust de long-temps preueu ce malheur, il luy fut impossible pourtant d'y apporter du remede ; & tout ce qu'il pult faire, fut des'en plaindre publiquemēt, comme il se voit dans sa seconde Philippique, où se laissant emporter à vne iuste colere : *Vous plaignez-vous*, dit-il, *de la perte de trois armées Romaines ? C'est Antoine qui l'a causée. Cét Ordre a-t'il*

perdu son ancienne authorité ? Cette perte ne vient que d'Antoine. Trouvez-vous à redire icy quantité d'illustres Citoyens ? Antoine vous les a ostez. En un mot, il ne nous est point aduenu de maux (& les Dieux sçauent combien il nous en est arriué) dont nous ne deuions imputer la faute à un seul Antoine, après que nous aurons bien considéré toutes choses. Il y a quantité d'autres endroits, où il encherit encore par dessus. Mais il me suffit d'auoir rapporté celui-cy, pour faire voir par l'exemple de cét homme violent, que le mesme Ciceron appelle *la Gangrene*, & *la Peste de sa Patrie*; combien est veritable ce qui nous est signifié par cét Embleme, dont le docte Alciat a donné l'explication en vers Latins, que j'ay à peu près ainsi traduits, ou pour le moins imitez.

*Quand par un effort tyrannique
Antoine, Peste de l'Estat,
Eust fait mourir par attentat*

*Le Pere du bien dire, & de la Republique.
S'imaginant d'estre plus qu'homme,
Il osa triompher à Rome,
Sur un Char que tiroient deux Lions fu-
rieux;
Et sans parler il voulut dire,
Que les Chefs les plus glorieux
Estoient sousmis à son Empire.*







*Qu'il ne faut i jamais offenser per-
sonne , ny de fait , ny de
parole.*

DISCOVRS XLVIII.



ENCORE que ie me sou-
viens fort bien d'auoir dé-
ja dépeint Nemesis , sous
vne autre figure que celle-
cy , & rapporté la dessus le
docte discours qu'en a fait Bacon ; ie ne
laisseray pas toutesfois d'en parler de-
rechef, puis qu'elle semble m'y conuier,
de la façon quelle se voit représentée
dans cet Embleme. Je diray donc, que
cette Deesse , autrement appelée Adra-
stie, & Rhamnusia, est destinée, à ce que

Hh iij

seignent les Poëtes à venger toute sorte de mauuaises actions, & particulièrement les insolentes paroles. Car comme ceux qui s'y plaisent, ne peuuent iamais se dérober à sa connoissance; ainsi est-il impossible qu'ils s'exemptent de la punition qu'elle a de coustume d'en faire! car la vengeance diuine est ineuitable; & c'est en ce sens que Catulle dit.

*Chasse le Desdain de tes yeux,
Sois fauorable à ma priere,
Et pour me rendre glorieux,
Ne mets pas mes soins en arriere:
N'attire point sur toy la main
De l'impitoyable Adrastie,
Dont le pouuoir est souuerain,
De peur qu'elle ne te chastie.*

Macrobe la fait irreconciliable ennemie des courages audacieux; & le Poëte Hésiode la prend pour la Iustice mesme, en un endroit de ses œuues, où il dit qu'elle & la pudeur ont quitté la terre, &

s'en sont volées dans le Ciel. Elle est icy peinte tenāt vne bride d vne main, & de l'autre vne baguette; pour mōtrer l'empire qu'elle a sur les méchans, & qu'elle sçait mettre vn frein à leur bouche, quād ils se jettent dans le débordement de la medifance. Platon dans son quatriesme liure des Loix, la nomme *l'Ange du Jugement*: ce qui sēble auoir de la conformité avec nostre Religion; qui nous apprend que le souuerain Createur de l'Vniuers a connoissance de toutes choses, & qu'il ne laisse rien impuny. Les anciens n'ont donc pas eu mauuaise raison, quād pour regler les mœurs des hommes, & leur apprendre combien est defagreable à Dieu la Superbe, ils ont dit que les personnes sujettes à ce Vice, attiroient sur elles la malediction du Ciel. Aussi est-ce pour cela que par le nom de Nemesis, ils ont entendu cette imaginaire Deité dont nous parlons, qui preside, comme i'ay

déjà dit, au chastiment & à la vengeance. Il faut remarquer à ce propos, avec le subtil Philosophe Ficin, que tous les hommes en general ont en eux-mêmes quatre choses fort considerables, qui sont, la Loy, le iugement, la iustice, & cette Nemesis dont il est question. Chacun de nous porte en soy l'exemple de ces choses, & il ne tiét qu'à luy qu'il n'en use comme il faut. Il a en l'entendement la Loy, qui luy apprend ce qu'il luy faut faire, ou ne faire pas, c'est à dire la difference de la vertu d'avec le vice. Il a en la raison le iugement, qui luy fait connoître ce qu'il y a d'honneste, ou d'inciuil, & de mal-seant dans la vie humaine. Il a en la volonté la Iustice, par le moyen de laquelle il fçait faire election des choses qu'il est raisonnable, ou de fuir, ou de suiure. Il a finalement dans l'imagination cette Nemesis, non moins seueré que iuste, qui ne pouuant souffrir la me-

disance, ny de luy voir commettre des actions des honnestes, luy en fait sans cesse des reprimendes.

Je sçay qu'il y en a quelques-vns, qui ne mettent presque point de distinction entre Nemesis & l'Enuie, à cause qu'il y a ie ne sçay quoy de semblable en l'émotion de l'une & de l'autre. Mais ceux-là se trompent extrêmement, de ne voir pas combien la difference en est grande. L'Enuie n'en met aucune entre les méchans, & les personnes de probité. De quelque nature que soit le Bien dont les autres jouyssent, elle s'en afflige indifferemment; & regne sur tout entre gens de mesme condition. Nemesis au contraire, ne se fasche que de voir esleuez aux honneurs les meschans, & les hommes que leur bassesse en rend indignes. Ainsi elle peut estre fort à propos définie, vne loüable émotion d'esprit, qui ne se rencontre que parmy les gens de bien;

& par qui la vertu est mise en estime. Car estant iuste comme il est, que les bons prosperent plustost que les méchans, la raison veut aussi, que l'homme de bien se réjouisse & se console, quand il voit que par vne exacte obseruatiō de la Iustice, les meurtriers, les traistres, & les voleurs, sont chastiez comme ils le meritent; & partant, il ne faut pas s'estonner, si pour la mesme raison encore, il se réjouyt des bonnes fortunes qui arriuent aux personnes que l'integrité de leur vie en red dignes. De cette punition, que Nemesis a si souuent faite, nous est vn exemple assez manifeste le plus cruel de tous les Empereurs Romains. Ce monstre de la nature ayant osté du mode celle qui l'y auoit mis, fut bié-tost puny de ses crimes par les propres remords de sa consciéce, si toutesfois il en auoit vne. Cét inhumain, dont les violences auoient contraint le Senat de les souffrir, sans en

ofer murmurer, vid en moins de rien
 tous les Romains se souleuer contre lui.
 quelques-vnes de ses Statuës furent ab-
 batuë de nuit; & l'on ouyt en plein iour
 des voix qui crioient, *Neron a tué sa*
Mere: Ce que plusieurs luy furent dire
 iusques dans son Palais; non pas tant
 pour aucune foy qu'ils y adjoustassen t
 que pour accuser Neron deuant Neron
 mesme. Aussi arriua-t'il enfin par vn iuste
 chastiment de sa maudite vie; que le Se-
 nat ordonna, qu'il seroit mené tout nud
 par la ville, traissant son propre Gibet;
 & que le Bourreau l'ayant fait mourir
 sous le foüet, ietteroit son corps à la voi-
 rie. Quoy dauantage? Sejan n'eust-il pas
 encore sa Nemesis, qui ne l'abandonna
 iamais, qu'il n'eust esté payé de ses cri-
 mes, & de son ambition demesurée?
 Après s'estre vainement picqué de ce
 beau tiltre de Collegue de l'Empire, dõt
 Tybere le leurroit; après auoir vilaine-

ment abusé de Liue; après auoir fait empoisonner Drusus; après auoir suborné les soldats de la garde du Prince, & par leur moyen conspiré contre luy-mesme, qu'en arriua-t'il enfin? Il se vid enueloppé de toutes parts. Tibere plus fin que luy, le mit dans des pieges dont il ne pult s'échapper. En vn mot, il l'accusa deuant le Senat; & de son accusation s'ensuiuit cét Arrest: *Que Sejan auroit la teste trenchée; Que son corps seroit jeté aux Gemonies, & qu'on puniroit aussi ses enfans.* Voilà combien redoutables sont les effects de la Deesse dont nous parlons; qu'Artemidore nous fait comprendre aussi tost, quand il dit, qu'elle prend en main la cause des Innocens, & les venge des persecutions que les Meschans ont accoustumé de leur faire.

Car pour exposer ces perfides

*Aux tourmens les plus rigoureux,
Elle commande aux Eumenides
De vomir tout leur fiel sur eux;
De joindre le fer à la flamme,
De donner la gesne à leur ame
Par de continuels remors;
Et pour chastiment de leurs crimes,
D'en faire à Pluton des Victimes,
Dans le noir Royaume des Morts.*







*Qu'il se faut donner garde des
Filles d'Amour.*

DISCOVRS XLIX.

LEs enchantemens de Circé, que Virgile appelle Fille du Soleil, à cause de la merueilleuse connoissance qu'elle auoit des Plantes, qui prennent leur accroissement & leur force de ce bel Astre; ne peuuent mieux estre décrits, qu'ils le sont dans l'Odissée d'Homere, d'où nous auons tiré cét Embleme. Il feint que quelques-vns des compagnons du Sage Vlysse, estant enuoyez par son ordre, pour voir s'ils ne pourroient point decouurer le lieu où cette Magicienne

faisoit sa demeure, furent changez en pourceaux, par le moyen de certain breuage qu'elle leur fit prendre. Ce qu'on ne peut mieux appeller qu'une ingenieuse representation de la volupté, en la personne des femmes lasciuës. Car ce luy est vne chose ordinaire, de rompre & de changer de mal en pis, les mouuemens & les passions; d'où il s'ensuit que la raison en est peruertie, & que l'homme deuiet beste, de raisonnable qu'il estoit auparauant. Cela n'arriua pas neantmoins au prudent Vlisse, à qui tous les charmes, ny tous les Philtres de Circé, ne peurent faire changer de forme: par où nous est démontrée la merueilleuse force de l'entendement, qui est la regle & la guide de l'ame. Pas vn des Modernes ne nous explique mieux cecy que le docte Erasme, qui le rapporte iudicieusement au sens des anciens Mythologistes. *Que signifie, dit-il, la Fable de Circé, qui par ses enchantemens changeoit les*

les hommes en bestes ? N'est elle pas un vray
Embleme des hommes voluptueux , qui par
leurs Lasciuetez perdent le tiltre de raisonna-
bles ; qui s'addonnent entierement à leurs pas-
sions déreglées ; qui n'ont rien de l'homme que
le nom ; qui ne se souuiennent que d'assouuir
leur brutalité ; & pour le dire en un mot , qui
transformant leur Nature , par leur lubricité
deuennent Ours ; par leur paresse Pourceaux ;
par leur humeur farouche Lions ; & ainsi du
reste. Au contraire , par Vlysse , qui fut le
seul que le breuuage de Circe , ny la Ba-
guette dont elle le toucha , ne peurent chan-
ger en Beste ; que nous est-il signifié , sinon que
par vne ferme & constante habitude à la Ver-
tu , l'homme sage ne peut ny estre renuersé par
les violentes secouffes de la Fortune , ny dé-
tourné des choses honnestes par aucune sorte
d'allechemens & de charmes ? Ceux qui pe-
netrent plus auant dant cette Fable , di-
sent , que de ses Amans diuersement
corrompus , cette femme impudique en
fit enfin des voleurs , des assassins , des

traistres , & des meurtriers. Ce qui ne veut dire autre chose , sinon que les voluptueux s'addonnent souuent à tous les vices , après qu'il ne leur reste plus rien , & que leurs belles Sorcieres , ou si vous voulez , leurs insatiables Harpies , ont épuisé leur principale substance. Cette pensée est de Xenophon , qui adiouste en suite , que si de hazard le Philosophe Socrate , se rencontroit en quelque festin , où il n'alloit que rarement , il n'y mangeoit que fort peu , & beuuoit encore moins , vsant de ce trait de raillerie , que la bonne chere auoit changé en Pourceaux les compagnons d'Vlysse ; Mais que luy plus fin qu'eux s'en estoit exempté par le moyen de son abstinence , & pour s'estre tousiours souuenu du conseil que luy auoit donné Mercure. Il y a dans vn Dialogue de Plutarque vn fort bel endroit à ce propos , dont le sens est tel. *Comme il se fait certaines pastes , avec lesquelles on prend du poisson , qui ne*

sert de rien toutesfois , pource qu'on n'en peut manger ; Il en est de mesme des Philtres , que les femmes débauchées donnent aux hommes pour se les acquerir : car ils ne seruent à rien , qu'à les faire deuenir brutaux , stupides , & furieux. Ainsi en prit-il à Circé ; qui des compagnons d'Ulyse qu'elle enchantâ , n'en recut que le plaisir de les auoir transformez en Bestes. Mais pour le regard d'Ulyse elle l'aima veritablement , à cause de sa Prudence , & de sa bonne conduite. Elle n'en vfa pas de mesme à l'endroit de Picus , Roy des Latins. Car bien qu'il fut son mary , & fils de Saturne , elle ne laissa pas toutesfois de le changer en Pie , comme il se voit dans le septiesme Livre de l'Encide , & plus au long dans le quatorziesme des Metamorphoses d'Ouide. Ce qu'elle fit , selon quelques-vns , à cause qu'estant Augur , il fut le premier qui dans les Auspices , se seruit de cét Oiseau ; Mais ie trouue plus iudicieux ceux qui disent , que

ce fut vn effect de son inconstance, vice que les impudiques comme elle, ont accoustumé de pratiquer, afin de mieux assouuir, s'il est possible, la brutalité de leur concupiscence. De cecy nous est encore vne preuue l'exemple de Scylla, qui se ressentit, comme les autres que i'ay nommez, des dangereux enchantemens de la mesme Circé, & qui est aussi vn particulier symbole de l'amour deshonneste. Ce qu'il est aisé de remarquer, en ce qu'elle a par le haut le visage d'vne Fille, & qu'en bas elle est enuironnée de chiens enragez, qui ne cessent d'abboyer à l'entour d'elle. Aussi representent-ils l'audace le vol, la gourmandise, & quantité d'autres vices enormes, qui precipitent dans le dernier malheur, tous ceux qui ne s'estudient imprudemment qu'à satisfaire à leurs desirs impudiques. De toutes lesquelles choses, on peut conjecturer & conclure, qu'il importe en-

DIVERS.

501

tièrement à tous les hommes en general,
de fuir plus que la Peste le honteux
commerce des femmes lascives, & de se
souvenir avec Cicéron, *Que la Volupté
du corps est tout à fait indigne de l'excellence
de l'homme, qui par conséquent la doit hayr,
comme une chose pernicieuse, & qui n'est
propre qu'aux bestes.*







*De trois sortes de personnes denotées
par la Chauue-Soury.*

DISCOVRS L.



Voy que le nom de Chauue-Soury se puisse approprier à diuerses choses; si est-ce qu'il s'attribuë particulièrement à trois sortes de personnes. Car en premier lieu l'on appelle Chauues-Souris, ceux qui gardent la maison, pour quelque action noire qu'ils ont commise, qui les a mis dans la mauuaise estime du monde; au nombre desquels sont compris encore ces signa-

Ii iiij

lez affronteurs, qui pour ne payer leurs debtes, bien qu'ils le puissent, ne sortent jamais qu' de nuict, tant ils apprehendent de rencontrer ceux qu'ils fuyent. & d'estre contrains de s'acquitter par les voyes ordinaires de la Justice.

Secondement, ce nom ne conuient pas mal à cette maniere d'esprits pointilleux, qui veulent faire les raffinez en matiere de Science; qui cherchent curieusement icy bas, ce qui est au dessus d'eux; & qui se mettent en peine de penetrer dans les secrets du Ciel, que nous ne pouuons ny voir, ny toucher, ny les comprédre non plus, si fort ils sont éloignez de nostre connoissance. Et toutesfois ils osent bien en esmouuoir des disputes, & en parler comme d'une chose qu'ils croyent sçauoir assurement. mais ils ne voyent pas combien ils s'abusent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes; Car tandis, qu'à force de contredire, ils en perdent presque l'esprit,

& qu'en blâmant les bons sentimens des autres, ils s'opiniaftrent à defendre leurs propres sottises, ils cherchent la Verité où elle n'est pas, & ne la peuuent iamais trouuer. En quoy certes ils ne fuiuent point l'exemple de Socrate, qui pour n'estre pas blâmé de reprendre les ignorans, auoit accoustumé de dire, *que la chose du monde qu'il scauoit le mieux, c'estoit qu'il ne scauoit rien du tout;* bien que neâtmoins Apollon mesme l'eust estimé le plus scauant & le plus sage de tous les Philosophes. Ce que cét excellēt homme n'eust point dit vray-semblablement, avec vn si grand mépris de soy-mesme, s'il n'eust bien veu que la Philosophie humaine n'auoit sans doute rien de certain, ny de veritable. Car de croire, comme font quelques-vns, qu'il se fut fait ignorant, pour de là tirer aduantage de reprendre ceux qui l'estoient, c'est à mon aduis vne chose, à laquelle il n'y a du tout point d'apparence. En effect, comme il disoit

ſans flatterie, que les hommes ignoroient tout, à cauſe que leur eſprit eſtoit toujours chancelant; auffi ſembloit-il faire gloire de ſe mocquer de l'Aſtrologie, dont la pluſpart des Philoſophes de ſon temps faiſoient profeſſion ouuerte.

Le nom de Chauue-Souris ſe peut donner en troiſieſme lieu à tous ces illuſtres Fourbes, qui ne vont iamais qu'à taſtons dans les affaires du monde; A ces fameux Charlatans, qui ne parlét qu'obſcurement, & par équiuoque; qui couurét du voile d'hypocriſie leurs mauuaiſes actions, & dont la langue venimeuſe décoche des traits qui volét dás les tenebres. Ce qui veut dire, qu'ils n'épargnét pas meſme la reputatió des gés de bien, non plus que celle de leurs Amis, qu'ils déchirent ſecrettement; En cela d'autát plus malicieux, qu'au lieu de ſe tenir fermes dans leur cófidence, ils ne s'en ſeruent qu'à les trahir laſchement, & tournent ainſi leurs pas à la tromperie,

comme dit fort bien l'Oracle de la Sapi-
ence diuine. Tels hommes perfides
& lasches, doiuent estre detestez & fuys
de tout le monde. Car quelle assurance
peut on mettre en eux, qui n'ont ny foy
ny parole? Qui peut douter qu'ils ne
trompent les autres, puis qu'ils se sont
premierement trompez eux-mesmes?
Certes, s'ils aimoient tant soit peu la ve-
rité, ils feroient en sorte de n'auoir com-
merce qu'avec ceux qui la cherissent; &
ne trahiroient iamais leurs sentimens,
pour apprendre ceux des autres, afin de
s'en seruir à leur nuire. Mais après tout,
quel bien leur en reuient-il? En sont-ils
plus en repos, & les en estime-t'on d'a-
uantage? Rien moins: Au contraire, leur
mauuaise consciéce les gesne sans cesse,
& ils ne passent enfin que pour impo-
steurs dans l'opinion de tout le monde,
qui ne les croit iamais plus, quand mes-
me ils diroient la verité. Pour conclure
donc par où i'ay commencé, ie dis avec

Hesychius, que tous ces esprits artificieux & malings, qui tâchent de rendre obscures les choses claires; qui embrassent indifferemment toute sorte de partis, qui se font vne Morale à leur mode, & qui mesme en matiere de Religion, quittent les interets de la conscience pour ceux du monde; ne peuuent mieux estre comparez qu'aux Mineides, qui pour auoir méprisé les sacrifices de Bacchus, furent changées en Chauues-Souris, & tacherent en vain de se sauuer à la faueur des tenebres, comme le témoinne Ouide.

*A l'instant ces deux Sœurs Thebaines,
Trop dédaigneuses, & trop vaines,
Virent avecque déplaisir,
Leurs flèches en Tyrtes changées;
Et la fureur les vint saisir,
Qui les rendit comme enragées.
Bacchus ce redoutable Dieu,
Leur ayant fait changer de lieu,*

*Leur fit aussi changer de forme:
Et chastia leur vanité
Comme un Vice par trop énorme.
Puis qu'elles s'attaquoient à sa Diuinité.*







De la Constance dans les travaux.

DISCOVRS LI.

PAR cette Palme victorieuse, & par cét enfant qu'elle esleue en haut, au lieu d'en estre abbaissée, nous sont signifiées dans cét Embleme deux choses bien remarquables. La premiere, Qu'il faut estre constant dans les travaux de la vie; & la seconde, Qu'à l'exemple de nostre Sauueur, qui nous en a montré le chemin, il est necessaire de nous y accoutumer dès nostre bas aage. Car comme ce merueilleux Arbre, qui se roidit contre le fardeau qu'on luy op-

pose, porte vn fruit delicieux, & qui merite d'estre seruy à la table des Rois, ainsi les fruits du trauail s'ot agreables, & dignes de parestre deuant les yeux des plus grands hommes du monde. Mais ceux de l'estude sur tout ont des douceurs incomparables; & ce qu'il y a de peine est recompensé au double par le contentement quis'y trouue. Aussi est-il vray, comme dit Phornutus, ancien Autheur Grec, que les Muses sont couronnées de palmes, pour montrer que comme il est fort difficile de monter sur cet arbre-là, il l'est aussi grandement, de gagner le haut du Parnasse, & de s'esleuer au sommet des connoissances de la Nature: Ce que ie souhaitterois volontiers qu'eussent sans cesse deuant les yeux tous les ieunes Escoliers, qui ont ce noble dessein, & qui s'ot rebuttez des bones lettres par les moindres difficultez qu'ils y rencontrent d'abord. Mais s'ils scauoient considerer, combien est doux & charmant le fruit de

de l'estude ie ne doute point que pour le cueillir, & pour le goulter vn iour, ils ne fissent toute sorte d'efforts, sans que les choses les plus penibles peussent lasser leur perseuerance. A quoy les inuite, par vn merueilleux effect de Nature cét inuincible Palmier. Car l'experiance fait voir que plus on l'opresse, & plus il resiste. Que si de hazard on le charge si fort, que ne pouuât soustenir la pesanteur du fardeau, il soit cōtraint de ceder, il le fait de telle sorte, que ses branches courbées se redressent aussi-tost cōtre la violence du poids, sās en pouuoir estre accablées. A raison dequoy, cōme elle a tousiours esté le vray symbole de la Victoire, que l'on ne peut gagner sans combattre, aussi l'est-elle de la constance, qui nous est absolument necessaire, & sans laquelle il nous est impossible de vaincre icy bas les ennemis de nōstre repos. Parmy tant de grands exemples que nous en auōs, il me suffit de rapporter icy le témoignage de

Marc Aurele, *Je ſçay, diſoit-il, que Ceſar ſ'eſt éleué à l'Empire par ſon eſpée, que la naiſſance l'a donné à Auguſte; Que Caligula y eſt parvenu par les victoires de ſon Pere; Neron par ſa tyrannie; Titus, pour auoir dompté la Judée; Et Trajan par ſes illuſtres actions. Mais de moy, ie l'ay obtenu par ma conſtance, dans les malheurs de la vie. De cette meſme vertu donna des preuues illuſtres le ſage Pelopidas, lors qu'Epaminondas, ſon compagnon d'armes, l'ayant déliuré des fers, où l'auoit mis iuſtement Alexandre Phereſien; Et bien, dit-il, encore ay-je de l'obligation à ce Tyran: car il eſt cauſé que ie me ſuis armé de conſtance contre les dangers de la guerre, & meſme contre les apprehenſions de la mort. Ce fut elle encore, qui accompagna touſiours Anaxagoras dans la priſon; & qui fit que Socrate ne parla iamais ſi bien de la philoſophie, qu'un peu auant que mourir, & qu'aualer la Ciguë. Mais quoy que tous ces exemples de conſtance fuſſent admirables, i'oſe dire*

pourtant que ceux du grand Fabius le furent encore davantage. Cét excellent hōme ayant racheté de ses propres deniers les Esclaues qu'Annibal auoit pris sur les Romains, fut si peu reconnu de ce bon office, que le public ne lui en voulut iamais tenir cōpte. Il n'en dit mot neantmoins, ne croyant pas qu'à moins que de se rendre coupable, il luy fut permis de murmurer contre sa Patrie, qu'il reconnoissoit pour sa bonne Mere. A ce sujet de se plaindre en succeda vn autre, par l'ingratitude du Senat, qui voulut que Minutius eust la mesme autorité que luy. Il ne se fascha point pourtant de cette injustice, non plus que de l'autre. Quoy d'auantage? On luy fit quantité d'affrōts & de tres-grādes supercheries, sās que pour cela il témoigna d'en estre émeu. Sa constance fut plus grande que l'animosité de ses ennemis; Et quelques bruits qu'ils fissent courir que c'estoit vn lasche qui fuyoit deuant Annibal, &

qui n'osoit l'attaquer, il faisoit semblant de n'en rien ouïr, ne laissant pas cependant d'agir bellement, & d'essayer à prendre son temps. Aussi le prit-il si bien, que par ses iudicieux délais, il vint à bout de la ieune fougue d'Annibal, & restablit les affaires de sa Patrie, sans se laisser jamais emporter, ny à la colere, ny à l'esperance, ny à la crainte. Cela estant, l'on peut bien dire de luy, qu'il merita plusieurs Palmes, puis qu'il donna pareillement diuerfes preuues de sa constance.

Je viens maintenant au second poinct de nostre discours, qui consiste à montrer que dès le bas âge il faut s'accoustumer au trauail, afin de s'y endurcir par vne longue habitude. Ainsi en vsoient autrefois les peuples de Germanie, qui pour rendre supportables à leurs enfans les miseres & les trauaux de la guerre, les plongeioient tous nuds dás de l'eau froide, aussi tost qu'ils estoient nais : ce que les Rutiliens pratiquoient aussi, comme

Virgile l'a remarqué. A quoy se rapporte ce que les poëtes ont feint d'Achille, à sçavoir qu'il fut ainsi baigné dás la mer par sa mere Thetis; ce qui le rédit invulnérable en tous les endroits de só corps, hormis au talon, qui ne trempa point dans l'eau, d'autant que c'estoit par là que sa mere le tenoit; Et à vray dire tous ces personnages illustres que l'antiquité vate si fort, n'ot iamais reüssi en leurs entreprises que par la glorieuse habitude qu'ils ont prise dans la fatigue des Armes; Ce que les historiens & les poëtes ont remarqué dás les diuerfes descriptiõs qu'ils ont faites des trauaux d'Hercule, de ceux de Iason, d'Ulyffe, d'Alexandre, de Cesar, d'Enée, & de quantité d'autres grands hõmes Grecs & Romains; à l'imitation desquels il faut que les ieunes gës se roidissent courageusemēt contre les choses les plus difficiles, s'ils veulēt comme eux auoir vn prix de vertu, & gagner la Palme qui leur est proposée dás cēt embleme





Des Statues en general, & particulièrement de celle de Mercure.

DISCOURS LIII.



Yant à traicter succinctement cette matiere, qui me semble assez diuertissante, i'en diuiferay le discours en deux principaux poincts, comme i'ay fait le precedét. En l'vn, après auoir parlé des Statuës en general, ie descendray en particulier à celle de Mercure, qui ne se faisoit pas de tout bois, cōme dit l'ancien prouerbe; & en l'autre i'en dōneray l'explicatiō après Alciat. Pour le premier poinct, ie rapporteray icy ce que i'en ay escrit autrefois; & commençant par les

Kk iiij

ouuriers, ie diray, que comme ils sont diuers en sçauoir, les matieres aussi, sur lesquelles ils trauaillent, sont differétes. Parmy ceux qui se sont meslez autrefois de faire des ouurages d'argile (Art que les Latins appellent *Plastics*) les Anciens ont tenu pour excellents Maistres Demophilus, Gorgafus, & Porfuinius, qui selon Varron, forma de terre certains poissons, si au naturel, qu'ils sembloient estre viuans: & pareillement Arcefilaus, à qui Luculle donna soixante Sesterces, pour vne Statuë de la Deesse Venus, sans oublier Turianus, qui fit le simulachre de Iupiter Capitolin, & celuy d'Hercule, avec vn artifice inimitable.

Quant à la Graueure, Virgile appelle excellents en cét Art, Pretus, Alcon, & Euricion; qui neantmoins en ont cedé la premiere gloire à Mentor, les Ouurages duquel furent estimez incomparables, principalement le Iupiter du Capitole, & la Diane d'Ephese.

Pline en son trente-troisiesme liure, estime fort vn certain Loede Stratide, qui graua sur des lames d'argent des batailles confuses d'hômes armez, avec vn traual qu'on ne pouuoit assez admirer. En vn mot, en matiere de Graueure, il s'est trouué des ouuriers, qui par maniere de dire, ont fait ceder la Nature à l'Art. Pline neantmoins dit que de son temps il n'y auoit personne qui sçeut bien grauer en or. Mais nous lisons dans l'exode, chap. 35. Que Beselcel, fils d'Vrie, & Ooliab, fils d'Alchisamech, sceurent parfaitement buriner l'or & l'argent, le cuiure, le fer, le marbre, & le bois; mais que par vne grace particuliere, ils eurent cette connoissance infuse de Dieu.

Les Anciens eurent encore plusieurs Ouuriers, qui traouillerent en Bronze; cōme Polichetus, qui ietta en fonte des jouëurs de dez; Iphicrates, qui fit la Statuë de Lena, fameuse Courtisane de son temps; & qui l'ayant cachée ne la

voulut iamais découurer aux Tyrás Hermippe, & Aristogiton, de quelques tourmens dót ils le fissent menacer; Myron, que les Statués qu'il fit d'un Satyre, d'Apollon & de Minerue, firet admirer par dessus tous ceux de sō siecle; & l'incomparable Phidias, qui fit des poissons si au naturel, qu'il ne leur falloit plus rien, cōme dit Martial, qu'estre dans l'eau afin d'y nager: & à quoy i'adjoulte, que ce fut luy-mesme encore, qui fit en or & en ivoire vne Statue de Minerue, de la hauteur de vingt-cinq coudées, sur l'escu de laquelle estoient grauez les combats des Amazones & des Geants; & sur ses brodequins, celuy des Lapithes & des Centaures. Quant aux Graueurs qui se faisoient sur les pierres precieuses, Pirgotelez estoit l'hōme de son temps qui s'y connoissoit le mieux: Aussi lisons-nous qu'Alexandre le Grand ne voulut point qu'autre que luy grauast son portrait.

Parmy tant de fortes de Sculpteurs,

qui s'estudient à représenter diuësemēt les choses de la Nature, ie n'en trouue point pour moy de plus anciens, ny de plus recommandables que ceux qui s'adōnent à faire des Statuës. Pline dit, que l'on commença d'en voir en Grece, enuiron l'Olympiade 50. Durant l'Empire des Medes, & auant que Darius eust encore pris en main le Sceptre des Perfes, Dypenus & Scylus, natifs de l'Isle de Crete, furent les premiers qui grauerent sur du marbre les anciennes Idoles. Macrobe neantmoins attribuë aux Pelagiens l'origine des Statuës, Epicadus à Hercule, Diodore aux Ethiopiens, Lactance Firmian à Promethée, & la plupart aux anciens Idolatres. Cela nous est cōfirmé bien expressement dans les saintes Lettres, où nous lisons que Rachel déroba les Idoles de son pere Laban; & pareillemēt par l'anciēne Histoire, qui rapporte, que Semiramis s'estant fait dresser vne Statuë de la hauteur de dix-sept

ftades, voulut que de temps en temps, cent hommes vestus en Prestres luy fissent des offrandes & l'adorassent. Outre cecy quelques Autheurs ont écrit, qu'il y eust anciennement en Egypte vn hōme grandement riche, qui pour alleger en quelque façõ le déplaisir que luy apportoit la perte d'vn Fils vnique, en fit faire vne Statuë, qui le represētoit au naturel; Si bié que depuis l'usage en deuint assez cōmun. Ciceron en vne de ses Harāgues contre Verres, dit qu'il ne fut introduit que pour l'embellissement des Temples & des Citez, afin que la Posterité ne mit point en doute les sacrez Mysteres de la Religion: Et en ses Philippiques il assure, que par le moyen des Statuës, on rendoit immortelle la memoire de ceux qui estoient morts honorablement, pour la conseruation de la Republique. Les principaux Chefs-d'œuure de ce bel Art ont esté, le Iupiter Olympien de Phidias, la Statuë de Diane, faite per Arcesilaus:

la Venus Gnidiennè de Praxiteles, l'Apollon Pithien commencé par Teleclée, & acheué par Theodore son frere ; le Mausole d'Arthemise, de l'inuention de timothée: L'Hecate de metestratus, erigée dás Ephese: la Statuë de Lyfias, toute d'vne piece, & comprenant diuerses choses ensemble, à sçauoir vn Chariot, vn Apollon, vne Diane de marbre, & plusieurs Cupidons, qu'Arcefilaus y adjousta. I'obmets les Fourmis de Callicrates, les pieds desquelles, & tous leurs autres membres, estoient si desliez, qu'ils sembloiét imperceptibles à la veuë, bien qu'õ ne laissast pas de les discerner. A ces merueilleux ouurages on peut adjouster encore ceux de Policlet, d'Eufranor, d'Aleximene, & de Lyfippe, Sculpteur du Grand Alexandre; ensemble le prodigieux Colosse de Rhodes, fait par le fameux Sculpteur Chares ; La Statuë du Soleil, que fit Zenodore pour l'Empereur Neron; celle de Pharnasses, Roy du

Pont, qui fut transportée à Rome, pour le triomphe du grand Pompée, & vne infinité d'autres que ie laisse à part, pour passer à celle de Mercure, qui sert de sujet à cét Embleme.

Les Anciens la representoient diuersement, selon la difference des charges & des offices qu'ils luy attribuoient; cōme à celuy de tous les Dieux, qui s'entremettoit de plus d'affaires, suiuant l'ordre exprés qu'il en auoit de son pere Iupiter. Tantost ils mettoiēt vn Coq au pied de sa Statuë, afin de montrer par là sa Vigilance: Tãtost vn Belier, qui se tenoit debout deuant lui, pour signifier qu'il estoit Dieu des Bergers. Souuent aussi ils luy donnoient vne Lyre en main, à cause que ce fut luy qui l'inuēta, & qui mesme en fit present à Apollon. Quelques-vns encore ont voulu dire qu'on le peignoit avecque trois testes: soit que cela se fift, ou pour dōner à entendre qu'ayant couché avec Hecate, il en auoit eu trois fil-

les, ou pour marquer les trois diuerſes
puiffances qu'il auoit en mer, en terre, &
au Ciel, comme autant de Symboles des
facultez qui eſtoiēt en lui, à ſçauoir, de la
naturelle, de la morale, & de la raiſonna-
ble. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt bien
certain que pour l'ordinaire on en faiſoit
la Figure comme elle ſe voit icy; c'eſt à
dire, qu'il eſtoit représenté avecque des
ailes à la teſte, & qu'il en auoit auſſi aux
pieds, qu'on appelloit des Talonnières.
Avec cela il tenoit d'vne main vn Cadu-
cée, pour marque de ſon autorité, &
de l'autre il monroit le chemin aux
Voyageurs, dont il auoit vn ſoin tres-
particulier. Auſſi luy adreſſoient-ils
leurs vœux, & amonceloient autour de
ſes Statües tout ce qu'ils trouuoient de
pierres dans les grands chemins; ſoit
qu'ils le fiſſent, ou pour en oſter l'em-
barras, ou pour rendre plus remarqua-
ble aux paſſans la figure de ce Dieu; ou
ſoit qu'ils creuſſent encore que c'eſtoit

l'honorer, que de luy offrir la premiere chose qui se rencontroit deuant eux. D'autres disent (& presque tous les Auteurs qui en ont escrit s'y accordent) que la pluspart des Statuës de Mercure estoient faites à my-corps, & quarrées par en bas, ou à quatre faces, chacune desquelles marquoit le chemin par vne inscription particuliere; ce que nous appellons encore auiourd'huy des *Termes*, par corruption du mot Grec.

Voila sommairement pour ce qui regarde la Statuë de Mercure, qui nous apprend, (& c'est le second point de nostre Discours,) Que c'est à nous à ne fuiure que les choses à quoy Dieu & la Nature nous ont fait naistre, pour auoir iugé qu'elles estoient de nostre portée. Aussi n'y a-t'il point de pire folie, que d'entreprendre vne chose à laquelle on n'a du tout point d'inclination; ce que l'ancien prouerbe appelle,

Embrasser vn travail, en dépit de Minerue.

Cela

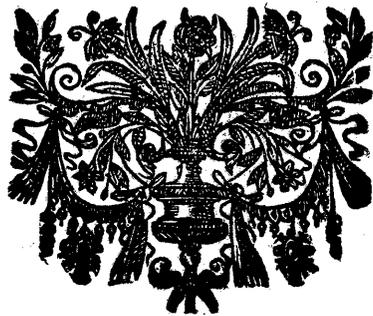
Cela me remet en memoire ce bon mot de Caton, *Que la Nature est vne excellente Guide à ceux qui la suivent : & que la vouloir chocquer , c'est faire la guerre aux Dieux , à la façon des Geants.* Voila pourquoy S. Paul nous exhorte, à nous tenir dans la profession & dans le genre de vie , où il a plu à Dieu nous appeller. Mais d'autant que l'homme est de sa nature, & si aveugle, & si ignorant, qu'il ne sçait quel chemin prendre ; il luy faut regler sa vie de telle sorte, qu'il ne s'éloigne iamais de la route du vray bien ; & avec vne parfaite soubmission d'esprit, recourir droit à Celuy, qui se dit estre à bon droict, *la Voye , la Verité , & la Vie ;* Comme en effet, quiconque le suit ne s'égare iamais dans les tenebres ; ce qui nous oblige d'avoir continuellement à la bouche ces belles paroles de Daud, *Montrez-moy, Seigneur, le chemin dans lequel il faut que ie marche.* C'est la voye, que Socrate mesme, tout Payen qu'il estoit, n'a pas igno-

rée: Et qui luy fait dire dans Platon, qu'il n'en faut iamais prendre d'autre que celle par où il plaist à Dieu nous conduire. Vn ancien Poëte nous fait la mesme leçon:

-----*Souuien toy de ton Estre,
Et demeure en l'estat auquel Dieu t'a fait
naistre.*

Difons en suite , que par l'ancien Mercure , qui estoit Ambassadeur des Dieux , nous deuons entendre , ou les Sainctes Escritures , qui nous decouurent la volonté diuine, ou les Prophetes & les Sainctes Docteurs, sacrez Interpretes de la parole de Dieu; par les instructions desquels nous sommes guidez dans le chemin du salut, & de la vie eternelle. Surquoy ie diray, que dans le genre de vie que nous embrassons; n'estant pas possible qu'il ne s'y rencontre de l'obstacle, comme cét Embleme l'enseigne , nous auons besoin necessairement d'vn Mercure, c'est à dire d'vn Di-

recteur, qui nous montre par où il faut que nous allions. Car nous sommes icy bas enveloppez de tant de nuages, qu'il est difficile de les dissiper, sans l'assistance diuine. Ce que nostre Sauueur mesme nous declare expressement par ces paroles. *Vous ne pouuez rien faire sans moy*: Et sainct Paul par les suiuanes: *Si nous semblons propres à quelque chose, assurément cela vient de Dieu, & non pas de nous.*







*Que l'Eloquence vaut plus que
la Force.*

DISCOURS LIV.



SOIT que les anciens Celtes, c'est à dire les Gaulois, ayant peint Hercule comme le voicy, ou soit que de cette Figure Lucian ait pris sujet de nous exprimer la force de l'Eloquence: Tant y a qu'il est certain que dans vn Discours qu'il en a écrit en forme de Preface, pour l'accommoder à quelque plus grád Traicté, il nous a fort ingenieusement tracé le crayon de cét

Ll. iij

Embleme. Et d'autant qu'il seroit fort difficile de le mieux représenter qu'il a fait, ny d'en donner vne meilleure explication que la siene, ne rapporteray icy le sens de ses paroles, que j'ay copiées sur la traduction que j'en ay faite autresfois.

Les Gaulois en leur langue vulgaire appellent Hercule *Oymois*, & le représentent d'une nouvelle & étrange façon, différente de celle des Grecs. C'est vn homme fort vieil, & tout chauue, ayant les cheueux (s'il en a quelques-vns) tous chenus, la peau ridée, & plustost noire que bazannée à cause de la chaleur, ny plus ny moins que nous voyõs les vieux Nautõniers, tous brûlez du hale de la marine. A le voir d'abord, on ne diroit iamais que ce fut Hercule, mais bien Charon, ou Iapet, tels qu'ils sont dans les Enfers, où ils font leur sejour ordinaire. En vn mot ce Portrait ne ressemble à rien moins qu'à luy; & toutesfois il en a la mine, l'habillemēt & les armes. Car il est cou-

uert de la peau d'un Lion. Il tient en sa main droite vne massuë; en la gauche vn Arc, qu'il est tout prest à décocher, & vn carquois sur les épaules: de maniere qu'à le voir en cet équipage on peut dire véritablement qu'il est tout Hercule. En effet. la premiere fois que ie le vis, ie m'imaginay que les Gaulois l'auoient ainsi peint à plaisir, afin de mespriser la Diuinité que les Grecs luy attribuent, & de se venger par ce moyé des courses & des rauages, qu'on tient qu'il fit autresfois dans leur païs, lors qu'en cherchant le Bestail du Roy Geryon, il s'affujettit plusieurs contrées dás l'Occidét. Ce que ie trouue de plus merueilleux en cette peinture, est de voir que ce Vieillard traîne après soy quantité de gens, tous liez par les oreilles, avec de petites chaines extrêmement desliées, qui sont d'or & d'ambre, & faites à la façon des carquans. Or bien que ces chaines soient si foibles, qu'on s'en peut déliurer aisément; ceux neant-

moins qu'elles tiennét attachez, ne pensent point à les rompre, n'y à s'enfuyr. Au contraire, trāsportez d'vne allegresse incroyable, ils louët le Dieu qui les conduit, & marchent si vifte, en le suiuant, qu'à voir leurs chaines si laches, il sēble qu'ils ayent enuie de le deuácer, & qu'il leur facherait fort de n'estre plus captifs: tant s'en faut qu'à la façon des personnes lassées, ils ayent de la peine à mettre vn pied deuát l'autre. Je n'oublieray point à dire ce qui s'enfuit, qui me semble fort plaissant, & toutesfois bien estrange. C'est que le Peintre ne sçachant comme quoy joindre toutes ces chaines, à cause qu'Hercule tenoit sa Massuë de la main droiète, & de la gauche son Arc, s'aduifa de luy percer le bout de la langue, & de se faire suiure ainsi de cette troupe de Prisonniers, vers lesquels ce Dieu joyeux & souffriant auoit la face tournée. Après que tout triste & tout fasché, j'eus esté vn assez long-temps à considerer cette

Peinture, il se trouua fortuitement parmy nous vn Gaulois, qui sçauoit fort bien nostre langue (cōme nous le conusmes depuis, s'estant mis à nous entretenir en grec) & qui de plus excelloit en la Philosophie, que l'on tient estre commune en ce pais-là. Celuy-cy s'adressant à moy; Passant, me dit-il, ce tableau te met en peine, ce me semble, & ie te voy si fort estonné, que tu voudrois bien ie m'asseure en apprendre le secret, que ie suis contant de te découurir. Tu sçauras donc, que nous qui sommes Gaulois, ne croyons pas comme font les Grecs, que Mercure soit le Dieu de l'Eloquence. C'est vne louänge que nous donnons à Hercule, qui a de beaucoup surpassé Mercure en l'Art de bien dire; Et partant ne trouue pas estrange, si nous le faisons peindre vieil & chenu; Car c'est principalement vers le declin de l'age que l'Eloquence se fait paroistre: Ou si cela n'est, vos Poëtes Grecs mentent

bien fort quand ils disent.

*L'Esprit des Jeunes est volage
Les Vieillards vont plus posément;
Et sçauent joindre eloquemment,
La Raison avec le Langage.*

Voilà pourquoy le plus grád de tous vos Poètes a écrit, que de la bouche de Nestor couloient des paroles plus douces que le miel; & que les Ambassadeurs des Troyens, qui estoient vieux, excelloient par dessus tous en l'art de bien dire. Il ne faut pas s'estóner au reste, si tu vois que ce Vieillard tient attachées par les oreilles tant de sortes de personnes. Car il n'est pas que tu ne sçaches bien que telle est la force de l'Eloquence, représentée par Hercule; & que tu ne connoisses encore la gráde simpáthie qu'ont les oreilles & la langue. Que si la sienne est percée, ce n'est pas sans vne gráde raison, & ie me souuiens à ce propos de certains vers Comiques qui disent,

Quand il aduient que l'on harangue,

*Sçavoir parler facilement,
Et s'expliquer disertement,
C'est auoir des trous à la langue.*

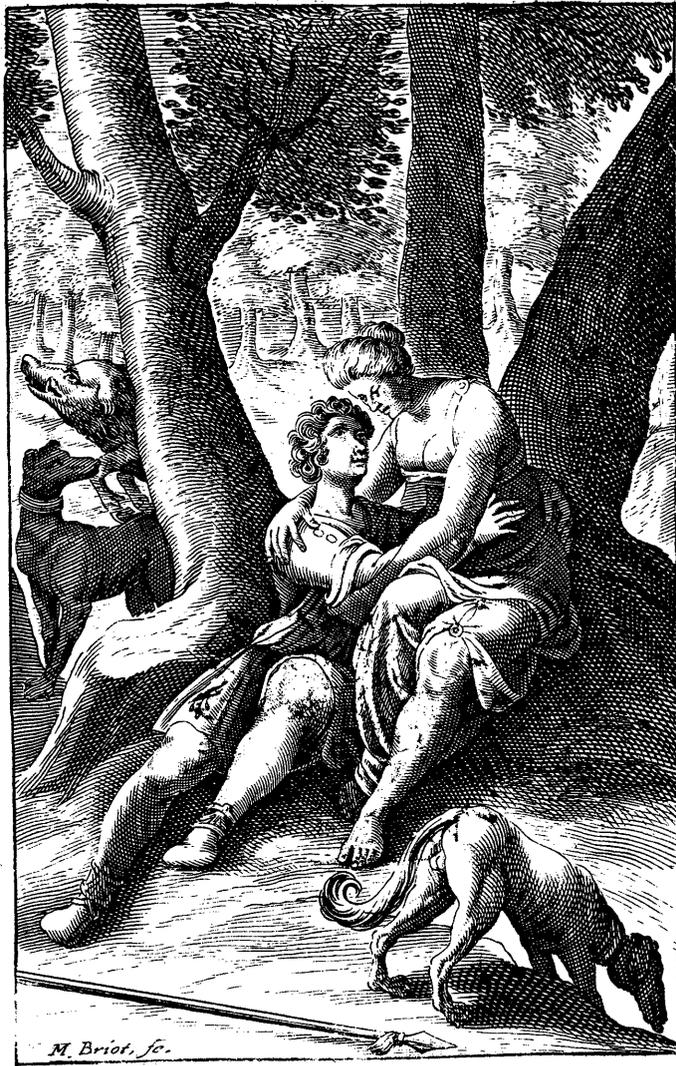
Nous auôs de plus cette ferme croyance, qu'Hercule n'a point fait d'exploits que par la force de son bien dire: Car il est certain qu'il n'ignoroit rien, & que par ses persuasions il vint à bout de plusieurs grandes entreprises. Aussi est-il vray encore, que par les traits de son arc, nous est signifiée la merueilleuse facilité de son Discours. En effect, ses paroles alloient si viste, qu'elles assiegeoient l'esprit, & sembloient voler; ce qui ne s'accommode pas mal aux sentimens de vos Autheurs Grecs, qui disent que les mots ont des ailles.

Tout ce que j'ay dit iusques icy est tiré de Lucian, qui par la Description qu'il fait de la peinture d'Hercule, nous enseigne que l'eloquence & la valeur estoient deux qualitez naturelles à ce Heros; & que ce fut particulièrement par

les charmes de sa Langue, qu'il vnit ensemble les anciens Gaulois, qui n'auoient entr'eux ny Loix ny Police, auant qu'ils l'eussent connu, car il leur apprit luy seul la vie ciuile, & la politeſſe des Mœurs. Or d'autant qu'entre les Peuples qui ont de pareils deſirs de gloire, il y a pour l'ordinaire de l'emulation & de l'enuie; les Grecs ne pouuât souffrir l'éclat de nôtre Hercule, ny les prodiges de ses actions, voulurent faire passer pour fables les veritez que la renommée en auoit publiées, & les attribuerent toutes à leur Hercule, fils de Iupiter & d'Alcmené. Mais ce fut faussement & sans raison, puis qu'on ſçait bié que toutes ces grandes qualitez furent particulieres à l'Hercule gaulois, homme diuin, à vray dire, & en qui le tiltre d'Eloquent fut inseparable d'avec celuy de Sage, de Vaillant, & de Courageux. Aussi apprit-il toutes ces belles Vertus à ceux de son pays, qui les cultiuerent soigneusement, & qui fu-

rent en outre, non seulement Eloquent, mais fort sçauans dans la langue Grecque. Surquoy l'on peut remarquer encore, avec les plus grands esprits de l'Antiquité, qu'Hercule se fit moins considérer par les forces du corps, que par celles de l'esprit, & que ce qu'on nous raconte de ses douze traux, est pour nous marquer vn excellent chef-d'œuvre de vertu, qui ne peut s'accomplir en l'homme, que par vne grace du Ciel, du tout extraordinaire.







*Que la Sobrieté sert de remède
à l'Amour.*

DISCOVRS LV.



·EVX qui ont écrit la mort d'Adonis, disent qu'elle n'eust pas esté tragique, s'il eust voulu croire Venus; qui l'aimant passionnement, pour sa beauté merueilleuse; & voyant qu'il la suiuoit tousiours à la chasse, l'aduisoit à tout propos de se donner garde des bestes sauvages.

*Cher Adonis, luy disoit-elle,
Dont les victorieux regards,*

*Ma blessent, comme autant de dards,
 D'une atteinte plus que mortelle;
 Suy les ruses dont ie me sers,
 Lors que ie relance à la chasse
 Les Cheureuls, les Daims & les Cerfs,
 Que ie poursuis, & que ie lasse.
 Au contraire, euite tousiours,
 Les Loups, les Sangliers, & les Ours,
 Dont l'abord à tous est funeste,
 Car ces Animaux furieux,
 En te rauissant à mes yeux,
 M'osteroient par ta mort le seul bien qui
 me reste.*

Voilà, dit Ouide, quel fut le langage
 que l'amoureuse Venus s'aduisa de tenir
 vn iour à son ieune amat; à qui elle n'eut
 pas plustost donné ce cōseil, que remon-
 tant sur son char, elles'en retourna dans
 le Ciel. Mais son Fauory, qui se croyoit
 plus aduisé qu'elle, n'obeit qu'à son ca-
 price, & se mit incōtinét à brosser après
 vn Sâglier, qui luy fit tomber l'épieu des
 mains, & luy donna le coup mortel avec
 les

ses deffenses. Or bien que Venus ne fust pas encore éloignée qu'elle n'en ouïst le bruit, si est-ce qu'elle ne pust descendre assez tost pour le secourir. Voyant donc que c'estoit fait de sa vie, elle luy dit les derniers adieux; & après auoir arroufé son corps de ses larmes, elle le cacha sous des laittuës, si nous croyons aux vers qu'en a fait la Poëtesse Sappho.

Athenée en dit de mesme, & en rend vne raison fort vray-semblable, qui est, que ceux qui mangent ordinairement des laittuës, se ressentent de leur qualité, qui est extrêmement froide; & que leur complexion amoureuse en est de beaucoup diminuée. Il nous est dōc enseigné par cét Embleme, qu'il faut retrancher de nostre façon de viure, non seulement les viâdes superfluës, mais encore celles, qui peuuēt irriter, ou entretenir en quelque façon que ce soit les voluptez deshonestes. Car il n'est pas à croire combien a d'empire sur Venus la Sobrieté

qu'on a tournée en habitude, & cōbien elle est capable de tenir en bride les passions déregiées. Aussi est-elle vn des principaux remedes que le plus amoureux de tous les poëtes ait donnez cōtre l'amour.

Fuyez avecque soing les viandes exquisés,

Que le Luxe produit,

Et dont se sert Venus, comme de friandises

Aux plaisirs de la nuit.

Fuyez encore plus ces dangereuses Plantes,

Et ces Philtres charmans,

Que dans la Volupté, rendent plus violantes

Les flammes des Amans.

Pour les mieux amortir, usez plustost de ruë

Et de simples connus,

Ou de remedes froids, par qui se diminuë

La chaleur de Venus.

Or il n'y a point de doute, que les laitües sur tout ne produisent cét effet, par vne vertu qui leur est spécifique, principalement si on les mange cuittes; Car alors, cōme le remarque Dionys. Cassius au 12. liure de l'Agriculture, chap. 13. elles

emoussent les aiguillons de la chair, & voilà pourquoy les Pythagoriciens ont appellé cette Plante *Eunuque*. Les Brachmanes en vfoiét aussi; & il est à croire, que pour la mesme raison les anciens Hermites en faisoient leurs plus delicieux repas dans le Desert, où ils ne viuoient ordinairement que d'herbes, de racines, & de legumes; ne trouuant point de plus fortes armes pour combattre la cōcupiscence, que celles de la Sobriété. Sās elle aussi ny les hommes, ny les femmes, qu'elle Deifie, comme dit Plutarque, ne pourroient se conseruer inuiolables de corps & d'esprit, contre les passions qui leur font la guerre: sans elle le dereglement & la brutalité se donneroient vn souverain empire sur la raison, & sans elle mesme on n'auroit point de part à cette vertu diuine que tous les peuples ont adorée, & qui fit meriter à l'ancienne Vesta des Temples & des Autels, après quelle eut obtenu de Iupiter le sacré don d'une Virginité perpetuelle.





*Qu'on Estat se maintient par les
Armes, & par le Conseil.*

DISCOVRS LVI.

CEVX qui sans l'ayde des lettres, ont de la Prudence à gouverner vn Estat, & qui ne manquent pas de bonne conduite, en sont obligez sans doute à deux choses bien considerables, & dont l'une ou l'autre leur est absolument necessaire. Car ils doiuent auoir vn diuin Genie, par le moyen duquel ils comprennent aussi-tost ce qu'il y a de plus difficile dans vne affaire, & s'en demeslent heureusement; comme firent au-

M m iij

trefois Thesee, Cecrops, & Numa, qui par vne Science particuliere, infuse du Ciel, plustost que par les preceptes de la Philosophie, rendirent fleurissante la Republique Grecque & Romaine, ou bien il faut necessairement que l'experience, les reuolutions diuerfes, & les accidés inopinez, les ayent instruits dás les connoissances politiques. Et certainement les vns & les autres ne meritent pas vne petite loüange, s'ils sont gens de bien, & s'ils se tiennent dás les bornes que les Loix leur ont prescrites, quoy qu'après tout il y ait toujourns quelque chose à redire dans cette sorte de prudence. Que s'il leur arriue d'estre mechans, en tel cas ils sont d'autant plus à blasmer, qu'ils ont moins d'esprit & de conduite dans les affaires; ce qui est cause que ne sçachant ce qu'ils font, & n'ayant pour guide que leur passion; leur ignorance grossiere, jointe à leur extreme malice,

est l'origine & la source de la ruine publique. Or estant certain qu'il faut considerer vn Estat, ou comme paisible, ou cōme en desordre, & agir diuersement dans la paix & dans la guerre; il importe que le Prince soit si aduisé, que se representant les cōmoditez & les dommages qui s'ensuiuent de l'vn & de l'autre; il sçache non seulement preuoir quel remede on y doit mettre, mais qu'é effet il l'y mette si bon, qu'il merite d'en estre aimé de ses Sujets, & craint des Estrangers. Or de quelque façon que cette prudence s'acquiere; soit par les Liures, soit par l'experience; tāt y a que celuy qui la possede est beaucoup à estimer. Et d'autāt qu'un Estat ne subsiste que par le moyen des Loix, qui sont au corps politique ce que l'ame est au corps naturel, & que le prince est vne Loy viuāte; il faut que par son exemple il donne des preuues de ce qu'il est, que par l'administratiō de la Iustice, il déracine ce qui nuit à la paix, & pareil-

lement que par le moyen de la Discipline Militaire, il détruisse ce qui empesche le progres de la guerre. Il ne faut pas douter qu'il ne vienne à bout de tous les deux ensemble, s'il estude souuent l'Histoire de ces Grands hommes, qui par les Armes & par les Lettres ont fait fleurir les Estats; & si bien gouverner le sien, il n'appelle à son Conseil que des personnes qui sçachent faire valoir ces deux talens. Pour le premier, il est tres-certain qu'il ne sçauroit s'en passer, puis que par la force tant seulement, & par l'adresse de ses soldats il peut defendre son pais, & le mettre à couuert de la violence des estrangers. Aussi n'est-ce que pour cette fin, qu'en leurs premieres années, les Gentils-hommes sont dressez au maniment des armes, à monter à cheual, à rompre en lice, aux joutes, aux tournois, aux combats de barriere, & à tous les autres exercices, qui peuuent ou endurcir leur corps à la fatigue, ou for-

tifier leur ieune courage. Quant au second talent , qui est celuy des bonnes Lettres , l'experience fait voir tous les iours, qu'il sert infiniment à la conservation des Estats, & des fortunes publiques. Car s'il est vray que les Empires & les Royaumes ont besoin encore de quelque autre chose que des Armes, pour se pouuoir maintenir; c'est assurément des Lettres, & de tous les plus beaux Arts qui dependent de leur connoissance. Disons donc que pour affermir vn Estat, il est necessaire qu'une mesme chaisne les lie ensemble , & qu'en quelque temps que ce soit elles doiuent estre inseparables: Ce que le grand Iustinian reconnoist fort bien, lors qu'en sa Preface ; *Il faut* , dit-il , *que la Majesté de l'Empire soit non seulement embellie par les Armes , mais aussi fortifiée par les Loix , afin de gouverner l'Estat également bien , & dans la Paix , & dans la guerre.* Cette verité nous est assez bien démon-

trée par cét embleme, où se voit vne Couronne sur vne Table, & vne espée jointe à vn Liure, entre deux rameaux, dont l'vn est vn laurier, & l'autre vne palme. Ce qui signifie, qu'il est difficile qu'un Prince ne demeure victorieux de ses ennemis, si deuant que les combattre, il se fert iudicieusement du conseil des hommes aguerris, & pareillement de ceux que l'experience & les Liures ont rendus habiles. Car de ces deux sources il doit attendre sa principale gloire; qui ne fera pas seulement vne forte impression dans les cœurs de ses sujets, mais qui par les escrits des hommes illustres, durera tousiours dans la memoire de tous les peuples.

*Ceux de qui les illustres plumes
Dédaignent l'injure du Sort;
Escriront pour luy des Volumes,
Qui vaincront le Temps & la Mort;*

*Ses loüanges aduantageuses
N'auront point ces couleurs trompeuses
Dont se pare la vanité,
Et l'estime en sera si juste;
Que ses faits, comme ceux d'Auguste
Iront iusqu'à l'Eternité.*







Que le bon Droit triomphe à la fin.

DISCOVRS LVII.

LES plus celebres de tous les Poëtes Grecs & Latins, semblent auoir pris plaisir à nous décrire cette fameuse querelle, qui survint autrefois entre Ajax & Vlisse touchant les armes d'Achille; que ce rusé Prince d'Ithaque n'eust iamais emportées, si par la force de son bien dire, comme par vn certain charme, il n'eust contraint ses Iuges à les luy céder. Il est vray que comme il les acquit injustement, aussi ne les possedera-il pas long-temps.

Car nous lifons dans Paufanias, qu'après le naufrage d'Ulyffe, elles furent iettées tout contre le Tombeau d'Ajax, par la violence de la tempeste. De cét euene-ment remarquable, nous pouuons tirer vne instruction aduantageuse, quand on nous fait injustice. Car il est certain (& c'est vne espece de cōsolation ordinaire aux affligez) *Que l'ignorance, & la verité sont souuent opprimées, sans que toutesfois on les puisse iamais accabler.* C'est ce que dit Ciceron, lors que plaidât la cause de Cœlius; *Assurément, s'elcrie-t'il, la force de la verité doit estre bien grande, puis qu'elle s'échappe si facilement des embusches que les méchans luy dressent, & qu'elle n'a besoin que de soy-mesme pour se defendre.* Aussi est elle puissante en effect, veu qu'il se voit par espreuue, qu'elle triomphe tous les iours de l'artifice des enuieux, de la ruse des fourbes, de l'imposture des calomnieurs, de la perfidie des traîtres, de la malice des faux amis, de la violence des

ennemis, & pour le dire en vn mot, de la persecution de tous les Tyrans. Comme elle est fille du temps qui reuelle tout, il n'est point d'obscurité qu'elle ne perce de ses regards, ny point d'entreprise contre les gens de bien, qu'elle n'apprenne par le moyen de son pere. Ainsi de la mesme bouche dont elle decouvre les actions des coupables, elle soustient celles des innocens, & defend si bien leur cause, qu'enfin elle leur fait rendre par la Iustice ce que la violence leur a rauy. Cela se remarque à tout moment, par les exemples qu'elle mesme nous en donne. Car elle nous fait voir qu'atité de gens, qui après auoir esté mal traittez durant quelque temps, ou par la malice de leurs Iuges, ou par les fausses poursuittes de leurs accusateurs, ont eu cette gloire, que de se iustifier des fautes qu'on leur imposoit, & cette satisfaction de n'auoir point trahy leur conscience, en se disans innocens, quand par l'artifi-

ce de leurs ennemis, ils passoient pour criminels. Par où certes il est aisé de voir combien est iudicieux ce dire de Tite-Liue, qu'on peut choquer la vérité, mais non pas l'abbatre. Car comme les choses fausses ne scauroient subsister long-temps, & se deffont d'elles-mêmes; ainsi les vraies cedent bien quelquefois aux orages que les méchans leur suscitent; mais c'est de telle sorte qu'on les ébranle, sans jamais renuerfer.

*Telles que ces Colomnes fermes,
 Qu'Hercole planta sur les flots;
 Et qui seruent comme de Thermes
 A la route des Matelots;
 Haussent leurs orgueilleuses testes
 Sur les broüillards & les tempestes,
 Qui font des rauages en l'air,
 Et paroissent deux Pyramides,
 Qui dessus les plaines humides,
 Dédaignent la Foudre & l'esclair.*

Telles

*Telles, & plus fortes encore
 Se font voir dans l'obscurité,
 Deux beautez que le Ciel honore,
 La Justice, & la Verité :
 Le Vice n'a point de nuage,
 Que les rayons de leur visage
 Ne dissipe soudainement;
 Et quelque vent qui les menace,
 Elles ramencent la Bonace,
 Sans se troubler aucunement.*

Je diray au reste pour nostre commune instruction, qu'il y a trois principales remarques à faire dans cét Embleme. La premiere, que par la force de son bien dire vn homme eloquent, tel qu'estoit Vlysse, peut quelquefois rendre vraysemblables les choses fausses, ou mesme corrompre la Justice à son aduantage, en la faisant paroistre toute autre qu'elle n'est, par de fausses couleurs de Rhetorique; D'où il s'ensuit que Ciceron a raison de dire, qu'il faut que l'Orateur soit

N n

homme de probité, d'autant que les armes de l'Eloquence sont dangereuses entre les mains d'un fourbe. La seconde, qu'un bien iniustement acquis revient enfin à son Maître, comme fit le bouclier d'Ajax, ou du moins que l'Usurpateur n'en jouyt pas longuement: & la troisieme; Que les Elemens, comme dit Seneque, sont quelquefois plus iustes, & plus sensibles à la pitié que les hommes mesmes: Ce qui se verifie icy par l'exemple de la mer irritée, qui rendit au vaillant Ajax après sa mort, les Armes d'Achille, que les Capitaines Grecs auoient, comme j'ay dit cy-dessus, mal à propos adiugées au cauteleux Vlyffe.

*Ainsi, quand l'iniuste licence,
Persecute les gens de bien,
Et reserve la recompense
Pour ceux qui ne meritent rien;
Après tant de peines diuerses,*

*Tant de maux, & tant de trauerses,
Qui les ont chocquez à l'enuy,
Enfin le Ciel leur est propice,
Et leur rend ce que la Malice
Insolemment leur a rauy.*







De l'Enuie, & de ses effets.

DISCOVRS LVIII.

CETTE Femme épouventable, ou plustost cette Fureur que vous voyez icy peinte, se nomme l'Enuie. Elle n'a pour tous cheueux, ny pour toute nourriture que des Serpens, & fait sa demeure ordinaire dans vne Cauerne, où elle est tousiours couchée, sans que toutesfois elle repose iamais. Le mal qu'elle se donne du bien d'autruy, la rend si defaite; qu'à voir sa peau retressie, ses membres décharnez, & ses os qui luy percent la peau, on la prendroit plustost pour vn

Nn iij

Esquelet que pour vne creature viuante,
Aussi ne vit-elle pas, puis que les peines
continuelles & les douleurs qu'elle souffre,
la font mourir mille fois le iour. Mais
n'y auroit-il pas de l'injustice à la plaindre,
& ne deuroit-on pas plustost luy
souhaiter, s'il estoit possible, des maux
plus grands que les siens, s'il est vray,
comme il n'en faut pas douter, qu'elle
se donne la gesne à soy-mesme, & que
ses supplices soient volontaires? Ouy
certes on le deuroit, afin de purger pour
vne fois la terre de ce monstre: Le malheur
est qu'il ne s'est point trouué iusques icy
d'Hercule qui l'ait pû faire, & ie ne pense
pas qu'il s'en puisse non plus trouuer à
l'aduénir. Il n'est point d'imperfection plus
vieille que celle-cy, ny qui deust plustost
finir, veu les tourmens qu'elle souffre.
Elle ne peut mourir toutesfois: & il est de
ses supplices comme de ceux de Promethée,
qui par vn priuilege qu'il voudroit bien n'auoir

pas, ne l'affujettissent point aux loix de la Parque. Toute la difference qu'il y a, c'est qu'un Vautour insatiable luy mange le cœur, au lieu que l'enuie se le rongge à soy-mesme.

Que si maintenant on considere ce vice comme il faut, ie suis bien certain qu'on n'en trouuera point de plus vniuersel, ny de plus estrange dans le monde. Ceux qui sôt sujets aux autres vices, ont quelque plaisir, au lieu que l'enuieux n'en a du tout point. Il est tousiours réueur & chagrin. Il trouue des sujets de pleurer, où les autres en ont de rire; & quelque bonne Fortune qui luy arriue, il n'en peut jouïr en aucune sorte, d'autant qu'elle luy semble tousiours au dessous des prosperitez des autres, dõt il s'afflige sans cesse. Miserable condition, à vray-dire, qui des bons succez de ceux qui ne l'offensent point, en tire le sujet de ses mécontentemens, & de ses propres disgraces. C'est la remarque que fait Qui-

de, lors que décriua. à quel poinct de malheur les enuieux se trouuent reduits. *Ils couuent, dit-il, au fonds de leur ame, des pensées contagieuses. Ce sont des Animaux venimeux, qui sans raison & sans iugement pestent contre ceux qui sont bien dans leurs affaires; qui vomissent contr'eux tout leur fiel, & qui n'en retirent toutesfois ny profit ny aduantage quelconque. Qu'y a t'il donc de plus dangereux que cette commune ennemie du genre humain; cette execrable & maudite enuie, qui ne se soucie point de se faire du tort à soy-mesme, pourueu qu'elle puisse nuire generalement à tout le monde? Aussi ne feint-on pas sans sujet, qu'elle se nourrit de chair de Viperes; pour montrer par là, qu'elle fait ses plus cheres delices des infortunes d'autruy; Les serpens ayant cela de particulier par dessus tous les autres Animaux nuisibles, que plus ils se nourrissent de venin, & plus ils deuiennent venimeux. Son pernicious na-*

tuel nous est encore fort bien démontré par ce Rocher tout en feu, qui se voit au dessous d'elle. Car comme le Mont *Ætna* entretient à sa propre ruine, les flammes qu'il ne cesse de vomir iour & nuit; l'enuieux de mesme se consume & se brusle dans le profond de ses entrailles, par cette ardeur violente qu'il a de posséder ce que les autres ont par dessus luy. Ce mal, comme ie pense auoir déjà dit, est si commun dans le monde, qu'il y a ie m'asseure, fort peu de gens qui en soient exempts. Cela procede, si ie ne me trompe, de ce que comme l'Amour propre est naturel à tous, tous s'imaginent aussi deuoir prendre part aux choses que les autres possèdent, & que les en priuer c'est leur faire tort. Quoy qu'il en soit, & de quelque source que procede l'enuie, elle ne peut estre que tres-contagieuse, puis qu'elle fait souffrir, comme dit Horace, de si rigoureux tourmens à ceux qu'elle infecte de

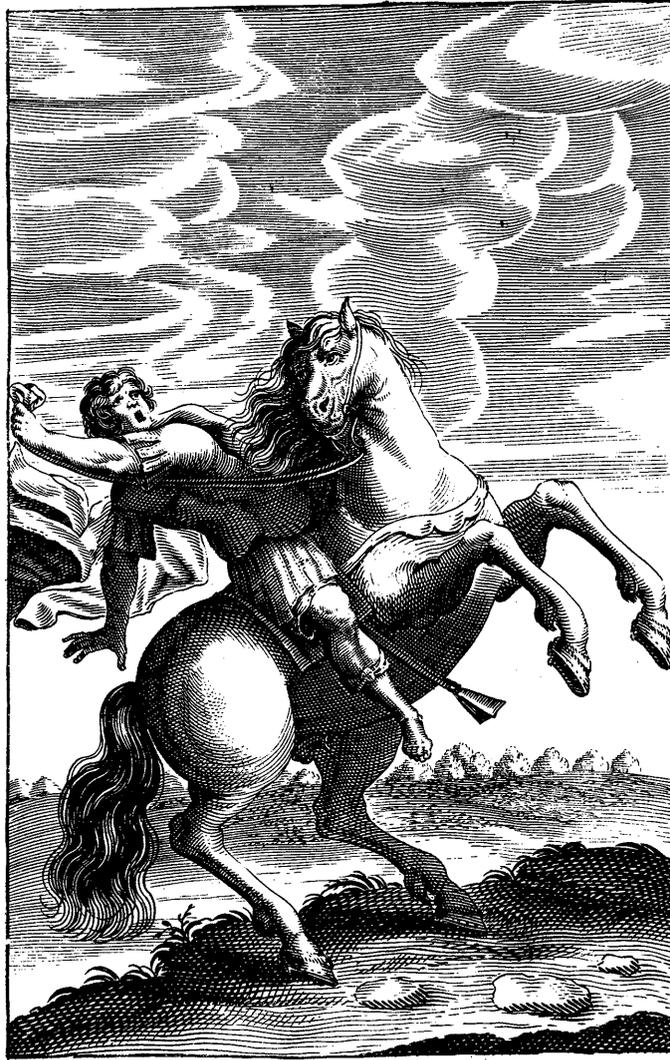
son venin, que les plus cruels Tyrans de Sicile n'en ont iamais inuentez de semblables. Et partant, quiconque voudra posseder son esprit, qu'il ne donne point de prise à cette Megere, & qu'il se souuienne avecque Phocilides, ancien Poëte Grec, qu'enuier le bien d'autrui, c'est agir contre l'ordre du monde, où l'on ne voit pas que les riuieres portent enuie à la Mer, ny que la Lune, qui fut autresfois ialouse d'Endymion, le soit maintenant de voir luire le Soleil, de qui elle emprunte sa lumiere.

*L'Esprit vniuersel du Monde
Entretient la pluspart des Corps,
Qui sont sur la Terre, & sur l'Onde,
Par d'inseparables accors.*

*On voit dans le Ciel les Planettes
Agir, & ne s'enuier pas,
Pour les influences secrettes,
Qu'elles répandent icy bas.
Les Animaux les moins paisibles*

*Abhorrent les choses nuisibles,
Et qui chocquent leur sentiment:
L'Homme seul travaille sa vie:
Et n'estant iamais sans Enuie,
N'est iamais aussi sans tourment,*







Contre les Temeraires.

DISCOVRS LIX.

PAR ce temeraire ieune homme, qui sans auoir ny art ny adresse, s' imagine follemét de pouuoir dompter ce cheual fougueux, il nous est enseigné, qu'il fait mauuais se fier à la conduite d'vne personne qui n'en a point, & qui se laisse emporter à ses passions déreglées. A ce propos aussi le diuin Platon compare iudicieusemét nostre ame à vn Cocher; & les brutales affectiōs de nostre Corps, à des cheuaux

indomptez. Le grand ſainct Hierofme vſe de cette comparaifon encore; & Ciceron meſme, tout Payen qu'il eſt, nous confeille de regler ſi bien nos mouuemens impetueux, qu'ils obeiffent à la raiſon. A quoy Maxime de Tyr nous exhorte par de ſi belles paroles, que j'ay creu qu'elles meritoient bien d'eſtre traduites, pour eſtre icy rapportées. *Pour nous faire confeſſer que la condition humaine eſt infiniment au deſſous de la Diuine, il ne ſe pouuoit trouuer de meilleur moyen que ce-luy-cy, qu'il a plu à Dieu inuenter. C'eſt qu'il a mis l'ame en vn corps terreſtre, comme vn Cocher dans vn Chariot. Pour cette meſme fin il luy a donné la force de le mener, & l'addreſſe de tenir les reſnes, remettant à ſa libre diſpoſition d'en uſer comme il aduiſeroit. Si donc ce Cocher, c'eſt à dire cette Ame, ou cét Eſprit, qui à la conduite de ce Chariot, ſe repreſente que c'eſt Dieu qui la luy a donnée, il n'y a point de doute que pour ſ'acquitter de ſa charge, il taſchera de tout ſon poſſible*

d'aller tousiours bride en main ; d'arrester la fougue de ses cheuaux , & de les mener par des endroits où il n'y ait rien à craindre. Comme au contraire . s'il ne le fait , il sera tout estonné qu'il verra soudainement les cheuaux deuenus indomptables , s'emporter à pleine course , & entraîner ainsi le Chariot. Il verra , dis-je , l'un faire des degasts & des rauages par tout , pour assouuir sa brutale concupiscence : l'autre se precipiter hazardeusement dans tous les dangers , où son insolence & son humeur imperieuse l'exposeront ; l'un courir à la seruitude , à la mollesse , & à la faineantise ; l'autre au tumulte , à la trahison , & à l'infamie : Voilà cependant qu'au milieu de ces desordres , & le Chariot & le Cocher se trouuent si embarrasséz , qu'ils sont contraincts de se laisser aller à l'appetit du vainqueur , qui les prostitue ordinairement à toute sorte de voluptez , & de mauuaises actions , si bien qu'il les iette enfin dans un gouffre de malheurs , d'où ils ne peuuent iamais se tirer.

Voilà ce que dit Maxime de Tyr, qui ad-
joûte en suite, que ces accidens ruineux
& funestes n'arriuent iamais aux hom-
mes, que lors qu'ils perdent la route de
la raison. Sans elle aussi, que peuuent-ils
faire qui ne soit defectueux, qui ne de-
genere du glorieux tiltre qui les distin-
gue d'avec les autres animaux, & qui par
consequent ne tienne de la brutalité?
C'est ce que les Poëtes nous signifient
par le Centaure Chiron, qu'ils represen-
tent homme par deuant, & cheual par
derriere; outre qu'ils luy font tenir vn
Arc tendu vers le Ciel; comme s'ils vou-
loient montrer par là, qu'à l'égard du
corps, l'homme est à vray dire & sensuel
& brutal: mais que du costé de l'ame il
est spirituel, & diuin; & partant, qu'il
doit suiure constamment la raison, esle-
uer ses pensées en haut, d'où il a tiré son
origine, & tascher de vaincre les enne-
mis domestiques, c'est à dire les passions
& les vices, qui s'opposent à son repos, en
luy

quelque reuolte interieure, il ne faut pas
L. sser pourtant de prendre courage, &
de combattre vaillamment, puisque
c'est pour s'acquérir vne tranquillité
perdurable. Je diray à ce propos, que
ceux de Cirrha ayant vn iour consulté
l'Oracle, sur ce qu'il leur falloit faire,
pour jouir du bien de la Paix, eurent
pour responce, *Qu'ils fissent perpetuelle-
ment la guerre à leurs voisins Estrangers;*
par où estoient entendus leurs Vices, &
leurs appetits déreglez. Ce fut le mes-
me conseil que donnerent les Bracma-
nes au grand Alexandre, quand pour
luy faire connoistre ses propres defauts;
*Prends garde, luy dirent ils, à changer de-
ormais de vie, si deormais aussi, tu veux
viure plus content. Tu fais la guerre aux
Ennemis de dehors, pour entretenir ceux que
tu as au dedans: Tu t'assujettis quantité de
Peuples, & te fais Esclaue de beaucoup de
Vices.* A ces paroles ne se rapportent

pas mal ces autres de Claudian, à l'Empereur Theodose.

*Je veux que ta valeur sous ton Empire
range
Toutes les Nations de l'Eufrate, & du
Gange,
Tu seras sous le joug, au lieu d'estre vain-
cœur,
Si l'effroy te saisit & te glace le cœur;
Si le cruel Amour te brusle de sa flamme,
Ou si quelque remords tyrannise ton ame.*

L'Empereur Valerius, comme le remarque saint Augustin, fut le Prince du monde qui connust mieux cette verité, lors qu'encore vierge en l'age de quatre-vingts ans, se ressouenant de toutes ses victoires, il dit le mesme iour qu'il mourut, qu'il en auoit gagné vne entre les autres, dont il s'estimoit infiniment glorieux; & là-dessus enquis, quelle victoire c'estoit; *C'en est vne*, répondit-



il, que j'ay remportée sur ma propre chair, & sur les appetits sensuels, qu'on peut nommer à bon droit les cruels Tyrans de la vie, & les ennemis qui sont le plus à craindre.





De la Solitude.

DISCOVRS LX.

CET homme qui marche dans le Desert, où il semble se mettre en peine de chercher vn lieu qui soit encore plus à l'écart, afin d'y mieux entretenir ses pensées, me fait souuenir des anciens Philosophes, qui preferoient la demeure des champs à celle des villes, dont ils abandonnoient volontairement la Pompe & le Luxe. Aussi se negligé-t-il à vn poinct, qu'il a comme eux, la teste toujours découuerte, & le corps à demy nud; mettant toutes choses dans l'indif-

O o iij

ference, & au deffous des contentemens que luy apporte la Solitude. Je ſçay neâtmoins qu'elle ſemble inſupportable à quantité de perſonnes, qui l'appellent vn exil. d'autant que pour auoir accouſtumé d'eſtre touſiours en compagnie, il leur eſt cōme impoſſible de viure ailleurs que dans le grand monde. Mais ſ'ils ſçauoient veritablemēt, quel plaisir c'eſt de ſ'entretenir ſoy-mefme, ils ſe perſuaderoient avec Scipion, de n'eſtre iamais moins ſeuls, que lors qu'ils ſont ſeuls. Ils trouueroiēt loing du tumulte de quoy ſe diuertir agreablement. Les objets de la Campagne, qui ſont les tableaux d'vn ouurier inimitable, fourniroiet à leur eſprit vn ſujet illuſtre de les admirer ſans ceſſe, & de ſes merueilles de la terre, les feroiet paſſer à la contemplation de celles du Ciel. Ainſi ſe poſſedans tous ſeuls, ils verroient nettement dans le deſert ce que dans la foule, on ne peut voir que groſſierement, & qu'à trauers vn nuage.

C'estoit en effect la seule cause, pour laquelle les anciens auoiēt accoustumé de bastir loing des villes, les Temples des Muses, & les autres lieux sacrez, qui leur seruiēt de retraits. pour le mesme sujet encore, ils appelloient la nuit *Euphrone*, c'est à dire *Sage*, afin de montrer que la solitude & le repos sont necessaires aux productions de l'esprit, & aux meditations des Philosophes. La plus solide raison que l'on en puisse donner, est d'as Seneque, qui dit, que quand on est avec plusieurs, l'on n'est point proprement avecque soy-mesme; & partant, que toutes occupations laissées à part, il faut retourner le plustost qu'on peut, du corps à l'esprit, & l'exercer iour & nuit à la contemplation. Que s'il n'est point de lieu plus propre à cecy que la Solitude, faut-il s'estonner si tant de grands hommes de l'Antiquité l'ont si passionnément aimée? Témoin ce Vieillard que Claudian louë si fort, qui n'estant qu'à

vn quart de lieue de Veronne, ne voulut iamais quitter son village, pour aller voir cette ville-là. Témoin Pſophidius, dont parle Plin, qui pour n'estre iamais fort de l'enclos de sa maison, fut estimé par l'Oracle le plus heureux homme de son temps. Témoin Mison, à qui vn de ses amis ayant demandé pourquoy il rioit ainsi tout seul; *C'est pour cela mesme*, respondit-il, *car i aime fort à m'entretenir*; Et telmoin encore le grand Pericles, qui s'estant démessé des charges publiques, pour viure en homme priué; Courage, dit-il, me voilà dans l'estat où ie me suis tousiours souhaitté.

*Ma condition me plaist fort,
Maintenant rien ne m'importune;
Puis donc que i'ay trouué le Port,
Adieu l'Espoir, & la Fortune.*

Que si l'on m'allegue que la Solitude attriste l'esprit, qui par cōsequent en est

moins propre à l'estude; à cela ie répons
que ce qu'on appelle icy tristesse, est plus
proprement melancolie, c'est à dire vne
des quatre cōplexions naturelles, & que
cette humeur s'attachant aux Solitaires,
leur fortifie le iugement, d'autant que
si elle est plus terrestre que les autres hu-
meurs, elle est aussi plus raffise. Ce qui
fait dire à Ciceron, qu'il souhaitteroit
volontiers d'estre du nombre de ces es-
prits posez, que l'on appelle melancho-
liques. Ce sont eux aussi qui jouissent
d'une felicité toute pure dans le repos,
tandis que ceux qui s'en mocquent, ne
peuvent estre que mal-heureux parmy
l'embarras des choses du monde. Que si
les hōmes qui sont dans les grands em-
plois, consideroiēt bien qu'ils ne viuent
que pour les autres, quelquefois sans
doute, il leur prendroit enuie de viure
pour eux-mêmes; quelquefois, dis-je,
pour penser au bien de l'ame, ils se re-
lascheroient des occupations qu'ils ont

pour le corps, que bien souuent ils ne leur donnent pas loisir de mourir comme il faut, & de se reconcilier avec dieu. Heureux au contraire se peuuent dire ceux qui pour mieux se disposer à cette derniere fin, ont quitté les soings & les soucis de la terre; qui se sont déchargez de ce qui les incommodoit en ce Pelerinage mortel; & qui ont choisi la solitude, non seulement pour y apprendre à bien viure, mais encore à bien mourir. Heureux encore vne fois les peut-on nommer, si loing du tumulte, ils s'adonnent à cette haute Philosophie; que Platon appelle vne continuelle meditation de la mort; & s'ils se representent à tout moment, que c'est folie de penser trouuer icy bas vne prosperité qui soit de durée. C'est le conseil que donne S. Cyprian à son amy Donat, quand il le prie de s'imaginer qu'il est au sommet de quelque rocher qui s'auoisine du Ciel; d'où il découure les afflictions &

les malheurs de la terre: d'où il voit tous les chemins remplis de voleurs, & toutes les mers pleines de corsaires: & d'où, quelque part qu'il tourne ses yeux, il n'apperçoit que trahisons & que vilainies, qu'injures & que blasphemes, que seditions & que meurtres. Par où il conclud en faueur de la solitude, que ceux à qui Dieu a fait la grace d'y pouuoir viure, l'en doiuent remercier à tout moment, puis qu'elle leur est vn lieu de seureté contre les dangers & les disgraces du monde.







*De la Contemplation, ou du raiſſe-
ment de l'Esprit.*

DISCOVRS LXI.



A pluspart des Poëtes ont esté Philosophes, comme dit Maxime de Tyr: Mais ils ont eu cét auantage sur eux, d'auoir trouué l'Art de dire agreablemēt les choses, & d'attirer l'admiration dans les esprits, en leur faisant comprēdre insensiblement les plus hauts mysteres de la Sageſſe, qu'ils ont couuerts du voile des Fables. Ils en ont feint quantité d'excellentes, dans lesquelles

leur principal but a toujourn esté de plaire & d'instruire: mais celle-cy me semble illustre par dessus toutes. Ils disent que Iupiter amoureux de Ganymede, fils d'un Roy de Troye, prit la forme d'une Aigle, & l'enleva dans le Ciel, non pas pour la beauté de son corps, mais pour celle de son ame. C'est ainsi que le remarque Xenophon, qui dit, que les Dieux & les Heros font incomparablement plus d'estat de ce dernier que non pas de l'autre; & que Iupiter ne mit au nombre des Immortels que ceux dont il aime l'ame; tels que furent autrefois Hercule, Castor & Pollux, & ce mesme Ganymede dont nous parlons. Par son ravissement donc, nous est signifiée l'ame raisonnable, laquelle, selon Plotin, se desrobe d'icy bas, pour se cacher en haut, lorsqu'en quelque façon elle se destache d'auecque le corps, pour contempler les choses celestes; ce qui ne se peut faire que par une maniere de ravissement & d'ex-

tafe. Le diuin Platon l'entend comme cela, quand il veut que l'ame soit separée du corps ; c'est à dire qu'il ne faut pas qu'elle le serue en esclaué, de peur qu'ayant trop de cōmerce avec luy, les choses de la terre ne luy fassét oublier celles du Ciel. Or pour reuenir à ce rauiffemēt, on ne le trouuera pas estrange, si l'on confidere bien que nous auōs naturellement, & nostre cœur, & nostre ame, en la chose que nous aimons ; Ce qui n'est, à proprement parler, qu'un pur effet de l'imagination, par le moyen de laquelle les autres actions demeurent comme en suspens ; d'où peut s'ensuiure réellement cette merueilleuse extase, par qui la personne est comme dérobee à soy-mesme, & priuée de tout sentimēt. Que si la force de l'imaginatiō va iusques là, celle de la raison peut aller encore bien plus auant, quād elle s'esleue à la contemplation des choses d'enhaut. Ce que l'on raconte à ce propos de certains philoso-

phes anciens, seroit merueilleux à vray dire, s'il ne tenoit entierement de la Fable. Car de croire qu'ils abandonnassent leurs corps cōme s'il eust esté mort; & que leur ame en ayant pris possession, après s'estre bien promenée de part & d'autre, il fallut adjoûter foi aux merueilles qu'ils asseuroient d'auoir veuës; ce seroit, sans doute, manquer d'esprit, & mesme de sens commun. Les principaux de ces Visionnaires, estoient Hermotin, Epimenides de Crete, & le prodigieux Aristas. Suidas raconte de ce dernier, que durant qu'il estoit ainsi en extase, ses ennemis bruslerent son corps; de maniere que son ame se trouua bien empeschée, quād elle y voulut retourner, & s'en alla de toutes parts en queste après luy, se voyant comme vne espée sans fourreau. Que si ces choses sont aduenues, elles ne peuuent vray-semblablement auoir esté faites, que cōme les trāsports des Sorcieres; Car le commun ennemy du genre humain

humain ayant à les porter au Sabat, suppose quelquefois vn Fantosme qui les represente, durât quelles y font; & quelquefois aussi il leur trouble si fort l'Imagination, qu'en dormant d'un profond sommeil, il leur semble voyager bien loin, & voir des choses estranges, qu'elles se persuadent pour vrayes, bien qu'en effet elles n'ayent bougé d'une place. Mais laissant à part ces ravissements imaginaires & Diaboliques, nous pouvons dire sans nous abuser, qu'il y en a d'autres surnaturels, & qui s'appellent *Extases*. Tels sont generalement ceux qui par vne particuliere grace de Dieu arriuent aux Ames saintes. C'est par ces diuins transports que l'ame rauie dans la contemplation des merueilles de son Createur, se degage de soy-mesme; & qu'embrasée de l'amour de Dieu, ainsi que d'un feu celeste, elle semble vouloir rompre sa prison, comme fait le feu Elementaire pour paruenir à son centre. Aussi aduiét-

il quelquefois, que Dieu la porte si haut par dessus les forces naturelles, que le corps en est élevé en l'air, par vn effet extraordinaire, & du tout miraculeux. Ainsi en arriua-t'il à S. Paul, lors qu'il fut rauy iusqu'au troisieme Ciel; où il eust ce bon-heur inestimable, de voir ce que les yeux n'ont iamais veu, ce que les oreilles n'ont iamais ouy, & ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. Il vid, dis-je, les Throsnes resplandissans, & la glorieuse demeure des bien-heureux. Car ce qu'il appelle le troisieme Ciel, se doit entendre de l'onzieme, comme il se voit par demonstration, & suiuant la supputation ordinaire. Il faut sçauoir pour cét effect, que toute cette estenduë d'air, ou tout cét espace qu'il y a depuis la terre iusqu'au premier Ciel est conté pour vn, à le prendre dans les termes ordinaires de la parole diuine. Quant au second, il comprend toute la machine des Cieux, selon le mesme témoignage des sainctes

Lettres, & de ce passage exprés, où Dieu dit, *Le Ciel est mon Throsne, & la terre est l'Escabeau de mes pieds.* Conformément à cecy, le troisieme Ciel n'est autre que celuy dont jouyssent les Bien-heureux, qui sont dans vne eternelle contemplation des grandeurs & des merueilles diuines, comme il nous est démontré par l'Aigle de cét Embleme. Le rauissement de Ganimede se peut appliquer encore à ces ames deuotes & sainctes, qui penetrent iusques dans le Ciel par leur zele ardant, & par la force de leurs Meditations. Car comme toute leur estude n'est icy bas qu'après les choses qu'elles scauent estre agreables à Dieu, aussi leur donne-t'il, mesme en cette vie, vn auant-goust des delices, & des Felicitez eternelles.





*Que la Clemence fait estimer, &
cherir vn Prince.*

DISCOVRS LXII.

LES Atheniens, comme dit Macrobe, bastirent autresfois vn superbe Temple à la clemence, où se voyoiét erigées les Statuës de plusieurs Princes, qui auoiét passionnément aimé cette vertu. Là nul ne pouuoit entrer, pour y faire ses prieres, s'il n'auoit vne particuliere permission du Senat; & les portes n'en estoient ouuertes qu'à ceux qui estoient naturellemēt enclains à pardonner les offenses. Car la chose du monde qu'ils prisoient le plus,

P p iij

estoit de ne passer point pour cruels dans l'opinion de leurs ennemis, & de faire des actions de clemence, qui éclatassent, & qui les missent dás l'estime de tout le móde. Que si l'on sçait bien cōsiderer cette vertueuse habitude, on trouuera sás doute, qu'elle estoit d'autát plus louüable en eux, qu'il est certain qu'on est tousiours moins blasmé d'estre enclain à la compassion, que de pancher à la cruauté. C'est le sentiment de Lipse, dont les paroles m'ont semblé si belles, que j'ay bien voulu les traduire icy, pour en faire la plus esétielle partie de ce discours. La clemence, dit-il, est si conuenable à ceux qui sont gráds de courage, & de fortune, qu'elle ne sied bien à personne cōme à eux; ce qui me semble vne chose tres-remarquable. Les hommes de peu sont la pluspart brutaux & cruels, dans la licence qu'on leur en donne. Comme au cōtraire, ceux de haute naissance ne s'emportent iamais dans le de-

bord. Ils ne degenerent point de ce sang illustre d'où ils sont sortis; & plus le chemin leur est ouuert au déreglement, tant plus ils se tiennent dans la moderation. Mais quoy ? me direz-vous ; à quel propos inuiter les Princes à cette vertu , qui chocque en quelque façon la Iustice , & qui en apparence la rend plus molle , & plus lasche ? On se l'imagine ainsi : mais en effet cela ne peut estre, puis-que l'une & l'autre ont mesme fin. La Iustice corrige par l'apprehension de la peine, & par la peine mesme: La clemence, par la douceur & par la misericorde. Celle-là punit, celle-cy pardonne : Mais toutes deux le font aussi avec discretion : aussi en doivent-elles vser; & i'adiousteray en la personne de qui : Car cette vertu n'appartient pas à toute sorte de gés, mais aux Souuerains seulement, qui pour quelque bien peuvent adoucir les Loix, & les rédre moins feueres. En vn mot, elle est proprement la vertu des Princes ; & voila pourquoy

dans la definition qu'en donne Senèque
*La Clemence, dit-il, est vne bonté dont vſe le
 Prince enuers ſon ſujet, en ordonnant des peines.*
 Où il eſt à remarquer, que ces mots, *En
 ordonnant*, ſont vrais d'un coſté; mais
 qu'il y faut adiouſter de l'autre, *En remet-
 tant les peines*: d'autant que la clemence
 le fait d'ordinaire. *Ce dernier poinct*, adjoû-
 te le meſme Philoſophe, *regarde le Souue-
 rain, pource qu'il n'y a rien de plus beau à ceux
 qui ſont en eminente fortune, que de donner
 permiſſion de beaucoup de choſes, & de ne la
 demander d'aucune*; Et de quelles choſes
 d'oc? car il ne faut pas que ce ſoit de tou-
 tes. Il y en a pluſieurs que la Loy defend
 de violer, & particulièrement celles où
 le Prince eſt intereſſé. Telles ſont par
 exemple les injures de fait & de parole,
 les calomnies, & autres ſemblables of-
 fenſes, qu'il pardonne de ſon autorité,
 bien qu'elles ſoiēt puniſſables. En quoy
 certes il conſidere qu'il eſt Pere com-
 mun. Car comme les Peres particuliers

chastient souuent leurs enfans, quand ils ont failly, & se contentent aussi quelquefois de leur montrer les verges, afin de leur faire peur; luy tout de mesme les corrige par la seule apprehension qu'il leur donne. Ainsi selon que les humeurs des hommes sont differentes, la douceur, qui engendre le respect, en rend quelques-vns meilleurs, & la seuerité, d'où naist la crainte, en fait de mesme des autres: tellement que c'est tousiours pour vn bien que le prince se sert de tous ces moyens. Ce mot ordinaire est aussi tres-veritable, *Que la Clemence du Souuerain retirent le sujet, & fait auoir honte de pecher.* Voilà quelle est la pensée de Lipse, qui adiousté pour conclusion, que de toutes les vertus, celle-cy, pour estre la plus humaine, est aussi la plus propre, & la plus seante à l'homme. Or bien que le Prince qui les met en pratique, en doiué estre loüé; si est-ce qu'estant estably de Dieu, ou esleu du peuple, non pas tant

pour luy-mefme, que pour fes fujets, & pour le commun bien de fon Eftat, il doit auoir vn foïn tres-particulier de practiquer la clemence. La raifon eft, d'autant que par elle il peut accroiftre & conferuer fes Prouinces, joint que c'eft le vray moyen de gagner à foy les volontez, & les cœurs de ceux qui viuent fous fon Empire. Car il n'y a point d'homme fi peu fenfible à la reconnoiffance, qui après auoir failly contre les Loix, & merité punition, n'aime infiniment fon Prince, s'il voit que luy pouuant oster les biens & la vie, il luy faue l'vn & l'aure par vne grace particulière. Or il n'y a point de doute que nous fouhaitons toute forte de biens à celuy que nous aimons; comme au contraire, nous voudrions voir perdu tout à fait celuy que nous haïffons. Adiouftons encore à cecy, que par la clemence les Souuerains & les Magiftrats font par maniere de dire, rendus fem-

blables à Dieu , qui en est le Pere , & qui à son exemple nous recommando la misericorde sur toutes choses. Que si l'Empire qu'ont les plus grands sur les autres , les oblige d'en auoir du soin, c'est le deuoir du bon Prince , de se referrer quelquefois dans sa puissance, de mettre des bornes à sa colere, & de ne chercher point à guerir vn mal par des remedes violents, de peur qu'il ne l'irrite plustost; & qu'à force d'imposer à ses sujets des peines vniuerselles, il ne se fasse haïr aussi d'eux vniuersellement. Qu'il se souuienne qu'une victoire, où la douceur n'a point eu de part, attire souuent la ruine du Victorieux, & qu'il n'est point d'objet plus funeste à la vieillesse, comme disoit Cesar autresfois, que le souuenir d'auoir esté grandement cruel: Car la cruauté n'accroist pas tant la puissance (comme quelques-uns l'ont voulu croire) qu'elle fortifie la haine, & le nombre des ennemis.

Mais les Conquerans sur tout doiuent
prédegarde à n'irriter point leurs nou-
ueaux sujets par vn excez de seuerité;
puis qu'il est vray que souuent l'appre-
hension de la peine engendre le desef-
poir, qui porte ordinairement ceux qu'il
possede à toute sorte de maux & de vio-
lences. Ainsi Galba) qui fut neátmøins
plus vertueux que Tybere) pour auoir à
son aduenement à la Courõne, vsé d'vne
trop grande seuerité en la punition des
coupables, fut mis à mort en plein
iour par les soldats de ses gardes. Ainsi
de nostre temps mesme, Demetrius Duc
de Moscouie, seruit de Victime à ses
plus grands Confidents, qui dans la
capitale de son Empire, l'affassinerent
le premier iour de ses nopces. Ce qui ne
fut iamais arriué, si au commencement
de son Regne il eust traicté plus dou-
cement qu'il ne fit ces peuples cruels, &
Barbares de leur naturel. De si grands
malheurs pouuoiet apparamment estre

détournez par la clemence; que l'Empereur Diocletian n'appelle pas sans raison *le plus illustre ornement du Prince; & Senèque, un grand remede contre la crainte.* Aussi à t'elle tousiours esté profitable à tous les Princes, parmy lesquels il s'en est trouué plusieurs qui l'ont eüe en singuliere recommandation. Témoin Philippe de Macedoine, qui pouuant se venger des iniures que ceux du Peloponnese luy auoiét faites, aima mieux les assister que leur nuire, & adiousta de nouvelles obligations à celles qu'ils luy auoient. Témoin le fameux Pericles, qui se voyant proche de sa fin, & enuironné de ses amis, dont les vns louioient sa Generosité, sa bõne conduite, & son Eloquence; les autres ses memorables faits d'armes, & ses illustres victoires; *Ne vous amusez point,* leur dit-il, *à loüer en moy toutes ces choses, qui sont petites, & fortuitemēt arriüées. Dites plustost, que durant ma vie, mes actions n'ont iamais fait porter le deüil à personne.* Té-

moins M. Bibulus, à qui la Reine Cleopatre ayât enuoyé quelques soldats, qui par vn excez de cruauté auoient mis à mort deux de ses fils qu'il aimoit vniquement, il nes'en voulut point venger; & se contentant de l'auoir pû faire, les renuoya genereusement à Cleopatre. témoin encore le grand Auguste, qui durant qu'il estoit en Espagne, ayât mis à vn million de sesterces la teste de Corocotta, pour le faire punir de sesvölleries, luy pardóna ses crimes depuis, pource qu'il se vint rendre à luy volontairement, & luy fit dóner de plus la somme qu'il auoit promise à ceux qui le pourroient prendre, à cause, dit-il, que Corocotta auoit amené Corocotta. A tous ces exéples, que Lipse deduits au long, i'en pourrois joindre quâité d'autres: mais ie me contenteray de celuy de Louis 12. Roy de Frãce. L'Histoire rapporte que Charles 8. dôt la Courónne luy deuoit estre hereditaire, à faute d'enfans, le traittoit si mal, qu'il en estoit

en prison, & en dâger de sa vie, sâs auoir aucun support des Grâds du Royaume, qui suiuiôiet tous la passion de leur maître. Charles mourut cependât, & Louis appellé à la Courône, fut aussi-tost cour-tisé de quelques particuliers, qui l'auoiêt toujourns seruy dâs sa mauuaise fortune. Parmy ceux-cy donc, il s'en trouua vn, qui s'aduifa de luy demâder la confiscation d'vn Bourgeois d'Orleans, qui s'estoit ouuertement declaraté contre Louis. Mais ce Prince genereux, n'estimant pas iuste de luy accorder sa requeste; *Demandez-moy quelqu'autre chose, luy dit-il, & ie vous reconnoistray. Pour cellecy, ie ne puis vous l'octroyer: car il sieroit mal au Roy de France, de venger l'injure faite au Duc d'Orleans.* Par où il voulut donner à connoistre, qu'il se croyoit obligé de changer d'humeur, en changeant de dignité. Cela ne luy sembla pas assez encore; & par vne extraordinaire grandeur de courage il declara publiquement, *Qu'il n'en-*

tendoit point changer le Conseil ny les Gardes, non plus que les autres Officiers du Roy son Predecesseur, & qu'il les retenoit à son service, avec les mesmes honneurs & les mesmes gages qu'ils auoient eus. Dequoy certes il ne faut pas s'estonner, puis que la Vertu se croit tousiours en seureté; & que par consequent elle se promet, que les choses qu'on luy doit legitimement, luy seront aussi legitimement renduës. Or ce n'est pas seulement par l'exemple des plus grands hommes, que nous sommes inuitez à la clemence, mais par celuy encore des bestes irraisonnables.

*Il suffit au Lion, d'auoir porté par terre,
Ceux qui luy font la guerre :
L'on a sur l'Ennemy témoigné sa vertu,
Quand il est abbatu ;
C'est imiter des Ours l'insatiable rage,
Que d'aimer le carnage.*

Dans cet Embleme donc, par le Lion, qui de l'un de ses pieds de deuant s'appuye sur un petit chien, nous est signifiée la
clemence

clemence des Princes. Car ce genereux animal en est vn symbole d'as la pluspart des auteurs, comme le Chien en est vn autre de bien-veillance & de bon naturel. Par où il est donné à cōnoistre, qu'il faut pardonner, non pas seulement aux ennemis que l'on a vaincus, mais encore aux amis, s'il arriue fortuitement qu'ils se licentient à quelque chose qui nous déplaist. Aussi est-ce le propre d'un grad courage, d'estimer petites la pluspart des offenses qui luy sont faites, & de ne s'en venger point, quand il en a le moyen. A cecy se rapportent ces belles paroles de Salomon, *Que la misericorde & la verité sōt les gardes du Roy, & que la clemence fortifie son Throsne.* En effet, soit que l'homme se fasse considerer, ou par sa naissance, ou par sa valeur, toutes ses conquestes & ses victoires ne le ferōt iamais estimer heureux, s'il ne sçait point se vaincre soy-mesme, & s'il ne joint comme il faut, la moderation à la grandeur de courage.

Qq





ue. la Pauvreté s'oppose à la Fortune des bons Esprits.

DISCOVRS LXIII.



LA plainte que fait icy ce ieune escolier, n'est que trop commune à la pluspart des hommes de Lettres, qui ne demereroient point dans la bouë, comme ils font, s'ils auoient dequoy s'aduancer, & par les grandes connoissances qu'ils s'acquerroient dans les disciplines humaines, se rendroiet capables vn iour de s'esleuet aux charges publiques. Mais le malheur est, qu'à faute

Qq ij

de commoditez, ils se trouuent dans vn Labyrinthe, d'où il leur est impossible de sortir.

Ceux qui sont vertueux, & pauvres de naissance,

S'ils n'ont quelque support;

Ne peuuent autrement que par la patience,

Vaincre le mauuais Sort.

Cela nous est signifié par l'Embleme de ce ieune homme, qui fait toute sorte d'efforts pour s'esleuer en haut, avec les ailles qu'on luy a mises en la main gauche, marques de la vigueur de son esprit; mais qui en est empesché par le contre-poids de la droite, où se voit attachée vne grosse pierre. Car les Poëtes disent, qu'à cause de son embarras, & de sa pesanteur, elle est le symbole de la pauureté.

Qui de tous les fardeaux le plus insupportable,

Et le corps, & l'esprit de miseres accable.

C'est elle en effet, qui noüe la langue, & qui retiët la main aux vertueux, qu'el-

le rend inhabiles, soit à escrire, soit à parler. Tels eussent esté possible Virgile & Horace, ou du moins ce precieux talent qu'ils auoiét de leur naissance, n'eust iamais éclatté, comme il a fait, si le genereux Mecene ne leur eust donné moyen de le faire valoir dans leurs ouurages incomparables. Tels feroiét encore parmy nous plusieurs hômes de merite, qui pour n'auoir point d'autres biens que ceux de l'esprit, ne les pourroient cultiuer que dans les espines, & verroient comme étouffées ces belles semences qu'ils tiennent de la nature; si pour les remettre en vigueur, il ne se trouuoit en France de nouveaux Mecenes, beaucoup plus loüables & plus illustres que ceux de l'ancienne Italie. C'est par leur fauorable assistance que les Muses leur donnent des fruits, en lieu de fleurs & de feuilles; par elle aussi ils trouuent au milieu des travaux vn agreable repos, & respirent à loisir dans les douceurs de l'estude. Ce

qu'asseurement ils ne pourroient faire, à moins que d'auoir la vertu de Caton, s'il falloit, comme on disoit de luy, qu'ils fussent perpetuellement embarraslez à lutter contre la mauuaise fortune. Cette inhumaine s'oppose entierement à la tranquillité des vertueux, quand elle les priue des choses necessaires, & leur apprend par épreuue, qu'il n'y a rien de fabuleux en ce que les Poëtes ont écrit de la peine de Syfiphe, puis que l'incommodité en est vne encore plus pesante aux hommes d'esprit & de courage.

Ils leur déplaist de voir leur vertu méprisée,

Et que leur pauureté ;

Les ait reduits au point, de seruir de risée

Au Vulgaire effronté.

Cela n'a pas empesché pourtant, que plusieurs grands personnages, que leurs escrits ont rendus immortels, n'ayent vaincu tous les plus facheux obstacles, qui durât leur vie se sôt opposez à la naturelle inclinatio qu'ils ont euë pour les

Sciences. Tous pauvres, & tous incómo-
dez qu'ils estoient, ils ont trouué l'Art
de se satisfaire dás le desir qu'ils auoient
d'apprendre; & ce mesme desir les a fait
heureusemēt reüssir à l'estude, malgré la
faim, que le grand Virgile nomme à bon
droict le pire de tous les maux. A quoy
certes ie ne puis trouuer d'autre raison,
sinon qu'il falloit absolument que leur
ame fut d'vne trempe extraordinaire, &
leur Genie extrêmement fort, puis qu'il
les rendoit ainsi constás & inuincibles à
la fatigue. De ce nombre estoit Cleante,
qui passoit la meilleure partie de la nuit
à puiser de l'eau pour gagner sa vie, & le
iour entier à prendre des leçons que luy
donnoit le Philosophe Chrysippe. l'ob-
mets cét excellent Poëte Comique, qui
fit la pluspart de ses Comedies dans vn
moulin, où il se louoit pour tourner la
meule afin d'auoir de quoi subsister. Ie ne
parle point non plus du Prince des Poë-
tes Grecs, qui s'en alloit chanter ses vers

pour du pain, & qui durant sa vie ayant esté le rebut de tout le monde, donna de l'emulation après sa mort à sept des plus fameuses villes de Grece, qui eurent cōtraite pour le lieu de sa naissance. I'en pourrois alleguer encore quantité d'autres anciens; mais vn seul d'entre les modernes, me tiendra lieu de tous ensemble. C'est le diuin Tasso, que les Muses Italiennes ont reconnu pour leur Apollon; que ses écrits admirables font aller du pair avec les plus celebres auteurs de l'Antiquité; à qui les plus belles lāgues de l'Europe ont à l'enuy fait parler la leur; & qui toutesfois, ô merueille estrange! composa tous ces excellēs vers que nous auons de luy, qui sont comme vn rare chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art, parmy de continuelles trauerses d'esprit & de corps, qui luy vindrent de sa mauuaise fortune. Elle le traicta si mal, que par elle-mesme il se vid indignemēt priué de la liberté, de la conuersation de ses

amis, & ce qui est le pire, de la pluspart des choses necessaires à la vie; ce qui seroit difficile à croire, veu le merite de ce rare homme, si par ses propres écrits il ne se verifioit à la honte de son Siecle, que les plus gráds Princes de ce temps-là, qui l'honorioient de leurs lettres, ne luy faisoient aucun bien. Après ces témoignages & ces exemples, ie ne pense pas qu'il soit besoin d'en produire d'autres, pour prouuer que ce n'est pas d'aujourd'huy que la condition des gens de lettres est trauersée. Mais ce qui me semble déplorable sur tout, c'est qu'il arriue souuent que ceux que la nature a fait naistre aux Siences, & qui mesme y ont de tres-bons commencemens, sont contraints de tout quitter, & de ceder à la tyrannie de la necessité, que s'ils se roidissent contre; ce n'est, comme i'ay dit cy-deuant, que par le moyen d'une haute vertu, d'un travail continuel, & d'une patience extraordinaire, qu'ils s'ouurent vn chemin à

la continuation de leurs estudes. Par où ie concluds, que c'est vn grand aduantage aux Sçauans, de n'estre point depourueus de ce qu'il leur faut pour mieux cultiuier les Sciences; & à ceux qui aspirent à le deuenir, d'auoir dequoy le faire, ou par le bien de leur maison, ou par celuy qu'ils reçoient de leurs amis, & de la generosité des hommes Illustres. Car en quelque façon que ce soit, comme dit fort bien vn de nos Poëtes.

*L'or dore les Vertus, & leur donne des
aisles,
Afin de s'esleuer aux choses les plus belles.*

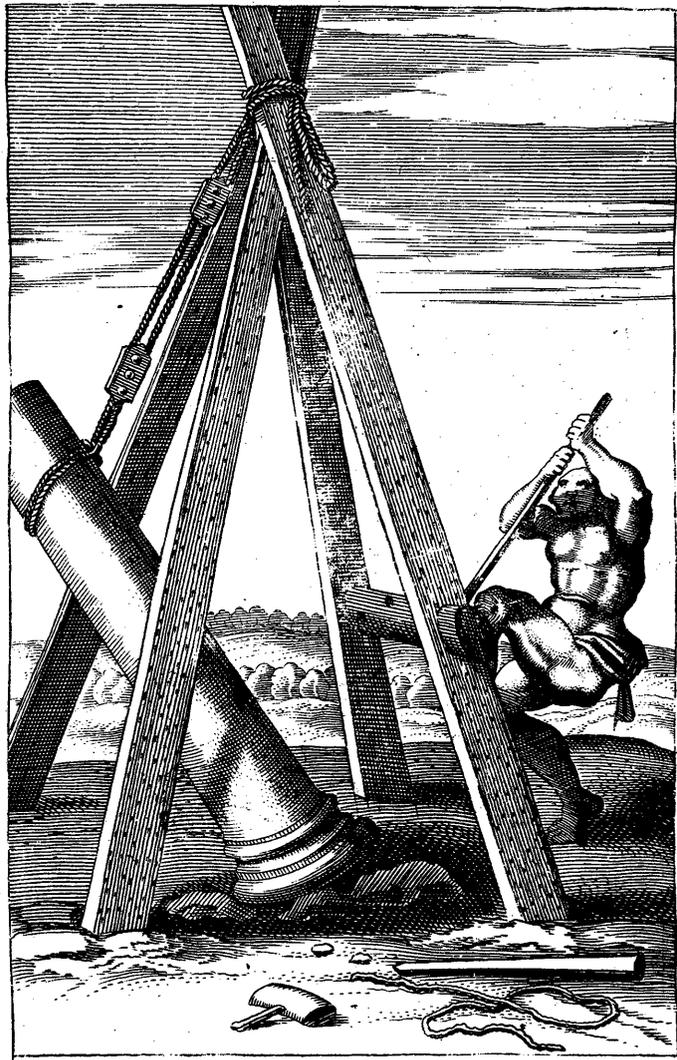
Que si quelques grands hommes de l'Antiquité, semblent auoir eu dans leurs escrits des sentimens contraires à celuy-cy; ils n'ont pas esté faschez pourtant de Philosopher, comme ils ont fait, dans l'abondance de toutes choses. Témoin le plus moral d'entr'eux, de qui l'on a dit autresfois.

*C'est en vain que Seneque blasme,
Les Richesses, & leurs appas;
Car si les biens nuisent à l'Ame,
Il devoit ne les aymer pas.*

*Ces raisonnemens magnifiques,
Dont son Esprit s'est tant flaté;
Ses beaux Discours Panegyriques,
En faueur de la Pauvreté;*

*Et ces remedes qu'on admire,
Qu'à tout coup il nous vient offrir;
Sont des choses bonnes à lire,
Mais fort mauvaises à souffrir.*







*Que le Conseil vaut plus que la
Force.*

DISCOVRS LXIV.

CE n'a pas esté sans raison qu'un Ancien a comparé le Gouvernemét d'un Estat à celuy d'un grand Navire. Car bien que dans un vaisseau il y ait plusieurs offices, ils n'ont pourtant qu'une mesme fin, & dependent tous du soing d'un seul homme. C'est le Pilote qui tient le gouvernail, qui prevoit les tempestes, & qui par les bons aduis qu'il donne, y met si bon ordre, qu'il empesche le Navire & les Naigateurs de faire naufrage. De

cette mesme façon, quoy que les Officiers d'un Royaume soient diuers en nombre & en dignité; ils releuent neantmoins d'un plus grand qu'eux, qui sçait détourner prudemment l'orage & les dangets de l'Estat, accroistre les fortunes publiques, conseruer le bien des particuliers, affermir ce qui est foible de soi, & maintenir toutes choses en ordre, par son conseil, & par sa bonne conduite. En effet, l'experience nous apprend, que les plus importantes affaires ne subsistent que par le Conseil. Aussi ny a-t'il rien si diuin entre les hommes, que de le sçauoir donner, ny rien si profitable, que de le sçauoir prendre. C'est le fondement de toutes les bonnes actions, & des entreprises les plus hautes.

La Force sans Conseil, se défait d'elle-mesme.

Il n'en faut point de plus forte preuue que celle que nous en auons dans l'Histoire, où il est dit, qu'à faute d'auoir esté bien cōseillé, Xerxes mit en vain sus

piéd ce prodigieux nombre de gens de guerre, qui épuisoient les riuieres, & dont il menaçoit l'Ocean. Ce qui fait dire au Poëte Euripide,

Qu'un bon conseil est vainqueur d'une armée;
à Gellius, que les Princes & leurs sujets se perdent souuent, à faute de consulter des personnes bien aduisées; à Salomon,
Quel homme prudent ne fait rien que par conseil, Et à l'Empereur Antonin, *Qu'en-core que le Rasoir trenche bien, si est-ce qu'il est bon quelquefois de le repasser par la meule;* c'est à dire, que pour subtil & raffiné que soit vn esprit, il le fera dauantage, s'il n'entrepréd rien que par le conseil de se amis. Et certainement, il est comme impossible que de plusieurs aduis joints ensemble, & bien debatus, on n'en tire vn bon, pour détourner la ruine d'vne affaire, & en auoir vn fauorable succez. A quoy tous les hommes en general doiuent bien s'estudier, & se souuenir avec Seneque, que

Iupiter ne lance iamais la foudre, sans y auoir pensé auparauant, & s'en estre conseillé.

Il faut neátmoins seigneusemēt prendre garde, que le Cōseil soit exempt, s'il est possible, de passions ambitieuses, de sentimens violens, & de prejugez opiniastres. Car il est certain, comme disoit Bias, qu'il a pour ennemis irreconciliables la colere & de precipitation, que Democrite appelle à bon droit des sources d'erréur & de repentance. Aussi sont-elles à la conduite des grãdes affaires, ce qu'est à la route de la Nauigation le Détroit de Scylle & de Caribde, que les seuls naufrages qui s'y font, rendent fameux & celebre. Il faut donc deliberer lentement, comme dit Aristote, & imiter ces deux excellens hommes, Pericles, & Demosthene, qui demandoient tousiours du temps, pour mieux resoudre des choses qui leur estoient proposees.

Bien conseiller, & courir promptement,

N'ont

N'ont mesme fin ny mesme euenement.

C'est ce qui a donné lieu à ce Prouerbe, qu'en matiere d'entreprises, il faut se seruir du bras des jeunes, & de la teste des vieillards; & ce qui fait dire aussi fort iudicieusement à Tacite, que les souveraines puissances sont mieux soustenuës & mieux assurees par les conseils froids & murs, que par ceux où il y a trop d'ardeur & de violence. C'estoit pour cela qu'Agamemnon ne souhaitoit rien tant que d'auoir dix Chefs tels que le vieillard Nestor; se promettant par leur bon conseil, plustost que par la force d'Ajax, d'auoir raison de Troye assiegée. A ce sentiment estoit conforme celuy du grand Agefilaus, qui menoit ordinairement avec soy cinquante vieux Conseillers, sans l'aduis desquels il n'entreprenoit iamais aucune chose. L'Empereur Seuerus en faisoit de mesme, & s'en trouuoit bien; Comme au cõtraire il en a toujors mal pris à ceux qui n'ont

pas tenu cette maxime, & qui ont plus fait d'estat du conseil des ieunes gens, que de celuy des vieillards. Les mal-aduisez Troyens ne l'espreuerent que trop à leur dommage. Car pour n'auoir voulu croire les plus anciens d'entr'eux, ny rendre la belle Heleine, ils virent, comme i'ay dit autrefois,

Vne Machine, dont le flanc

Engendra la fatale Armée,

Par qui fut soudain allumée

La Guerre, qui noya sa flamme dans leur sang.

Je pourrois confirmer encore cecy par le témoignage des sainctes Lettres, où il est dit, que le Roy Roboam n'eust du mal que par le conseil que luy dōnoient de ieunes hommes; & qu'il en arriua de mesme à Ioas, après la mort du bon prestre Ioiadas, son Precepteur. Mais cette verité se manifeste si fort d'elle-mesme; qu'après les preuues continuelles que l'experience nous en donne, ie ne pense

pas qu'il soit besoin de les esclaircir davantage.

C'estoit la coustume des Grecs & des perses, de parler entr'eux de leurs affaires à table, & de les resoudre le lendemain à cœur jeun. En quoy, dit Tacite, ils auoient pour imitateurs les anciens peuples de Germanie. Les Romains tout au contraire, renoient leur conseil en public, & pour l'ordinaire dans les Temples; afin que ce lieu sacré, qui leur estoit en veneration, les empeschast de rien proposer qui ne fut iuste, & digne d'estre mis en deliberation. Les Senateurs qu'ils y appelloient, estoient tous hommes d'élite & de probité. Aussi faut-il qu'ils soient tels, pour opiner equitablement : Car, comme disoit Alexandre Seuere au jeune Constantin son fils, un Estat où le Prince est mauuais, & le conseil bon, vaut mieux incomparablement que celuy où le Prince est bon, & le Conseil mauuais. La raison est,

R r ij

pource qu'un meschant fera sans doute
plustost corrigé par plusieurs hommes
de bien, que plusieurs meschans ne le
feroient par un seul homme d'intégrité.
Mais il faut sur tout que les Conseillers
se souviennent tousiours de ce bel en-
droit d'Hesiodé, où il dit,

*Que iamais le conseil n'est nuisible à per-
sonne,*

*Comme il l'est à celuy qui meschamment
le donne.*

Témoin Perille, témoin Thrafilus, &
témoin encore l'inhumain Eutropius,
premier Chambellan de l'Empereur
Arcadius; qui après auoir fait oster le
droict des Azyles, & les franchises des
Temples; sentit depuis à son dommage,
comme ils'y voulut refugier, les effets
de son mauuais Conseil. Or estant cer-
tain que les entreprises des Souuerains
sont tousiours considerables, & impor-
tantes à leur Estat, il importe aussi gran-
dement, qu'auant que d'en venir à l'ex-

cution , ils les communiquent à leurs plus fidelles seruiteurs. Car comme ces peuples qui font auprès du mont Athos, voyent leuer le Soleil plustost que ne font les autres; ainsi les principaux Conseillers des Roys , doiuent les premiers sçauoir leur dessein, afin de dire en conscience ce qu'il leur en semble, cōme le deuoir les y oblige. Mais le malheur est, que les Grands du monde imitent quelquefois ce Roy de Perse, dont i'ay parlé cy-deuant; qui voulant porter ses armes en Grece, fit assembler ses Estats, où les principaux de son Empire estās venus; ie vous ay appelez, leur dit-il, afin qu'il ne semble pas que ie fasse rien, sans en prendre aduis. pensez neantmoins à m'obeir, non pas à me conseiller; car de ce que i'ay à faire le sort en est jetté, & la resolution prise. Il eust mieux fait pourtant d'auoir vn peu moins bonne opinion de soy-mesme, de ne gesner point les sentimens de ceux qui ne vouloient que son

bien , & de se fouvenir qu'en vn conseil tout doit estre libre ; le lieu , les hommes , les opinions & la verité ; pourueu toutesfois qu'on se tienne dans les bornes du deuoir , & de la moderation. Ainsi toute cette grande puissance qu'auoit ce Prince , luy fut inutile , pource qu'elle manqua de conduite , & que le conseil l'emporte sur la force. Cela nous est figuré par cette Colonne , que plusieurs hommes ensemble ne pourroient ébranler qu'avec peine ; & qui toutesfois est esleuée par l'adresse d'un seul , & par le moyen d'une petite Machine. Il en est de mesme du gouuernement d'un Estat ; où quelques grandes que soient les forces , elles ne seruent pas de beaucoup , si le conseil ne les fait agir , & s'il ne leur donne la principale vigueur.

*Par luy , plus que par la puissance ,
Les Chefs , & les grands Potentats ;*

DIVERS.

631

*Rengent sous leur obeissance
Les Prouinces, & les Estats;
Par luy les Couronnes subsistent
Sur la teste des Conquerans;
Et par luy les Foibles resistent
Aux violences des Tyrans.*



Rr iij





Qu'il faut obeir aux Loix.

DISCOVRS LXV.

NE ne pense pas qu'il y ait rien si necessaire à la tranquillité publique , que l'observation des Loix. Les hommes les doiuent donc bien reuerer , & mesme les craindre , à cause de leur Autheur , qui est Dieu , & du grand profit qu'elles apportent à tout le mode. Aussi est-il vray que pour les mieux imprimer dans l'esprit des peuples , & les rendre plus venerables , les Roys & les Anciens Legislatours leur firent accroire, qu'ils les

auoient receües de la main des Dieux. Ainsi Numa Pompilius publia par tout, que la Deesse Egerie les auoit jointes à la Religion, pour les donner ensemble aux Romains. Ainsi Minos, Roy de Crete, auoit accoustumé de neuf en neuf ans, de se retirer dans vn antre profond, que l'on estimoit sacré; au sortir duquel, il protestoit que Iupiter, dont il se disoit descendu, luy auoit donné de nouvelles Loix; Ainsi Lycurgue faisoit Auteur Apollon de celles que les Lacedemoniens tenoient de luy, qui en estoit inuenteur. Mais pour passer des témoignages prophanes aux choses sacrées; n'est-il pas vray que Moïse assure aux Israëlites, d'auoir receu les deux Tables de la Loy Diuine, sur la montagne de Synai? Et n'est-il pas vray en core, que pour la faire également reuerer & craindre à ce Peuple, Dieu permit que sur son visage parussent deux cornes, ou plustost des rayons resplendissans,

qui joints ensemble, en representoient la forme, selon les plus doctes, bien que neantmoins la corne soit vn Symbole de préeminence & d'autorité dans les saintes Lettres. Estant donc certain, que par la force des Loix, les esprits des hommes sont tenus en bride, & détournés du chemin des Vices, pour suiure la route des Vertus; il est du deuoir du bon Prince, de n'en faire aucunes qui ne soient bones, & qu'on ne puisse obseruer; car les choses injustes ne doiuent point passer pour Loix, & nul ny est obligé: Ce qui fait dire à plutarque, qu'en ce qu'on ordonne, il faut qu'il y ait de la facilité, pour s'en pouuoir acquitter. Et d'autant que c'est peu de chose de faire des Loix, si celuy qui les a instituées ne les defend, & ne les obserue; ou mesme s'il n'empesche que les Sujets ne les violent; il faut que le Prince y tiéne la main, & qu'il les y pousse par son exemple. Car nous pouuons difficilement reduire les autres à

faire les choses que nous auons ordonnées, si nous-mesmes auparauât ne leur en montrons le chemin; aussi n'est ce pas le nombre des Loix qui fait prospérer vn Estat, mais bien le soin que le Prince témoigne auoir de les obseruer ponctuellement luy-mesme. Heureuse est la Republique, disoit Platon, en laquelle chacun obeit au Roy, & le Roy à la Loy, cōme faisoient anciennemēt Lycurgus, Zeleucus, Agesilaus, Theopompus, Agis, Themistocles, Auguste, Alexandre, & plusieurs autres grands Princes. L'expérience ordinaire leur apprenoit cette verité, que les Loix sont l'Ame de l'Estat, qu'il n'y a rien que l'on doie plus religieusement respecter, & qu'il n'est pas possible que les peuples ni les autres choses du mōde subsistēt sās elles. Ce fut aussi pour les auoir obseruées, que la Republique des Lacedemoniens se maintint tousiours fleurissāte par l'espace de cinq cens ans; & que celle des Sicioniens en

dura sept cens quarante. A quoy seruit grandement le soin qu'ils eurent de tenir pour inuiolables les Edicts de leurs Peres, & de se declarer mortels ennemis de toute sorte de nouveautez. Cela s'observoit particulièrement en Sparthe, où quelques-vns ayant prié le Roy Pausanias de leur en dire la cause; c'est, respondit-il, pource qu'il faut que les Loix soient les maistresses des hommes, & non pas que les hommes soient maistres des Loix. Pour cette mesme raison, les Garamâtes n'en receuoient point d'autres que celles de leurs Predecesseurs; & parmy les Locriens, quiconque vouloit introduire vne Loy nouvelle, il falloit qu'il en fit la Declaration publiquemēt, avecque la corde au col, afin d'estre estranglé sur le champ, si la Loy n'estoit trouuée bonne, & profitable à l'Estat. Que s'il faut parler des Loix en general, ie diray qu'elles sont toutes, ou Diuines, ou humaines; que celles-là sont par Na-

ture, & que celles-cy se fondent sur les Coustumes. Où il est à remarquer, que les Loix humaines permettent beaucoup de choses, que la Loy Diuine defend, estant, comme elle est, la perfection de la naturelle : car les Loix humaines ne punissent que le fait, & les pechez externes; au lieu que la Loy Diuine defend & punit les internes, & la volonté mesme. Adjoustons à tout cecy, que quand Dieu mesme n'auroit donné aucunes Loix par escrit, ou par sa sainte parole; & qu'il eust laissé au Franc-Arbitre des hommes, de s'en ordonner eux-mesmes, afin de viure ciuilement les vns avecque les autres; ils n'eussent pû en establir de plus humaines, ny de plus naturelles que celles que ce grand Autheur de la Nature leur a données. Ils les doiuent donc bien reuerer, & se souuenir du sens mystique de cét Embleme. Il represente vne cloche, au son de laquelle, comme dit Pencirole, les hommes ont

accoustumé de s'assembler, pour assister aux actions publiques Et d'autant qu'elle ne sert de rien, ou à tout le moins de peu de chose, si elle vient à se rompre; les Loix de mesme, ne peuvent estre qu'inutiles, si elles ne sont inuiolablement gardées. En effet, on n'a besoin des cloches que pour le son; ny des Loix non plus, que pour les observer, & les reduire en pratique, comme disoit ordinairement l'Empereur Maximilian.







*De la Concorde, ou de l'Union
mutuelle.*

DISCOURS LXVI.

Ly eust autresfois à Rome le temple de la Cócorde, que Camillus fit bastir, & où le Senat auoit accoustumé des'assembler, afin que les Senateurs fussent aduertis par là, que comme ils estoient vnis de corps, il falloit de mesme qu'ils le fussent de volonté, & que les troubles ny les desordres ne se melassent iamais dans leurs deliberatiõs par vne mauuaise intelligence. Il est bien certain aussi que les affaires

Sf

publiques ne ſçauroient aller que tres-mal, quand il aduient que les Magiftrats ne peuents'accorder enſemble, & que la diſcorde ſeme parmy eux des particularitez & des diuiſions, qui s'entretiennent & ſe fomentent par vne haine ſecrete. Cette verité ne ſe peut contredire qu'injuſtement; puis que l'on voit tous les iours, qu'en vne ville où les Citoyens ne ſont iamais ſans querelle, les commoditez particulieres & publiques s'écoulent inſenſiblement, & ſe fondent cōme la neige au Soleil. D'où il ſ'enſuit; qu'autant que nous deuons haïr la diſſention, autant ſommes-nous obligez d'aimer la concorde. La nature nous inuite à ce deuoir par les merueilles de ſes ouurages. Car ſi nous voulons apprendre à renoncer bien viſte aux inimitiez & aux diſſentions, nous n'auons qu'à conſiderer ſeulement l'ingenieufe ſtructure du corps humain, & la parfaicte vnion des membres qui le compoſent. Car tandis qu'ils

font chacun leur office, & que la liaison en est mutuelle, il est impossible que le corps se porte mal. Au contraire s'il y en a quelqu'un de retranché, tous les autres s'en ressentent, & déperissent enfin. Ceux qui font un bâtiment, ont beau joindre une pierre à l'autre, avec symmetrie: cela ne leur sert de rien, s'ils n'en cymementent les ouvertures avecque du plâtre, pour faire que l'edifice subsiste. De cette mesme façon, il est impossible de rendre perdurable le bien public, autrement que par la concorde: C'est elle qui luy sert de ciment, & qui en fait la liaison. Elle est une Forteresse imprenable, où les Grands & les petits, les Citoyens, & les Estrangers, les Amis, & les parens; & pour le dire en un mot, tous les hommes du monde sont à couvert de toutes sortes de violences. Agésilas le voulut ainsi donner à connoître, lors que quelques-uns ayant voulu sçavoir de luy, pourquoy la capitale de son Roy-

aumen'auoit aucunes murailles, il ne fit point d'autre réponse, sinon que leur montrât en mesme temps les Citoyens, qui estoient en bonne intelligence, & fort bien armez; *Voilà*, leur dit-il, *les murs, & les rempars de Lacedemone.* En effect, il eust raison de parler ainsi. Car comme on n'épargne ny soin ny argët, pour fortifier de fossez, de murailles, & de bastions vne ville d'importâce, pour la defendre des assauts & des rauages de l'ennemy; (quoy que neantmoins ces fortifications ne seruent de rien, si les Bourgeois ne sôt bien d'accord) on peut dire de mesme, que quelques redoutables que soient les forces des Grâds d'un Royaume, pour estre opposées à la puissance de ceux qui l'attaquent, elles se trouuent foibles enfin, si la discorde s'y mesle. Tite-Liue & Vegece en donnent vne fort bonne raison, quand ils disent, qu'ayât mis vne fois en desordre les Citoyens assaillis, il est impossible qu'elle

ne soit tres-advantageuse aux assaillans. L'histoire rapporte à ce propos, qu'après plusieurs grandes victoires, que les Numantins avoient gagnées, à la fin Scipion l'Africain mit le siege deuant leur ville; & qu'alors s'en estat fait maistre, il s'enquit de Tyresias, Prince du pais des Celtes, d'où pouvoit proceder cette grande cheute de Numance, ville auparavant invincible, & si fameuse par tout le monde? A quoy Tyresias répondit, *Que la division venoit d'oster à ses Citoyens toutes les victoires que la concorde leur avoit autresfois acquises.* Dequoy pertes on ne s'estonnera pas, si l'on considere qu'un Royaume estat comme un corps bien sain, dont le Roy est le chef; s'il arriue que les grands, qui en sont les membres, se des-vnissent d'avecque luy, ou qu'ils forment diuers partis entr'eux, il ne se peut faire alors, que l'Etat ne coure grande fortune. Ce que Scylurus, Prince des Scythes, ayant autresfois preveu, & se voyant proche de

sa fin, il fit appeller quatre-vingts garçons qu'il auoit, & leur presenta vn faisceau de fleches, afin qu'ils eussent à le rompre. Dequoy s'estant excusez, pour ce qu'ils ne le pouuoient, Scylurus les prit separément, & les rompit ainsi l'une après l'autre. Par où il leur fit connoistre, que tant qu'ils seroient vnis ensemble par la concorde, ils trouueroient qu'elle les rendroit heureux & inuincibles; comme au cōtraire, ils ne deuoient attendre de la diuision, que du mécontentement, & leur commune ruine. Aussi est-il impossible qu'elle produise d'autres effects. Car depuis que les affections & les volontez sont vne fois partagées en quelque Estat que ce soit, on ne scauroit iamais rien conclure de certain, ny rien faire de memorable. Ce qui procede ordinairement, de ce que chacun s'en fait accroire, & que ses raisons luy paroissant meilleures que celles des autres, il n'estime vtile que ce qui luy sem-

ble l'estre. Cependant, de ce dereglement d'opinions & de sentimens, il s'enfuit que la pluspart du temps on quitte ce qui est bon de foy, pour prendre le pire.

Que s'il ne tient qu'à prouver par l'union des choses naturelles, combien necessaire est la concorde à leur commune conseruation, cela se peut facilement par l'exemple de cette grande machine du monde. Encore que les Principes en soient contraires, elle ne subsiste pourtant que par le moyen de cette merueilleuse harmonie que le Souuerain Createur y a mise, sans laquelle il faudroit necessairement que les parties de ce Tout se desfissent d'elles-mesmes.

Si la dissention regnoit parmy les Dieux.

On verroit s'écrouler la machine des Cieux.

On peut remarquer encore, que ce qui fait que le corps humain se porte bien, c'est l'égal temperament du sec & du chaud, comme aussi du froid & de

l'humide. Quoy dauantage? Ne voyons nous pas que les grandes villes sont la pluspart cōposées de toute sorte de personnes; à sçauoir de pauvres & de riches, de ieunes & de vieux, de malades & de fains, de méchans & de gens de bien; & que neantmoins, quoy que la condition en soit differente; leur mutuelle concorde les joint & les lie si estroitement, qu'il semble que ce ne soit qu'une mesme chose des vns & des autres. Ce n'est pas encore vn des moindres biens de la concorde, que celui qu'en reçoit vniuersellement tout le public, quand elle se rencontre parmi les Magistrats, & parmi les grands; Car alors, à leur exemple, les petits se tiennēt dans leur deuoir, & n'osent rien entreprendre qui puisse nuire à l'Estat, & troubler la tranquillité publique. Au contraire, quand il se forme diuers partis entre les Magistrats, & les principaux d'une ville; les plus factieux prennent de là sujet de remuer, &

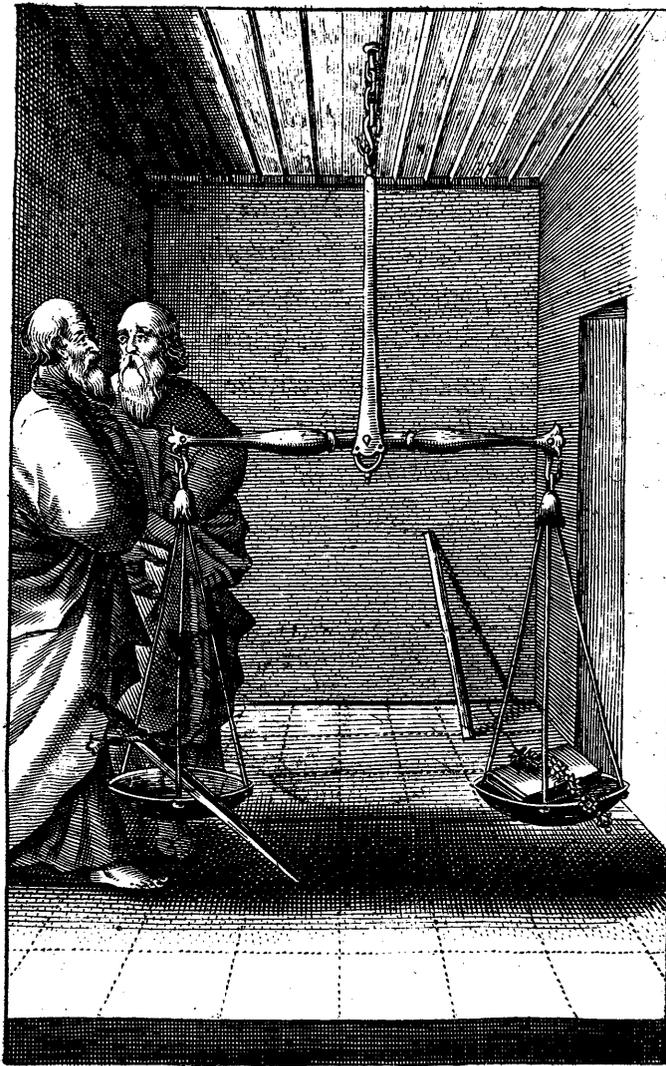
se font chefs de la sedition ; ce qui a fait dire fort à propos à vn ancien Philo-
 phe, *Qu'en vne Republique où les Magistrats ne s'accordent point , ce ne sont pas eux , mais les Bourgeois qui commandent.* Il faut donc poser pour maxime, qu'un Estat ne se peut mieux conseruer que par la cōcorde, & qu'elle est entierement necessaire, quand il s'agit de preuenir vne sedition, ou de rompre les desseins des ennemis; ce qui n'est pas mal representé, ce me semble, par les fourmis de cét Embleme. Car nous en voyons quelquefois à milliers, qui vont & qui viennent, sans que l'une empesche l'autre. Ainsi ellès se soulagent, au lieu de se nuire, en trauillant à leur cōmun bien, & faisant prouision de grain, qu'elles serrent pour toute l'année. Par où il se voit, que la fourmy n'est pas seulement le Symbole de la preuoyance, mais aussi de la concorde. Nous lisons à ce propos, qu'un Ancien en ayant apperceu quantité dans son jardin, dont

les vnes entroient dans leur Fourmilliere, & les autres en sortoient. *Bon Dieu!* s'écria-t'il, *se peut-il faire que tant de Fourmis vivent en paix dans un petit lieu, & que deux personnes ne puissent s'accorder ensemble, dans une grande Republique?* Par cét exemple, & par les autres que j'ay alleguez, il est aisé de iuger, que de quelque façon qu'on se represente les choses du monde, après les auoir bien considerées, on trouuera qu'elles ne se maintiennent que par la concorde. Que si les Romains luy esleuoient autresfois des Temples, c'estoit seulement pour obliger leurs Citoyens à s'y reconcilier quand ils estoient mal ensemble, & à poser au pied de ses Autels, toutes leurs inimitiez, & leurs animositez secretes.

*Ceux que le Desordre, ou l'Enuie
A separez, comme Ennemis,
Ne peuvent mieux regler leur vie,
Que par l'exemple des Fourmis.*

On leur voit partager entr'elles
Leurs petits soins, & leurs travaux;
Et de leurs peines mutuelles,
Elles cueillent des fruits égaux.
C'est par un instinct de Nature,
Que dans leurs logis souterrains,
Elles font pour leur nourriture
Un merueilleux amas de grains.
Comme avec une ardeur extreme,
Elles travaillent en Esté;
Nous en devons faire de mesme,
Et detester l'Oisiveté.







De l'administration de la Justice.

DISCOVRS LXVII.



LES Roys n'estant establis que pour gouverner les peuples, & leur rendre la Justice; quand ils s'en acquittent comme il faut, Dieu les comble de benedictions, & leurs Sujets les reuerent avec applaudissement; comme au contraire, s'ils ne le font, ils attirent sur eux la haine publique, & l'ire Diuine. Ne nous estant donc pas permis de viure entre nous, c'est à dire dans la société ciuile, sans le secours de cette hau-

te vertu, il faut necessairement eslire des Iuges, qui l'administrent sans passion. Ils doiuent auoir pour cét effet plusieurs grandes qualitez, qui sont presque toutes comprises dans ces parolés, que Iosa^{phat} leur adresse. *O enfans des hommes, pensez à bien iuger, & prenez garde soigneusement à ce que vous faites : car c'est de la part de Dieu que vous iugez, & non pas d'un homme. Tous les iugemens que vous donnerez tomberont sur vous. Ayez donc la crainte du Seigneur, & faites diligemment toutes choses; d'autant que celuy qui est nostre Maistre, & nostre Dieu, ne veut point qu'on donne aucun lieu à l'iniquité, ny qu'on ait égard aux personnes, ny qu'on se laisse corrompre par presens. Que le Prince se souuienne donc d'estre iuste, puis que sa dignité l'y oblige, que Dieu le cōmande, & que c'est le vray moyen de se faire obeïr à ses Peuples: Car assurement, par la Iustice il gagne à foy l'amitié de ses Sujets; par l'amitié, la fidelité; par la fide-*

lié l'assurance; par l'assurance, le bonheur de s'affermir dans son Throsne; & par toutes ces choses ensemble, vne immortelle louïange. Au contraire, de l'injustice que doit-il attendre qu'une peur continuelle; de la peur, la haine, de la haine, des embusches, des embusches vne ruine assurée; & de tout cela vne éternelle infamie? Il se voit par là, de quelle importance est la Justice, & pour la conseruation des Princes, & pour l'establissement de leurs Sujets. Tite-Liue nous l'enseigne, quand il dit fort iudicieusement, *Qu'une multitude ne peut s'assembler en corps de peuple, par autre moyen que par celuy des Loix.* Aussi sont-elles les fermes liens de la société, sans lesquels les hommes s'emportent après les vices, & vivent en bestes. Le Prince des Poëtes Grecs le remarque par ces paroles, qui doiuent s'entendre de la Justice, comme les precedentes le démontrent.

*Car elle preside icy
Aux communantez du Monde;
Et c'est elle-mesme aussi,
Qui les defait, & les fonde.*

Elle les defait, si vous la méprifez, & les conferue, si vous prenez ie soin de la conferuer de mesme. Ces paroles d'Homere, dit Lypse, sont admirables, & comprennent beaucoup de choses. Les Estats sont debiles, ou forts, selon que la Iustice est foible, ou inébranlable. Leur felicité se doit considerer, comme interieure, & comme exterieure aussi. Par l'interieure, le vice est puny, & la vertu recompensée. Par l'exterieure, le commerce est rendu libre sur Mer, & sur Terre; la Paix establie, & la crainte exterminée. Cette pensée de Boëce est excellente; que ce n'est pas tant par l'abondance des fruicts, qu'il fait iuger de la fertilité de l'année, que par la Iustice de ceux qui regnent. C'est elle aussi qui rend heureux les Royaumes, quād on la sçait faire valloir, lors qu'on ne la negligé point, non
pas

pas mesme dans les moindres affaires, & dans les fautes les plus legeres. L'Empereur Andronicus en vsoit ainsi : & sans faire distinction des personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, il auoit accoustumé de condamner & de faire punir en sa presence tous ceux généralement qui se trouuoient conuaincus de quelque faute. Tefmoin le Courtisan Theodore, qu'il fit traiter à coups de bastôs sur la plainte que luy firent quelques paisans, que luy & ses gens auoient logé par force chez eux, & qu'ils s'en estoient allez sans les payer. A cét exemple d'andronicus, s'en pourroiet ioindre quantitez d'autres assez communs dans l'Histoire: comme celuy de l'Empereur Leon l'Armenien, qui punit ensemble vn Preuost nonchallant, & vn Senateur conuaincu d'Adultere, en ostant à l'vn sa charge, & à l'autre la vie : Celuy du Roy Totila, qui pat la mort d'vn des Archers de ses gardes, expia la violence

qu'il auoit faite à vne pauvre fille. Celuy d'Alphonce Roy d'Espagne, qui s'en alla depuis Toledo iusques aux derniers confins de Galice, pour chastier la rebellion d'un Gentil-homme, qui refusoit de rendre le bien qu'il auoit pris à un Païsan, à la porte duquel il le fit pendre; Et pareillement celuy de Baudouin septiesme, Comte de Flandres, qui estrangla luy-mesme onze Caualiers, qui auoient volé sur un grand chemin, & mis à mort trois Marchands; acte louïable, dit Lypse, mais qui se deuoit faire par d'autres mains, que par celles d'un Prince

Or d'autant qu'on ne scauroit iamais bien rendre la Iustice, si l'on s'attache aux personnes, & aux considerations humaines; il est necessaire de se dépouiller de toutes les affectiōs qui la peuuent corrompre. Plusieurs grands hommes des siecles passez l'ont ainsi obserué: de l'integrité desquels ie me contéteray de produire ces deux illustres exemples. Le premier est tiré de la vie de ce grand Ma-

rius, que les Romains esleurent sept fois Consul. Estant appellé par eux-mêmes, pour estre fait General d'Armée, durant la guerre des Cimbres, il honnora de la charge de Tribun vn de ses Neveux, qu'il sçauoit estre homme de cœur, mais qui se laissoit vaincre à ses plaisirs, ou pour mieux dire, à ses sensualitez tout à fait brutales. Comme il deuint dōc passionnement amoureux d'vn ieune soldat, qu'on appelloit Caius Plotius, il le sonda premierement, puis se descouurit à luy; Et se voyant rebutté, il se seruit du commandement qu'il auoit sur luy, pour emporter par la force ce qu'il ne pouuoit gaigner par ses prieres. Le stratageme en fut tel. Il fait appeller de nuit en sa tente, le valeureux Plotius, qui sçachant qu'il y alloit de la vie, de n'estre point prest au commandement du Tribun, s'en va le trouver aussi-tost. A son arriuée, il est sollicité comme de coustume par cét hōme abominable; qui pour en tirer ce qu'il

pretend vse de tous les artifices imaginables, & ioint les flatteries aux belles promesses. A la fin voyant que c'est inutilement qu'il le caiolle, il se iette sur luy, & le veut forcer. Mais le Soldat, qui auoit trop de cœur pour le souffrir, *Apprends*, luy dit-il, *que ie suis homme*, & le tue en mesme téps. Il se fait à l'heure mesme vn fort grand bruit dans la tente, & de ce bruit s'ensuit vn tumulte vniuersel par tous les quartiers du Camp. La mort du Tribun les met en alarme, & les estonne d'autant plus, que c'est par vn simple soldat qu'elle est aduenüe. Voyla donc que le lendemain matin il est mené deuant Caius Marius, qui l'interroge deuant son Cõseil. Le soldat se trouue d'abord bien en peine, & ne sçait que répondre, pour ce que la honte le retient. Mais enfin le desir de conseruer sa vie, luy fait rompre cét obstacle, & deduire ponctuellement l'affaire; que Marius n'eust pas plustost apprise, qu'il conclud que son Neueu

n'auoit eu qu'une partie de ce qu'il meritoit, & renuoya le Soldat absous. Il fit encore bien d'auantage: Car apres l'auoir comblé de loüanges, il l'honora d'une Couronne, & luy dit tout haut, *Que cette recompense luy estoit legitimemēt deüe; pour auoir fait vne si belle action, en vn temps auquel on auoit grand besoin d'instruction, & de tesmoignages de Vertu.*

Le second exéple que i'ay à rapporter, est celuy-cy de l'Empereur Othon troisiéme. durant qu'il estoit à modene, ville d'Italie, on tient qu'en son absence la Reine sa femme deuint passionnément amoureuse d'un ieune Comte: & que s'estant declarée, à luy elle n'en pût tirer ce qu'elle se promettoit: Ce qui la mit si fort en colere, qu'elle conclud de s'en venger à quelque prix que ce fut. Cette resolution prise, elle l'accuse d'auoir entrepris sur son honneur. L'Empereur le croit ainsi d'abord, & condāne le Comte à auoir la teste couppée. Luy cepen-

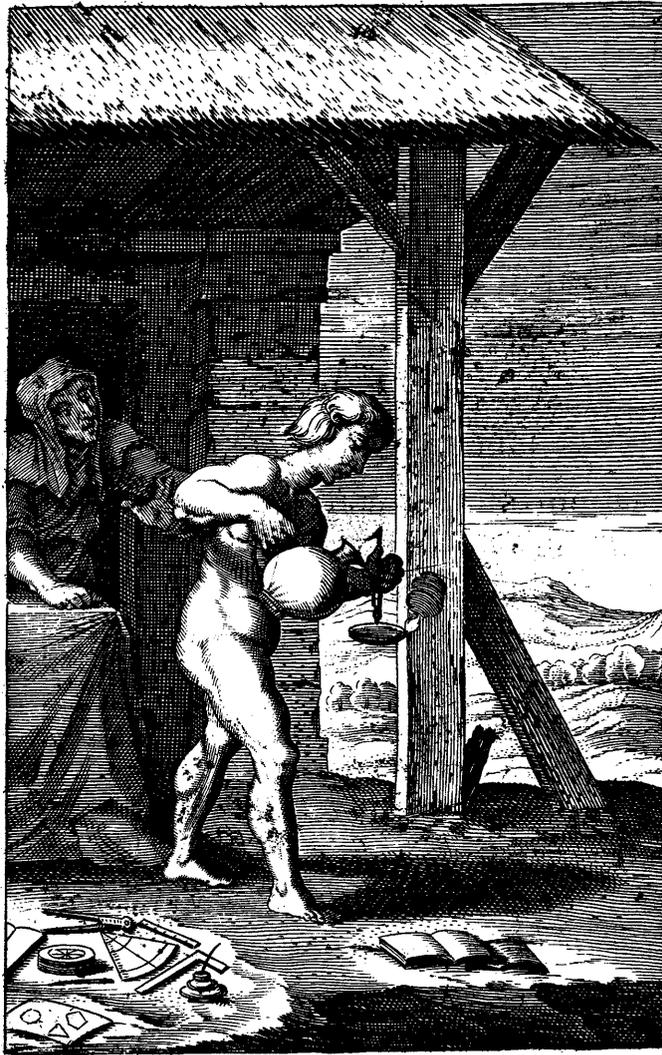
dât decouure l'affaire à sa femme, qu'elle prie de venger sa mort, & de preuuer son Innocence en empoignant le fer chaud, qui estoit vne formalité qu'on obseruoit alors pour se iustifier, & qui maintenant n'est plus en vſage. Apres qu'on l'eust donc executé, & que l'Empereur se fut presenté le lendemain pour rendre la Iustice à l'accoustumée, la Veuue du Comte se iette à ses pieds, & le prie de luy dire, *Quel supplice pourroit auoir mérité celuy, qui auoit iniustement fait mourir quelqu'un?* Madame, luy respond l'Empereur, *cette question n'est pas difficile à decider: c'est vn fait digne de mort: Bien donc, reprit elle, cette peine vous est deüe, pour auoir osté la vie à mon Mary, tout innocent qu'il estoit. Voyla sa teste (& ce disant, elle la tire d'entre les replis de sa robe, où elle l'auoit cachée.)* *Je soustiens qu'iniustement vous la luy auez fait trancher; Et d'autant que ie n'ay ny preuues, ny témoins, pour vous en esclaircir; ie m'offre à le iustifier par le fer chaud, & à le prendre à*

pleines mains. Aussi le fit-elle en mesme temps, & n'en receut aucun mal. Cette merueille estonna fort tous les assistans, & l'Empereur encore plus; qui de crainte qu'il eust de la Iustice du Ciel, remit cette offence à la discretion de la Dame, comme s'estant desia condamné par sa propre bouche. La conclusion fut, qu'elle luy pardonna cette offence, que l'Empereur rachetta par la donation qu'elle luy fit de quatre Chasteaux, qui sont des plus remarquables de la Toscane.

Soit qu'il faille tenir cette Relation pour fabuleuse, ou pour Historique; tant y a que c'est chose tres-assurée, qu'il en prend tousiours mal à ceux qui s'aveuglent en leur propre cause, & qui donnent à leurs interests & à leurs passions, ce qui se doit puremēt donner à la Iustice. Cōme en tous les Estats bien policez elle est diuisée en deux, à sçavoir en Ciuile & en Criminelle, il faut apporter vne merueilleuse circōspection en l'vne

& en l'autre: Et que ceux qui font l'office de Iuges, quelques grands, & quelques considerables qu'ils soient, se representent toujours deuant les yeux, qu'ils releuent tous de la puiffance d'un autre Iuge encore plus grand, & qui ne laisse iamais l'Equité sans recompense, ny l'iniustice sans punition. Cette consideration est digne d'eux, & particulieremēt des Princes, que Dieu a mis dās le Throsne, pour iuger la terre, cōme dit le Roy Prophe-
 te. Aussi l'Antiquité ne les a iamais tant loüés d'aucune chose, que d'auoir esté iustes: Et il se remarque dans l'Histoire, que Trajan le fut à vn poinct, qu'ayant vn iour fait venir à soy le premier Capitaine de ses gardes: & tenant en main vne Espée nue, comme vn symbole de la iustice; *Prends cette Espée, luy dit-il, & t'en sers pour ma defence, si tu vois que ie face des actions dignes de Cesar. Sinon, tourne la contre moy-mesme.* L'Empereur Ferdinand n'estoit pas moins iuste que luy, & disoit ordinaï-

rement ces mots, qu'il auoit pris pour sa Deuise; *Que la Iustice se face, ou que le Monde perisse.* Il scauoit que par elle les Sceptres & les Couronnes se maintenoient; & qu'estant la base assuree des Empires, elle l'estoit aussi de la tranquillité des peuples du monde. Tout ce que ie viens de dire est sommairement compris dans cét Embleme, où par la Balance est signifiée l'équité; par le Liure, le Droit escrit, & par l'Espée l'exécution. A quoy se rapportoit tout à fait l'ancienne coutume qu'auoient les Hebreux, de presenter le liure de la Loy diuine, avec vne Espée, à celuy qu'ils auoient nouvellement esleu pour leur Roy. Par où ils vouloient qu'il se souuint, *Que son principal deuoir estoit de faire obseruer le vray culte de Dieu, & d'administrer la Iustice, Par elle aussi, comme dit Salomon, est estably le Throsne d'un Roy, à qui l'impieté doit estre en horreur.*





De la Vigilance , & qu'il faut gagner le Temps.

DISCOVRS LXVIII.

Cieune Garçon , qui tout nud qu'il est , & sous vn pauvre toict couuert de chaume , met de l'huile dans vne Lampe , tandis que sa vieille Mere le semble tancer , & l'accuser de paresse , nous sollicite nous-mesme à la Vigilance , & au trauail de la nuit. On ne peut douter que ce temps-là ne soit fort propre aux hommes de Lettres , & pareillement aux gens de guerre , puis que ce fut par son moyen que le Philosophe Cleante gagna dequoy viure

pour s'adonner à l'estude , & que Ge-
deon mit en execution ce que Dieu luy
auoit commandé contre les Madianites.
Tant s'en faut donc qu'on doie blas-
mer celuy qui employe à quelque hon-
nesté l'exercice le temps que les autres
passent à dormir : qu'au contraire , il en
est extrêmement louable. Car le Som-
meil estant Fils de la nuit , & l'image de
la mort , il est d'autant plus seant à l'hom-
me de veiller , qu'il meurt le moins lors
qu'il veille le plus : ce qui est vne pensée
de Plin , en son Histoire Naturelle : où
il dit encore , que la moitié de la vie se
passe à dormir. Il le faut neantmoins ,
puis que le repos est nécessaire , pourueu
que l'excez ne degene en faineantise ;
C'est comme cela que l'entend Seneque ,
quand il loue le Sommeil ; Et pour la
mesme raison le docte Auicenne dit ,
qu'il en faut vser sobremét , ainsi que du
vin. L'Orateur Demosthene comprit
l'vn & l'autre dans la responce qu'il fit

autresfois , lors qu'interrogé par quel moyen il auoit pû atteindre à ce haut degré d'Eloquence, où il s'estoit esleué; *l'y suis paruenü, dit-il, pour auoir employé plus d'huile à veiller, que de vin à dormir.* Par où il fit connoistre que la Nuiët luy sembloit incomparablement plus propre à l'estude que le iour. Aussi l'est-elle en effet, & Aristote en attribué la cause à l'absence du Soleil. En effet l'obscurité ramasse les sens, par la confusion des couleurs, au lieu que la lumiere les diuertit, par la diuersité des Objets. A cause de quoy ceux qui apprennent à parler aux Oyseaux, ne les siffient que de nuiët, ou si c'est de iour, ils couurent leur cage. L'Histoire rapporte que pour le mesme suiet le Philosophe Democrite se creua les yeux, affin que par la priuation de la veuë, il pût mieux entretenir ses grandes pensées; ce qui fit encore qu'Homere, pour estre né aueugle, en eust de si excellentes & de si hautes. L'on peut adiou-

ster à tout cecy, que l'esprit se possède mieux dans le silence, comme il est aussi plus clair-voyant dans l'obscurité. Les Anciens le voulurent ainsi donner à connoître par la figure du Loup (Animal qui voit de nuit) qu'ils mirent aux lieux les plus eminens du Temple d'Apollon, Dieu tutelaire des Sciences.

Que si des choses Prophanes, il faut passer aux Diuines, ie diray que S. Paul escriuant à ceux de Thessalie, les exhorte à vacquer de nuit à la priere, Que c'estoit le temps auquel Daud auoit accoustumé de s'esveiller pour la mesme fin, & auquel son Fils Salomon obtint de Dieu le don de Sapience, qu'il luy demanda sur la Montaigne de Gabaon. Ne fut-ce pas de nuit encore que se signalerent plusieurs illustres Chefs, dont fait mention la Sainte Escriture, tels que furent Abraham & Gedeon; dont l'un ayant separé ses gens, donna sur les Ennemis, qu'il desfit entierement; & l'autre combatit les

Elamites, par l'ordre exprés qu'il en eust de Dieu. L'obmettant quantité d'autres exemples, que ie pourrois alleguer icy en faveur de la Vigilance, si par les sentinelles, & les veilles que les Soldats ont accoustumé de faire, il ne paroïssoit assez, combien elle est nécessaire dans les Armées. Mais, comme j'ay dit cy-deuant, elle ne l'est pas moins a l'exercice des Lettres; puis que selon Aristote, ceux qui en font profession ne doivent pas negliger de se leuer avant le iour, s'ils veulent se bien porter; & avec vn esprit plus pur & plus deslié, s'adonner à la contemplation de choses Celestes, & des merueilles de la Nature. Tel estoit aussi le sentiment de tous les Anciens, qui pour cét effet peignoient Esculape avec vn Coq, Symbole de la Vigilance; Et voilà pourquoy Socrate, qui en auoit vn, le legua par testament à ce Dieu, vn peu avant que mourir; Et l'ingenieux Phidias s'aduisa de le percher sur le Heaume de la Deesse Mi-

nerue, en ayant fait la Statuë. Il faut remarquer à ce propos, avec le Poëte Hesiodé, qu'entre tous les Dieux ausquels les Anciens auoient accoustumé de consacrer des Statuës, le Sommeil fût le seul qui n'en eust aucunes. Par où ils ne voulurent signifier autre chose, sinon qu'autant qu'on deuoit haïr la Pareffe, autant il falloit aymer la vigilance.

C'est par elleaussi que dans l'occurrence des affaires, & des actions de la vie, on gaigne le Temps, qui est la chose du monde la plus precieuse; le ne le perdray point à preuuer cette verité, puis qu'elle est assez connuë. Il me suffira de dire, que comme d'une eau coulante on n'en a pas d'auantage que ce qu'on en veut puiser; ainsi n'auons-nous du Temps qu'autant que nous en pouuons employer utilement. *On ne scauroit s'en pleindre qu'à tort,* dit le Grand saint Hierosme. *C'est folie d'alleguer que le Temps de nos Peres estoit meilleur que le nostre. Ce sont les Vertus qui*
le font

le font bon, & les vices qui le font mauvais.
C'est de toutes les choses, celle dont les hommes ont le plus besoin, & dont ils sont plus prodigues. Les Lacedemoniens neantmoins en estoient si chiches, qu'ayant appris, dit Plutarque, que les soldats d'une garnison le passoient inutilement à se pourmener, les Ephores les firent venir exprés, & leur commanderent qu'à l'aduenir ils eussent à le mieux employer, sur peine de punition. Les maximes de la guerre, & l'experience qu'ils en faisoient tous les iours, leur apprenoiént qu'il falloit agir; & que s'il y auoit quelque obstacle à rompre dans leurs entreprises, ils ne le pouuoient faire autrement que par la diligence. Elle seule aussi fit Agathocles Roy de Sicile, de simple Potier qu'il estoit auparauant; & ce fut elle-mesme encore, qui se plust à distribuër les Sceptres & les Courones à deux des plus grands Princes du monde, pour recompense des soins qu'ils luy

rendoient, & de l'ardente passion qu'ils auoient pour elle. Le premier fut Alexandre, ce guerrier inuincible, & ce fameux conquerant de la meilleure partie du monde. Si quelque chose luy fit gagner des batailles, prendre des villes, & s'assujettir des Nations, que personne auant luy n'auoit encore domptées; ce ne fust pastât la force de ses armées, que celle de son esprit, tousiours agissant; & qui n'estoit pas si prompt en ses entreprises, qu'il ne le fust dauantage en ses executions. Sa promptitude de ce costé-là surpassa celle de tous les Conquerans qui furent iamais. Ou l'histoire est faulse, ou il est veritable, que de la façon qu'il auoit dressé ses gens de pied, ils n'alloient pas moins viste que ses meilleurs hommes de cheual. tel que le genereux Lion, qui pour se haster d'aller, se bat les flancs de sa queuë, il s'abandonnoit entiere-ment à la fatigue; & toutes les fois que l'occasion luy ouuroit vn chemin à la

gloire, il voloit plustost qu'il ne couroit. Il s'épargnoit soy-mesme moins que personne; & ce qui le rendoit ordinairement victorieux de ses ennemis, c'estoit l'habitude qu'il auoit prise à vaincre la paresse, qu'il disoit estre aux grandes actions, ce que la Remore est aux grands nauires. Quand il en falloit executer quelqu'une, il ne sçauoit ce que c'estoit de dormir, & ne cessoit iamais d'aller iour & nuict, afin de lasser, ou de surprendre ceux qu'il vouloit attaquer. Cette vigilance luy estoit si naturelle, que dès son bas aage il commença d'en donner des preuues. Et d'autant qu'elles estoient vn peu trop violentes, Aristote l'en ayant voulu blâmer vn iour, & luy conseiller d'attendre que la vigueur de ses années pût renforcer celle de son inclination à la guerre; *Voilà qui est bon*, luy répondit-il, *mais il est à craindre qu'en temporisant, ie ne me repente d'auoir mal employé ma ieunesse.* Il faut rapporter à ce propos

ce qu'Eliau dit de luy ; qui est, qu'ayant marché trente lieues sans reposer, ny son armée non plus, il attaqua l'ennemy ; & le défit, pour n'auoir vsé d'aucun delay. C'estoit aussi en ne differant pas, qu'il venoit tousiours à bout de ses entreprises, comme il disoit ordinairement.

Celuy qu'en second lieu ie me suis proposé d'elleguer, pour vn grád exemple de diligence, est l'invincible Iules Cesar. Quelque desesperée que fut vne affaire, il ne s'en rebutoit point, & l'entreprenoit avec ardeur, à l'imitation du grand Alexandre. Sa maxime estoit, qu'il ne falloit iamais marchander son ennemy, ny s'amuser à prendre aduis d'vne chose que la seule diligence pouuoit faire reüssir. Suetone le témoigne ainsi en diuers endroits de sa vie, où il dit, *Que ce grand Prince estoit habile. Et diligent par dessus la creance des hommes ; que soit qu'il fut beau temps, ou qu'il plust, il ne laissoit pas d'aller à pied tout décomuert, ny de marcher à la teste*

de son armée ; qu'en tous ses voyages il usoit d'une diligence incroyable ; qu'il faisoit des cinquante lieues par iour , dans un chariot de loüage ; & qu'afin de n'estre point retardé , il trauesoit les riuieres à la nage , ou sur des peaux de Bouc ; d'où il s'ensuiuoit , que bien souuent il deuançoit les Couriers. Quoy dauantage ? Il attaquoit l'ennemy , adiouste le mesme Autheur , non seulement par dessein exprés , mais selon que l'occasion le luy permettoit ; le plus souuent mesme , aussi-tost qu'il estoit arriué , & quelquefois en vn temps extremément incommode , ou lors qu'on pensoit le moins qu'il deût se presenter au combat. Car il ne se montra iamais tardif à la guerre , que sur ses derniers iours , estimant que plus il auoit vaincu , tant plus il se deuoit soubmettre à l'Empire de la Fortune. Ainsi toutes les actions de sa vie furent autant de preuues certaines de sa diligence infatigable ; qu'il rendit visible à toute la terre , quand il donna bataille à

Pompée, en la plaine de Pharfale; quand il attaqua Ptolemée Roy d'Egypte; quand d'Alexandrie il passa en Syrie, & de Syrie au Royaume du Pont; quand il deffit Pharnacés, fils de Mithridates, quand il subiugua Scipion & Iuba; & pour le dire en vn mot, quand il fit des actions inimitables, & qu'autre que luy ne pouuoit faire.

Voilà quelle fut la diligence de ces deux grands Princes, qui eurent de nostre temps pour illustre imitateur, le valeureux Chà Abbas, Pere de ce mesme Roy de Perse, qui regne aujourd'huy. Il possedoit cette vertu au plus haut point où les hommes la puissent mettre; & il le témoigna particulièrement en la prise de Thebris. Car ayant sceu au vray, qu'il se presentoit vne occasion tres-favorable à son entreprise, il partit de Spaham, & fit ces vingt journées, qui sont de là iusqu'à rebris, en moins de dix, avec vne partie de son armée; ce qui luy reüssit

tant de bon succez, qu'auant que la
ommée pult auoir semé le bruit de
lessein, il surprit par sa vistesse vne
plus fortes places qu'on eust sceu at-
ter, & qui eust consommé de gran-
forces, si elle eust attendu vn siege.
ces exemples que i'ay apportez en fa-
ur de la diligence, on peut tirer cette
onclusion, qu'il y a peu de choses dans
monde, dont par son moyen l'on ne
uisse venir à bout; & que, comme dit
egece, elle n'est pas moins necessaire
que la Valeur mesme, aux actions mili-
taires.

F I N.



TABLE
DES DISCOURS
CONTENUS EN CE
Volume.

DISCOURS I.

Qu'il n'y a point de prospérité perdurable. 3

Discours II.

Que les choses douces deviennent souvent ameres. 19

Discours III.

Que l'honneste Amour, l'Honneur & la Verité sont inseparables. 35

Table des Discours.

Discours IV.

Qu'il ne faut point publier le secret des Princes.

43

Discours V.

Que par la Valeur & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens.

52

Discours VI.

Des qualitez d'un Juge equitable.

61

Discours VII.

Des Fruits de la Paix.

71

Discours VIII.

Que les Couronnes ont toujours esté le prix des Vainqueurs.

77

Discours IX.

De la Prudence requise a faire la Guerre.

93

Discours X.

Qu'il n'est point de si contagieux venin que celui d'une mauvaise langue.

105

Discours XI.

De l'Astrologie, & de ses Professeurs.

115

Discours XII.

De la Musique, & qu'on ne peut la blas-

contenus en ce Volume.

<i>mer qu'injustement.</i>	133
Discours XIII.	
<i>Des effets de la Philosophie.</i>	155
Discours XIV.	
<i>De la Nature, & de ses diuers effets.</i>	165
Discours XV.	
<i>Contre la Gourmandise.</i>	189
Discours XVI.	
<i>Contre l'Oysiveté.</i>	201
Discours XVII.	
<i>Contre l'Amour de soy-mesme.</i>	215
Discours XVIII.	
<i>De l'estat de l'Homme.</i>	221
Discours XIX.	
<i>De la Connoitise, ou de la Passion, & de sa Nature.</i>	249
Discours XX.	
<i>De la Science, & de la Pratique, jointes ensemble.</i>	259
Discours XXI.	
<i>Des Voluptez, & de leurs allechemens.</i>	269
Discours XXII.	
<i>De la Discorde, & de ses effets.</i>	279

Table des Discours	
	Discours XXIII.
<i>De l'Esprit du Monde.</i>	287
	Discours XXIV.
<i>Des Rebellions.</i>	297
	Discours XXV.
<i>Du Zele indiscret.</i>	305
	Discours XXVI.
<i>De la Matiere, & de ses conditions.</i>	313
	Discours XXVII.
<i>Des Accords, ou des Traitez des Princes.</i>	319
	Discours XXVIII.
<i>Qu'il n'est point de grandeur sans déplaisir.</i>	
325.	Discours XXIX.
<i>Du combat de l'Art avec la Nature.</i>	355
	Discours XXX.
<i>De l'Atome, ou du principe du mouvement.</i>	
339	Discours XXXI.
<i>Que la Curiosité est tousiours nuisible.</i>	349
	Discours XXXII.
<i>De l'utilité des Arts mechaniques.</i>	355
	Discours XXXIII.
<i>De l'origine des choses.</i>	363

contenus en ce Volume.

Discours XXXIV.

*Des Princes en general, & des qualitez qui
les rendent considerables.* 371

Discours XXXV.

*De la force de l'Art en la nourriture du
Prince.* 389

Discours XXXVI.

Que la voye du milieu est la plus seure. 397

Discours XXXVII.

Que la Sageſſe humaine est folie deuant Dieu.
401.

Discours XXXVIII.

*Que les hommes bien auisez ne parlent iamais
beaucoup.* 407

Discours XXXIX.

*De l'Abstinence, & qu'il ne faut iamais
croire de leger.* 415

Discours XL.

Du Soin, & de la Vigilance. 425

Discours XLI.

*De la prudence requiſe en la conduite de la
vie.* 421

Table des Discours

Discours XLII.

Qu'il faut avoir soin de la pudicité des filles.

439.

Discours XLIII.

Du Riche ignorant. 447

Discours XLIV.

*Que les gens de bien ne doivent point craindre
la violence des Riches.* 455

Discours XLV.

Du devoir des Enfants envers leurs Peres. 463

Discours XLVI.

Contre les Flâteurs. 471

Discours XLVII.

Qu'il n'y a point de Force indômptable. 477

Discours XLVIII.

*Qu'il ne faut jamais offenser personne, ny de
fait, ny de parole.* 485

Discours XLIX.

*Qu'il se faut donner garde des filles d'A-
mour.* 495

Discours L.

*De trois sortes de personnes, denotées par la
Chauve-foury.* 503

contenus en ce Liure.

Discours LI.

De la Constance dans les travaux. 511

Discours LIII.

*Des Statuës en general, & particulièrement
de celle de Mercure.* 519

Discours LIV.

Que l'Eloquence vaut plus que la Force. 533

Discours LV.

Que la Sobriété sert de remede à l'Amour.
543.

Discours LVI.

*Qu'un Estat se maintient par les Armes, &
par le Conseil.* 549

Discours LVII.

Que le bon droit triomphe à la fin. 557

Discours LVIII.

De l'Enuie, & de ses effets. 565

Discours LIX.

Contre les Temeraires. 573

Discours LX.

De la Solitude. 581

Discours LXI.

De la Contemplation, ou du ravissement de

Table des Discours, &c.

<i>l'esprit.</i>	589
Discours LXII.	
<i>Que la Clemence fait estimer & cherir un Prince.</i>	597
Discours LXIII.	
<i>Que la Pauvreté s'oppose à Fortune des bons Esprits.</i>	611
Discours LXIV.	
<i>Que le Conseil surpasse la Force.</i>	621
Discours LXV.	
<i>Qu'il faut obéir aux Loix.</i>	632
Discours LXVI.	
<i>De la Concorde, ou de l'Union mutuelle.</i>	641.
Discours LXVII.	
<i>De l'administration de la Justice.</i>	653
Discours LXVIII.	
<i>De la Vigilance, & qu'il faut gagner le Temps.</i>	667

Cet ouvrage
à été achevé d'imprimer
le jeudi 8 juin 1989
sur les presses
de l'imprimerie Lœuillel
à La Châtre (Indre)

R E C V E I L
D'EMBLEMES
D I V E R S.

AVEC DES DISCOVRS
MORAVX, PHILOSOPHIQVES,
ET POLITIQUES.

Tirez de diuers Auteurs, Anciens & Modernes.

PAR I. BAVDOIN.

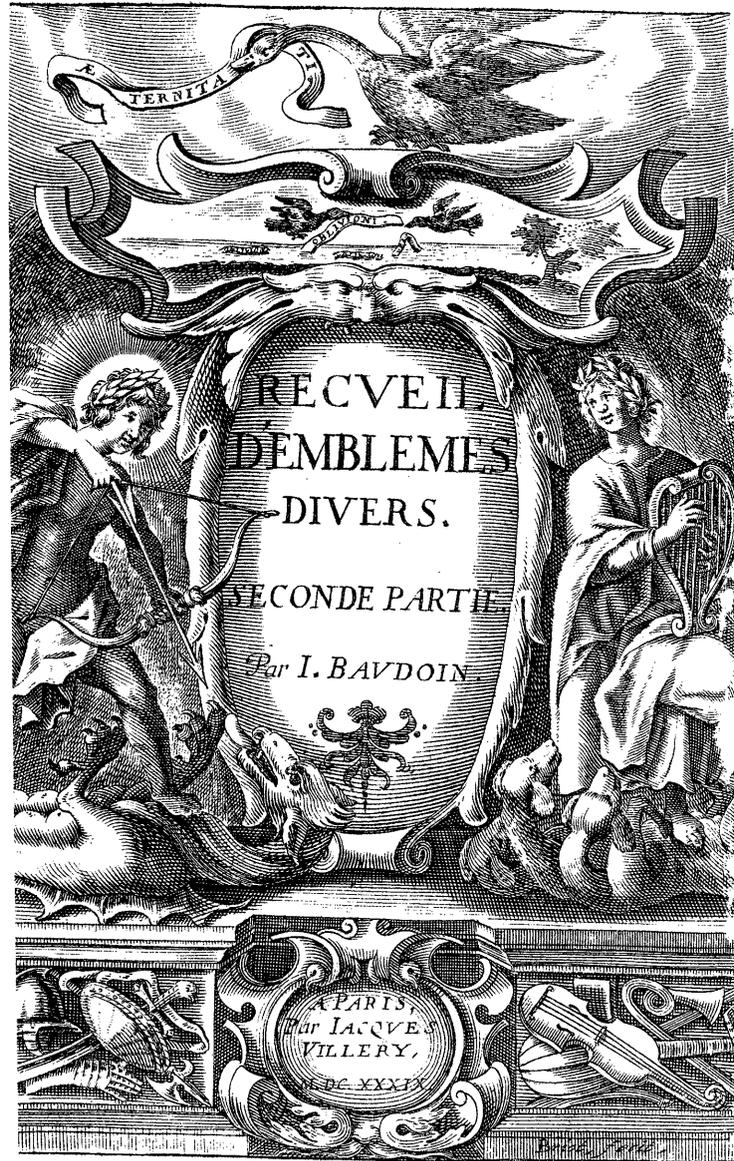
SECONDE PARTIE.



A P A R I S,

Chez IACQUES VILLERY, au Palais,
en la Salle Dauphine.

M. DC. XLVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



*Les recueils d'emblèmes
et
les traités de physiognomonie
de
la Bibliothèque Interuniversitaire de Lille*

6

Jean BAUDOIN

Emblèmes divers,
representez dans cent quarante figures
en taille douce - 2 vol.
(Edit 1659)

VOLUME 2



PARIS
Aux Amateurs de Livres
62, avenue de Suffren

Cet ouvrage a été réimprimé avec
l'aide de la Direction des Bibliothèques
des Musées et de l'Information Scientifique
et Technique du ministère de l'éducation
nationale de la jeunesse et des sports dans
le cadre d'un «concours de reprints»
organisé par ses soins en 1987

R E C V E I L
D'EMBLEMES
D I V E R S.

AVEC DES DISCOVRS
MORAVX, PHILOSOPHIQVES,
ET POLITIQUES.

Tirez de diuers Auteurs, Anciens & Modernes.

PAR I. BAVDOIN.

SECONDE PARTIE.



A P A R I S,

Chez IACQUES VILLERY, au Palais,
en la Salle Dauphine.

M. DC. XLVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE COALIN,
COLONEL GENERAL
DES SVISSES.

MONSEIGNEUR,

*le ne serois pas bien satisfait en
mon ame , si apres avoir osé n'ague-
à ij*

ÉPISTRE.

re vous dedier un Ouvrage , qui n'estoit pas de moy , ie ne recherchois l'honneur de vous en offrir un autre, où i'eusse quelque part ; comme i'en ay une en celui-cy. C'est une suite d'Emblemes assez curieux , que i'ay recuillis sur différentes Matieres ; afin que cette diversité mise en ordre dans ce Volume, en rendist les Discours moins ennuyeux , & la lecture plus agreable. Mais quand le Destin de ce Liure seroit si mauvais , que les Esprits mesme les plus raisonnables , n'y trouueroient pas des agreemens , ny des beautez , qui fussent dignes de leur aprobat-
tion : ie suis bien assure , MON-
SEIGNEUR , que vostre seul Nom le ferait valoir , puis que c'est de luy seul qu'il attend son plus glo-

ÉPISTRE.

rienx prix, & sa principale estime.
Il ne pouvoit donc pas faire une
meilleure eslection, que celle qu'il a
faite de Vous, dont tous les senti-
mens sont illustres, & de qui les
plus honnestes gens peuvent appren-
dre à discerner les bonnes choses
d'avec les mauvaises. Quelques
advantageuses qu'elles paroissent.
vous les desdaignez toujours, lors
que l'esclat en est faux; Et comme
vous estes Grand de Naissance;
aussi estes-vous nay pour toutes les
grandes actions, qui font estimer les
Ames genereuses. Cela se remar-
que visiblement, en ce que vous ne
jugez pas des Vertus par leur ap-
parence, qui n'est la plus-part du
temps, qu'ostentation, & que fard,
mais par les veritables effets qu'el-

EPISTRE.

les ont accoustumé de produire. Je
sçay, MONSEIGNEVR,
que se trouuant naturellement pein-
tes en vous, qui en estes l'Original,
ie ne vous en offre dans ces Emble-
mes qu'une grossiere Copie. Mais
vous estes si obligéant, que vous la
receurez : ie m'asseure, telle qu'elle
est, puis que ie ne suis pas un Apelle,
pour peindre les Heros, & que d'ail-
leurs ma plume n'enuiera iamais
son pinceau, pourueu qu'elle me
puisse acquerir le tiltre.

MONSEIGNEVR, de

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant seruiteur,
I. BAUDOIN.



ADVERTISSEMENT.

NE n'ay qu'un mot à vous dire, Lecteur, qui est qu'en la continuation de cét Ouvrage, j'ay fait gloire de me servir advantageusement de quelques Autheurs, anciens & modernes; tels que sont, Seneque, Lucian, Lipsé, Baccon, & Scipion Amirato. Ce que vous ne trouerez pas estrange, si vous considerez, comme j'ay desia dit, en la Preface de mon premier Volume, Que ie me suis proposé de faire ce *Recueil d'Emblemes*, partie de mon inuention; partie de celle de plusieurs celebres Esprits que ie cite, & dont j'applique les raisonnemens aux diuers suiets que j'ay à traiter. Vous sçaurez au reste,

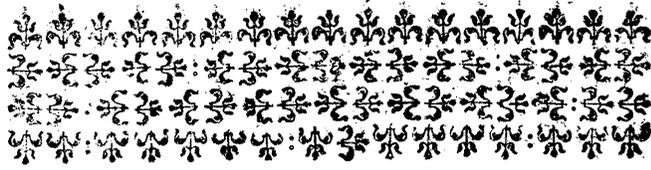
ADVERTISSEMENT.

qu'il s'y est glissé quelques fautes, que je ne marque point icy, pour la bonne opinion que j'ay de vous. Car je sçay trop bien, que vous estes assez clairvoyant pour les conneestre, assez habile, pour les corriger, & assez genereux aussi, pour les excuser.

RECUEIL
DEMBLEMES
DIVERS.

SECONDE PARTIE





*Qu'il y a des hommes toujours es-
gairs, dans les succès ou bons,
ou mauvais.*

DISCOVRS I.

LES courages des hommes, dit Tacite, vont mollement la plus part du temps, *Et* deuiennent lâches dans les disgraces de la Fortune. Ce qui ne semblera pas estrange à qui sçaura bien considerer, que comme chacun est amoureux de soy - mesme, chacun aussi n'est pas moins prompt à suiure les choses qui luy plaisent, qu'il est ardent à fuyr celles qui luy sont desagreables. Ainsi ce n'est pas
A ij

merueille, si par ie ne sçay quelle foiblesse attachée à l'homme, sa ioye finit insensiblement, à mesure que sa prospérité se termine.

*Le plaisir des Mortels s'efface,
Et leurs ris sont suivis de pleurs:
Quand pour les liurer aux mal-heurs,
La Fortune change de face.*

Il faut donc bien dire, que ce ne peut estre que par vne particuliere grace du Ciel, qu'on void parmy nous des personnes extraordinaires, & des Heros inuincibles dans toute sorte d'euene-ments. Leur diuin Genie leur inspire l'art de trouuer le calme dans la tempeste; Quelque violente qu'elle soit, ils n'ont pas moins de courage à se l'assujettir, qu'en eut autres-fois Cesar. Les plus dangereux escueils leur sont des Havres; & il est à croire que cette mesme Prouidence qui les a esleuez par dessus la condition des autres hommes, prend aussi le soing de les y conseruer, en

leur faisant vaincre l'Enuie. A quoy certes ils contribuent infiniment par leur Vertu miraculeuse ; Car celle des grands hommes comme eux est en vain choquée, puis qu'elle ne se laisse iamais surprendre. Ce luy est vne chose naturelle de ne rien faire qui la puisse des-honorer. Si on l'attaque, elle a des armes pour se deffendre ; Et ne croit point de pire Destin que de ceder lâchement aux coups de la mauuaise Fortune. Que s'il ne falloit qu'appuyer cette verité par les exemples, il me seroit tres facile d'en produire icy plusieurs, & particulièrement celuy d'Agésiläus, à qui quelqu'un ayant voulu dire, que toutes les choses du monde auoient leur reuolution; *Cela ne me regarde point,* respondit-il, *veu qu'il y a long temps que ie m'accoustume à ne changer point, quelque changement qui arriue dans mon Estat.* l'obmets celuy du Centenier Sulpitius Asper, lequel interrogé par Neron, pourquoy tant de gens le

souhaitoient mort : C'est, dit-il, pource
qu'ils ne scauroient croire, que tes crimes se
puissent terminer autrement que par la fin de
ta vie. A cecy se rapporte ce que l'Hi-
stoire raconte de Sylla. Vn peu apres
qu'à force de brigues il eut pris vn im-
perieux ascendant sur la Republique
Romaine, & reduit les principaux Se-
nateurs à se declarer pour luy, comme
il vid vn iour, qu'un seul Sceuola re-
fusoit absolument en pleine assemblée,
de donner sa voix au defauantage de
Marius ; il eut recours aux menaces,
pour le contraindre par force à ce qu'il
ne vouloit point faire de gré. Mais
Sceuola sans s'estonner de rien : Crie
tant que tu voudras, luy dit-il, ie ne crains
ny tes paroles, ny ta puissance. Ma resolu-
tion se trouuera plus forte que ton entreprise,
Et toutes ces troupes de gens de guerre, dont
tu tiens la Cour comme assiegée, ne se-
ront pas capables d'esbranler tant soit peu
la fermeté de mon ame. Car il ne me sera

iamais reproché, que pour un peu de vieux sang qui me reste, j'aye déclaré. Ennemy de la Republique le valeureux Marius, qui en a tousiours esté le deffenseur, & de toute l'Italie. Cette force d'esprit fut grande à vray dire; Et toutesfois beaucoup moindre que celle de l'invincible Caton. Je laisse à part les tesmoignages de sa Constance, qui esclatterent dans ses plus tendres années, pour m'arrester à trois ou quatre preuues bien manifestes qu'il en rendit en l'âge viril. La premiere fut au temps de Metellus, lors qu'estant nouvellement créé Tribun du peuple, il voulut faire quelques Loix pernicieuses à la Republique. Mais Caton ne le pouuant souffrir, s'aduisa de le preuenir accortement, & resolut de s'y opposer. Le Tribun cependant fit en sorte, par l'autorité de Cesar, de se saisir de la place, où il mit de nuit vn bon nombre d'Esclaves pour la garder; dequoy s'offenserent

tous les amis de Caton. Luy seul neantmoins ne s'en esmeut point, & passa la nuit dans vne tranquillité merueilleuse. Le lendemain matin il fut à la place; où voyant le Temple de Castor environné de Soldats, Cesar & Metellus ioints ensemble, & tout le monde en alarme, il se prit à rire; & se tournant vers ses Amis; *O le lasche!* dit-il, *qui a leué tant de troupes contre vn seul homme de/armé!* Il fendit la presse en mesme temps; & suivy de Munatius, l'vn des bons Tribuns, il monta iusques au plus haut de l'Escalier, où il s'assid entre Cesar & Metellus, malgré lequel il vint à bout de son genereux dessein; & empescha que la Loy proposée ne fust receuë. Le second exemple de ceste probité religieuse & seueré, que tout le monde admiroit en luy, estonna particulièrement le grand Pompée. La Fortune qu'il auoit faite en Leuant, d'où il estoit de retour, avec des honneurs & des richesses in-

estimables, luy fit croire qu'apres tant de victoires gagnées, il ne luy restoit plus qu'à vaincre Caton, pour l'attirer à son party. Il rechercha donc son alliance, & le fit prier de luy vouloir donner sa sœur, ou selon quelques vns, la fille de sa sœur. Mais luy avec sa moderation ordinaire respondit, qu'il y falloit penser, & luy fit dire depuis; *Qu'il ne se laissoit iamaïs tomber dans les pieges qu'on luy tendoit par les femmes; Qu'il seroit toujours amy de Pompée, si Pompée l'estoit de la Republique; sinon, qu'il renonçoit à son amitié, n'estant pas homme à se profiter pour de l'argent.* A ce second exemple i'en adjousteray vn troisieme, qui n'est pas moins remarquable. Cesar estant Consul, & voulant pourvoir à la distribution des terres de la Champagne, s'aduisa de faire publier vne Loy, qui d'abord sembloit vtile à l'esgard des particuliers, mais qui en effet estoit mauuaise de soy, & d'ommageable au

public. La plus-part du Senat y consentoit neantmoins; & Caton estoit le seul qui s'y opposoit courageusement. Ce qui dépleut si fort à Cesar, que pour le ranger par la force, il le fit enlever de la place aux Rostres, & mener en prison, se servant pour cet effet du pouuoir & de l'authorité de sa charge. Comme on l'y menoit donc, il persistoit toujours plus fort en son opinion, & s'en alloit publiant par les rues; Que cette Loy ne valoit rien pour l'Estat, & qu'il y auoit là-dessus quantité de fourberies & de finesses cachées. Ce disant, comme il estoit sur le point d'entrer en prison, où la pluspart des Senateurs, & les premiers de la ville l'accompagnoient, Cesar changea de resolution; & vaincu par la constance d'un si grand homme, il enuoya l'un des Tribuns pour le deliurer. C'estoit sans doute se posseder fortement, & auoir bien plus de passion pour l'vtilité publique, qu'il

n'en eut depuis pour son interest particulier, quand on luy refusa la Preture. Il l'eust assuremēt obtenuë, si Cesar, Pompée, & tous les principaux de Rome, qui le redoutoient comme vn dangereux Escueil à leur ambition, ne se fussent liguez ensemble, pour l'empêcher, comme ils firent. Car ils eurent si peu de courage, que de permettre qu'à force de presens & des brigues, Vatinus l'emportât sur luy, bien qu'ils le connussent en leur ame, pour le moins vertueux, & pour le plus inhabile de tous les hommes. Caton neantmoins ne s'en offēça point & sans en monstrier vn visage plus triste, il vint à la place; & s'y diuertit à la Paume.

Jugez maintenant, si ie pourrois former vn plus beau modèle d'vn courage inefbranlable & tousiours esgal, que sur vn homme d'vne Vertu si haute. Aussi me le suis-je proposé pour exēple par dessus les autres de l'Antiquité, afin que luy seul metint lieu de tous ensemble dās ce Dif-

qu'avec vn ancien Poëte, ie peusse à bon droit dire de luy ;

*Urayment i'aime vn Caton plus que trois
cens Socrates.*

Que si parmy les Modernes il en faut chercher quelqu'un qui luy ressemble ; en voicy vn que le docteur Lipsius propose en la personne d'Alfonse Perez de Guzman. C'estoit, dit-il, vn homme celebre pour ses richesses ; & encore plus, pource qu'il en vsoit si bien, & dans la paix, & dans la guerre, que sa probité merueilleuse luy auoit acquis le tiltre de *Bon*. Aussi tesmoigna t'il qu'il l'estoit. Car Dom Sancho, Roy de Castille, ayant pris la ville de Tariffe sur les Mores, & ne sçachant comment la garder, Alphonse s'offrit volontairement à prendre ce soing, & mesme à fournir de ses deniers vne partie des frais qui seroient necessaires pour la deffence de cette place. Comme elle fut donc assiegée par le propre frere du Roy, qu'on appelloit Iean,

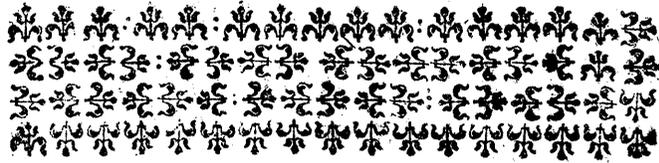
qui par vn excez d'ambition se ietta dans le party des Mores, les Assiegés ne s'estonnerent de rien, & se defendirent vn assez long temps avec vne resolution inuincible. Mais enfin leur courage s'abatit vn peu par vn facheux accident, qui fut la prise du fils d'Alphonse, que les Ennemis surprirent à la campagne, & qu'ils amenerent deuant les murailles, pour le monstrer. D'abord ils menacerēt les Assiegez de le mettre en piéces, s'ils n'rendoient prôptement la ville; à quoy ils consentirent enfin, pour r'auoir le Prisonnier. Mais le Pere qui commandoit dans la place, & qui n'auoit que ce Fils-là, fut le seul qui dit absolument, que cela ne seroit pas, & que cette consideration estoit trop foible, pour le faire sortir hors des bornes de son deuoir, & de la fidelité qu'il auoit promise. *Que si cela ne suffit, adiouta il, & s'ils ont si grande enuie d'imoler cette victime, voyla pour cet effect vne espée, & ce disant, il leur ietta la sienne. Il*

se retira en mesme temps, & se mit à table; où il ne fut pas plustost assis, qu'il se fit vn cry vniuersel sur la muraille. Il y accourut à l'instant; & en ayant demandé la cause; comme il eut appris que les Barbares venoient de tuër son fils, *le pensois, dit-il, que ce fust autre chose, Et qu'on eust desia pris la ville:* Sur quoy ils s'èretourne d'isner avec sa femme, sans estre non plus esmeu qu'au parauant; Ce qui estonna si fort les Ennemis, qu'ils se résolurent de leuer le siege, ne croyant pas qu'il fust possible de rien gagner sur vn courage si resolu. Par où il fit voir asseurement, que le sien l'estoit au dernier point, & qu'encore qu'il soit plus facile de soumettre au ioug des peuples barbares, que de resister à la violéce du sang, & aux tendresses de la Nature, il est vray pourtant qu'il y peut auoir des Alcides, sur qui les foibles humaines ne peuuent rien: qui apprennent à se posseder eux-mesmes, dans les affaires les plus espineuses, & qui à for-

ce de lutter contre le mal-heur, s'accoustumēt enfin à le vaincre. La perseuerance de ces grandes Ames, qui ne se demettent iamais, ny dans l'orage, ny dans la bonasse, nous est fort bien demonstree par le Soleil de cēt Embleme. Car comme cēt Astre ne change point, & perce par ses rayons les nuages les plus espais, qui s'opposent à sa clairté; Ainsi l'homme genereux est toujours le mesme; & plus la Fortune luy veut oster de son lustre, tant plus il se redouble parmy les vents imperueux, & les broüillards de la vie.

*Il se rit d'un peuple mutin,
 Qui ne prend plaisir qu'à mesdire;
 Toutreue de son Empire,
 Et luy mesme fait son Destin.
 Dans l'obscurité la plus noire,
 La vne splendeur de sa gloire
 Met les tenebres à l'escart;
 Et contre les traits de l'Ennie
 Sa Conscience est vn Rampart,
 Capable d'affermir le bon-heur de sa vie.*





Que l' Art aide la Nature.

DISCOURS II

 E S T O I T la coustume des anciens Peintres, de planter tousiours sur vn Globe l'Image de la Fortune: Au contraire, ils posoient ordinairement sur vne base solide, & faite en quarré, la statuë de Mercure, Dieu tutelaire des hômes de lettres. Par où, si ie ne me trompe, il nous est enseigné, que les Vertueux ont en tout temps de quoy resister aux reuolutions des choses du monde, dans la haute profession qu'ils font des Arts Liberaux, & de la vraye

2. Partie.

B

Philosophie. Ainsi le sage Bias, tout nud qu'il estoit, se vâtoit de porter avecque soy toutes ses richesses; Et pour la mesme raison encore Aristippe Cyreneen ne cessa tant qu'il vescu, de recommander à ceux de sa Ville, qu'ils ne se missent en peine que d'amasser les vrais biens, avec lesquels ils se peussent sauuer en cas de naufrage.

Il nous est donc icy demonsté, qu'il nous faut embrasser avec soin les honnestes disciplines, afin qu'elles nous donnent moyen, non seulement d'acquiescer les choses necessaires, mais de nous en passer courageusement, si le malheur nous en priue. C'est à quoy Galien nous exhorte, dans vne harangue qu'il a faite en faueur des Arts, qui sont dignes d'un homme libre: où il deduit ainsi les differentes qualitez de Mercure & de la Fortune. Les Anciens, dit-il, nous voulant donner à connoistre le peu d'assurance qu'il y a en cette Deité

imaginaire, ne se font pas contentez de la representer sous la forme d'une femme, (ce que j'appelle, pour moy, vne grande marque de folie) mais luy ont encore mis vn Gouvernail à la main, & sous les pieds vne Boule. Avecque cela, ils l'ont peinte aueugle, ou du moins ils luy ont bandé les yeux; Et par toutes ces choses ensemble ils ont pris plaisir à rendre visible son inconstance. Mais comme lors qu'un Navire est de tous costez si fort agité des vents & des vagues, que les Nauigateurs se croient desia perdus, ce seroit estre bien de pourueu d'esprit, que d'en donner le Gouvernail à vn Aueugle: Ainsi estant veritable, qu'en plusieurs familles il se fait plus de naufrages que sur l'Ocean; celuy meriteroit bien d'estre appellé fol, qui en pareilles disgraces voudroit hazarder entierement sa vie & son salut entre les mains de la Fortune. Ne sçait-on pas bien qu'elle est aueugle, & qu'il y a si

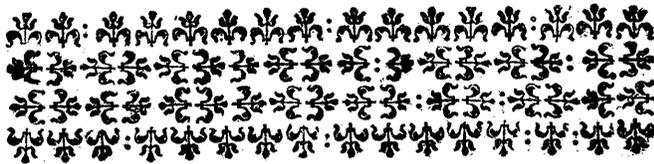
peu de raison, & tant d'injustice en ses effets ordinaires ; qu'elle fauorise plus souuent le Vice que la Vertu ; que sur la ruine des vns elle bastit la prosperité des autres ; que sans auoir esgard au merite , elle donne indifferemment à qui bon luy semble des richesses & des honneurs , puis les oste indifferemment aussi ; estant de l'humeur d'une volage Maistresse : Avec tout cela neantmoins, la pluspart des hommes ne laisse pas de suiure à la foule cette volage Deesse ; qui pour estre posée, comme elle est, sur vne boule tousiours mobile, se laisse emporter tantost en des lieux glissans, tantost en des precipices affreux, & quelquesfois mesme dans la Mer, où se perdent miserablement tous ceux qui la suiuent : Elle cependant, libre de danger, se rit de leurs plaintes. Que s'ils l'inuocquent pour la fléchir, elle est alors inexorable à leurs cris ; & se moque de leurs prieres , sans daigner leur

estre fecourable. Voylà les beaux ouvrages de la Fortune, qui ne demettent en rien la peinture que les Anciens en ont faite. Mais quant à Mercure, ils l'ont representé tout autrement. Car estant, comme il est, le Dieu des Sciences, & du Bien-dire, il est peint icy beau par excellence, de bonne mine, & dans vne fleurissante ieunesse. Il n'y a ny fard ny artifice sur son visage; & par les agreemens qui s'y remarquent, on iuge aussitost de ses Vertus eminentes, & des secrètes beautés de son ame l'obmetts qu'une viuacité merueilleuse brille dans ses yeux, d'où s'eslancent des regards charmans, qui penetrent iufques dans les cœurs. Que s'il est assis sur vn Cube, c'est pour monstrier la fermeté des Arts, & des Sciences, que les efforts de l'Ignorance, non plus que ceux de l'Enuie, ne peuvent abatre.

C'est le raisonnement que fait Ga-
lien, pour nous aduertir que les biens
de l'esprit valent plus incomparable-
ment que tous les thresors dont la
Fortune nous scauroit combler. Mais
d'autant qu'il arriue souuent que ceux
qu'elle traite mal sont recompensez
d'ailleurs, & que la Nature y sup-
plée par l'excellence de ses dons; il
est necessaire que pour les cultiuer,
ils ayent recours à l'Art; c'est à dire
qu'ils s'instruisent de bonne-heure
dans les plus nobles connoissances
de Mercure, pour les opposer au be-
soin à la tyrannie de la Fortune. Car
ce n'est pas d'aujourd'huy que nous
scauons par espreue, *Qu'il n'est point
d'Art, si petit soit-il, qui ne nourrisse son
Maistre: Et que pour discerner bien tost
vn Ignorant d'avec vn habile homme, il ne
faut que les laisser tous nuds dans vn pays
estranger.*

*En quelque terre où la Fortune
Expose un homme de vertu ;
Malgré la fureur de Neptune ,
Son cœur n'est jamais abatu ;
Au contraire , le moindre orage
Surprend celui qui ne sçait rien ;
Et c'est avec raison que manquant de cour-
rage
Il manque aussi de bien.*





*Qu'il ne faut point rechercher les
secrets des Cieux.*

DISCOVRS III.

B IEN qu'au precedent volume j'aye pris pour vn suiet d'Embleme la Fable de Promethée, ie ne laisseray pas toutesfois de la rapporter icy derechef, sous vn diuers sens, & sous vne autre Figure. Il n'y a celuy qui ne sçache, que Iupiter irrité contre ce Voleur illustre, qui par l'ayde de Minerue osa desrober le feu celeste, apres auoir fait de boüe la Statuë d'vn homme, qu'il anima, fit venir tout aussitost Mercure, & luy comman-

da de lelier sur le Caucaſe, Mont de Scythie extrêmement rude, & que ſa froidure rend inhabitable. Là ce malheureux fut expoſé iour & nuit à vn ſupplice cruel, & qui eſtoit extraordinaire. Car vn Vautour, à ce que diſent les Poëtes, ou ſelon quelques autres, vne Aigle affamée, luy rongeoit cruellement le cœur, qui ſe renouelloit à veüe d'œil, à meſure que cét Oiſeau infatiable ſ'en repaiſſoit.

Macrobe en ſon premier liure ſur le ſonge de Scipion, explique grandement bien le ſens myſtique de cette Fable. Les Anciens Mythologiſtes, dit-il, par le ſupplice de Prométhée nous ont voulu donner à entendre les ſecrets remords d'une mauuiſe Conſcience; Elle eſt l'impitoyable Bourreau de ceux à qui elle remet en memoire leurs crimes. Ils ont beau ſe cacher à tout le monde, pour adoucir la peine qu'ils ſouffrent. Il eſt impoſſible qu'ils ſe cachent à eux.

mesmes, & que le souvenir de leurs fautes ne les accompagne tousiours, en quelque lieu qu'ils puissent aller.

*Par vne fureur insensée,
Ils sentent la flamme & le fer;
Et pourtant par tout leur pensée
Par tout ils portent leur Enfer.*

Les hommes, dit Platon, doiuent à Prométhée l'usage du feu, & ont appris de Vulcan tout ce qu'ils sçauent dans la Mechanique. Quelques-vns ont creu que Prométhée fut vn grád Deuin, qui aduertit Iupiter, qu'il n'eust rien à d'emesler avecque Themis. Or bien que tout cela tienne de la Fable, si est ce qu'un ancien Autheur veut qu'il ait quelque rapport avecque l'Histoire, dans les notes qu'il a faites sur Appollonius Rhodien. Il met en auant à ce propos, Que ce qui donna lieu au supplice de Prométhée, à qui vn Oiseau de proye rongeoit sans cesse le cœur, fut qu'il y auoit en Scythie vne certaine riuere

qu'on appelloit *Aigle*, qui par ses debordemens rauageoit tout le païs; Ce que le vaillant *Hercule* ayant enfin empesché, & trouué moyen de destourner le courant & l'impetuosité de ce fleuve; il fut dit de luy fort à propos, qu'il auoit desliuré *Promethée*, en exterminant par sa valeur l'*Aigle* qui le persecutoit. A ce sentiment ne s'accommode pas mal celui du Pere del'Eloquence, qui dans ses Questions Tusculanes, rapportant quelque chose de semblable; *Il est à croire, dit-il, que Promethée eust une merueilleuse connoissance des choses de la Nature, & qu'il en communiqua les secrets aux hommes; de quoy Iupiter se mit bien fort en colere, ne pouuant souffrir, que la Verité, qu'il vouloit estre comme cachée dans le fonds d'un puits, fût descouuerte à personne. Quant au martyre continuel, où l'expose l'Aigle, qui luy becquette le foye, c'est un Symbole des inquietudes & des ennuys, que se donnent quelque-fois les plus aduisés. Car quand ils*

pensent rompre leurs chaines, Et se deliurer des maux qu'ils endurent, ils se laissent cheoir insensiblement en d'autres mal-heurs encore pires.

Cette Fable donc, que j'ay prise pour suiet de cét Embleme, s'applique diuirement, & se doit entendre de ces Esprits curieux, qui font les subtils à rechercher les mysteres de la Theologie, ou qui s'imaginét de pouuoir entendre les Oracles de la Foy Chrestienne, par des raisons naturelles; & qui font mesme si hardis, que de vouloir penetrer iusques dans les secrets du Ciel; sans considerer qu'il y a là haut des lumieres si brillantes, que les yeux des hommes n'en scauroient iamais souffrir l'esclat, quelques clairvoyans qu'ils puissent estre. A quoy se rapportent ces parolles du Sage, *Que la Gloire accablera celuy, qui voudra sonder la Maiesté trop auant;* Et ces autres d'Euripide, *Qu'il n'est pas seant aux mortels de vouloir scauoir les secrets d'en haut.* Ils les

recherchent pourtant, avec vn excez de passion; Et c'est dequoy se plaint à bon droit Arnobe, lors que parlant aux Gentils, *Que vous importe dit-il, de vous mettre si fort en peine de la creation de l'homme, de l'origine des Ames, & de la grandeur du Soleil? Ne vous enquerés point s'il luit de sa propre clarté, ou si c'est de luy que la Lune emprunte la sienne. C'est à Dieu seul qu'appartient la connoissance de ces choses; qui pour estre trop esloignées de vous, & hors de vostre portée, ne fond qu'inutilement embarrasser vos esprits.*

Voilà le sentiment de ce grand homme, qui plaidant la cause des Chrestiens adiouste en vn autre endroit; *Nous laissons agir chaque chose selon sa cause, sans nous imaginer vainement que le succès en doive répondre à nostre desir, ny à l'esperance que nous en auons conceüe. Car qu'y a-t'il de si pur & de si net, qui puisse eschapper à la hardiesse que prennent les hommes (tant ils ont l'esprit pointilleux) ou de le corrompre et*

ny contredisant, ou l'affoiblir, s'il est possible, quand mesme il seroit fortifié du sacré seau de la Verité? Manquent-ils iamais de raisonnemens specieux, ny d'argumens vray-semblables, pour soustenir le mensonge, Et mettre à couuert la fausseté, quelque manifeste qu'elle soit? Ne sçait on pas bien, que selon qu'ils se persuadent qu'une chose est, ou qu'elle n'est pas, ils s'abeyrent si fort à leurs sentimens, qu'ils n'en demordent iamais? A quoy certes ils prennent plaisir de s'obstiner, afin qu'en matiere de science on les croye plus affinés que les autres, principalement si le sujet de la dispute est obscur de soy; Et si pour s'en esclaircir l'on veut penetrer dans ces profonds secrets, que la Nature enueloppe de tant de nuages. Cela se voit clairement dans les diuerses opinions que les Philosophes ont du monde. Ils disent tantost, qu'il n'a ny commencement, ny fin; tantost, que pour estre créé, comme ils l'asseyrent, il ne laisse pas d'estre immortel, & tantost que de sa génération se doit necessairement ensuiure sa decadence. Or bien que

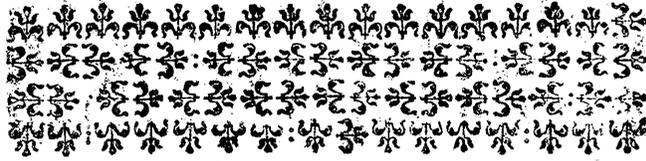
de cestrois propositions, il n'y en puisse avoir qu'une seule de veritable, si est ce qu'à les ouyr dire, ils ont tous raison, & ne manquent jamais d'argumens, soit pour appuyer leurs maximes, soit pour destruire celles d'autruy.

Cét endroit d'Arnohe m'a semblé si beau, que j'ay bien voulu le mettre icy tout entier, pour montrer que les Esprits des hommes les plus sçauans sont tout à fait louches en matiere des connoissances d'enhaut. Tellement qu'on ne doit pas s'estonner, s'ils deuiennent aussi tout à fait auengles, lors que par vne certaine curiosité trop vaine & trop insolente, ils entreprennent de s'approcher de ces lumieres inaccessibleles. Car tant s'en faut qu'ils ayent la veuë assez bonne, pour en supporter l'esclat, qu'ils n'ont pas mesme l'imagination assez forte, pour en cœceuoir la moindre idée. Surquoy ie pourrois produire encore les tesmoignages de diuers Autheurs celebres, & particulierement celuy de Minutius,

tius, Felix, n'estoit qu'ayant desja traitté
cette matiere plus au long sur le sujet de
l'Astrologie, il seroit superflu que l'en
disse dauantage.







*Contre l'Hypocrisie, & la feinte
Religion.*

DISCOURS IV.



E n'est aucunement mon dessein de rapporter icy l'explication ridicule, que plusieurs Esprits du siecle, plus amis de leur passion que de la Verité, ont accoustumé de donner à cette Figure, qui est tirée de l'Apocalypse. Il me suffit de dire, m'arrestant plustost aux sentimens des Anciens, qu'aux opinions des Modernes, qu'il faut l'entendre en general de la fausse Religion, directement opposée à la vraye Piété. Cette Beste effroyable, sur qui elle

est assise, montre par la diuersité de ses testes, les différentes erreurs de l'impudique Maistresse dont elle tire le chariot; & par le dangereux venin qu'elles vomissent, les contagieuses approches de ses opiniaftres Adorateurs. Elle tient au reste vne Coupe d'or à la main, c'est à dire qu'elle se plaist à l'Hypocrisie; & que donnant vn faux esclat à ses vices, elle les couure malicieusement d'vn specieux pretexte de Vertu. Cependant par ses tromperies ainsi deguisées, elle essaye de corrompre la sainte doctrine, & en fait accroire aux hommes trop curieux, qu'elle perd enfin, à force de leur mettre l'esprit en desordre, & de leur ietter le scrupule dans l'ame.

Sainct Augustin dans son vingtiesme liure de la Cité de Dieu, parlant de cette monstrueuse Beste; *Par elle*, dit-il, *se doiuent entendre les Infidelles, Et tous ceux generalement qui se declarent ennemis du peuple de Dieu. Par elle encore nous sont*

demōstrez les Superstitieux, & les Hypocrite, qui ne sont deuots qu'en apparence. Car ils feignent d'estre ce qu'ils ne sont pas, & n'ont rien de Chrestien que le nom. La fausse Religion est donc à blasmer, autant que la vraye est loüable d'elle mesme ; Et toutesfois, comme le grand Lipse l'a fort iudicieusement remarqué, de quelque façon qu'on la considere, il y a toujours à craindre pour les mal-aduisez, d'autant qu'elle est comme flanquée entre deux Escueils, qui sont la Superstition & l'Atheïsme. A raison dequoy, adjouste le mesme Auteur, il est necessaire de se tenir sur ses gardes, & d'esquiuer l'vn & l'autre. Cette consideration me touche infiniment, & j'ay pitié de la condition des hommes, ou de l'impuissance humaine, pour yser des termes de Plutarque, quandie me represente qu'elle n'a ny but, ny limites, Et qu'elle se laisse emporter, tantost à la Superstition, Et à l'Hypocrisie, tantost à la nonchalance, Et au mespris des

choses diuines. O les grandes pestes que voylà ! La premiere de ces deux est la plus commune, & la derniere la plus nuisible. Celle là s'en fait vainement accroire ; & pour parestre ce qu'elle n'est pas, elle se déguise du masque de Pieté. Car apres tout, la Superstition qu'est elle autre chose que le jouët des cerueaux humains ? Les hommes brutaux & les Ignorans sont ceux qu'elle attaque plus volontiers. Elle s'attaque en vn mot à toute sorte d'esprits mal faits ; Et c'est chose rare, comme dit le mesme Auteur, de voir vn peuple Barbare, qui ne soit naturellement enclin à la Superstition. Que s'il la faut definir ; *C'est vne gloire qu'on donne à Dieu, tout autrement qu'on ne doit ;* ou pour mieux dire, c'est vne fausse Election que fait le Superstitieux ; qui dans son pretendu zele, ou se jette dans l'excez, ou s'y comporte seruilement. Comme donc en tous les deux ensemble, il tient de la femme, & de l'enfant, aussi

est-il toujours en alarme, & n'a jamais repos ; Ce qui luy rauale si fort le courage, qu'il ne peut, ny rien entreprendre de serieux, ny faire aucune action genereuse.

Ce que i'ay dit cy-dessus, est l'explication ordinaire que donnent le Peres à cette Figure. Origene neantmoins en parle autrement, & veut que cela s'entende de l'Eloquence des Gentils, la pluspart desquels, dit-il, en ont vsé pour la ruine des ames, comme d'un Philtre cõtagieux & mortel, qu'ils on versé dans vne coupe dorée. l'aurois pû rapporter icy ce qu'ont imaginé là dessus quelques celebres Autheurs modernes. Mais il m'a semblé plus à propos de m'attacher aux Anciens : estant veritable, comme dit Varron, qu'il vaut toujours mieux courir aux sources qu'aux ruisseaux. Pour conclurre doncques cét Embleme par vne explication à peu pres conforme à celle d'Origene,

*Je diray que souuēt vn faux éclat nous trōpe,
Et que souuent auſſi tel qu'on nōme parfait,
Si vous en retranchés l'aparence & la pōpe,
N'est qu'un sot en effet.*

Cette verité se peut difficilement contredire, & si l'on en recherche la cause, ie m'assure qu'il ne sera pas difficile de la trouuer. Car bien qu'estre malicieux, & prudent, auare, & bon meſnager, prodigue & genereux temeraire & vaillant superstitieux, & zelé, soyent des choses extremement differentes si est ce qu'il arriue souuent que la Malignité, l'Auarice, la Profusion, & la Temerité, se déguisent des liurées de la Prudence, de l'Esperâce, de la Generosité, de la Valeur, & de la Religio, ou du vray culte qu'on doit à Dieu. Ainsi la pluspart des Philosophes Grecs, se faisoient accroire qu'afin de passer pour vertueux, il leur suffisoit d'en porter la mine, & de parestre en public, avec vne grande barbe, & vn long manteau; Ainsi, dis-je, pour dupper le peuple, les

plus raffinez d'entr'eux se composoient de telle sorte, qu'en matiere de sagesse, ils prometoient en apparence ce qu'ils ne tenoient iamais en effet; & bien qu'ils eussent toûjours à la bouche ces beaux mots d'*Honneur*, & de *Liberté*, ils ne possedoient pourtant, ny l'un, ny l'autre. Ce qui n'empechoit pas neantmoins, qu'ils ne se picquassent effrontement du tiltre de vertueux & de libres, quoy que leurs vices les demontissent secrettement. A cecy nous pouuons adjouster, que comme parmy les Iuifs, il y auoit des Pharisiens & des Esseens, dont l'habit modeste, & le visage mortifié, les faisoiet passer pour Saints dās l'opinion du Vulgaire: ainsi ce n'est pas d'aujourd'huy, qu'au grād regret des plus gens de bié, il n'y a que trop d'Hypocrites & de faux Docteurs, qui de leur propres opinions se font yne nouvelle croyance: & qui pour n'auoir la foy assez forte, cherchent en vain à se satisfaire par le raisonnement humain, où ils ne trouuent iamais leur compte.





Des entreprises militaires.

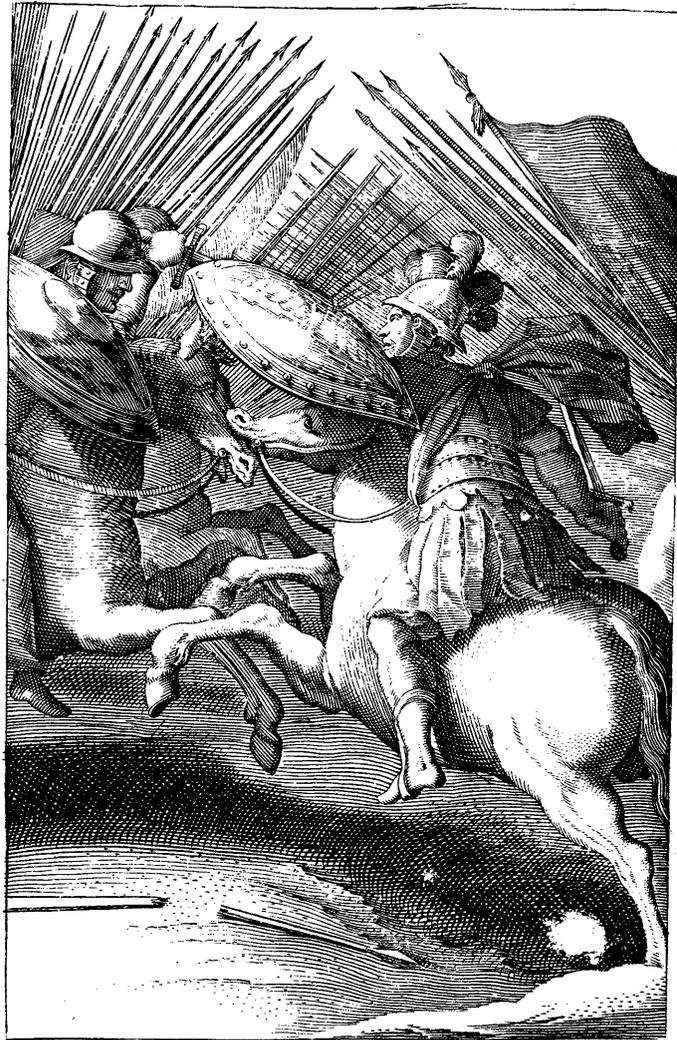
DISCOVRS V.

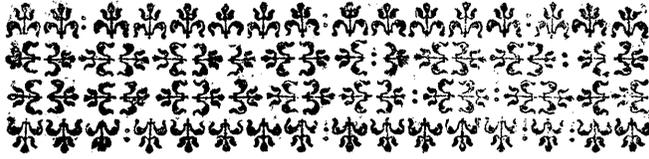
LEs Anciens escriuent, qu'Hercule & Acheloüs ayant querelle ensemble pour les nopces de Dejanire, en vindrent finalement aux mains. Là-dessus, ils ajoutent qu'Acheloüs ayant sous diuerses formes, & selon le pouuoir qu'il en auoit, assailly Hercule, prit finalement celle d'vn Taureau: Dequoy s'auisant Hercule, & retenant toujours la figure humaine, il se rüa de toute sa force sur cét Animal, auquel il rompit l'vne de ses cornes, ce qui affligea de telle sorte Acheloüs, que pour la recouurer, il fit vn present à Hercule de la corne qu'on appelle d'Amalthée, ou d'Abandonce

Cette Fable appartient proprement

aux entreprises militaires. Car les préparatifs de la guerre, faits par la partie qui deffend, & qui nous est representée par le fleuve Acheloüs, sont differens, & de plusieurs sortes. Quant à l'assailât, ses forces sont composées d'une armée nauale: mais pour le regard de celuy qui attend l'ennemy sur ses propres terres, l'on ne scauroit croire combien il a de choses à faire. Il luy faut tantost fortifier les places, ou les demanteler, tantost leuer des gens de guerre, & les appeller des champs aux villes, ou les mettre en garnison dans les principales forteresses; tantost faire des ponts tous nouueaux, & abatre les vieux, tenir l'Armee prestee, la pourvoir de viures, & les partager entre les soldats. Bref il ne manque iamais d'occupation, ny sur les riuieres, ny dans les ports, ny au creux des montagnes, ny a trauers les forests: Et ainsi au iour de la bataille il change de face pour en prendre vne autre toute nouuelle, dont il puisse faire espreuue. A la

fin, quand il a bien disposé toutes choses, & mis en estat ses preparatifs, c'est alors qu'il nous represente au vif la forme, & les beuglemens d'un Taureau, qui entre au combat. Or comme l'assaillant ne cherche qu'à donner la bataille, l'apprehension qu'il a de manquer de viures dans les terres de l'Ennemy, luy fait avancer son entreprise. Que si la bonne fortune veut qu'il gaigne la victoire par ses exploits aguerris, & qu'ainsi par maniere de dire il rompe vne corne à son Ennemy, il obtient alors que luy-mesme affoibly de reputation, & tremblant de peur, mette son salut en la fuitte, & se retranche en d'autres lieux fortifiez, & plus assurez, affin de s'y pourvoir de nouvelles forces. Par ce moyen, outre que la Ville demeure en la puissance du Vainqueur, le butin en revient aux soldats; ce qu'on peut tenir pour vne espee de corne d'Amalthée.





*Que de la Valeur precipitée s'ensuit
une fin lamentable.*

DISCOURS VI.



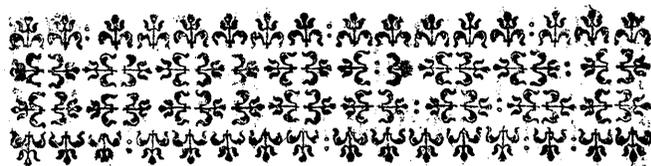
Les Poètes ont feint que Memnon fils de l'Auróre, signalé par les beaux faits d'armes, & par la grande estime que tout le monde faisoit de luy, s'en alla courageusement à la guerre de Troye ; où plein d'une fougue de ieunesse, & d'une ardeur trop precipitée de s'acquérir de l'honneur dans les combats, il osa deffier Achille, le plus valeureux des Grecs, de la main duquel il mourut. Comme on faisoit ses funerailles, l'on tient que Iupiter mesme en fust

touché de compassion , & qu'il fit paroître à son honneur, certains oyseaux extraordinaires , qui par leur chant sembloient regretter sa perte. L'on adjouste à cecy , que la statuë de Memnon , frappée des rayons du Soleil leuant, auoit cette propriété secreete, de faire ouïr ie ne sçay quelle voix lamentable, dont on ne pouuoit connoistre la cause.

Cecy se peut entendre de plusieurs ieunes hommes de grande esperance ; & dont c'est en vain qu'on se promet beaucoup de choses puis que le succez en est destourné par leur fin tragique , qui arriue lors qu'on y pense le moins. Mais tout cét excez de courage ne peut empescher qu'ils n'y laissent la vie , pource que la partie n'est pas égale. Cependant il n'y a personne que le regret de leur mort ne touche bien auant dans l'ame; d'autant que de toutes les disgraces des hommes, la plus deplorable & la plus sensible est celle, qui nous fait voir la fleur de la Ver-

tu coupee deuant qu'estre éclosé. Car ce premier âge n'ayant pas esté de si longue durée, qu'il ait pû engendrer de l'enuie, ou de la hayne, & ainsi apporter de l'allegement au dueil de la mort, ou du moins le moderer; de-là vient que les plaintes & les gemissemens, comparez à des Oyseaux funestes, ne volent pas seulement autour du tombeau de ces ieunes courages, mais que le regret qui s'en ensuit n'est pas si-tost effacé. Ce qui se remarque particulièrement en certaines occasions considerables, comme en la naissance des nouveaux troubles, & en celle des grandes reuolutions; Par où, comme par les rayons du Soleil leuant, cette perte se renouelle, avec vne deplorable memoire qui en reste à la Posterité.





Que l'argent est le nerf de la guerre.

DISCOURS VII.

EN tous les Conseils, où il est traité d'affaires d'importance, principalement lors qu'il y va du bien de l'Etat, & de sa conseruation il y a deux choses grandement considerables, qui sont l'execution du Conseil, & le vray moyen d'y paruenir. Car ce n'est pas assez que le Prince sçache discerner les bons aduis d'avec les mauvais; Il faut encore qu'il ait dequoy les faire reüssir vtilement, & avec adresse

D ij

durant la Paix ; mais encore plus en temps de guerre. Soit qu'on l'ait entreprise ; ou iustement, au à tort, tant y a qu'estant necessaire de la continuer heureusement, & de l'acheminer à sa fin avec ardeur de courage, le Prince en doit chercher les moyens, de peur que s'ils luy manquent vne fois, il ne manque aussi de bons succez, & qu'il ne se flatte vainement dans l'esperance de la Victoire. Par ces moyens se doiuent entendre les Forces, qui dependent si absolument de l'argent, que comme le corps ne peut subsister sans les nerfs, ny estre animé s'il n'a du sang, puis que selon l'Escriture, *C'est dans le sang que l'Ame a son siege*; Ainsi sans l'argent il n'y a point de commerce, point de vigueur, ny point de courage parmy les hommes.

*C'est luy, dont le pouuoir, qu'on ne scauroit
borner,*

*Oblige les Mortels à l'adorer sans cesse,
Luy qui charme les cœurs, & luy qui peut
donner*

La force, la beauté, le rang, & la Noblesse.

Les Grands du monde, qui ont à leur suite quantité d'Esclaves, le sont eux mesmes de leur argent. Il se les assujettit, quand il luy plaît, & en est seruy comme de ses Creatures. Les plus vaillans hommes luy cedent; & quelques victorieux qu'ils soyent, ils le reconnoissent pour leur vainqueur. Comme son empire est souverain à la guerre, on pose les armes où il est; on luy rend les places; on luy ouvre les portes des villes; les murailles tombent devant luy; les tours s'abaissent, & les fosses s'aplanissent. Il n'y a point pour luy de forteresse imprenable. On ne voit que d'os & qu'offrandes sur ses Autels, où il a des Adorateurs à milliers. Il transforme les amities en haines secretes, & les haynes en amities, qu'il destruit en vn moment, apres les avoir long temps cimentées. En vn mot, il fait changer de face aux choses du monde; & comme dit Plin, il sçait

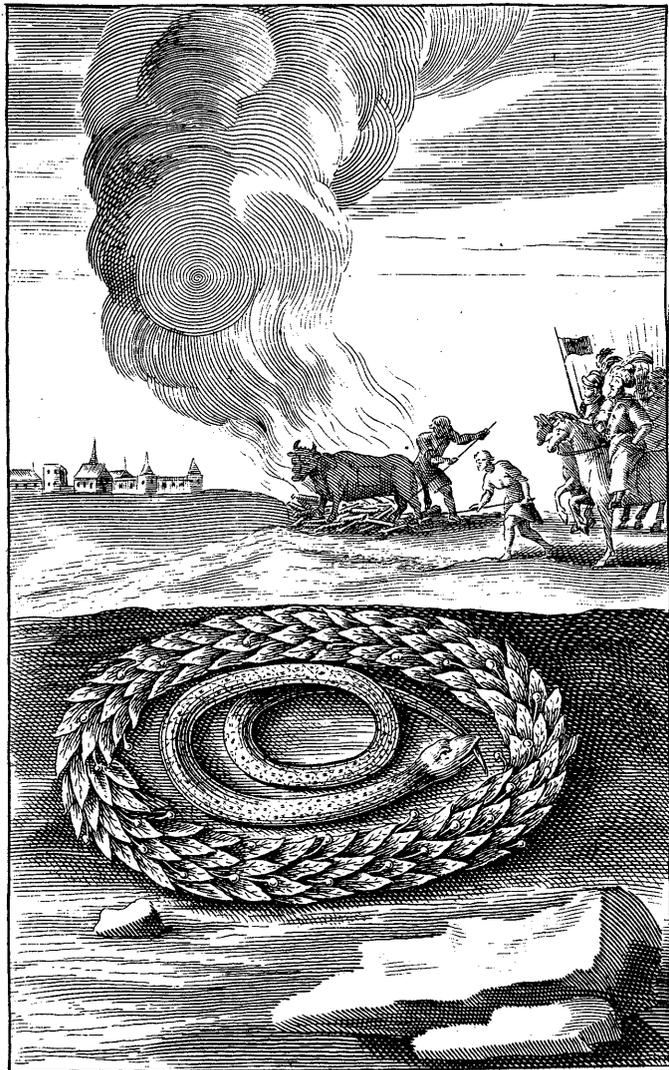
l'Art de faire des machines à qui rien ne
 resiste, & qui s'opposent à la violence des
 Elemens. Je trouue plaisante à ce propos
 la pensée de Menandre, qui pour enche-
 rir encore plus fort sur cette matiere; Lon-
 tiër, dit-il, que le Feu, le Soleil, la Terre, l'Eau
 les Vents, & les Estoiles, se peuuent nommer de
 puissantes Diuinitéz. Mais i'estime pour moy
 que l'Or & l'Argent sont encore plus puis-
 sans. Car si vous les auez chez vous, demandés
 hardiment; vous aurez tout à souhait; des mai-
 sons aux champs & à la ville, des valets de tou-
 tes les sortes, des riches meubles, des amis, des
 Juges, & des tesmoins; iusques-là mesme, que
 vo^z reduirez les Dieux à vous estre fauorables.

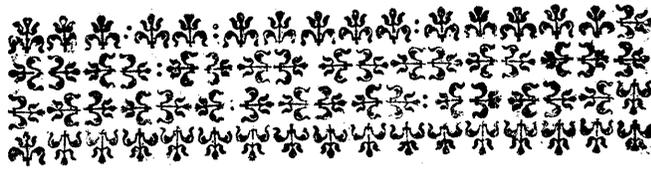
Philippe de Macedoine eut fort bon-
 ne grace, lors que certains Espions qu'il
 auoit enuoyez exprés pour voir vne
 Forteresse, qu'il desiroit assieger, l'ayant
 asseuré qu'elle leur sembloit imprenable;
 Et quoy, leur dit-il, les aduenües en sont-elles
 si difficiles, qu'un mulet chargé d'argent n'y
 puisse entrer? l'obmets ce beau trait de

T. Quintius, qui voyât Philopomen sans argent, bien qu'il eust d'ailleurs de tres-grandes forces de gens de cheval & de pied, se mit à dire par raillerie; *Que ce Capitaine avoit veritablement des mains & des cuisses, mais point de ventre;* Par où il faisoit allusion à l'argent, qui est le nerf de la guerre comme il nous est demonsté par cét embleme. Aussi ne fut ce pas sans sujet, que Demades pressé par les Atheniés d'armer sur Mer, & d'y mettre vne puissâte flotte; *Voylà qui est bon,* leur respondit-il, *mais cela ne se peut, si nous n'avons des finances.* Cette verité ne se pouvoit dementir, puis qu'asseurément l'Histoire & l'experience nous aprennent; *Que les grandes entreprises n'ont point de succez à faute d'argent; & que pour en avoir, les gens de guerre abandonnent souvent leur party, afin de se ietter laschement dans celui des Ennemis.* Car où l'esperoir de la paye & du butin les attire, c'est là qu'ordinairement leurs volontez & leurs courages se tournent.

Comme il est donc vray que le bon Pilote ne doit-i jamais se hazarder sur la mer, qu'il n'ait premierement mis ordre à s'ó equipage, & qu'il ne se soit pourueu de toutes les choses qui luy font besoin pour la nauigation; Il faut de meisme qu'auant que s'engager à la guerre, le Prince aduisé prenne bien garde s'il a de l'argent à suffisance; & qu'en suite de cela il compose son Armée de Capitaines experimentés, & de Soldars valeureux. S'il fait autrement, ou toutes les maximes de la guerre sont fausses, ou il est à croire que ses entreprises ne peuuét que reüssir inutilement. Ainsi n'y ayant point de force dans les Armées, que l'Argent n'appuye, & qu'il ne soustienne, c'est la principale munition, dont vn Arsenal doit estre fourny. Quelques puissans que soient les autres ressorts, il n'en est point de plus fort, que celuy-cy, pour faire ioüer les machines de Mars; Et peut-on bien dire, qu'encore que le fer soit vn Metal qui luy est pro-

pre, il n'agit point neantmoins, si l'or ne le fortifie. Tel est l'aduis de Thucydide, de Xenophon, & de Procope, qui disent tous d'un accord: *Que les despenses qu'on fait à la guerre donnent la victoire: Que l'Argent & le Conseil en sont les Dieux; Que sans ces deux choses, un Capitaine, pour grand qu'il soit, ne peut ny accroistre son estime, ny maintenir son autorité, puis que l'une & l'autre ensemble donnent des Palmes aux Soldats, & des Couronnes aux Conquerans.*





*Des mauvais Conseils ; Et que ceux
qui les donnent s'en trouvent
mal.*

DISCOURS VIII.

PUIS que les euenemens
des choses ne dependent
nullement de nous, & ne
sont point en nostre pou-
voir, il ne faut pas que
nous prenions en mauuaise part, s'il ar-
riue quelquefois que les conseils qu'on
nous a donnés à la bonne foy, s'oppo-
sent à nos desirs, & ne respondent pas à
nostre esperance. Car ce n'est pas vne ma-
xime Chrestienne, que d'attribuer au ha-

zard tous les fuccez , ou contraires, ou favorables. puis que ce qu'on appelle Fortune, n'estant qu'une chose imaginaire, elle n'a par consequent aucun Empire sur les actions humaines : Ce qui me fait dire avec Camerarius ; qu'asseurement c'est se tromper soy mesme , & se laisser abuser aux autres, que de ne s'attacher qu'à ce qui peut apparemment arriver ; au lieu de s'estudier à des conseils honnestes, louables, & serieux , auxquels soient jointes en mesme temps des actions genereuses , & dignes d'un homme d'honneur : laissant l'evenement à Dieu seul, puis qu'autre que luy ne peut parfaitement produire le bien , ny de stourner le mal.

Or pource qu'en matiere de conseils on laisse souuent l'Honneste pour suivre l'Vtile , ou l'interest propre ; il ne faut pas s'estonner si l'issuë en est mauvaise. Comme au contraire, quelquefois il s'en ensuit vne bonne d'un mau-

uais conseil ; On ne doit pas le louer
pourtant , ny blasmer non plus vn
excellent aduis, si le succez n'en est point
à nostre contentement. La raison est,
pource qu'il peut aduenir que ceux qui
conseillent bien les autres, soient trom-
pez tous les premiers, par des accidens
inopinés, ou par vne mauuaise con-
juncture, qui lors qu'on y pense le moins,
s'entre-melle fortuitement, & se rencon-
tre dans les affaires. Syramnés le Per-
sien le voulut ainsi donner à entendre,
lors qu'interrogé par vn de ses Amis ;
pourquoy ses entreprises, quoy qu'ex-
cellentes, luy succedoient avec si peu d'a-
uantage ? *C'est*, respondit-il, *que ie suis*
maistre de mon Conseil ; Et que de l'euene-
ment la Fortune est la maistrresse. Mais
quoy qu'il en soit, la chose du monde
qui me semble la plus iuste, c'est que le
mauuais conseil tourne à la ruine de ce-
luy qui le donne : Aussi arriue-t'il ainsi
d'ordinaire & l'experience nous ap-

prend, Que de toutes les fourberies & les intrigues que font les méchans pour la ruine d'autrui ; la fin en est toujours tragique pour eux. Car bien que des conseils teméraires & malicieux la face en soit agreable, le reuers pourtant en est hideux, comme il se verifie par diuers exemples des saints Escrits, & de l'Histoire prophane. Telsmoin Ammon fils de Dáuid, qui se trouue fort mal à la fin du pernicious conseil que luy donna Ionadab, de prendre à force sa Sœur : Telsmoin Aman, qui pour auoir esté d'auis de perdre generalement tout le peuple Iuif, en porta la peine qu'il meritoit, & fut luy-mesme pendu au Gibet, qu'il auoit fait dresser pour Mardochée ;

Telsmoin ce Perille inhumain,
Cet Enemy de la Nature,
Inuenteur du Taureau d'airain,
Où luy tout le premier fut mis à la torture.
 Et telsmoin encore cet Arnutius Pa-

terculus , dont il est parlé dans Camerarius ; qui remarque qu'il fut condamné luy-mesme à estre mis à l'espreuve du Cheualet de cuiure , qu'il auoit malicieusement inuenté, pour y faire exposer les Innocens, aussi-tost que les coupables.

P'obmets quantité d'autres exemples de cette nature , & il me suffit de dire en vn mot touchant cét Embleme ; Que la Iustice diuine ne laisse iamais impunis les pernicious conseils, non plus que ceux qui les donnent pour la ruine des gens de bien. Dequoy nous est vn Symbole ce que les Naturalistes ont dit des Serpens ; lesquels si l'on enferme dans vn Cerne de Bethoine , ils n'en peuuent sortir, & s'entretüent enfin , à force de se picquer , & de se mordre. Où il est à remarquer, que la Prudence , dont le Conseil fait vne partie , est denotée par ces Animaux , que le Sauueur mesme

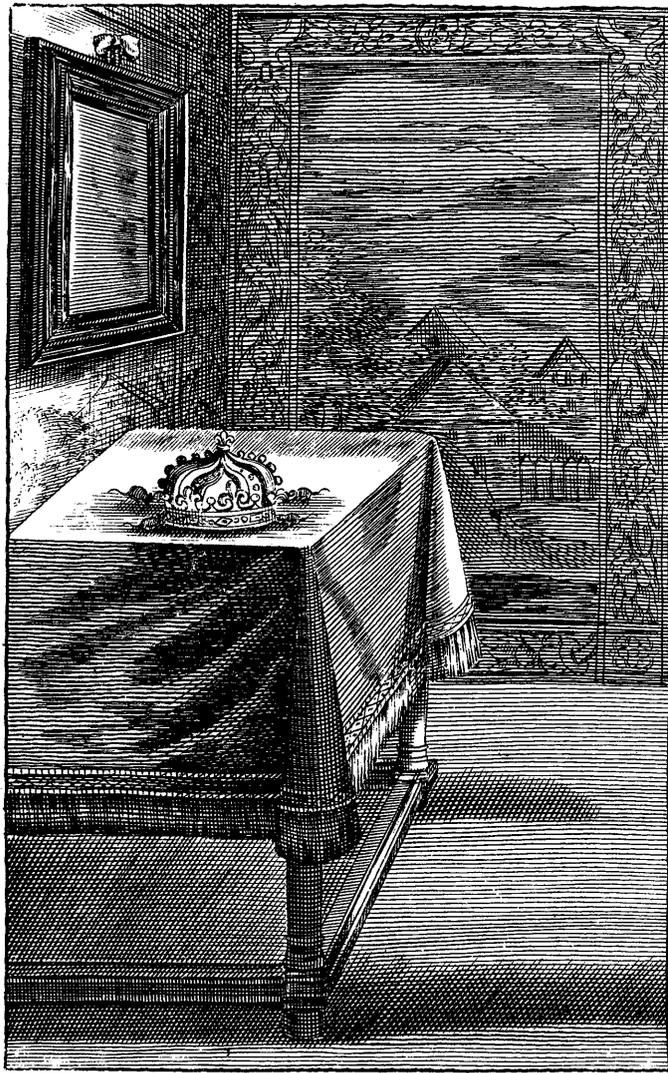
appelle Prudens, lors qu'il nous commande de les imiter. Il se faut souuenir neantmoins, que les Esprits artificieux, couurent souuent leur fourberie du nom de Prudence & s'en donner soigneusement garde.

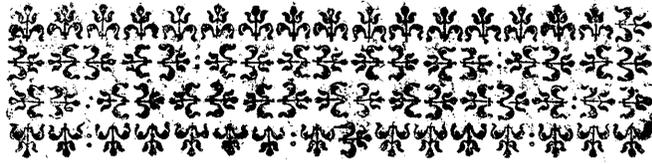
*Car ces hommes malicieux,
Dont le souuenir est infame,
Dardent de la langue Et des yeux
Le venin qu'ils couuent dans l'ame.
Ils apprennent de leur malice
L'art de colorer l'Iniustice
D'un beau pretexte d'equité,
Et c'est aux ames les plus nettes
Que ces Monstres d'iniquité
Dressent des embuches secrettes.*

Il est vray que les Bons ont dequoy se consoler de ce costé-là, veu que par vn iuste iugement de Dieu, il arriue d'ordinaire, que les méchans, qui par leurs intrigues, & par leurs mauuais conseils
conspirent

conspirent la perte de leur prochain ,
se perdent enfin eux-mesmes : Ce qui fait
dire à bon droit à Salomon ; *Que l'hom-
me qui croira faire vne fosse , pour y prendre
un autre , y tombera le premier dedans , &
que celuy qui remuera la pierre , y choppera
contre.*







*Que les Flateurs sont contagieux
aux Princes.*

DISCOURS IX.

LON ne peut mieux com-
parer la Flaterie qu'à cer-
tains breuuages que don-
nent les Charlatans, qui
semblent delicieux à ceux
qui les prennent, & qui ne laissent pas
toutesfois d'auoir des qualitez veneneu-
ses. Elle est comme le miel d'Heraclee,
que les Naturalistes disent estre doux à
la bouche, & amer au cœur. Ou pour
la mieux definir, C'est vn poison agrea-
ble au goust, & nuisible à la vie: c'est en
vn mot vne Maladie attachée à l'Amour

propre, & contagieuse à tous les hommes en general. Mais elle l'est surtout aux grands Princes, & se glisse insensiblement par l'oreille, iusques au fonds de leur ame, d'où il est souuent bien difficile d'effacer les impressions que les Flateurs y ont faites. Car comme il est vray qu'ils tournent en habitude la disposition naturelle qu'ils ont à ce Vice; aussi est-il certain que de la façon qu'ils le pratiquent, c'est leur coustume de preoccuper l'esprit des Grands par leurs persuasions, & d'vser de faux rapports, comme de fermes colonnes, pour esleuer leur fortune sur la ruine d'autruy. Il est donc bien iuste, non seulement que les Princes se donnent garde de cette engeance d'hommes artificieux & nuisibles; mais qu'à l'exemple de Vespasien & de Titus, ils ne les souffrent aucunement, & qu'ils leur deffendent la Cour, comme fit autrefois Domitian, qui voulut qu'on les bannist de Rome, disant que c'estoit les irri-

ter que de ne les punir point. Pour cette
mesme raison, Diogene les comparoit
au Corbeau, & n'y trouuoit point d'au-
tre difference, sinon que le Corbeau
mange les morts, & le Flateur, les vi-
uans. Sur quoy l'on peut dire encore,
que comme il y a des serpens qui ont
leur venin à la queuë; le Flateur de mes-
me porte le sien à la langue, *qui est beau-
coup pire*, dit Saint Augustin, *que le glaive
du Persecuteur*. L'Histoire raconte à ce pro-
pos, que l'Empereur Sigismond ayant
pris garde qu'il y en auoit vn à sa Cour,
qui osoit bien l'esgaler aux Dieux, luy
couurit la iouë en mesme temps, & luy
deffigura le visage. Ce que le Flateur ne
pouuant souffrir, & s'estant mis à luy di-
re; *Pourquoy mesgratignez-vous ainsi, Sei-
gneur? Mais toy*, luy respondit l'Empe-
reur, *pourquoy me mords-tu?* On tient
que Iustinian en fit de mesme, & qu'He-
liogabale se lassant enfin de se voir assie-
gé d'vne troupe d'Importuns, qui ne

s'estudioient qu'à le flater, leur ioua ce plaisant tour. Il leur fit vn iour vn festin de viandes peintes, & voulut que pour dessert, on respondist sur la table quantité de mouches, de grenouilles, & de scorpions. Il se mit à les railler là-dessus, leur disant, qu'ils fissent bonne chere, & que les feintes louanges qu'ils luy donnoient meritoiét bien ce traitement. En effet il ne pouuoit mieux représenter la Flaterie que par ces animaux differans; dont les vns se nourrissent de miel, & ne laissent pas toutesfois d'auoir vn aiguillon bien picquant: les autres ne se font ouïr qu'au Printemps, avec vn bruit insupportable à tous ceux qui les escoutent; & les derniers, lors qu'on s'en défie le moins, dardent par derriere des traits venimeux, dont ils nous blessent iusques au sang.

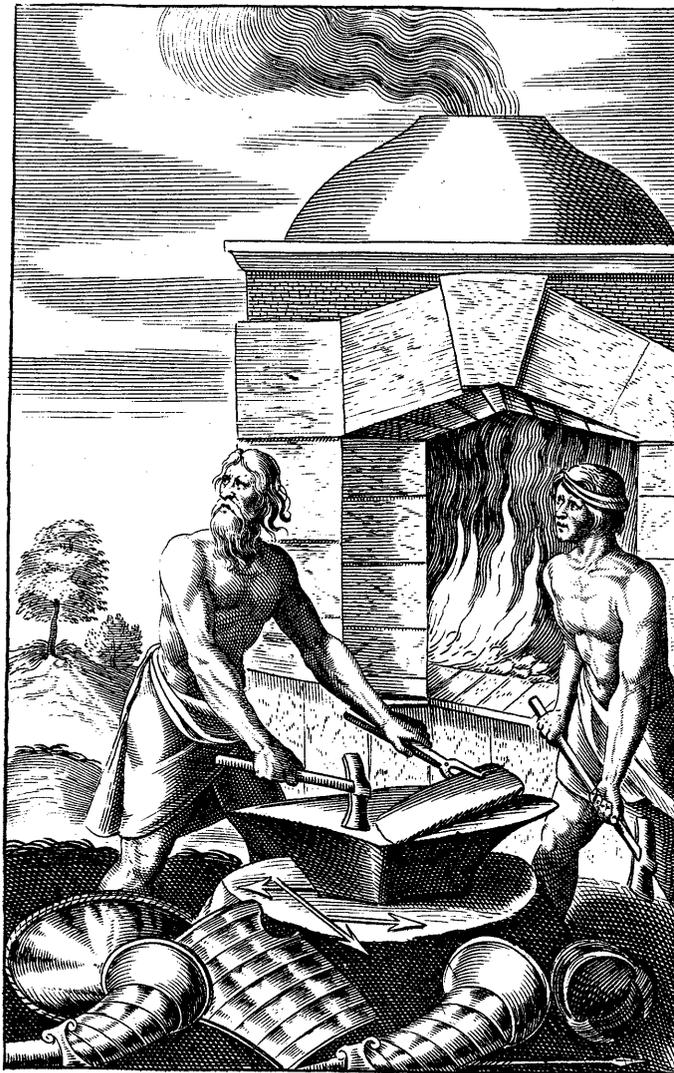
S'il y a donc quelque chose qui nous doie faire hayr la Flaterie, c'est la secrette malignité, qui sous vne belle appa-

rences s'atache à cette imperfection, qu'Epitete n'appelle pas sans fuiet la peste de l'Amitié: ce qui fait dire au mesme Auteur; que comme le Loup ressemble au Chien en quelque façon; ainsi le Flateur a ie ne scay quoy de specieux & de semblable à l'Amy. Vne lâche complaisance authorise pour vn temps la pluspart des hommes de cette nature. Mais ils se ruinent enfin, & leurs faux rapports vne fois reconnus, les font bannir honteusement de la Cour des Princes. Aussi comme il leur importe grandement de n'adjouster foy qu'à des personnes qui ne leur déguisent iamais la verité, il faut qu'ils prennent bien garde de ne point croire de leger tout ce qu'on leur dit, de crainte que tels rapports ne les entretiennent dans la deffiance, & ne leur soient dommageables. C'estoit en cela particulierement qu'on admiroit la Vertu de Iean Albert Roy de Poloigne, qui ne pouuoit souffrir qu'on luy rappor-

est aucune chose, si on ne la soustenoit en mesme temps deuant celuy que l'on accusoit. L'Empereur Licinius, biē que peu loüable d'ailleurs, le fut neantmoins, en ce qu'il haïssoit mortellement les Flateurs, & qu'en ayant vn iour remarqué quelques-uns qui luy comptoient des merueilles, touchant les moyens d'acrostre le bien public, quoy que neantmoins eux mesmes le diminuassent, les nomma tout haut, les vers & les souris de sa Cour. Et à vray dire, il auoit raison de les appeler ainsi. Car comme les vers qui s'engendrent dans les habits, gastent la matiere qui leur a donné naissance; Et comme il n'est point d'endroit dans vne maison, où les rats & les souris ne trouuent moyen d'entrer, afin d'en emporter les provisions & de les cacher dans leurs trous; les Flateurs de mesme fouillent & furettent iusques dās les plus secrets recoins des Palais des Princes, qu'ils infectent de leur venimeuse cajolerie; Et où viuans dans

l'oisiveté, ils rongent la meilleure substance du public, & ostent aux gens de bien les commoditez & les recompenses, qui leur sont legitimement deües.

Par cét embleme donc se doiuent entendre les Flateurs, qui s'insinuent secrettement à la Cour des Prinçes, où ils entrent en fouris, & où tels que ces Animaux, ils font d'estranges dégats, depuis qu'on les y souffre vne fois. A quoy les Grands peuuent difficilement mettre remede, s'ils ne s'estudient à discerner les vrais Amis d'avec les Flateurs. C'est le conseil que donne Seneque, lors que parlant de tels hommes artificieux: *Gardez-vous bien, dit-il, de vous y fier, de peur que s'ils ne vous trahissent, vous ne vous trahissiez insensiblement vous mesmes. Car la flaterie a cela de particulier, qu'encore que nous nous en defendions, elle ne laisse pas de nous plaire. Et en vn autre endroit il adjoûte; Qu'elle a beaucoup de rapport avec l'Amitié; mais qu'en nous chatoüillant elle nous blesse.*





*Q'on ne doit point se iouïr aux
Grands.*

DISCOVRS X.

LA Fable raconte que Iupiter voulant punir l'insolence & l'extrême cruauté des Cyclopes, les confina premièrement dans le Tartare, avecque dessein de les y tenir enfermez à perpetuité; Mais qu'il arriua depuis, que la Terre luy fit trouuer bon de les deliurer de cette prison, pour s'en seruir à forger des armes, & des machines à son vsage.

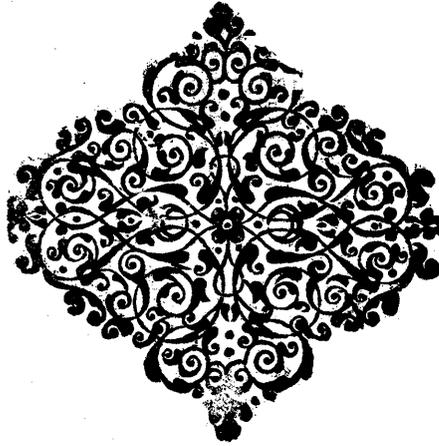
La chose ne fut pas si tost accordée, que les Cyclopes se mirent à leur deuoir, & à preparer des dards, & tels autres instrumens de terreur, avec vne continuelle fatigue, accompagnée d'un bruit estrange, & qui sembloit menacer toute la race des hommes. Quelque temps se passa là-dessus, à la fin duquel il auint vn iour que le Pere des Dieux se mit en colere contre Esculape fils d'Apollon, pour auoir par ses medicamens redonné la vie à vn mort. Or d'autant qu'il n'osoit point faire éclater sa passion, pour le peu de sujet qu'il auoit d'estre fasché d'un acte si charitable & si signalé, il enuoya secretement contre luy les Cyclopes, qui ne faillirent point à l'heure mesme de s'en depescher à coups de fleches; ce qui fascha si fort Apollon, que pour se venger de cette offense, il recourut comme eux, à ses dards; si bien que Iupiter n'y apportant aucun obstacle, il les

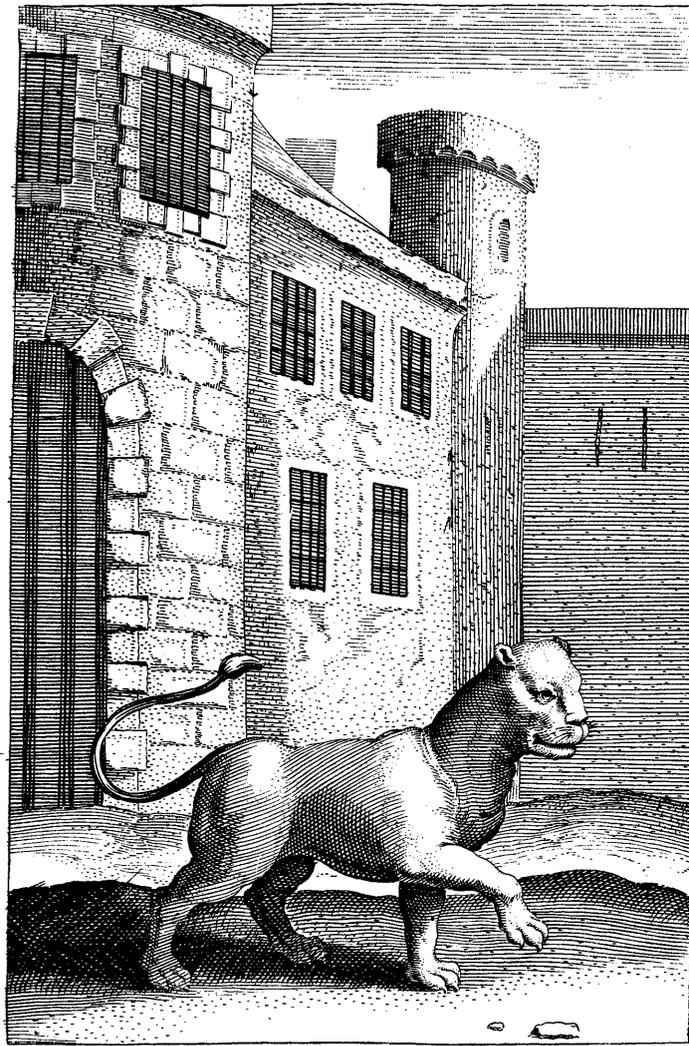
tua tous l'un apres l'autre.

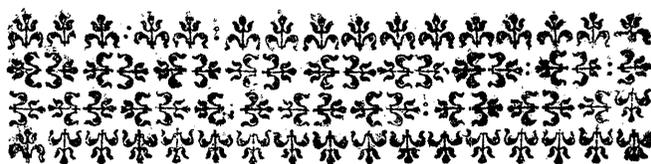
Cette Fable semble regarder les actions des Roys, la coustume desquels est de punir d'abord d'un rigoureux chastiment les malversations de leurs Officiers, en les demetant de leurs charges, quand ils s'y comportent avec vne feuerité qui degenere en barbarie. Mais apres les auoir ainsi traitez, ils s'auisent quelquefois de les remettre en leur premiere dignité, induits à le faire par vn conseil qui vient de la Terre, c'est à dire, qui est de foy des-honneste, rempant, & tiré de l'interest particulier qui leur en reuiet; ne se souciant nullement que l'execution en soit exacte & feuerie, pourueu que le gain l'accompagne. Ceux-cy cependant, qui sont cruels de leur naturel, & qui le deuiennent encore plus par leurs dernieres disgraces, n'oublient rien de tout ce que la diligence peut

requerir de telles affaires, ne sçachant que trop ce que l'on attend de leurs poursuites. Or comme ils sont peu rusez à se mettre en grace, & trop ardens à l'acquisition d'une nouvelle faueur; Il aduient quelquefois à leur perte, que prenant langue des signes secrets, ou des commandemens incertains que fait le Prince; ils passent outre en l'execution d'un acte odieux; ce qui est cause que les Princes effaçant la hayne du fait, & bien asseurez de n'auoir iamais faute de tels instrumens de meschancetez, les abandonnent entierement, & les laissent entre les mains des parens, ou des amis de ceux qu'ils ont maltraitez: Et voila comme ils sont faits la proye des accusations, & des inimitiez du peuple; tellement qu'on peut bien dire d'eux, qu'ils meurent trop tard, & non pas à tort, tandis qu'en leur particulier les Souuerains

font bien aises des applaudissemens &
des acclamations que le public leur en
donne.







De la patience dans les tourmens.

DISCOVRS. XI.

L'ANCIENNE Histoire ne peut assez admirer la Courtisane Lionne, & nous la represente dans les tourmens pour vn exemple de Patience, qui se peut nommer incomparable, puis qu'il est au delà de toute merueille. Elle estoit maistresse d'Harmodius, & d'Aristogiton, ieunes Gentils-hommes Atheniens, qui pour secouïer le joug de deux Tyrans qui les opprimoient, conclurent entr'eux de les mettre à mort; comme en effet ils en

2. Partie. E

tuèrent l'un, qui estoit Hipparchus, & manquèrent l'autre, qu'on appelloit Hippias. Ainsi leur entreprise estant descouverte on se saisit de Lionne, qu'on mit aussitost à la torture, pour luy faire descouvrir, s'il estoit possible, tout le dessein des Conspirateurs. Mais de quelques violans supplices dont on vſât, pour la contraindre à dire la verité; on ne pût jamais arracher d'elle la moindre parole; si bien qu'elle mourut ainsi resoluë, au milieu des gesnes & des tourmés, dont les Bourreaus se lasserent. Les Atheniens cependant donnerent des applaudissemens à ce courage invincible; & comme cette action n'estoit pas commune, aussi en voulurent-ils laisser à la Posterité quelque marque extraordinaire. Car pour empêcher que le Temps n'en effaçât la memoire, ils firent eriger publiquement vne Lionne de bronze, & voulurent qu'elle n'eust point de langue. Cét exemple de Constance est miraculeux, à vray

dire, & ce n'est pas sans raison, que Tertulien dans son Apologetique s'en sert comme d'un fort aiguillon, pour inciter les Chrestiens au Martyre. Aussi le deuoient-ils bien souffrir, puis qu'en ce temps là il se trouuoit des femmes, qui pour vn petit suiet s'y exposoient volontairement. Telsmoin celle cy, qui pour n'estre forcée par la violence de la douleur, à rien descouurir au preiudice de ses Amans, se couppa la langue, & la cracha droit au visage du Tyrann qui la persecutoit.

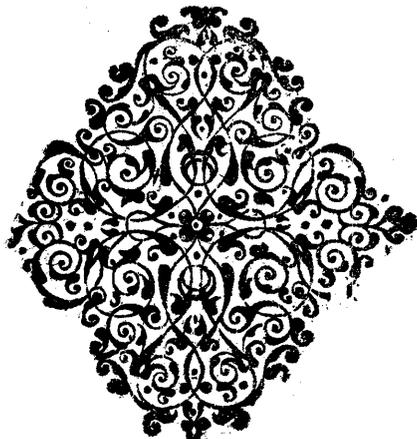
A cét exemple de Lionne est presque semblable celuy du Philosophe Anaxarque. Cét excellent homme, natif d'Abdere, ville de Thrace, & disciple de Democrite, estoit si bien dans l'esprit d'Alexandre, que ce grand Prince prenoit vn extrême plaisir à s'entretenir avecque luy. L'ayant pour cét effet inuité en vn festin

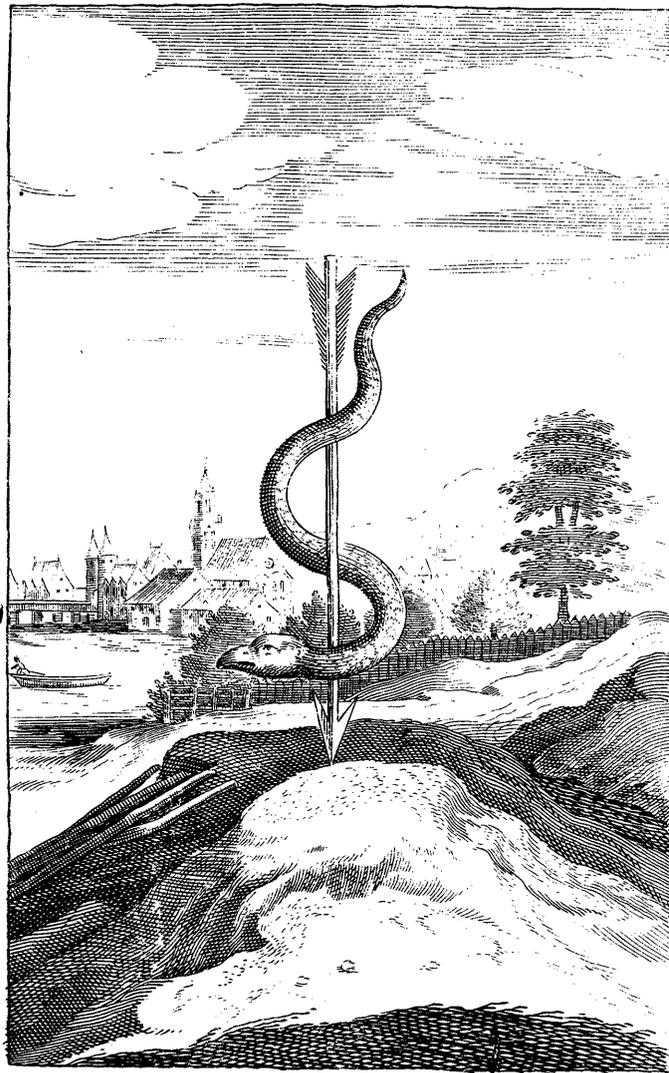
solennel , où les plus Grands de sa Cour estoient ; il luy demanda ce qui luy sembloit de ce banquet. A quoy Anaxarque fit responce , que tout y estoit splendide ; mais qu'il y manquoit la teste d'un Satrapé , & ce disant il regarda Nicocreon. Luy cependant s'offença fort de cette parole , & la dissimula neantmoins vn assez long-temps. Mais enfin après la mort d'Alexandre , Anaxarque s'estant mis sur Mer , fut jetté par la tourmente en l'Isle de Chipre. Nicocreon fut incontinent aduertiy de sa venue ; Et pour se venger de l'affront qu'il auoit receu de luy , il l'enuoya prendre en mesme temps , & commanda qu'on eust à le mettre dans vn mortier de pierre , pour y estre pilé tout en vie. La plus grande confiance qu'on scauroit auoir au milieu des supplices , Anaxarque l'eust en endurent celui-cy. Les coups ne l'estonnerent non plus que les menaces ; & quoy que son éloquence eust pû flechir son persecu-

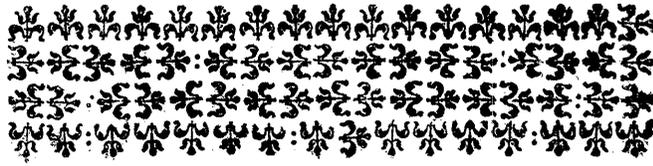
teur, il n'en vfa neantmoins que pour luy reprocher fa perfidie, & fon extrême cruauté. Ce que le Tyran ne pouuant fouffrir, il commanda que la langue luy fût couppée. Mais Anaxarque le preuint; & fe la couppant luy-mefme, *Tien*, luy dit-il, en la crachant contre luy, *Voyla qui n'est pas de ta iurisdiction*. Mais la principale force de fon raifonnement fut dans ces grandes paroles, *Pile tant que tu voudras Tyran, tu n'advances rien pour tout cela. Ce n'est pas Anaxarque que tu bats en ruine, c'est fa prifon que tu demolis*. Ce qu'il ne pouvoit dire apparamment, fans auoir vne parfaite connoiffance de l'immortalité de l'Amc, à comparaifon de laquelle le corps ne luy sembloit autre chose qu'une prifon d'argile & de bouë. En quoy, fi ie ne me trompe, ce qu'il y a de merueilleux, eft, que cette verité prononcée par la bouche d'un Payen, ne s'accommode pas mal à celle que nous enseigne l'Apoftrc Sainct Paul, quand il

die, *Que le thresor de nostre ame est caché dans un vaisseau de terre.* Or de ce qu'Anaxarque appelle son corps vne prison, il ne faut pas inferer, que son sentiment fut tel que celuy qu'eurent depuis quelques Philosophes, qui se persuaderent follement, que le corps estoit en effet la prison de l'ame, qu'ils disoient estre créée la premiere, comme Platon se l'imaginait. Origene & les Priscilianistes en disoient autant, & soustenoient par escrits que les Ames n'estoient enfermées dans les cachots du corps, que pour punition des pechez qu'elles auoient commis, comme il se verifie par vne lettre que S. Leon Pape en a écrite. Mais selon le sentiment du Philosophe Anaxarque, le corps s'appelle à bon droit la prison de l'ame; pource qu'il l'embarasse bié fort, & qu'il en est par maniere de dire, & la closture, & la garde. La Sapience nous l'enseigne ainsi, quand elle assure, *Que le corps corruptible apensantit l'Ames; & pour*

la meſme raiſon , le Sauueur du monde
recommendant à ſes Diſciples la reſolu-
tion & la conſtance dans les tourmens ;
Ne craignez point , leur dit-il , *ceux qui*
peuent tuer le corps , & non pas l'ame ; mais
aprehendez pluſtoſt ce qui donne la mort à
l'une & à l'autre.







Qu'il faut se haster bellement.

DISCOVRS XII.

DANS les affaires espineuses, non plus que dans celles qui ne souffrent aucune difficulté, il ne faut iamais aller trop viste, ny aussi trop lentement. Cela veut dire, qu'en toutes les choses que nous desirons d'acheminer à leur fin, il est necessaire d'y tenir vn milieu; autrement c'est ioüer à tout perdre, que de fuir la Moderation, pour se jetter dans l'excez. Le dommage qu'en reçoient les esprits violens ne peut estre mis en doute, puis qu'il se voit par espreuue, qu'en la Vertu mesme les extre-

mités font bien fouuent vicieufes. Les Atheniens le creurent ainfi, quand ils bannirent de leur Ville le fage Aristides, pource qu'il leur sembloit trop ponctuel à rendre la Iustice. Ceux d'Ephefe en firent autant à Hermodore; & ce fut pour le mefme fujet, qu'en la feconde guerre Punique les Romains associerent à T. Varron le grand Paul Emile, afin que par fa prudence, & par fon âge raffis, il refroidist l'ardeur violente de fon Compagnon, qui estoit ieune & fougueux; comme Fabius Maximus arrefta iudicieufement celle de Marcellus.

Cette Moderation dont ie parle icy, fe doit non feulement obseruer au fait de la guerre, mais encore en matiere d'estude. Car comme les Plantes font estouffées par vne trop grande abondance d'eau; au lieu qu'elles prennent nourriture, & s'en portent mieux, si elles font mediocrement arroufées;

Ainsi les esprits qui estudient avec excez, s'affoiblissent par le travail, & se fortifient par le relâche. A faute d'en prendre, quand il en est besoin, il leur arriue souuent comme aux Rossignols, qui se tuent à force de chanter; pour où ils esprouent à leur dommage la verité de cette maxime, Que les choses violentes ne sont iamais de longue durée. Et à vray dire, les plus excelens Maistres gastent souuent leurs ouurages, lors que pour les mettre au poinct où ils les desirent, ils s'obstinent d'y apporter plus de soin & plus d'assiduité qu'il ne faudroit; Ce qui m'oblige à croire; qu'à force de repasser sur vne piece acheuee, vn Peintre qui penseroit faire vne Venus, pourroit bien faire vn Satyre. Ainsi lisons nous qu'Appelles ne consideroit les tableaux de Protogenes, que comme des ouurages d'un prodigieux travail; sans que toutesfois il les louât, pource, disoit-il,

qu'il ne pouuoit oster la main de dessus la toile ; voulant donner à connoistre, par là, qu'une trop grande diligence luy estoit nuisible. Le renommé Fabius en disoit autant des Harangues de Socrate, & c'est le mesme sentiment qu'ont eu les anciens Autheurs, tant il est vray, qu'aux exercices, soit du corps, soit de l'esprit, & generalement en toutes les choses du monde, il y a ie ne sçay quelles limites, au delà desquelles il est impossible d'aller, à moins que de se laisser cheoir dans le precipice.

*L'homme qu'un effort insensé
 Porte plus loing que la carriere,
 Se voit bien souuent deuanté
 Par celuy qu'il laisse derriere.*

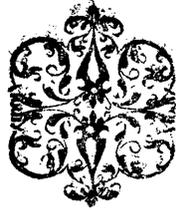
Ce n'est pas pourtant qu'en certaines choses ie veuille blasmer la promptitude: Au contraire ie l'approuue fort, pourueu qu'on y apporte quelque sorte de temperament ; & que pour aller trop

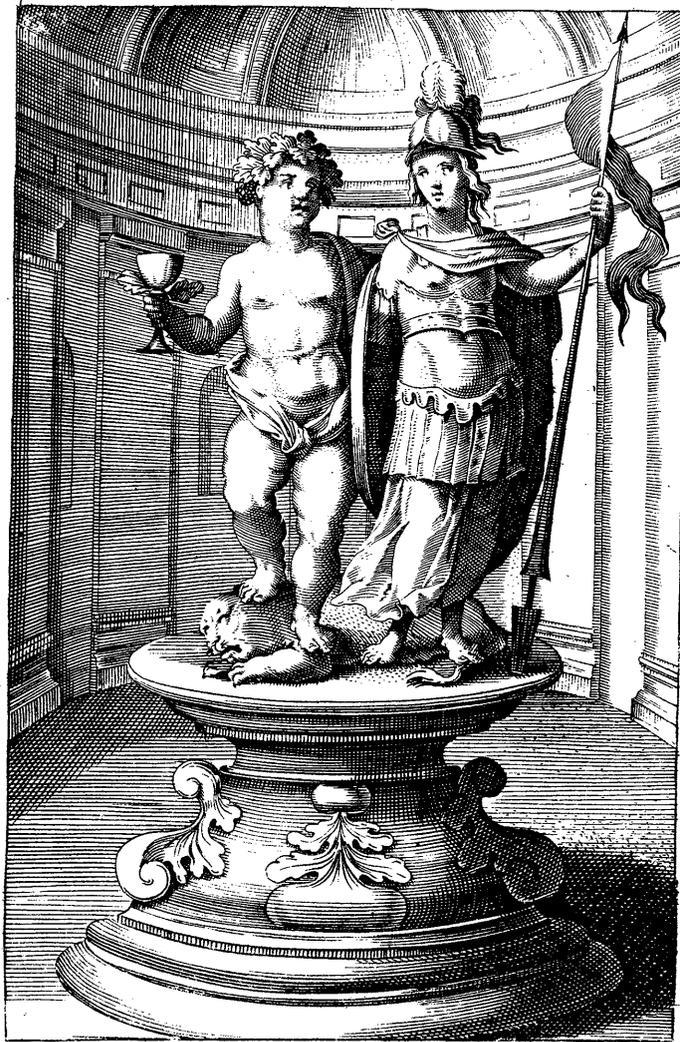
viste dans vne affaire , il ne la faille point recommencer. En tel cas ce qu'on appelle Diligence est proprement precipitation , qui n'est rien moins que cette vistesse moderée , dont i'entends parler icy. L'Empereur Auguste l'a iudicieusement comprise dans ces deux mots *Haste toy bellement* , dont il se seruoit comme de deuise , & par escrit & de viue voix. Par où , ie m'asseure, il vouloit monstrier , Qu'en matiere d'affaires il falloit ioindre la promptitude à l'industrie , & la Moderation à la diligence , qui sont deux contraires, d'où se forme ce qu'on appelle *Matu-rité*. Le grand Virgile vse à peu pres de ce terme , lors qu'il introduit Neptune , qui commande aux vents de se retirer ; mais de telle façon , que ce soit comme en fuyant sans violence , pour ne point incommoder la flotte d'E-née. Cette sorte de promptitude ne peut mieux estre representée que par

les deux marques hyeroglyphiques qui font le fujet de cét Embleme. Car on ſçait bien que le dard en eſt vne de viſteſſe , & que la Remore en eſt vne autre d'empêchement & de tardiueté ; Ce que quelques-vns ont encore ſignifié par vn Dauphin enlacé à vne Ancre , comme il ſe voit par la Marque d'Aldus , excellent Imprimeur. A quoy i'adiouſte ſur le meſme ſujet , que Paul troiſieſme, Souuerain Pontife , auoit pareillement pour Deuiſe vne Remore & vn Dauphin attachés enſemble.

Cét Embleme ſe peut encore fort bien appliquer, à ceux que la viuacité de leur eſprit pouſſe comme vn trait à l'eſtude des Diſciplines honneſtes ; Mais qui dans le milieu de leur courſe ſont arreſtés, ou par l'amour des biens de la terre, ou par celle de quelque Maïſtreſſe, qui leur donnât dans la veuë leur oſte à l'inſtant la liberté, & les empêche d'aller plus

avant dans les actions vertueuses; En cela semblables à la Remore, qui n'est, selon Plin, qu'un fort petit Poisson, & qui ne laisse pas toutesfois d'estre sur la Mer un grand obstacle à la route du Navire.







*Que le vin pris sobrement aiguise
l'esprit.*

DISCOURS XIII.

L me seroit aisé de prouuer par diuers endroits de Cicéron, de Lactance, & d'Eusebe, que les Anciens donnoit de l'encens, & attribuoit des honneurs Diuins à tous ceux généralement à qui la race des hommes estoit obligée de quelque bien-fait. Mais il me suffira de dire, que la plus-part des Dieux de cette nature ont eu de mesme Autels, & de mesme Temples. Tels ont esté Cerés & Neptune, pour mostrer que presque toutes les viandes sont insipide sans sel: Tels Hercule & les Muses, d'autant que ce Heros inuincible apprit à Euandre l'usage des lettres: Tels Mercure & Venus, pource

2. Partie.

G

que les charmes du discours contribuent infiniment aux douceurs du Mariage; Tellesencore la Deesse de la Persuasion, & les Graces, à cause du merueilleux pou- uoir qu'elles ont de faire obtenir aux Amans ce qu'ils desirent avec passion; Et tels pareillement Bacchus & Minerue, tous deux compris dans cet Embleme, & que les Anciens adoroient ensemble, afin de monstrer par là, que le vin n'aigui- se pas seulement l'esprit, mais qu'il au- gmente beaucoup la Prudence, si on le prend sobrement. Car comme dit Pline, *il fortifie la chaleur naturelle; & par une vertu secrette il inspire dans le sang ie ne sçay quelle vigueur, qui passe à l'entendement.* Platon raporte le mesme dans son second liure des Loix, où il appelle le vin *une flam- meche à l'esprit, & une amorce à la Vertu.* Telestencore le sentiment d'Aule-Gelle, qui pour corriger ce mesme passage, qu'un Ignorant auoit mal expliqué; *Le diuin Platon, dit-il, en quelques endroits de*

ses ouvrages, où il parle en faueur du vin, n'entend pas louer cette infame yuognerie, qui est la ruine de l'esprit, & la mort de la memoire, mais bien cett. hōneſte liberté qu'on prend d'en boire quelquefois en compagnie, vn peu plus que de couſtume. D'où il s'enſuit, adiouſte il, que l'on en comprend mieux l'intention d'autruy, qu'on s'en expliquer plus nettement. & que la viuacité de l'ame en eſt augmentée. En effet, comme il y a dās le bon vin certains eſprits vigoureux qui agiſſent inſenſiblement, il ne faut pas ſ'eſtonner, s'ils tirent le nôtre de l'aſſoupissement où il eſt, pour le mettre dans vne belle agitation; ny trouuer eſtrange non plus, que cette aimable liqueur, pourueu qu'on n'en abuſe point, deſlie la langue, au lieu qu'elle a de couſtume de la nouier, quand on en prend par excez. En vn mot, il eſt bien certain que Bacchus, ſi l'on ne l'irrite point, à force de le trop careſſer, rend ceux qu'il inſpire, inuentifs, eloquens, ingenieux, & pleins de courage.

*Tesmoing ce bon Vieillard, qui n'alloit à la
guerre,*

Qu'après auoir vuidé le verre.

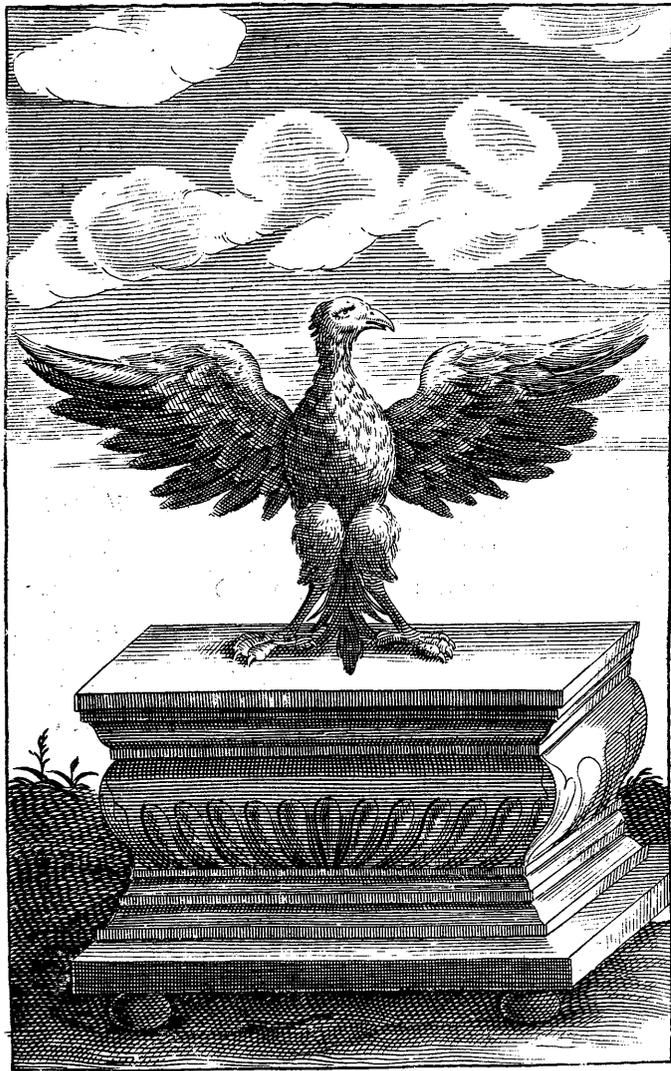
L'obmets qu'en la plus-part de ses Odes, le Poëte Horace demande à boire à tout coup; que les vers d'Anacreon ne coulent iamais si bien, que dans les hymnes qu'il fait expres à la loüange du bon Pere Liber; & qu'en ses pieces de Theatre, le fin Eschyle laisse touiours à part les eaux d'Hipocrene, pour n'abreuuer iamais que de vin sa Muse Tragique.

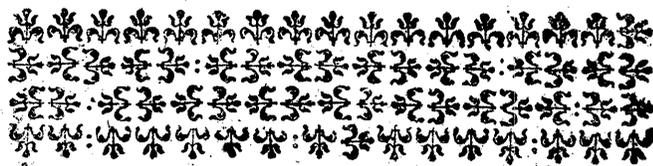
À raison dequoy le mesme Aule-Gelle, que i'ay scité cy-deuant, remarque fort bien, que les festins qui se faisoient anciennement, commençoïët par les Graces, & finissoient par les Muses. Aussi les associoit on ordinairement à Bacchus, pource que par luy, comme par vn puissant aiguillon, les forces de l'Ame sont eueillées, & que la Prudence en est augmentée. Les Grecs l'appelloient pour cët effet *Eubulus*, comme qui diroit *sage Con-*

seiller. Car ils auoiēt accouſtumé, comme les Perſes, de tenir leur Conſeil à la table, pource, dit Plutarque, qu'ils ſçauoient aſſez par eſpreuue, que le propre du vin eſt d'exterminer la crainte; de ne point ſouffrir de complaiſance ſeruite, & de parler franchement, ſans rien oſter à la Verité. Quoy dauantage? Ne ſçait-on pas que les Anciens Romains ont veu ſouuent avec admiration.

La Vertu de Caton par le vin eſchauffée?

Et n'eſt il pas vray encore que dans Homere, Agamemnon, Vlyſſe, Achille, & les autres Heros, ne tiennēt iamais leur Conſeil de guerre que parmy les pots, & en pleine Table? Virgile obſerue le meſme dans ſa diuine Eneïde: & il me ſeroit mal de vous dire mon ſentiment là-deſſus, apres celuy de Plutarque; qui dans vn traitté qu'il a fait, vous apprendra, ſ'il eſt ſeant dans la bonne chere de parler d'affaires ſerieuſes, & de les mettre en deliberation.





*Des marques d'Honneur, & de
Vaillance.*

DISCOURS XIII.

C'EST le Tombeau d'Ar-
ristomene, Capitaine Grec,
à qui l'Oracle d'Apollon
donna la gloire de n'auoir
point son pareil en sagesse,
ny en grandeur de courage. Ce fut en
effet vn homme que ses grandes actions
firent estimer de tout le monde, & qui
gagna plusieurs memorables victoires
sur ceux de Lacedemone. Mais comme
les Armes sont iournalieres, il tomba fi-
nalement entre leurs mains, apres en
estre eschappé plusieurs fois. De ma-

G iiii

niere que l'ayant mis à mort, quelques-uns d'entr'eux eurent la curiosité de le faire ouvrir, & luy trouuerent le cœur tout velu, comme il est raporté par Valere le Grand, & par Dion Chrysostome. Ce n'est donc pas sans sujet qu'une si prodigieuse valeur que la sienne, est particulièrement denotée par une Aigle, comme par la plus belle marque d'honneur, qu'un si renommé Guerrier scauroit auoir eue apres la mort. Car à vray dire, parmi tant d'illustres Symboles que les anciens Heros ont pris pour signaler leurs conquestes, ils n'en ont jamais trouué de comparable à cet oiseau genereux; Aussi s'eleue til iusques apres du Soleil, qu'il regarde fixement; Et c'est avec raison qu'il est la fidelle garde de ce Tombeau, puis qu'il l'estoit autrefois du Bucher des Empereurs, dont l'Antiquité croyoit qu'il enleuoit l'ame au Ciel, apres que le corps en estoit brulé, & qu'il n'en restoit plus rien que la cendre.

Cela signifie, si ie ne me trompe, que la mort des grands Princes n'est pas moins illustre que leur vie, durant laquelle ils ont eu sur le reste des hommes le mesme aduantage que la Nature a donné à l'Aigle par dessus les autres Oyseaux, dont elle est Reyne. Aussi fut elle autres fois la principale Enseigne qu'eurent les Romains, qui l'emprunterent des Perles, & les Perles de Iupiter, dont elle portoit la foudre. Quelques vns tiennent que Marius fit vne Ordonnance expresse, par laquelle il voulut qu'entre les autres Enseignes militaires, celle cy tint le premier rang, & ie trouue pour moy qu'il le fit avec beaucoup de raison. Car à bien considerer cét excellent Oyseau, l'on trouuera qu'il tient de la Nature quantité de dons, qui rendent recommandable vn Prince, tels que sont la Beauté, la Force, la Valeur, & la Generosité. Les Anciens mesme, au rapport de Platon & de Pline, souloient ap-

pellier Royales les personnes qui auoient le nez aquilin. Tel estoit Cyrus parmi les Perfes, & tels deuoient estre encore les autres Princes, qui pretendoient à la Royauté. Pour cette mesme raison le nom d'*Aigle* fut donné à Pirrus Roy des Epirotes, qui le receuant avec allegresse de la bouche deses Soldats; *Puis que vous m'appellés ainsi*, leur dit-il, *n'ay-ie pas raison de croire, que pour m'esleuer en haut, il ne me faut point d'autres aïles que vos Arme ?*

Je pourrois adjouster icy quantité de belles choses à la loüange de ce mesme Oyseau, que les Thebains appelloient *facté*, & qu'ils souloient adorer, comme faisoient les Egyptiens l'*Ibis*, les Crocodiles, & les *Cynocephales*. Mais il me suffit pour le bien loüer, de passer aux favorables Augures qu'on en tiroit; comme *Iupiter* l'esprouua luy mesme en la guerre contre les *Geans*, où l'*Aigle* qu'il vid prestre tout à coup, luy fut vn assuré presage de la victoire. l'en laisse à part

diuers exemples, qui se voyent amplement descripts dans les Commentaires de Xenophon. Je diray seulement que ce fut encore vne Aigle, qui donna des marques de sa future grandeur à Midas Roy de Phrigie; Qu'il s'en percha vne sur le Bouclier d'Hieron encore ieune, & qu'on l'honora depuis de la haute qualité de Roy: Que Tanaquil, femme de Tarquin, luy predict la Souueraineté, comme elle sceut que s'en allât à Rome cét Oiseau victorieux luy auoit osté son chapeau de dessus la teste; Que Marius encore enfant trouua sept Aiglons dans l'Aire par où il luy fut presagé qu'il seroit sept fois Consul; & qu'un pareil Augure fit esperer au grand Auguste, que sa bonne fortune l'esleueroit à l'Empire de tout le monde. Car il aduint vn iour, comme il mangeoit à la campagne, qu'une Aigle luy osta le pain des mains, & le luy rendit vn peu apres. Il se lit encore d'Alexandre, qu'à mesme temps qu'il nasquit,

deux de ces Oyseaux se percherent sur le Palais, & n'en bougerent de tout le iour; d'où s'ensuiuit vne prediction qu'il fit trouuer veritable par la conueste de deux Empire.

Tous ces exemples sont merueilleux à vray dire: Mais en voicy vn qui l'est encore plus, & que i'ay tiré de Lipse. Marcian, dit-il, pauvre garçon, natif de Thrace, estant party de chez luy, avec dessein de s'aller enrroller, fit rencontre par le chemin du corps d'vn homme qu'on venoit de tuër. La pitié qu'il en eut le fit resoudre à l'enseuelir. Mais comme il estoit apres, le voilà pris sur le fait, & accusé de ce meurtre. L'on estoit sur le point de l'executer, quand il arriua fortuitement que l'Autheur du crime estant reconnu, le rendit absous. Il s'enrolla doncques à la place d'vn Soldat qui estoit mort à la guerre, & qu'on appelloit Auguste: Mais lors qu'il estoit desia parmy les Regimens, le mal-heur

voulut pour luy, qu'il tombât malade dans la maison de deux freres, Iulius, & Tatianus, où il fut cōtraint de demeurer quelque temps. Comme il eust recouuré sa santé, ses deux Amis le voulant diuertir, le menerēt à la chasse, où la lassitude, & la chaleur l'ayant abattu, il se mit à reposer en pleine campagne. Voilà cependant parestre sur luy vne Aigle extraordinaire, qui pour luy faire ombre se mit à desployer ses grandes ailles en l'air, les y tenant esgalement balancées. Tatianus s'en aperçoit aussi tost, esueille son frere, & luy monstre ce Prodige. Ils s'en estonnent tous deux, & en tirēt cette conjecture, que Marcian seroit vn iour Empereur. Estans dōc ravis de cette bonne fortune, il s'en rejoüissēt avecque luy, & l'assistent d'argent, pour acheuer son voyage, à condition qu'il se souuiendrait d'eux à son auenement à l'Empire. Ce presage fut grand, à vray dire. Mais il eut cela de merueilleux par dessus les autres,

qu'il luy arriua derechef, de mesme qu'au-
parauant. Il s'en alloit en Affrique, sous
la conduite d'Aspar, quand il s'y don-
na vne sanglante bataille contre le Roy
Genzeric. Il y eut quãtité de prisonniers
de part & d'autre; du nombre desquels
fut Marcian, que la violẽce de la chaleur
apesantit de sommeil, & le fit coucher
par terre; Où comme il dormoit avec
quelques autres, vne Aigle vola sur luy
pour la seconde fois, estendant ses ailles
en haut, d'où elle luy faisoit ombre en la
presence des gens de guerre. Genzeric
mesme y prit garde; & le mit en liberté,
luy recommandant que lors qu'il seroit
Empereur, il se souuint d'entretenir la
paix avec les Vandales. A quelque temps
de là, Thodose venant à mourir, sa Sœur
Pulcherie choisit Marcian & pour Em-
pereur, & pour son Mary; à condition
neantmoins, qu'il ne le seroit que de
nom, sans toucher à sa Virginité, qu'elle
auoit vouïée à Dieu. Par tous ces exem-

ples, & particulièrement par ce dernier, que j'ay deduit vn peu au long, pource qu'il n'est pas commun, il paroist visiblement, qu'avec beaucoup de raison l'Aigle a toujours esté prise pour vne marque d'honneur, & de preeminence; puis qu'en cét Oiseau il ya ie ne sçay quels presages secrettes de la Fortune des hommes. Mais elle est sur tout de bon Augure aux gens de Guerre, qui pour ce suiet en faisoient anciennement, la principale & la plus glorieuse de leurs Enseignes militaires.







*Qu'on se desgoüste des Voluptez
avec le temps.*

DISCOURS XV.

LE trouue excellente la Fable de Titon, qui dit que l'Aurore en estant passionnément amoureuse, & desirant d'en auoir vne perpetuelle jouissance, demanda cette faueur à Iupiter, que son Amant fust inuincible aux traits de la Parque. Mais par l'imprudence de son sexe, elle oublia d'ajouster à sa requeste qu'il eust à viure à iamais exempt des langueurs du dernier âge. Ainsi le mesme Destin qui affranchit Titon des loix de la Mort, n'empescha pas qu'une ennuyeuse & miserable vieillesse ne le surprit. En effet, quand mesme il se pourroit faire, que parmy les hommes il s'en trouuât quel-

2. Partie.

H

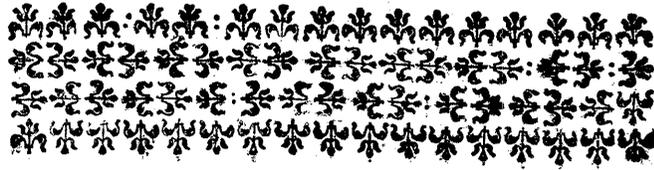
qu'un qui fust destiné à ne mourir point; cela n'empescheroit pas que sa foiblesse nes'augmentât de iour en iour par la longueur de ses années; ce qui fut cause que Iupiter touché de la disgrâce du miserable Titon, le conuertit en Cigale.

Cette Fable est vn ingenieux crayon; & vne veritable description de la Volupté, qui semble si delicieuse en son Aurore; que les hommes souhaiteroient volontiers qu'elle en fust inseparable. Cependant ils ne considerent pas, que lors qu'ils y pensent le moins, ils en peuuent estre dégoustez, & s'ennuyer d'elle, cōme d'une fascheuse vieillisse. Aussi arriue-t'il en ce dernier âge, que l'homme priué de tout plaisir, & n'ayant rien de vif en luy que le desir & l'affection, ne fait seulement qui criailler, comme la Cigale. Car alors il se ble borner tous ses plaisirs dans le recit des bonnes fortunes qu'il se souuiét d'auoir euës, & du bon tēps qu'il s'est donné durant sa ieunesse. Cela se re-

marque assés souuent aux Champions de Venus & de Mars, dont les vns ont tousiours à la bouche des contes d'amour, & les autres des stratagemes de guerre, pour en estourdir ceux qui les escoutent: En cela semblables aux Cigales, toute la vigueur desquelles se resout confusément en bruit & en voix.







Qu'il faut endurer, & s'abstenir.

DISCOVRS. XVI.



O V T E la methode de bien viure est comprise dans ces deux mots du Philosophe Epictete : *Endurer, & s'abstenir.* Par l'vn nous sommes exhortez au Trauail, & par l'autre à la Contenance ; d'où le Poëte Horace a tiré le sujet de ces vers, qui meritent bien d'estre remarquez.

*Celuy qui s'estudie à franchir la barriere,
Et qui veut paruenir au bout de la carriere,*

H iij

*Et beaucoup à souffrir, pour emporter le prix;
Contre le mauvais sort il faut qu'il se man-
rienne,*

*Qu'il travaille, qu'il suë, Et mesme qu'il
s'abstienne*

Des plaisirs de Bacchus, & de ceux de Cypris.

L'homme se montre constant à souffrir, quand il ne cede point au malheur, pour grand qu'il puisse estre, & lors que par vne constante habitude qu'il a prise à la Patience, toutes les trauerfes de la vie luy semblent moindres que sa resolution & que la grandeur de son courage. Ainsi l'entendoit le Philosophe Seneque, quand pour s'endurcir dans toute sorte d'euenemens contraires: *le scay, disoit il, que ie suis homme, & par consequent sensible a la douleur. I'aurois donc mauuaise grace de m'en aller chercher volontairement les afflictions, les maladies, Et la mort mesme; Aussi n'en suis-ie pas d'auis. Mais il est bien vray que si elles m'attaquoient, & s'il m'en falloit passer par là, ie tâcherois*

en tel cas de m'y résoudre; & de ne rien faire d'effeminé. Car apres tout, c'est lascheté que de souhaitter les tourmens; comme au contraire, c'est une chose louable que de les endurer courageusement. Au sentiment de Seneque se rapporte celuy d'Aristote, qui dit, que le plus haut point de la Force & de la vraye Valeur consiste à souffrir pour l'amour de la Vertu. Qui peut en venir là, n'est iamais vaincu, & deuiet presque impassible, à force de s'accoustumer à patir: Ce que le Sage Socrate sceut si bien faire, que dans les plus fortes revolutions, ou generales, ou particulieres, iamais il ne changea de visage.

Je passe maintenant à la Contenance, qui est le second point que ie me suis proposé de traiter dans cét Embleme. L'estenduë en est si vaste, que toutes les belles qualités de l'Ame sont de sa iurisdiction; C'est d'où vient que dans Lactance il y a trois differéts degrez de Vertu; dont le premier est de s'abste-

nir des mauuaises actions; le second, des mauuaises parolles, & le troisieme, des mauuaises pensées. Côme il est donc vray que la Patiēce & l'Abstinence sont deux Vertus grandemēt vtiles; aussi est-il hors de doute que l'impuissance à souffrir, & l'Incontinence sont deux vices tres dangereux, & tres dōmageables. Nous donnons des tesmoignages de l'vn & de l'autre, lors que nous n'endurōs point, cōme nous deuons, les injures qui nous sont faites, & qu'avec cela nous courons apres les voluptés, que nous sōmes obligés de fuir. Le sage Plutarque recōmande à tous les hommes en general, & particuliere- mēt aux ieunes gēs, cette diuine Vertu, le propre de laquelle est de retrācher toute sorte de luxe; d'esuiter ce qui est blasma- ble de sōy; de tenir en bride les appetits desreglez; de ne point chocquer ce qui est iuste, & de fuir en vn mot tous ces excez tyranniques & brutaux, qui peuent de- struire la sāté du corps, & souiller la pure- té de l'ame. Cyrus en y soit ainsi d'ordina-

re; & ne vouloit iamais voir ny de belles femmes, ny vser de vins delicieux, ny de viâdes exquises; non pas, disoit-il, que ie n'aime à rire autât qu'un autre; mais c'est que ie me veux reseruer à vne vie plus serieuse, & refuser à mes passions ce que les Voluptueux ont accoustumé de donner aux leurs. Cette resolution estoit sans doute digne de Cyrus, & c'est en cela sur tout que les grâds Princes, comme luy, le doivent bien imiter. Horace les y exhorte, & tous les hommes en general, quand il dit,

Que plus on prend de soin à se vaincre soy-mesme, [Dieux;

*Plus le salaire est grand que l'on reçoit des
Car cõme la Vertu dõne un plaisir extrême,
La Volupté nous perd, & nous rend odieux.*

Le vray contentement de l'esprit, dit Plutarque, depend de la Contenance, & la Contenance de la Sageffe. Celuy donc qui veut faire professoin d'estre sage, doit s'abstenir de toute débauche, & fuyr comme autant de maladies contagieuses à l'Âme, l'Yronnerie, la

Colere, le Mensonge, la Mesdisance, le Blaspheme, Et l'Impieté. Que s'il voit qu'en ce combat des sens Et de la Nature, il ait de l'auerfion à s'esprouuer, Et de la peine à se vaincre, qu'il s'y accoustume peu à peu, & il treuuera que ce qui luy sembloit comme impossible d'abord, luy sera rendu facile avecque le temps. Ce sont les parolles d'un Payen, dans le traitté qu'il a fait Des moyens de dompter la colere, Où il adjouste, Que pour en venir à bout, & de toutes les autres Passions qui nous font la guerre, la grace Diuine nous est entierement necessaire. En quoy veritablement il parle en Chrestien; & il semble y auoir vne grande conformité entre ses parolles & celles du Sage, quand il dit, I'ay cognu que ie ne pouuois autrement estre continent, si Dieu ne me faisoit ce don: Et voylà pourquoy ie me suis adressé à luy: ie l'ay prié, & ie l'ay obtenu.

Ce que i'ay dit de la Contenance n'est pas sans exéple, mesme parmy les Payés,

& se peut verifïer tant par celuy d'Alexandre, qui ne voulut pas seulement regarder la femme ny les filles de Darius; que par celuy de Scipion, qui s'abstint volontairement des approches d'une Fille, qui par le droict de la guerre luy appartenoit, & que la Nature avoit pourueüe de toutes les graces & de toutes les beautez imaginables. Nous en auons encore d'autres tesmoignages bien plus merueilleux, & plus croyables aussi, à cause de l'assistance particuliere de la grace diuine. Que si i'auois à les debiter icy, ie n'aurois qu'à dire, Que l'Empereur Henry premier, & Cunegonde sa femme, par yn accord mutuel vescuèrent ensemble dans le Mariage sans se toucher, Qu'Arnoul de France, Alphonse, Roy d'Arragon, Edoüard, Roy d'Angleterre; Vandrille Comte Palatin, & quantité d'autres personnes illustres en firent de mesme Mais toutes ces preuues, bien que tout à fait illustres, ne peuuent estre

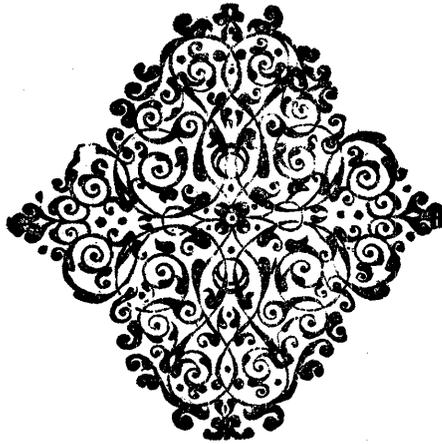
que superflus, pour vne verité que l'ex-
 perience nous rend visible, qui est, qu'en
 cette vie il faut necessairement *Endurer,*
Et s'Abstenir; Ce qui me semble as-
 sez bien representé dans cet Embleme
 par le Taureau, Animal infatigable,
 qui dans les Figures Hieroglyphiques
 des Egyptiens est vn Symbole de Tra-
 uail, & pareillement de Contente;
 pource, dit Plin, qu'il n'approche
 plus de la Genisse, depuis qu'une fois
 elle a conceu.

Les Voluptés ont leur saison,
Chez les Bestes irraisonnables;
Au lieu qu'il n'est point de Raison
Pour les hommes insatiables.

Le mouuement imperieux
D'une auugle Concupiscence,
Les porce d'un cours furieux
A toute sorte de licence.

*Leurs maux ne sont point limitez,
Et l'obiet qui leur est contraire,
Les porte à des extremitéz,
Dont ils ne peuvent se distraire.*

*Le seul Vice les fait punir ;
Et les peines en sont visibles,
Pour ne sçavoir pas s'abstenir
Des choses qui leur sont nuisibles.*







*Que le biens de l'homme sont en
l'homme mesme.*

DISCOVRS XVII.

LE suiet de cét Embleme est pris de Iustin, qui dans la description qu'il fait des Scythes, au second liure de son Histoire ; 'Ces peuples, dit-il, ne scauent que c'est de mettre des bornes aux champs, & ne se connoissent point à les labourer. Leur retraite n'est point assurée : & ils n'ont soin que de leur Bestail, qu'ils menent paistre en des lieux desert, & où la terre est tousiours en friche. Ils viuent au reste en Vagabons, tantost d'un costé, tantost

de l'autre; Et n'ont pour toutes maisons que certains chariots qu'ils couurent de peaux, à cause du mauvais temps, & où ils ont accoustumé de se retirer avec leurs femmes & leurs enfans. Leur gouvernement depend plus tost de leur caprice que des Loix. Car ils n'en ont aucune entr'eux, & le plus haut point de leur Justice consiste en la punition des Voleurs, qu'ils hayssent mortellement. Aussi n'y auroit-il guère d'assurance parmi des gens qui sont peu soigneux de garder leur bien, & qui laissent toutes choses à l'abandon, s'il falloit que le Larcin s'y meslât. Autant que les autres hommes estiment l'or, ou l'argët, autät ceux-cy le mesprisent. Le laiët & le miel sont leur nourriture ordinaire. L'usage des draps, & des autres estoffes de laine n'est point parmi eux; Et pour resister aux rigueurs de l'Hyuer, qui est grand en leur pais, ils se couurent ordinairement de peaux de bestes, ou de fourrures. Avec tout cela neant moins, quelque barbarie qu'il semble y avoir en eux, leur Continëce merueilleuse ne laisse pas de former leurs mœurs, & de bannir entierelement de leur Ame

la

la connoitise du bien d'autruy. Aussi est-il vray que du seul usage des richesses naist le desir de les posseder: & pleust aux Dieux que cette mesme moderation fust commune à tout le reste des hommes. Si cela pouuoit estre, il n'y auroit pas tant de guerres qu'il y a dans le monde, & Mars ne se donneroit point cette gloire, de trâcher plus de vies avec son Espée, qu'il ne s'en coupe par les ciseaux de la Parque. Mais pour reuenir aux Scythes, ny a-t'il pas dequoy s'estonner de voir que la Nature leur dône ce que les Grecs ne peuuent acquerir, ny par les leçons de leurs Docteurs, ny par les preceptes des Sages de leur pays? Chose estrange! que la politesse des mœurs soit contrainte de ceder à ce qu'on appelle Barbarie, & que les vns se trouuent beaucoup mieux d'ignorer tout à faict le Vice, que ne font les autres d'auoir une pleine connoissance de la Vertu. Voyla comme sont descric ces peuples dans cét endroit de Iustin, qui m'a semblé si beau, que i'ay bien voulu le mettre icy tout entier, pource, comme i'ay dit cy-deuant, qu'il n'y a

point de doute qu'Alciat en a tiré cét Embleme. Le tiltre en est tel que ce bon mot de Bias, *Qu'il portoit tous ses biens avec luy.* Par où nous sommes aduertis, que les nôtres ne doiuent point dependre des choses qui d'elles-mesmes sont perissables, & qui n'ont pour creatures que des espines; mais plustost de celles que la Nature nous donne, ou que l'esprit nous fournit: ce que l'on peut expliquer aussi à l'aduanrage de la Pauureté, pour monstrier qu'encore que tout le monde l'aprehende, elle ne craint rien pourtant, & qu'en quelque lieu qu'elle se rencontre, elle y est toujours en seureté.

Pour le premier point, c'est vne Verité manifeste, que l'homme doit faire en sorte de trouuer en soy-mesme les vrais biens de l'Ame, qui sont les Vertus, au lieu de se mettre en peine d'en chercher de perissables sur la Mer, & dans les entrailles de la terre. Car qu'est-il besoin qu'il se travaille si fort pour des richesses, puis

que l'acquisition en est si hazardeuse, & la possession si mal assurée ? Ne sçait-il pas bien qu'elles font à l'esprit ce qu'est au corps vne charge trop pesante ? Que ceux qui s'y attachent avec passion, n'en ont iamais du plaisir ? que leur Avarice les rend pauvres dans leur abondance ? Que leur repos diminuë, à mesure que leur reuenu s'augmente ? Que peu de chose suffit à la Nature, & que l'Enfant qui vient au monde, est contraint de se contenter d'un chetif linge, & d'un peu de laiët ? Qu'il apprenne donc des Scythes, dont ie luy propose icy l'exemple, que le moyen de deuenir riche ne consiste pas à faire amas de thresors, mais à moderer la conuoitise que l'on a pour eux. Estime heureux qui voudra, disoit Bias, l'homme qui est riche; pour moy ie tiens que celuy qui ne se soucie point de l'estre, est encore plus content; & que le plus court chemin pour arriuer aux richesses, est de les tenir pour indifferentes.

Le trouue excellent à ce propos vn trait de Socrate; qui dans vne conuersation voyant qu'Alcibiades ne parloit d'autre chose que des maisons qu'il auoit aux champs, luy demanda si dans vne Carte vniuerselle du monde, qu'il luy monstra pour cét effet, il ne pourroit point reconnoistre ses terres. A quoy Alcibiades ayât respondu que non; Doù vient donc, luy repliqua ce Philosophe, que vous-vous picquez si fort d'une chose qui n'est point en tout le monde? C'estoit sans doute pour luy faire voir la vaine apparence des choses d'icy bas, qui n'ont en effet qu'un faux esclat, à comparaison de la Vertu, dont les lumieres sont vrayes, & tousiours pures. Aussi n'y a-t'il point de thresors qui luy puissent estre comparés. Car comme disent les Stoïciens, elle seule est le vray bien de l'homme, ainsi que le Vice en est le plus grand mal. En effet il n'y a que le seul Vertueux qui se puisse dire bien-heureux & libre; quand mesme

il seroit enfermé dans le tonneau de Phalaris, ou dans celuy de Perille. Le Vicieux au contraire est tousiours Esclaue, eust-il l'Empire de Cyrus, la gloire d'Alexandre, & les richesses de Cr sus. Il est d'autant plus miserable en sa condition, qu'au milieu de la magnific ce & de la p pe où il se voit, il traîne des chaines qui l' barraffent par tout; & qui pour estre d'or, n'en font ny moins dures, ny moins pesantes: Il a beau se voir environné de gardes, s'il craint luy-mesme ceux qui le craignent, & si l'aprehension qu'il a d'ailleurs de perdre ce qu'il possede, luy donne de continuelles alarmes.

Il n'en est pas de mesme du Pauvre. Comme il n'a rien   perdre, il n'a rien aussi   craindre. Pourueu qu'il ne manque pas de probité, il se croit comblé de toute sorte de biens, & dit   par soy, apres Epictete: Insens  que tu  s! ne vois-tu pas que si la Nature t'auoit fait naistre en Perse, elle te feroit

aussi naistre l'enuie d'y demeurer, & que tu quitterois volontiers tout autre país, pour viure heureux dans le tien? Puis d'oe qu'il est vray que tu es né pauvre, & que tu n'auois rien, quand tu vins au monde, pourquoy te mets-tu si fort en peine pour des choses que la Fortune te peut offer en vn moment, apres qu'elle aura esté long-téps à te les donner? Ce raisonnement est d'un grád Philosophe, qui ad-jouste en suite, que pour empescher que cette mesme Fortune, côme volage qu'elle est, ne nous préne au despourueu, il fait bon de s'apriuoiser de bonneheure avec-que la Paureté. Car elle ne craint ny les reuolutions des Estats, ny les surprises des Larrons, ny les forces des Vsurpateurs. Ces mesmes Scythes, dont il est traité dans cét Embleme, le voulurent ainfi donner à connoistre au grand Alexandre, quand ce fameux Conquerant les ayant fait aduertir, qu'ils s'en alloit fondre dans leur país à main armée, il luy ref-

pondirent, *Qu'ils ne le craignoient point, & que la Pauvreté, qui leur estoit familiere, les mettoit à couuert de toute sorte de violences.* Ce fut elle aussi qui fit que plusieurs grands hommes de l'Antiquité abandonnerent volontairement leurs charges & leurs richesses pour la suiure : Tels furent entre les autres le sage Fabricé, & Crates le Thebain dont l'un desirant de se posséder soy-mesme, quitta les grandeurs, & l'autre les biens du monde, pour iouïr du repos de l'ame, & vacquer à la contemplation des choses celestes. Car il se voit par espreuve, qu'au poinct où la Pauvreté raffine l'esprit, elle apprend à l'homme la pratique vniuerselle des Vertus, dont les Philosophes n'enseignent simplement que la Theorie.





Du Conseil des Princes.

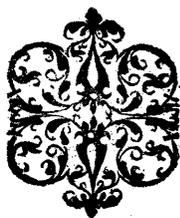
DISCOURS XVIII.

L'ANCIENNE Fable nous fait croire, que Iupiter ayant espoufé Metis, c'est à dire le Conseil, s'aperceut à quelque temps de là qu'elle estoit enceinte; ce qui fut cause qu'il la deuora tout aussi-tost, sans vouloir attendre qu'elle accouchast; si bien que luy mesme deuint gros, & enfanta Pallas, qui par vn merueilleux effet nasquit de son cerueau tout armée.

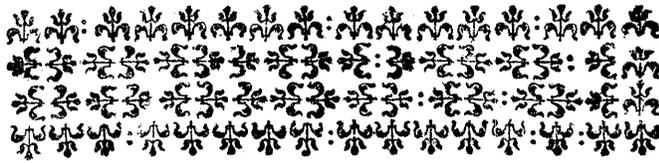
Le sens de cette Fable, qui semble monstrueuse d'abord, & hors d'apparence, contient vne grande Maxime d'Estat. Car elle monstre avec quelle industrie les Rois ont accoustumé de se gouverner en leurs Conseils, affin de conseruer ensemble leur grandeur & leur Maiesté, & d'en augmenter la force & l'esclat enuers

leurs fujets. Les Princes tiennent pour maxime, Que c'est vne chose qui ne derogé nullement à leur Majesté, d'estre comme mariez avec leur Conseil, & de ne rien entreprendre que par l'avis de ceux qui en font, principalement en matière d'affaires, qui sont importantes à leur Estar. Toutesfois quand il est question de faire vn Edit, action qui correspond à l'enfantement, en tel cas ils ne permettent point d'aller plus auant, afin qu'on ne croye pas que cela depende de la volonté de leurs Conseillers. Cest pourquoy les Princes, si ce n'est aux choses dont ils desirent effacer la hayne & l'inimitié, ont accoustumé de raporter à eux-mesmes tout ce qu'on a fait, & qui a esté comme formé dans le corps de leur Conseil, afin qu'il semble que l'Edit prononcé ne soit venu d'autre que d'eux, non plus que l'execution, figurée par la Deesse Pallas, qui nasquit armée. Ce qui signifie, que tels Arreits se donnent vne

pleine puissance en sortant, & qu'ils attirerent avec eux vne certaine necessité. Or ce n'est pas assés que l'authorité d'un Roy soit jointe à telles executions, non plus qu'une volonté qui ne soit point sujete à personne; s'il ne se trouue encore des hommes, qui de leur propre chef, c'est à dire par leur prudence, mettent au iour la resolution qu'on a prise, & l'ordonnance vne fois conceüe.







Du Conseil ioint à la Force.

DISCOVRS XIX.



LE Tuiet de cét Embleme est pris de l'Iliade d'Homere; où dans vn Conseil de guerre que tiennent ensemble Menelaüs, Agamemnon, & Nestor, ils sont tous trois d'avis d'enuoyer des Espions au camp des Troyens. A quoy Diomedes s'offre aussi tost, pourueu qu'on luy donne vn Compagnon; Et s'adressant à Nestor, *Iay assez de cœur, dit-il, pour m'en aller iusques dans les têtes des Ennemis, qui ne sont pas loing d'icy. Mais si qu'elqu'un me veut suivre,*

i'en seray plus courageux, & plus resolu: Car deux hommes ensemble se conseillent l'un l'autre, & leur entreprise en reüssit mieux. Au contraire, vn homme seul n'est iamais ny si hardy, ny si asseuré de ce qu'il doit faire.

Apulée explique succinctement cét endroit d'Homere, lors que parlant du Demon de Socrate; Et quoy, dit-il, n'est-il pas vray qu'Vlysse & Diomedé sont choisis ensemble, & associés, pour nous apprendre que le conseil & le secours, l'esprit & la main, le courage & l'espée doiuent estre inseparables? Car en effet il est impossible de venir à bout glorieusement de quoy que ce soit, principalement de ce qui regarde les entreprises militaires, si l'on ne ioint la force du corps à la maturité du Conseil; c'est à dire si la fougue des ieunes gens, qui sont d'eux-mesmes forts & robustes, n'est arrestée & conduite par l'experience des Vieillards; Ce qu'on ne mettra iamais en doute, si lon considere bien, *Que ce n'est pas seule-*

ment par la force , par la diligence, & par la vitesse ; mais par la raison , & par le Conseil, qu'on vient à bout des grandes affaires. Les Egyptiens le vouloient ainsi donner à connoître par leur Mercure à deux faces, dont l'une representoit celle d'un venerable Vieillard, & l'autre celle d'un ieune homme. Aussi est-il vray que le Conseil & la Force se doiuent marier ensemble , comme disoit vn ancien Poëte ; & qu'ils ont besoin d'une mutuelle assistance. C'est le mesme sentiment de Saluste , le plus poly de tous les Escrivains de son temps , qui commence son Histoire de la Conjuratïon de Catilina par ces parolles expressees. *Auant que d'entreprendre vne affaire, il y faut penser meuremēt. Mais depuis que le Conseil en est pris, il n'est plus question que d'en venir à l'execution, car ce sont deux choses si estroittement unis, que l'une ne peut passer du secours de l'autre. A cela se rapportent ces vers d'Hesïode.*

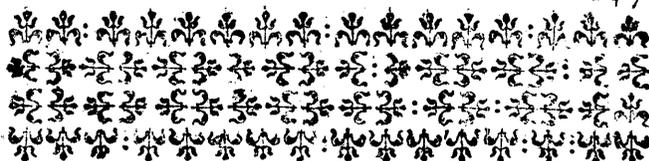
*Beaucoup de gens assurement
 Ont toujours bien plus d'industrie,
 A donner de l'accroissement,
 Et de la force à leur Patrie.*

J'allgueray à ce propos l'exemple de Lelius & de Scipion, qui n'estoient pas tant considerables pour l'amitié mutuelle qui les fait encore revivre dans l'Histoire, que par les sages conseils qu'ils se donnoient l'un à l'autre, quand il falloit deliberer sur quelque affaire d'Etat. A raison dequoy ceux qui portoient enuie à la gloire de Scipion, disoient ordinairement, qu'en matiere d'actions militaires, c'estoit vn excellent Comedien, qui scauoit parfaitement représenter ce qu'on luy monstroit; & qu'il en deuoit toute la gloire aux conseils de Lelius, son compagnon d'office. Par où ie conclus avec Iules Capitolin, Que ny dans les affaires de la guerre, ny dans celles de la Paix, il ne fut iamais rien entreprendre que par l'aduis de personnes dont l'experience
 nous

nous est connuë ; Aussi est-il bien plus iuste, qu'un seul suiue le sentiment de plusieurs, qu'il ne l'est, que plusieurs dependent entierement du conseil d'un seul.







*Que le Vulgaire aime les faux
bruits, & qu'il se plaist aux
factions.*

DISCOVRS XX.

LEs Poëtes racontent, que les Geans furent si hardis, que de faire la guerre à Jupiter, & aux autres Dieux, qui les vainquirent, & les exterminerent à coups de foudre. Ils adioustent ensuite, que la Terre irritée contre les Dieux, pour auoir mal traité ses Enfants, s'en voulut venger; & que pour cet effet elle mit au monde la Renommée, dernière sœur des Geans, comme ces vers le demonstrent.

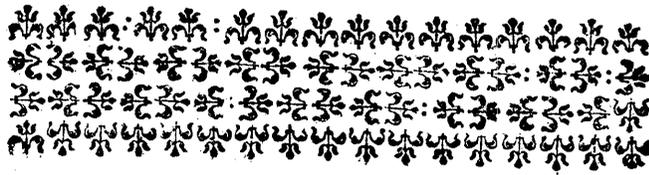
*La Terre aux larges flancs, qui tout germe
& conçoit,*

*Pour la perte des siens dont elle rougissoit ;
 Dire contre les Dieux ; & de fureur pressée ;
 L'enfanta , comme on dit , aux pieds prompts
 & dispos ;
 Digne et dernière sœur d'Encelade , & de
 Cée ,
 Dont la legereté n'a iamais de repos.*

L'explication de cette Fable est telle :
 Par la Terre les Poètes ont voulu donner
 à connoître le naturel du vil populaire.
 Ce Monstre ne cesse iamais des'empor-
 ter insollement contre ceux qui ont de
 l'empire sur luy , ny d'auoir aussi de nou-
 ueaux desirs pour de nouvelles factions ;
 Ce qui est cause qu'aux premieres occa-
 sions qui se presentent , il engendre aussi-
 tost des Rebelles & des Seditieux , qui
 sont si meschans , & si temeraires , que de
 conspirer souuent contre leurs propres
 Princes , avec intention de les abatre , s'ils
 peuuent. Cependant , s'il arriue que tels
 Mutins soient deffaits , le menu peuple ,
 tant il est d'un pernicious naturel , en

produit d'autres encore pires : Car alors se declarant ennemy de la tranquillité publique, il seme de mauuais bruits, & les publie de toutes parts. Durant ce desordre il ne se parle que de secrets mescontentemens, de nouvelles funestes, & de semblables alarmes, que les ames basses donnent quelquefois aux plus asseurez ; ce qu'elles font ordinairement, ou par vne malice la plus noire qui fut iamais, ou pource que ne pouuant aimer le bien de l'Estat, elles s'estudient à rendre odieux ceux qui en tiennent le gouuernail. Par où l'on peut voir, que les actions des Rebelles, & les bruits des Seditieux, ne different ny d'extraction, ny de genealogie, mais de sexe tant seulement ; les vnes estant comme des femelles, dont les autres sont les masles.





Qu'il faut pardonner les offences.

DISCOURS. XXI.

L n'est point de tromperie si dangereuse que celle qui se deguise d'un faux masque d'Amitié. Elle est d'autant plus à craindre, que les apparences en sont flatteuses, & les effets ruineux. Car il n'est rien si facile que d'estre deceu par un mauvais Amy, quand il arriue que nous laissant amadoüer à ses belles parolles, nous luy ouurons nostre cœur, & que cependant la confiance où nous croyös

K iij

estre avecqueluy , le dispose à nous trahir, & sert d'acheminement à sa perfidie. Quoy qu'il en soit neantmoins, tant plus cette offence est grande, tant plus il y a de gloire à la pardonner, & à ne s'en point venger, quand l'occasion s'en presente. Nous auons dans l'Histoire quantité d'excellens hommes , qui nous assurent de cette verité, par les exemples qu'ils nous en donnent. Tel est celuy de Solon, qui met le souuerain bien de ses Citoyens, à perdre le souuenir des injures ; Celuy de Socrate, qui s'offrit publiquement à seruir Aristophane, apres en auoir receu en plein Theatre tous les desplaisirs, & tous les affronts imaginables ; Celuy de Pittacus, qui pouuant tirer raison par la iustice de l'Ennemy de son repos, n'en voulut rien faire, alleguant tout haut, *Que le Pardon valoit tousiours mieux que la Vengeance ;* Et pareillement celuy de Marcellus, qui s'estant iustificié des cri-

mes dont ceux de Sicile l'auoient chargé, ne laissa pas depuis de leur rendre de fort bons offices, & de les prendre en sa protection.

Il se voit clairement par tous ces exemples, Que c'est le propre d'un grand courage de se résoudre à la patience, quand on l'irrite. Mais tous les hommes n'ont pas cedon ; Et tel dissimule pour un temps, qui ne le fait que pour s'ouurer un plus grand chemin à la Vengeance, quand l'occasion luy en facilite le moyen. Telsmoin Iustinian, fils de Constantin, à qui le souuenir d'auoir eu les narines coupées, & d'auoir de plus esté démis de l'Empire par Leon, fut si sensible & si déplaisant, qu'apres son restablissement, toutes les fois presque qu'il estoit contraint d'essuyer l'humeur qui luy distilloit sur ce qui luy restoit de nez, il faisoit couper la gorge à quelqu'un de ceux qu'il sçauoit auoir esté du nombre des Conspirateurs. Ce qui ne fait que trop

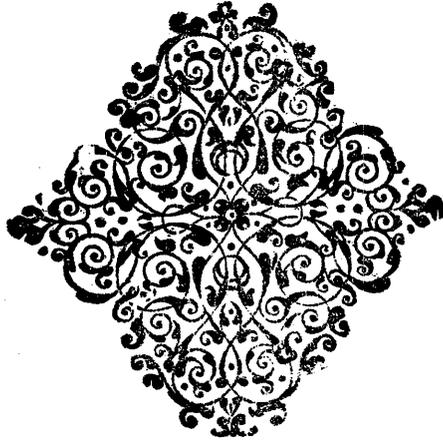
voir, qu'encore que nostre inclination nous porte quelquefois à oublier les injures, il est pourtant veritable, qu'il nous reste souuent dans l'ame ie ne sçay quelles flammes de hayne; qui pour n'estre pas encore bien esteintes, se rallument par le moindre vent que nous auons de l'offence qui nous a esté faite A quoy certes sont plus suiets que les autres, les hommes d'autorité, qui s'emportent à la fin, & qui changent leur patience en fureur, apres en auoir beaucoup enduré. En cela semblables à ces torrens impetueux, qui venant à se déborder forcent tout à coup les digues qu'on leur a long-temps opposées; & rendent illustres leurs degasts par les choses mesmes qu'on a mises pour obstacles, la rapidité de leur course.

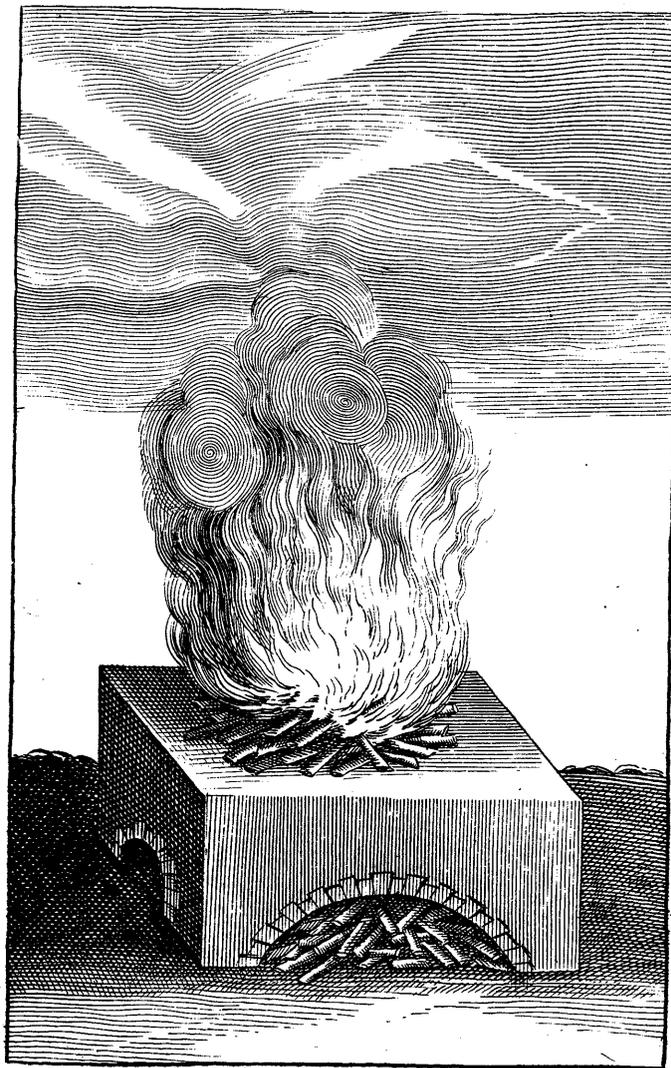
Or bien qu'il faille aduoüer, que les injures faites à l'Estat ne doiuent pas estre negligées, puis qu'il est certain qu'une trop grande tolerance ne sçau-

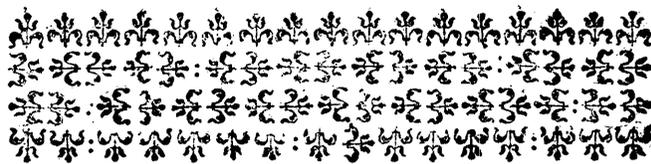
roit estre que dommageable au public ,
il est pourtant necessaire que le Prince y
apporte les precautions necessaires , &
qu'il se souviene de ces parolles de Sene-
que, *Si tu vois que celuy qui t'a fasché, soit
plus foible que toy, pardonne luy volontiers
Que s'il est plus fort, pardonne à toy-mesme.*
Aussi comme dit fort bien Ciceron ,
*Ceux qui cherchent à venger les iniures qu'on
leur a faites, aiment mieux contenter leur pas-
sion , que servir leur patrie.* Mais quant aux
iniures particulieres, on a tousiours ap-
pellé sagesse & accortise de les pardon-
ner, ou de les diffimuler du moins pour
l'amour du public. Je diray bien da-
vantage, & ie le diray avec Seneque; c'est
*Qu'il n'appartient qu'aux grands cou ages de
les souffrir, puis qu'il n'y a rien de si glorieux
qu'un Prince impunément offensé.* Je rappor-
teray à ce propos l'exemple de Camille,
personnage, s'il en fut iamais, d'une illu-
stre reputation, & à qui l'on donna iuste-
ment le nom de Romulus, comme s'il

eust esté second fondateur de Rome, à cause qu'il aima mieux se souuenir de sa Patrie affligée, que de l'offéce qu'il auoit receuë. Et certainement, bien que l'homme se puisse refoudre difficilement à endurer vne lâcheté, veu qu'à mesure qu'il s'en fouuient, il se sent épris d'vn ardent desir de s'en venger; il est vray neantmoins, que s'il se roidit fortement en cette lutte, la victoire luy demeurera sans doute, principalement s'il se couure comme il faut du bouclier de Patience qui est vn salutaire preseruatif contre les maux de la Vie. Cela nous est demonstré dans cét Embleme, où par le Chien qui mord vn homme à la iambe, se doit entendre vn Ennemy, à qui nous auons fait du bien autresfois; & par celuy qui en souffre la morsure, vn esprit si patient & si fort, qu'il est inuincible à tous les traits de ses persecuteurs: se remettant tousiours en memoire: *Que c'est vne haute vertu de ne point blesser celuy qui nous a bles-*

*sez, vne grande Generosité de ne s'en esmou-
voir point, & vne gloire extraordinaire ; De
pardonner à ceux à qui nous pouuons nuire.*







*Qu'il n'est pas impossible de vaincre
l'Enuie.*

DISCOURS XXII.

L n'est point d'Estat, ny de Prince, ny mesme point d'homme priué, dont la condition ne soit suiette à l'Enuie, C'est le Destin des choses du Monde. que ce Vice s'attache tousiours à la Vertu, comme les chenilles aux plus beaux arbres, & que ceux qui par le rang qu'ils tiennent, par leur puissance, & par leurs bonnes actions, se rendent cósiderables, sont ordinairement enuiez. Car les hommes qui sont au dessous d'eux, &

plus mal traittés de la Fortune qu'ils ne voudroient, s'emportent enfin, comme ils ne peuuent satisfaire à leur Conuoitise, & s'imaginent follement d'auoir plus de merite que les autres, qui par leur propre industrie, & quelquefois aussi par le hazard, s'aduancent dans les honneurs & dans les richesses: ce qui est cause que sans en auoir receu aucun déplaisir, ils ne laissent pas toutesfois de les haïr, & d'en parler mal. Ils font bien encore pis; C'est que par les mauuais offices qu'ils leur rendent en cachete, & par les pieges secrets que leur malice leur tend, ils essayent peu à peu de sapper les fondemens de leur fortune. Dequoy ne pouuant venir à bout, ils se donnent eux-mesmes la gesne, & font leur supplice du bonheur d'autruy; En cela semblables aux vers, qui corrompent la matiere dont ils sont engendrez, si bien qu'il faut necessairement qu'ils meurent, quand elle leur manque.

Or

Or quoy que de tous les Vices, celuy-cy soit le plus cõmun, & le plus attaché à la foiblesse des hõmes, à cause de leur ardente passion enuers les choses du monde; neantmoins comme c'est le propre du Sage de se refoudre à la Patience, & du Prudent, de laisser les Enuieux tels qu'ils sont; ainsi n'appartient-il qu'aux personnes vertueuses, & qui doiuent à leur propre merite le rang qu'elles ont par dessus le commun, de ne s'estonner point si les méchãs les en haïssent. Car elles sont assez vengees, ce me semble, de voir que tous ces traits de malice tournent la pluspart du temps contre les Traistres qui les descochent, puis que c'est en vain qu'on porte enuie à ceux qu'il plaist à Dieu esleuer, & que son ayde met à couuert. Il faut remarquer icy, qu'encore qu'il y puisse auoir diuers moyens de n'attirer point ce Vice sur soy, l'on en trouuera pourtant deux principaux, si l'on considere que cette espece de hayne, qui a sa

source dans la Vertu d'autrui, n'est pas de longue durée; & qu'elles s'esteint aussitost, ou par vn grand esclat de puissance, ou par la moderation qu'on apporte à n'abuser pas de la fortune. Car l'experience fait voir, que les biens extérieurs, comme par exemple les richesses, les honneurs, les amis, les parens, & l'estime qui naist des bonnes actions, sont des choses qui persecutent les Enuieux, & qui leur desplaisent d'autât plus, qu'elles leur font perdre l'esperance de les pouuoir iamais posseder. Que si de hazard il arriue que ceux qui iouissent de ces commoditez, en v'sent insolemment, il ne faut pas s'estonner s'ils attirent l'Enuie sur eux, puis qu'en se blessant de leurs armes, ils se peuuent dire la cause des maux qu'ils souffrent. Nous pouuôs adjoûter à cecy, que comme ceux que la Nature a fait naistre pauvres, & qui n'ont aucun appuy, se voyent ordinairement exposez à la risée publique; Ainsi les personnes ac-

commodées, à qui la Fortune distribue libéralement ses faueurs, seruent de but à l'Enuie. Que s'il y a quelque moyen d'en destourner les atteintes, ou du moins de les rendre moins nuisibles, c'est d'exercer les charges avec honneur, de contribuer à l'aduancement des honnestes gens, & de ne se point mesconnoistre dans les prosperitez. Car bien que le chemin en soit ouuert à plusieurs, il est pourtant si glissant, que de tous ceux qui se laissent choir, il s'en voit peu qui se releuent, & beaucoup qui tombent dans le precipice. Mais quoy qu'il en soit, pour cōclure ce discours par le sujet de cēt Embleme, tout ainsi que le Feu téd tousiours en haut, & consume la matiere qui s'attache à luy; la Gloire de mesme, sur tout quand elle est acquise par la Vertu, a son centre dans le Ciel, & les rayons en sont si brillans, que par la force de leur esclat ils dissipent en vn moment toute la fumée, & tous les nuages de l'Enuie.





*Que les Remonstrances sont quel-
quesfois inutiles.*

DISCOURS XXIII.

LON dit que les diuers artifices de Cassandre, recherchée d'amour par Apollon, rendirent sans effet la passion de ce Dieu; mais qu'elle ne laissa pas de l'entretenir tousiours d'esperances, iusques à ce qu'ayant eu de luy le Don de predire l'aduenir, & tout ce qu'elle desiroit d'en tirer, sous de beaux semblans :

L iij

enfin elle rejeta ses prieres ouvertement. Ce qui fut cause, qu'Apollon ne luy pouuant plus oster vne chose qu'il luy auoit octroyée, & qui toutesfois allumoit en luy le desir de s'en venger; pour n'encourir le reproche d'auoir esté mocqué par les artifices d'une femme; s'auisa d'adjouster au don fait par luy-mesme à Cassandre, vne peine qu'il voulut estre telle; à sçauoir que ses predictions, bien que tousiours veritables, ne pourroient induire personne à s'y arrester: Comme en effet, quelques veritez qu'elle proferast, on ne la voulut iamais croire. Elle ne l'esprouua que trop, lors qu'ayant predict plusieurs fois la ruine de sa Patrie, il ne se trouua personne qui luy voulust prester l'oreille, ou qui eust la moindre creance en ses paroles.

Cette Fable semble auoir esté feinte

sur le sujet des remonstrances , ou des conseils inutiles , & qui sont donnez hors de saison. Car les hommes d'un naturel fascheux & reuesche , ne se veulent iamais soubmettre à Apollon , c'est à dire à celuy qui est Dieu de l'Harmonie , pour apprendre de luy comme il faut la melodie des choses , ou par maniere de dire , les tons graves ou subtils qui se forment de la parolle. Or comme il y a diuerfes sortes d'oreilles , plus ou moins polies , & sçauantes , ou plus ou moins grossieres & communes ; Ainsi les temps de parler ou de se taire sont differens.

De là vient que les plus prudens , pour bons & profitables que soient leurs Conseils , ne peuuent rien auancer ; & qu'au lieu de les voir reüssir , ils hastent plustost la ruine de ceux auxquels ils les donnent. Mais enfin , quand

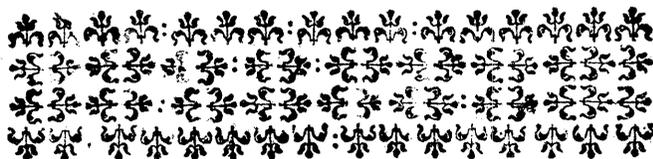
il aduient que le fuccez en est domma-
geable, & conforme à leur prediſtion;
c'est alors que les hommes auparauant
incrédules, les tiennent tout à fait pour
Deuins. & pour des Esprits clair-voyans,
qui deſcourent de loin l'euenement des
choſes cachées.

M. Caton d'Utique nous fert d'un
fort bel exemple en cecy. Ce grand hom-
me ſceut bien preuoir, ainſi que d'un lieu
haut-eſſeué, la ruine de ſon pays, en-
ſemble la tyrannie qui précéda la conſpi-
ration. Luy-meſme, comme vn véritable
Oracle, prédit les animoſitez de Ceſar &
de Pompée, long-temps auant que l'ef-
fet s'en enſuiuift, Et cependant, tous ſes
auiſ, bien que ſagement donnez, furent
plus dommageables qu'vtils, & haſte-
rent la perte de ſa patrie. Cicéron le re-
marque ainſi avec beaucoup de pruden-
ce, lors qu'eſcriuant à vn de ſes amis; *L'o-
pinion de Caton, dit-il, ne me ſemble pas trop*

mauvaise; Et neantmoins elle est quelquefois nuisible à l'Estat La raison est, pource qu'il parle comme s'il estoit en la Republique de Platon, & non pas dans la lie de Romulus.







Qu'il faut tousiours bien esperer.

DISCOVRS XXIII.



LES effets de l'Esperance, qui redonne assez souuent la vie à ceux qui s'imaginent de l'auoir perduë, nous sont assez bien representez dans cét Embleme, que i'ay tiré d'Alciat, qu'on tient l'auoir composé en vn temps, auquel on attendoit François premier & Charles V. au Concile de Nicée; Car plusieurs se promettoient qu'il s'y feroit vn accommodemēt entre ces grands Princes, & qu'en

donnant la Paix à la Chrestienté, ce seroit le vray moyen d'exterminer l'Herésie, ou de remedier à tout le moins à la pluspart des maux qu'elle auoit causez. Alciat compare doncicy l'estat des Chrestiens à vn grand Nauire, qui est si fort agité des vents & des vagues, qu'il court fortune d'en estre englouty, si Dieu ne calme cette tempeste Il ne faut pas douter au reste, que le Nauire ne soit vn Symbole d'vne Republique, & que ces deux iumeaux, qu'on appelle vulgairement *Casor & Pollux*, n'en soient vn autre de l'Esperance. Pour le premier, nous en auons diuerfes preuues dans Ciceron; comme quand il dit; *Embarque toy, si tu veux avecque nous, & ne feins point de te ranger à la pouppe. Tout ce qu'il y a de gens de bien icy, est dans vn mesme Vaisseau, dont nous tafcherôs de tenir droict le gouuernail, & veüillent les Dieux que la route en soit heureuse.* Il se sert de cette mesme Allegorie con-

tre Pifon , qu'il tance de cette forte : Ne t' imagine pas follement que ie fuis homme à m' espouuenter, ny à craindre cette fourceilleufe feuerité dont ton uifage fe couure. Tout cela ne m'eft qu'une petite nuë, que ie ne dois nullemēt apprehēder, apres auoir malgré les vents & les vagues, cōduit à bon port le nauire de la Republique. Et en vn autre endroit il adjoufte. Si ie me voyois fans gouuernail dans ce Vaisseau de l'Estat ; si la tempeste des diuifions & des guerres ciuiles me iettoit en pleine mer ; si des Pyrates s'en venoient de toutes parts me donner la chasse, & s'ils estoient sur le poinct de me faire esclauē ; encore ne ſçay-ie pas si ma refolutiō ne seroit point assez forte, pour s'opposer à leur violence. I'obmets qu'en ce mesme sens Horace s'escric,

O Nauire ! de nouueaux flots,
 Malgré l'art de tes Matelots,
 S'en vont t'exposer à l'orage;
 Tâche donc de faire vn effort,

*Et gaigne prouement le port,
Pour te garantir du naufrage.*

Je passe maintenant à ce que les Poëtes ont feint à ce propos de Castor & de Pollux, tous deux freres d'Helene, & fils de Iupiter & de Leda. Les Pilottes les adoroient anciennement, & les inuquoient durant la tempeste, pour memoire de ce qu'ils auoient autresfois purgé la mer de Pyrates. Aufsitient-on que s'ils paroissent tous deux, c'est vn presage de beau temps; Et voylà pourquoy, quelque furieuse que soit la tourmente, les Nauigateurs ne desesperent iamais de leur salut, quand ils les voyent luire ensemble. Ce n'est donc pas sans sujet qu'ils sont mis icy, comme i'ay dit cy deuant, pour le Symbole d'vne Esperance prochaine, & s'ils adoucissent toutes les amertumes de ceux que la tempeste a long-

temps battus. Dequoy toutesfois il ne faut pas beaucoup s'estonner, puis que l'Esperance a cela de propre, comme dit le proverbe, de preserver les Affligés, de nourrir les Bannis, & d'inspirer mesme la vie à ceux qui semblent n'en avoir plus. Le trouue fort remarquable à ce propos ce que l'on racôte d'un certain Rhodien, qu'un Tyran impitoyable tenoit emprisonné miserablement dans vne cage de fer. Là il le faisoit nourrir à la façon d'une Beste; & pour luy rendre son mal plus sensible, apres luy avoir fait couper les narines, il l'exposoit à la risée publique, & vouloit que tous les iours on eust à renouveler ses supplices. Voylà cependant qu'un si cruel traitement toucha de pitié ses meilleurs amis; parmy lesquels s'estant trouué quelqu'un qui luy conseilla de se laisser mourir de faim, pour se deliurer de tant de langueurs; *Cela seroit bon*, luy

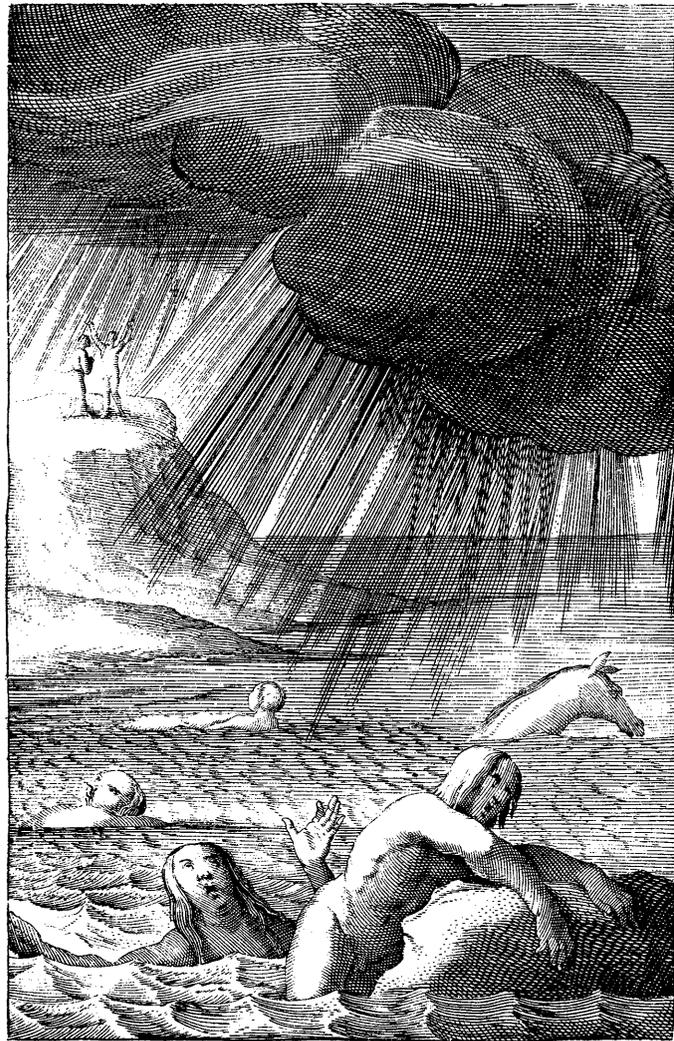
respondit. il, pour quelque Desesperé; mais
 i'ay appris pour moy, que tant que l'hom-
 me est en vie, il faut qu'il espere tout. A
 cét exemple est presque semblable ce-
 luy du Consul Varron, qui s'estant sau-
 ué dans la defroute de la Journée
 de Cannes, fut estimé auoir fait
 beaucoup plus sagement que son Col-
 legue, qui se fit donner la mort.
 Aussi en fut-il loué du Peuple & du
 Senat, qui le remercierent publique-
 ment, de ce que dans vn mal-heur eui-
 dent il n'auoit pas laissé de bien es-
 perer de la Republique. C'est en quoy
 les imitent iudicieusement, & avec vne
 merueilleuse force d'Esprit,

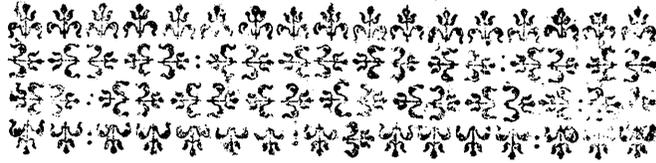
*Les plus grands hommes de la terre,
 Qui dans la Paix, & dans la Guerre
 Sçauent agir, sans estre las;
 Et dont les trauaux heroïques,
 Les font de: affaires publiques
 Les Hercules, & les Athlas.*

Que

Que si l'esperance des Payens a esté si ferme pour les choses de la terre, il est bien iuste que la nostre soit beaucoup plus forte pour celles du Ciel; Car, comme disoit l'Apostre Sainct Paul, *Si nous n'esperions qu'en cette vie, il n'y auroit point de condition plus miserable que la nostre.*







*Que ce qui est paruenus à sa fin ne se
peut renouueller.*

DISCOVRS XXV.



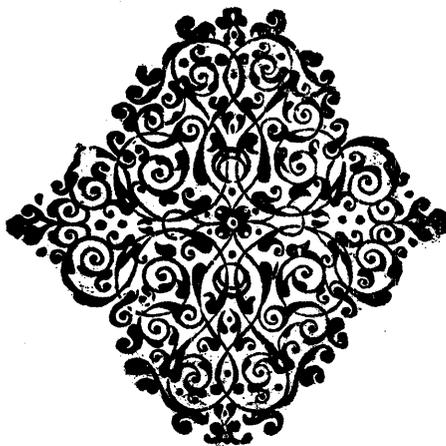
LA Fable dit, qu'apres que le Deluge vniuersel eut emporté tous les habitans de la terre, Deucalion & Pirra demeurez seuls, & ardamment desireux de renouueller la race des hommes, apprirent de la bouche de l'Oracle, que toutes choses leur reüssiroient selon leur desir, si prenant les os de leur Mere ils les jetoient derriere eux. D'abord cet Oracle les affligea grandement, & les mit

M ij

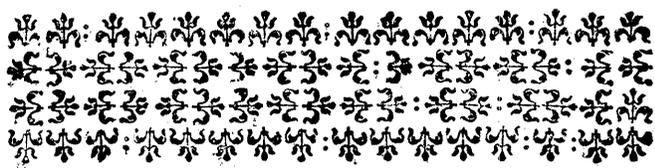
hors d'esperance de pouuoir iamais venir à bout de leur intention. Car la terre estant tout à fait bouleuerfée par le Deluge , il n'y auoit aucun moyen de discernér les tombeaux où repositoient les os de leurs Meres. Mais ils sceurent enfin que la Terre estoit la commune Mere de tous , & que par ses ossements il falloit entendre les pierres.

Cette Fable nous semble descouurir vn grand secret de la Nature , & corriger vne erreur , qui n'est que trop familiere aux Esprits des hommes ; Car l'ignorance les porté ordinairement à croire , que les choses se renouellent par le moyen de leur putrefaction , comme le Phenix renaist de sa propre cendre. Mais pour moy , ie ne pense pas que cela se puisse en aucune sorte , veu que telles matieres sont desia paruenüs au bout de leur course , & renduës entierement incapables de seruir de

principes aux mesmes choses. C'est pourquoy le meilleur est de retourner en arriere, & de rebrousser vers les principes qui sont les plus communs.







Contre les Trompeurs.

DISCOURS XXVI.

LA principale raison, pour laquelle ie mets icy pour vn Symbole de Tromperie, cette espece de Lezard, que les Italiens appellent *Tarantola*, est pource qu'en effet ce monstrueux Animal n'est bon qu'à tromper, & ne sert qu'à faire du mal : Aussi peut-il bien estre nommé *Versipellis* (mot dont les Latins ont accoustumé d'vsler, pour signifier vn homme perfide & rusé) à cause que tous les ans il pose sa peau, qu'il a extrêmement dure, & par tout semée de

M iij

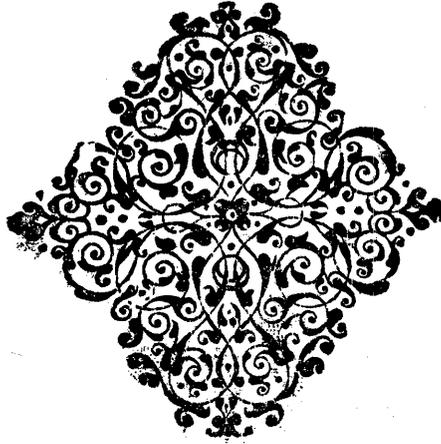
diuerfes taches, semblables à des Estoi-
les. Le docte Aleiat dit là-dessus, Que
les Iurifconsultes appellent la mauua-
se foy, *Stellionat*, du nom de cét Ani-
mal nuisible, que les Anciens ont
toufiours haï. Car il est si malicieux,
que lors qu'il change de peau, com-
me le serpent, il la deuore aussi-tost,
d'autant que par ie ne sçay quel in-
stinct de Nature, il connoist qu'elle
est vtile aux hommes; comme en ef-
fet elle est propre à la guerison de l'E-
pilepsie. Pline adiouste à cela, que si
on le tuë dans du vin, il s'en fait vne
certaine composition, semblable à de
la pommade, que les femmes doi-
uent bien fort aprehender; Car si el-
les en vsent, tout leur visage se cou-
ure à l'instant de grosses lentilles, en
forme de taches rouffes. Voyla pour-
quoy les Dames Romaines trouuoient
moyen anciennement d'en defigurer
la beauté de celles qu'elles sçauoient estre

aimées de leurs Marys, dont elles estoient jaloufes.

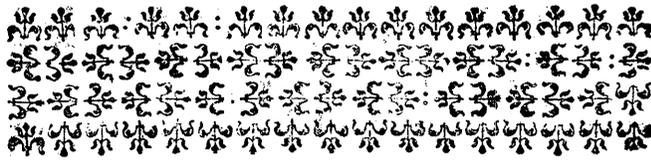
Par ce Lezard donc, le plus laid de tous les animaux, & le plus enuieux du bien des hommes, il nous est démontré; Que la deformité du visage est souuent vne marque de celle de l'Ame, & qu'encore que la mine nous puisse abuser, les Mathématiciens pourtant nous conseillent de ne nous fier que rarement à vne personne dont la Physionome est mauuaise. Les Orateurs mesmes font de cét auis, & c'est par où le plus celebre d'entr'eux s'ouure vn suiet de s'escrier ainsi contre Cherée. *N'est-il pas vray qu'à le voir on reconnoist aussi-tost que ce n'est de luy rien que malice & que tromperie? N'est-il pas vray que depuis la teste iusques aux pieds (s'il est permis de iuger de l'Ame par la structure du corps) ce n'est que Mensonge, que Fraude, & que Fourberie? Aussi ie m'assure, que ce*

qu'il a toujours la teste rasée & les cheveux aussi, est affin qu'il ne luy soit reproché d'auoir seulement le moindre poil d'un homme de bien. Or bien que le *Stellionat*, dont nous auons parlé cy-dessus, se prenne generalement pour toute sorte de tromperies, si est-ce qu'il y en a quatre principales dont il se faut donner garde, qui sont, le fard du langage; l'amorce des presens, le desir du gain; & l'ignorance affectée. Ces belles qualités sont essentielles à tous les Trompeurs, l'ordinaire desquels est d'vser en leurs desseins de toute sorte de batteries; Voylà pourquoy *Lyfander*, Capitaine *Lacedemonien*, & le plus adroit Fourbe de son temps, faisoit vanité de dire à tout propos, *Que lors qu'il ne pouuoit auoir quelque chose avec la peau du Lyon; il prenoit incontinent celle du Renard.* Mais apres tout, comme la fausse Monnoye, qui est vne des grandes fourberies du monde, n'est pas long

temps de mise, la Tromperie de mesme,
est vn plaisir de courte durée.







Contre les Traistres.

DISCOVRS. XXVII.



Es Canards que ces Oyse-
 leurs ont attachés à leurs
 filets, & qu'ils nourrissent
 expres, pour y en attirer
 d'autres par le bruit qu'ils
 font, & par le battement de leurs ailles,
 ne representent pas mal les faux amis &
 les Traistres. Car ces hommes lâches,
 soubz vn specieux pretexte de nous
 vouloir du bien, s'insinüent premie-
 rement en nostre amitié, puis ils pren-
 nent part à nos secrets, & nous trahif-
 sent enfin. Le pire de cette Comedie,

est, qu'ils la rendent souuent tragique par leurs artifices, & par leurs tours de souplesse. Ce qui arriue ordinairement, quand pour faire paroistre mauuaise vne bonne action, à la ruine de ceuz qu'ils veulent trahir, ils la déguisent de tant de fausses couleurs, que l'Innocence mesme en est souuent esbloüye. Ainsi les plus honnestes gens ont bien de la peine à demeller ces dangereuses intrigues, & ne rougissent pas tant des pieces que leur ioient ces mauuais Acteurs, que de voir qu'en la personne de ceux-mesmes qu'ils ont tenus pour amis, il se verifie doublement; Que de toutes les especes de Trahison, la plus dangereuse & la plus abominable est celle qui se couure d'un faux semblant d'amitié. C'est par là qu'on ne trompe pas seulement vn homme, mais des peuples entiers, quelques habiles qu'ils soient; Tesmoins les Romains, qui ne l'espreuerent que trop à leur

dommage , en la fameuse Journée de Cannes , où cinq cens Numides , sous pretexte d'accourir à leur secours, s'en allerent fondre sur eux , & les taillerent en pieces.

Les Traistres , diét vn grand Docteur , sont des Colombes en apparence , & des Corbeaux en effet. Ils attirent sur eux la hayne publique , quand mesme ils pensent faire plaisir. On ayme ceux qui trahissent ; mais on deteste ceux qui ont trahy. C'est vne vengeance d'hommes de neant , dont on se sett au besoin , & qu'on rejette à la fin , comme on feroit quelque drogue qui ne vaudroit rien , ou qui feroit venimeuse. Ceux qui les employent , disoit Archidamus , ne s'y doiuent iamais asseurer ; Et voylà pourquoy luy mesme se voyant pressé par les Ephores , de bailler la conduite de son armée à vn Capitaine qui trahissoit sa Ville ; *Je n'ay garde*, leur respondit-il, *de fier mes gens à vne personne,*

qui manque de foy à la Patrie. En effet, comment fera fidelle à des Estrangers, & à des personnes incontinuës, celuy qui ne l'est ny à son Prince, ny à sa Ville, ny à ses amis, ny mesme à ceux de son sang? Certainement cette maniere de viure est beaucoup plus dénaturée que celle des Tygres; Et comme il ne faut point s'asseurer aux Traistres, aussi n'y a t'il point de seureté pour eux. Cette verité ne peut manquer d'exemples, puis que l'Histoire en est toute pleine. Si nous la lisons, elle nous apprendra que les Sabins assommerent la fille de Tarpeius, apres que pour leurs ioyaux elle leur eust lâchement vendu le Capitole; Qu'Aurelian voulut qu'on trenchât la teste au Soldat qui luy auoit liuré Thyanées; Que pour se mocquer de quelques Capitaines, qui auoient trahy leur General d'Armée, l'Empereur Charles III. qu'ils croyoient auoir obligé, ne les paya qu'en fausse monnoye, & que Sul-

tanSolyman ayant promis vne de ses filles à vn Cheualier traistre aux Chrestiens, & le fit depuis escorcher tout vif, disant qu'il ne le vouloit point receuoir dans son alliance, qu'apres qu'on l'auroit despoüillé de sa peau, & que s'il en prenoit vne nouvelle, en tel cas il luy tiendroit promesse. Et certainement, bien que ces punitions fussent grandes, on trouuera neantmoins qu'elles estoient justes; si l'on considere que tous les Traistres en general ne meritent pas que le Soleil les esclaire, que les Elemens les nourrissent, & que les hommes leur soiēt fauorables, ny mesme que la terre les souffre, non plus qu'elle ne peut souffrir le Serpent, depuis qu'il a blessé l'homme; Aussi lisons-nous que les Atheniens les souloient ietter à la voirie; & qu'eux & leurs descendās estoient declarés infames.

Or bien qu'il y ait quelque fondemēt en cette Maxime Que la Trahison plaist, & que le Traistre déplaist; si est ce que

celle des Romains estoit , Qu'un Chef se doit rendre victorieux & vaillant par sa propre Vertu , plustost que par la trahison & par la malice d'autrui. Nous auons plusieurs exemples , qui nous l'enseignent ainsi ; comme celuy de Fabrice , qui renuoya genereusement au Roy Pyrrhus les lettres du Medecin qui le trahissoit ; Celuy de Camille , qui en v'sa de mesme enters ce malicieux Pedant , qui s'offroit à luy liurer les enfans des meilleures maisons de Phalerie ; Ville que ce Chef victorieux tenoit assiegée ; Celuy de Nicostratus , Chef des Argiues , qui sollicité de trahison par Archidamus ; *le voy bien , luy respondit-il , que tu n'es point de la race decét ancien Hercule , qui voyageoit par le monde pour en chasser les méchans , au lieu que tu ne cherches qu'à perdre les gens de bien , par des moyens illicites ;* Et finalement celuy d'Alphonse , Roy d'Arragon , auquel vn certain Ingenieur ayant promis pour deux mille escus de s'en aller brusler l'Ar-

mee nauale des Venitiens ses Ennemis: *Je ne voudrois pas, luy dit-il, que tu l'eusses fait pour rien du monde, puis que c'est en homme de bien, & non pas en traistre qu'il faut faire la guerre, ou ne s'en mesler iamais. Je pourrois produire icy quantité d'autres raisons, pour authoriser ce que i'ay dit cy-dessus. Mais sans m'estendre plus auant dans ce Discours, il me suffit de le conclure par cette verité, qui doit estre vniuersellement receuë; Que comme le corps d'un Lyon ne loge point un cœur de Renard, la Trahison de mesme ne peut iamais trouuer place dans vne ame genereuse.*





Contre la Colere.

DISCOVRS XXVIII.



LA Colere ne peut mieux estre depeinte qu'elle est en cét Embleme, par la figure de ce Lyon furieux ; de qui les Naturalistes escriuent, que pours'irriter soy-mesme il se bat les flancs de sa queuë, & qu'il en fouëtte ses petits faons. En cette fougue il gräte la terre avec l'ongle, son crein se herisse, ses yeux estincellent, & sa Bile s'échauffe si fort, qu'il en paroist tout en feu. Aussi tient-on qu'il par-

N iij

icipie tout à fait à la nature de cet Element, & qu'après sa mort, si l'on choque ses os l'un contre l'autre, on en fait sortir de petites bluetes, comme de quelque caillou qui est battu d'un fusil. Voilà quels sont en cet Animal les effets de la Colere, qui ne produisent pas en l'homme des effets moins d'agereux, ny moins nuisibles par consequent. Car de toutes les passions qui le travaillent, celle cy sans doute est la plus mauuaise, comme elle est aussi la plus apparente. Quelques impetueuses que soient les autres, encore cedent elles assez souuent à la Raison; au lieu que la Colere ne la peut aucunement souffrir, & que ses approches luy sont suspectes, quand elle accourt pour l'assister. Il est donc bien difficile que cette furie, suiuant ses mouuemens desreglez, ne cause d'estranges dégasts. Aussi n'en fait-elle pas de moindres dans l'Ame, que le feu le plus violent, quand

il s'est mis dans vne maison. On a beau la vouloir reduire par la force du raisonnement. C'est vne monnoye dont elle ne se paye pas : Tout luy donne de l'ombrage, dit Seneque ; on ne luy dit rien qui ne passe pour crime chez elle : Tant plus on la pense fléchir, tant plus elle devient insolente ; Et n'est pas iusques aux Diuinités qu'elle n'attaque par ses blasphemes. Il faut donc bien prendre garde, de ne se point laisser emporter à sa violence, puis que ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle est fatale aux plus grands hommes. L'Histoire en remarque deux entre les autres, à sçauoir Aurelian, & Valentinien, dont l'vn se vid ruiné miserablement par cette passion, qui donna lieu à la malice de son Secretaire Mnestas ; & l'autre perdit la vie, pour s'estre rompu vne veine du col par vn effort de Colere. Je trouue plaisant à ce propos ce que l'on raconte de l'Orateur

Satyrus, à qui ses Amis bouchoient les oreilles de cire, lors qu'il auoit à plaider pour eux; de peur qu'en oyât les contredits & les iniures de sa partie aduersè, il ne se laissât emporter à la Colere, & que par elle il ne perdît tout le bon droit qu'il auoit. Car il ne se voit que trop par espreuue, qu'elle fait dire souuent & entreprendre des choses, dont on a tout loisir de se repentir, apres les auoir executées.

Que si les Flatteurs, qui déguisent indifferemment le bien & le mal, m'allenguent icy, Que la Colere est vn effet de courage; ie leur respondray, que c'en est yn plustoit de foiblesse, & de lâcheté. Ce qu'on ne peut mieux prouuer que par l'exemple des femmes, qui sont beaucoup plus portées à cette passion que ne sont les hommes; outre qu'il se voit qu'elle ne maistrise pas si tost les sains que les malades, & qu'elle s'attache plus

facilement aux Vicieux , qu'aux Ames
vertueufes.

*Il n'est point de pires tempeſtes,
Que celles qu'eſmeut le Courroux ;
Qui change les hommes en Beſtes,
Et qui les fait paſſer pour Fou.*

Nous ne manquons pas d'exem-
ples de cette Verité ; & ſ'il ſe lit dans
l'Hiftoire, que les Lacedemoniens n'al-
loient au combat qu'au ſon des flutes,
apres auoir ſacrifié premierement aux
Mufes ; il eſt bien certain qu'ils ne le
faifoient que pour mettre leurs Soldats
à la raifon , & calmer en eux les furieux
mouuemens de la Colere. Auffi eſt elle
de ſa nature imperieufe, ſuperbe, info-
lente, & difficile à manier par autrui,
ſi la perſonne qu'elle transporte ne
ſçait vſer comme il faut de la Raifon,
& du iugement pour la reprimer. Au

côtraire, si elle luy oppose adroitement ces deux puissans Ennemis, il luy aduendra sans doute comme aux Thebains, qui pour s'estre obstinez deux ou trois fois à resister aux Lacedemoniens, qu'ils tenoient auparauant pour inuincibles, n'en furent depuis iamais vaincus. Plutarque nous donne à ce propos vn plaisant conseil, qui est qu'à chasque fois que la Colere nous veut surprendre, nous luy désirons ce que les Nourrices ont accoustumé de dire à leurs Enfans, quand ils crient, *Ne pleurez point, & vous l'aurez*. Ce n'est pas encore vn petit moyen d'en reprimer la violence, que de luy opposer quelque peur, ou quelque ioye soudaine, & d'en retrancher les occasions. Corys en vfa de cette sorte; quand il cassa expres les beaux verres de cristal qu'on luy auoit presentez: ce qu'il ne fit pas tant par mespris; que pour n'auoir su-

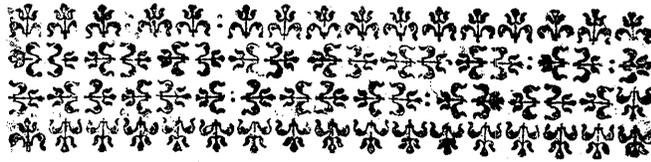
jet de se facher contre vn autre qui les auroit cassez. Mais apres tout , le meilleur remede que ie trouue à la Colere, est de temporiser , & de se refoudre à la patience. Le Philosophe Athenodore le conseilla ainsi à l'Empereur Auguste , quand il l'aduisa que toutes les fois qu'il se verroit en colere , il eust à se tirer à l'escart , & à dire posément toutes les lettres de l'Alphabet ; ce que Theodose souloit obseruer aussi, comme le remarque Nicephore. Et à vray dire , de quelque condition que soit l'homme, il doit bien s'estudier à vaincre cette passion, & toutes les autres qui luy ressemblent , ou qui tiennent tant soit peu de sa nature ; puis que changeant en moins de rien & le visage & l'humeur de ceux qu'elles possèdent, elles leur mettent souuent les armes à la main pour en tuer leurs meilleurs Amis. Témoin le grand Alexandre,

qui vainqueur de tout l'Orient, & vaincu par la colere, mit à mort indignement son fauory Clytus, & qui voulut se faire mourir soy-mesme, apres que le Temps & la Raison luy eurent appris à ses despens, combien tragiques sont les effets d'une passion si violente, & qui deuiet quelquefois Fureur. Aristote neantmoins n'approuue pas qu'on en soit tout à fait exempt: Et dit que cela ne se doit point, à moins que de vouloir paroistre insensible. A quoy il adiouste, qu'il y a deux sortes de Colere, dont l'une, qui est la plus dangereuse, deuanee la Raison, & l'autre la suit, sans iamais s'en esloigner. Cette derniere a ses mouuemens reglez, à cause que c'est vn iuste Zele qui la fait naistre. Et c'est sans doute de cellecy dont le Prophete entend parler, quand il dit, *Fachez vous, mais ne pechez point.* Aussi est-ce des fautes, & non

pas des gens qu'il faut se facher : Car,
comme dit l'Apostre Saint Jacques, *La
tolere de l'homme n'opere pas la Iustice de
Dieu.*







Contre l'Ingratitude.

DISCOVRS XXIX.

DANS vn Recueil qui s'est fait de quantité d'Epigrammes Grecques, il me souuient qu'il y en a vne entre les autres, qui sert de suiet à cét Embleme, où la Chevre est introduitte parlant ainsi.

*F'alaitte malgré moy, pour plaire à mō Berger
Tant ie suis miserable,
Vn Loup insatiable,
Qui deuenu plus grād me pourra bien manger.*

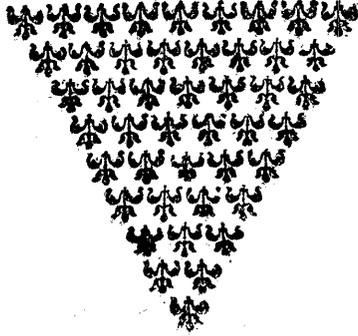
*Mais quoy ; cela n'est pas estrange
Puis qu'on ne manque pas d'effets,
Qui monstrent que par les bienfaits ,
Jamais la Nature ne change.*

Cela s'applique fort à propos aux Ingrats, la coustume desquels est de perdre le souuenir des bons offices qu'ils ont receus, & de rendre mesme le mal pour le bien. Assurement il n'est point d'hommes en la Nature, ny plus pernicieux, ny plus maudits que ceux-cy ; Et j'ose bien dire, que la terre n'en scauroit produire de pires, estant veritable que tous les autres pechés ensemble se trouuēt compris dans le seul vice d'Ingratitude. Il est de celuy qui le pratique, tout de mesme que du lierre, qui ruine enfin la muraille dont il est soustenu. A raison dequoy le valeureux Temistocles se voyant dans le mespris durant la paix, apres s'estre veu en honneur en temps de guerre ; *A ce que s'en puis iuger, disoit-il à ce propos, il est*
de

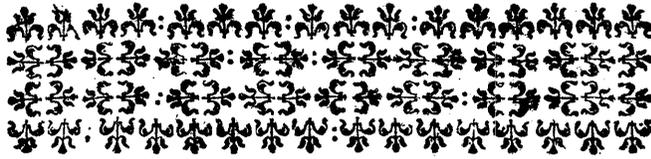
de moy comme de quelque grand arbre, où quand il pleut bien fort chacun se met à couvert ; mais quand l'orage est passé, on le quitte là, sans en tenir conte. C'est ainsi qu'en vident les Ingrats à l'endroit de ceux qui les ont obligés, entre les mains desquels ils meritoient bien d'estre liurés, afin qu'eux-mêmes en fissent la punition. Quelques peuples de Perse le practiquoient ainsi anciennement, & les chassioient à toute rigueur, pource, disoient-ils, qu'il est difficile que celuy qui ne reconnoist pas son Bien-facteur particulier, puisse reconestre ses parens & sa Patrie. Aussi, quoy qu'entre les Historiens, Alexandre & Cesar nous soient proposez pour les plus grands Princes du monde, à cause de leur Clemence; il est vray néatmoins, qu'ils ne pardonnoient jamais les fautes d'Ingratitude, tant ce Vice leur sembloit odieux, & tant il l'est en effet. Les gens d'honneur le detestent, & les Dieux l'ont si fort en horreur, que le miserable Ixion

à ce que disent les Poètes, en est encore à la rouë dans les Enfers. Ce n'est doncques pas merueille, si les plus genereux d'entre les Anciens apprehendoient si fort d'estre declarés coupables d'ingratitude enuers leurs amis, & si mesme ils debatoient avecque leurs Ennemis, à qui s'obligeroit de meilleure grace. C'estoit à mon aduis le vray moyen de s'exépter de toute sorte de méconnoissance. Car pour ne tomber iamais dans ce Vice detestable, il faut estimer infiniment le bien qu'on nous fait, & peu celuy que nous faisons. Que si nous praticquons le contraire, nous serons tousiours en mauuaise odeur parmy les honnestes gens; & tout nostre sçauoir, quelque grand qu'il soit, ne nous fera iamais tenir pour sages, tant que nous passerons pour Ingrats. Ce que nous ne pourrons mettre en doute, si nous considerons, qu'Aristote, pour l'auoir esté enuers Platon, en a de beaucoup terny le lustre de son esprit,

& ces merueilleuses connoissances que
la Philosophie luy auoit acquises, qui le
font nommer encore aujourd'huy le
grand Genie de la Nature.







Qu'il faut s'accommoder à l'humeur de ceux que lon sert.

DISCOVRS XXX.



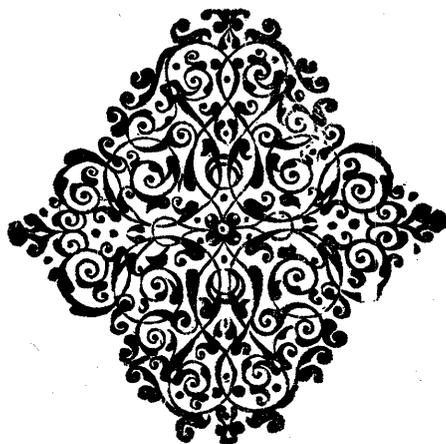
LES Poëtes ont feint que Iupiter voulant auoir jouïſſance de ſes amours , prit pluſieurs ſortes de formes, comme celle de Taureau, d'Aigle, de Cygne, de Pluye d'or, & ainſi des autres; mais que lors qu'il voulut desbaucher Iunon, il en choiſit vne entierement abjecte & ridicule, qui fuſt celle d'un miſerable Coucou, tout baigné de pluye, tout tremblotant, & à demy mort.

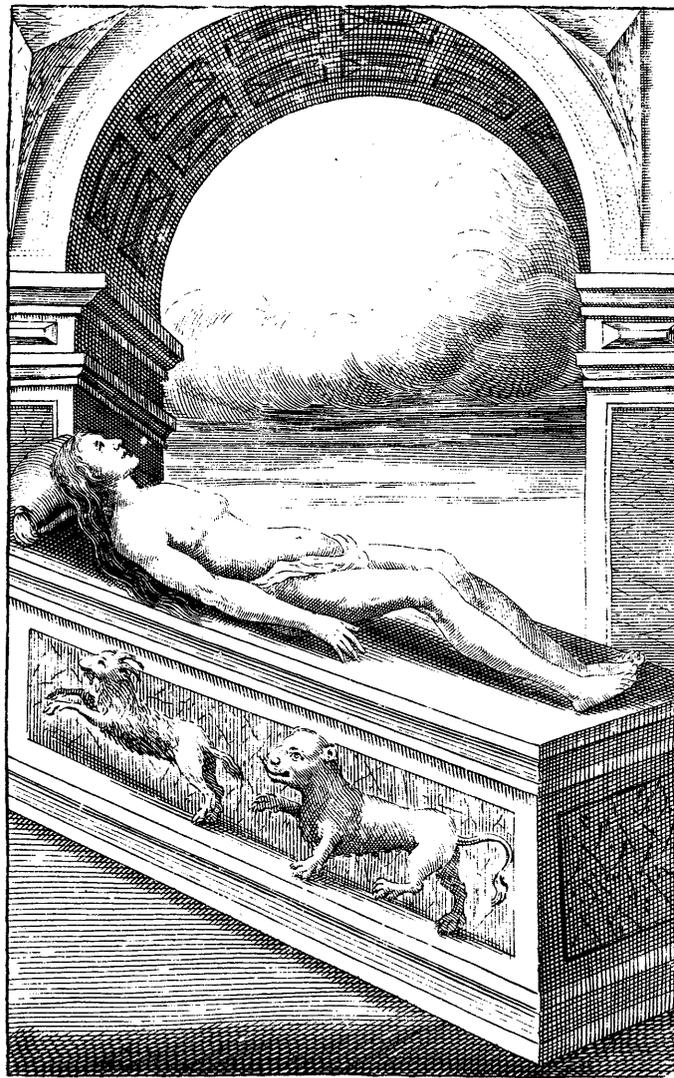
Le trouue que cette Fable eſt fort iudi-

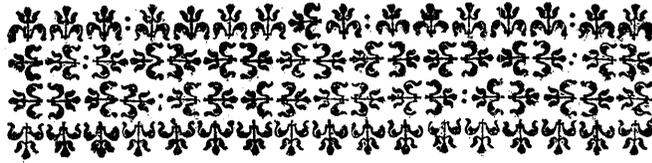
O iij

cieusement inuentée, & qu'elle est tirée d'une maniere de viure assés commune à plusieurs. Le sens en est tel, Que les hommes ne doiuent iamais auoir vne trop haute opinion d'eux-mesmes; iusques au point de s'imaginer, que dans la monstre de leurs Vertus, quelque belle qu'elle soit, il y puisse auoir tousiours de quoy les mettre en honneur, & aux bonnes graces de tout le monde: Car telle chose ne reüssit que selon le naturel & l'humeur de ceux qu'ils courtisent. Que s'il arriue que ces gens là n'ayent rien de recommandable en eux, ny rien qui les esleue par dessus le commun; mais tout au contraire qu'ils soient d'un naturel altier & malin, (ce qui nous est representé sous la figure de Iunon) il faut qu'en tel cas ils jouent vn autre personnage, & qu'ils se despoüillent de tout ce qui a le moindre eschantillon d'honneur & d'honesteté. S'ils font autrement, qu'ils s'assurent que leur prudence ne leur ser-

uira pas beaucoup. Je dis bien dauantage, c'est qu'estans à la suite de telles personnes, il ne leur suffira pas de se raualer à quelque action seruite, s'ils ne se transforment entierement, & ne s'ancantissent dans la bassesse.







*Que la Beauté devient la proye du
Temps, & la ruine de ceux
qu'elle attire.*

DISCOVRS XXXI.

QV l'Histoire Grecque est
fabuleuse ; ou s'il la faut
croire , il faut aduoüer
aussi , qu'il ne se vid ia-
mais de Beauté pareille à
celle de Laïs. Durant qu'elle fut en vie,
il n'y eust point de Maison plus frequen-
tée que la sienne ; & quelques-vns di-
sent , qu'apres sa mort on accouroit de

toutes parts , pour voir son tombeau. Il estoit, selon Pausanias , dans la ville de Corinthe, tout contre le Temple de Venus , au seruice de laquelle cette fameuse Courtisane sçauoit si bien se faire valoir , qu'elle vendoit à ses Amans iusqu'à la moindre de ses œillades. Aussi tient-on que du gain de son corps elle fit vn prodigieux amas d'or & d'argent, dont ceux de Corinthe heriterent. Ce Tombeau, qu'ils luy dresserent depuis, fut plustost vn tesmoignage de leur ingratitude , que de leur reconnoissance. Car ils eussent mieux fait, ce me semble, de ne luy en eriger aucun, que de renouveler son vice en la memoire de leurs descendans, par vne si noire marque de sa mauuaise vie. La figure qui la representoit nuë, les cheueux espars, & couchée tout de son long, estoit d'vne belle pierre d'albastre, & la Tombé de marbre noir, au deuant de laquelle se

voyoit en relief vne Lionne furieuse, & qui couroit apres vn Belier. Ceux qui en auoient fait le dessein, ne manquoient pas d'esprit, & cachotent sous cét Embleme beaucoup de choses grandement considerables. Par le Belier, Animal stupide, & qui a tousiours la teste à l'esuent, ils vouloient donner à entendre vn Amant peu fin, & qui s'abandonne si fort à sa passion, qu'il en deuiet comme furieux; ce qui est à proprement parler, vn vray effet d'vne brutale concupiscence. La figure de la Lionne, en est icy le symbole, & se prend mesme pour vne femme de mauuaise vie, en diuers endroits des Autheurs prophanes, & mesme dans les Saints Escrits; comme dans le Prophete Ezechiel, qui appelle de ce nom la ville de Ierusalem. Plaute dit à ce propos;

*Qu'il faut qu'une adroite Lionne
Morde si delicatement!*

*Qu'elle ne rebutte personne,
Par vn fascheux raisonnement;
Que d'un excez d'amour, elle semble estre fole,
Et que tousiours son cœur demente sa parole.*

Mais il n'estoit nullement besoin que ce Poëte Comique fit de semblables leçons aux Filles d'Amour, ny qu'Ouide non plus leur enseignast l'Art de se faire aimer, puis que naturellement elles ne le sçauent que trop pratiquer, à la ruine des ieunes gens, dont elles font les Idoles. Les plus aduifées d'entr'elles (si toutesfois il y en a quelques-vnes) mesnagent vtilement cette Beauté fleurissante, qui leur fait tant de Galands, & tant de prophanes adorateurs. Elles en vsent à leur aduantage, comme d'une bonne fortune, pource que par l'exemple de leurs semblables, elle sont bien assurees, que ce qu'il y a de

plus charmant en elles, ne fera pas de longue duree, Que les rides & les cheueux gris leur reprocheront dans le miroir la decadence de leurs années, Que leur visage qu'on a si fort admiré, n'aura plus vn iour le teint des lys, ny des roses, & que le Temps en effacera toutes les graces, que luy-mesme y auoit mises. Cette apprehension les engage dans les soins de l'aduenir, & leur fait tendre des pieges aux Sots, pour les y enuelopper finement, & pour s'emparer par mesme moyen de leur meilleure substance. Mais ceux qui sont sages s'empeschent bien d'y tomber, & font leur profit de cét exemple de Demosthene. L'Histoire raconte, que cette mesme Laïs, qui sert de sujet à nostre Embleme, & qui attiroit à soy tant de monde par les merueilles de sa beauté, le fit aller à Corinthe,

pour passer vne nuit avec elle. Mais comme il vid qu'elle vouloit auoir six cens escus , cette somme excessiue l'estonna d'abord , & fit que prenant congé d'elle , *Belle Laïs*, luy dit-il , *ie n'achette pas si cher un repentir.* Ce qui fut sans doute vne responce que ie prefererois volontiers à toutes les pieces d'Eloquence que fit autrefois ce grand Orateur ; pour s'estre en vn instant persuadé la victoire de soy-mesme , qu'il n'eust pû iamais persuader aux autres qu'avec peine. Tellement que cette Victoire se pouuoit dire d'autant plus glorieuse, qu'il estoit extrêmement difficile de n'estre point vaincu d'une si belle & si puissante Ennemie. Car il se voit par espreuue , que les femmes qui ressemblent à celles cy , sont ordinairement plus fortes que les Roys mesmes, sur lesquels, comme disoit Dioge,

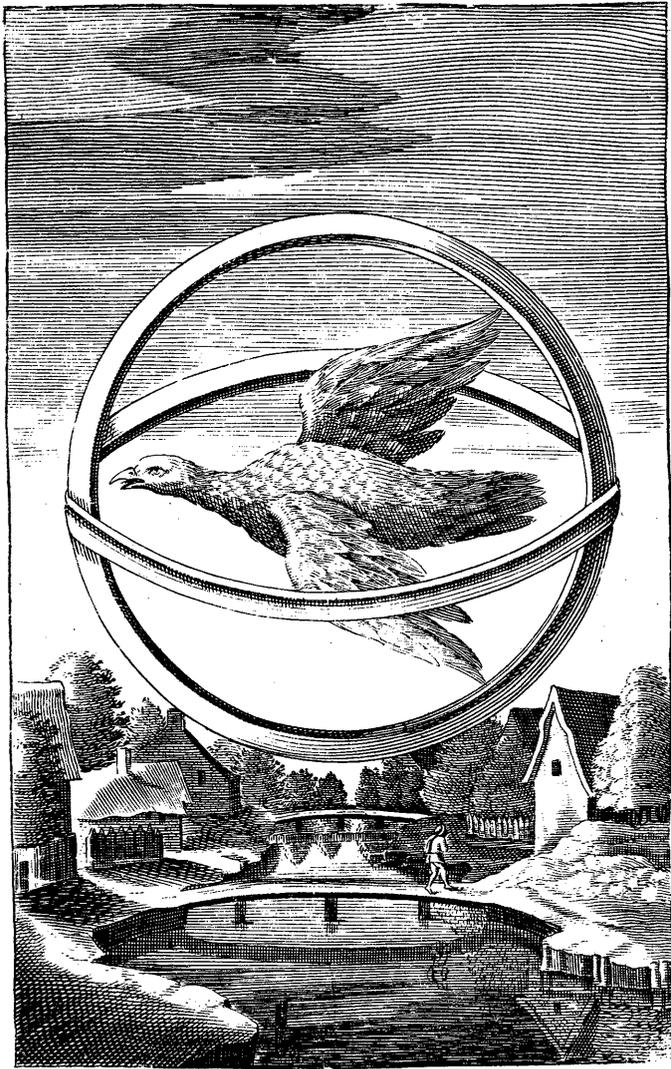
ne, elles se donnent vn empire plus grand & plus absolu, qu'ils ne l'ont eux-mesmes sur leurs sujets. Il n'en faut point d'autre exemple que celui de Ninus, ce puissant Monarque des Assyriens, que l'artificieuse Semiramis, autresfois de condition seruaile, & entretenue par vn chetif Esclaue, sceut tellement captiuer, qu'elle osa bien luy demander, qu'il luy permit d'estre Reyne vn iour seulement, pour voir si elle auroit bonne grace à donner audience aux Ambassadeurs, & à vacquer aux affaires de son Estat. Ce que ce Prince mal-aduisé luy ayant accordé tout aussi-tost, tant il auoit de passion pour elle, & s'estant réduit à ce poinct, que de vouloir absolument, que tous ses sujets la reconnussent, & luy obeissent comme à luy-mesme, il en porta la peine à la fin, & n'eut presque pas

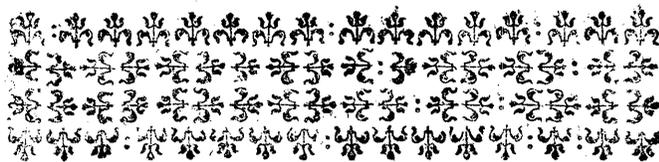
le loist de s'en repentir. Car cette femme ambitieuse, pour mieux faire réussir son méchant dessein, vfa premièrement avec toute sorte de modestie, des premières ordonnances de ce Prince enuers les gardes du corps; Puis comme elle vid qu'on ne luy contredisoit en rien, elle le fit lier, & mette à mort miserablement. Ainsi par ses artifices, elle vsurpa l'Empire d'Asie qu'elle tint long temps depuis, avec plus de bon succez, qu'elle n'en deuoit auoir, pour s'y estre si méchamment esleuée. P'obmets quantité de semblables exemples, pour conclure avec le Sage; Que la femme qui se sert de sa beauté à faire du mal, estant la chose du monde la plus dangereuse; *Celuy qui la nourrit perdra sa substance; & avecque Iob; Que c'est vn crime sans pareil, & vn feu qui ne s'attache à quoy que ce soit, qu'en mesme temps il ne le deuore.* A quoy i'adjouste, que
c'est

c'est en vn mot la ruïne de tous biens ,
tant du corps que de l'esprit , tant de Na-
ture que de Fortune. Ce qui fait dire à
bon droit à l'Apôstre Sainct Paul, *Que ia-
mais Paillardny Paillarde, n'auront part au
Royaume celeste.*



2. Partie.





*Qu'il n'y a point de charme contre
l'Amour.*

DISCOVRS XXXII.

ALCIAT nous semble proposer icy vn estrange remede à l'Amour, & vn merueilleux moyen d'en arrester la violence. Mais il m'excusera bien s'il luy plaist, si ie ne suis point si facile que luy, à croire l'Auteur des Escrits duquel il a tiré cet Embleme. C'est le fabuleux Pindare, Poëte Lyrique, qui dans vne Ode qu'il a faite, met en auant, Que l'Oi-

P ij

seau qu'on nomme en Latin *Motacilla*, & en nostre langue *Bergeronnette*, ou *Belle-queuë*; pource qu'en effet, il la remuë sans cesse; fut premierement enuoyé du Diel icy bas par la Deesse Venus, & donné à Iason, pour s'en seruir comme d'un charme, pour attirer à soy Medée. Car la pluspart des Naturalistes parlant de ce mesme Oiseau, disent que les Magiciens ont accoustumé de s'en seruir en leurs enchantemens, & de l'attacher pour cét effet à vne toupie, ou, selon quelques vns, à vne rouë, qu'ils font tourner en rond, tandis qu'ils proferent en langue inconnuë certaines paroles estranges, & qui leur semblent essentielles à l'accomplissement de leur charme. Il y en a toutesfois qui veulent que les Sorcieres en vsent autrement, & qu'elles n'en prennent que les entrailles, pour les porter attachées à vne figure ronde, en forme de caractere. Mais quoy qu'il en soit, est bien certain

qu'Homere, & ceux qui l'ont commenté, demeurent d'accord, que pour empêcher les chatouillemens de Venus, il ne faut que prendre cét Oiseau, que l'on met premierement au milieu de deux cercles, qui se couppent l'un l'autre, puis on se l'applique sur l'estomach, Je ne pense pas neantmoins, qu'un si grand homme qu'Alciat, se soit persuadé ce qu'il en a dit apres les Anciens, ny qu'il ait esté si peu raisonnable, que de croire tout de bon, que de quelque nature que soit un Philtre, il puisse gesner en amour les volontés libres, ou les fléchir, & les esmouvoir par ie nescay qu'elle force secrette, dont il est impossible de bien connoistre la cause. Ce n'est pas pourtant, que ie veüillenier qu'il n'y ait dans les bons liures quantité d'excellens remedes, pour tenir en bride les furieux mouuemens de la chair, ou pour en assoupir la concupiscence. Mais de

croire que cela se puisse par le charme dont il est icy question ; certainement si ce n'est folie , c'est à tout le moins vne grande marque d'extrauaganee , & d'vn Esprit desreglé. Le plus amoureux de tous les Poëtes le croit ainsi ; quand il dit ;

*N'vse point en Amour de Philtres impuis-
sans ;*

*Tout ce que l'on en dit, n'est qu'erreur Et
que Fable ;*

*Ils rendent furieux, & l'esprit, & les sens ;
Nul ne se fait aimer, s'il ne se rend aimable.*

Les Arts de Medée , adiouste le mesme Autheur , ne sont pas capables de mettre remede au mal d'Amour. Il ne se guerit ny par herbes , ny par enchantemens ; Et si cela se pouuoit , il est bien à croire que iamais Vlysse ne se fût sauué d'entre les mains de Cyrce. Les Amans neantmoins s'imaginent , tant ils sont fols , que par le

moyen des charmes & des breuuages que donnent les Magiciens, ils trouveront vn entier alegement à leur passion, dans la jouïssance de la chose aimée. Mais ils ne voyent pas que tels Philtres ont tousiours esté si venimeux, qu'il se lit dans l'Histoire, qu'Antiochus, Caligula, Lucullus, & le Poëte Lucrese, perdirent l'esprit pour en auoir vsé; iusques-là mesme, qu'ils en deuindrent tous forcenez.

Que s'il est question maintenant de chercher quelque remede à cette passion, il ne s'en trouuera point de meilleur que de s'adonner à l'estude des lettres, ou a quelque autre sorte d'occupation, & d'honneste diuertissement. Car comme il est tres-certain, qu'Amour est la Creature du luxe, & de l'oisiueté; aussi est-il veritable, que depuis qu'il s'est vne fois enraciné dans l'ame, on ne peut l'en arracher autrement, qu'à force de travailler, & de se mettre dans vn employ

quitiene l'esprit tousiours en haleine.
 Ouide nous le declare ainsi dans les vers
 suiuan.

*Puis qu'Amour te fait aduoüer,
 Qu'il est vn Enfant volontaire,
 A qui le travail est contraire,
 Et qui n'aime rien qu'à iouer;
 Afin qu'il ne t'assuietisse
 Aux seueritez de sa Loy,
 Il faut que ton Esprit agisse,
 Et qu'il se donne de l'employ.*

Que si ce preseruatif n'est assez bon
 contre les venimeuses atteintes d'une
 passion si dangereuse, en voicy vn beau-
 coup meilleur, que l'Apostre Saint Paul
 nous presente, quand il nous conseille
 de crucifier la chair & les vices. Aussi
 viendrons-nous à bout assurement de
 cet Ennemy puissant & secret, qui se ca-
 che dans la partie concupiscible, si pour
 le combattre nous luy en opposons vn

autre incomparablement plus fort , à
ſçauoir l'Amour diuin , que tous les ſtra-
tagemes , & toutes les forces de la terre
ne ſçauroient vaincre.







*De l'Art d'agréeer aux Souve-
rains.*

DISCOURS XXXIII.

LON dit que la Lune amou-
reuse d'Endimion, vsoit d'v-
ne plaisante inuention pour
le voir. Car ayant pris garde
qu'il reposoit d'ordinaire dans vne cer-
taine Grotte, que la Nature auoit taillée
dans les rochers Latmiens, elle descen-
doit du Ciel à diuerses fois ; puis y re-
montoit, apres auoir donné plusieurs
baisers à son fidelle Berger. Cependant,
tant s'en faut que ce repos, ou cette oisi-
ueté, luy fût dommageable, qu'au con-
traire, la Lune en augmentoit ses trou-
peaux, & les engraissoit si bien, que ceux
des autres Bergers n'estoient ny si beaux,
ny en si grand nombre que les siens.

Cette Fable nous figure les deportemens des Princes, qui chargez de soins, & enclains à la deffiance, ne reçoivent pas si facilement en leur entretien familier, les esprits aigres & difficiles, que ceux qui sont d'une humeur douce, & qui s'accommodent à tout ce qui leur plaist, sans en rechercher plus avant la cause; tellement qu'ils vivent avec leur Maistre, comme s'ils estoient endormis, & priuez de toute connoissance; se montrant plustost obeissans & souples, que trop pointilleux, & trop austeres en complimentens. Avec tels hommes, les Princes seroient de leur Majesté, comme la Lune de son Ciel; & sans avoir esgard à leur personne, (car ce leur est vne maniere de fardeau, de paroistre tousiours serieux) ils ont accoustumé de s'entretenir familièrement avec eux, bien assurez de le pouvoir faire. Il n'y eut iamais Prince plus difficile à contenter que Tibere; en qui l'on remarqua particulie-

remét, que les plus grands fauoris estoiet ceux qui sçauoient les mieux dissimuler ses deportemens ordinaires, & mieux faire les ignorans ; bien qu'ils en eussent vne vraye & entiere connoissance. Cette façó de viure estoit encore particuliere à **Louis XI.** Roy de France, Prince fort accort, & qui sçauoit esplucher les choses d'un bout à l'autre. Or ce n'est pas sans sùiet, que la Fable met en auant la Grotte d'Endimion ; pour monstrier, que ceux à qui les Princes tesmoignent des affections particulieres, ont accoustumé d'auoir certaines retraites agreables, qui les inuitent au repos, & à s'y descharger de leurs plus serieuses affaires. Ceux qui sçauent viure comme cela, ne peuuent manquer de faire grande fortune. Car s'il auient que le Prince ne les esseue aux premieres charges, cela n'empesche pas toutesfois, que les aimant veritablement, plustost que par interest, il ne prenne plaisir à les combler de richesses.





*Qui à force de vouloir tout sçavoir,
on ne sçait rien la pluspart
du temps.*

DISCOVRS XXXIV.

L se fit anciennement vne Comedie, ou pour représenter le naturel de ces hommes ridicules, qui se meslent de tout faire, & de tout sçavoir, sans que neantmoins ils reüssissent iamais en quoy que ce soit, on s'aduisa d'introduire sur le Theatre vn certain Valet extrêmement niais, que l'on déguisa des ailles

& du plumage d'un Hobereau, ou d'un Faucon bastard. Car comme cét Oiseau suspendu en l'air, qu'il hache de l'aile avec vne continuelle agitation, se donne bien de la peine, pour ne bouger d'une place; ainsi ces Brouillons qui s'employent à diuerses choses, n'en acheuent pas vne seule, & reculent, au lieu d'advancer. Tel est par exemple l'Attalus de Martial; telle Thrason de Terence; & tel le Suffenus de Catulle. Or d'autant que le siecle où nous sommes ne manque point de cette sorte de Presomptueux, voyons s'ils font bien de s'embarrasser l'esprit de tant d'employs differens.

Je ne pense pas qu'il y ait eu iamais homme de si bon esprit, ny si liberalement pourueu des dons de Nature, qu'il ait fait vn grand progres dans les Sciences & dans les Arts, quand il a voulu en embrasser plusieurs tout à la fois. La raison est, pource qu'une connoissance
exquise,

exquise, & vne affaire serieuse veuleht vn homme entier. Car comme il n'est point d'assez bon estomach, pour digerer quantité de viandes, s'il en prend auec excez ; ainsi il n'est point d'esprit assez fort, pour comprendre tout à mesme temps diuerses choses ensemble, sans que la pointe de l'entendement en soit emoussée, & la memoire affoiblie. Que si quelqu'un m'allegue au contraire l'exemple de Caton, que l'on sçait auoir esté grand Capitaine, grand Orateur, & grand Iurisqueult; le respondray, que cela peut estre veritable ; & que neantmoins, si on le compare à quantité d'autres personnages Grecs & Romains, on le trouuera beaucoup au dessous d'eux. Car il ne fut ny si sçauant en Droit qu'Aquilius Gallus, ny si excellent en l'art de bien dire que Lucius Crassus, que Marc-Antoine, qu'Hortense, & que Ciceron. Pour ce qui est de la guerre, qui ne sçait que Iules Cesar en sceut incom-

parablement plus que luy, sans y comprendre plusieurs grands Chefs, que la Republique Romaine esleua dans le mestier des Armes? L'on peut faire le mesme iugement par l'exemple de quelques personnes illustres de l'Antiquité, qui pour exceller en vne seule profession, s'y applicquerent entierement. Ainsi le diuin Platon quitta tous les autres Arts, pour ne suiure que la Philosophie; & Demosthene picqué d'un desir de gloire, prefera le tiltre d'illustre Orateur, à celuy de mediocre Philosophe. Difons donc avec Seneque, Qu'il est de ces gens qui veulent tout sçauoir, & qui ne comprennent iamais rien, comme de ces Vagabonds, qui courét le monde, où ils changét tous les iours d'hostellerie, & ne s'acquierent pas vn Amy. Eux tout de mesme ne font que passer legerement par dessus les choses qu'ils estudiant, en s'efgarant tantost apres l'vne, & tantost apres l'autre; sans considerer, qu'il n'y a

rien qui altere si fort la santé que le changement de remedes, & qu'une plante ne se porte jamais bien, quand à force de la remuer, on l'empesche de prendre racine.

Cét Embleme donc, s'adresse directement à ces hommes impertinens & vains, qui veulent qu'on les croye Maistres passez en toutes sortes d'Arts & de Sciences; quoy qu'après tout, quand on les a sondez bien avant, on trouue que ce n'est de leur fait qu'ostentation, que cajolerie, & qu'extrauagance. Aussi, comme dit fort bien vn Poëte, à les ouir jargonner confusément, on iuge aussi-tost qu'ils semblent faire à l'enuy, non pas à qui dira le mieux, mais plustost à qui criera plus haut;

*Et leurs raisonnemens peste-meste entassez
De leur bruit importun nous battent les
oreilles,*

*Comme un chariuary de chaudrons casséz,
De marmites, de grils, de pots, & de bouteilles.*

Q ij

Mettes sur le tapis toutes les Sciences que vous voudrez, & toutes les plus nobles Professions ; il ne s'en trouuera pas une seule , dans laquelle ils ne se vantent d'exceller au dernier point. Ils vous sustiendront impudiquement, Qu'il n'est point d'effet en la Nature, dont ils n'ayent trouué le cause, Que les choses inconnuës aux Anciens, leur sont plus claires que le jour, Que ce qu'elles ont d'embarras est enveloppé par leur industrie , Qu'on ne peut sçauoir faire aucune question, si difficile soit-elle, dont ils ne soient capables de donner la solution en mesme temps ; Et pour le dire en vn mot, Que rien n'eschappe à leur connoissance. Que si quelqu'un ose entreprendre de choquer leur sentiment, ilss'emportent alors auant dans la dispute, qu'ils ostent aux autres qui en sçauent plus qu'eux, la liberté de parler ; D'où il s'ensuit que dans l'obscurité de leurs beaux discours, rien n'est si visible que leur ignorance ; &

qu'à force de parestre animaux dans leur pretendu raisonnement, ils perdent enfin le tiltre de raisonnables. Le Vulgaire cependant, qu'ils estourdissent de leur babil, ne laisse pas de les admirer, & de les croire grands personnages, pource qu'eux mesmes se croyent tels. En effet, s'il est question de s'entretenir des belles lettres, dont ils n'auront pas seulement vne legere teintute, ou ils vous reduiront à vous taire du tout, ou à parler si peu, qu'en ne disant mot, il semblera que vous aprouviez leurs sottises, au lieu qu'en vostre ame, vous ne cessez de vous en mocquer. Que si vous leur proposez quelque point de droit à decider: Croyez moy, vous diront-ils, iamais les Anciens n'ont bien expliqué les Loix, pource que iamais aussi ils ne les ont bien entendus. Tout ce qu'ils en content n'est qu'un amas de contradictions & de gloses inutiles. Quoy dauantage? S'il faut parler de la Medecine; Iamais Hypocrate ny Ga-

lien n'en ont tant sceu qu'ils en sçauent, à les ouyr dire ; Si de l'Astrologie ; Cette Profession, adjousteront-ils, est si commune, qu'elle ne vaut pas la peine des'y arrester, se seruant de ce mespris comme d'un voile à leur ignorance. Si de la Theologie, ils se vanteront de pouuoir penetrer dans ses plus profonds, & plus mysterieux secrets ; Si de la Philosophie, ils se feront accroire d'y estre si clairvoyans, qu'ils voudront absolument, que ny Platon, ny Aristote ne leur soient point comparables, & qu'ils ne passent l'un & l'autre que pour des Aueugles. S'il faut en vn mot, discourir de toute sorte de Sciences, ils publient hautement que personne ne peut mieux s'en acquitter qu'eux ; & bien au contraire de Socrate, ils se donnent la vanité de sçauoir tout ce que les autres ignorent ; En cela certes d'autant plus blasrables, qu'au poinct où ils sont sçauans, ils ne sçauent aucunement se connoistre.

Mais laissant à part ces famfarons de science, ie dis que dans cét Embleme se peuuent comprendre en general ceux qui se meslent de tous mestiers; & qui se connoissant ignorans en quelque profession où les autres excellent, leur en veulent oster la gloire, pour se la donner: ce qui n'est pas à mon aduis vne des moindres fourberies qui se pratiquent aujourd'huy dans le monde. Or tant s'en faut qu'il en faille vser ainsi, qu'au contraire, comme dit fort bien Scipion Amirato, des sentimens duquel, i'ay tiré tout ce qui reste de ce Discours; C'est le deuoir d'un honneste homme, toutes les fois qu'on l'interroge sur quelque chose qu'il sçait veritablement, de n'auoir pas si bonne opinion de soy, qu'il ne daigne bien s'en rapporter à celle d'un autre, qu'il iuge à peu pres en auoir plus grande connoissance que luy mesme. Cela nous est enseigné par l'exemple de Platon, à qui ses Citoyens ayant deman-

de vn dessein, pour bastir vn magnifique Autel à quelqu'vn de leurs Dieux; *Adresses-vous*, leur dit il, *au Geometre Euclide, qui vous en rendra meilleur compte que moy.* Pour cette mesme raison Q. Scauola, grand & celebre Aduocat, n'estoit iamais consulté par les parties, sur quelque fait appartenant aux maximes Pretoriennes, qu'il ne les enuoyât en mesme temps à Furius, & à Casellius; pource qu'il sçauoit que l'experience les auoit rendus sçauans dans les affaires de cette nature. Si il est donc vray, comme il n'en faut pas douter, qu'il y ait en chaque profession de differentes parties; & si vn Ancien, qui excelloit en la Science des Loix, en deferoit l'honneur à vn autre, qui en sçauoit plus que luy; Il s'ensuit de là, qu'il est tres-juste qu'en matiere de Droit, le Theologien cede tousiours au Iurisconsulte; & le Iurisconsulte au Theologien, en matiere de Theologie. Vn ancien Poëte a fait à ce propos les vers suiuan, que i'ay autresfois ainsi traduits:

*Il n'est point d'homme parmy nous ,
Qui puisse sçavoir toutes choses :
Et les Arts ne sont pas des roses ,
Qui se laissent cueillir à tous.*

*L'un guide par son influence ,
Se plaist à la beauté des vers ;
Et l'autre aux mouuemens diuers ,
Qui font admirer l'Eloquence.*

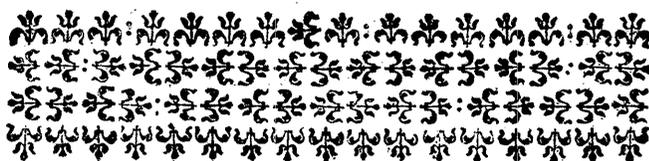
*L'un sçait icindre à l'Architecture
L'Art qui nous apprend à conter ,
Et l'autre s'exerce à chanter ,
Tenant ce don de la Nature.*

*Celuy-cy franc de passion ,
Se plaist à cultiuer la terre ;
Et celuy-là parmy la guerre ,
Va flatter son Ambition.*

*Pour esplucher quelque Planete,
L'Astrologue perd le cerueau :
Et croit voir un Monde nouveau
Dans la Lune , avec sa Lunette.*

*Ainsi chacun suit volontiers
La chose qui plus le contente ;
L'ont tient la personne ignorante ,
Qui veut estre de tous mestiers.*





*De la vraye Escolle des jeunes
Princes.*

DISCOURS XXXV.

AYANT traité dans mon premier Volume de toutes les qualités en general, qui peuvent accroistre l'estime des plus grands Princes, ie me suis proposé de monstrier icy quelle doit estre leur vraye Escolle, quand ils sont ieune. Ce qu'ils apprendront d'un excellent Politique, à scauoir de Scipion Amirato, à que ie fais parler nostre langue dans ce Discours, qui est presque tout de luy ; & que j'applique

seulement au fujet de cét Embleme. Voicy donc ce qu'il en dict au commencement du second liure de ses Raisonnemens d'Etat.

Ceux qui se veulent rendre excellents en la peinture ont ordinairement pour modelle quelque bonne piece restée des rares Ouvrages de ces bons Maistres Romains, qui sçauoient incomparablement plus que nous en ce bel Art que nous admirons. Les Escholiers qui veulent deuenir grands Philosophes, en font de mesme des Oeuures d'Aristore, de Platon, & des autres Autheurs Grecs, qu'ils lisent continuellement, à cause que ces hommes illustres ont penetré plus auant que les Romains, & que nous aussi, dans la contemplation des choses de la Nature. En vn mot, il se voit par espreuue, que celuy qui fait profession de quelque Art, & qui desire d'y exceller, ne recherche pour cét effet que les meilleurs & les plus anciens Autheurs qui en ont traité. Les

enfans des Princes semblent estre les seuls, qui ne se soucient point de sçavoir dans quelle Escholle ils peuvent apprendre l'Art de se faire mettre vn iour au rang des Heros. Que si ie le leur montre icy par l'exemple & par l'authorité des Princes Romains, il ne l'auront pas defagreable ie m'asseure; principalement s'ils considerent que ces grands hommes l'ont encore mieux sceu que la Peinture, ou que la Sculpture, qui sont des Arts qu'ils ont eux mesmes appris des Grecs, & dans la pratique desquels ils ont surpassé tous les autres peuples du monde. Proposons leur donc pour exemple, ce que fit Tibere de son fils Drusus, *Qu'il enuoya en Illyrie, dit Tacite, pour s'y acoustumer aux exercices de la guerre, & pour y gagner à soy les Soldats, ioint qu'il se representoit, Que ce ieune Prince plongé dans les delices Romaines, deuiendroit plus honneste homme dans vn Camp; Et que ses deux fils commandant les Legions, il en seroit*

luy-mesme plus asseuré. Ces paroles de Tybere me semblent autant de maximes, qui meritent bien d'estre examinées, puis que par elles il nous apprend, Quelle est l'Escole des ieunes Princes, & qu'il allegue de plus quatre raisons, pourquoy cette Escole doit estre estimée bonne; à sçauoir trois touchant ceux qui sont enuoyés, & vne à l'esgard de celuy qui les enuoye.

Drusus fut enuoyé en Illyrie, ou si vous voulez en Esclauonie, qui estoit alors vne des frontieres des Romains, où ils fouloient tenir des Legions & des Armées, tant pour attacquer leurs Ennemis, que pour s'en defendre, quand ils en seroient attaqués. Il fut, dis-je, enuoyé au Camp, pour y deuenir soldat, & voyla la premiere raison: Pour s'acquérir l'amitié des gens de guerre; voyla la seconde; Pour n'e s'affaineantir, & ne corrompre sa ieunesse dans les delices de Rome, & voyla la troisieme. Quant à

la quatriefme, elle regardoit Tybere en particulier, à cause que Germanicus & Drusus se tenant avec les Legions, la personne en estoit plus asseurée.

Venons maintenant à la premiere raison. Il fut enuoyé au Camp, pour y devenir Soldat, d'autant que pour se rendre habile à la guerre, il n'en faut pas apprendre l'art par le rapport d'autrui, mais se trouver sur les lieux, & dans les occasions Car bien que par la lecture des livres, ou pour en auoir ouy parler à ceux du mestier, l'on puisse apprendre quantité de choses touchant la Milice, tout cela neantmoins ne rend pas l'homme Soldat; Et il en faudroit beaucoup de semblables, pour s'en ayder en vne bonne occasion; comme il se voit par espreuue, que plusieurs n'ont point de voix, qui ne laissent pas pourtant de bien sçauoir la Musique. Que s'il aduenoit à vn Prince d'auoir des Musiciens, qui ne sceussent que l'art de chanter, sans qu'il y eust en

leur concert ny dessus, ny basse; ie m'af-
feure que ceux qui l'escouteroient, n'en
trouueroient pas l'harmonie beaucoup
agreable. Mais outre l'exemple, l'on peut
encore en alleguer la raison; pource qu'il
ne suffit pas à vn Soldat, d'auoir dans l'es-
prit la science des Armes; s'il ne la pareil-
lement aux pieds, aux mains, & par tout
le corps. Aussi fût-ce pour cela que Ty-
bere escriuant au Senat touchant l'é-
lection d'un General d'Armée, qu'il fal-
loit enuoyer en Afrique, voulut qu'on
en choisit vn, *qui fut adroit aux armes,*
bien fait de sa personne; Et capable de toutes
les fonctions militaires. Ie m'explique en
termes plus clairs, pource que cette ma-
tiere est grandement importante. Le
mestier de la guerre n'est autre chose que
l'exercice des armes. Le meilleur Soldat
est celuy qui s'y est le plus adonné, si bien
qu'il est necessaire de s'y accoustumer
dés le bas aage. Cecy sera rendu plus in-
telligible par vn passage de Seneque, au-
quel

quel ie n'ay pas encore touché , mais qui est fort bien compris dans les paroles de Tacite, qui dit pour troisieme raison , Que Drusus fut enuoyé en Illyrie , pour ne gaster sa ieunesse dans les débauches de Rome , ioint que par la suite de l'Histoire, il paroist bien que Drusus n'estoit encore qu'un Enfant. Or pour monstrier que l'Art militaire n'est autre chose que l'exercice des Armes , il n'en faut point d'autre preuve que le mot Latin *Exercitus*, qui vient du Latin *Exercere*, c'est à dire s'exercer. Mais tout cela nous est encore mieux déclaré par ce qu'en dit Vegece au commencement de son liure, où il monstre , que les Romains , bien qu'inférieurs en nombre aux Gaulois, aux Germains en hauteur de corps , aux Espagnols en nombre & en force , aux Afriquains , en industrie & en biens ; & finalement aux Grecs en la connoissance de diuers Arts , les surpassoient neantmoins en l'exercice des Armes , avec les-

quelles ils vainquirent tout le monde. Virgile touche fort bien cecy dans quelques-uns de ses vers, par lesquels il donne la gloire de l'Eloquence & des plus beaux Arts à tous les autres peuples de la terre, & dit parlant des Romains, qu'ils sçauoient fort bien

Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles,

ce qu'il est impossible de faire, si l'on ne sçait l'art de la guerre.

La seconde raison est comprise dans ces paroles ; *Et pour gagner à soy les Soldats* ; ce qui fut encore vn sujet pour lequel Tybere enuoya Drusus en Illyrie: Car c'estoit la chose du monde que les anciens Empereurs cherissoient le plus, & qui les obligeoit particulièrement à ne donner iamais aux Senateurs la conduite des Armées. Le mesme Tybere fasché contre vn certain Citoyen, qui auoit osé parler assez mal des affaires de la guerre, luy demanda en colere ; Si l

auoit trouué quelque chose à redire aux Soldats , à quoy le diuin entendement d'Auguste n'eust mis bon ordre ? Galba fut tacitement repris de sa nonchalance, pour ne s'estre point aperceu, que toutes les fois qu'Othon le traitoit, il corrompoit par argent les Soldats des ses gardes : L'on souloit toujours tenir loin les Armées, pour les maintenir dans la fidelité ; & toujours aussi l'on auoit quelque secreta deffiance des Capitaines. Le Conseil d'Auguste portoit de n'enuoyer iamais de Senateurs en Egypte, ny des Cheualiers non plus, pource qu'avec le moindre secours ils pourroient affamer la Ville de Rome. Il falloit donc bien qu'à raison de ses deffiances, Tybere enuoyast ses Enfans dans les Armées, afin qu'ils se fissent aymer des Soldats, & qu'ils missent de bonne heure toutes leurs esperances en eux seulement. C'estoit pour cette fin aussi que se faisoient les adoptions, & qu'on

mettoit ordre que l'Empire ne manquât point de successeurs, afin que par ce moyen les gens de guerre fussent fidelles à leurs Princes, tant pour l'intérêt présent, que pour le futur.

Il est donc nécessaire que les Enfans des Princes soient enuoyez aux Armees, pour y deuenir Soldats, pour se faire aimer des gens de guerre, & pareillement pour ne se perdre parmy le luxe des Villes; ce qui est la troisieme raison. Il est impossible qu'un corps accoustumé de long temps au repos & à l'oisiueté, puisse endurer beaucoup la fatigue. Ce n'est pas pourtant que j'ignore ce que dit Plutarque, parlant d'Artaxerxes; à sçauoir, Que les delices d'elles-mesmes n'empeschent pas les actions militaires, puis que ce grand Prince, qui brilloit d'or & de pourpre, en quelque temps que ce fût, & qui employoit toutes les années douze mille talens à l'ornement de sa personne, ne

laissoit pas pour tout cela de mettre pied à terre, quand il le falloit, ny de faire sept & huit lieuës de chemin en des pais de Montaigne. Tout ce que j'ay à dire là-dessus est, Que les hommes qui dès leur enfance, & par vn long exercice, se sont accoustumez à la peine, peuuent faire ces couruées avecque plus de facilité, que ne font ces autres à qui la seule Vertu de l'Amé donne de l'aduantage sur la foiblesse du corps. Au temps des anciens Empereurs, la Noblesse Romaine estoit extrememēt adonnée au Luxe: Et toutesfois pource que les Gentils-hommes commençoient à s'exercer aux armes en leur bas âge, il aduenoit que reprenant au besoin leur premiere habitude, ils faisoient des choses merueilleuses, & paroissoient autres qu'ils n'auoient accoustumé d'estre, au grand estonnement de ceux qui les confideroient. Tesmoin Othon, de qui nous lisons, *Que n'estant armé que d'un simple*

corsélet de fer , il marchoit à pied deuant les Enseignes , & que de la façon qu'il se negligeoit, il sembloit en apparence tout autre qu'il n'estoit en effet.

Quelqu'un pourra mettre icy en auant la coustume de piquer les cheuaux , de courre la bague, de rompre en lyce, & tels autres exercices , que les ieunes Gentils-hommes ont accoustumé de faire dans les Academies , lesquels comme ie ne puis blasmer, à moins que de me rendre blasmable moy-mesme ; aussi m'advient-il de considerer fort volontiers, ce que Guichardin allegue sagement à ce propos, lors que parlant de Galeazzo Sanseuerin; *Ce braue homme, dit-il, fuyant de la ville d'Alexandrie, fit bien voir au monde la difference qu'il y a de picquer un cheual dans un Manege; de iouster dans un tournoy, de rompre de grosses lances, & de faire en un mot les plus nobles exercices du corps, ausquels il excelloit par dessus tous les Italiens de son temps, & d'estre Chef*

d'une Armée. La raison est, d'autant que tout ce qui ne se rapporte point à la gloire des armes, doit plustost estre appelé jeu, que vray exercice de Soldats. Ceux qui ne peuvent boire sans nege, & qui se voyent reduits à boire chaud, sont contraints, à leur grand regret, d'auoir recours aux paroles du plus méchant de tous les Empereurs Romains, qui s'escricoit vn peu auant que de mourir, *Miserable que ie suis, c'est donc icy le breuuage de Neron?* Et ceux de qui l'on a esleué l'enfance dans les amorces des lasciuetez, de la Gourmandise, & de semblables débauches, peuvent bien encore, à l'imitation de ce mesme Empereur, faire porter pelle mesle parmy les armées, des instrumens de Musique & de Luxe. A quoy ie rapporteray, qu'en la fameuse guerre d'Afrique, les Portugais faisoient prouision de pourpoints de toile d'or, plustost que de corselets; & qu'en lieu d'eau douce & de biscuit, ils chargeoient

les Nauires de sucre, de confitures, & de vaisselle d'argent, outre les riches tapisseries & les draps de foye, qui seruoient de pretieuse parure à leurs tentes. Pour moy ç'a esté tousiours mon sentiment, que les bons succez aduenus de nostre temps à M. Antoine Colonne, au Marquis de Pescaire, & à Vespasien Gonzague, ont pris naissance de leur bonne education, comme ayant esté esleuez au Camp, & parmy les armes, c'est à dire loin du Luxe des Villes, & des delices de leur maison. Le treuve merueilleux à ce propos ce qu'on escrit d'Alexandre, à qui la Reyne de Carie ayant vn iour enuoyé des viandes fort delicates & d'excellens Cuisiniers, il luy fit responce, *Que Leonidas son Gouverneur luy en auoit encore donné de meilleurs, en luy apprenant à marcher de nuict, pour en dîner mieux le lendemain, & à manger sobrement à son disné, afin qu'il en eust plus d'appetit quand il faudroit souper.* Par où sans

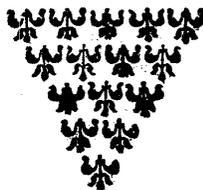
doute il vouloit montrer , qu'en ses premières années il auoit endossé le harnois ; comme en effet le gouvernement de la Macedoine luy estant laissé en l'aage de seize ans , il deffit en ce temps là ceux de Megare , & se trouua peu apres en la bataille de Cheronée ; à raison dequoy l'Orateur Demosthene l'appelloit *Enfant*.

Voyla donc quelle est l'Eschole des ieunes Princes , dans laquelle ils apprennent à se rendre redoutables aux Ennemis , chers à leurs Soldats , considerables à leurs sujets , & maistres du Monde. A quoy i'adjouste que les Peres qui les enuoyent en ces Academies d'Honneur & de Vaillance , en sont bien plus assurez en leur Estat , & en leur personne. Où il faut remarquer, que Tybere n'enuoya pas seulement à la guerre son fils legitime , mais encore l'adoptif , qui deuoit succeder à l'Empire , comme s'estimant plus assuré dans Rome en l'ab-

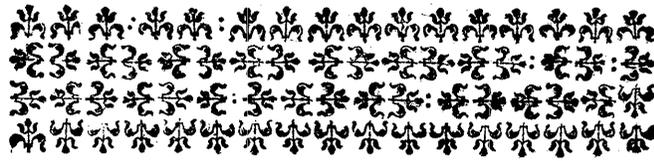
sence de l'un & de l'autre ; ce qui fut encore praticqué par Vespasien. Aussi est ce pour le mesme sujet, que le Turc enuoye separément ses Enfans en des Prouinces fort esloignées. Par où il empesche qu'on ne puit si facilement conspirer contre la Famille Royale; joint que sa personne en est en plus grande seureté. L'obmets que par ce moyen il accoustume ceux de son sang à gouverner les Peuples ; ce qui doit estre vn iour leur mestier.

Mais toute la Politique de ce Prince, non plus que des autres, quelques habiles qu'ils soient, ne rangera iamais leurs Enfans à la vraye discipline des gés de guerre, si on ne les y dresse dès leur bas aage. Ce qui nous est ingenieusement demonsté dans cét Embleme par la figure de ce Lyon. Si ce n'estoit vn ieune Phaon, il est bien à croire qu'il ne se laisseroit pas aller si facilement qu'il fait à la volonté de cét Esclau, qui le mene: Car les animaux de

cette espece estans difficiles à dompter, il en seroit de mesme de celuy-cy que des autres. Mais pource qu'on n'attend point qu'il devienne grand, pour l'accoustumer à l'obeissance, & à la souplesse; de là vient qu'il s'y soumet sans resister, & que son courage se fortifie de iour en iour, contre les Taureaux & les Ours qu'on luy presente à combattre. Tellement que par cette habitude qu'on luy fait prendre de bonne heure, il entretient la Valeur qui luy est naturelle, à force de l'exercer sur l'arene.







Qu'il sied bien aux Princes de pardonner.

DISCOVRS XXXVI.



Voy que la Foudre, comme estant la chose du monde la plus prompte & la plus dangereuse, soit ordinairement vn Symbole de Violence & de Cruauté, si est-ce qu'elle en est vn de pardon, de la façon qu'elle se voit peinte dans cét Embleme. Car elle est posée sur vn oreiller, pour monstrier que les Princes qui la tiennent en main, comme vne marque de leur puis-

fance , ne s'en doiuent pas tousiours
seruir à chastier les offences. C'est le Con-
seil que leur donne vn Poëte, quand il
dit parlant de Iupiter ,

*Ce Dieu de colere enflammé,
Se verroit bien-tost desarmé
S'il vouloit user de sa foudre ;
Toutes les fois que les Mortels
Deuroient estre reduits en poudre,
Quand ils prophanent ses Autels.*

Je me suis donc proposé de monstret
deux choses dans ce Discours ; l'vne,
Que c'est vn effet de la clemence des
Souuerains, de pardonner aux Coupa-
bles ; & l'autre , Qu'il est bon quel-
quefois de leur donner loisir de se re-
pentir.

Pour ce qui regarde le premier poinct,
ie diray auecque l'Empereur Marc-Au-
rele, Que gagner vne victoire est vn
coup de la puissance humaine , mais

qu'asseurement c'est vne chose diuine que de pardonner. Aussi est-ce la principale raison, disoit vn Ancien, qui nous oblige à n'estimer pas tant la grandeur des Dieux immortels, pour la punition qu'ils font, que pour la Misericorde dont ils vsent. A leur exemple les plus grands hommes qui furent oncques, n'estoient iamais si contans, que lors qu'il se presentoit quelque sujet de ne se point ressentir des injures qui leur estoient faites. Ainsi le premier des Cefars, protesta par vn sermēt solemnel qu'il fit au Consul Mamilus, que la chose du monde qui luy plaisoit le plus, estoit de pardonner à ses Ennemis, & de recompenser ses bons seruiteurs. Ainsi Lycurgus, par la Vertu duquel la Republique de Lacedemone fut si long-temps fleurissante, sembla faire gloire d'apprendre à ses Citoyens, qu'autant que les autres aiment la Vengeance, autant il en estoit ennemy. Car ayant eu vn œil creué par vn seditieux,

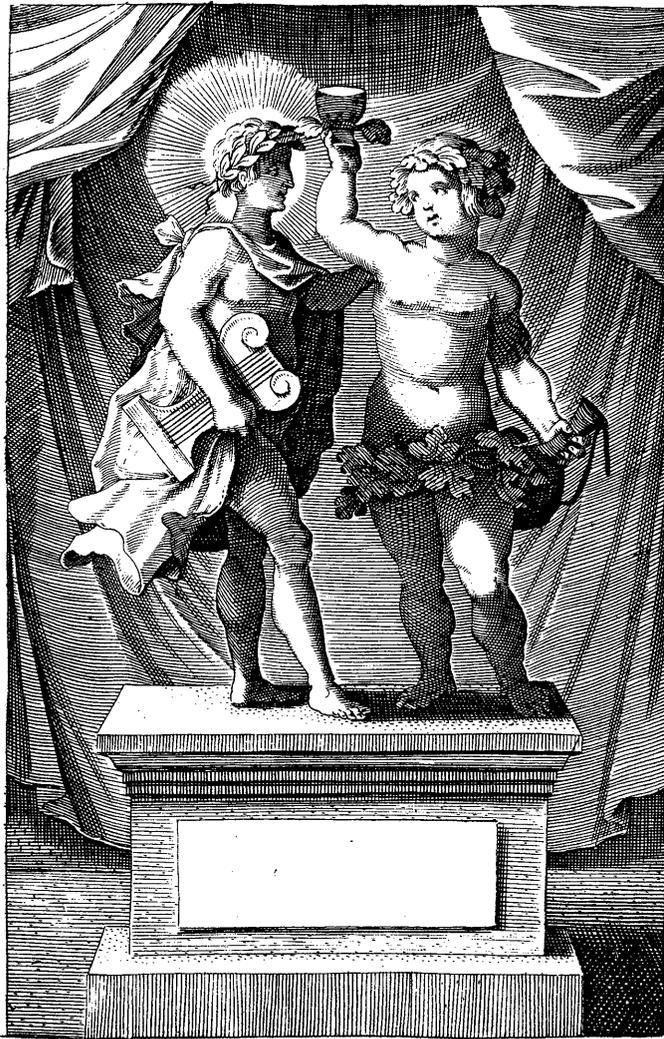
quoy qu'il le pût iustement punir, il n'en fit rien neantmoins Au contraire, il voulut qu'il fut son Domestique, pour le former à la Vertu, & le rendre capable de seruir l'Estat. Ainsi pour passer à nostre Histoires, le grand Roy François estant allé contre les Rochellois, avecque dessein de les chastier, leur pardonna neantmoins, disant, qu'en qualité de ses sujets, il ne vouloit point les perdre entieremēt, ny les traiter avec la mesme seuerité que Charles V. auoit tesmoignée à ceux de Gand; Et ainsi encore Henry second, voyant qu'un des principaux de sa Cour s'offroit à luy prouuer que deux hommes de haute condition auoient osé mesdire de luy; *Pourueu qu'ils ne parlent point mal de Dieu*, respondit-il, *ie leur pardonne tres-volontiers; s'ils ne s'en prennent qu'à moy, qui puis faillir en effet, sçachant, comme ie sçay, que ie suis homme.* Aussi, à n'en point mentir, la Generosité des Heros n'esclatte iamais si viuement que dans les
offences

offences qui leur sont faites , de mesme que la clarté du Soleil ne se fait iamais si bien remarquer qu'à trauers les ombres & les nuages que ce bel Astre diffuse. Que s'il y a quelques personnes à qui nous ne pouuions point pardonner, elles ne sont autres que nous-mesmes , qui sommes obligés ; comme disoient Pittacus, & l'ancien Caton , de nous corriger des fautes où nous tombons par foiblesse ; & encore plus de nous châtier de telles que nous faisons par malice.

Je viens maintenant au second point de mon Discours, qui est, *Qu'il faut quelque fois donner lieu à la repentance des Coupables*: Ce que ie ne puis mieux prouuer que par le mesme Amirato, dont i'ay parlé cy deuant, & par le docte raisonnement qu'il en a fait, que i'ay autresfois ainsi traduit. Côme il y a certains maux, dit il, qui paroissent tout à coup sur nos corps, pour la guerison desquels il ne

faut pas aussitost courir aux remedes ,
mais voir ce que la Nature veut faire ;
Ainsi à chasque faute du peuple , l'on
ne doit point tout incontinent en ve-
nir au fer & au feu ; mais se donner la
patience d'attendre, s'il ne se corrigera
point ; & si la repentance sulura le pe-
ché ; ce qui est vn assureé moyen, pout
mettre ordre à beaucoup d'accidents si-
nistres. Cecinna fut grandement blas-
mé, pour auoir pratiqué le contraire ;
Car estant porté comme il estoit d'vne
ardente inclination à la guerre, quelque
offence qui se présentât, il se mettoit
aussi tost à la venger ; auant que celuy
qui l'auoit commise, eust loisir de se re-
pentir. Agripine de mesme ne fut pas
moins tancée que luy ; Comme au con-
traire Iulius Agricola se fit estimer de
tous les Romains , pource que pardon-
nant les petites fautes il alloit au de-
uant des plus grandes par le moyen de
la seuerité. En quoy certes il fut esgalé

voire surmonté par Germanicus. Car bien qu'il eust son Armée sur pied, & de quoy se venger des Rebelles; iugeant neantmoins qu'il seroit bon de leur donner du temps pour se reconnoistre, il escriuit premierement aux gens de guerre, Qu'il les alloit trouuer bien armé, avec vne ferme resolution de les faire tous passer par le fil de l'espée, en cas qu'ils ne se châtiassent point d'eux-mesmes, & de leur mouuement propre. Cette prudence requise au gouuernemēt d'un Estat, a esté obseruée par les Empereurs, depuis la naissance de la Republique, qui estoit vn tēps auquel on pardonnoit tousiours à ceux qui se repentoient; Et voila pourquoy le Consul Q. Fabius, bien que grandement fasché contre les Equiens, protestoit, que de quelque façon que la chose se fust passée, il aimoit beaucoup mieux qu'ils se repentissent, que de leur voir souffrir avecque regret les mesmes choses que les Ennemis enduroient.





Du reglement de la vie.

DISCOVRS XXXVII.

ET Embleme d'Apollon
& de Bacchus, dignes En-
fans de Iupiter, qui, selon les
Poëtes, a voulu que leur ieu-
nesse fust tousiours fleurif-
fante, nous apprend, si ie ne me trompe,
qu'il y a deux choses qui rendent le corps
sain, & l'esprit libre de tout soucy; à sça-
voir vne façon de viure réglée, & pareil-
lement le Vin, si on le sçait prendre par
mesure; Comme au contraire l'Yron-
gnerie & les soins hastent la Vieillesse;

S iij

& affoiblissent insensiblement ce qu'il y a de plus vigoureux en l'homme. Cela nous est demonsté par ces mesmes Dieux dont il est icy question ; l'un desquels, comme Prince de la Medecine, nous ordonne le regime qu'il nous faut tenir, pour nous bien porter ; & l'autre par son aimable liqueur nous deliure des inquietudes & des chagrins que nos affaires nous donnent. C'est à raison de cela que Marcile Ficin dans le liure qu'il a fait de la vie heureuse, joint ces deux Diuinités ensemble, quand il dit de fort bonne grace ; Qu'Apollon & Bacchus sont freres assurement, & compagnons inseparables. Le premier, adiouste-t'il, nous fait part de deux choses tres-agreables, qui sont la Lumiere & la Musique ; & le second nous en communique aussi deux autres fort bonnes, à sçauoir le vin & l'odeur du vin, par qui nos Esprits s'espandissent, & se chatouillent d'une secrette ioye.

Tous les Philosophes ont le mesme sentiment, & demeurent d'accord, qu'il y a trois choses par le moyen desquelles on peut long-temps viure dans vne grande santé. La premiere est la Temperance, à qui les Medecins & les Philosophes donnent à bon droict la gloire d'estre la source de l'embonpoint du corps, & de la tranquillité del' Ame. Je diray bien d'auantage; c'est qu'elle est assurement la Reine des Vertus, puis qu'elle comprend les principales qui sont l'Abstinence, la Sobrieté, la Contenance, l'Humilité, la Modestie, la Clemence, l'Honnesteté, & la Victoire de soy-mesme. Aussi n'y a t'il iamais eu d'excellent homme dans toute l'Antiquité, qui n'en ait fait vne profession tres particuliere. Je me contenteray du seul exemple d'Agésiläus, qui ne se remplit iamais de vin ny de viande; qui ne dormoit qu'autant de temps que ses affaires luy en donnoient; qui n'auoit pas vn meilleur liët que le moindre de

les Soldats, qui n'vsoit que d'une mesme forte d'habillement dans toutes les saisons de l'année, & qui disoit d'ordinaire, Qu'il falloit qu'un Chef en vst ainsi, ou qu'il renoncât au commandement qu'il avoit sur les autres.

Le second moyen de se bien porter consiste en l'exercice du corps, & mesme en celuy de l'Esprit : Car Platon nous conseille de les faire agir esgalement tous deux, pour les mieux accoustumer à la Vertu. Ainsi en vsoit le grand Roy Cyrus, qui ne vouloit jamais se mettre à table, qu'il n'eust traouillé iusques à suer, & qui ne permettoit pas mesme que l'on donnât à manger à ses cheuaux, s'ils ne l'auoient gagné; ce qu'il voulut que les Satrapes ou les Gouverneurs fissent practiquer avecque soing, dans toute l'estenduë de leurs Prouinces. Je pourrois adjouster à cet exemple celuy de Lycurgus & d'Alexandre, ou si vous voulez produire Socrate & Aristippe, pour leur

faire dire quantité de choses en faueur de l'exercice du corps, & du trauail de l'esprit. Mais ie me contenteray de dire succinctement ; Que le Roy Antigonus voyant de simples Soldats, qui s'exercoient à la paulme tous armés, les honora de la charge de leurs Capitaines, qui pour estre vn peu trop delicats refusoient d'en faire autant ; Qu'vn certain Laomedon trauaillé d'vn mal de ratte, s'en guerit à force de courir ; iusques-là mesme, que par la grande habitude qu'il y prit, il gaigna souuent le prix aux ieux Olympiques ; & que Demosthene, qui beguayoit naturellement, se denoüa si bien la langue, en s'exerçant à plaider, qu'il deuint enfin vn des plus grands & des plus celebres Orateurs de son siecle.

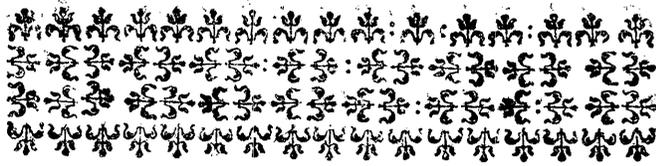
La troisieme chose, qui sert grandement à la conseruation de la santé, est vne honneste resioüissance. La raison est, pource que le cœur, qui est le siege de

la chaleur naturelle, s'affoiblit autant par de secrets déplaisirs, qu'il se fortifie par des ioyes manifestes. Aristote nous l'asseur ainsi, quand il dit, Qu'il est necessaire de rire & de passer son temps, pour viure icy bas avec quelque sorte de contentement. C'estoit aussi le mestier du Philosophe Democrite, qui, selon quelques vns, ne rioit pas tant pour se moquer de la folie des hommes, que pour se donner du plaisir à soy mesme. L'obmets qu'un des plus sages Legislateurs de toute la Grece, seachant combien il importoit à l'homme de se resioür, erigea publiquement vne Statuë au Ris, afin d'inuiter par là les Lacedemoniens à chasser loing la tristesse, comme la chose du monde la plus nuisible à la vie. Que si des tesmoignages prophanes il est permis de passer aux sacrez, cela ne se peut mieux verifier que par ces parolles du Sage; *Que c'est la ioye du cœur qui fait viure l'homme; & par le conseil que nous donne*

l'Apostre, qui est *De nous resjouir toujours* ;
pourueu que ce soit dans les choses iu-
stes : car autrement toute cette ioye dont
se flatte l'homme , n'est qu'une fausse
douceur , qui se change tout à coup en
amertume.







Qu'on impute faussement à la Fortune, d'estre quelquefois victorieuse de la Vertu.

DISCOURS XXXVIII.

A PRES que Brutus & Cassius eurent mis à mort Jules Cesar, sous pretexte de vouloir restablir les Citoyens dans leur ancienne liberté, qu'ils disoient qu'on leur auoit ostée; cette affaire n'ayant pas eue le succez qu'ils en esperoient, l'vn & l'autre furent contraints de chercher leur seureté dans les Armes. Mais Cassius ayant

perdu la vie dans cette guerre ciuile, & Brutus se voyant sur le point de la perdre aussi ; il aima mieux preuenir sa defaite, que l'attendre de ses Ennemis. Car estant pressé par quelques - vns de prendre la fuitte ; *C'est avec les mains qu'il faut fuyr,* respondit-il, *non pas avec les pieds ;* & ce disant il se laissa cheoir sur la pointe de son espée. Dion dans la vie d'Auguste, rapporte là-dessus, qu'à ces parolles tragiques ; qu'il proféra en homme desesperé, il adiousta les suiuanes, vñ peu auant que mourir ; *Miserable Vertu ! que i'ay eu grand tort de t'auoir suiue iusques icy ! Je t'ay considerée comme vne chose solide ; Et tu n'es cependant qu'une vaine ostentation ; Et que l'Esclau de la Fortune.* Par où il vouloit donner à entendre, qu'il mouroit avec ce regret, de voir que les gens de bien estoient alors miserablement contraints de ceder aux forces & aux artifices des Méchans ; Ce que Q. Curse semble vouloir monstrier encore, quand il dit,

Que c'est plustost la Fortune, que la Vertu, qui met souuent les personnes en honneur.

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il faille approuuer cette action de Brutus, puis qu'elle n'estoit ny de vray Philosophe, ny de Chrestien, & qu'elle sentoit entierement son homme desesperé. Disons donc, qu'il se trompa bien fort, d'auoir si mauuaise opinion de la Vertu, qui dans les Escrits des Platoniciens & de tous les autres grands hommes de l'Antiquité, est tousiours auantageusement soustenuë: Aussi est-il vray, que celuy qui l'a pour appuy, ne peut pas estre beaucoup offencé de la Fortune, pour contraire qu'elle luy soit. Car quelques reuolutions qu'il y ait dans les affaires du monde, la Vertu se les assujettit: & mesprisant les choses humaines elle ne met iamais sa felicité qu'en soy-mesme. Or de dire maintenant qu'il faille estimer homme de courage, celuy qui pour s'exempter de quelque mal-

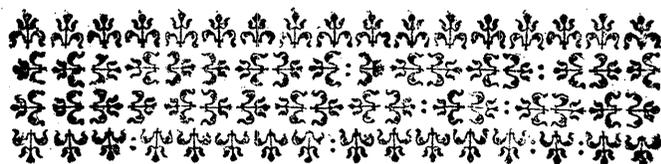
heur, se donne la mort volontairement: tant s'en faut que ce soit bien raisonner, qu'au contraire, ce n'est pas auoir le sens cômun. Plutarque nous l'apprend ainfi par l'exemple de Cleomene, qui voyant son Armée desfaite par Antigonus, & sa personne en danger de mort, & Therplon qui luy conseilloit de se la donner; Et quoy, luy respondit il, *tu crois donc que ce soit estre genereux, Et homme de cœur; que de se faire mourir; ce qui est la chose du monde la plus facile; Et moy j'estime au contraire, qu'il n'est point de plus grande marque que celle-là, d'une Ame foible, Et d'un courage rampant. Car il n'y a personne qui puisse nier, que ceux qui en viennent à ces extremités, ne se laissent vaincre par leur propre lâcheté; Je trouue à ce propos ingenieux & subtil cet Epigramme de Martial,*

*Fuyant l'Ennemy sans courage,
Fannie aduance son trespas;
Dites-moy si ce n'est pas rage,
De mourir, pour ne mourir pas?*

C'est

C'est vnerage en effet, que de vouloir mettre fin à ses apprehensions par le plus terrible de tous les maux, où l'homme ne doit iamais se precipiter, s'il ne veut que les gens de courage l'estimét lasche. Je ne veux point d'autre exemple de cette verité, que celuy du grand Cesar dans son septiesme liure de la guetre des Gaules; où il dit, *Que ce n'est pas Vertu, mais foiblesse d'esprit, que de ne pouuoir souffrir les maux de la vie; comme il ne paroist que trop, en ce qu'il y en a plusieurs qui endurent plus volontiers la mort que la douleur.* Aussi n'est-ce pas sans sujet que S. Augustin blasme si fort la fin tragique de Caton, & qu'il l'attribuë plustost à lâcheté, qu'à grandeur de courage. Par où ie conclus avec Herodian, *Que le hommes sages ne font point mal de souhaiter des prosperitez; mais qu'ils doiuent bien aussi estre constans, & se refoudre à la patience, dans les disgraces qui leur arriuent.*





*De la nécessité du Conseil, & que
la Prudence y doit estre
jointe.*

DISCOURS XXXIX.

ETTE Reine qui tient des
deux mains vn Sceptre &
vne Espée, où est enlacé vn
Serpent couronné, nous
enseigne que le Conseil, &
la Prudence produisent de merueilleux
effets, quand l'vn & l'autre agissent en-
semble. Ce que les Anciens nous ont
voulu donner à connoistre par les Sta-
tuës de Mercure & de Mars, erigées sur
vn mesme Autel, & pareillement par celle

Tij

de la Deesse Pallas. Car avec ce qu'ils ont pris plaisir à nous la représenter sortie du cerueau de Iupiter toute armée, ils ont feint qu'au temps de sa naissance il plut de l'or en l'Isle de Rhodes. Ce qu'ils ont imaginé sans doute, pour nous apprendre, Que le Conseil & la Prudence n'ont qu'une mesme source, d'où procede tout le bon succez, soit de la Guerre, soit de la Paix, & tout ce qu'il y a de fleurissant & d'heureux dans les Empires du monde. En effet, si lon demeure d'accord de cette maxime, Qu'il n'est pas permis de pecher deux fois à la guerre, pource que les fautes qu'on y fait ne se peuuent reparer qu'avec vn danger apparent, & vne perte notable; ne faut-il pas aduër qu'il y a plus de force dans vn Conseil donné prudemment, que dans les Armes mesmes, puis qu'elles n'agissent que par ses ordres? L'Histoire nous le tesmoigne assez, quand elle dit, Que iamais les Romains n'auroient fait la

perte qu'ils firent au temps de Minutius General de leur Armée, s'il eust voulu fuiure le Conseil du renommé Fabius. Cene fut aussi que par le Conseil qu'ils chasserent de leurs murailles les Sabins, les Fidenates, les Vejantins, les Albanois, les Volsques, & quantité d'autres peuples leurs Ennemis. A raison dequoy, les Carthaginois, qui n'entreprendoient iamais rien sans en deliberer auparauant, firent cette Loy entr'eux, Que tout Capitaine qui s'en iroit aux occasions, sans s'estre conseillé là-dessus, seroit attaché en croix, quád mesme la Fortune luy auroit esté si fauorable, que de le r'amener victorieux. Ce qu'asseurémēt ils ne faisoiet point sans vne grande raison, pour auoir appris par espreuue ce que doiuent sçauoir generalémēt tous les Officiers des Armées, qui est, *Qu'à la guerre le Cōseil doit preceder l'entreprise, cōme l'entreprise precede l'executiō.* Mais cela sur tout doit estre recōmendable aux Souuerains, ausquels Salomon s'adres-

font pour cét effet, O Roy des peuples, leur dit il, Si vous prenés plaisir à estre assis dās les Throsnes, & à tenir le Sceptre, aymé la Sapiencc, afin que vous regniez à iamais. A cecy serapporte à peu pres cette Deuise de l'Empereur Louys III. LES MAINS DE PLUSIEURS, LE CONSEIL DE PEU; & pareillement ce dire du Poëte,

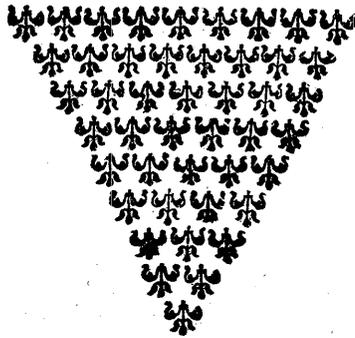
*Qu'un Prince en vain estime sa Puissance,
Si le Conseil n'est ioint à la Prudence.*

Ciceron est de ce mesme aduis, quand il nous donne celuy-cy: *Que ce n'est ny par la force, ny par la vistesse, ny par la disposition du corps; mais par le Conseil, & par l'autorité qu'on vient à bout des grādes affaires.* Cette maxime presuppōsee, il n'est plus question que d'auoir le iugement fort, pour conseiller, & l'esprit souple, pour estre conseillé. Mais le malheur est que tous les hommes n'ont pas ce don: comme le remarque iudicieusement Scipion Amirato, des paroles duquel ie feray la derniere partie de ce Discours.

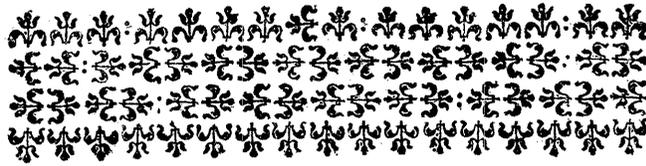
Il se treuve, dit il, certains hommes, qui ont, à vray dire, l'esprit excellét d'ailleurs: mais qui ne laissent pas toutesfois de faire souuent les fautes, qui suiuent. Je commenceray par la principale, qui est qu'en matiere d'affaires, ils se montrent si difficiles, & si bizarres, que rien ne leur plaist. l'adjouste à cecy; Qu'ils s'embarassent sans sçauoir pourquoy, dans les opinions de tout le Monde, & que les meilleurs Conseils sont ceux auxquels ils treuuent le plus à redire. Cependant, pour estre ainsi facheux, & d'un esprit aigre, ils se mettent en si mauuaise estime, que lors qu'il est question d'opiner sur vne affaire importante, quelque bon conseil qu'ils puissent donner, personne ny veut entendre. C. Cassius fit voir autresfois combien doiuent estre esloignés de ce Vice ceux qui font profession de dóner conseil, montrant qu'il ne vouloit point s'opposer à ce qu'on luy mettoit en auant, pour autre sujet, que pour maintenir son Au-

thorité dans les necessitez de la Republique , en cas qu'elle eust besoin de ses aduis. Herodote dit sagement à ce propos ; Que c'est vn grád gain qu'un bon cõseil : Car si de hazard il en arriue du mal , on l'impute à la Fortune, qui l'a emporté par dessus les precautions humaines. Comme au contraire , quand vn mauuais conseil a vn bon succez , il ne s'ensuit pas pourtant qu'il faille aprouer le sentiment de celuy qui l'a donné. Et vn peu plus bas il adjouste ; Que les meilleurs conseils sont ceux qui se tirent de diuerses opinions , ou de la pluralité des voix. Car si l'on ne propose qu'un seul aduis, il s'y faut tenir ; si plusieurs, on choisit le meilleur , & le plus vtile ; ce qu'on reconnoist facilement, en les opposant l'un à l'autre. En vn mot , conclud le mesme Amirato, si les Conseils vous déplaisent, à tout le moins lisez les bons Liures ; ou si la lecture vous en est desagreable , escoutez les plus aduisez , & vous souuenez de preferer le

conseil d'un Vieillard à l'aduis d'un ieune homme, qui luy doit tousiours ceder. Tenez, enfin pour maxime, Que celuy n'est pas mauuais Conseiller, qui n'osant donner vn conseil à vn Prince, loüe deuant luy les bonnes actions, & blasme les mauuaises.







Qu'il faut aimer la Vertu.

DISCOVRS XL.

 E Cupidon, que vous voyez icy peint sans Arc, sans flèches, & sans bandeau, est celuy - mesme que les Grecs appellent *Αντίρως*, c'est à dire *Amour de Vertu*. Car il faut que vous remarquiez avecque Platon, que côme il y a deux Venus, dont la plus aagé est née du Ciel; & la plus ieune, à sçauoir la Venus ordinaire, est fille de Iupiter & de Diane: il y a pareillemét deux Cupidons; Le premier inspire dans l'Ame d'honne-

stes desirs, & le second y allume la Concupiscence: Le premier esleue l'esprit à la contemplation du Ciel, & le second l'attache seruilement à la terre; Et voyla pourquoy il a tout à fait pour contraire & pour Enemy' cét *Αντίποιος* que nous descriuons icy. Par les quatre Guirlandes qu'il porte, s'ont denotés les quatre Vertus principales, qui sont les sources de toutes les autres. Celle qu'il a sur la teste (partie du corps que Platon appelle diuine) signifie la Prudéce; Et les trois autres qu'il tient à la main, represente la Iustice, la Force, & la Temperance, qui consistét en l'Action, dont les mains sont les organes. Ciceron l'entend côme cela, quand il dit, *Qu'il faut estimer prudent & sage celuy qui a l'esprit penetrât, & qui sçait discerner le vray d'avecque le faux; à cause que c'est la Verité seule qu'il se propose pour but. Quât aux trois autres Vertus, une necessité leur est imposée de tenir en estat, & de conseruer par consequent toutes les choses qui regardent les actions de la*

vie. Par où se voit clairement la différence qu'il met entre la Prudence, & les trois autres Vertus; celle-là estant dans la Contemplation, & celle-cy dans la vie active.

Cét Amour diuin, comme dit Proclus, a cela de propre, de détacher l'Ame de ce qu'il y a de terrestre & de materiel dans le corps; & c'est en ce sens que nous en parlôs icy. Il y en a d'autres qui disent, qu'on a feint cet Amour double, pour monstrier qu'on n'en peut tirer aucun fruiçt, ny aucune commodité, s'il n'est mutuel. Le Philosophe Porphyre a inuenté cette Fable à ce propos, Que Venus ayant pris garde, que son fils Cupidon ne croissoit du tout point, & qu'il demeuroit toujours aussi Enfant, que s'il n'eust fait que de naistre, s'aduisa d'en demander la cause à la Deesse Themis, qui luy respondit, Qu'il luy falloit donner vn Compagnon, affin qu'ils s'aydassent l'vn l'autre: ce que Venus aprouuant, elle engendra Antheros, qui ne fut pas plustost venu au

monde , que Cupidon commença de croistre. Or bien que Plutarque , suiuant l'opinion des Egyptiens & des Platoniciens, ne parle que de ces deux Amours, qui sont le Diuin , & l'ordinaire. Apulée neantmoins y en adjouste vn troisieme, dans vn traité particulier qu'il a fait de la Philosophie ; où il dit , *Que le premier Amour est tout à fait diuin, & inseparable d'avec les choses honnestes : Que le second ne s'attache qu'aux voluptez, & que le troisieme tient vn milieu entre les deux.* Mais quoy qu'il en soit , c'est au seul Amour diuin que nous deuous nous arrester , puis que comme dit Platon, *Il n'est point de meilleure Philosophie que d'aimer Dieu, qui seul nous peut rendre heureux & contents.* A ce sentiment s'accommode celuy de Diogenes Laërtius, quand il raisonne ainsi : Si tout est commun entre Amis, & si les Vertueux sont amis de Dieu, qui est la source de tous biens, il s'ensuit de là que ceux qui aiment Dieu veritablement, ne peuuent

de rien manquer. Ce qui nous est confirmé par ces belles paroles de S. Basile, *Qu'il n'est point d'homme plus pauvre, que celui qui n'a point l'amour de Dieu; ny de plus riche, que celui qui en a fait provision: car c'est un thresor inépuisable, & qui ne manque jamais de biens ny de graces.* Voila donc quels sont les effets del'Amour diuin. A qui vn de nos Poëtes, le plus celebre de son siecle, fait dire les vers suiuan, par où ie finiray ce Discours.

Qui m'aime comme il faut, a de moy iouissance,
Au lieu qu'aimant le monde, il est dans l'indigence;
Il brusle pour l'obiet dont il est amoureux,
Et n'en pouuant iouir il se croit malheureux:
Mais mon fidele Amant, sans ardeur in-
constante,
Se contente de moy, de luy ie me contente,
Et sans plus desirer, il a tant de plaisir,
Que ie suis pour iamais la fin de son desir.





De l'oubly de la Patrie.

DISCOVSR. XLI.



Et Embleme est tiré du
neufiesme liure de l'Odif-
see d'Homere, qui dit, Que
les compagnons d'Ulisse,
après auoir gousté de la
Lote, en oublièrent leur pays, tant ils
trouuerent ce fruiet delicieux & char-
mant. Theophraste le décrit de la gros-
seur d'une poire, & fait là-dessus cette
remarque, qu'à mesure qu'il meurit, il
change de couleur comme les raisins. Il
y en a si grande quantité en certaines co-
stes d'Afrique, qu'une armee entiere, à
qui les viures auoient manqué, s'en
2. Partie. V

nourit autresfois durât quelques iours, s'il en faut croire l'histoire. Mais ce n'est pas ce que ie me suis proposé de prouuer dans ce Discours, où ien'ay seulement qu'à faire voir avec Alciat, que par ces Lotophages ou mâgeurs de Lote, se doiuent entendre tous ceux generalement qui oublient leur terre natale, quand ils en trouuent vne autre meilleure, & qui est plus fauorable à leur fortune. Ce que toutesfois ils ne font pas si absolument, qu'il ne leur en reste tousiours quelque petit souuenir, pour barbares qu'ils puissent être. La raison est, pource que l'air de la Patrie a ie ne sçay quelle douceur qui charme les sens, & qui fait naistre vne secrette enuie d'y retourner toutes les fois qu'on y pense. Ainsi dans Virgile, le Berger Tytirus se plaint d'estre absent dans son hameau, & Vlysse dans Homere desire passionnément de reuoir la fumee de son Ithaque. En esfer, ce qui vient de nostre país, nous semble tousiours meilleur que ce qu'on nous

apporte d'ailleurs, comme disoit autres-fois Marc-Aurele ; Et voilà pourquoy l'Empereur Seuerus ne portoit point de chemises, d'ôt la toile ne fut d'Afrique, pource que c'estoit le lieu de sa naissance.

Cela n'empesche pas neantmoins, qu'il ne se faille souuenir, *Qu'on n'est pas tousiours Prophete en son pays* ; que les Estrangers nous donnent souuent ce que nos compatriotes nous refusent, & que tout pais est le nostre ; pourueu que nous trouuions de quoy nous y establir à nostre aduantage, & que la demeure nous en soit agreable. Car comme dit fort bien, apres les Anciens, vn de nos Poëtes tragiques.

*Seule on ne doit priser la cõtree où no^s sõmes
Tout ce grand Vniuers est le pais des hõmes ;
Cõme l'air des Oiseaux & des poissons la mer,
Ce n'est point vn seul lieu qui nous doit enfermer.*

*La terre est aux mortels vne maisõ cõmune,
Et Dieu seme par tout nostre bõne fortune.*

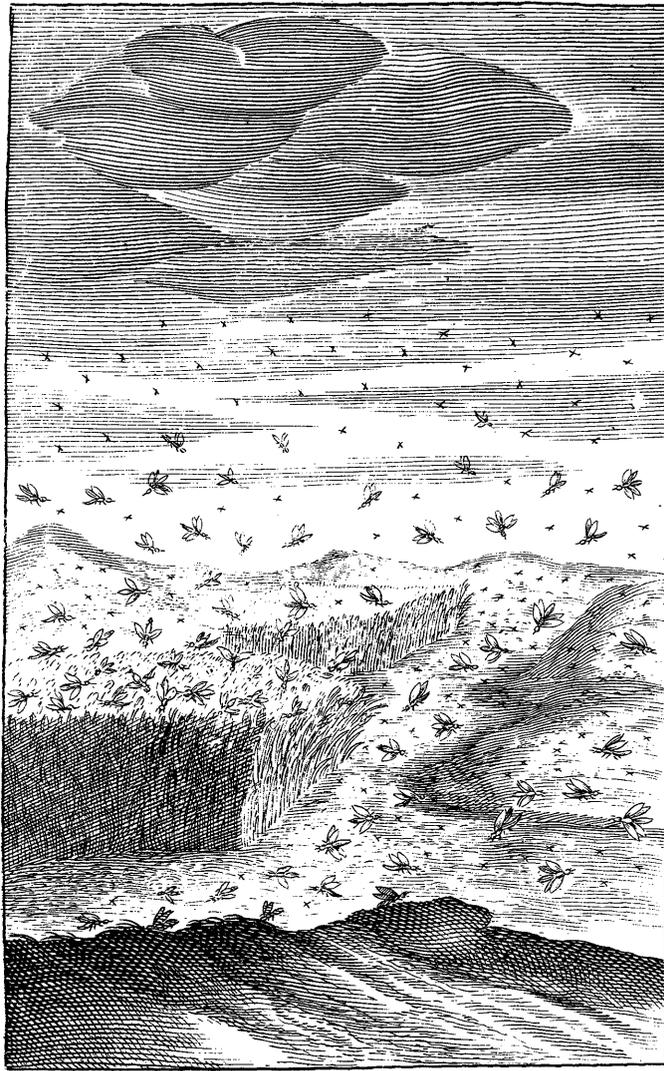
La Nature donc ne vous distingue point de païs, non plus que de Maison. Car l'homme, selon Platon, ne doit rien auoir de commun avecque la Terre, estant, comme il est, vne Plante celeste; qui tend tousiours en haut, & qui a la teste pour racine. Hercule se vatoit à ce propos, de ne sçauoir pas d'où il estoit. Que si quelqu'un le faisoit Argien, ou Thebain, il respondoit que tout l'Vniuers étoit sa patrie. Socrate de même ne se disoit estre ni de Grece ni d'Athènes; Et ne vouloit point se prescrire de limites si estroites; mais demeurer libre sous le Ciel. En effet, la vaste estenduë de la terre est nostre païs, où nous vsons en commun du feu, de l'air, & de l'eau; où nous auons tous de mesmes Gouverneurs, de mesmes Magistrats, de mesmes loix, & vn mesme Prince, qui est Dieu. C'est luy qui tient en sa main le commencement, le milieu, & la fin de toutes les choses de l'Vniuers; luy qui

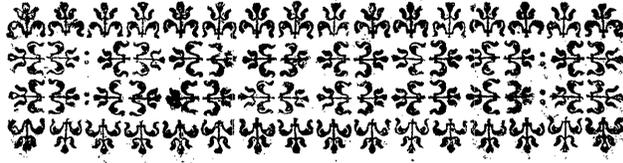
ſuiuy de ſa diuine Juſtice, ſe pourmene par tout; & qui voit comme chacun obſerue ſa Loy, que nous deuons garder inuiolable enuers tous en general Ce raifonnement qui eſt de Plutarque, nous remet en memoire le ſalutaire conſeil de l'Apotre, qui dit en plus haut ſtyle que lui, *Qu'affeurement c'eſt vne extr. mefolie de ſe travailler l'eſprit à bâtir ſur la terre, où toutes choſes periſſent, & où nous ne pouuons auoir vne demeure durable; Mais qu'au contraire, c'eſt vne grande ſageſſe d'en chercher au Ciel vne autre à venir.* Le Philoſophe Anaxagoras, tout Payen qu'il étoit, fut touché de cette même cōſideration, lors qu'ayant donné genereuſement tous ſes biens à ceux qu'il iugeoit en auoir beſoin, & voyât que quelques-uns lui demandoient ſ'il vouloit quiter le pais; *Nenny*, leur reſpondit il, *mais ce que i'en fais eſt pour m'y acheminer, & ce diſant il monſtroit le Ciel avec le doigt; comme ſ'il eût voulu dire, que c'étoit là*

nostre patrie. Aussi l'est-il à vray dire.
Car puis que nostre Ame, qui est la plus
noble partie de nous, en est venuë, elle
ne scauroit prendre de meilleure route
que celle-là, pour y retourner.

Le ne puis mieux prouuer cette veri-
té, ny mieux couclure aussi ce Discours
que par ce deuot raisonnement du Pere
Grenade. Il faut remarquer, dit-il, qu'il
y a trois sortes de lieux conuenables à
l'homme, selon les trois differances de
sa vie. Le premier est le ventre de sa
Mere, apres qu'il est conceu; Le second
le Monde, apres qu'il est né; & le troi-
siesme, le Ciel, quand il a bien vescu. Il
y a tât de proportion en ces trois lieux,
que le second est plus noble que le pre-
mier, & le troisesme plus que le se-
cond, tant en durée, qu'en grandeur,
en beauté, & en toute sorte d'excelléce.
Quand à la duree, le temps de la vie
du premier n'est que de neuf mois: Le
temps du second passe rarement cent

ans; mais le troisieme dure à iamais. Tout l'enclos du premier lieu n'est pareillement que le ventre d'une femme. Le second est l'estenduë de tout ce monde visible, & pour le regard du troisieme, selon cette mesme proportion, il est d'autant plus grand que le second, comme le second l'est plus aussi que le premier. Qui pourroit donc comprendre la grâdeur & la beauté de ce lieu là? Cette terre où nous habitons, est la demeure des Mourans, des Pecheurs, des hommes, au lieu que le Ciel l'est des Viuans, des Iustes & des Esprits Angeliques. En vn mot, cette Patrie d'icy bas, est pour les Combattans, & celle d'en haut pour les Trióphans. Icy sont mellez ensemble indifferemment, & les Amis, & les Ennemis: mais là il n'y aura place que pour les Amis, & pour les Esleuz de Dieu, apres qu'ils aurót acheué leur pelerinage dans cette Vallee de miserres.





*Que les moindres choses font quel-
quefois de grands Fleaux.*

DISCOVRS XLII.



DANS cétEmbleme, qui est d'Alciat, est décrit vn étrange fleau dont fut affligé la Lombardie, en l'an 1541. Car on tient qu'en plein Midy, l'air s'obscurfit tout à coup d'espaisses nuées, d'où tomberent à milliers des Sauterelles & des Langoustes; qui s'estant mises à ronger les grains, les fruitcs, & les plantes, rendirent la famine vniuerselle par tout le pais. Elles auoient le corps de la longueur d'vn doigt, la teste enflée,

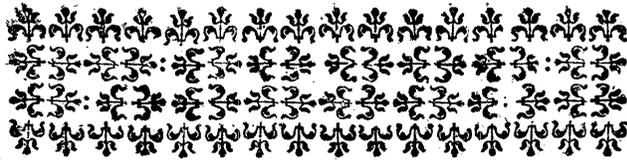
le ventre gros, & si plein d'une purulente sanie, que s'estant toutes creuées à force de manger, elles corrompirent l'air, & l'infecterēt à vn tel poinct, que les Corbeaux, les Corneilles, les Milans, & tels autres Oiseaux carnassiers, accoustumez à la charongne, s'enfuirēt pour vn temps, ne pouuant souffrir l'horrible puanteur qui s'exaloit de cette voirie. Ceux qui ont escrit l'Histoire de ce tēps là, le disent ainsi; & adjoustent en suite, Qu'aux pais voisins du Royaume de Pologne, fut veuë pareillemēt vne incroyable quantité de semblables Insectes. Ils auoient le corps comme de grosses chenilles, & quatre ailles sur le dos dont ils fondirent plus dru que la gresle dans le pais, à deux lieuës à la ronde. mais ce qui doit sembler plus estrāge; est qu'en toute cette estenduë de terre, il en tomboit des nuages si épais, que le Soleil mesme en étoit obscurci. Par où l'on peut iuger eō bien grands deurent estre les degasts

que cette vermine fist aux grains & aux plantes, qu'elle rôgea iusqu'à la racine. Ces prodiges se peuuét dire semblables à ceux dont il est parlé dans l'Exode: & dans les Antiquités de Iosephe. S. Augustin pareillemét, en raporte vn autre bien remarquable, aduenu en Afrique, vn peu après que les Romains l'eurent reduite en Prouince. Car il dit que toute cette coste. là fut tellemét desolée par les Sauterelles, que ne trouuant plus de quoy s'assouir, apres auoir mangé les fruiçts & les fueilles des arbres; elles cheurét mortes, partie dans la mer, partie le long du riuage; Tellemét que de la corruption qu'elles laisserét en l'air, il s'ensuiuit vne si horrible Peste, que dás le seul Royaume de Massinissa, plus de quatre vingt mille personnes en furent frappées, outre qu'il en mourut dauátage aux costes voisines. A cecy peut être joint ce que nous lisons à ce propos dás S. Ambroise. *La grace de Dieu*, dit-il,

se fait remarquer en toutes choses ; Et n'est pas iusques aux Sauterelles qui ne nous en donnent un exemple. Bien qu'il en pleuue quelquefois sur la terre des Legiõs toutes entieres, elles n'ont garde neantmoins de toucher aux fruiets, ni de faire le moindre degât. si Dieu ne leur commande. De cette façon, cõme nous lisons dãs l'Exode, elles punissent les ofences que nous faisons contre le Createur, & sont comme les Ministres de sa iuste vengeance. Cela ne dure pas toutesfois. Car pour remedier à ce fleau, il permet que certains Oiseaux, qui sont insatiables de leur nature, & que les Grecs appellent Seleuces, le fassent cesser, à force de se repaistre de cette vermine qui le cause. Hertmã Schedel en ses Chroniques, parlant des ruines causées par cette venimeuse engeance de Sauterelles, dit qu'au temps de l'Empereur Lothaire, quelques contrees de France en furent couuertes en moins de rien, & que on remarquoit en ces animaux ienelçai quoy de monstrueux, & d'extraordinaire. Car ils auoient chacun six ailles, &

deux dents plus dures qu'un Caillou, dont ils rongerent en fort peu de temps les fruits, les herbages, & les legumes. Mais enfin il en tomba de paisses nuées dans la mer, qui les ietta sur le riuage en diuers endroits; ce qui engendra vne si grande putrefaction, que l'air en fut corrompu, & la contagion vniuerselle par tout le Royaume. Cét Autheur adiouste, qu'il en arriua de mesme au temps de Charles, Duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, & que tout le territoire de Bresse fut ruiné par vne prodigieuse volée de Langoustes; qui en eussent fait autant en quelques endroits de la Lombardie, sans les soins extraordinaires qui apporta le Duc de Mantouë. Je vous pourrois produire sur ce sujet quantité d'autres exemples; n'estoit que vous les aurez leus, ie m'asseure, dans les Histoires des Indes, & particulièrement dans les Decades de Iean de Barros, Autheur Portugais, où ie vous renuoye, pour passer à l'Embleme suiuant.





Que les biens mal acquis ne profitent point.

DISCOURS XLIII.

L y a dans Esope vne Fable d'où cet Embleme est tiré. Vn Milan, dit-il, s'estant saoulé des entrailles de quelque Animal, qu'il auoit englouties toutes entieres; *le me meus ma Mere*, s'escria-t'il, comme il se vid contraint de les rendre en l'estat qu'il les auoit deuorées. Mais la Mere le voulant consoler; *Tay toy, mon Fils*, luy respondit-elle; *ce sont les boyaux d'un autre que tu vomis, & non pas les tiens.*

Cét Apologue ne se peut mieux appliquer qu'à ces hommes prodigues & débauchez, qui dissipent miserablement les biens qui ne sont pas à eux, & qu'ils n'ont acquis que par artifice & par volerie. Que si quelque chose les obliged'en user ainsi; c'est premieremēt vn appetit déreglé pour les Voluptez; & en second lieu, cette grande cōfiance qu'ils ont de ne manquer iamais de richesses. Car comme elles leur viennent sans peine, aussi fōt-ils vanité d'en abuser, & s'imaginent tousiours, qu'ayant trouué le secret, de pescher, comme l'on dit, en eau trouble, ils n'espuiseront iamais leur fonds, quelque despense qu'ils facent: Que s'ils se representoient avec S. Chrysostome, Que les iniustes acquisitions, pour petites qu'elles soient, causent ordinairement de grandes ruines; & avec Ciceron, Que les choses mal acquises, s'en vont comme elles sont venues; ou ils seroient plus dénaturez
que

que les Tygres, ou ils ne s'enrichiroient point de la despouille des gens de bien. Mais quoy ? Il est difficile que les raisons humaines puissent toucher des cœurs inhumains, qui ne s'attendrissent ny par les larmes des Vefues, ny par l'innocence des Pupils, dont ils engloutissent les heritages, & leur meilleure substance : En cela semblables à certaines sang-suës dôt parle Pline, qui laissent le mauuais sang, pour prendre le bon, qu'elles succent iusques à n'en pouuoir plus, tant elles sont alterées. Eux tout de mesme ne s'attachent iamais qu'à ce qu'ils trouuent plus à leur gouft, dont ils se saoulent si bien, qu'il leur est force à la fin, ou de creuer, ou de rendre gorge, pour ne l'auoir pû digerer.

Tâcher de s'enrichir par fraude, & par surprises,

*Et à ceux qui le font vn dangereux mestier:
On ne profite point des choses mal acquises,
Dont iamais ne iouit vn troisieme Heritier.*

C'est la reproche que fait Ciceron à

2. Partie.

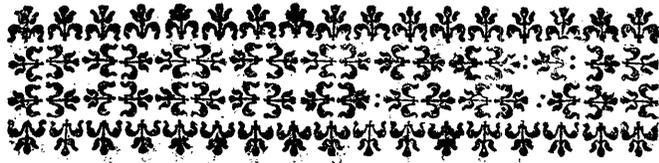
X

Anthoine dans la seconde Philippique ; où pour le noircir d'une eternelle infamie; Voyés, dit-il, avec combien d'insolence ce Voleur s'en est allé fondre sur les biens de cet honneste homme (il entend parler de Pompée) par la valeur duquel le peuple Romain ne s'est pas rendu moins redoutable aux Estrangers que Pompée mesme s'en est fait aimer par l'integrité de sa vie. Voyés dis-je, quel personnage il iouïra, quand apres s'estre gorgé des richesses de toute vne Armée, il fit le farceur, & ne pensa plus qu'à rire; se voyant tout à coup deuenu riche; Et considereZ par mesme moyen combien est veritable ce dire du Poëte, Qu'un bien mal acquis ne profite point. Ce que vous n'apprennés que trop par l'exemple de ce Gourmand qui engloutit tant de grands thresors en si peu de iours. Tant s'en faut donc qu'il faille chercher à s'accommoder, en incommodant autruy, qu'au cōtraire il vaut mieux renoncer aux richesses, que de les posseder iniustement. Ce que le Poëte Euripide nous conseille de faire par ces vers.

*Soumetts tes appetits aux loix de la Raison,
Et cherche en travaillant vne chose assée;
L'Injustice & le vol perdent vne Maison;
Et les biens mal acquis ne sont pas de durée.*

Cela nous est icy confirmé par l'exemple du Milan, qui dans les figures hieroglyphiques, est le Symbole d'un riche usurier, qui n'attachant son affection qu'aux richesses, en veut auoir à quelque prix que ce soit. Ce que le sage Socrate nous veut ingenieusement donner à entendre dans son Phedon, où il dit que les Auares & les Larrons seront transformez en Milans & en Loups, apres leur mort, pour auoir esté insatiables durant leur vie.





*Que les maux sont prompts , & les
remedes tardifs.*

DISCOVRS XLIV.



DOVRES les incommodités , & tous les maux de la vie font compris dans cét Embleme , dont le suiet est tiré d'Homere , qui dans le premier Liure de son Illiade imagine vne certaine Deesse , à laquelle il dónne le nom d'Até , destinée , à ce qu'il dit , pour s'opposer à la prosperité des Mortels. Car elle ne les embarrasse pas seulement dans toute sorte d'incómoditez , &

de maladies du corps, mais elle leur trouble encore l'esprit d'un nombre infiny de passions, de fantaisies, & d'opinions monstrueuses. Il feint en suite, que pour remedier à ces maux, Iupiter enuoye apres elle les Lites; & qu'encore qu'elles soient ses filles, elles ne peuuent pas neantmoins expier si tost les dommages & les degasts qu'Até se trouue auoir faits. Car pour en venir à bout, il faut necessairement qu'elles prennent du temps, à cause qu'elles sont louches, goutteuses, & vieilles. Le mesme Poëte en vn autre endroit de son Iliade, ne pouuant souffrir l'imprudence d'Até, qu'il dit estre cause de ce que Iunon l'a trompé, la precipite icy bas, & luy defend de iamais plus retourner au Ciel.

A bien considerer cette Fable, on iuge aussi tost que le Prince des Poëtes Grecs l'a inuentée, pour monstrier que les incommoditez de la vie faissent promptement l'homme, & ne l'aban-

donnent que bien tard ; Ou, si vous voulez, qu'elles viennent à luy en poste, comme dit le Vulgaire, & s'en retournent à pied. Or ce que les Anciens appellent Até, quelques vns de nos Docteurs Chrestiens, comme Eusebe, & Iustin Martyr, l'expliquent de Lucifer, qui pour son Orgueil fut precipité du Ciel aux abysses, comme il est dit dans les Saintes Lettres. Quant aux Lites, qui suiuent Até, on les peint vieilles, louches, & boiteuses, soit pour leur naturelle foiblesse, soit pource qu'elles ne regardent qu'à contre-cœur & d'un mauvais œil, ceux qui en ont esté offensés, soit à cause qu'elles ne les abordent iamais que le plus tard qu'elles peuuent, pour leur en faire reparation. Mais apres tout, cela se peut fort bien appliquer à la pluspart des hommes du monde ; lesquels apres quelque notable injure qu'ils ont receuë, en gardent quel quefois le souuenir si long-temps, qu'ils ne l'effa-

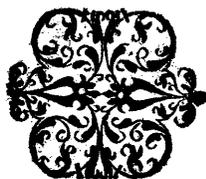
cent que par la Mort. A quoy ne se rapportent pas mal encore les paroles de Tacite, dans la vie de Iulius Agricola son beau-pere, où il dit, *Que par un vice attaché à la foiblesse humaine, les remedes sont tousiours plus tardifs que les maux: car il se remarque par espreuue, que les corps ne prennent accroissement & vigueur que peu à peu, au lieu qu'on les voit defaillir tout à coup & lors qu'on y pense le moins.* Tel est aussi le sentiment de Seneque en la 92. de ses Epistres, où s'estant proposé de consoler son amy Liberalis, sur le bruslement de la Ville de Lyon; La Fortune, dit-il, choisit tousiours quelque nouveauté, pour faire souuenir les hommes de ce qu'elle peut, quand ils en ont perdu la memoire. Vn seul iour destruit & reduit à neant, tout ce qu'un long temps, & vne particuliere faueur du Ciel auoient permis d'amasser. Celuy a donné encor vn trop long delay aux malheurs dont nous sommes talonnez, qui a dict qu'un iour, vne heure, vn moment suffi-

soient pour ruïner des Empires. Ce seroit quelque soulagement à nostre foiblesse, & à la fragilité de nos biens, si les choses du monde se pouuoient reparer aussi promptement, que promptement elles finissent. Mais tout au contraire, c'est peu à peu qu'elles s'accroissent, au lieu qu'elles s'escoulent tout à coup, & se precipitent à leur entiere ruïne. Car il n'y a rien de particulier ny de public qui soit de longue durée. La frayeur se mesle dans les succez les plus calmes; & sans le tumulte d'aucune cause estrangere, le malheur vient souuent du lieu mesme d'où nous l'aprehendons le moins. Avecque cecy pareillement ont vne grande conformité dans Q. Curce ces bons mots d'un Ambassadeur des Scythes, *Et quoy? n'en sçais donc pas que les grands arbres sont long-temps à croistre, & qu'en moins d'une heure ils peuuent estre arrachez.*

L'explicatió que j'ay donnée à cette Fable, apres les Autheurs que j'ay alleguez,

ne differe en rien de celle d'Heraclides ; qui dans son traité des Allegories d'Homere, accuse d'une grossiere ignorance ceux qui reprennent ce Poëte, d'auoir feint les Lites estropiées & laides, puis qu'elles estoient filles de Iupiter. Mais ils ne considerent pas, qu'Homere l'a fait à dessein, pour montrer par là, que les hommes qui se sentent coupables, vont lentement, pource que leur conscience les rongge, & qu'ils apprehendent d'approcher de ceux qu'ils ont injustement offencez. Ils n'ont d'oc iamais ny l'esprit assure, ny la veüe arrestée, mais sont tousiours passés, & tiennent les yeux penchez en bas, comme s'ils vouloient fléchir à pitié les personnes qu'il ont irrités. Voila donc la cause pour laquelle le Poëte Homere a depeint ainsi ces filles de Iupiter. Mais Até tout au contraire, est d'une humeur prompte & violente, dont elle se sert à nuire aux hommes, & à les rendre comme elle, enclins à tous vices. Concluons

donc ce raisonnement par la proposition que nous auons faite, qui est, Que les maux vont tousiours beaucoup plus viste que les remedes. Ce qui ne sçauroit estre mieux demonsté que par ce tableau qu'en fait Homere, qu'on peut nommer à bon droit vn excellent Peintre des passions humaines, qu'il a de coustume de nous représenter sous les noms des Dieux, dans ses ingenieuses Allegories.







*Que le Travail est un chemin à la
Gloire.*

DISCOVRS. XLV.

P R E S que les Grecs se furent embarquez, pour s'en aller assieger la grande Ville de Troye; & qu'ils eurent mis leur flotte à l'ancre dans le port d'Aulide, en attendant que le vent, qui leur estoit contraire, vint à se changer; Le Deuin Calchas aduertit Agamemnon de ce qu'il auoit à faire, afin de fléchir à pitié Diane irritée; & luy predit en suite, que la Ville ne seroit prise qu'au bout de dix ans, durant lesquels il falloit qu'il se redist inuincible à la peine, & à la fatigue de la guerre. De quoy luy fut en presage vn effroyable Dragon, qui surprit neuf petits passe-reaux dans le nid, & les engloutit avec

que leur Mere : car par le Dragon il faut entendre le temps, & par les passereaux les années.

Par cet Embleme il nous est demonstté, Que les belles choses sont ordinairement difficiles, & qu'on ne peut parvenir à la Gloire, si l'on ne travaille continuellement, & sans se lasser. Aussi est elle selon Aristote, le plus grand de tous les biens extérieurs ; & celuy qu'elle n'attire point à son amour, est assurément plus dur qu'un rocher, & plus insensible qu'une souche. Car à moins que de cela, dit Ciceron, il est impossible de ne connoître pas qu'elle difference il y peut auoir entre la louange & le blasme. Le Sage neantmoins souffre tous les deux ensemble avec vne si grande moderation, qu'il ne se rebute de son deuoir, ny pour l'un ny pour l'autre. Caton en vsoit ainsi dans toutes les actions de sa vie, & Saluste disoit de luy, que tât plus il fuyoit la Gloire ; tant plus elle se plaisoit à le sui-

ure. Que si quelque chose le met en son lustre, c'est assurément la Generosité, d'auec qui les plus grands hommes qui furent iamais, l'ont toujours reduë inseparable. Telsmoin Pompée entre les autres, de qui l'on raconte, qu'ayant fait son prisonnier de guerre le valeureux Tygranes Roy de Pont, il le restablist dans ses Estats, comme allié des Romains; aimant mieux l'obliger à foy par ce bon office, que le mener à Rome en triomphe, pour ce, disoit il, qu'il preferoit la gloire d'un siecle à celle d'un iour. Que si la difficulté d'y paruenir en rebute quelqu'un; qu'il se souuienne avecque Pindare, Que cette amertume est adoucie par le plaisir qu'il y a d'estre satisfait en soy-mesme, ou de se voir en honneur; Et avec Epicharmus, Que les Dieux ne vendēt point vne si belle chose qu'aux pris d'un trauail espineux, & d'un soin infatigable. Je ne puis assez louer à ce propos ces belles paroles de Clement d'Alexandrie. L'on tient, dit-il, que la

Vertu fait sa demeure en certains Rochers, qui semblét inaccessibles, tant il est difficile d'y mōter. Elle ne s'y laisse point voir à toute sorte de gens; Et dans cette forteresse où elle tient ferme, ne peuuent entrer que les hommes courageux, qui par leur adresse & par leur constance dans les trauaux, luy donnent de manifestes preuues de ce qu'ils valent. En effet, ny Alexandre, ny Epaminondas, ny Themistocles, ny tous les autres hommes illustres, tant Grecs que Romains, n'auroient iamais gagné le sommet de cette Montaigne, si avec vne forte resolution & vne peine incroyable, ils n'en eussent forcé les aduenüs, & gagné tous les passages. Ce qui fait dire à Plutarque, parlant des Romains, Que ce ne fut pas tant la Fortune que la Vertu, qui donna de nouvelles bornes à leur Empire. Car elle parut tousiours extraordinaire, & dans les mauuais succez, & dans les entreprises les plus hazardeuses. Aussi sçait-on bien que
par

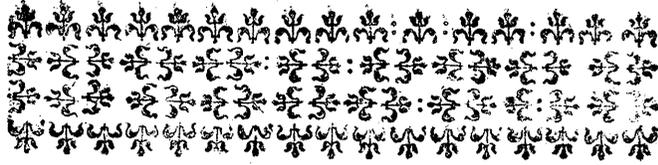
par elle, l'inuincible Iules Cefar, s'en alla courageusement à la conquête des Isles de la grande Bretagne, fans craindre ny les escueils de cette Mer là, ny l'impetueuse violence de ses marées; & que par elle-mesme, le grãd Annibal s'ouurit vn chemin en Italie, où le seul desir de la Gloire, luy fit mener son Armée à trauers les Alpes, & rompre des glaces que personne que luy n'auoit encore rompuës. Puis que c'est donc par le seul Trauail qu'on peut pretendre à la Gloire; & iouir d'une si belle Maistresse, qui fait tant de jalous & si peu de vrays Amans, il est bien iuste que pour l'acquérir, nous n'espargnons aucune sorte de peine, & que nous ayons tousiours en nostre memoire ces vers du plus poly de nos Poëtes:

*Tousiours d'un beau dessein la Gloire desiruse ;
Veut auoir pour hostesse vne Ame generuse ;
Et iamais vn Guerrier aux combats estonné,
Ne se vid couronné.*

2. Partie.

Y,





*De la Noblesse, & de la Gene-
rosité.*

DISCOVRS XLVI.

DANS cét Embleme, deux Gentils - hommes de nation differente (car l'un est Athenien, & l'autre Romain) disputent le prix de la Noblesse, & de la Generosité. Ils portent tous deux des enseignes de ce qu'ils sont, pour se donner à connoistre, à sçavoir l'Athenien, vne robe remarquable par les Cigales qui s'y voyent; & le Romain, des souliers tous semez de petites Lunes, en forme de Croissans. Que s'il

Y ij

en faut maintenant rechercher la cause, ie diray, apres les plus celebres Autheurs de l'Antiquité, Que les Atheniens, qui vouloient passer pour nobles dans leur país, & qui l'estoient en effet, auoient accoustumé d'attacher à leur cheuclure de petites Cigales d'or, en forme de nœuds, & de poinçons, comme nos Dames font aujourd'huy. Par où ils prétendoient monstrier encore, qu'ils n'étoient ny de condition seruite, ny estrangiers, d'autant que c'est vne opinion generalement receüe, que les Cigales ne sont point passageres, & qu'elles viuent & meurent dans les país où elles ont pris naissance. Ce que neantmoins Antisthenes fouloit imputer à blâme aux Atheniens, leur reprochant par raillerie, que cette belle coustume de ne bouger de chez eux, leur estoit commune avec les Tortuës, & les autres poissons de cette nature, qui n'abandonnent iamais leurs coquilles. Quant aux Romains, ce qu'ils

portoient de petits Lunes sur leurs fouliers, estoit pour signifier, qu'on auoit veu leurs Empires prendre accroissement peu à peu, & décroistre, aussi à l'imitation de cét Astre variable. Je pourrois alleguer à ce propos, quantité d'autres raisons, que i'obmets exprés, afin de n'estre ennuyeux. Il me suffit de vous faire remarquer, Que les Arcadiens aussi vsoient entr'eux de cette mesme sorte de fouliers, pource qu'ils se croyoient les premiers qui auoient découuert au Ciel le Croissant, apres le Deluge vniuersel. Et d'autant que c'estoient les peuples du monde, qui selon Pierius, se picquoient le plus de l'Antiquité de leur Nation; c'est à raison de cela que Thucidide au commencement de son Histoire, les appelle plus vieux que la Lune.

Or afin de ne confondre point ensemble la Noblesse & la Generosité, ie dis apres Aristote, qu'il y a quelque sorte de difference entre ces deux choses.

L'on appelle Noble ce qui est venu de bonne Race , & Genereux ce qui ne degene point de sa Nature. D'où il s'ensuit necessairement , qu'il ne se peut faire que l'vn n'ait del'aduantage sur l'autre. Le Noble ne doit ce tiltre qu'à ses Ancestres ; au lieu que le Genereux est recommandable , & pour sa Vertu propre , & pour celle de ses Predecesseurs ; D'où il s'ensuit que tous les Genereux sont Nobles, mais que tous les Nobles au contraire, ne sont pas Genereux. Cela se voit clairement en ce que les Nobles degenerent souuent de la Vertu de leurs Peres , & s'auilissent entierement par la bassesse de leur courage. C'est pour la mesme raison que le Prince de l'Eloquence Romaine , nomme Genereuse la Race des Scipions ; pour auoir produit quantité d'excellens hommes , & qu'il en dit autant de Pyrrhus , Roy des Epirotes ; Comme au contraire, il appelle Phalaris vn Noble Tyran , qu'il dit estre illustre

en cruauté par dessus les plus cruels. Par où l'on peut voir que le mot de Noble est quelquefois injurieux ; selon qu'il est applicqué ; au lieu que celui de Generoux ne se prend iamais qu'en bonne part.

Mais quoy qu'il en soit , apres auoir apporté ces differences en general, ie diray avec Monsieur Baccon, pour ce qui regarde la Noblesse en particulier ; *Que si c'est vne chose digne de respect, de regarder avec admiration vn fort Bastiment que son Antiquité rend venerable, & qui se conserue sans apparence de ruyne : Ou de voir vn vieil arbre, qui malgré l'effort des ans ne laisse pas d'estre sain & entier : Qu'avec bien plus de raison l'on doit admirer vne Ancienne & noble Famille, qui dans les reuolutions des choses du Monde, a sceu resister aux vagues & à l'orage. Car il faut remarquer icy, Que la nouvelle Noblesse n'est qu'vn pur effet de Puissance, & l'ancienne vn acte du Temps. Ceux qui donnent naissance à le Fortune de leur*

Maison, sont pour l'ordinaire plus vertueux que leurs Descendans, mais non pas si gens de bien qu'eux. Et à vray dire, estant fort difficile de se faire Grand, sans y apporter vn meslange d'artifices bons & mauuais; la mesme raison qui permet que leurs Vertus passent à la Posterité, veut que leurs defauts meurent avec eux. Apres tout cela neantmoins, ie ne pense pas qu'il faille estimer veritablement Nobles ceux qui se picquent si fort de l'estre, qu'ils en deuiennent insupportables. Tels sont, disoit vn Ancien, ces hommes effeminez, & voluptueux, qui n'ont del'hóme que l'apparence, & qui dans la mollesse où leurs iours s'escoulent, ne voyent iamais ny leuer, ny coucher le Soleil; qui ne vous entretiennent que de leur Genealogie, ou qui se croient grands personages, pource que leurs Predecesseurs l'ont esté, & qu'ils en peuuent monstrier les noms dans l'Histoire, ou les portraits dans leurs Galeries. Mais s'ils auoient bien estudié là des-

fus les sentimens des hommes illustres, ils auroient pris de Democrite, Que la Noblesse des hommes est en la generosité de l'esprit, comme celle des Animaux irraisonnables est en la force du corps; De Plutarque, Qu'elle est vn bien estrange, si nous ne tachons nous-mesmes de l'acquérir; De Platon, Qu'on la peut nommer legitimement la Creature de la Vertu; & de Iuuenal, Que celuy se trompe, qui la fait dépendre de ses Ancestres, s'il n'est soigneux de les imiter. Les Pigmées, à ce que disent les Poètes, sont descendus du Geant Anthée; & les Gruës toutesfois ne laissent pas avec leur long bec de leur bien faire la guerre. C'est donc avecque peu de raison que l'homme se vante de sa Race, s'il ne la sçait faire valoir, & s'il ne s'élève par les bonnes qualitez de son Ame. Ce fut ainsi qu'en vfa Urbain IV. François de Nation, qui estant parvenu à la Dignité de Sou-

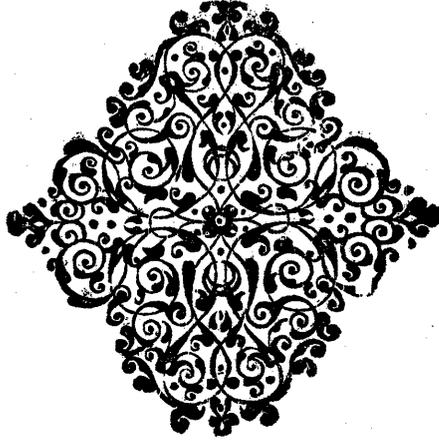
uerain Pontife par son trauail & par son merite, fit cette responce au Roy d'Espagne, qui luy reprochoit sa basse naissance. *Ce n'est pas Vertu que de naistre Noble; mais s'en est vne bien haute que de s'ennoblir comme i'ay fait.* I'obmets ce bon mot de Phalaris, Tyran d'Agri-gente, *Que l'homme vertueux sans ostentation, n'est pas seulement Noble, mais qu'il se peut dire Prince;* Et la responce d'Iphicrates, à qui Hermodius ayant objecté, *Qu'il estoit fils d'un Sauetier;* *Il est vray,* luy dit-il, *que ma Noblesse commence en moy; Mais il faut que tu m'adnouës aussi, que la tienne finit en toy.*

Il ne faut pas pourtant mettre en doute; que les hommes vrayement Nobles, ne soient aussi vrayement Genereux. Alexandre tesmoigna qu'il l'estoit dès son bas aage Caroyant parler des grandes conquestes de Philippes: *Ah! compagnons,* dit-il, *à ce que ie voy, mon Pere prendra tout pour luy, sans me*

laisser rien à conquerir; & vne autrefois comme on luy conseilloit de courir aux ieux Olympiques, pource qu'il estoit merueilleusement dispos. Je le ferois volontiers, respondit-il, si des Roys y couvroient aussi. Mais ce n'est pas gloire, de vaincre ses inferieurs, ny moins encore d'en estre vaincu. l'obmets que pouuant surprendre Darius, il ne le voulut pas, & dit genereusement, Qu'il aimoit mieux se repentir d'auoir desdaigné la Fortune, que de rougir d'une honteuse victoire. Je ne croirois pas mentir, si i'en disois autant de Iules Cesar, puis que tous les Historiens demeurent d'accord, Qu'il n'y eut iamais de Generosité pareille à la sienne. Mais il me suffit de conclurre ce Discours par celle des Lacedemoniens, qui possedoient a vn si haut point cette excellente Vertu, qu'ils sembloient tous estre nais pour commander, & ne pouuoient rien souffrir de lâche ny de mechani-

que. Ils dedaignoient d'enclorre leur Ville d'une enceinte de murailles ; pour ce qu'ils se croyoient assez forts pour la defendre , & que leurs femmes mesmes s'estimoient capables de repousser l'Ennemy. Quelque rusé qu'il fût, ils l'estoient encore davantage ; & mettoient leur principale finesse à n'en auoir point du tout. Car bien qu'ils ne rejetassent pas de l'Art de la guerre, les stratagemes ny les surprises, ils vouloient pourtant qu'il n'y eust point de perfidie meslée, & que celle se fist sans aucune supercherie. Personne n'auoit de l'Empire sur eux ; & c'estoient les seules Loix qui leur commandoient. En vn mot, ils auoient trouué l'art de ne se point laisser maistriser aux voluptez, ny aux richesses du Monde : Tellement qu'il estoit difficile qu'ils fissent aucune action, qui ne fust grande & releuée. Aussi comme d'une bonne cause s'ensuit ordinairement vn bon effet,

il ne faut point en attendre d'autre
d'un cœur genereux ; le propre duquel
est de faire du bien aux Ennemis
mesme , & de mespriser les choses de
la terre , pour ne s'attacher qu'à celles du
Ciel.







De la Vaillance.

DISCOURS. XLVII.

Les grandes choses qu'Hercule a faites, sont assez communes dans les escrits des Mythologistes, sans qu'il soit besoin que ie m'amuse à les repeter dans ce Discours; où ie ne pretends monstrer autre chose, si non que cét infatigable Heros, digne fils de Iupiter & d'Alcmene, fut non seulement vaillant de sa personne, mais qu'il sceut veritablement ioindre la force du corps à celle de l'Esprit, & à la gran;

deur de courage. Tellement que de ses hautes entreprises, & de la gloire qu'il eut à les faire reüssir par ses trauaux continuels; ie tireray vn iuste suiet de parler icy de la parfaite Vaillance. Ie diray donc, pour la definir; Qu'elle est vne ferme resolution née d'un cœur genereux, qui sçait ioindre ensemble & la Prudence & l'Adresse, dans toutes les choses generalement, qui regardent l'interest propre, ou celuy du public, sans iamais ceder à la Fortune, quelque contraire qu'elle puisse estre. Tel se fit voir autresfois le valeureux Scipion, à qui l'on donna la gloire en ses premieres années, d'auoir luy seul gardé les Romains, apres leur defaite en la iournée de Cannes. Car alors il parût dans les ruës de Rome, avecque l'espée nuë, qu'il passoit par dessus la teste des principaux, qui perdant courage estoiet sur le poinct de se rendre, & d'abandonner la Patrie à la violence des Ennemis. Tel fut encore Lici-

re Licinius Dentatus, qui se trouua dans plus de vingt batailles , où il receut par deuât iufques à quarante cinq blessures, & pas vne par derriere. Telle Capitaine Artilius, de qui nous lifons, qu'en vn combat naual se voyant coupee la main droite, dont il auoit arresté vne Chaloupe, il la reprit de la gauche; qui luy estant encore emportee, l'obligea de recourir à ses dents, avec lesquelles il l'accrocha si fortement, que iamais il ne voulut démordre , qu'il ne l'eust veüe coulee à fonds. Telle grand Themistocles , qui par l'exemple de Miltiades, deuenu tout à coup honneste homme , de vicieux qu'il estoit, gaigna plus de trophées en cinq ans, à la suite de la Vertu, qu'il n'auoit acquis de blasme & de reproches par l'espace de vingt-huict années, qu'il auoit honteusement employées à se plonger dans le Vice. Tels furent enfin Agamemnon , Vlyffe , Hector , Achille, Diomedes, & quantité d'autres, dont la

memoire est encore viuante dans les Ouvrages des Poëtes les plus celebres. L'Histoire Sacrée nous propose pareillement plusieurs excellents hommes, dont la Valeur fut illustre. Tels se firent remarquer Abraham, Iosué, Moyse, Iozias, Gedeon, Samson, les Machabées, & ainsi des autres que ie passe sous silence; sans y comprendre vne infinité de Martyrs, dont l'inuincible constance a surpassé de bien loing la plus haute valeur de tous les Guerriers qui furent iamais. l'adjouste à cecy, qu'à bien considerer l'Histoire, on trouuera qu'en matiere de Vaillance, les Anciens n'ont pas dequoy se vanter d'auoir eu de l'aduantage sur les Modernes. Pour en auoir des preuues certaines, il ne faut que lire ce qu'en a escrit Oforius, fidelle Historien de ce qui s'est passé à la conqueste des Indes. Entre les autres merueilles qu'il nous raconte, il dit, Qu'vn certain Capitaine, qu'on apelloit Anthoine Abrey, ayant eu les

machaires percees d'un coup de fleche, & voyant que son General, qui le croyoit mort, en vouloit mettre vn autre à sa place; *Non, non*, luy dit-il, *i'ay encore deux iambes pour courir, deux bras pour frapper, la parole forte, pour encourager mes gens, & assez de cœur, graces à Dieu, pour commander, comme i'ay fait cy deuant, & pour ne permettre pas qu'on m'oste la gloire qui m'est deüe.* L'obmets cét autre Soldat Portugais, qui vestu d'une simple casaque de toile se ietta dans vn espais bataillon de Maures, deuant Alger, d'où il reuint victorieux vn peu apres, au grand estonnement de ceux qui le virent. Mais ie ne puis oublier à ce propos ce que ie me souuiens d'auoir leu dans vn Auteur digne de foy, qui est, qu'en vne bataille qui fut donnee contre le Turc, l'an 1440. où mourut Ladislas Roy de Polongne, & où quarante mille Turcs demurerent sur la place, il se trouua vn Chrestien si valeureux, que se iettant à

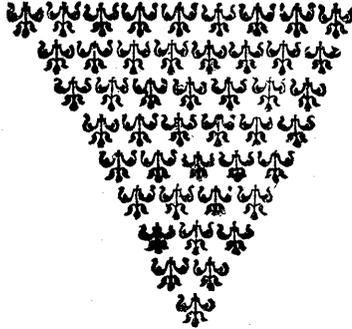
corps perdu à trauers les Escadrons des Mahometans, où il tailloit en pieces tous ceux qui se rencontroient deuant luy, il se rendit si pres d'Amurath, que d'un iauélot qu'il luy lança de toute sa force, il le porta par terre, & le mit en si grand danger de sa vie, qu'asseurement il l'en eust priué, si les gardes de ce Prince ne l'eussent empeché. Luy cependant en eut vne telle alarme, qu'il protesta en mesme temps, de n'acheter iamais plus si chèrement la victoire.

Je rapporterois à ce propos quantité d'autres exemples, si celuy d'Hercule qui sert de sujet à mon Discours, ne me tenoit lieu luy seul de tout ce que ie pourrois dire de la Vaillance. La sienne fut si prodigieuse, que ce qu'en disent les Poëtes est incroyable, & sèble tenir de la Fable. plustost que de l'Histoire. Mais quoy qu'il en soit, si vous desirez sçauoir quelles louanges il s'est acquises par ses travaux, & de quelle sorte ils se doiuent en-

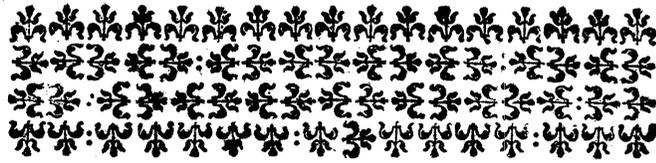
tendre, vous n'avez qu'à bien considerer les parolles d'Heraclides, que i'ay ainsi traduittes. Il ne faut pas s'imaginer que par les seules forces du corps, l'ancien Hercule ait pû faire tant de choses extraordinaires, qu'on dit qu'il a faites. Pour en estre venu à bout si heureusement, il est à croire que c'estoit l'homme du monde le plus prudent, *Et* qui auoit de plus grandes connoissances des secrets du Ciel, *Et* de la Nature. Car les plus sçauans des Stoiciens demeurent d'accord, que ce fut luy qui le premier de tous mit la Philosophie en son lustre. Dequoy sert-il donc de parler de ses traux, *Et* de ses combats, comme d'autant de prodiges de Vaillance, si l'on n'en considere le sens mystique ? Par le Sanglier *Et* par le Lion qu'il mit en pieces, il nous faut entendre l'Intemperance *Et* la Colere des hommes, que ce Heros mit à la raison, *Et* dont il modera les appetits desreglés. Le mesme nous est encore representé par le Taureau qu'il dompta; comme par la Biche aux pieds d'airain, qu'il

prit à la course, il nous est signifié, Que ce fut luy qui extermina l'aprehension & la crainte dont les Mortels estoient trauaillés. Quoy dauantage ? Il chassa les Oiseaux Stymphalides, à sçauoir l'Esperance & les vains desirs, qui passent viste comme le vent. Il nettoya de plus l'estable d'Angee, & couppa les testes de l'Hydre, c'est à dire, qu'il retrancha de l'Ame ses falles pensees, & qu'il la purgea des ordures du Vice. Quant à Cerbere, qu'il tira des Enfers pour luy faire voir le iour, cela s'entend de la Philosophie, dont le mesme Hercule nous esclaircit les trois parties, à sçauoir la Logique, qui apprend à raisonner, la Pheologie, qui regarde les connoissances de la Nature, & l'Ethique, qui est la science des Mœurs. Avec ce passage a vn grand rapport, ce que dit Lactance dans son premier liure des diuines institutions; & pareillement ce que nous lifons dans Dion Chrysofome, qui descriuant en excellens termes les plus hautes qualitez du corps &

de l'Ame, les applique routes fort ingenieusement à Hercule. Je laisse à part les autres travaux, pource qu'ils ne sont pas de mon sujet, & que ie pense en auoir assez dict, pour passer au Discours suivant.







De la vie humaine.

DISCOVRS XLVIII.

L'ESTAT de la vie humaine sembloit si digne de compassion, & si ridicule aussi au Philosophe Heraclyte, & à Democrite, que toutes les fois qu'ils y pensoient, l'un ne cessoit de pleurer, ny l'autre de rire. De vous dire maintenant lequel des deux auoit plus de raison, c'est à quoy ie me trouuerois bien empeché. Mais voicy Seneque, qui me releue de cette peine, & qui en donne ce jugement. *Il nous faut reduire à tel point*

que les vices du Peuple nous soyent de formais
vn sujet de risée, au lieu de nous en estre vn de
facherie. Il faut, dis-je, qu'en cela nous imi-
tions Democrite plustost qu'Heraclyte. Ce-
luy-cy pleuroit, toutes les fois qu'il sortoit
en public, & celuy là rioit au contraire.
Toutes les actions de nostre vie ne sembloient
à l'un que misere, & à l'autre que folie.
Nous deuons donc bien apporter de la modera-
tion à nos déplaisirs, & nous resoudre à la
patience dans les disgraces de la Fortune. Il est
plus supportable de se moquer de nostre vie
que d'en pleurer. La raison est, d'autant que
celuy qui s'en rit, n'en desespere point tout à
fait; au lieu que celuy qui pleure, s'attriste en
vain d'une chose qu'il croit en son ame ne pou-
uoir estre amendee. Que si lon cōsidere bien tou-
tes choses, on trouuera que celuy qui ne peut
s'empcher de rire, est incomparablement plus
courageux, que cēt autre qui s'abandonne aux
pleurs. Car il suit en cela l'effet de l'Ame le
plus leger, ne pēsant pas qu'il y ait rien de haut,
rien de graue, rien de serieux, ny rien qui puisse

respondre à ces grands preparatifs que font icy bas les hommes. Que quelqu'un se represente tous les suiets qui nous peuuent attrister, ou nous resiouyr, & il treuuera tres-veritable ce que disoit autres-fois Dion, à sçauoir, Que toutes les affaires des mortels ressemblent à leurs commencemens, & que leurs actions ne sont ny meilleures, ny plus saintes que leurs pensees. C'est donc vne extreme folie de se mettre en peine de ce qu'ils font; & il est bien plus à propos de supporter leurs mœurs & leurs vices, que de se laisser emporter aux ris & aux larmes. Comme c'est vne perpetuelle misere de s'affliger des malheurs d'autrui, c'est aussi vn plaisir inhumain de s'en resiouyr. voyla quels sont les sentimens de Seneque, touchant l'estat de la vie. Les vns en voudroient estre dehors, à cause des maux continuels qu'ils y souffrent; & les autres s'y plaisent si fort, qu'ils en font icy bas leur souuerain bien, alleguant, Qu'il n'est que de viure, & que comme dit l'Ecclesiaste, *Vn chien vif vaut mieux qu'un Lion mort.*

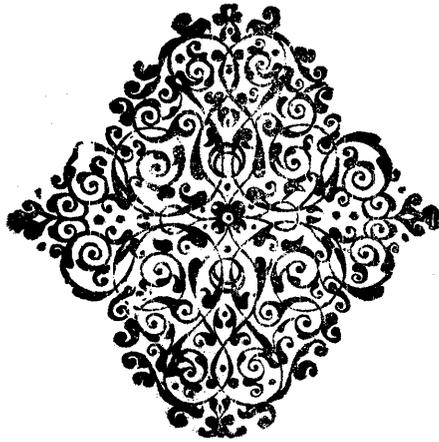
Mais quand on a bien considéré les miseres d'icy bas, on trouue apres tout, Qu'estre dans le monde, c'est estre en exil, puis que nostre Patrie est au Ciel, & que tout ce qu'il y a d'esclat & de pompe sur la terre, n'est que vent & que fumee. Ceux donc qui sont si attachés à la vie, ne considerant pas qu'on ne fait que la traiter en langueur, & qu'il vaudroit mieux que la durée en fust plus courte, afin que les maux en fussent moins longs. Telle estoit aussi l'opinion des Anciens, dans l'Histoire desquels nous lisons, que Trephonius & Agamenides, riches & pieux Grecs, remercierent Apollon vn peu auant que rendre l'esprit, de ce qu'il les ostoit du monde, trois iours apres auoir acheué les reparations du fameux Temple de Delphes. Ce fut la mesme grace que fit Iunon à Bitō, & à Cleobis, pour recompenser la deuotion de leur Mere; qui s'en estant plainte à la Deesse, receut pour responce, *Qu'elle auoit*

grand tort, & que le plus beau present que peussent faire les Dieux à ceux qu'ils aimoiēt, estoit de leur donner vne courte vie; ce qui adiouste vn grand poids à ce Paradoxe, Qu'il vaut mieux sortir viste du monde, qu'y estre long temps. Je trouue fort remarquable à ce propos cette consideration de Xerxes, puissant Monarque des Perles, qui apres auoir bien regardé d'vn lieu haut esleué deux prodigieuses Armées qu'il auoit par mer & par terre, composées de plus d'vn million de Soldats, se mit à pleurer, au lieu de s'en réjouir. Dequoy son Oncle Artabanus se treuant bien estonné, & luy en ayant demandé la cause; le pleure, respondit-il, *de voir que de tant d'hōmes, que i'ay mis ensemble pour faire la guerre, il n'en restera pas vn seul d'icy à cent ans.* Quelque courte neantmoins que soit la vie, elle est assez longue, dit Plutarque, quand on l'éploye bien, veu que ce n'est point par la durée du temps, mais par la seule Vertu qu'elle doit estre mesurée.

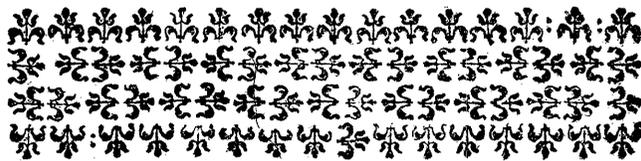
Il faut remarquer à ce propos, qu'il y a deux sortes de vies extrememēt différentes. L'vne est corporelle, c'est à dire sensuelle, & mondaine, qui n'a rien de relevé ny de noble, & qui fait que ceux qui la suiuent, ne se plaisēt qu'aux voluptés, qu'ils se font vn Dieu de leur ventre; & que se debordant apres le luxe, ils ne s'estudient à quoy que ce soit, qu'aux vanités de la terre. L'autre au contraire est spirituelle & sainte; entierement propre aux gens de bien, qui sçauent mortifier leurs passions, & qui par de glorieuses victoires, qu'ils gagnent sur eux-mesmes, & sur leurs trois Ennemis, cueillent icy bas des palmes & des lauriers, pour en estre couronnés là haut. A leur exemple, representons nous que ce que nous sommes sur la terre, n'est qu'affin de gagner le Ciel. Que si nous sçauons cōsiderer l'estat de la vie, sa courte durée, & la condition de la plus part des Mortels, qui ne se corrigent ny par la foiblesse de leur aage, ny par la mi-

lere de leurs semblables , nous aurons
sans doute vn iuste sujet de nous escrier
avec vn ancien Poëte Lyrique :

*Que les hommes sont inconstans !
Et qu'est-ce que ne fait le Temps ,
Qui change , & destruit les Empires !
Nos Peres furent vicieux ,
Plus que ne l'estoient leurs Ayeux ,
Et nous sommes encore pires.*







Contre les Courages lasches.

DISCOVRS XLIX.

CE qu'Homere raconte d' Hector, que ses Ennemis forcenez de rage percerent de coups, apres qu'Achille l'eust tué, Alciat l'applique en cét Embleme aux lièvres timides, qui arrachét le crein à ce Lion, parce qu'ils le voyent mort. Ce que i'ay à dire sur cette matiere est, que comme entre les Quadrupedes, il se trouue des Animaux qui tremblent au moindre vent, & qui ne sont bons qu'à la fuitte; De mesme parmy les hommes,

2. Partie.

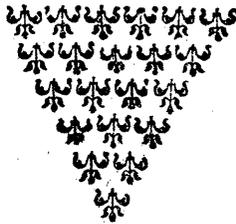
A a

il y en a qui font naturellement lasches, & qui se donnent à tout moment de fausses alarmes. Tel estoit cét ancien Aristogiton, qui n'oyoit iamais battre le Tambour, qu'il n'eust la fièvre à l'instant, quoy qu'on l'eust pris à sa mine pour le Thrason de Terèce; tel ce Lycus dont parle Seneque, qui tomboit esvanoüy toutes les fois qu'on luy nommoit Hercule; & tel encore Cleonymus, qui ne se voyoit pas si tost assailly, qu'il iettoit ses Armes; pour en estre plus dispos à prendre la fuitte. Ce n'est par pourtant de cette sorte de lascheté, qui ne regarde que les Viuans, dont ie me suis proposé de traiter icy en peu de parolles, mais de celle seulement, qui cherche à se prevaloir de la foiblesse d'autruy, iusques là mesme qu'elle fait gloire de s'attaquer aux Mortels, & d'en noircir la memoire: Ceux qui font d'un si mauuais naturel que d'en vser ainsi, peuuent estre nommez à bon droit les plus malicieux

& les plus lâches de tous les hommes. Car comme à la guerre ce seroit vne chose ridicule, & vne espece d'inhumanité, que de couper les bras & les iam-
bes à ceux que les Ennemis auroient dé-
jà mis à mort; ainsi c'est la folie des fo-
lies, & vne malice insupportable, de s'en
prendre aux Morts, & d'en déchirer la
reputation à force d'injures. L'ancien
Prouerbe appelle cela lutter contre les
Esprits, & combattre des Fantômes;
comme font en general tous ces Criti-
ques nez à mesdire, qui ne croyent point
passer pour habiles gens, si par escrit ou
de viue voix, ils ne traittent indignemēt
les ouurages des plus celebres Auteurs
de l'Antiquité. Tel ne fut pas autres-fois
le sentiment de Caton, qui selon Laërce,
defendit sur peine de la vie, qu'on n'eust
point à mesdire des Morts, pource, dit-il,
que la plus grande de toutes les lâchetés,
est de parler mal de ceux qui ne peuuent
se defendre. Philostrate le voulut ainsi

donner à connoistre, lors que voyant qu'Elia accusoit par deuant luy vn certain Tyran, qui estoit mort depuis quelque temps; *Je t'en aurois sceu bon gré*, luy respondit-il, *si tu l'eusses accusé, quand il estoit en vie; car il n'y a point de si petit courage, qui n'en puisse faire autant.* Ainsi Munotius Plancus estât aduertý qu'Asinius Pollio, auoit composé contre luy quelques harangues, qu'il ne vouloit point estre mises en lumiere durant sa vie; *Il n'y a*, dit il, *que les Fantomes & les Lutins qui combattent les Ombres des Morts.* A cecy se rapporte cette remarque de Zonare, Qu'Épiphanie, fille d'Heraclius, fut mise sur vn Bucher, & bruslee toute en vie, pour auoir esté si detestable que d'oïer cracher sur le corps de l'Empereur son Pere, lors qu'on faisoit sa pompe funebre. Que si Lycurgue est loué de tous, pour auoir defendu qu'on despoüillast les corps des vaineus, se souuenant de l'humaine fragilité; Alexandre au con-

traire est vniuersellement blasmé, d'a-
uoir fait vn pont de ceux de ses Enne-
mis. L'obmets l'extreme cruauté de Ver-
res, qui ne fit point mourir seulement
des Pilotes innocens, mais qui ne vou-
lut pas mesme permettre à leurs parens
de les enseuelir, qu'apres que pour cét
effet, il eust tiré d'eux de notables som-
mes d'argent; Ce qui donna sujet à bon
droit au plus eloquent de tous les Ro-
mains, de le reprendre de cette action
dans ses inuectiues, comme de la chose
du monde la plus inhumaine, & la plus
digne d'estre punie.







*Qu'il fait mauvais attaquer vn
plus fort que soy.*

DISCOVRS L.



OMME il est à croire qu'un Chat ne peut irriter impunément un Lion, auquel il n'est du tout point comparable, ny en valeur, ny en force; de mesme il est bien certain qu'à moins que de courir fortune de se perdre, on ne scauroit attaquer un plus puissant que soy. Cette maxime doit estre recommandable, non seulement aux sujets des Princes, qui n'ont pas tant de commodités, qu'elles ne puissent

Aa iiij

estre facilement espuisee, mais aux Princes mesmes, les forces & les richesses desquels sont incomparablemēt plus grandes que celles de plusieurs personnes priuees iointes ensemble. C'est le conseil que donne Amirato aux hommes entreprenans ; qui sans considerer si la partie est esgale , hazardent tout bien souuent, & perdent tout aussi quelquefois, lors que leur Fortune se trouue trop foible, pour seconder leur courage. Quand vous voyez, dit-il, que la puissance d'un Prince a pris vn tel accroissement, qu'elle surpasse la vostre, vous ferez l'actiō d'un homme bien-adiuise , de ne le point attaquer, de peur qu'au lieu d'auācer, vous ne reculiez. Par où sans doute vous causerés vostre ruine , en hastant les maux dont vous pouuiez vous garantir aisement , si vous eussiez eu la souplesse de vous accommoder au temps , qui pour l'ordinaire met les affaires au poinct où elles doiuent estre. Vous n'ignorez pas

que les Princes esleuez au sommet des grandeurs , laissent plus volontiers regner les autres , & qu'Auguste proposa par son Testament, Qu'il falloit donner des bornes à l'Empire Romain. Vous ne sçauriez donc mieux faire , pour éviter le danger où vostre imprudéce vous pourroit precipiter , que de considerer à quel homme vous avez à faire; quels sont ses moyens , & quelles ses forces. Que si de hazard vous rencontrez vne si grande Machine, qu'elle ait de longtemps pris accroissement avec les années, ostez-vous de là bien viste, de peur que si elle vient à tomber , vous ne demeuriez accablé sous les ruines de cet edifice. Et toutesfois, quád ie lis que ceux de Tarente font sçavoir aux Samnites & aux Romains , qu'ils ayent à se desister de la guerre , ou qu'ils se ioindront , en faueur d'un party contre l'autre; Que les Rhodiens en font de mesme à l'endroit de Persee & des Romains, & que ny les

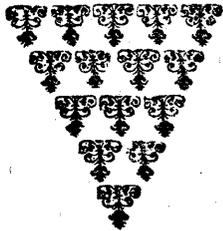
Etholiens ny les Treuois, ne daignent recónoistre à quelles gens ils ont à faire : Je mets fort en doute qu'il ne se treuve des Princes, qui pour ne sçauoir mesurer leurs forces ny celles de l'Ennemy ; ne tombent en vne semblable faute. Que si quelqu'vn me vient dire, que la puissance des Romains, ne dura point huit cens ans, & que lors que ceux de Tarente leur enuoyerét vne Ambassade, il n'y en auoit pas d'auantage de trois cens tréte, depuis qu'ils regnoient, & que mesme ils n'estoiét pas encore maistres de l'Italie; Je responds à cela, que lors que ie parle de s'attacquer à vn plus puissant que soy, ie l'entends à l'egard de la Discipline. Car en tel cas, quand il est question d'esgaller la puifsâce d'vn Prince à celle d'vn autre, si lon n'en considere les particularités, comme doit faire vn homme prudent, il est presque impossible qu'on ne s'abuse. Si vous voulez assaillir quelqu'vn, il vous faut necessairement faire

vn parallele de vos forces avecque les
siennes, prendre bien garde à la différence
qu'il y peut auoir de vos troupes à celles
de vostre Ennemy ; quelle des deux Ar-
mees est la mieux equippee ; si le pais est
fort d'affiete, ou fortifié par l'Art ; quelle
Artillerie il y a, quelles munitions, quels
biens, & ainsi des autres choses, qui font
estimer vn Prince plus fort, ou plus foi-
ble. Nous voyons aujourd'huy que la
puissance des Cheualiers de Malthe est
petite, à comparaison de celle du Turc,
& neantmoins cét Infidelle ayant voulu
prendre cette place, ne s'y est point
ruiné, d'autant que ses forces sont pres-
que infinies, mais il y a perdu quantité de
gens. Or bien que cét exemple ne preu-
ue aucunement ce que ie veux dire,
qui est, Qu'on ne peut assaillir vn plus
fort que soy sás se ruiner ; il seruira pour-
tant à monstrier comme quoy il faut me-
surer sa puissance, quand on attaque
quelqu'vn. Il est encore bon de confide-

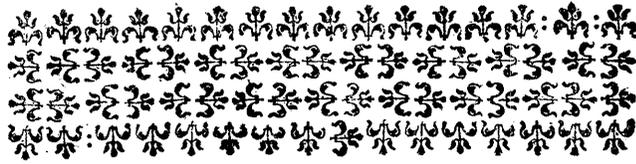
rer, si l'ennemy, que vous allés assaillir, est plus fort sur mer, que sur terre, ou s'il l'est dehors, plus que chés luy. C'estoit le conseil qu'Annibal donnoit à Antiochus, quand il luy disoit, Qu'il falloit assaillir les Romains dás leur maison, & non pas dehors. En vn mot, il est necessaire que vous voyés quelles sont les forces de l'Etat que vous voulés attacquer, & si c'est vne republique, ou bié vne Principauté.

Voila les sentimens d'Amirato sur cette matiere, pour conclusió de laquelle ie diray, qu'encore qu'il y ait du danger à faire la guerre à vn plus puissant, il s'est veu pourtant assez de fois, qu'une gráde Armee a esté défaite par vne petite; que des Princes assez foibles, en ont vaincu de plus forts; & que des Republiques naissantes, ont imposé des loix à de vieilles Monarchies. Telsmoin celle des Romains, qui par le moyen du temps, de sa discipline, & de son propre bonheur, se fit maistresse de tout le móde; Et telsmoin

encore Alexandre, qui n'estant que Roy de Macedoine, subjugua par les mesmes voyes, le grand Royaume de Perse. Mais ces euenemens memorables furent des effets particuliers de la bonne conduite appuyee de la Fortune, qui se iouë à son gré des choses du monde, & qui guidant la victoire par la main, la donne à qui bon luy semble, plus par caprice que par raison. C'est par elle encore que les vaincus faisant courage de desespoir, deuiennent quelque-fois victorieux par des efforts extraordinaires. A quoy les incite sur tout l'amour de la gloire, ioint au desir de recouurer ce qu'ils ont perdu, ou de se signaler par de nouvelles victoires.







Des veritables Amis.

DISCOURS LI.

ET Ormeau, qui ne prend plus de nourriture de la terre, & qui est presque tout desséché, auroit de la peine à se soustenir, si la Vigne qui l'estreint ne luy seruoit d'estançon, comme elle-mesme encore tendre l'a eu pour appuy, durant qu'elle a pris accroissement. Cela nous apprend, Qu'en matiere d'Amis, il les faut eslire tels, s'il est possible, que ny le Temps, ny la distance des lieux, ny la Mort mesme ne soient pas capables de les separer d'auecque nous.

C'est le sage aduis que Phocion nous donne dans Stobee, où il dit, Qu'un Mary, vne femme, des Enfans, & des vrais Amis sur tout, doiuent estre constans en leurs affectiōs, iusques au dernier soupir de la vie. C'est, dis-je, la solempnelle protestation que fait Virgile à Mecene.

*Dans mes afflictions t'ayant eu pour soustien,
 Je seray tousiours tien;
 Et ie ne pense pas que la Parque separe,
 Une Amitié si rare.*

*Quand mesme on aura mis mon corps sur le
 Tu me feras reuiure; [Bucher,
 Et mon esprit charmé par un obiet si cher,
 N'aimera qu'à le suiure.*

Aussi, pour en parler en vray Philosophe, estant certain, comme dit Aristote, qu'un bon Amy, est plus necessaire que l'eau ny le feu, il est bien iuste qu'on ne craigne ny l'un ny l'autre;
 quand

quand ils'agit de le conferuer, & qu'on s'expose pour luy aux mesmes dangers, auxquels il ne feindroit point de s'exposer genereusement pour nous. On n'en doit point vser autrement, à moins que de vouloir parestre ce qu'on n'est pas, ou dese resoudre à viure tout seul, & à perdre par consequent le tiltre de sociable. Bacon nous l'apprend ainsi, quand il dit, *Qu'il n'est point de solitude pareille à celle d'un homme qui manque d'amis sans lesquels le Monde n'est proprement qu'un Desert. D'où il s'ensuit, ce me semble, qu'il faut que celuy tienne de la beste plus que de l'homme, qui est nay sans inclination à l'Amitié. Que si quelqu'un me demande, quel est le principal fruit que les Amis cueillent ensemble; ie luy respondray que c'est la consolation qu'ils ont à partager les douleurs entr'eux, & à se descharger l'un sur l'autre des déplaisirs, & des inquietudes qui les travaillent. L'experience nous apprend, que les Maladies qui estouffent, & qui suffoquent en un instant, sont les pires*

2. Partic.

B b

& les plus dangereuses. Il en est de mesme de celles de l'Esprit. Vous pouuez prendre de la teinture de roses, pour vous rafraichir le foye, des fleurs de soulfre pour desopiler la ratte, & du Castoreum pour fortifier le cerueau. Mais si vous voulez ouurir le cœur, vous ne trouuerez point de meilleur remede qu'un vray Amy, à qui par vne confession volontaire, vous pourrez hardiment faire part de vos douleurs, de vos ioyes, de vos appréhensions, de vos soupçons, & generallyment de tout ce qui vous aporte de l'ennuy.

Puis qu'il est donc vray que l'Amitié est vne mutuelle vnion des volontez, que deux Amis n'ont qu'une Ame en deux corps, & qu'un homme sans Amy est vn corps sans ame, il faut bien prendre garde à ne point violer en quelque façon que ce soit vne chose si recommandable, & à ne faillir contre les respects qui se doiuent l'un à l'autre, les hommes qui en font profession. Car il est difficile que l'Amitié soit au point où

elle doit estre, si elle ne paroist tousiours respectueuse en la personne de ceux qui la cultiuent. l'entends par ce respect vne genereuse crainte qu'ont les Amis de se causer quelque déplaisir; d'où il s'enfuit, que comme ils sont tendres & delicats en leurs affections; ils sont de mesme prompts & ardans à les conseruer, & à se le tesmoigner au besoin, aux despens memes de leur propre vie. Ainsi lisons nous Que durant vne grande peste, qui desola le pais des Atheniens, les plus gens de bien ne voulurent iamais abandonner leurs Amis, avec lesquels ils moururent, ne faisant non plus de difficulté de les visiter, qu'ils en eussent fait s'il n'y eust eu rien à craindre. Ce qui estoit sans doute vn pur effet d'vne Amitié sincere & inuiolable, le propre de laquelle est d'estimer moindres que la personne aimée toutes les considerations & toutes les choses du monde. Ainsi le tesmoigna, Psammenitus, Roy d'Egypte, qui dans

vn cōbat, où il fut vaincu par Cambyfes, voyāt sa liberté perduë avec ses Estats, son fils mené au gibet, & la Princesse sa fille reduitte à la condition d'vne chétive Esclave, se resolut à la patience; Mais qui la perdit enfin, sans se pouuoir consoler; quand il aperceut vn de ses Amys, qu'on fit passer deuant luy tout déchiré de coups, & tout nud. Surquoy se voyant pressé de dire, à quel propos il s'affligeoit moins de ceux de son sang, que d'vne personne qui ne luy appartenoit en rien; *C'est*, respondit il *pource que ie puis auoir d'autres Enfans, & que ie n'auray iamais vn tel Amy.*

Il se voit par ces exemples, à quel poinct doit estre recherchée la vraye Amitié, veu que selon Ciceron, il est difficile de s'en passer, & qu'elle n'est pas moins necessaire au monde que le Soleil. Mais pour gouster des fruits avecque plaisir, il faut prendre garde qu'il n'y ait en elle ny fard, ny dissimulation. Car les

Amitiez de cette nature là, selon Aristote, sont mille fois pires que n'est la fausse monnoye, & doiuent estre apprehendées d'autant plus, qu'elles perdent ordinairement tous ceux qui s'y fient. Socrate dit sainctement à ce propos, *Que les faux Amis n'eschapperont pas la vengeance diuine, Et Maxime de Tyr, Qu'ils seront punis tost ou tard, comme infracteurs de la commune vniou, & de la société des hommes.* Cela nous est demonstré par cette ancienne Fable de la Brebis, qui se voyant sur le poinct d'estre mangée du Chien, ne pouuoit se resoudre à la mort, *Pource, disoit-elle, qu'il est incomparablement plus sensible d'estre affligé d'un Amy que d'un Ennemy.* Sur quoy l'on a feint encore; Qu'un pauvre homme qu'on auoit lapidé, & qui estoit ressuscité depuis, estant pressé d'auoier, quelle chose luy auoit le plus coûté à mourir, *C'a esté,* respondit-il, *une seule pierre, qu'un faux Amy m'a iettée, bien que toutesfois ie n'en ay pas esté frappé.* Il y a

dans Plutarque vne fort belle compa-
 raison, qui est, que comme nous passons
 à trauers les ronces & les espines, en les
 rejettant en arriere, quoy qu'elles s'atta-
 chent à nous; comme au contraire nous
 recherchons avecque plaisir la vigne, les
 oliuiers, & les autres arbres, qui portent
 d'excellés fruits; nous deuons de mesme
 nous insinuer en l'amitié de ceux qui le
 meritent, & dont la conuersation nous
 peut rendre plus gens de bien que nous
 ne sommes. Si la bonne fortune eut que
 nous les obligions à nous aimer, nous
 n'aurons pas fait vne petite acquisition,
 & trouuerons par espreue, combien
 sont veritables les sentimens de Bacon,
 par qui ie finiray ce Discours, comme
 ie l'ay commencé par luy-mesme.

*Assurement, dit ce grand Esprit,
 le meilleur moyen de représenter au vis le
 grand usage de l'Amitié, est de considerer
 combien il y a de choses qu'un homme ne
 peut faire de soy. Par où il est euident, que les*

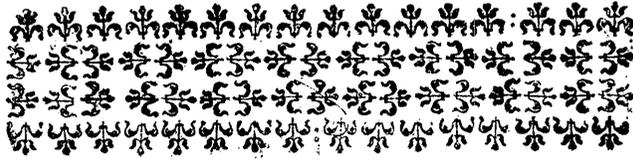
Anciens n'en ont pas exprimé les effets assez puissamment, quand ils ont dit: Qu'un vray Amy est un autre soy, mesme. Mais de moy, j'encheris encore par dessus. Les hommes ont leur temps, & meurent souvent dans les desirs des choses qu'ils ont prises plus à cœur; comme d'avoir des Enfants, d'achever quelque ouvrage, & ainsi du reste. Mais si quelqu'un a un véritable Amy, il peut s'assurer que le soin de ces choses sera continué apres luy. De cette façon, l'homme a, par maniere de dire, deux vies en ses desirs. Un corps ne peut occuper plus d'une place; mais où l'Amitié se treuve, tous les devoirs de la vie luy sont comme octroyez en la personne aimée, par qui il les peut exercer. Combien y a il de choses que l'homme ne peut ny dire, ny faire luy-mesme avec la bien-seance requise? Certainement, on n'oseroit presque parler de son propre merite; & encore moins se louer, sans estre repris de vanité; l'on apprehende quelquefois de se ravaler jusques au point de prier autruy; & de fai

re plusieurs autres actions semblables. Mais toutes ces choses, qui font rougir l'homme en sa propre bouche, ont fort bonne grace en celle d'un parfait amy. Ainsi derechef une mesme personne a plusieurs relations qui luy sont propres, & dont elle ne scauroit se passer. L'homme ne peut parler à son fils, qu'en qualité de pere; à sa femme que comme son Mary, ny à son Ennemy qu'en termes de passion; au lieu qu'un amy peut librement s'entretenir avec l'autre à découuert, & sans rien dissimuler. Mais d'autant que ce ne seroit iamais fait, si ie voulois mettre toutes ces choses en ligne de conte; il me suffit d'en demeurer à cette maxime, Quelà où l'homme ne peut pas bien iouer son personnage luy-mesme, il faut qu'il quitte la place s'il n'a point d'Amy. A quoy lon peut adiouster encore ce trait du mesme Bacon, *Que la communication des vrais amis produit tout en mesme temps deux effets contraires; en ce qu'elle redouble les ioyes, & separe en deux les afflictions.* Car

*celuy respionit son Amy qui luy raconte ses bõ-
nes fortunes; Que s'il luy declare ses disgraces,
il ne se peut faire qu'il n'en retranche vne par-
tie.*







*Que les gens de bien ne s'estonnent
point d'estre blasmez des
Méchans.*

DISCOVRS LIII.

LE vain effort de ce Chien,
qui s'irrite contre son om-
bre ; & encore plus, de voir
que la Lune, contre laquelle
il aboye, n'arreste point
pour cela son cours, & ne laisse pas de
luire, nous est vn Symbole des Mefdi-
sans & des Enuieux, qui se plaisent na-
turellement à la Calomnie. Ils ne con-
siderent pas avec Daniel, Qu'elle est vne

fléche qui se tourne souuent contre ce-
luy qui la darde; ny avec les sages He-
breux, Que l'homme qui s'obstine ma-
licieusement à blasmer son prochain, &
pareillemēt celuy qui l'escoute, meritent
tous deux qu'on les iette aux Chiens,
c'est à dire, qu'ils doiuent estre mis à
mort, & priués de sepulture. L'Empe-
reur Macrin l'ordonnoit ainsi, en cas
de preuue, à faute de laquelle, il con-
damnoit à vne grosse amande celuy qui
estoit accusé, pourueu qu'on verifiât
qu'il faisoit coustume de mesdire; Et
sans mentir il est difficile que ceux qui se
messent d'un si mauuais mestier, n'en
portent la peine enfin, & qu'ils n'en soiēt
eux-mesmes la cause. Lon a feint à ce pro-
pos, Qu'un iour le Lion estant malade,
tous les autres Animaux accoururēt pour
le visiter, cōme ses suiets; Il n'y eut que
le seul renard qui ne pût venir assez tost.
Ce qui fit que le Loup prenant de là su-
iet de luy nuire, Seigneur, dit-il au Lion

vous voyés le grand mespris que le Renard fait de vous, puis qu'il est le seul, qui ne daigne se trouver icy. Mais le Renard survenu en mesme temps, Me voicy, dit-il, en s'adressant au malade; & ce que j'ay tardé si long-temps, a esté pour faire cōsulter vostre mal à quelques-vns de nos Medecins: qui s'ot demeurez d'accord, que vous guerirez assurement, si lon vous enveloppe d'une peau de Loup toute chaude. Ce que le rusé Conseiller eut à peine acheué de dire, qu'il fut executé; & ainsi le Loup malicieux fut iustement payé du mauuais office qu'il auoit voulu rendre au Renard. Puis donc que la Calomnie est vn vice qui porte sa peine avec soy, les gens de bien ne se doiuent pas beaucoup soucier de faire punir ceux qui en vsent lâchement, affin de leur nuire. Aussi ne le font-ils pas, & ils ne s'esmeuuent non plus de leurs injures, que la Lune des abois de ce mastin, qui sert de sujet à cét Embleme. En effet, la reputa-

tion des grands hommes dépend si peu du iugement qu'en font les Ames mal-nées, qu'ils imputent à malheur de n'estre louiez; tant s'en faut que leurs discours injurieux les puissent mettre en colere. Achille en vloit ainsi enuers Terfite, le plus laid de tous les hommes, aux railleries duquel ce genereux Herôs ne daigna jamais respondre. On raconte le mesme de l'ancien Hercule, à qui les injüres estoiet si fort differêtes, qu'en vn Sacrifice qu'il ordóna qu'ô luy fist, il voulut qu'au lieu de prieres, on dist de luy tous les maux imaginables. Ce que les Rhodiens & les Lindes sçeurent si bien pratiquer depuis, qu'en luy sacrifiant solemnellemēt; ils tenoient pour vne grande impieté, si de hazard il leur eschapoit quelque mot qui ne fût iniurieux, & tout à fait execrable. C'en'est aussi qu'aux petits Enfans à craindre l'aboy des chiens; Les grands ne s'y arrestent point, & vont tousiours leur chemin; Cette pésée est de Senecque;

qui dît en fuite : Le ſçay qu'en matiere de bienfaits , il n'appartient qu'aux ames bien nées de rendre plaisir pour plaisir : mais il n'en est pas ainſi pour le regard des iniures. En l'un il est mal ſeânt de ſe laiſſer vaincre ; & en l'autre, c'eſt choſe honteuſe que d'eſtre vaincœur. Comme la Vengeance eſt cruelle de ſoy-meſme, elle paſſe auſſi pour iniuſtice, & ne differe de l'outrage que par l'ordre ſeulement. Celuy qui ſe deſcharge de la douleur, peche avec plus d'excuse. Vn iour que Caton eſtânt dans les Bains, quelqu'un le pouſſa ſans y penſer (car qui euſt voulu faſcher à ſon eſcienſ c'eſt homme de bien ?) de quoy ſ'eſtant voulu excuſer à luy. Certainement, reſpondit Caton, ie ne me ſuis point aperceu qu'on m'ait pouſſé. Il ſ'aduiſa qu'il valoit mieux le diſſimuler que le pardonner. Mais quoy ? Tu dis que de c'eſt outrage, celuy qui le fit ne receut aucun mal ? Nenni ſans doute : au contraire, il luy en reuint un grand bien ; d'autant que par ce moyen il eut l'honneur d'eſtre connu de Caton. C'eſt le propre d'un grand courage, de mépriſer les iniures,

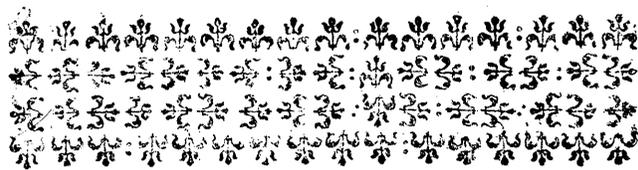
Et il n'est point de plus sensible vengeance, que d'auoir montré; que celuy de qui on la pouuoit prendre, n'en estoit pas digne. Plusieurs en pensant venger de petites offenses, n'ont fait que les grauer plus profondemēt dans le cœur.

Or ce que dit icy ce Philosophe est tellement veritable, qu'il se voit tous les iours par espreuue, Que le plus grand dépit que l'on puisse faire à vn Calomniateur, est de dissimuler, & de ne rien dire. Car on le reduit alors à pester contre luy-mesme, si bien qu'en declarant où le mal le tient, il s'en fait plus qu'à celuy qu'il pretend offencer. Il faut remarquer au reste, qu'en cēt Embleme le mot de Chien s'aplique fort proprement à vn homme effronté, qui fait métier de médire de tout le monde. C'est en ce sens là, que Iulius Pollux attribuē des yeux de Chien à ceux qui ont le don d'impudence; Que Plaute appelle Hecube Chienne, pource qu'elle ne voyoit personne à qui elle ne dist des injures; Que

Diogene

Diogene est pareillement ainsi nommé, à cause qu'il parloit mal d'un chacun, & que Cicéron dans sa harangue pour Roscius, dit, Qu'il se trouue des Orateurs qui crient sans faire du mal, & qu'il y en a d'autres qui ne font qu'aboyer, sans qu'ils mordent toutesfois. Je vous entretiendrois plus amplement sur cette matiere, n'estoit que ie craindrois de vous ennuyer, & que vous pouuez la voir amplement traitée dans l'excellent traité qu'en a fait Plutarque, où il nous apprend les moyens de profiter des injures que nous receuons de nos Ennemis.





Que les querelles entre gens de lettres sont mal-seantes

DISCOURS. LIV.

DANS cét Embleme, l'ingenieux Alciat blasme l'Arondelle, de ce qu'elle fait sa proye d'une Cigale, qu'elle apporte à ses petits, pour les nourrir dans le nid. Et d'autant que toutes deux ont vn grand rapport ensemble, en ce que l'une chante au Printemps, & l'autre de mesme; l'une demeure dessous nos toits, & l'autre dans nos iardins, outre quelle est consacrée aux Muses; Il pretend monst

C c ij

par là, que les hommes de lettres se font grand tort, quand au lieu de se defendre ils se querellent l'un l'autre. En effet, si c'estoient des ignorans qui les assaillissent, on ne le trouueroit pas estrange, puis que c'est leur ordinaire de ne pouuoir s'accorder avecque les Doctes. Mais quand vn sçauant en attaque vn autre, & qu'un Chrestien mesdit d'un Chrestien, ou par escrit, ou de viue voix; c'est assurement vn mal, qui en attire quantité d'autres. Car comme il est veritable qu'il ne sçauoit arriuer vn plus grand malheur à ceux qui nauignent dans vn mesme vaisseau, que lors qu'au plus fort de la tourmente les Pilotes s'entre-querellent, & abandonnent le gouuernail; On peut dire de mesme, que la mauuaise intelligence entre gens de lettres, est la chose du monde la plus scandaleuse, & la plus dommageable au public. La raison est, pource qu'il s'ensuit de là bien souuent, qu'à

force de disputes & d'inutiles picoteries, ils encherissent si fort sur leurs opinions, qu'ils en oppriment la Verité. N'est-ce pas en effet vne chose ridicule, de voir que ceux qui font profession d'accorder les autres, ne s'accordent point entr'eux; & qu'au lieu de s'obliger par bons offices, ils ne s'estudient qu'à s'en rendre de mauuais? Y a-t'il rien de pire dans le monde, que de se déchirer à force d'injures, de chercher à se nuire par toute sorte d'artifices, & de fonder vn pretexte de haine sur le moindre mot, & quelque fois sur vne simple syllabe: Ils le font neantmoins, & ces injures sont d'autant plus à craindre, qu'estant quelquefois petites en leur source, elles se grossissent à la façon des torrens. Ces pointes d'esprit, que l'on appelle *bons mots*, produisent souuent de fort mauuais effets, & sont plus nuisibles à ceux qui les disent, qu'à ceux qui les souffrent pour vn temps, & dont le Temps aussi

les venge à la fin. Car de s'imaginer que le raillerie, & la mesdisance, soient à ceux qui se picquent d'esprit, yn acheminement à la gloire, si ce n'est manquer de iugement, c'est à tout le moins ne se connoistre pas bien. C'est, dis je, ne sçavoir pas, Qu'il n'y eust iamais de reputation bien fondée sur la ruine d'autruy Et qu'en matiere de sciences, il faut choquer le moins que l'on peut les habiles gens, ou se refoudre, passer pour inhabile, si on les chocque à plus par caprice, que par raison. En telles contentions, ce que ie trouue de pire, est qu'on les fait la pluspart du temps, pour agreer au Vulgaire, comme si l'estime des hommes d'esprit deuoit dependre de ce Prothée qui n'en a point, ou si vous voulez,

*De ce Cameleon, de qui l'humeur estrange,
Au premier mouuement se deguise, Et se
change;*

*Sans sçauoir discerner dans sa propre maison
Le blasme, ny le tort, d'avecque la raison.*

Nous en voyons tous lesiours des exemples, non seulement dans les connoissances qui regardent les belles lettres, mais en celles encore, qui ont pour objet les hautes sciences, & les Oracles diuins. Car il ne se trouue que trop d'ignorans, qui pour vouloir expliquer à leur mode ce qu'il faut croire avecque veneration, ne font iamais sans quelque scrupule, pource qu'ils voyent que la pluspart des Docteurs cherchent des suiets de controuerse, dans les choses mesmes où il n'y en doit point auoir. Cependant, tant s'en faut que telle piccoterie soit proffitables à la Republique des lettres, qu'au contraire, elles luy font grand tort, & nuisent extremement aux bonnes mœurs, pource que chacun veut emporter le prix, en matiere de suffisance, & qu'ainsi on prefere les qualités de l'esprit à celles de l'Ame. Ce n'est pas pourtant que ie n'approuue l'emulation qui se

rencontre parmy les hommes d'estude ,
pourueu qu'elle soit honneste , & que
l'Animosité ne s'y melle point. Elle seule
est capable de ruiner les fondemens de la
conuersation la plus ciuile du monde; de
colorer le mensonge d'vn specieux pre-
texte de verité; & de faire , que les que-
stions qui se debattent , passent plustost
pour matieres de chicane , que pour so-
lides raisonnemens, entre ceux qui dans
leurs conferances, ou publiques, ou par-
ticulieres, ne cherchent tant seulement
qu'à s'esclaircir de leurs doubtes. Car
apres tout , comme dit Chrysippe, il n'y
doit non plus auoir de supercherie en-
tr'eux, s'ils veulent se rendre recommen-
dables, qu'entre ceux qui courent dans
vne Lyce , où celuy est tousiours blas-
mé , qui retarde son Compagnon , par
quelque sorte de fraude que ce soit ; &
c'est pour la mesme raison, qu'on ne peut
appeller autrement que lasche & plein
de malice vn homme de lettres , qui par

raillerie , ou par mefdifance ouuerte ,
s'ataque à l'Esprit ou aux mœurs d'une
personne de la profession , afin de
luy faire perdre courage par ce moyen,
& de l'interrompre dans le cours de ses
Estudes.







Du menu Peuple , & de ses humeurs.

DISCOVRS LV.

N ne peut mieux figurer vn Souuerain , ny l'Empire qu'il a sur ses suiets, que par cette Aigle, qui tient vn Sceptre , & qui desploye ses ailles. Quand aux Cigales qui l'environnent, ie les prends pour vn Symbole du menu peuple; Car comme par le bruit continuel qu'elles font elles se rendent importunes, & mesme odieuses; luy tout de mesme , par son murmu-

re falcheux, & par les crieries hors de faifon, fe fait hayr, & mefprifer ordinairement. Or d'autant que les grands Princes, & ceux qui les affiftent de leur confeil, fçauent fort bien les maximes de gouverner leurs Etats, c'est à eux, à donner ordre aux affaires par les moyens qu'ils iugent vtiles à la conseruation publique, fans s'estonner des sentimens que peuuent auoir là dessus les Ames vulgaires. Ils imitent en cela les excellens Medecins, qui s'accõmodent aux regles de leur Art, & non pas au gouft de leurs Malades, quand ils ordonnent pour leur fanté des drogues ameres, mais qui ne laiffent pas d'agir à leur guerison. Les Princes de mefme, propofent quelque fois à leurs peuples, des chofes rudes en aparence, & falutaires en effet, comme le temps le defcouure. Pourueu donc que leurs intentions foient bones & iuftes, ils ne fe doiuent pas beaucoup mettre en peine des iugemens, ny des

langages du Peuple. Car on sçait assez, qu'il ignore ce qui luy est propre, & qu'il a tousiours quelque chose à dire de ceux qui prennent le soin de le gouverner. Alcibiades le voulut ainsi donner à conneistre, quand vn iour il s'aduifa de faire couper la queue à vn Mastin d'une grandeur extraordinaire, qu'il fit pour mener par toute la ville d'Athenes. Les Bourgeois s'en estonnerent d'abord, puis s'en mocquerent tout de bon, iusques-là mesme, qu'ils appellerent cela folie. Cependant Alcibiades en fut aduertý, & voyant que ses Amys trouuoient estranges les contes que le peuple faisoit de luy, *Vous auéz tort*, leur dit, il, *de vous mettre en peine d'une chose de si peu d'importance, & dont le succez n'est point nouueau; mais tel que ie l'atendois. Sçachez donc que ce que i'en ay fait, n'a esté que pour donner à parler aux Atheniens. Car ie suis bien asseuré, que tant qu'ils s'entretiendront de cette galanterie, ils ne s'amuseront*

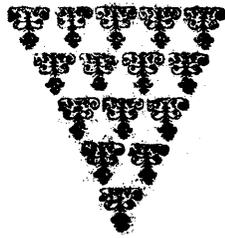
point à me dire de moy, comme ils ont accoustumé de faire. L'exemple de ce grand homme apprend à ceux qui le font comme luy, à preferer la satisfaction de leur Conscience au caprice du Populaire; qui des actions dont il n'a pas l'esprit de iuger, en fait ordinairement des contrés à sa mode, & des suiets de risée. Le diuin Platon le compare pour ce sujet à vne Beste irraisonnable, & dont il faut necessairement conneistre le naturel, si l'on veut l'apriuoiser, sans en receuoir du dommage. Tacite en plusieurs endroits de ses œuures, décrit fort bien ce monstrueux Animal, que deuiant plus que farouche, si on le caresse par trop, & qui s'emporte au de là des bornes qui luy sont prescrites, si on ne le sçait mener comme il faut.

Il importe, comme dit Amirato, de qui i'ay tiré la suite de ce raisonnement, de luy tenir la bride ferrée, pour l'empescher de remuer, pource qu'il ne

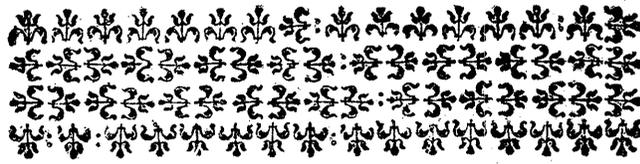
desire rien tant que de nouveaux troubles. Le Monde seroit donc bien malheureux, s'il falloit qu'il se gouernât par vn si mauuais conseiller. De la mesme façon qu'il aime le change, il fait coustume de croire de leger, de se redre susceptible de toutes les impressiós qu'on luy dóné, & d'imiter les filles d'Amour, qui reprochent aux plus chastes les vices dont elles mesmes font mestier. S'il arriue dans vne Ville quelque fascheux accident, il en impute aussi tost la faute au Gouverneur, & veut que sa fausse opinion passe pour veritable maxime. Auecque cela, il se laisse aller d'inclination aux choses les plus nuisibles; & pourueu qu'il s' imagine d'y rencontrer de nouveaux plaisirs, il ne se met en peine, ny d'agir par conseil, ny de faire distinction des personnes, ny de discerner le bien d'auec le mal. Ce que Tite-Liue nous declare en peu de paroles, quand il dit, *Que le naturel du Vulgaire est de seruir avec son-*

mission, ou d'estre insolent & insupportable, quand il a du commandement sur autruy. Il veut demonstrier le mesme en vn autre endroit, où il fait dire à Scipion, *Que le Peuple n'est pas moins inconstant que la Mer, & qu'il se tourne, comme elle, à tout vent.* Surquoy se trompe bien fort vn Politique moderne ; lors que contre les sentimens publics, & contre toute apparence de verité ; il s'estudie de preuuer, *Que le peuple est plus constant que le Prince.* Mais il ne prend pas garde, qu'en cecy il faut faire distinction du Peuple d'auec vne émotion populaire, dont Tite-Liue entend parler. *Que s'il est veritable, comme il n'en faut pas douter, qu'il n'est point de meilleur gouuernement que celui de la Royauté, il s'en suit de là, que le Prince est incomparablement plus sage & plus constant que le Peuple.* Car si la bien-seance pouuoit souffrir qu'on en fist vn parallele, on trouueroit que le Prince a pour soy d'ordinaire, le secours
de tous

tous ses sujets, c'est à dire, des Conseillers qui luy donnent de bons aduis, & le pouvoir de deliberer. sans que l'irresolution & le peu de iugement du Vulgaire, y seruent d'obstacle. Le Peuple au contraire, espreuve en ses deliberations ordinaires vne plus grâde difficulté, quand il pense euter l'Empire & l'authorité d'vn seul. Ce qui n'empesche pas, apres tout, qu'il ne soit du naturel dont nous l'auons descrit, comme l'experience ne le monstre que trop, apres laquelle il ne me semble nullement besoin d'en rechercher d'autres preuues.







*Des Couleurs , & de leurs
différences.*

DISCOVRS LVI.



A figure de cét homme , à demy nud , qui trauaille à remuër des draps , qu'il a mis teindre dans vne Chaudiere , me donne sujet de parler icy des Couleurs, que la Nature produit différentes , selon le diuers meflange des Elemens; & quant aux animaux , selon la différence de l'air , & des complexions. Or bien que plusieurs soient d'opinion , qu'en leurs blazons ordinaires , il semble y auoir bien plus

Dd ij

de vanité que de science ; il est à croire pourtant, que l'usage en est mystérieux, puis que l'Eglise l'approuve, & qu'elle y met de la distinctiō. Les plus remarquables sont sept en nombre ; le Blanc, le Noir, le Rouge, le Jaune, le Bleu, le Pourpre, & le Verd ; A quoy se peuuent rapporter les sept principales Vertus, dont il y en a trois Theologales, qui sont la Foy, l'Espérance, la Charité ; & quatre Cardinales, à sçauoir, la Prudence, la Justice, la Force, & la Temperance. L'on ad-jouste à ces couleurs, le Violet, le Gris, le Tanné, l'Incarnat, le Colombin, & ainsi des autres, qui se forment de celles-cy, & qui selon la nature des choses à qui elles ressemblent plus, ou moins, sont distinguées par diuers noms, que nostre caprice leur donne. Or comme ces Couleurs & leurs differences, nous touchent, & nous esmeuent d'abord ; ce n'est pas sans sujet aussi, que par elles-mesmes sont signifiees les passions de nostre ame.

Ce qui n'empesche pas toutesfois , que chacun ne les explique à sa mode , & qu'en cela, ainsi qu'en toute autre chose, les opinions ne soient partagees.

Le Blanc , comme le remarque Ciceron , est la plus pure de toutes les couleurs, & par consequent la plus agreable à Dieu , pource qu'elle est vn Symbole de la netteté de l'Ame. La Sainte Escriture nous l'apprend ainsi, dans les endroits où il est parlé de la Transfiguration, de la Resurrectiō , & de l'Assension de nostre Sauueur. D'où vient encore, que dans les Reuelations de Sainct Iean , il dit, *Que les Bien heureux Esprits, qui suiuent l'Agneau, portent des liurées blanches*, comme autant de marques de leur pureté spirituelle. Plutarque dans son liure d'Isis & d'Osiris , ayant recherché pourquoy les Prestres ne souloient vser anciennemēt que de robes de Lin, dit, qu'ils le faisoient à dessein , pour monstrier que les Dieux immortels n'aimoiēt que les choses net-

tes; & que le Lin estant de cette nature, ils auoient raison de s'en seruir en leurs Sacrifices, & en tous les autres Mysteres de la Religion. Valere Max. assure le mesme; & dit, que pour vn tesmoignage de ioye, l'on auoit accoustumé de s'habiller de blanc. Il rapporte à ce propos; Qu'apres la iournee de Canne, où presque tous les Soldats Romains furent défaits, le Senat fit vn Edict, par lequel il ordonna, que les Dames eussent à quitter le dueil au bout de trente iours, afin d'assister aux sacrees Ceremonies de la Deesse Ceres: comme en effet, elles le quitterent, & prirent des robes blanches. Où il est à remarquer encore, que ces mesmes Romains en prenoient aussi, quand ils briguoient quelque office; & qu'encore que les femmes portassent le Blanc pour vn Symbole de ioye, elles ne laissoient pas de le porter aussi, pour vne marque de dueil. Dequoy Plutarque ne rend point d'autre raison, sinon qu'elles

imitoient en cela les anciens Mages, qui se couvroient d'un grand voile blanc, quand à la faueur des tenebres, ils faisoient leurs charmes & leurs conjurations à Pluton. Et d'autant qu'ils souloient couvrir le corps du Defunt d'un drap de cette mesme couleur, ils estimoient iuste, que ceux qui durant sa vie auoient esté les Amis, en fussent vestus aussi.

Le Noir neantmoins a tousiours esté la couleur la plus conuenable aux funeraillies des Morts, comme elle l'est encore à present. L'usage en vint parmy les Anciens de l'Histoire de Thesee. Car on tient, qu'apres auoir tué le Minotaure, comme il fut de retour en son país, il se presenta deuant Egee, avec un voile noir, qu'il prit par mesgarde; Ce qui mit d'abord en desordre l'esprit d'Egee, qui le prenant pour un presage de la mort de son fils, en fut si hors de soy-mesme, qu'il s'alla precipiter dans la mer. A quoy l'on

peut adjouster, qu'il est bien certain, que le Noir n'estoit pas seulement le Dueil des Dames Romaines, mais aussi des Grecques. Car nous lisons dans Homere, Que la Deesse Tethys pleurant la future perte de son Fils Achille, estoit couverte d'un crespé noir. Le mesme se voit dans Euripide, où Iphigenie, parlant à sa Mere Clytemnestre, *le vous prie sur tout, luy dit-il, de ne vous point arracher les cheueux, apres que ie seray morte, & de dire à mes Sœurs, qu'il n'est nullement besoin qu'en signe de dueil, elles s'habillent de robes noires.*

Le Rouge est la couleur des hommes de guerre, & des personnes d'autorité. Les Afriquains estoit les peuples du monde, qui aimoient le mieux cette liuree, Mais les Carthaginois par dessus tous, la portoient comme vne marque d'honneur, & de haute préeminence. L'on tient mesme que dans le Camp d'Annibal, quand on vouloit donner quelque

bataille importante, on prenoit vne casaque rouge, qu'on estendoit sur la tente du General d'Armee, afin que par ce signal tous les Soldats fussent aduertis, de se tenir prests pour le combat.

La couleur de Pourpre est vn signe de modestie sur le visage des Enfans, auxquels les Romains donnoient la robe Pretèxe, comme vne marque de cette honneste pudeur, qui rend ordinairement illustres ceux de leur aage, quand elle esclate également en leurs discours, & en leurs actions. Aussi est-ce cette excellente teinture que Caton vouloit qu'ils prissent de bonne heure, afin qu'on iugeât par là, qu'ils seroient vn iour honnestes gens; Ce qui fit que Diogene voyant rougir vn ieune Garçon, qui parloit à luy; *Courage, mon Amy,* luy dit-il, *cette couleur est la luvée de la Vertu.* Mais ce vermillon naturel sied encore mieux aux ieunes filles bien nées

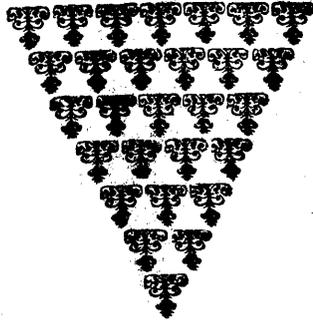
dont Claudian a dit , dans son premier liure du rauissement de Proserpine,

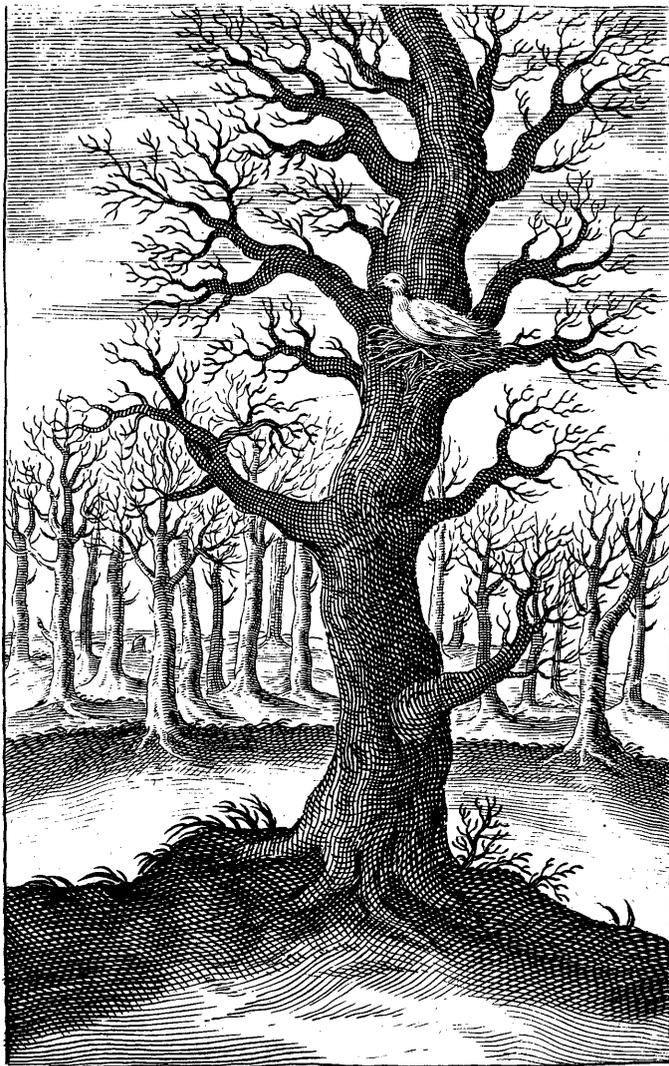
*Qu'Amour, qui sur leur front regne comme
en son siege* [Nege.

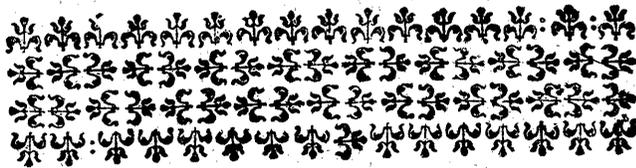
*Mesle dans leur visage, & la Pourpre, & la
Le Jaune, qui se considere diuersement,
selon qu'il a plus ou moins d'esclat, est la
couleur des Auares, & des Amans; qui la
portent differemment sur le visage, les
vns pour vn tesmoignage de leur Auari-
ce insatiable, & les autres pour vne mar-
que de leur passion violente.*

Quant au Gris , il est vn Symbole de
travail , pour estre fort propre aux gens
de fatigue; comme le Verd en est vn au-
tre d'Esperance , à cause que la verdure des
Arbres, nous promet ordinairement des
fleurs & des fruits. Pour ce qui est du vio-
let, l'on tiét que c'est la liurée de ceux qui
viuent contans de leur condition, & qui
tiennent pour indifferentes les faueurs &
les disgraces de la Fortune. Voilà, ce me
semble, les principales couleurs, qui peu-

uent en quelque façon estre appellées la source des autres , auxquelles comme chacun donne des noms à sa mode , ainsi que ie l'ay remarqué cy dessus , & les explicque à sa fantaisie.







Contre les mauvaises Meres.

DISCOURS LVII.



Y A N T fait au precedent Volume, vn Chapitre expres du deuoir des Enfans enuers leurs Peres, icy ie me suis proposè d'en faire vn autre contre les mauvaises Meres, parmi lesquelles, chose horrible à dire! il s'en trouue quelquefois de si abominables, & de si denaturées, qu'elles empeschent leurs propres Creatures de venir au monde, ou les en ostent impitoyablement, apres qu'elles y sont venuës. Comme il

n'est point de crime si noir, qu'il soit comparable à celui-cy ; il n'est point aussi de termes assez expressifs , pour en descrire l'impieté. Tels parens, ou pour mieux dire, tels Bourreaux, qui violent ainsi les Loix & la plus sainte vnion de la Nature , sont mille fois pires que les Cannibales , & que les Tygres ; dont les vns ne mangent que leurs Ennemis , & les autres n'exercent iamais leur rage sur les Animaux de leur espece , tant s'en faut qu'ils cherchent à l'assouvir sur ceux de leur race. Il faut donc biẽ dire, qu'il n'est point de barbarie pareille à celle de ces Maraîtres , ou plustost de ces Louues , qui ostent inhumainement la vie , non pas à des Estrangers , ny à des Coupables , mais à des Innocens ; ne considerant pas qu'ils sont les vrayes membres de leurs corps , & que si elles ne l'empêchoient , ils pourroient estre leurs portraits animez , ou leurs images viuantes. Toutesfois , ce qu'elles en font est pos-

fible pour se garâtir du tiltre d'Infames, & de Lubriques, dont elles s'imaginent de s'exempter, en se defaisant cruellement des Enfans qu'elles ont eus hors d'un legitime Mariage. Mais, ô l'estrange procedé que voilà, de penser expier vne offence par un autre crime encore pire!

*Celuy dont la malice extreme,
Oste la vie à l'Innocent,
S'empesche de viure luy-mesme,
Et peut iuger luy seul, de la peine qu'il sent.*

En effet, quelle sorte de vie peut mener vne personne, à qui sa Conscience reproche sans cesse l'enormité de son crime? N'est-il pas vray qu'elle ne voit le iour qu'à regret; & que la nuit, qui est destinée pour le repos des Mortels, ne sert qu'à renouveler ses inquietudes & ses remords, par le souuenir de l'Innocent, à qui elle a osté meschamment l'v-

sage de la lumiere? Or tant s'en faut que cette inhumanité se soit iamais rencontrée aux Bestes, qu'au contraire il se voit par l'Histoire Grecque & Romaine, qu'elles ont quelquefois allaité des Enfans, que des Meres inhumaines auoient exposez, & abandonnez tout à fait. C'est donc pour leur faire auoir horreur de leur crime, qu'Alciat leur propose icy l'exemple de la femelle du Ramier, qui faisant son nid en hyuer, s'arrache les plumes, & se reduit à transir de froid, afin que ses petits en soient plus chauds, & plus mollement couchez. Mais quand nous n'aurions point cét exéple, n'auons nous pas la Loy diuine, qui veut, comme le remarque Sulpice Seuere, que celuy soit condamné à mort, qui blesse vne femme enceinte; & qui empesche que son fruct ne vienne à maturité? Cela estant, de quel assez grand supplice pourra-t-on punir vne Marastre, qui l'estouffe dans ses flancs, & qui pire qu'une Tygresse,

Tygreffe, se l'arrache mort de ses propres entrailles? Je trouue fort remarquables à ce propos, ces parolles de Tertulien. *L'Homicide*, dit-il, *nous est expressément defendu, de quelque nature qu'il puisse estre; & c'en est vn mesme, que de faire perdre le fruit, qui est vne fois conceu dans le ventre de la Mere; C'en est vn, dis-ie, que d'empescher de venir au monde, ce qui est animé sous la forme d'un Enfant, puis qu'un iour ce doit estre vn homme. A raison dequoy, vne certaine Dame Milesienne eust à bon droit la teste tranchée, pour estre accouchée auant terme d'un Enfant mort, & conuaincuë d'en auoir esté cause, à force de Medecines, que pour cet effet elle auoit prises. Et certainement, quoy que celuy qu'elle venoit de priner de vie, ne fût pas encore homme fait, en luy neâtmoins elle auoit osté du monde, l'esper de son Pere, la memoire de son nom, l'appuy de sa maison, & l'Heritier de sa Famille. Je m'estendrois dauantage sur cette matiere, si ie ne la trouuois si odieuse, que l'auerfion que*

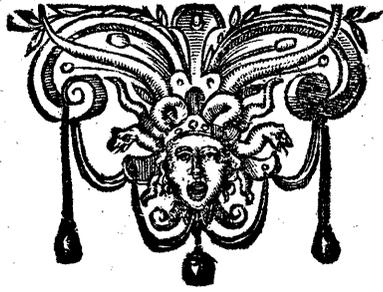
i'en ay, m'impose silence, & me fait conclurre ce Discours par ces vers d'Ouide, contre telles Meres defnaturées.

*L'Inhumaine qui la premiere
Fit mourir son fruit dans son flanc,
Ou qui dans le sang de son sang,
Trempa sa main plus que meurtriere;
Deuoit n'auoir iamais esté,
Comme indigne de la clarté.*

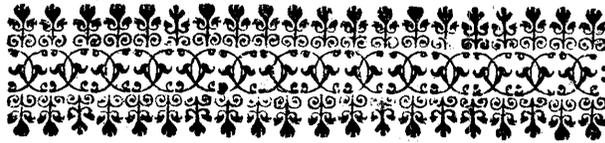
*Si les femmes du premier aage,
Qu'on nommoit le siecle innocent,
Eussent eu ce maudit courage,
D'estouffer leur fruit en naissant;
Bien à peine au temps où nous sommes,
La terre auroit-elle des hommes.*

*Il faut cueillir en leur saison
Les aimables fruits de Pomone,
Et les doux raisins qu'en Autonne,
Bacchus nous enuoye à foison;
Non pas les empecher de crestre,
De meurir, ou mesme de naistre.*

*Quelle rage ! quelle manie !
Les Mères perdent leurs Enfans ;
Et les Tygresses d'Hircanie,
Ont le soing de nourrir leurs Fans ;
En cela moins impitoyables,
Que les Animaux raisonnables.*







*Que ceux qui suivent la Cour, doi-
uent user prudemment de la
Fortune.*

DISCOVRS LVIII.



A cheute de ce Mal-heureux,
qui se la cause luy-mesme,
pour s'estre attaché à vn Ra-
meau seq, qui n'a pû le sou-
stenir, nous figure celle des hommes
ambitieux, qui ruinent leur Fortune à
la Cour, par leur imprudence, & leur
mauvaise conduite. Ce qui ne leur arri-
veroit pas, si dans l'orage qui lès mena-
ce, ils se tenoient toujours fermes
au gros de l'Arbre, c'est à dire inef-

E c iij

branlables au seruice de leur Prince. Mais le malheur est , qu'en quelque prosperité qu'ils se voyent , leur condition leur semble trop basse , pour vn si haut merite que le leur, Que la Conuouitise qui les ronge, leur inspire à tout moment de nouvelles passions pour de nouveaux honneurs, & que si leur Fortune ne va si viste que leur desir, ils enuient à l'instant celle des autres, qui ont de l'auantage sur eux. Alors ils n'en parlent que selon les sentimens que la hayne leur en fait auoir, & peuuét si peu souffrir de les voir aduancés aux grandes charges, qu'ils s'en affligent, tant ils sont fols, & en murmurent contre leur Maistre. Dequoy certes, ie m'estonne d'autant plus, qu'il n'est point de pire folie, que de tirer vn sujet de mescontentement, de ce qui peut contenter autruy. Ceux qui le font la pluspart du temps, ne considerent pas, Que c'est aux sujets à ceder avecque veneration à la volonté des Sou-

uerains : Que s'ils auacent les vns plus tost que les autres , & si mesme ils trouuent bon d'oster les dignitez & les charges à ceux auxquels ils les auoient données, ils sçauent bien pourquoy ils le font , sans qu'il soit besoin de se mettre en peine d'en rechercher la cause. Qu'il leur suffise, que les Princes, qui sont comme les Dieux des mortels , veulent estre reueuz avec soumission , & que le bien qu'ils font à leurs Creatures, est vn pur effet de leur faueur. De s'imaginer donc , que sous pretexte de quelque merite, on puisse tirer d'eux par importunité, ce qui depend absolument de leur grace particuliere , c'est n'auoir ny iugement, ny prudence. Car il ne faut iamais esperer d'obtenir par la force vne chose qui ne se donne que gratuitement. Auecque cela, tels Facheux, à force de demander, sont quelquefois cause qu'on ne leur donne rien du tout , ioint que leur mauuaise Fortune y cõtribuë beau-

coup la pluspart du temps. Nous lifons à ce propos, qu'un certain Courtifan s'estant plaint un iour à Sigifmond, un peu trop insolemment, de ce qu'il le laissoit dans l'incommodité, au lieu qu'il faisoit du bien aux autres, l'Empereur luy respondist, Qu'il ne deuoit pas s'en prendre à luy, mais plustost à son mauuais Destin; & là-dessus, il fit apporter deux boettes esgales, l'une pleine d'or, & l'autre de plomb, dont il luy bailla le choix. Mais il fut si malheureux, qu'il prit la dernière; & ainsi il donna sujet à l'Empereur de luy dire: *Vous voyés qu'il n'a pas tenu à moy, que vous n'ayés eu de l'or; & que le plomb vous est escheu par malheur.*

Par cét exemple, il nous est aisé de iuger de ce que peut le hazard, pour l'aduancement des hommes, & particulièrement de ceux qui suiuent la Cour. Pour tout cela neantmoins, il ne faut pas ny que les Malheureux se rebutent de leur mauuaise Fortune, ny que

ces autres qui en ont vne bonne , en vſent imprudemment. Que s'ils veulent auoir quelque chose du Prince qu'ils seruent , il faut qu'ils se souuiennent toujours de prendre leur temps , & de ioindre le respect à la modestie : Car il est à craindre , qu'ils ne le faschent , s'ils luy font vne demande hors de saison , & qu'ils n'ayent pas auparauant bien digérée. Il est donc absolument necessaire , que ceux qui se picquent d'estre habiles Courtisans , prennent le soin de considerer par quels moyens ils peuuent gagner la faueur de leur Prince , & par quelles Vertus se la conseruer. Et d'autant qu'ayant l'honneur d'approcher leur personne , il faut qu'ils obseruent quantité de choses , sans lesquelles ils ne ſçauroient subsister ; i'en rapporteray icy quelques-vnes , qui dans les Discours d'Amirato , leur sont données , en forme de preceptes , & de Maximes.

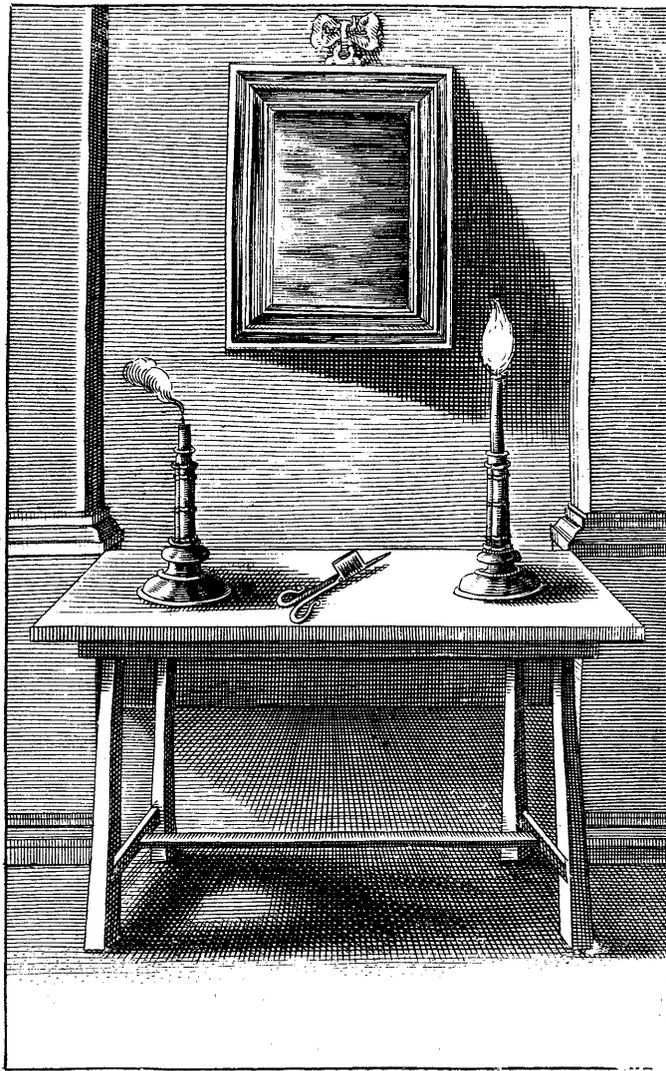
Souuenez-vous , dit-il , que les Prin-

ces n'entendent pas raillerie, & que c'est temerité de se iouïr à eux, quelque semblant qu'ils facent d'en estre contans: car il est à craindre, que le souuenir qui leur en reste dans l'Ame, ne se resueille à la fin, & qu'ils n'en viennent au chastiment, comme fit Tybere à l'endroit de Fufius, & Neron enuers Vetustinus. Donnez-vous bien garde aussi de vous enquerir des choses qu'ils veulent estre cachées, de peur de les irriter, ainsi que l'esprouerét Asinius Gallus, & L. Aruntius, en la personne du mesme Tybere. Comme il y va de la vie, de mesdire d'eux; aussi s'offencent ils d'estre flattez en certaines choses, & tournent à la ruïne des Flatteurs les fausses loüanges qui viennent d'eux; à raison dequoy Tybere reprit aigrement les Senateurs, de ce qu'ils l'auoient appelle Seigneur, & dit que ses occupations estoient diuines. Si vous auez quelque chose à traiter avec eux, remettés-vous en à leur discre-

tion, & ne faites point le reuesche. Tacfarinas se perdit, pour auoir practiqué le contraire à l'endroit de Tybere. Confiderez ce que vous auez à faire pour leur seruice, en qualité de sujet, & ne taschez de plaire qu'à eux, sans vous mesler de ceux qui leur appartiennent. Tybere jaloux des honneurs qu'on deferoit à d'autres qu'à luy, se mit vn iour en colere de ce qu'on pria les Dieux pour la santé de ses petits fils, sans faire mention de sa personne. S'ils vous traitent mal, n'en dittes mot, & souuenez-vous que Vitia fut estranglée, pour auoir pleuré la mort de son fils. Si vous possédez quelque chose qui leur soit agreable, n'attendés pas qu'ils vous la demandent. La mort de Valerius Asiaticus, fut vn effet de l'Enuie de Messaline, jalouse de la beauté de ses jardins; & le pauure Nabor ne fut lapidé, que pour n'auoir voulu donner sa Vigne. Si vous parlés à eux, ayez tou-

jours le remerciement à la bouche, quand mesme ils ne vous en donneroient point de sujet. Cela vous est enseigné par l'exemple de Seneque, le plus sage de son temps, & qui se comporta de cette sorte envers Neron son disciple. Au lieu de leur reprocher imprudemment les seruices que vous leur aués rendus, tesmoignés-leur que vous deués à leur grandeur les effets de vostre courage, & vsés de l'exemple de Silius. Tesmoignés au reste à vostre Maistre, que vostre vie, ou celle de vos Enfans, ne vous est pas si chere que la sienne; & vous représentés là-dessus le mauuais traitement que Pithius le Lydien receut du Roy Xerces, pour l'auoir prié d'exempter son fils aîné d'aller à la guerre. Cette derniere maxime est si recommandable à la pluspart des Peuples du Leuant, qu'ils mettent le plus haut point de leur gloire, à se jeter dans tous les dangers imaginables, pour le seruice de

leur Prince. Ils font bien d'avantage encore. Car ils ont pour luy vne obeissance aveugle; & dans les sieges des Villes, se precipitent dans le fossé, affin que leurs corps y seruent de fascines pour l'escalade, comme il aduint au siege de Rhodes. J'obmets plusieurs semblables exemples sur le mesme sujet, & me contente d'auoir remarqué ceux - cy, comme les plus considerables.





*Que l'esclat du monde n'est
que fumée.*

DISCOVRS LIX.



L se lit dans l'Histoire, que Cræsus Roy des Lydiens, qui surpassoit en richesses tous les plus grands Princes de son temps, se voyant tombé sous la puissance de Cyrus, qui l'auoit fait son prisonnier de guerre, & qui s'en alloit combattre la Reyne Thomiris, luy dit ces parolles; *Puis que les Dieux immortels m'ont liuré entre tes mains, ne me sça-*

che point mauuais gré, si ie te declare librement tous les defauts que ie remarqueray dans ta Cour: Car ceux de la mienne me sont des leçons, dont ie proffite, bien que trop tard. Sgache donc, que si tu t'imagines d'estre vn Dieu, commandant, comme tu fais, vne si puissante Armée, que celle que tu as mise sur pied, ie n'ay rien là-dessus à te dire: comme au contraire, si en qualité d'homme, tu reconnois que ton Empire n'est absolu que sur des hommes comme toy, tien pour maxime infallible, Que les choses du monde sont si changeantes, que leur reuolution ne peut souffrir vne Fortune assurée. Ces mots sont remarquables assurément, & meritét que les Princes les portent tousiours graués dans le profond de leur Ame, affin que se souuenant de leur condition, ils se souuiennent aussi, que la durée n'en doit pas estre eternelle. Cela leur est icy demonstté par l'exemple de Crœsus, qui pour les grandes richesses qu'il possedoit, & pour l'obeissance que luy rendoient generalement tous ceux
qu.

qui releuoient de luy , s'estimoit le plus heureux homme du monde. Il ne l'estoit pas neantmoins , & le Temps ne luy apprit que trop à son dommage , Qu'il n'y a rien de perdurable sous le Soleil. Aussi fut-ce la principale raison, pour laquelle il voulut que Cyrus profitât de son exemple ; l'aduertissant pour cét effet , de ne se fier aucunement aux fausses prosperitez de la vie , & que ce que les Dieux auoient ordonné de nos fortunes , estoit tellement irreuocable , qu'on ne pouoit appeller de leur sentence.

Et certainement , si nous sçauons bien considerer , non seulement la condition des hommes particuliers , mais celle des Princes & de leurs Eats , nous trouuons apres tout , qu'il y a ie ne sçay quoy de fatal , & d'inéuitable en eux. Les plus excellents Historiens , anciens & modernes, le remarquent ainsi; quand ils disent , que la pluspart des Estats & des Royaumes du monde, n'ont pas sub-

sisté plus de cinq cens ans , sans quelque notable changement. Toute la raison qu'on en peut rendre, est dans Seneque, qui dit; *Qu'il n'y a point de terme prescrit à la ruyne des grandes choses , & qu'il ne faut qu'un moment, pour reduire en cendre les plus fleurissantes Villes du monde.* Or comme les Bassimens autres-fois superbes , & que leur antiquité rend encore venerables, ne tombent point tout à coup en ruine, mais s'entr'ouurent peu à peu , & par les creuasses de leurs murs, nous donnent à connoistre leur cheute prochaine; A insi dans les Empires du monde, il y a pour l'ordinaire des marques & des presages de leur decadence , long-temps avant qu'elle arriue. Car Dieu, comme tout bon & tout misericordieux qu'il est, n'afflige iamais son peuple , que par des signes euidens , il ne l'aduertisse premierement de son iuste courroux, & du chastiment qu'il luy prepare : Ce qu'il fait asseurement , afin de le remettre en estat

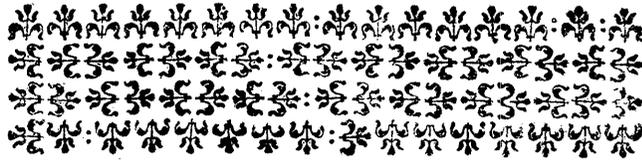
de faire penitence, & d'implorer la sainte Misericorde. Nous en auons vne infinité d'exemples dans les saintes Lettres. Mais ie les laisse à part, pour dire en peu de paroles, *Que lors qu'il arrive que les Princes meurent sans laisser des Enfans qui leur succedent, c'est vne grande marque de revolution, & de changement dans leur Estat.* C'en est encore vne autre bien apparente, quand la Souueraineté vient à passer d'une Famille à l'autre : Car il se fait alors vn dangereux intermede de factions & de troubles, entre la Noblesse, & le menu peuple, par qui les guerres ciuiles sont embrasées. Cela nous semble représenté par les deux flambeaux de cet Embleme, dont l'un est esteint, & l'autre allumé; pour monstrier qu'il n'est point d'esclat dans le monde, qui ne s'efface à la fin; Que la magnificence & la pompe sont les dépouilles du Temps; Que tel est maintenant Maistre, qui devient tout à coup valet; tel libre aujourd-

d'huy, qui se voit demain Esclaue ; & qu'en vn mot, dans ce vaste Vniuers, comme sur vn grand Theatre, où la Fortune se ioüe, il y a diuers degrez par où les hommes essayent de gagner le haut. Mais le mal-heur est, que le chemin en est si glissant pour les vns, qu'ils tombent à chaque pas ; comme au contraire, il est si fauorable aux autres, qu'ils s'y tiennent fermes, & profitent souuent de la cheute de ces Miserables, que le hazard a renuersez à leurs pieds. Quoy qu'il en soit neantmoins, & les Princes & leurs sujets, & les Pauures & les Riches, & les Nobles, & les Roturiers, & les Villes & les Royaumes, ont leur instabilité, qui nous apprend ; Que s'il y a quelque chose de certain au monde, c'est l'incertitude mesme. Nous n'en scaurions auoir de meilleure preuue que celle-cy de Seneque, par où ie conclurray ce Discours. *Des mains mortelles, dit-il, n'ont rien fait, qui ne soit mortele aussi. Les*

sept Miracles du monde, & si l'ambition des siècles à venir, peut faire encore quelque Bastiment plus merueilleux, se verront vn iour ruynés & rasez à fleur de terre. C'est dequoy nous ne deuons nullement douter. Il n'y a rien d'eternel icy bas, & il se voit peu de choses, qui soient de longue duree. La fin en est tousiours differente: car cecy est fragile d'une façon, & cela d'un autre. Ce qui veut dire en vn mot, que iout ce qui a pris commencement, prendra fin de mesme, & que ce vaste Uniuers doit reuenir à son ancien Chaos. Pleure qui voudra maintenant, tant de personnes qui ne sont plus. Pleure qui voudra les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, & ce qui sera tombé d'une plus grande ruine; Toutes ces larmes sont inutiles, & ne guerissent de rien; puis que cela mesmes qui n'a point de lieu où il puisse cheoir, est fragile & perissable.







De la Vertu , & de la Fortune.

DISCOVRS LX.



QUELQUES Historiens,
 qui ont vescu du temps,
 d'Alciat , disent , qu'il prit
 cét Embleme pour Deuise,
 afin de monstrier par là,
 qu'il ne deuoit sa Fortune qu'à sa Vertu.
 Car il acquit, à ce que l'on tient, de gran-
 des richesses , à force de faire valoir les
 Sciéces, dans la connoissance desquelles
 il excelloit. Tout cela nous est signifié
 par le Caducee de Mercure , & par la
 Corne d'Amalthee , qui veulent dire,
 Qu'en cultiuant l'Eloquécce & les autres

Ff iiii

disciplines, qui selon Ciceron , sont dignes d'un homme libre , les Vertueux se peuvent mettre à leur aise. Tel est le sentiment d'Aristote, quand il dit, Que la Science est aux habiles gens un salutaire remede contre la Fortune , & qu'ils peuvent par son moyen, se mettre à couuert des incommoditez de la vie. Aussi a t'on mis icy le Caducee, pour un Symbole du bien dire , comme la Corne d'Amalthee en est un autre de l'Abondance. A raison dequoy dans Stobee, Hippodamus Thurien, appelle de ce mesme nom une Ville bien policee, & qui est fleurissante en bonnes Loix , par le moyen desquelles ceux qui l'habitent sont civilisez , les Sciences cultiuees, les Vertus cheries, & les sources de l'Indigence , qui sont la Mollesse , & la Faineantise, tout à fait raries. A ce sentiment est encore conforme celuy de Socrate ; lors que parlant de cette mesme Corne d'Amalthee ; Par elle , dit-il , les Poëtes nous ont vou-

lu donner à connoistre, Qu'il est difficile qu'un homme qui aime le travail, & qui n'est point débauché, puisse jamais manquer de bien. Voila pourquoy quelques-uns ont feint, que cette Corne estoit de bœuf, animal laborieux au possible. Quand aux raisins & aux autres fruits dont elle est pleine, ils signifient le merueilleux profit que nous tirons de l'Agriculture. Dion Chrysostome fait cette mesme remarque, & dit de plus, Que la Corne d'Amalthee estant vne marque de fertilité, on souloit anciennement la mettre à la main du bon Genie, & de la bonne Fortune, quand on les vouloit représenter. Ce n'est donc pas sans raison, que par cette figure Hieroglyphique, jointe au Caducee de Mercure, Dieu de l'Eloquence, il est démontré, comme j'ay remarqué cy-deuant, Que dans l'honorable profession des Arts & des bonnes lettres, les honnestes gens peuvent trouver de quoy subsister,

& qu'ainſi la Fortune, quelque mauuaiſe qu'on la face, n'eſt pas toujours ennemie des Vertueux. Mais quand elle leur feroit ſi peu fauorable, que de les traiter indignement, & meſme de les priuer des choſes que la pluſpart des Mortels priſent ſi fort; encore ne laiſſeroient ils pas de ſ'eſtimer aſſez riches; & la Philoſophie leur apprendroit ie m'aſſeure, Que ce n'eſt point la cōuoitiſe des biens du monde, mais la Vertu, qui peut rendre l'homme heureux & cōtent. Elle ſeule le met au poinct du Souuerain bien, puis que le ſouuerain bien eſt auſſi la ſeule choſe, qu'elle luy fait paſſionnément deſirer. Il eſt de la lumiere, comme de celle du Soleil, qui eſteint & qui efface en vn moment tout ce qui n'eſt point eclairé d'elle. Cette penſee eſt de Senneque, qui adiouſte en ſuite ces belles paroles, de la traduction de Monſieur de Malherbe, que ie ne ſçauois placer en meilleur endroit que celuy-cy.

Les incommodités, dit-il, quelque grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec la Vertu, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuee en la Mer; Et pour monstrier qu'il est comme ie vous le dis; Qu'un homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les Bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regarde pas ce qui est necessaire qu'il souffre, mais ce qui est honneste qu'il fasse. Vne belle actiõ ne luy sera non plus suspecte, qu'un homme de bien: Il se fierá d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attēdra que de l'aise, du repos, & de la prosperité. Il sera d'une chose loüable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien, pauvre, ou banny, & qui aura mauvais visage. Or à cēt heure mettēs un homme de bien, & plein de richesses d'une part; & de l'autre, un de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils sōt inesgaux en fortune, ils sont esgaux en prud'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La Vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme malade, ou prisonnier,

qu'en celuy d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes Vertueux, ayés tous vos membres, ou soyés estropié, vous estes d'autant de merite d'une façon que de l'autre; autrement ce seroit iuger du Maistre par l'habillement du Valer. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens, comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caducques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire les œuures de la Vertu sont hors de toute iurisdiction; Rien ne les peut ny forcer, ny vaincre. Que la Fortune les manie doucemēt, ou rudement, comme il luy plaira; c'est tout vn: Elle ne leur peut donner un Masque si laid, qu'elles ne soiēt agreables.

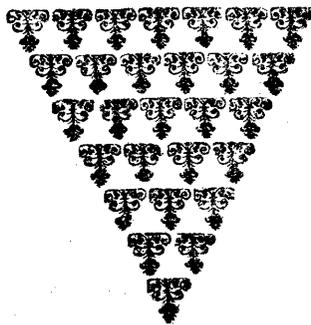
Voila quant à la Vertu, qui nous est icy representee par le Caducee, ou par la Verge de Mercure, dont les Poëtes ont feint que ce Dieu de l'Eloquence se seruoit, toutes les fois qu'il vouloit, ou faire la paix, ou prouocquer le sommeil, ou guider les Ames aux Enfers, d'où pareillement il les tiroit. Pour ce qui est des

Serpens, dont cette Verge estoit enlaccée, voicy ce que les Mythologiftes en disent. Vn iour que Mercure s'en alloit en Arcadie, il rencontra fortuitement deux Dragons qui s'entrebattoient, & qui s'arrestèrent tout en mesme temps qu'il les eust touchez de son Caduceé. A raison dequoy, afin que la Posterité n'ignorât point ce miracle, les Egyptiens conferuerét à Mercure cette Verge, pour memoire de la sienne, de la façon qu'elle se voit icy peinte. Ce Caduceé est vn Symbole du bien dire, & les Serpens en sont vn autre de la Prudence, ou de la Sagesse. Quelques-vns neantmoins veulent que ce soit vne marque Hieroglyphique de la Paix, que les Ambassadeurs ont accoustumé de faire; A quoy se rapportent ces paroles d'Isidore, *Que Mercure avec sa Verge separe des Dragons qui s'entrebattent*, c'est à dire, que les Princes qui se font la guerre, sôt pacifiez par l'entremise des Ambassadeurs; Et ces autres de Iam-

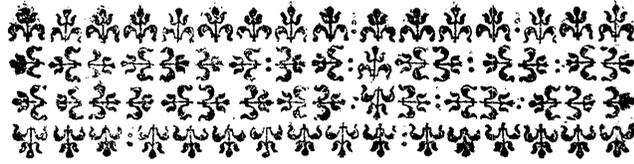
blicus à Deuxippe; Qu'il faut sans doute, que celuy qui le premier a montré la Dialectique aux hommes, ait esté quelque Dieu, tel que Mercure, qui en porte en main le Symbole, à sçavoir deux Serpens, qui se regardent l'un l'autre.

Quant au mot d'*Amalthee*, les Mythologistes disent, que ce fut le nom de la Chevre, qui par les soins d'Ida, & d'Adraste, allaita Iupiter encore enfant. A quoy ils adjousterét, qu'ayât fortuitemét rompu sa corne cõtre vn Arbre, l'une de ces Nymphes la remplist de fruits & de bouquets, dont elle fit present à Iupiter; qui pour l'en recompenser, la luy rendit, quand il fut deuenu grand; & voulut qu'autant de fois qu'il leur plairoit, elle & ses compagnes la trouuassent pleine de toutes les choses qu'elles pourroient souhaitter. Quelques autres neantmoins veulent que ce fut la mesme Corne qu'Hercule arracha au fleuve Acheloüs, apres qu'il eust pris la forme d'un Tau-

reau. Par où les Mythologiftes veulent donner à conneftre, que par fes foins, & par les trauaux ce genereux Heros ramena l'Abondance & la Fertilité dans tout ce païs là, qui eftoit auparauant ftérile. Il me femble portant, que cette Fable fe doit entendre des grands aduantages qu'ont les ſçauans par deſſus le reſte des hommes, quand la Fortune ſe trouue iointe à leur Vertu; Ce que Ciceron appelle deux choſes tres-aduantageuſes, & qui firent eſtimer Cyrus, le Prince de ſon temps le plus accompli, & le plus heureux.







Du deuoir des Magistrats.

DISCOVRS. LXI.



E v x qui par leur propre Vertu , non par les brigues, ny par les faueurs du Peuple, sefont esleués aux premières dignités d'un Estat, doiuent considerer auant toutes choses, quel est le personnage qu'on leur fait iouër, quel le deuoir de leur charge , & à quelle fin ils y sont appellez; les hommes qui font autrement, & qui preferent leurs interèsts particuliers à ceux de la Patrie, sont cause ordinairement de la desolation , & de la ruïne publique. Or

2. Partic.

Gg

d'autant qu'ils representent icy bas la personne du Souuerain Iuge du Monde, il faut qu'ils se souuiennent tousiours de ce qu'il leur recommande en termes exprés, qui est, de ne rien donner aux considerations humaines, en matiere de iugement, de ne se laisser corrompre, ny par or, ny par argent, mais de rendre le droit à chacun, comme il est ordonné par les Loix. *Car le Iuge, comme disent les Jurisconsultes, estant personne publique, est par consequent obligé de faire en conscience ce qui regarde le bien public; & c'est une grande honte, que celui peche contre les Loix, qu'on a estably pour en estre Defenseur.* Certainement tous les Magistrats en general se doiuent monstrier d'autât plus soigneux de les faire obseruer, qu'ils sont pour cét effet appellés *Pasteurs*, & par consequent obligés de defendre leur troupeau de la rage des Loups, c'est à dire des Ennemis qui cherchent à l'engloutir. Mais s'il est certain, comme il n'en faut pas douter,

qu'ils doivent avoir pour but le bien de l'Estat, comment le pourront ils procurer, s'ils ne s'accordent ensemble? s'ils forment diuers partis? Et s'ils ne se souciét point que les affaires des autres aillent mal, pourueu qu'ils fassent les leurs? Que s'ils prenoient la peine de lire les diuins enseignemens que Platon leur donne dans plusieurs endroits de sa Republique, ils trouueroient; *Que ceux qui sont dans les charges, comme eux, doivent auoir plus de soin des interests d'autruy que des leurs propres; & rapporter toutes leurs actions au commun proffit du Peuple, dont ils sont comme les Dieux tutelaires.* Il faut pour cét effet, qu'ils se demettent, non seulement de tous auares desirs, mais des autres passions qui chocquent l'integrité de la vie, & mesme des affections trop violentes, qu'ils peuuent auoir pour leurs plus proches. P. Scipion Nasica en vfa de cette sorte, par vne publique Declaration qu'il fit, de tenir ses parens propres

pour ennemy, en cas qu'ils le fussent de la Patrie; Comme en effet, il en rendit depuis des tesmoignages visibles, & pour recompense d'une si haute Vertu, il fut le premier qu'en son absence on s'aduisa d'honorer de la dignité de Souverain Pontife. Nous lisons à ce propos, qu'en la harangue que fit Cesar à ses Céteniers, & à quelques Ambassadeurs qui luy furent enuoyez; *Assurement, dit-il, encore qu'un homme soit bien dans ses affaires particulieres, il n'en doit pourtant rien esperer de bon, si les publiques vont mal. Il n'est pas de mesme de nostre Estat. Quand il luy arive quelque bonne fortune, il n'est point iusques au moindre Citoyen qui ne s'en ressentent. S'il est donc vray que nostre conseruation dépende de celle de la Republique, employons-nous avecque soing à toutes les choses qui peuvent contribuer à sa grandeur, & à son accroissement. Que si nos animosités particulieres nous empeschent, despoüillons-nous-en bien viste; & tenons tousiours cette maxime; Que*

toute autre gloire est petite, à comparaison de celle qui nous reuiët de seruir nôtre pays. Ceux de Ratibône ont voulu montrer le mesme par vne inscription Latine qu'ils ont mise sur leur Palais, que i'ay ainsi traduite. Toy qui entres icy, en qualité de Senateur, ou d'autre Officier, pose deuât cette porte tout ce qui tient de la passion, ou qui l'est en effet. Car en ce lieu sacré n'ont d'entrée, la Colere, la Violence, & la Hayne, non plus que la faueur, ny la Flaterie. Soumets donc tes interests à ceux du public; & tiens pour certain, que les iugemens que tu auras fait en ce monde, te seront rendus en l'autre.

Guichardin fait dire à ce propos de fort bonne grace au iudicieux Alphonse, Roy d'Aragon, que s'il eust esté du temps que la Republique Romaine estoit en só plus haut lustre, il eust fait bastir pres du Capitole vn nouueau Téple; avecque cette inscription *IOVI REPOSITORIO*; avec ordre exprés aux Senateurs, d'y poser leurs affections violentes, & leurs animositez

secrètes, avant que de s'assembler en corps pour rendre la iustice. C'est pour la mesme raison aussi, que Valere le Grand loüe infiniment ces vieux Magistrats, ou pour mieux dire, ces hommes du siecle d'or, qui lors qu'il estoit question de iuger autruy, se iugeoient auparauant eux-mesmes, & demandoient compte à leur conscience, pour apprendre si elle n'auoit rien à leur reprocher.

Tout ce que i'ay dit iusques icy du deuoir des Magistrats, nous est representé par cette chaine rompuë, qui signifie que l'Amitié en estant vne bien forte, puis qu'elle lie ensemble les volontés de plusieurs personnes, il ne faut pas neantmoins laisser de la rompre dans les Consultations, & dans les Iugemens publics. A quoy certes on est tres-estroitement obligé par la Conscience, & par le Serment qu'on a faict à Dieu, qu'il ne faut iamais violer, pour toutes les considerations du monde; mais se resoudre

plustost à la mort. Ce que le grand Saint Ambroise nous fait comprendre en peu de paroles, quand il dit, *Que le bon Magistrat ne fait jamais rien de son mouvement propre; que les iugemens qu'il donne sont appuyez sur les Loix; qu'en ses opinions il se declare Ennemy de la complaisance, & qu'il se despoüille de toute passion, pour ne suiure que la Verité toute nuë.*







*Contre l'Auarice, & la
Conuoitise.*

DISCOVRS LXII.

QU'EST le vice ordinaire des hommes auares, de n'estre iamais contans des richesses qu'ils possèdent abondamment ; d'auoir vn appetit insatiable, non seulement pour celles du Prochain, mais des Estrangers mesme, dont ils vont chercher les thresors par mer & par terre, au grand hazard de leur vie : & pour le dire en vn mot,
De poursuire ardamment qui leur sèble utile,

*Bien qu'il soit plein d'ennuy:
Et de s'imaginer la Moisson plus fertile,
Dedans les champs d'autruy*

Or bien que tous les hommes en general soient naturellement portez à desirer d'auoir du bien, cela n'empesche pas toutesfois qu'ils ne soient blasma- bles au dernier poinct, quand ils s'y at- tachent si fort, qu'en ce ieu de la Fortu- ne, à force de vouloir gagner ce qu'ils n'ont pas, ils perdent quelquefois ce qu'ils ont; En cela semblables au Chien d'Esopé, qui lâcha la proye qu'il auoit, pour en prendre l'ombre. Disons donc que la pire de toutes les conditions de la vie, est assurément celle de ces malheureux Auares, dont l'appetit des- réglé, qu'ils ne peuuent assouuir, est mille fois pire que la Pauureté mesme; & qui semblables à Tantale. meurent de soif au milieu de l'eau, & de faim dans l'abondance des biens du monde, puis

que leur extrême Auarice leur en déro-
bel'vsage. Tels n'estoient pas, dit Sene-
que, ces hommes du siecle d'or,

*Qui viuoient en commun, sans partager les
champs,
Ny sans les deschirer par les coutres tran-
chans:
Car alors dans le sein de la terre feconde,
Germeient innocemment les semences du
monde;
Et d'elles-mesme aussi naissoient en cent fa-
Les fruits & les moissons. [çons,*

*Pouuoit-on rien voir de plus heureux que
ces gens-là, qui receuoient si familiarément
toutes choses des mains liberales de la Natu-
re? Elle seule, comme vne bonne Mere, suffi-
soit à l'entretènement de tout le monde; & sa
preuoyance estoit vne possession tres-assurée
des richesses publiques. Car en effet, ne deuoit-
on pas estimer infiniment riches ces personnes-
là, parmi lesquelles il ne s'en trouuoit pas vne*

*seule qui fust pauvre? Mais le malheur fut,
 que l'Avarice se ietta depuis sur les choses
 les mieux réglées, afin de les pervertir. L'in-
 terest particulier luy fit enuahir les heritages
 d'autruy, si bien que dans son Abondance,
 s'estât comme retranchée en vn petit coin, elle
 fit naistre la Pauvreté, qui perdit tout, dès
 qu'elle se mit à desirer beaucoup. Mais qu'elle
 coure tant qu'elle pourra, pour essayer de
 reparer cette perte; qu'elle se peine continuel-
 lement à ioindre champs à champs, & qu'à
 prix d'argent, ou de pleine force, elle deposse-
 de son voisin; Qu'une vaste Prouince soit
 son Domaine, & que cela s'appelle, si elle
 veut, un long voyage qu'elle fait, passant tou-
 jours par ses terres: Toutes ces choses ense-
 mble ne la gueriront de rien. Iamais aucune
 estendue de possessions & d'heritages, quel-
 que grande qu'elle soit, ne pourra nous rame-
 ner iusques au lieu d'où nous sommes partis.
 Apres que nous aurons tout fait, il se trouue-
 ra que nous aurons beaucoup; Il est vray, mais
 auparauant nous auions tout. La terre estoit*

plus fertile d'elle-mesme, qu'elle n'a esté depuis, quand on s'est mis à la cultiver. Elle se prostituoit aux hommes, quand ils ne la ravissoient point. Ils avoient autant de plaisir à montrer ce qu'ils avoient trouvé, comme à le trouver. Nul n'en pouvoit avoir trop, ou peu; & le partage n'en pouvoit estre qu'iniuste, entre des personnes qui viuoient tousiours en bonne intelligence. Le plus puissant n'avoit point encore mis la main sur le plus foible, ny l'Avarice caché les biens superflus, pour priver un autre des necessaires. Il ne se parloit point d'armes ny de guerres ou si on avoit à la faire, c'estoit seulement du sang des Bestes sauvages qu'on souilloit ses mains, non pas de celuy des Creatures humaines. Ceux qu'une forest espaisse mettoit à couvert de la chaleur du Soleil, & qui pour se garantir du froid de l'Hyuer viuoient en toute assurance dans une petite loge couverte de feuilles & de branches, passoient doucement les nuits, sans qu'un seul soupir leur eschapast. Il n'en est pas de mesme de nous. Les inquietudes & les

soucis nous gesnent dans nostre pourpre, & interrompent nostre sommeil dans les lits les plus mollets; au lieu que celuy des autres n'éroit iamais si paisible que sur la dure. Ils n'auoient sur eux aucuns lambris d'or & d'azur; mais estoient coucheZ à découuert; tandis que les Astres se mouuoient sur leurs testes; & que le Ciel, merueilleux spectacle de la nuit, se roulant insensiblement, guidoit au gré du silence ce magnifique Chef-d'œuvre. Ce Palais superbe estoit iour & nuit l'obiet de leurs yeux; & ils contemploient avec rauissement les Signes de la moitié du Ciel, dont ils voyoient les uns tomber au couchant, & les autres se leuer de deffous la terre.

Ce bel endroit du plus moral de tous les Philosophes, m'a emporté iusques icy, pource que i'ay creu qu'il ne s'en pouuoit alleguer vn autre plus à propos, pour monstier combien estoit grande la prosperité du Monde, auant qu'il s'y parlast d'Auarice; & que c'est elle seule qui a troublé le commun repos des hommes.

Or soit qu'il la faille distinguer d'avec la Conuoitise, ou confondre l'une & l'autre ; tant y a qu'on les peut nommer toutes deux les pestes du genre humain. Car imaginez-vous ie vous prie, s'il est possible d'en attendre quelque chose de bon apres tant de pertes & de ruines vniuerselles qu'elles ont causées. Que si la Conuoitise rend odieux les petits, elle fait bien plus hayr encore les Grands, quand ils en sont tellement possédez, qu'ils n'y peuuent mettre aucune bornes. La raison est, pource qu'estans nez pour commander, ils doiuent estimer au dessous d'eux ces iouïets de la Fortune, & les dédaigner comme des choses seruiles & basses. Ils ne le font pas pourtant, & ce n'est pas chose dont il faille beaucoup s'estonner, puis que toutes les Histoires remarquent, Que c'est l'ordinaire des Princes, de penser à de nouvelles conquestes, quand ils voyent leurs Estats paisibles & fleurissans. Surquoy

le iudicieux Lipse dit fort à propos, *Qu'il est quelquefois plus difficile d'obtenir la victoire, que de la retenir.* Par où il veut mōstrer, si ie ne me trompe, que ce doit estre vn puissant frein à l'Ambition, de considerer, *Qu'on fait mieux quelque-fois de se tenir à ce qu'on a, que de se traouiller pour en auoir dauantage.* En effet, puis qu'il se voit par espreuue, que le hazard donne quelquesfois les choses, quand on y pense le moins, ils'ensuit de là, qu'il n'y a pas tousiours de la peine à vaincre : mais qu'il y en a beaucoup à se maintenir, quand on a vaincu. Les plus illustres Autheurs en demeurent tous d'accord, lors qu'ils disent, *Qu'vne haute Fortune est bien plustost trouuée que retenüe, & que les plus grands Esprits ont moins de peine à vaincre les Ennemis, qu'à gouuerner les Citoyens.* Voyla pourquoy Demosthene aduertissoit les siens, *Qu'ils se representassent tousiours que leur principale conseruation dependoit*

doit de se rendre souples aux remon-
strances qu'on leur faisoit.

Que si quelque chose est capable de
perdre les Grands, quand ils n'appor-
tent aucune moderation à leur Conuoir-
rise ; c'est ie ne sçay quel desir insatiable
qui leur conseille tousiours de passer
oultre, à mesure qu'ils font de nou-
ueaux progresz ; Ce qui est cause qu'il
n'atteignent pas tousiours ce qu'ils
voient deuant eux, & qu'ils perdent
souuent ce qu'ils ont laissé derriere Vn
Prince de Tartarie, tout Barbare qu'il
estoit, le donna ainsi à conneistre, lors
qu'ayant faiët son Prisonnier de guerre
le Duc de Moscouie, il voulut qu'on
luy coupât la teste, & que de la moitié du
crane, on luy en fist vne couppe, ou
ces paroles fussent escrites : *Cët homme
a perdu son bien, pour auoir voulu auoir celui
des autres.* Il en aduint de mesme à An-
tiochus, l'vn des plus grands Roys de
route l'Asie ; qui ne se contentant pas

Partie.

H h

des bornes de son Empire, voulut empieter sur les terres des Romains, par lesquels il fut defait, avec vne notable perte de gens, & de tout ce qu'il possedoit d'Estats par deçà le Mont Taurus. Voylà quels sont les fruits de la Conuoitise; & quelles les recompenses qu'elle donne à ceux qui la seruent. C'estoit pour cela que l'ancien Antigonus, & Alphonse Roy d'Aragon, souloient comparer tels hommes infatiables, à des Ioüeurs, qui sur l'esperance de quelque guain qu'ils se promettent de faire, hazardent tout leur argent, avec lesquels ils en gagnent d'autre quelquefois; & perdent tout à la fin, à force de s'obstiner au ieu.

De toutes les choses que j'ay dites il faut inferer, Que les Princes qui se contentent des Estats qu'ils tiennent hereditaires de leurs Ancestres, ou qu'ils ont acquis par les droits des Armes, sont mille fois plus heureux,

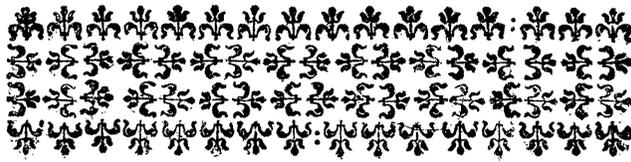
demeurer là, & de les conseruer par leur Prudence, que ne sont ces autres, dont la Conuoitise n'a point de limites, & qui trauersent les Mers entieres, pour assujettir des Peuples qu'ils ne connoissent point, & qui ne les ont iamais offencez. A quoy certes ils se portent avec tant de violence, qu'ils ne se souuiennent pas, Que le malheur de leurs semblables, est de ne se preualoir pas long-temps de leurs conquestes, & qu'apres vne infinité de trauaux, Alexandre ne pût iouïr de celle du monde. Ce qui nous est fort bien figuré par les Ioüeurs de cét Embleme, qui nous marquent le peu d'assurance qu'il faut mettre en la Fortune; & perillement par ce Globe qu'ils ont sur la teste, enchainé par le milieu, & au dessus duquel rampe lentement vn Limasson, ou, si vous voulez, vne Tortuë. Car comme celle-cy n'a rien à craindre, sous sa maison qu'elle soustient, &

qui la defend ; les Princes de meſme ne ſont iamais ſi aſſurez ny ſi forts que dans leurs Eſtats, dont il ſont les Protecteurs, & les Peres de leurs Peuples. Et d'autant que la figure ronde eſt la plus parfaite de toutes les figures ; par ce Globe nous eſt ſignifiée la Felicité d'un Royaume, qui a pour ſolides appuys les bonnes Loix, qui l'accompliſſent de tout poinct, & qui en ſont auſſi la plus eſſentielle partie. Quant à la Chaine qui l'eſtreint, elle eſt vn Symbole de la fermeté d'un Eſtat, qui n'eſt iamais foible tant qu'il eſt fortement retenu par ces deux liens, la Prudence, & la Concorde. Car on ne peut mettre en doute, que par deux Vertus ſi neceſſaires, les Republicques ne deuiennent fleuriffantes, comme les Princes & leurs ſuiers ſont rendus heureux par vne iuſte Moderation contraire à la Conuoitiſe, & qui en arreſte les mouuemens.

*C'est par elle qu'on exterminie
Le Desir qui fait qu'on s'obstine
A de mauvaises actions;
Et par elle que sont réglées
Les furieuses passions,
Des Ames les plus aveuillées.*







De la Liberté.

DISCOVRS LXIIL



'E s t la nature des choses du Monde , que tant plus elles sont belles & precieuses, dans le vray temperament de leurs qualités, tant plus aussi elles paroissent laides & pernicieuses, quand elles en sortent par quelque desreglement que ce soit. Nous ne pouuons pas manquer d'exemples, pour prouuer cette verité ; puis que la Nature & la Raison nous en fournissent de reste. Il nous suffit de dire que la mesme difference qu'il y a d'vn homme viuant à vn mort, & d'vn bon

Hh iiij

Iuge à vn mauuais , se trouue entre l'honneste liberté , & la licence débordée ; dont l'vne est auffi aimable , que l'autre est odieuse. La pluspart des Peuples , & des Royaumes , ont autresfois esté fleurissans, tant qu'ils ont equitablement vsé des droits & des priuileges qui les faisoient dire Libres. Mais dés aussy tost qu'ils en ont voulu abuser, sous vn specieux pretexte de Liberté, ils ne l'ont pas seulement perduë; mais de cette perte encore, celle de l'Estat s'est ensuiuie. Ne lisons nous pas dans les Saintes Lettres, que les Iuifs se picquoient si fort de ne releuer qued'eux-mesmes, que se seruant de cét aduantage, comme d'un suiet de vanité; *Nous sommes tous libres, disoient-ils, comme sortis de la semence d'Abraham, & n'auons jamais seeu nous assuettir.* Mais cette Liberté ne defaillit-elle point, & n'est il pas vray qu'ils la virent insensiblement pancher à la dernière ruine? L'on en peut dite autant de

celle de la Grece ; où le débordement prit pied si auant, qu'il y auoit des Harangueurs à gages, pour prescher en public la sedition, & former diuers partys entre la Noblesse & le Peuple. Mais ie demande où est maintenant ce grand Empire ; Où celuy des Romains, qui n'ont pas seulement esté libres, mais qui ont commandé à des Peuples qui l'estoient aussi bien qu'eux ; Ne sçait-on pas qu'ils ont estimé toutes les choses du mode beaucoup moindres que la Liberté ; & que neantmoins, ils l'ont si bien perduë à la fin, que leur Empire s'est demembré, que des Peuples qu'ils appelloient Barbares s'en font fait maistres, & qu'ainsi ils ont esté miserablement contrains d'obeir à des Nations auxquelles ils auoient accoustumé de commander. Le mesme n'est-il pas aduenu à la Hongrie, & la pluspart de ses Peuples ne sont-ils pas maintenant Esclaves du Turc ; pour s'estre mis eux-mesmes les

fers aux pieds par leur mauuaise intelligence, & par leurs Rebellions contre leurs Princes legitimes; Cela nous apprend, qu'encore que la liberte soit vn grand bien, elle deuiet neantmoins vn tres-grand mal, quand les Peuples en abusent, comme il ne leur arriue que trop souuent. Car le plus grand pretexte qu'ayent les Factieux, pour mettre à couuert leurs pernicieux desseins, est de demander effrontement : Où sont nos droicts ? où nos franchises ? où nos priuileges ? & de vouloir ainsi s'attribuer vne liberte qui n'a pour tout but que la Reuolte & la Desolation publique. Mais tels Esprits seditieux prophanent ce sacré Nom, & le confondent insolemment avec ce qui s'appelle Licence. De maniere qu'ils ne sçauent pas, ou ne veulent pas sçauoir, Que la vraye Liberte, comme i'ay dict cy-dessus, a ses limites, hors desquelles elle degenere en violence. Or d'autant que pour la

posseder comme il faut, plusieurs choses sont requises, & qu'il y a diuers degrez pour paruenir à vn si grand bien, i'en rapporteray icy les principaux.

Le premier est *De regler sa vie par la Raison*, puis que celuy seul est vrayement Libre, qui se la propose pour guide en toutes ses actions, & qui se souuient qu'elle nous enseigne à discerner le Vray d'avec le Faux. Comme au contraire, celuy est esclau, qui se laisse maîtriser à ses passions, sans vouloir aucunement ensuiure ce qui est iuste. Le second, *De viure selon les Loix*, puis que, comme dit Ciceron, *nous ne leur obeysons, que pour viure libres*. Le troisieme; *D'obeyr au Prince, Et aux Magistrats*. Car ce qu'on appelle Droidt, estant par maniere de dire, vne chose muette de soy, il est tres-certain qu'on ne sçauroit s'en seruir vtilement, s'il n'y a quelqu'vn qui prenne la peine de le faire valoir: A quoy le Magistrat estant

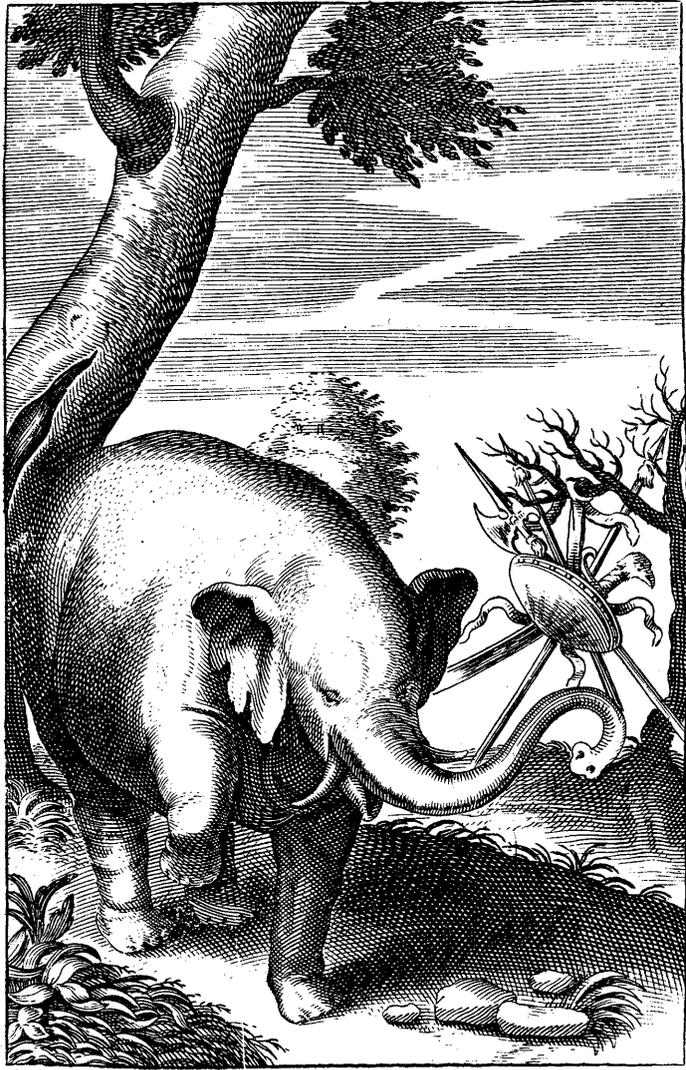
destiné, il est appellé pour cet effet vne Loy viuante, d'autant que le deuoir de sa charge veut qu'il soit le Defenseur, & l'Interprete des Loix, & qu'il se regle par elles, pour ordonner ce qui est iuste. Ainsi le plus haut point de la Liberté, si on la veut heureusement posseder, est d'auoir vn Prince qui la defende contre toute sorte de violences, & sous l'authorité duquel les Magistrats empeschent qu'elle ne se tourne en Licence parmy les suiets. En effet, comme Aristote l'a remarqué, *les Loix ne seruent de rien, quand mesmes elles seroient toutes d'or, si le fer & la puissance ne les fortifient.* Le quatriesme degré de la Liberté, est qu'elle soit perpetuelle, c'est à dire, qu'elle passe de nous à nostre Posterité; de maniere que pour la rendre telle, il faut empescher, aux despens mesme de nostre vie, qu'elle ne soit ny gasteé, ny corrompue par le moindre debordement; & se souuenir qu'une semblable nonchalance haste la ruine de la

Grece, & des plus fleurissans Royaumes du monde. Le cinquiesme, *Que pour la faire durer, il est necessaire d'auoir dequoy la defendre cõtre les Estrangers qui s'en declarent Ennemis; autrement il est à craindre qu'il ne l'vsurpent sur nous par leur tyrannie.* Le sixiesme; *Que tous en vsent & en iouyssent esgalement;* c'est à dire, que la Noblesse & le menu Peuple y prennent part châceun selon sa condition, en s'etenant touïjours dans les limites de l'equité. Le septiesme, & le dernier, *Qu'on permette tout aux gens de bien, reserué le mal; & qu'on ouure aux Méchans, vn chemin à faire du bien.* Car le propre de la Vertu, selon Ciceron est de conseruer le droit des personnes, en leur ostant autant qu'il se peut, la Licence de pécher; Ce qu'elle fait, dit Seneque, sans aucuns preparatifs, & sans aucune despense. En suite dequoy ce mesme Autheur adicusté les paroles suiuanes. *Tout ce qui vous peut rēdre libre est avecque vous, & vous n'a-*

uez besoin que la volonté seule, pour deuenir
 hōneſte homme. Car que pouuez-vous, ou voi-
 loir, ou ſouhaiter de plus aduanta yeux, que de
 vous deueloper de cette ſeruitude, qui tyrāniſe
 tout le monde, & dōt les plus chetifs. Eſclauē
 cherchent à ſe deſpoūiller, avec tous les ſings,
 & tous les efforts imaginables? Ils ne penſent
 rien qu'à rachetter leur Liberté, & donnent
 tres-volontiers pour cēt effet, tout ce qu'ils ont
 pū eſpargner d'argent, en ne māgeant point la
 moitié de leur ſaoul. Quoy donc? vous qui pen-
 ſez eſtre nay libre, ſerez vous faché de gaigner
 à quelque prix que ce ſoit, cette precieuſe liber-
 té? Pourquoy iettés-vous les yeux ſur vos cof-
 fres? Elle ne ſ'aquier point pour argent. Ce ſe-
 roit folie d'eſcrire dans vn Contract ce mot de
 Liberté, puis que ny ceux qui la vendent, ny
 ceux qui l'achetent, ne la peuuent poſſeder. Il
 faut que vous meſme vous demandiez ce bien-
 là, puis que vous meſme vous le pouuez don-
 ner. Je vous conſeille pour cēt effet, de vous de-
 liurer, auant toutes choſes, de la crainte de la
 Mort, qui nous a mis la premiere, deſſous le

*iong de la Seruitude, & pareillement de l'ap-
prehension de la Pauvreté.*

Pour conclurre maintenât par l'expli-
cation de cét Embleme; ie dis, que par ce
Cheual, il faut entendre vne libre Serui-
tude, ou vn Peuple libre, & qui ne laisse
pas néantmoins d'estre lié par les Loix.
Quant à cét homme qui le fait paistre, &
qui luy chasse les Mouches, il se peut
prendre pour le Prince mesme, ou pour
le Magistrat, qui defend le Peuple de ses
Ennemis, representez par cette sorte
d'Insectes qui font la guerre aux Che-
uaux. Quant aux entraues qu'on a mises
à celuy cy, elles se peuuent entendre des
Loix, qui sont en effet de vrays liens, pour
arrester les pernicious desseins des Mé-
chans, & empêcher que pour en venir à
bout, ils ne s'emportent insolemment à
toute sorte de licence.





*Que ce qu'on estime louable à la
Guerre, ne l'est pas toujours.*

DISCOURS LXIV.

AVANT que de venir aux particularités des choses que je me suis proposé de traiter dans cet Embleme, j'ay à vous aduertir que le sujet en est pris de l'Histoire d'Antiochus, rapporté par Lucian, que j'ay autresfois ainsi traduite.

Ce Prince, dit-il, qui par l'esprenue qu'il en auoit faite de long-temps, connoissoit les Galates pour des hommes naturellement ro-

2. Partie.

I i

bustes, & fort agguerris, voyant qu'ils surpassoient en nombre ses gens; & qu'à l'Arrièregarde de leur Armée, qui estoit en fort bon ordre, ils auoient quantité de Soldats, tous armez à l'aduantage, vingt quatre Chefs aux deux bouts, dix mille hommes de cheual sur les ailles, & au milieu quatre-vingts charriots garnis de faux, chacun attelé de deux cheuaux, & tous ensemble prests à donner, perdit deslors toute esperance de vaincre. Il ne laissa pas pourtant de dresser son Armée à la haste, & le mieux qu'il pût, la faisant marcher en assez mauuais ordre. Auecque ce'la, comme il n'auoit que peu de Soldats, dont les vns estoient armez à la legere, & les autres auoient à peine de quoy se defendre, il ne desesperoit pas de la victoire, sans beaucoup de sùiet, si bien qu'il faisoit desia son compte de parlementer avec l'Ennemy, pour le reduire à quelque honnestè composition. Mais Theodotus Rhodien, grand homme de guerre, & le plus vaillant de tous ses Capitaines, luy remit l'esprit, parmi de si facheuses extremités. Car ayant pris

garde qu'il y auoit seize Elephans dans le Camp, il les fit tenir secrettement resserrés, de peur qu'ils ne fussent aperceus par l'Ennemy. En suite de cela, si tost qu'un Trompette eust sonné l'alarme, & qu'on fut sur le point de donner (car la Caualerie parloit desjà, & les Galates ouurant leur Infanterie, commençoient de faire marcher leurs chariots) Theodorus dit tout haut qu'il falloit charger les gens de cheual, avec quatre Elephans de chaque costé, & enuoyer les autres huit pestlesle parmy les Chariots; Ce qu'il estoit d'avis que l'on fit, afin d'espouuenter les cheuaux des Ennemis, & que fuyant en arriere, ils repoussassent eux-mesmes les gens de pied. En effet, il arriva comme il l'auoit dit. Car les Galates, & leurs Cheuaux, qui iusques alors n'auoient veu aucuns Elephans, se trouuerent si esperdus de ce Spectacle inopiné, qu'au bruit qu'ils leur ouyrent faire, ils se donnerent l'alarme d'abord. Puis comme ils apperceurent leur monstrueuse masse de chair, leurs naseaux releuez & fendus, & la blancheur de

leurs dents, oposé à la noirceur de leurs corps; ils furent tout aussi-tost mis en desroute, auant qu'il leur fust seulement permis de décocher leurs fleches, & de rebrousser chemin en fuyant. Cependant, les gens de pied, qui par vn combat intestin s'estoient entretuez eux mesmes, furent foulez aux pieds des chevaux, qui se ieterent à trauers leurs escadrons: Auecque cela, les dommages que faisoient les Chariots à leurs gens, n'estoient pas petits, & comme dit Homere,

Ils paroissoient par tout renuersez pelle-
melle.

C'estoit pitié de voir alors, comme quoy les chevaux effarouchez, & ne pouuant supporter l'affreuse figure des Elephans, portoient leurs Maistres, tontost à vn costé, tantost de l'autre; & abatoient cependant tout ce qui s'oppoisoit à leur fougue. Ce n'estoient que nuages de poudre dans l'air, qui retentissoit de toutes parts des cris que faisoient les gens de guerre, à mesure qu'ils voyoient que les Chariots auecque leurs faux ai-

guës , tailloient en pieces tous ceux des leurs, qui leur venoient à rencontre. Que si de fortune, quelques uns s'échapoient d'un si rude choc, ce n'estoit que pour fort peu de temps, & ils ne laissoient pas d'estre défaits à la fin. Car, ou les Elephans qui les suivoient, les portoit par terre , & les fouloient aux pieds, ou ils les estançoient en haut avecque leur trompe, puis les prenoient à belles dents , & les déchiroient cruellement. D'où il s'enfuit enfin , qu' Antiochus gagna la victoire par le seul moyen de ces Animaux, si bien que la pluspart des Galates demeurèrent sur la place, ou furent faits prisonniers, ne s'en estant sauvé que fort peu, qui prirent la fuite vers les Montagnes. Alors Antiochus ayant pris garde que tous les Macedoniens, qui combattoient sous ses Enseignes crioient; victoire victoire, & qu'ils accouroient de tous costez pour couronner leur Roy , se mit à pleurer; & se tournant vers ses Soldats ; Nous deurons, leur dit-il, mourir de honte tout tant que nous sommes, de voir que nous ne

deuons nostre bonne Fortune qu'à seize lourds animaux, & que si la nouveauté du spectacle n'eust ravalé le courage de nos Ennemis, en leur faisant tourner le dos, ce seroit fait de nous maintenant. En effet cette seule considération fut cause depuis, qu'il ne voulut iamais permettre qu'au Trophée on figurât autre chose qu'un Elephant.

Voyla le recit que fait Lucian, en suite d'une fameuse peinture de Zeuxis, representant la Femele d'un Centaure, qui n'est pas moins bié inuentée par le Peintre, qu'ingenieusement descritte par l'Historien. L'un & l'autre ont voulu monstrier par là, que pour extrauagantes & ridicules que soiēt les choses du monde, c'est l'ordinaire des hommes de les priser pour leur nouveauté. Elle les fait quelquefois si bien valoir, que les plus fins mesmes ne s'en peuuent detromper, & par vne sotte complaisance appellent loüable, non ce qui l'est en effet, mais ce qu'ils s'imaginent le deuoir

estre. Que si quelque chose est capable de les induire à cela, ce n'est pas tant la verité que l'opinion du Vulgaire. Car comme il appelle beau, tout ce qu'il n'a pas accoustumé de voir; de là vient qu'à son exemple les trop credules esprits se laissent aller aux sentimens de cét Animal à plusieurs testes, & ne loüent, comme luy, que par oüy dire. Ce qui ne leur arriueroit pas sans doute, s'ils sçauoient mettre vne distinction entre les qualités bonnes & mauuaises, pour donner aux vns l'estime qui leur est deüe, & blasmer les autres, ou les tenir à tout le moins dans l'indifference. Mais le mal-heur est, qu'ils ne le sçauent pas la pluspart du temps, ou que par vne maniere de complaisance lâche & seruile, ils donnent au Vice les loüanges qui ne se doiuent qu'à la Vertu. Or bien que cela se doiuue blasmer en toute sorte de conditions, ie trouue neantmoins qu'il y en a deux principales qui ne le peuuent souffrir, à

ſçauoir celle des Armes, & celle des Lettres. Pour la premiere, qui eſt du ſuiet de cét Embleme, il eſt certain que les plus grands Capitaines, ont de tout temps eſté repris, quand preferant l'utile à l'honneur, ils ont quité le chemin de la vraye Gloire, pour en ſuiure vne fauſſe, c'eſt à dire, pour ſe mettre en eſtime par des moyens qui ne ſont pas toujours legitimes. Teſmoin Antigonus, à qui quelqu'un ayant demandé, comment il falloit attaquer l'Annemy; *Il n'importe, reſpondit-il, que ce ſoit ouvertement, ou par embuſches, pourueu qu'on en vienne à bout; &* teſmoin encore Lyſander, auquel eſtant reproché, qu'il n'agiſſoit à la guerre qu'avecque ſupercherie, *Il eſt vray, reſpondit-il, & ie ſuis d'avis que tous les hommes de mon meſtier en faſſent de meſme. Car pour venir à bout d'une entrepriſe, lors que la peau du Lion ny ſuffit pas, il faut prendre celle du Renard. Tel n'eſtoit pas neantmoins le ſentiment de Chilon, quand il con-*

feilloit aux siens, de ne faire, ny de ne loüer non plus que des actions qu'il méritassent; Pour ce, disoit-il, que la fausse Gloire passe comme vne vapeur, ou comme l'ombre d'un Songe; au lieu que la vraye est à jamais perdurable. Cela n'empesche pas toutes fois, qu'à la honte de nostre siècle, la pluspart des Guerriers ne disent avec l'ancien Chorcbe dans Virgile.

Pour uen qu'aux Ennemis on gaigne l'advantage

Qu'importe que ce soit par fraude, ou par courage.

Mais le genereux Antiochus, dont nous auons parlé cy-deuant, ne se tint pas à cette maxime; & bien qu'il eust gagné la victoire, il voulut monstrier pourtant qu'il n'en iouïssoit qu'à regret, à cause que c'estoient des bestes & non des hommes, qui la luy auoient donnée; à raison dequoy au Trophee qu'il fit eriger, il ne voulut pas qu'on representât

autre chose qu'un Elephant. Cette actiõ, à vray dire, doit faire trouver estrange celle de plusieurs Chefs, qui n'ont recours qu'à la Trahison, pour l'opposer à la Generosité de leurs Ennemis, & qui d'un procedé mauuais de foy, qu'ils de-guisent finement du nom de Stratage-me, en font le plus haut poinct de la Vertu militaire. Alexandre Seueren'en vsoit pas ainsi, lors qu'auant que mettre ses troupes en campagne, il assembloit son Conseil de guerre, où il recomman-doit sur toutes choses à ses Capitaines, de ne choquer la Discipline en quoy que ce fût, & de ne mettre iamais leur aduantage, dans des actions dont la bassesse & la perfidie leur peussent à l'ad-uenir tourner à blasme, & leur estre re-prochées. Luy-mesme, tout Payen qu'il estoit, auoit soin, à chasque fois que son Armée marchoit, que plusieurs Trom-pettes s'en allassent par tous les quartiers pour y publier ces belles paroles, *Ne fay*

aux autres que ce que tu voudrois qu'ils te fissent. Aussi sçait on bien, comme le remarque Sainct Thomas, parlant contre les Gentils, que la Guerre estoit autrefois vne Profession sainte & sacrée, ou n'estoient receus que les gens de bien, en qui la Vaillance & la grandeur de courage se trouuoient esgalement iointes ensemble. A raison dequoy, dict Plutarque, les Lacedemoniens auoient accoustumé de peindre Pallas, & leurs autres Diuinitez, toutes armées, & la lance à la main, pour donner à connoistre, que la Valeur & la Probité font des qualités d'autant plus merueilleuses, qu'elles rendent les hommes semblables aux Dieux. Mais cette noble Discipline degenera bien-tost apres, & se corrompit de telle sorte, que le Sage Pyttacus se voyant contraint d'entrer en charge à la guerre; O Dieux! s'escria t'il, *qu'il est difficile maintenant d'estre homme de bien.*

Mars, qui dans les combats aime la Violence,

Traine apres soy tousiours, l'Outrage, & l'Insolence.

Antigonus le voulut ainfi donner à entendre, lors que voyant qu'un Sophiste luy presentoit un Traité de la Justice; *Tu es un grand sot*, luy dit il, *de me venir parler d'Equité, quand ie suis à la guerre.* A quoy fut presque semblable la repartie de Cesar au Tribun Metellus, qui s'estant voulu mesler de luy dire, Que les Loix luy defendoient de toucher au thre sor public, n'en eust point d'autre response, sinon, *Que le temps de Guerre & ce luy de Paix, estoient deux saisons extremement defferentes.* En l'un aussi, comme dit Cre-fus, quand il se vid blessé, & fait prisonnier de Cyrus, les Enfans portent en terre leurs peres; & en l'autre, les Peres enfeuelissent leurs Enfans.

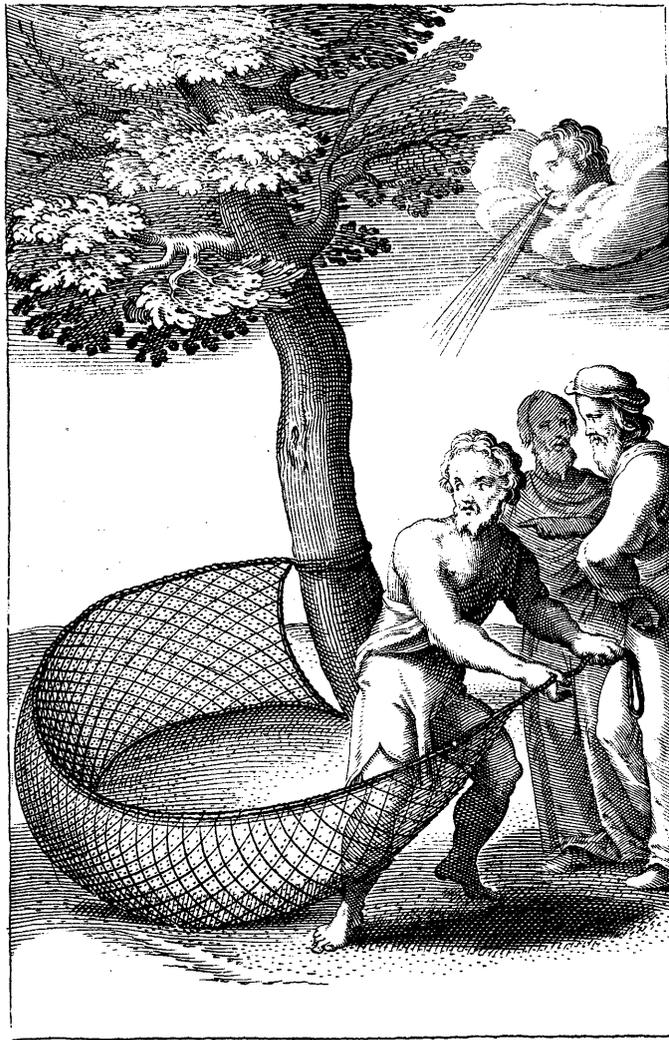
Mais quoy qu'il en soit, & quelque desordre qui l'impunité puisse introduire parmy les Soldats, il en faut tousiours demeurer à cette Maxime, Que c'est vne

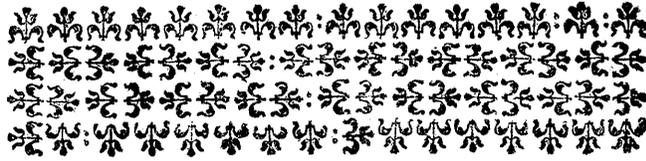
grande gloire à vn Chef de les ranger au deuoir, & d'empescher que la licence prenant pied des vns aux autres, ne serue d'obstacle aux conditions qui peuuēt rendre les Armes non seulement iustes, mais encore glorieuses L'Empereur Auguste en mettoit quatre, quand il disoit, Qu'il falloit que la Guerre, pour estre bonne, fût commandée par les Dieux, receuë par les Princes, iustificée par les Philosophes, & executée par les Capitaines. Ce fût ainsi que le practiqua le grand Agesilaus. Car voulant faire la guerre au Roy de Perse, pour la deliurance de quelques Grecs, il consulta premierement l'Oracle de Iupiter, dont il communiqua la respóse aux Ephores : puis se mit en campagne, suiuant leur resolution, & vint à bout de son entreprise. Il se remarque à ce propos, que Trajá fut le seul de tous les Empereurs Romains, qu'on ne pût vaincre en bataille, à cause qu'il n'entreprit iamais aucune guerre,

dont le faict ne fut tres iuste. Auffi faut il croire, qu'on ne combat ordinairement que pour auoir la Paix, & que comme il est indubitable que la corruption des mœurs, procede celle de la guerre ; auffi est il certain que Dieu le permet, pour chastier les pechés des hommes. Nous en auons vn grand exemple dans les Saintes Lettres, où il est dict, Que tout le Peuple d'Israël, d'vn cõmun cõsentement, & par l'adueu de Dieu mesme, faisant la guerre aux Gabaonites, leur tailla en pieces aux deux premieres attacques, bien près de quarante mille homes, & qu'en la troisiéme neátmoins, il perdit la victoire, pour punition de ses fautes. Je ne veux point m'arrestery à décrire vne guerre qu'eurent entr'eux les Payens, qu'ils appellerent Sacrée, à cause du saccagement du Temple de Delphes, causé par les Phociés, cõtre lesquels toutes les autres Provinces de Grece firent vne ligue, qui dura dix ans, à la honte des Sacrileges. Il me

luffit de dire, que parmy les Chrestiens mefme, il y a fort peu des guerres, qui n'ayent leurs scrupules, & leurs defauts particuliers. Par où ie concluds avec vn grand Empereur, que leuer quantité de Soldats, les mettre en ordre, & donner bataille, est le propre des grands Princes: mais que la Victoire est à Dieu feul. Cōme elle dépend donc de fa diuine assistance, il faut recourir à elle avec soumission, & faire obseruer ponctuellement la Discipline, qui est la chose du monde la plus louïable, & la plus necessaire au fait de la guerre.







Contre L' Ambition.

DISCOVRS LXV.

LEs Esprits des hommes sont possédez d'un si violent desir des honneurs du monde, que pour s'y esleuer, ils employent non seulement leurs richesses, & ce qu'ils cherissent le plus, mais quelquefois aussi leur propre vie. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de M. Saluius Otho, Empereur Romain, en qui la passion de regner fut si auant enracinée dans l'Ame, qu'au rapport de Suetone, il faisoit gloire de dire, *Qu'à-*

KK

moins que d'estre Souuerain, il luy estoit impossible de viure; Et que pourueu qu'on le reconut pour tel, il luy estoit indifferēt de mourir dans le champ de Mars, ou dans le Senat. En effet ce qu'il auoit si ardamment souhaité luy arriua; Et fit si bien, qu'à force d'argent & de ruses, il paruint enfin à l'Empire, duquel neantmoins il ne jouït pas long-tēps. Car voyant qu'il ne le pouuoit garder, sans perdre beaucoup de gens, & que Galba le luy disputoit avecque tous les efforts imaginables, il se resolut volōtairément à mourir, afin, disoit il, qu'on ne luy reprochāt point d'auoir esté cause de la ruyne des Citoyens. Ce qu'il sceut bien resmoigner, lors que se voyāt pressé par les gens de guerre, de ne point desesperer si tost de la victoire; il leur respondit, qu'il ne la prisoit point tant, ny l'Empire non plus, que pour la consideration de l'un & de l'autre, il voulūt allumer la guerre ciuile, & faire resprendre le sang Romain: Ce qui fut cause, que sans

marchander d'avantage il se donna la mort luy-mesme. Il faut ioindre à cét exemple celuy de la Mere de Neron, à qui vn Devin ayant predict, que son fils seroit Empereur, mais qu'il luy osteroit la vie; *Il n'importe*, respondit elle, *que ie meure, pourueu qu'il regne.*

Que si maintenant nous venons à rechercher les causes de la decadence & de la ruyne des Empires, assurement nous en trouuerons trois principales, qui sont, l'Ambition, la Luxure, & l'Auarice. Mais bien que tous ces Vices ensemble soyent les communes pestes du genre humain, il est indubitable pourtant, que la seule Ambition considerée separément, est la chose du monde la plus nuisible, & la plus contagieuse aux hommes. Car dés aussi-tost qu'elle s'est mise en possession de leur Ame, elle ne leur peut donner vn seul moment de repos; D'où il s'ensuit, que n'estant iamais satisfait de leur condition, ils veulent tousiours monter

plus haut, & qu'ainfi, lors qu'ils pensent gagner le sommet, ils se voyent bien souuent dans le precipice. Puis qu'il est donc vray, que ces malheurs sont des effets de l'Ambition, & qu'elle seule les cause; ce n'est pas sans sujet qu'elle est definie, *le Ver & la Teigne de la Vertu.* Delà vient, comme disoit Fauorin, Que les Ambitieux sont en partie ridicules, en partie odieux, & en partie Miserables; Ridicules, d'aspirer où ils ne peuuent paruenir, & où leur desir ne se borne-roit point, quand mesme ils seroient paruenus à la possession entiere du Monde. Il se lit à ce propos, qu'Alexandre le Grand joiuant vn iour à la paulme, se laissa cheoir en vn lieu fangeux; d'où s'estant releué, & regardant sur la bouë la trace que son corps y auoit laissée; ô Dieux! s'escria-t-il, Que l'homme Ambitieux est compris en peu d'espace! Et qu'en vain il cherche à conquerir toute la terre, puis qu'il luy en faut si peu pour l'enfeuelir!

Que si quelqu'un desire sçavoir, pourquoy les Ambitieux se font haïr naturellement, c'est d'autant qu'il est difficile que leur grandeur ne se fonde sur la ruine d'autrui. Car comme la Fortune n'est pas seulement Aueugle, mais insolente, elle veut que toutes choses s'assujettissent à leurs interests, & leur fait oublier qu'ils sont hommes. A raison dequoy les Anciens Romains voulant empêcher que leurs Generaux d'armee ne se mesconussent dans les honneurs du Triomphe, & qu'ils se souuinsent qu'en effet ils estoient mortels, auoient accoustumé de les foumettre aux railleries des moindres Goujats, & des plus chetifs Esclaves. T esmoin le premier & le plus victorieux de tous les Cefars, qui dans la plus haute magnificence où il se vidiamais esleué, ouyt ses propres soldats, qui parmy le bruit confus des Trompettes & des Clairons, s'en alloient chantant ces vers, comme ils marchotent pesse-messe

deuant son Char de Triomphe.

*Cesar par qui Rome possede
La despoüille de tant de Roys,
S'est laissé vaincre à Nicomede,
Ayant subiugué les Gaulois.*

*Il faut bien faire tant de cas
De ses beaux exploits qu'on renomme;
Le Vainqueur ne triomphe pas,
Le Vaincu triomphe dans Rome.*

Où il est à remarquer encore , qu'ils en firent autant à Ventidius ; & que pour luy remettre en memoire sa premiere condition, ils le picquoient à tout coup de ce trait de raillerie.

*Si le Sort , par qui tout se change,
A fait Consul un Muletier ;
Qu'on ne le trouue pas estrange,
C'est pour le rendre moins altier.*

Quant à la condition des Ambitieux, il se verifie par les Histoires de tous les Peuples, qu'elle a touÿours esté miserable; Ce qui a donné sujet à Iustin de commencer son huitiesme Liure , par des paro-

les dont le sens est tel. *Toutes les Villes de Grece, dit-il, & tous les plus fameux Capitaines Grecs, se sont veus Esclaves, dès qu'ils ont voulu estre Maistres, & avoir vn absolu commencement sur autruy.* Mais laissant les Grecs, pour passer aux Romains; n'est-ce pas vne chose estrange, de dire, qu'apres qu'un si redoutable Empire, fut parvenu au plus haut point de sa grâdeur; de cent treize Empereurs, ou Tyrans, il n'y en eust que deux seulement, qui moururent dans leur liât de mort naturelle, celle de tous les autres ayant esté violente?

Cette misere des hommes Ambitieux, peut avec grande raison estre nommée la Creature de leur Aueuglement, & de leur appetit infatiable. Car s'ils se voyent esleuez d'un degré, ils empiètent aussitost sur l'autre, pour l'esperance qu'ils ont de monter tousiours plus haut. Que s'ils ne le peuvent, ils s'emportent alors à violenter leur Destin; & par vn dernier effort qu'ils font, essayent à quelque prix

que se soit , ou de tout auoir , ou de tout perdre. Ainsi en vſa Iules Cefar , le plus Ambitieux de tous les Princes qui furent iamais. Car voyant que le Dictateur Syl-la auoit l'Authorité en main, il s'aduifa de briguer puiffamment le Peuple , pour eſtre fait ſouuerain Pontife; avec tant de confiance de ſoy-mefme, qu'il oſa bien aſſeurer ſa Mere , qu'elle ne le verroit point de retour en ſon Palais, qu'on ne l'eust premierement honoré de cette haute dignité, à laquelle il aſpiroit avec tant d'ardeur. Je laiſſe à part Cinna, Marius, Pompee, & quantité d'autres , dont l'Ambition inſupportable ne ceſſa iamais , qu'elle n'eust attiré les guerres Ci-uiles , & avec elles l'entiere ruïne de la Republique Romaine. Ce qui n'arriua que par le contraſte des vns & des autres; qui ne pouuant s'accorder enſemble, comme il ſe lit de Themiftocles , & d'Ariſtides , formerent diuers partis , & ruinerent ainſi le Public. Voilà donc les

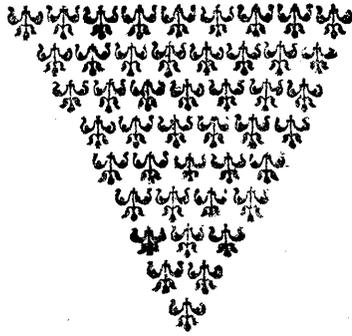
beaux effets que l'Ambition produit ordinairement. Ce qu'il ne faut pas neantmoins trouver estrange, puis qu'elle fait gloire, non seulement de se trouver contre ses plus proches, mais de violer indignement le droit d'Amitié, & de rompre les sacrez liens de la Société civile. Ce fut par elle que Romulus souilla ses mains du sang de son Frere; Que Iustilien tua son Oncle; Andronique, le Pupil Alexius; & Constantin *Pogonotus*, ses deux Germains. P'obmetz les inhumanitez qu'elle fait commettre aux Princes Ottomans, & les estranges folies qu'elle imprime dans les Esprits qu'elle possède; en leur persuadant que c'est à eux seuls à effacer par leur grandeur tout ce que leurs Predecesseurs ont eu d'esclat & de gloire. Ainsi l'insensé Neron, voulut que Rome & le mois d'Auril fussent appellez de son nom, & ainsi l'Empereur Commode, donna le sien à la mesme ville & à ses Armées. Que s'il y a

quelque consequence à tirer de toutes les choses que j'ay dites , la principale est celle-cy, ce me semble, Que ceux qui par brigues, par largesses, & par autres moyens semblables, cherchent à s'eleuer aux dignitez les plus hautes, semblent assurement se deffier de leur merite, & de leur Vertu. En quoy certes ils ne considerent pas que cette grande Reine est inseparable d'avecque la Gloire, qui ne la quitte non plus que l'ombre le Corps. Mais lors qu'ils s'emportent ainsi hors des limites de la Raïson, & qu'il n'est point d'estenduë assez grande pour leurs pensées, qui sont encore plus vastes; ils ne sont pas moins ridicules que seroient ceux qui voudroient embrasser le vent, ou l'emprisonner dans des filets, ainsi qu'ils nous est demōstré par cēt Embleme. Car comme il n'y a rien qui passe plus viste que le vent, il n'y a rien aussi qui s'enuole, ny qui s'esuanoüisse si promptement que fait la gloire du monde.

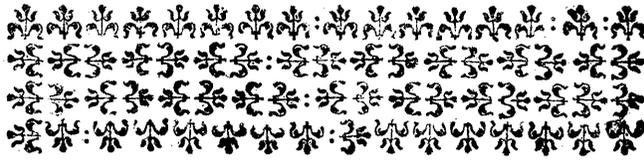
Il en faut donc demeurer à cette Maxime, Que d'une vaine Ambition la recompense en est toujours vaine aussi ; Au contraire, le prix de la vraie Vertu, c'est la vraie Gloire, qui est la chose du Monde par qui les hommes sont plus volontiers portés aux actions honnestes. Je trouue excellent à ce propos ce raisonnement du Pere de l'Eloquence. *Je ne pense pas, dit-til, qu'il puisse jamais arriuer aux hommes rien de plus grand, ny de plus souhaitable, que de s'ouuir vn chemin par leurs vertus, au sommet de cette haute Gloire, où pour s'esleuer, il n'est point de danger, point de travail, ny point de guerre, où les premiers Fondateurs de nostre Estat, ne se soient volontairement exposez. A leur exemple, c'est la principale chose que se doiuent proposer pour prix, ceux qui veulent passer pour sages, & pour habiles gens en la conduite de leurs affaires. Or il arriue raremēt, que les courages Ambitieux, & trop altiers, jouissent de cette vraie Gloire dōt nous parlons. Ce n'est qu'un faux esclat que*

le leur; & le mespris qu'ils font des autres, les fait mespriser de mesme. Ce qui leur est si sensible, que de despit qu'ils en ont, ils en viennent souuent à des extremitéz, dont ils portent eux-mesmes la peine tous les premiers. A ce mesme propos, le Sage Cynee parlant à Cyrus, Roy des Epirotes; *l'Ambition*, dit-il, est comme vn venin qui gagne peu à peu les parties nobles. Car depuis qu'elle s'empare vne fois des hommes elle leur fait quitter les meilleurs aduis, pour ne suiure que les plus mauvais: D'où il s'ensuit que toutes ces belles apparences, qui leur semblent rire au cōmencement, les font pleurer à la fin; & que ces fausses douceurs se tōurnent en vrayes amertumes. Ceux qui desirent de paruenir aux grandes charges, s'y doiuent faire vn chemin par leur merite, & par leur propre Vertu. Les hommes qui en vsent ainsi, ne peuuent manquer de s'esleuer à la vraye Gloire, & de rendre leur nom à iamais recommandable; Comme

au contraire, ceux qui font autrement, ne doiuent attendre que des reproches durant leur vie, joint qu'il ne se parle d'eux apres leur mort, non plus que s'ils n'auoient esté iamais au Monde.







*De la Preeminence des grands
Princes.*

DISCOVRS LXVI.

L y a tant d'harmonie & tant de correspondance des Corps celestes , à celuy de l'homme , qu'il se fait en eux vne mutuelle rencontre de qualitez à peu pres semblables ; bien que toutes fois les Corps celestes agissent d'une façon , & les sublunaires , ou les terrestres de l'autre. Ce n'est donc pas sans vne grande raison , que nous admirons l'industrie de ce grand Ouvrier du Monde , soit en la con-

duite , soit en la conseruation de ce Chef - d'œuure incomparable. C'est d'où est tiré tout le sujet de cét Embleme, où pour monstrier en peu de paroles, la merueilleuse simparchie qu'il y a entre le Soleil, & le cœur humain, ie dis que comme le Soleil tient le premier rang parmy les Corps celestes, le Cœur toute de mesme, est la principale partie de nostre Corps; d'où vient qu'à bon droit il est appelé des Philosophes la premiere chose qui a vie, & la derniere qui meurt. De plus, comme par son mouuement, & par ses influences secretes, le Soleil eschaufe & viuifie tout ce que nous voyons icy bas; Ainsi le Cœur, à mesure que le poulx bat, maintient en vigueur les quatre parties de nostre corps. L'vn par la force de ses rayons, inspire la vie aux Animaux, & l'autre par la chaleur, dont il est la source, les conserue si bien, & leur est tellement necessaire, que si elle vient à leur manquer,

quer, il faut de neccessité qu'ils manquent aussi, & que leur mort s'en ensuiue. Quoy d'auantage? Le Soleil reçoit tous les iours des Planetes qui l'environnent, certaines fonctions qui cooperent à faire subsister les choses du Monde; Et le Cœur par le moyen des Entrailles entretient dans vn esgal temperament toutes les autres parties du Corps. Le Soleil ne s'eclipse iamais, que ce ne soit vn presage au Monde de quantité de reuolutions & de miseres, qui luy doiuent arriuer; Et iamais aussi le Cœur n'est malade, que tout le Corps ne le soit aussi. En vn mot, comme il n'y a rien dans le monde qui ne languisse, & qui ne meure bien-tost apres, si le Soleil ne l'eschaufe; ainsi sans cette flame toujours agissante, dont le cœur est le Siege & le Centre, il n'est pas possible que le Cœur humain ait mouuement, ny vie.

Je dis donc, pour les mesmes raisons

2. Partie.

Ll

que i'ay cy. deuant alleguées, Qu'un bon Prince est à son Estat ce que le Cœur est au Corps. Car Dieu a voulu qu'il en fust la plus noble partie, afin que toutes les autres ne subsistassent que par son mouuement, & par son ordre. Aussi est ce luy, qui par sa prudence, comme par un vray Esprit de vie, regle, & gouverne les actiôs de ses Peuples; luy dont la sage conduite, la Iustice, la Pieté, la Force, seruent à tous d'un parfait exemple, & d'un modèle à bien viure; luy qui par des effects de Generosité, qui sont comme autant d'influences heureuses, & autant de rayons esclatans, prend le soing de distribuer aux honnestes gens, qui ont bien merité du Public, les honneurs, les biens, les preeminences, & les principales charges de son Estat; luy qui au milieu de ses fidelles Conseillers, parmi lesquels il esclate, comme le Soleil entre les Planetes, travaille continuellement à donner ordre

aux affaires de son Royaume. Que si par malheur il luy arriue quelque accident, comme les plus grands Monarques n'en font pas exempts, il a du moins cette consolation, que toutes ses Prouinces & tous ses Peuples y prennent part. Mais le pire est, que venant faute de luy, cét Eclypse ne se peut faire sans changemét, ny ce changement arriuer, sans qu'il y ait tousiours quelque chose à craindre. Quoy qu'il en soit neantmoins, la memoire des grands Princes est à iamais venerable à la Posterité: Ce qui doit estre par consequent vn puissant motif à leurs Successeurs, pour les obliger à se regler par l'exemple de leur vie. Car tant que le Soleil luit, que le Cœur est vivant, & qu'un Souuerain se montre vertueux, il ne faut nullement douter que les saisons ne soient réglées, que les Corps ne se portent bien, & que les Royaumes ne soient paisibles, & comblez de toute sorte de biens, dont la

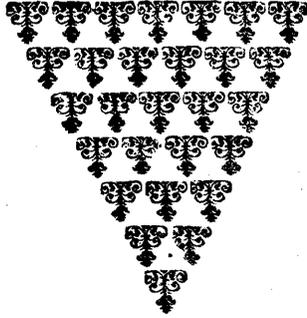
Corne d'Abondance est mise icy pour symbole. Mais il faut sur tout qu'ils se fouiennent, qu'entre les autres Vertus, la Pieté, la Iustice, & la Clemence leur sont extrémemét necessaires ; Que leurs actions sont exposées à la veuë de tout le Monde, & que la preeminence qu'ils ont leur defend beaucoup de choses, qui ne laissent pas d'estre loïsibles à leurs sujets. A quoy leur peut seruir d'une merueilleuse instruction, ce beau Raisonnement de Seneque, lors que parlât à Cesar: *Il y a plusieurs choses, dit-il, qui par vostre faueur & par vostre grace, nous sont permises, & qui toutesfois ne sont pas à vous. Je puis me pourmener en assurance, & sans peur, par tous les quartiers de la ville, sans que i'aye ny des Valets à ma suite, ny des Armes à mon costé; au lieu que vous estes contraint de marcher tousiours armé, & mesme dans cette profonde paix que vous nous avez donnée. Vous ne scauriés vous reualer de vostre fortune. Elle est si haute, qu'elle vous asiege en*

quelque lieu que vous descendiez ; vous devant par tout des gardes, qui vous suivent à la foule. Voicy bien encore une autre sorte de servitude, à laquelle vostre grandeur est sujette : C'est que vous ne poués devenir plus petit que vous estes. Mais quoy ? Cette nécessité vous est commune avecque les Dieux : Car le Ciel les tient comme attachés, & il leur est aussi peu permis qu'à vous d'en descendre. Et un peu plus bas il adjouste. Il ne vous est non plus possible de vous cacher, qu'au Soleil. Vous estes environné d'une si grande clarté, qu'elle attire généralement les yeux de de tous vos sujets. Dès que vous pensés seulement à sortir dehors, vous paroissés un Soleil levant. Vous ne scauriez au reste, ny dire un seul mot, que les peuples les plus esloignés ne le sçachent en mesme-temps, ny vous mettre en cholere, sans que toutes choses en soient accablées, ny abattre aucun, sans que tout ce qui est à l'entour en soit esbrälé. Comme les Foudres en tombant ne frappent quelquefois que deux ou trois hommes, & font peur à tous ; ainsi

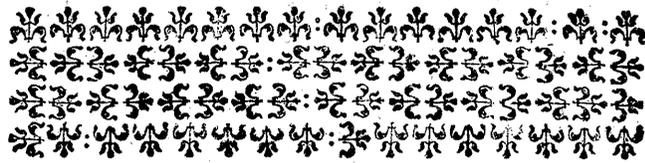
les punitions ordonnées par les Souuerains, causent plus d'estonnement qu'elles ne font de mal. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'estonner. Car quand il est question de la Puissance d'un homme, qui peut tout ce qu'il luy plaist, on ne considere pas tant ce qu'il a fait, que ce qu'elle pouuoit faire. Il y a des personnes particulieres, dont il n'est pas possible de venir à bout que par la seuerité. Les Rois au contraire ne peuuent mieux s'assuiettir leurs Peuples que par la douceur. Toute la raison qu'on en peut rendre est celle-cy, Que les effets d'une conuinuelle vengeance diminuent la hayne de peu de personnes, & augmentent celle de tout le monde.

A ce dernier sentiment de Senèque s'accommode tout à fait celuy de Monsieur Bacon, quand il dit, Que la vengeance est vne espece de Iustice sauuaige, que plus on court apres elle, plus il faut aussi que les Loix la desfraciment; Et qu'en vn mot, c'est vne action de Prince que de sçauoir pardonner; Ce que le

plus sage de tous les Rois nous tesmoi-
gne par ces paroles, *Je suis assureé que c'est
la gloire de l'homme, de ne s'arrester point sur
une offence.*







*De l'establissement des Estats, &
des Colonies.*

DISCOURS LXVII.



OMME toutes les choses du monde ont eu leur commencement, elles ont aussi leur accroissement & leur fin. Car bien que l'industrie des hommes en puisse conserver quelques vnes par la prudence, & par la bonne conduite; il faut neantmoins, Dieu le permettant ainsi, qu'il y ait en elles avecque le temps, ou de la decadence, ou du changement. Cela se voit plus clair

que le iour, par l'exemple de la plus part des Estats, & des Empires du monde. L'Histoire fait foy, que Nemrod donna commencement à la Monarchie, qui passa depuis des Chaldées aux Assyriens, des Assyriens aux Perles, & des Perles aux Macedoniens. Apres cette preuue, il n'en faut point d'autre, pour monstrier que les Estats naissent & meurent, comme ceux qui en sont Possesseurs, & qu'il n'y a rien icy bas qui ne soit suiet à reuolution. Je veux, comme ie viens de dire, que l'humaine Prudéce contribuë beaucoup à l'establissement & à la conseruation des Republicques & des Royumes; on ne peut nier toutesfois, que Dieu ne les chäge comme il luy plaist, ou qu'il n'en permette la destruction, pour les pechez des Princes, & de leurs suiets.

Or comme celuy qui entreprend vn grand Bastiment, n'y doit rien obmettre de tout ce que l'Art & l'industrie peuvent inuenter, soit pour le rendre com-

mode & durable, soit pour ioindre ensemble, avec agrément & symmetrie, la richesse de la Matiere à l'excellence de la forme; Ainsi lors qu'un Prince se propose d'establir un Estat, qui soit fleurissant & de durée, il doit, ce me semble, avec un soing merueilleux, pourvoir à toutes les choses, desquelles on ne sçauroit se passer; pour estre non seulement utiles, mais necessaires à viure commodement, & paisiblement. Elles sont quatre, à les prendre en general, à sçauoir, *la Nourriture, la Demeure, les Armes, & les Jugemens.* Platon neantmoins les diuise en neuf, & les fait seruir partie à la necessité, partie à l'ornement d'une Ville. Mais ie trouue meilleure la Diuision d'Aristote, qui n'en met que six de differans Genres, à sçauoir, *les Prouisions de bouche, pour l'entretienement des Citoyens; les Manufactures, pour leur fournir de quoy s'habiller; les Vstenciles, pour en vser dans leur mesnage; les Armes,*

pour se defendre de leurs Ennemis , *la Religion*, pour les entretenir dans le culte qui se doit à Dieu, & les *Jugemens publics*, pour appaiser les differens qu'ils peuvent auoir ensemble. l'obmets plusieurs autres particularitez , qui seruent à l'ornement d'un Estat; & il me suffit de dire en general, Que le vray culte de Dieu, l'Union entre les Citoyens, la Paix avecque les Estrangers , la Sageffe & la Clemence du Prince , ses bons Conseillers, la Foy Publique inuiolablement gardée; les Finances, les gens de guerre, les forces des Peuples , iudicieusement opposées à celles des Ennemis , & la bonne intelligence avec les Alliez, sont les choses du monde les plus capables de maintenir un Royaume, & de le rendre fleurissant. Puis donc que les Princes doiuent auoir pour objet la consideration de leurs Estats , tant plus ils y appliqueront leurs soins , tant plus aussi ils se feront aymer & craindre de leurs sujets. Ce sera par ce

moyen qu'ils se rendront immortels dans la memoire des hommes, & que leur bon gouvernement, soit dans la Paix, soit dans la Guerre, seruir d'exemple & de suiet d'imitation à leurs successeurs. Tout cela nous est representé dans cét Embleme (qui a pour corps vne Ville de Commerce) par deux choses extremement necessaires, qui sont l'Eau & le Feu, dont nous ne pouuons non plus nous passer, que de l'air que nous respirons, & du toit où nous sommes à couuert de la pluye, & des autres incommoditez du Temps; A raison dequoy les nouvelles Mariées souloient anciennement porter du feu dans la maison de leurs Maris; pour monstres par là, que sans l'usage de cét Element, elles ne pouuoient rien faire dans leur mesnage. Ce que i'ay dit des Estats en general, & de leur Establissement, se peut aussi entendre en particulier de celuy des Villes bien policées, comme il s'en voit aujour-

d'huy plusieurs dans la Chrestienté, qui ne sont pas moins estimées pour leur bon gouvernement, que pour leurs fortifications. Que si d'un petit commencement, celles se sont peu à peu esleuées à ce haut point de grandeur, où maintenant on les voit, il faut croire assurément, que cela s'est fait par le bon ordre que les Princes y ont apporté de temps en temps, & par le soing qu'ils ont eu d'y faire valoir esgallement, & le Commerce, & les Arts, afin qu'elles ne manquaissent de rien. En quoy certes ils ont suivi ponctuellement l'advis que leur donne Cicéron, quand il dit, Que ceux qui sont appellez au gouvernement des Villes, ou des Estats, doiuent faire en sorte qu'ils ayent les munitions & les viures, qui sont necessaires à leur entretenement.

Voila pour ce qui regarde en general l'establissement des Estats : Je viens maintenat à celuy des Colonies dans les Païs Estrangers ; Et ne pouuant rien

dire de plus illustre que ce qu'en a escrit Monsieur Bacon, ie rapporteray icy tout entier l'excellent Discours qu'il en a fait, de la façon que ie l'ay traduit autrefois.

Les Colonies, dit-il, sont parmy les Anciens, des Oœuvres heroïques & primitives. Quand le Monde estoit en son premier aage, il engendroit plus d'enfans : Mais maintenant qu'il est vieil, il en engendre moins. Je puis appeller avecque raison les nouvelles Colonies, les Enfants des premiers Royaumes, & j'approuve fort vne Colonie, quand elle se fait en vne terre innocente, c'est à dire, lors qu'on ne chasse point de leur país les vieux habitans, pour y en loger d'autres nouveaux. Car faire autrement, seroit sans doute arracher de leur lieu natal iusques aux plus profondes racines. Je mets peu de difference entre peupler vn país, & planter des bois, pource qu'en l'un & en l'autre, il faut que vous faciez

estat de perdre plus de vingt années de profit, & de n'en attendre du reuenu qu'à la fin. Surquoy i'oseray bien dire que la principale chose qui a causé la ruine de la plus-part des Colonies, ç'à esté d'en auoir voulu tirer trop promptement du profit, durant les premieres années. Car bien qu'un prompt reuenu ne doie point estre negligé, si est-ce qu'il ne faut chercher, qu'autant qu'il peut estre permis, pour l'aduancement de la Colonie. C'est vne chose qui n'est pas moins honteuse que maudite, de prendre l'escume du Peuple; & les hommes que leurs crimes ont rendu dignes du supplice, pour s'en seruir à l'establissement d'une Colonie: C'est le vray moyen de la ruiner tout à fait. Car il est certain que tels hommes, comme méchans & pernicieux, dedaigneront le traual, & qu'apres auoir despensé leurs viures, se trouuant lassez de cette sorte de nouveauté, ils donneront de mauuais aduis à ceux de
leur

leur païs, afin de mettre la Colonie hors de credit. Quant aux hommes que vous enuoyez peupler quelque nouvelle terre, ils doiuent estre Jardiniers, Labou- reus, Charpentiers, Forgerons, Menui- siers, Pescieurs Oiseleurs, Cuisiniers, Boulangers, sans oublier quelque nombre d'Apothicares.

En vn pais de Colonie, la premiere chose qu'il faut regarder, c'est quelle sorte de fruits & de viures produit la contrée; comme par exemple, des noix, des chastaignes, des pommes de pin, des oliues, des dattes, des prunes, des ceri- les, du miel sauuage, & telles autres cho- ses. Avecque cela, vous deuez considerer s'il y a des legumes, ou des racines, du persil, des raues, des oignons, & des arti- chauds. Car pour ce qui est du fourmêt, du seigle, & de l'auoine, il y a trop de peine auant qu'on en puisse proffiter. Il est vray que vous pouuez commen- cer avec moins de traual par les feves &

par les pois, qui ont cela de bon, de s'euir ensemble de pain & de viande. Vous n'oublierez non plus l'usage du Ris, qui vient d'ordinaire en assez grand abondance, outre que c'est vn tres-bon aliment. Mais souuenez-vous sur tout de pouruoir la Colonie d'vne grande quantité de Biscuit, de farine d'auoine, de fleur de froment, & ainsi des autres choses dont il est besoin de se fournir au commencement, iusques à ce que l'on puisse auoir du pain. Quant aux Animaux qui sont necessaire à la Colonie, ie trouue qu'il en faut prendre de ceux qui sont le moins maladifs, & qui multipliet en leur espee plus que les autres, tels que sont les pourceaux, les Chèvres, les Poules, les coqs-d'Inde, les Oyes, & les Pigeons domestiques.

Pour ce qui est de l'œconomie dont on doit vser en la Colonie, il me semble necessaire d'y mesnager les viures avec autant de moderation que dans vne

ville assiégée. Pour cet effet, il faut que la principale partie du fonds de la terre, employée en iardins, ou en bleds, soit soigneusement cultivée pour les provisions du commun, sans y comprendre ce que les particuliers doiuent avoir pour leur vsage. D'ailleurs, il est grandement à propos de considerer quelles commoditez apportent naturellement les lieux où l'on veut faire la Colonie, afin qu'ils puissent suppleer en partie aux grands fraids qui sont necessaires pour l'establir. Il faut neantmoins que cela ne tourne point au preiudice du fonds principal, comme il est arriué du Tabaq, en Virginie. Or pource que le bois manque fort rarement aux contrées que l'on veut peupler, il est important de ne point negliger tout ce qui touche la Charpenterie. Que si le pais est fertile en mines de fer, & s'il y a des eaux sur lesquelles vous puissiez asseoir des Moulins, il me semble que ce metal est vne excel-

lante commodité, où le bois abonde. I'aprouue fort aussi de mettre en vſage la façó du ſel noir, ſi le climat y eſt propre. I'en diſ autant de la foye, qui n'eſt pas vne petite commodité. Quant à la poix & à la reſine, elles ne manqueront point ſi c'eſt en vn lieu où il y ait abondance de pins & de peupliers. Que ſi de hazard il ſ'y trouue des racines douces, & des drogues exquiſes, il faudra ſe rédre d'autant plus ſoigneux de les recueillir, que le profit en ſera grand ; Et c'eſt icy que ie comprends encore les diuerſes ſortes de ſauons, & autres choſes ſemblables dont on pourra ſ'aduifer. Mais quoy qu'il en ſoit, gardez-vous bien de fouiller trop auant dans la terre ; c'eſt à dire, que vous ne vous amuſiés point à chercher des mines, dont l'eſperance, comme incertaine qu'elle eſt la plus-part du temps, fait que ceux qui traouillent aux Colonies, deuiennent preſſeux en autre choſe.

Je viens maintenant au Gouvernement de la Colonie, qui doit sans doute estre mis sous la charge d'un principal Chef, qui soit assisté de plusieurs Lieutenans, auxquels il donne l'autorité de faire observer les loix militaires. Il faut sur tout que les nouveaux habitans fassent leur profit, de ce qu'ils sont comme en un Desert, & qu'ils ayent toujours devant les yeux le service de Dieu. Or pour ce qu'il est dangereux que le Gouvernement de la Colonie depende d'une trop grande quantité de Conseillers, & d'Entrepreneurs; l'on ne peut mieux faire que d'en moderer le nombre, si la necessité le requiert. Il est raisonnable aussi que ceux qu'on choisit pour Chefs, soient tirez du corps de la Noblesse, plustost que des Compagnies de Marchans, qui ne se fondent ordinairement que sur le gain present, & sur leur particulier interest. Davantage l'on doit avoir soing en ces nouveaux com-

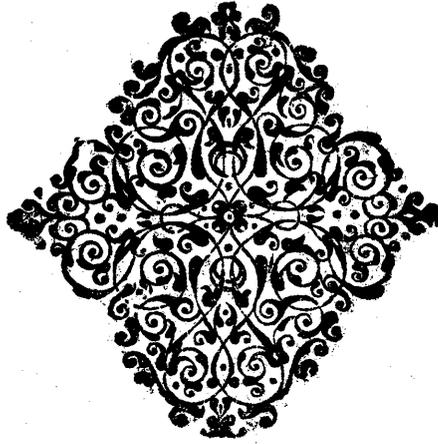
mencemens, de donner quelques franchises & libertés de coustumes, iusques à ce que la Colonie soit entierement establie; Et par mesme moyen, permettre aux Habitans de rapporter leurs commodités aux lieux qui leur peuuent estre plus profitables; si ce n'est qu'il y ait quelque cause particuliere pour l'empêcher. C'est vne indiscretion bien grande, que de ruiner le dessein d'une Colonie: Ce qui se fait, lors qu'on y enuoye trop tost, & hors de saison vne Compagnie sur l'autre. Je suis donc d'avis qu'on vse de moderation en cecy, n'y mettant qu'autant de gens qu'il en faut pour traualler, & pour se garantir des incommodités de la vie. Les fondemens des Colonies ont autresfois esté ruinés, ou du moins exposez à vn danger manifeste, pour les auoir posez le long de la Mer, ou possible en vn pais merescageux & mal sain. Ce qui me fait croire, qu'encore que cela se fasse souuent, pour

éviter les chariages, & les autres incommodités; Il est neantmoins beaucoup meilleur de les bastir vers le haut du courant des Riuieres, que non pas le long de l'eau. Il importe encore beaucoup à la santé de la Colonie, qu'elle ait vne grande abondance de sel, afin de s'en seruir au besoin, pour la conseruation des prouisions, & des viures. Que s'il vous aduient de faire vne Colonie en vn lieu où il y ait des Sauvages, vous deuez non seulement les entretenir par de petites iolietez, qui leur peuuent estre inconnuës; mais vous comporter encore avec eux selon l'équité, & toutes fois avec vne bonne garde pour vostre defence. Ne cherchez point sur tout à vous insinuer dans leur faueur, en les secourant contre leurs Ennemis, s'ils les attaquent les premieres. Comme au contraire, si c'est pour les defendre, ie trouue qu'il n'y a point de mal à les assister, non plus qu'à enuoyer quelques-vns d'en-

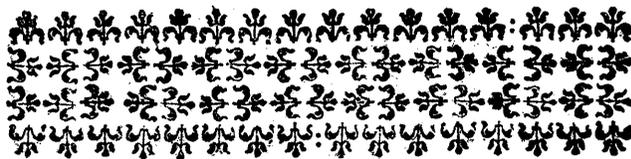
et'eux au pais d'où leur vient la Colonie, afin qu'ils voyent que la condition de ceux qui vont habiter leurs contrées, est meilleure que la leur propre, & qu'ils la loüent lors qu'ils seront de retour. Que si la Colonie commence d'estre en vigueur, il est bon alors de la peupler de femmes, aussi bien que d'hommes, afin qu'elle se prouigne de race en race. Le dernier aduis que j'ay à doner là-dessus, est qu'il n'y a rié si digne de blasme, que d'abandonner vne Colonie, quand elle est sur le point de s'aduancer à quelque degré. Car outre le des-honneur qui en reuiet à ceux qui ne l'assistent point au besoin, ils se rendent coupables de la mort de plusieurs personnes, qui sont veritablement dignes de pitié.

A ces obseruations de M. Bacon, en peuvent estre iointes plusieurs autres que ie passe sous silence. Il me suffit de dire, pour conclusion de ce Discours, que iamais les Colonies ne furent si fleurissan-

tes, qu'au temps des anciens Romains,
comme il se peut voir dans Tite.Liue,
& par le denombrement que Velleius
Paterculus en a fait au long, dans son
Histoire.







*Des Parasites, ou des Amis de
table.*

DISCOVRS LXVIII.

PARMI les Anciens Auteurs qui parlent des Parasites, & des chercheurs de lipée, ie ne trouue qu'vn seul Lucian, qui les loüe, si l'on ne veut dire qu'il les raille plu stost, sous vn beau semblant de les traiter avec aduantage. Car avec ce qu'il paroist ingenieux au possible, à chercher diuerses raisons, pour establir vn Art descorniflerie, il s'estudie à mon-
strer que ceux qui le suiuent, sont les

plus heureux, & les plus contans de tous les hommes. Il introduit pour cét effect vn Parasite qui parle ainsi au nom de tous les semblables. *Comme il n'est rien de si voluptueux que nostre mestier, il est bien à croire qu'il vaut beaucoup, puis qu'il se propose vne fin illustre. Que si cela n'estoit, le grand Homere, en admirant la vie que nous menons, n'auroit pas dit à nostre loüange.*

La meilleure fin que ie voye,
 Et qu'il nous faut plustost choisir,
 C'est de passer ses iours en ioye,
 Et de bannir tout deplaisir :
 De s'asseoir aux Tables exquises ;
 De bien goustier les friandises,
 Et d'estre pres d'vn Eschançon,
 Qui remplisse tousiours la coupe,
 D'vne delicate Boisson,
 Pour resiouyr toute la troupe.

En suite de quoy, comme si cét excellent Poëte n'auoit pas assez admiré ce bon-heur, enchevrit par dessus encore, quand il adiouste.

Voicy donc la fin la plus belle de toutes. Par où il demonstre, que le Parasite peut disputer de la felicité avecque les plus heureux. Or ce n'est pas à quelque homme de neant qu'il adresse ces paroles, mais au plus sage qui fust de son temps. Que s'il eust desiré, suivant les Stoïques, de louer en Ulysse la Vertu, comme s'il se la fust proposée pour fin de ses actions, il eust pû dire cecy, quand il amena Philoctete de Lemnos, quand assiegea Troye, quand il retint les Grecs, qui se preparoient à la fuite, quand il entra d'assaut dans Ilion: Et pour le dire en vn mot, quand il se precipita soy-mesme, pour recèuoir des playes honteuses, & qu'il estoit vestu d'un habit sale & tout à fait Stoïque. Mais il ne fait pour lors aucune mention d'une fin si noble & si excellente. Il en parle encore moins, quand il dit, que menant vne vie d'Epicure, il se ioüoit avecque la belle Calypson, & qu'il luy estoit permis de viure dans toutes les voluptez imaginables, de coucher au lit d'Athlante, & de posseder à souhait tout ee

que son cœur pouuoit desirer. Et toutesfois il dit bien, qu'il viuoit en Parasite parmi les Feaques. Or est-il qu'en ce temps-là les Parasites estoient nommés *Detymons*. Il est raisonnable à ce propos, qu'on se remette en memoire ces beaux vers,

Que les Happeloupins enuironnent
les tables,

Et qu'il n'y soit parlé que de mets
delectables.

Il est bien vray qu'*Epicure* ayant trop impudamment attaché cette fin aux chercheurs de lippee, en a fait son propre, & l'a tournée à felicité. Que cela soit un vray larcin, & qu'*Epicure* n'ait aucun soucy de la Volupté, mais biē l'*Escornifleur*, tu le peux cōiecturer de cette maniere. La volupté n'est autre chose qu'un estat tranquille du corps, & l'esprit du voluptueux ne doit nullemēt estre trauaillé de soins, ny d'aucunes fascheries. Or l'*Escornifleur* a tous les deux ensemble, au lieu que l'*Epicurien* ne pratique ny l'un ny l'autre. Car il est impossible qu'il ne soit gesné non

seulement quant au corps, mais quant à l'Âme; aussi lors qu'ils ne cesse de disputer du rond de la terre, d'une infinité de Mondes, de la grandeur du Soleil, de ses esloignemens, des premiers Elemens, & des Dieux, ou mesme de la fin des choses. Mais quant au Parasite, il ne se met point en peine de cela. Car il croit que toutes choses vont bien, & que ses affaires ne scauroient estre en meilleur état qu'elles sont, sans qu'aucun scrupule de telles folies luy ronge l'esprit. Il mange à son aise, & dort sur son dos, tenant les mains & les pieds estendus de son long, à l'imitation d'Ulyse, lors que tirant l'aïron, il nauigeoit en son pays. Encore n'est-ce pas pour cecy seulement qu'Epicure ne ioüit d'aucune volupté. Il faut considerer que quiconque ait esté ce sage homme-là; ou il auoit dequoy manger, ou non: Sil n'auoit pas dequoy, il ne viuoit point sans doute en homme voluptueux, & ce n'estoit point vne vie que la sienne: Que s'il ne manquoit de rien, cela procedoit, ou de luy-mesme, ou d'autrny; Que s'il tenoit

d'autrui ce qu'il mangeoit, il estoit donc Escornifleur; Si de luy-mesme, il s'ensuit de là qu'il ne viuoit point en homme voluptueux.

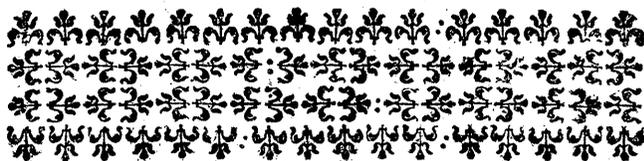
Voila le beau Raisonnement que fait Lucian, en faueur des Parasites. Mais les Esprits plus moderés que n'estoit le sien, en iugent bien autrement, & ne peuuent s'accommoder en aucune sorte avecque cette engeance d'hommes facheux, qui se persuadent de beaucoup sçauoir, & qui toutesfois ne sçauent rien moins que la Morale. Car s'ils en auoient la moindre teinture, ils attendroient que les Grands leur fissent l'honneur de les appeller à leur table, & ne s'y fourroient pas impudemment côme ils font, pour y débiter de mauuais contes, au lieu de bonnes choses. Cela leur est ordinaire pourtant; Et ce que i'y trouue de pire, c'est qu'ils s'imaginent de ne passer iamais pour habiles, s'ils ne chocquent sans raison, ceux qui en sçauent plus qu'eux. Mais ce vice est attaché généralement

lement à tous les hommes de leur mestier, qui dans cette prétendue suffisance qu'ils mettent sur le tapis, après qu'on a leué le couvert, n'ont pas l'esprit de connoistre, que dès l'instant qu'ils pensent dire le mot pour rire, ils se rendent eux-mêmes ridicules à tous ceux qui les escoutent. J'obmets qu'ils ne peuvent manquer d'estre hays, à force d'estre importuns, & de faire les pointilleux, en matiere de dispute. Car les moindres choses sont ordinairement celles qu'ils opiniastront le plus, qui leur troublent l'esprit dauantage, & qui leur font enfin perdre la Raison, quand ils la pensent trouuer. Ainsi au lieu de parler en Philosophes, ils raisonnent en Sophistes, & se glissent indifféremment, dans toutes les compagnies, où l'on ne les souffre qu'à regret, & où ils ne passent que pour Ombres. En quoy, ce me semble, ils ne peuvent mieux estre comparez qu'à cét ancien

Aristodeme, dont parle Plutarque, qui pour s'estre fait d'un festin, où il n'estoit pas mandé, & pour auoir voulu entrer chez Agathon auant Socrate, donna suiet à tous les Conuiez de luy reprocher, *Qu'il faisoit en cela comme l'ombre, qui precede le corps, quand la clarté demeure derriere.* Telle n'estoit pas la maniere de viure d'Aristides, qui ne pouuoit se resoudre qu'à regret à manger chez autruy, tant il apprehendoit, disoit-il, qu'estant à la table d'un plus grand que soy, il ne se fist soupçonner d'inciuité, si par respect il ne disoit mot; où de trop d'audace, s'il luy eschappoit quelque parole, que l'on expliquât mal à propos, & contre la sincerité de son intention. Telle n'estoit non plus la coustume d'Aristarque, qui ne vouloit iamais aller en festin, ny parmy les grands, ny parmy ses esgaux mesmes, qu'il ne se fut bien enquis premierement des mœurs & des humeurs des personnes

avec lesquelles il auoit à conuerſer. Que ſi quelqu'un luy en demandoit la cauſe: *Le tiens pour maxime*, reſpondit-il, *qu'on peut paſſer l'eau, ſans regarder qui eſt dans la barque; Mais qu'en matiere de table, c'eſt imprudence de s'y aſſeoir, ſi bon ne ſçait avec qui.* A ces conſiderations n'ont aucunement eſgard les Paraſites dont nous parlons. Au contraire ils les reiettent comme inutiles, & deſdaignent tout autre conſeil que celui de leur ventre; Auſſi ne ſ'euſtudient-ils qu'à le remplir; & ſoit par cette partie-là, ſoit du coſté de leurs yeux, toujours ſur-veillans, & de leurs mains crochuës, ils ne ſont pas mal comparez dans cet Embleme à des Eſcreuiſſes, que ce Cuiſtre porte dans vn plat; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire, qu'ils ne vont iamais comme eux à reculons à la table; Et qu'eſtans en vn mot tels que les deſcrit Horace.





*Qu'on ne iuge pas tousiours en fa-
ueur de la Vertu.*

DISCOVRS LXIX.



ET TE Femme que vous voyez assise sur ce Tombeau, où elle s'arrache les cheueux, & tesmoigne par cette action vne tristesse demesurée, peut estre prise pour la Vertu. Bien qu'elle soit patiente de sa nature, elle s'emporte icy neantmoins, & ne peut souffrir que les Armes d'Achille soient adiugées à Vlysse, plustost qu'au valeureux Ajax, à qui elles appar-

Nn iij

renoient legitiment. Surquoy l'on
 peut dire encore, qu'elle même se plaint
 à bon droit en la personne d'Aiax, de se
 voir condamnée par les Grecs, de qui
 vray-semblablement, plus que de tous
 les autres Peuples du monde, qu'ils sur-
 passotent en sagesse, elle attendoit vn
 iugement equitable. Ce qui nous ap-
 prend, qu'à faute d'appuy les plus gens
 de bien sont quelquefois priuez de leur
 droit par les sentences des mauuais Iu-
 ges ; Et qu'encore que l'iniustice qu'on
 leur rend, soit visible à tout le Monde, il
 ne se treuve pourtant personne qui leur
 en face raison. Mais ce procedé n'est
 pas nouueau, puis qu'entre les plus ce-
 lebres de l'Antiquité, le Pere de l'E-
 loquence Romaine se plaint de la mes-
 me chose ; lors que parlant de L. Opi-
 mius : *C'est pitié, dit il, de voir qu'un si
 excellent homme, & qui a tant obligé le pu-
 blic, soit aujourdhuy si mal reconnu, qu'il ne
 se parle plus deluy dans Rome, & qu'on laisse*

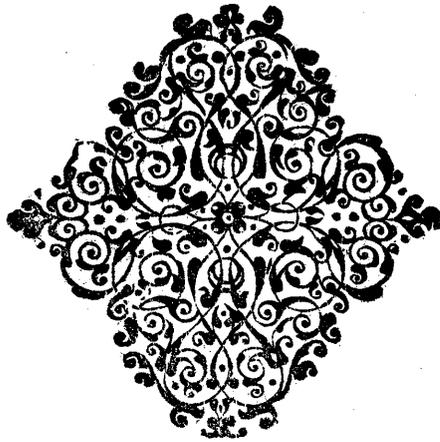
ainsi deserte en la coste de Dyrrhachium la
tombed'une personne qui ne doit iamais mourir,
& qui a laissé dans le Senat de si belles
marques de sa Vertu, qu'elles seront à iamais
illustres à la Posterité. Et en vn autre en-
droit, où il parle de l'exil de Rutilius, que
la Noblesse Romaine auoit iniuste-
ment accusé de concussion, il regrette
ainsi sa mauuaise fortune, Vous scauez,
Messieurs nos Peres, qu'il n'y eust iamais
d'homme plus iuste que celuy là; ny qui se portast
plus ardamment qu'il faisoit au bien de la
Republique. Et voyla pourquoy, il n'a point
voulu se prosterner deuant elle, ny briguer
les voix des Senateurs, de peur qu'il ne sem-
blast mendier par ses prieres, & par les orne-
mens de la Rhetorique, ce que la Verité toute
nüe deuoit accorder au merite de sa cause.
Avec tout cela neantmoins, nous auons perdu
ce grand Personnage, à qui Rome n'a daigné
conseruer son bon droit, non plus que s'il eust
vescu dans la Republique imaginaire de Pla-
ton. En un mot, il ne s'est point trouué d'A-

*uocat pour luy : son affliction n'a touché per-
sonne ; nul ne s'en est plaint aux Senateurs,
& pas vn seul Citoyen Romain ne l'a regret-
té. Voila quel est le sentiment de Cice-
ron sur cette Matiere, qui n'a pas be-
soin d'vn tesmoignage plus euident
pour estre esclaircie, & pour nous ap-
prendre, que ce n'est pas d'aujourd'huy
que la Vertu est mal traittée de la For-
tune.*

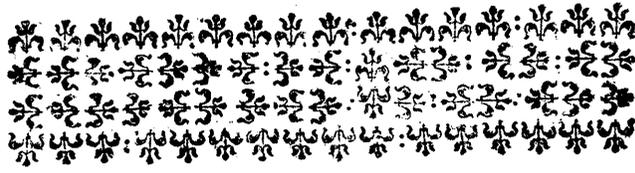
Ce qu'il ne faut pas trouuer estrange
pourtant, puis que les personnes libres
ont des maximes qui ne s'acommodent
du tout point avec celles des Ames fer-
uiles, & qui n'ont l'esprit qu'aux ordu-
res de la terre : Ce qui est cause, comme
dit le Poëte, que pour ne vouloir sacri-
fier à Pluton, il les priue des richesses
qu'il possede abondamment, & dont il
fait part à ses adorateurs.

*Souuent le Malheur, & l'Enuie,
Chocquent les hommes vertueux,
Et d'vn orage impetueux*

*Troublent le repos de leur vie.
Souvent par la rigueur du Sort,
Qui toujours s'oppose au merite,
Contre eux la Fortune s'irrite
Et les poursuit iusqu'à la mort.*







*Que les vrays thresors sont dans
les bons Liures.*

DISCOVRS. LXX.

LA Deesse que vous voyez icy representée, est proprement la Science ; qui a cela de commun avec la Justice, de tenir vne Balance à la main. Ce n'est pas pourtant pour y peser les bonnes ny les mauuaises actions, mais seulement pour monstrier que les excellens Liures ont plus de poids & de prix, que n'en scauroient iamais auoir tous les tresors, & toutes les richesses du monde. Ce sont des Conseillers fidelles, qui ne se connoissent point à flatter, des Am-

qui ne font iamais importuns, puis qu'ils parlent ou se taisent, quand il nous plaist, & des Precepteurs irreprochables, qui de grossiers que nous sommes, nous rendent polis, & d'ignorans habiles, en nous apprenant les choses passées & les presentes, pour nous en seruir comme de regles certaines en la conduite de nostre vie. Ce qui est tellement veritable, que le ieune Pline ne dit pas sans suiet, Qu'il n'y a point de si mauuais liure, dont vn homme qui a l'Amé bonne ne puisse tirer quelque aduantage, & quelque proffit. Mais à parler generalement de la lecture, *Il la faut cherir, comme dit M. Baccon, non pas avecque dessein de contredire, ou de croire tout ce que nous lisons; mais pour le peser, & le mediter exactement. Car il est des liures desquels il suffit de goster, d'autres qui veulent estre deuorez, & quelques-uns qu'il est bon de mascher, & de digerer. Je veux dire par là, Que les vns doiuent estre leus en partie, les*

autres comme en courant par dessus, & les derniers, qui sont les plus rares, depuis le commencement iusqu'à la fin, avec l'attention, & la diligence requise. Il y en a de plus, qu'il faut lire par autruy, & en apprendre de vive voix les points principaux. Il faut neantmoins que de tous les livres ce soient les moins importants; autrement ils ne semblent non plus agreables au goust, que les eaux communes, quand elles sont distillées. La lecture & la conference font l'homme copieux, & prompt en Discours; comme les remarques par luy faites en escriuant, le rendent exact, en matiere de sçavoir: De maniere qu'une grande memoire est requise à celuy qui escrit rarement: Que s'il n'aime point à conferer avec que les autres, il faut necessairement qu'il ait vne merueilleuse vivacité d'esprit. En vn mot, s'il n'a eu que fort peu de livres, il a besoin d'un grand artifice, pour parestre habile dans les matieres dont il n'a qu'une legere teinture.

Quoy qu'il en soit neantmoins, on

ne doit nullement mettre en doute, que la plus vtile de toutes les lectures ne soit celle des SS. Liures. Par elle aussi l'on aperçoit ses defauts, on guerit ses scrupules, on trouue remede à ses tentations, on se dégouste du Vice, & l'on se fortifie dans la Vertu. Elle-mesme encore fut cause que le Roy Iosias reforma sa vie, que l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie se conuertit, & que Saint Augustin deuint vne des plus grande lumieres de l'Eglise. Ce n'est doncques pas merueilles, si plusieurs grands Princes ont fait leur plus chiere passion de ce deuot exercice: comme Ptolomé Philadelphie, qui fit traduire la Bible d'Hebreu en Grec: comme l'Empereur Theodose, qui passoit les iours & les nuicts, non seulement à lire, mais à rescrire aussi les Saints Liures: comme Alphonse Roy d'Aragon, qui faisoit sa plus grand gloire d'auoir leu quatorze fois la Bible entiere, avec les Gloses, &

les Commentaires : Et comme vne infinité d'autres grands Personnages , qui par cettelouïable habitude, se sont acquis celles des Vertus , & vne si haute reputation , qu'elle les fait reviuire encore aujourd'huy dans la memoire des hommes.





la troisieme, de la reuestir des plus riches ornemens qui soient conuenables à la nature. Je fonderay donc tout ce discours sur ces trois articles, aussi distinctement que ie les ay proposez. Or afin de commencer par le iugement qu'il doit témoigner touchant le choix de la Matiere, ie diray quel doit estre l'Art qu'il faut obseruer, premierement à la disposer, & à la former; puis à la reuestir, & à la parer des ornemens necessaires.

La Matiere nuë (c'est ainsi que ie nomme celle qui n'a point encore receu aucune qualité de l'Art de l'Orateur, ny du Poëte) est celle qui tombe sous la consideration du dernier, tout ainsi que le fer ou le bois peut tomber sous celle du Forgeron, ou du Charpentier. Car comme l'Ourier qui entreprend de faire vn nauire, est obligé de sçauoir, non seulement qu'elle en doit estre la forme, mais encore de con-

noistre qu'elle maniere de bois est la plus propre à la recevoir; Il faut tout de mesme, que le Poëte ayt ensemble, & l'art de façonner la Matière, & le jugement de la discerner, comme ayant à la choisir de telle nature, qu'elle soit capable de soy-mesme de toutes les perfections qu'on scauroit dire. La Matière nuë, ou simple, est presque toujours offerte à l'Orateur, ou par l'evenemēt, ou par la necessité de la chose. De là vient aussi, qu'il arrive plusieurs fois, que ce qui n'est pas bien-seant au Poëte, est loüable en l'Orateur. Vn Poëte sera repris, s'il essaye de rendre digne de compassion vne personne qui aura volontairement trempé ses mains dans le sang de son Pere; Comme au contraire, de ce mesme evenement vn excellent Orateur fera naistre des effets de pitié, avec beaucoup de louage: de maniere qu'en celuy-là l'election sera blasmée, & en celuy-cy l'esprit loüé, & la necessité fort

iustement excusée. Car comme il est hors de doute que la vertu de l'Art peut en quelque façon violenter la nature de la Matière, de telle sorte qu'on fasse paroître vray semblable les choses qui ne le sont pas d'elles-mêmes; & dignes de compassion, ou merueilleuses, celles qui ne sont ny l'un ny l'autre: il ne faut pas douter non plus, qu'il n'y ait moyen d'introduire ces qualitez beaucoup plus facilement, & en un degré bien plus haut, dans toutes ces Matières qui sont naturellement disposées à les recevoir. Cela estant, il est à presupposer, qu'avec un mesme artifice, & une mesme eloquence, l'on rendra digne de compassion Oedipe, qui tua son Pere par ignorance; & Medée aussi qui desmembra ses enfans, & se porta de sang froid à une si noire meschanceté. Mais cela n'empeschera pas que la Fable d'Oedipe, si l'on ne sçait deduire les accidés, ne fleschisse bié plustost à pitié,

que ne fera celle de Medée. Car l'une touchera les cœurs viement & les remplira de tendresse; au lieu que l'autre fera bien à peine capable de les esmouoir tant soit peu, quoy qu'en tous les deux l'Art soit semblable & non pas esgal. Ainsi voyons-nous que la forme d'un mesme cachet s'imprime beaucoup mieux sur de la cire, que sur une autre matiere, qui est ou plus espaisse, ou plus liquide; & qu'une statuë d'or, ou de marbre, est dauantage prisée que si elle estoit de bois ou de pierre, encore qu'en l'une & en l'autre l'on ne laisse pas d'admirer également l'industrie de Phidias, ou de Praxiteles.

Après auoir demonstré comme il importe de sçauoir faire election de la Matiere du Poëme qu'on s'est proposé d'escire, il ne reste plus qu'à voir de quel lieu elle doit estre tirée. Il faut donc sçauoir, que la Matiere qu'on peut encore nommer plus commodement

l'Argument du Poëme, est ou feinte, & alors il semble que le Poëte ayt part, non seulement à l'election, mais encore à l'invention; ou tirée de l'Histoire, & ce dernier expedient est le meilleur, si ie ne me trompe. Car si l'on vient à presupposer ce principe connu de tous, Que l'Epique doit tousiours s'arrester sur ce qui est vray semblable, l'on trouuera que les actions les plus illustres, comme par exemple celles qu'on represente dans le Poëme Heroïque; doiuent apparemment auoir esté escrites par quelque Historien, pour les rendre memorables à la Posterité. D'ailleurs, il est tres certain que les grands succez ne peuuent estre inconnus aux hommes; qui les tiennent pour faux, s'ils ne sont point receus dans l'Histoire. Que s'il aduient vne fois qu'ils les estiment tels, il est fort difficile en tel cas de bien manier leurs passions, soit qu'il leur faille donner de la crainte, de l'effroy, de

l'estonnement, & de la pitié; ou les rendre susceptibles de ioye, ou de fâcherie. En vn mot, quoy qu'il en puisse arriuer, il est bien certain qu'ils n'attendent pas le succez des choses avec tant de plaisir, qu'ils en receuroient si elles estoient du tout veritables, ou du moins en partie. Puis que c'est donc par le moyen de la Vray-semblance que le Poëte doit tromper les Lecteurs, & ne leur persuader pas seulement que les choses par luy traittées sont veritables, mais les soumettre si bien à leurs sens, qu'ils croyent y estre presens, ou mesme les voir, ou les ouyr; il faut necessairement qu'il imprime dans leur esprit vne haute opinion de la Verité; ce qui luy sera facile de faire, s'il s'ayde bien à propos des Authoritez de l'Histoire. En cecy toutesfois, ie n'entends parler que de ces grands Esprits, qui se proposent d'imiter les actions les plus illustres. Tels sont les Poëtes tragiques, & les Epiques.

Car quand aux Comiques, qui ne sont que simples imitateurs des choses basses & populaires, il leur est toujours permis de feindre vn argument tel qu'ils veulent; n'estant pas incompatible, que des hommes qui sont habitans d'une mesme ville, ne puissent auoir connoissance des actions des particuliers. Or bien que dans l'art Poëtique d'Aristote, nous lisons que les Fables feintes à plaisir, ont accoustumé d'estre agreables au peuple, à cause de leur nouveauté; comme fut entre les anciennes celle d'Agaton, & comme le sont parmy nous les Fables Heroïques de l'Arioste, & les Tragiques des Autheurs les plus modernes; si ne deuous nous pas pour cela nous laisser persuader, qu'il faille faire beaucoup d'estat d'une Fable qu'on aura feinte en quelque Poëme excellent, comme nous l'auons preuë par les raisons tirées du vray-semblable.

A tout cela l'on peut adiouster, que

la nouveauté du Poëme ne consiste pas principalement en vne matiere feinte & inouye, mais plustost en la nouveauté de ce qu'on appelle *intrigue*, & en la façon de se monstrier ingenieux à desmesler le nœud de la Fable. J'allegueray pour exemple de cecy, qu'ils s'est trouué diuers Poëtes anciens, qui ont choisi pour Argument de leur Ouurage Thieste, Oedipe, & Medée, sans routes-fois prendre garde qu'à force d'en accommoder diuersement la tiffure, ils en ont fait le suiet, & propre, & nouveau, de commun & de vieil qu'il estoit. Mais de moy, ie ne scaurois nommer nouveau que cette sorte de Poëme, qui dans ses Epiffodes, en ses intrigues, & en la façon de les desmesler, aura de la nouveauté, quoy que la Matiere en soit conuë, & que d'autres l'ayent auparauant traitée. Au contraire, l'on ne pourra qu'improprement appeller nouveau quelque Poëme que ce

soit dont les personnages seront feints, aussi bien que l'argument ; Et telle est possible quelque Tragedie moderne, de qui le sujet & les noms sont imaginaires, mais dont le neud est tissu & broüillé à la maniere des anciens Grecs, sans qu'il y ayt ny l'authorité que requiert l'Histoire, ny la nouveauté qui semble naistre de la feinte. Il faut donc que l'argument du Poëme Epique se tire de l'Histoire, qui soit ou dans la fausse Religion comme celle des Payens, ou bien dans la veritable, comme est la Chrestienne, & telle que fut anciennement celle des Hebreux. Je ne pense pas neantmoins, que les actions des Gentils puissent fournir le sujet qu'il faut pour bien faire vn Poëme Epique. La raison est, pource qu'en ce genre de Poëmes, nous voulons ou recourir, ou ne recourir pas aux Dieux que les Gentils adoroient. Que si nous faisons le dernier des deux, nostre Poëme n'attire

iamais l'Admiration ; comme au contraire, si nous y recourons, nous le mettons hors du Vray semblable. Or est-il qu'on trouue rarement agreable vn Poëme qui n'est point accompagné de ces hautes merueilles qui sont capables d'esmouuoir les ignorans, & mesme les plus iudicieux Par où i'entends parler de ces effets admirables qu'on feint estre causez par la Magie ; tels que sont les anneaux & les escuz enchantez, les cheuaux volants, les vaisseaux transformez en Nymphes, les Fantosmes entre-meslez aux combats, & ainsi des autres choses, dont vn Escriuain doit assaisonner son Poëme, pour le mieux faire gouster, s'il a tant soit peu de iugement. Car il s'ensuit de là, qu'avec ce qu'il s'accommode au goust des hommes vulgaires, il contente par mesme moyen ceux qui se picquent le plus de sçauoir Et d'autant que ces miracles ne se peuuent faire naturelle-

ment, il faut necessairement auoir recours à vne vertu surnaturelle. Que si pour le mesme effet, nous nous adressons aux Dieux des Gentils, le vray-semblable cesse aussi tost, pource que nous ne qualifions point de ce nom vne chose faulse, n'estant pas possible que de vaines Idoles puissent produire des choses qui soient au dessus de la Nature, & de l'humaine creance. De dire maintenant qu'on doïue fonder vne merueille sur l'imaginaire pouuoir de Iupiter, d'Apollon, & des autres Dieux des Gentils ; c'est assurement vne pure extrauagance, & vne chose tout à fait elloignée du vray-semblable, comme le pourront facilement connoistre les plus mediocres esprits, qui voudront prendre la peine de lire les Poëmes, qui sont fondez sur la fausseté de l'ancienne Religion.

Le *Merueilleux*, & le *Vray semblable* sont assurement deux natures si fort

différentes, qu'il s'en faut bien peu qu'elles ne se contrarient. Et toutesfois l'un & l'autre son tellement necessaires au Poëme, qu'il faut sans doute qu'un Poëte qui trouuë moyen de les joindre ensemble, soit grandement ingenieux en son Art. Aussi, à vray dire, bien que plusieurs l'ayent fait iusques icy, pas vn neantmoins n'en a donné les preceptes. Au contraire, il s'est treuué plusieurs grands hommes, qui voyant la repugnance de ces deux natures, n'ont pas tenu pour merueilleuse ceste partie du Poëme, qui est vray semblable; ny pour vray-semblable celle qui tient d'une trop haute merueille. Que si toutes deux sont necessaires, comme il est certain, il faut, à mon aduis, qu'elles le soient de telle sorte, que tantost le *Vray-semblable* s'ensuiue, & tantost le *Merueilleux*, de maniere que l'un ne cede point à l'autre, & que le temperament en soit mutuel.

Je ſçay que pluſieurs ſe font accroire qu'il y peut auoir en vn Poëme Epique quelque partie deſtachée du *Vray ſemblable*; Mais pour moy mon ſentiment n'eſt pas tel, & en voicy la raiſon. La Poëſie n'eſt de ſa nature qu'une Imitation. Or eſt il que l'Imitation ne pouuant eſtre ſeparée du *Vray ſemblable*, puis qu'imiter ſignifie s'eſtudier à faire ce qu'un autre a fait; il s'enſuit que pas une partie de la Poëſie ne peut eſtre ſeparée du *Vray-ſemblable*. La *vray-ſemblance* neantmoins n'eſt point du nombre de ces conditions, qui font les plus grandes beautez, & les plus agreables ornemens de la Poëſie, combien qu'elle luy ſoit propre; & tellement eſſentielle, qu'il n'eſt point de partie en elle qui ſ'en puiſſe paſſer. Mais bien que i'oblige le Poëte Epique à garder toujours le *Vray-ſemblable*; ſi eſt-ce que ie n'exclus point de luy l'autre par-

tie, à sçavoir le *Merueilleux*. Au contraire, ie croy qu'il n'y a point de repugnance qu'une même action ne puisse estre & merueilleuse, & vray semblable; Outre que ietiens assurement que pour accorder ensemble des qualitez si differentes, il se trouuera plusieurs moyens, dont ie rapporteray icy le principal, remettant à parler des autres en cet endroit de mon ouurage, où ie traiteray de la tiffure de la Fable. Que le Poëte attribue donc tous les effets qui vont par dessus la puissance des hommes, à Dieu, aux Anges, & aux Demons, ou bien à ceux auxquels ils en ont donné le pouuoir, tels que sont les Saints, les Magiciens & les Fées. Ces operations, à les cõsiderer en elles mesmes, passeront pour des merueilles, ou si vous voulez pour des miracles, selon la commune façon de parler; Ioint qu'on les tiendra pour vray-semblables, si l'on a esgard à la vertu, & à la

puissante de leur Auteur. Car cette maxime estant vniuersellement establie parmy les Chrestiens, Que par la permission de Dieu, les Demons, & les Magiciens peuuent faire plusieurs choses merueilleuses, & par dessus les forces de la Nature, ceux-là sans doute qui en auront leu les exemplaires, ou qui en sçauront par ouy-dire, n'appelleront iamais contraire à la bien-seance vne chose qu'ils croiront non seulement estre aduenüe, mais pouuoir aduenir tous les iours. Peut-estre aussi que pour cette mesme raison, ces Anciens qui viuoient dans les erreurs de leur vaine Religion, ne deuoient point estimer impossibles ces miracles que s'imaginoient de leurs Dieux les Historiens, & les plus excellents Poëtes qu'ils eussent. Car bien qu'ils choquassent le sentiment des Sçauans, si est-ce que les Poëtes qui s'en seruoient, se tenoient apparammēt
pour

pour satisfait, pourueu qu'ils pleussent au sentiment de Vulgaire, auquel on est contraint de s'accommoder bien souuent, ou mesme on le doit, laissant à part la verité des choses par trop exacte.

De ce que ie viens de dire, il s'ensuit qu'une mesme action peut estre ensemble, & merueilleuse, & vray-semblable; à sçauoir merueilleuse, si on la considère en elle mesme dans les bornes de la Nature; & vray semblable, si l'on se la représente separée de ses limites en sa cause; qui est vne vertu surnaturelle, puissante, & accoustumée à faire de ces merueilles. De ce particulier Priuilege, ou de ce moyen de pouuoir ioindre le *Vray-semblable*, au *Merueilleux*, ne sont nullement capables ces Poèmes, dans lesquels l'on introduit les Dieux des Gentils; Comme au contraire, si quelques-vns s'en peuuent seruir commodement, ce sont, à mon aduis, ces Poètes qui ne

fondent leur Poësie que sur nostre Religion; Et voila, ce me semble, la seule raison d'ou l'on peut conclure, que l'Argument du Poëme Epique doit estre tiré, non pas de l'Histoire des Gentils, mais de celle des Chrestiens, ou des Hebreux. Adioustons à cecy, qu'en matiere des deliberations, ou celestes, ou infernales, ou des predictions, & des plus belles Ceremonies, nostre Religion a bien incomparablement plus de grandeur & de maiesté, que celle des Gentils. Aussi, m'estonnay ie grandement, de ce que certains Escrivains modernes, voulant former l'Idée d'un parfait Cavalier, en ont pris le modelle sur l'Idolatrie, au lieu de se proposer un plus noble objet de Religion, & de Piété. Que si l'on ne peut attribuer le zele d'une vraye Religion, ny à Iason, ny à Thesee, qu'on les laisse à part, pour faire election à leur place, du Roy Artur, de Charlemagne, & ainsi de leurs sem-

blables l'obmetts que le Poëte, qui dans la société civile, faisant vne partie de la République, est obligé d'auoir esgard à l'Vtile, enflammera bien plustost les courages par l'imitation de Cheualiers Chrestiens, que par celle des Infidelles; veu que les exemples de nos semblables, & qui nous sont comme domestiques, ont bien asseurement plus de force à toucher les cœurs, que n'en ont les estrangers, & les dissemblables. Il faut donc que l'Argument du Poëme Epique, soit tiré d'vne Histoire de Religion, & que nous tenions pour veritable. Orest-il, que ces Histoires, sont, ou tellement sacrées, & venerables, que l'establissement de nostre Foy estant fondé sur elles, l'on ne peut les alterer sans impieté; ou bien elles ne sont pas Sainctes iusques à ce poinct, qu'il faille tenir pour articles de Foy ce qu'elles contiennent: Si bien qu'en tel cas, si l'on en retranche quelque chose,

pour y enadiouster vne autre, ou pour le changer, l'on ne pourra point legitime-
ment estre blasme de temerité, ou de peu de zele enuers les choses qui touchent la Religion. Quoy qu'il en soit, ie n'approuue pas que nostre Epique soit si hardy, que de mettre la main aux Histoires de la premiere qualité. Au contraire, ie suis fort d'auis, qu'il en laisse le maniment aux hommes deuots & Religieux, afin qu'ils se tiennent à cette Verité toute pure, puis qu'il n'est pas loisible d'y rien feindre; & cela estant, il faut que le Poëte se souuienne que s'il laisse à part les fictions, il ne passera que pour Historien. Qu'il puise donc l'Argument de l'Epopée, dans les Histoires qui se fondent sur la vraye Religion, sans que toutesfois on les auctorise iusqu'à ce point, que de ne les pouuoir alterer, à moins que de faillir contre la Pieté. Or est-il que les Histoires contiennent, ou les choses aduenüs

de nostre temps , ou celles qui se sont passées depuis plusieurs Siecles , ou qui ne sont , ny beaucoup Modernes , ny aussi beaucoup Anciennes. Je veux dire maintenant , que l'Histoire d'un Siecle extrêmement esloigné du nostre , fournit au Poëte vne grande commodité de feindre. La raison est , pource que les choses estant si auant enseuelies dans vne profonde Antiquité , qu'il n'en reste plus qu'une memoire bien foible , il les peut changer , comme bon luy semble , sans s'arrester autrement à la Verité. En quoy toutesfois il y a cela de mauuais , qu'il s'en ensuit vne incommodité , qui possible n'est pas petite. Car estant necessaire en vn Poëme , de ioindre l'Antiquité des temps à celle des Mœurs ; S'il aduient qu'on s'estudie à le faire , on trouuera que la discipline Militaire des Anciens , ny mesme leurs stratagemes , ny leurs coustumes , ne pourront plaire en ce Siecle à la plus-part des hommes,

qui les liront. Il n'en faut point de meilleure preuve que l'Iliade, ou l'Odyssée d'Homere, de qui les Liures, bien que diuins, ne laissent pas toutesfois d'estre souuent ennuyeux. De quoy certes l'on ne doit attribuer la cause qu'à l'Antiquité des mœurs; à quoy ne peuuent s'accommoder les Esprits de nostre temps; qui pour estre accoustuméz à la politesse d'aujourd'huy, appellent suranné tout ce qui n'est pas de leur goust, ny de l'usage present. Aussi veritablement, qui voudroit mesler ensemble la nouveauté des mœurs, & la façon de viure, qui se pratiquoit anciennement; celuy-là sans doute imiteroit vn Peintre peu iudicieux, qui nous représenteroit Caton, & Cincinnatus vestus à la Milannoise, ou à la Napolitaine; ou qui osteroit à Hercule la Massuë, & la peau de Lion, pour l'habiller d'vne soutanne.

Les Histoires modernes ont, à vray

dire, cela de commode, d'estre conformes aux mœurs, & aux coustumes qui sont aujourdhuy pratiquées. Mais d'un autre costé, ce que i'y trouue de mauvais, est qu'elles ostent presque par tout les moyes de feindre, qui sont tout à fait nécessaires aux Poëtes, & particulièrement aux Epiques. Car il n'y a pas de doute, que ce seroit vne tres grande effronterie à vn Poëte, de vouloir descrire les belles actiôs de l'Empereur Charles V. tout autrement que ceux qui les auroient veües. Cette extrauagance passeroit sans doute pour vn effet de folie, puisque les hommes ne peuuent souffrir qu'on les trompe, en matiere des choses qu'ils sçauent d'eux-mesmes, ou qu'ils ont apprises par la relation que leurs Ayeulx leur en ont laissée. Mais quant aux Histoires des temps, qui ne sont ny trop nouueaux, ny trop esloignez aussi, elles n'ont pas accoustumé, ny de nous en faire trouuer les coustu-

mes desagrecables, ny d'oster non plus la liberté des fictions. Telles sont les choses aduenüs au temps de Charlemagne, ou du Roy Artur, ou celles qui se passerent vn peu aupatauant, ou apres: Ce qui a donné suiet à vne infinité d'Escriuains, de puiser dans les aduantures de ce temps-là l'argument de leurs Romans, & de leurs Poëmes. Aussi est-il vray, que la memoire de cét âge là n'est pas si fraische, que l'on n'en puisse dire des mensonges agreables, & qui ne feront point accuser d'impudence leur Autheur; ioint que nos coustumes s'y accommodent assez bien; & que si elles sont differentes en quelque façon, l'usage de nos Poëtes les a renduës, & domestiques, & familiares. Cela presupposé, le suiet du Poëme Epique, ne peut mieux estre tiré que de quelque Histoie de la vraye Religion: qui ne soit pas toutesfois tellement sacrée, que l'on n'y puisse toucher, & y changer

quelque chose ; où il faudra prendre garde, que le Siecle ne soit ny trop proche, ny trop esloigné du nostre, ny de la memoire que nous en pourrons auoir. Toutes ces choses, à mon aduis, sont necessaires au choix de la Matiere tant seulement, bien que non pas de telle sorte, qu'encore qu'une de ces conditions luy deffaille, elle laisse pour cela de recevoir la forme de Poëme Heroïque, veu que chacune de soy produit cet effet, l'une plus, & l'autre moins; mais toutes ensemble le portent si haut, que sans elles la Matiere n'est pas capable de perfection. A ces conditions requises au Poëme Heroïque, j'en adiouteray vne autre, qui luy est absolument necessaire. C'est que toutes les actions qui doivent tomber sous l'Art de l'Epique, soient entièrement nobles, & illustres. Car cette condition forme la nature de l'Épopée; & c'est en quoy la Poësie Heroïque, & la

Tragique, font différentes de la Comedie, qui fait coustume d'imiter les actions basses, & ravalées. Or afin de faire voir, qu'entre la Tragedie & l'Épopée, il n'y a point de difference en matiere d'imitation, veu que l'une & l'autre imitent également les grandes actions; & de preuver par mesme moyen que la difference de leur espece procede de la diuerse methode de s'en suruir; il ne sera pas hors de propos, ce me semble, que nous considerions tout cecy plus exactement. Aristote en son Art Poëtique, met trois differences essentielles, & specifiques, par lesquelles vn Poëme est separé & distingué de l'autre. Elles consistent, en la diuersité des choses imitées, en la maniere d'imiter, & en tous les instruments dont on vse pour cét effet. Les choses sont les actions; la maniere est l'art de narrer; en quoy principalement paroist la personne du Poëte; & de représenter où

elle se cache, la representation n'appartenant qu'au Farfeur. Les instruments font, l'Elocution, l'Harmonie, & la Rime, par qui se doit entendre la mesure des mouemens & des gestes, qui font estimer vn Comedien. Aristote ayant estably ces trois differences essentielles, se met à rechercher, comment d'elles mesmes procede la distinction des especes de la Poësie, & dit que la Tragedie s'accorde avec la Comedie, tant en la maniere de l'imitation, que des instrumens requis. Car toutes les deux agissent, & representent, outre les Vers, la Rime, & l'Harmonie. Mais ce qui les fait differer de nature, est la diuersité des choses imitées, veu que la Tragedie imite les grandes actions & la Comedie les moindres. Quant à l'Épopée en matiere d'Imitation, elle est conforme à la Tragedie, veu que l'une & l'autre imitent les actions illustres; ce qu'elles font toutesfois d'une façon

différente. L'Épique narre, & le Tragique représente; L'une n'ayant que les Vers pour instruments, au lieu que l'autre a les Vers, l'Harmonie, & la Rime ensemble. Ces préceptes, qu'Aristote a donné obscurément, & en peu de mots, ont fait croire que le Tragique & l'Épique se rendoient conformes en tout aux choses imitées; Opinion assez commune, & généralement reçue. Elle me choque néanmoins, & ne me semble point vraie, pour la raison qui s'ensuit. S'il estoit vrai que les actions Épiques, & les Tragiques, fussent d'une même nature, elles produiroient de mêmes effets: ce qu'elles ne font pas, & par conséquent la nature en est différente. Que s'il ne tient qu'à prouver, qu'elles ne produisent point de mêmes effets, cela ne sera pas difficile. Car on sçait bien que les actions tragiques esmeuvent l'horreur & la compassion, veu que l'un & l'autre

manquant, elles ne tiennent plus du tragique. Mais quant aux Epiques, elles ne sont aucunement propres à causer des effets de terreur & de pitié, ioinct que cette condition ne leur est point nécessaire. Que si quelquefois aux Poëmes Heroïques est entremeslé ie ne sçay quoy d'horrible, ou de lamentable, il ne s'ensuit pas pour cela, que l'horreur & la compassion doiuent faire toute la tiffure de la Fable. Au contraire, toutes ces choses ne sont en elles que des accidents, & de simples embellissemens ; de maniere qu'encore que l'on appelle esgalement illustres l'action du Tragique, & celle de l'Epique, la nature ne laisse pas d'en estre diuerse. *L'Illustré* du Tragique, consiste en l'inesperé changement de la Fortune, & en la grandeur des euenemens, qui sont dignes d'horreur, & de compassion. Mais quant à *l'Illustré* de l'Heroïque, il est fondé sur les plus hautes

vertus de la guerre, & sur des effets de Courtoisie, de Pieté, de Religion, & de Generosité; Toutes lesquelles actions, qui sont propres à l'Epopée, ne conviennent en aucune sorte à la Tragedie; d'où il s'ensuit, qu'encore que les personnages qu'on introduit, soient de condition eminente & Royale, ils ne sont pas toutesfois d'une mesme nature. Il est de la bien-seance du Poëte Tragique, de mettre en avant des personnes, qui ne soient ny bonnes, ny mauvaises, mais qui tiennent vn milieu entre les deux; comme on a feint d'Orreste, d'Electre, & d'Iocaste; ce qu'Aristote a demōstré en Oedipe, plus qu'en aucun autre, comme en effet ie trouue qu'il n'est point de personnage qui s'accommode mieux que le sien aux Fables Tragiques. Au contraire, l'Epique veut que ceux qu'il introduit soient douëz de routes les plus hautes vertus, que l'on appelle *Heroïques*, à

cause qu'elles appartiennent à des *Heroes*. Ainsi voyons-nous, que les plus judicieux ont particulièrement fait esclater la Pieté en la personne d'Enée, la Valeur en Achille, la Prudence en Vlisse, la Fidelité en Amadis, la Constance en Bradamante, & en quelques vns de ceux cy le comble de toutes ces belles Vertus. Que si quelquesfois le Tragique & l'Épique prennent vne mesme personne pour le suiet de leur Poëme, il n'y a pas de doute qu'alors ils la considèrent diuersément. Par exemple, en la personne d'Hercule & de Thésée, l'Épique considère la valeur, & l'excellence des armes, au lieu que le Tragique se les represente comme coupables, & tombez dans le malheur par leur propre faute. l'adiouste à cecy, que les Épiques se rendent susceptibles, non seulement du comble de la Vertu, mais de l'excez du Vice, avec moins de danger que les Tragiques. Tesmoins

Mefence, Marganor, Archelorus, Bufire, Procuste, Diomede, & ainfi des autres.

De toutes les choses que j'ay dittes l'on en peut tirer cette consequence manifeste ; Que la difference qu'il y a de la Tragedie à l'Epopée, procede & de la diuerfité des instrumens, & de la maniere d'imiter, mais plus encore de la variété des choses imitées ; ce qui est vne difference plus propre, & plus essentielle que les autres. Que si Aristote n'en fait point mention, c'est pource qu'il se contente de monstrier en cét endroit là, que l'Epopée & la Tragedie sont différentes entre - elles ; comme en effect cela paroist assez en ces deux autres differences, qui sont d'abord plus conuës que celle - cy. Mais d'autant que ce haut tiltre d'Illustre, que nous auons donné au Poème Heroïque, le peut estre, ou plus ou moins, selon que les euenemens de la Matière seront grands & nobles,

& nobles, elle se trouuera disposée à recevoir l'excellente forme de l'Epopée; Car bien que ie ne nie pas qu'on ne puisse tirer le sujet d'un Poëme Heroïque des accidés les moins magnifiques, tels que sont les amours de Florio, de Theagene, & ainsi des autres, si est-ce qu'en cette idée du Poëme parfait que nous cherchons maintenant, il faut nécessairement que la Matière s'eleue de soy au premier degré d'excellence & de noble. C'est en ce mesme degré qu'on doit mettre la venue d'Enee en Italie, pource que le sujet en est illustre, & tres-grand, pour estre fondé sur l'Empire des Romains, qui prit son origine de l'arriuée de ce Herôs au pays Latin. A quoy certes le diuin Poëte eut particulièrement esgard, comme il est montré par ce vers du commencement de l'Eneyde;

Si fort il importoit de fonder les Romains.

Telle est pareillement la deliurance

Qq

de l'Italie, mise hors de la seruitude des Goths, d'où le Triffino a tiré l'argument de son Poëme; & telles sont encore ces entreprises, qui pour la dignité de l'Empire, ou pour l'exaltation de la Foy Chrestienne, ne furent pas moins heureusement faites, que glorieusement executées. Aussi voit-on par espreuve, qu'estant grandes d'elles mesmes, elles ont cela de propre, de se rendre fauorable l'esprit du Lecteur, de le tenir toujours en attente, & de le combler enfin d'un incroyable contentement; De forte qu'on peut bien dire, que l'Art d'un excellent Poëte le fait regner souuerainement dans les volontez des hommes.

Voilà, ce me semble, les conditions qu'un Poëte iudicieux doit chercher dans la Matiere simplement considerée; qui sont en peu de paroles, l'autorité de l'Histoire, la verité de la Religion, la liberté de seindre, la qualité des temps appropriez comme il faut, & la gran-

deur des euenemens. Auant que telle chose tombe sous l'Art de l'Epique, elle s'appelle Matiere : mais apres que le Poëte l'a disposée, & si bien traitée, qu'elle est deuenüe Fable, alors elle ne se doit plus nommer la Matiere, mais la Forme, & l'ame du Poëme, ainsi qu'Aristote la qualifie. Que si elle n'est vne forme simple, elle en est du moins vne composée, puis qu'elle tient d'elle-mesme de la Matiere. Or ce n'est pas sans raison qu'au commencement de ce Discours nous auons comparé à la premiere Matiere des Naturalistes, celle que nous appellons nuë : Car comme en la premiere Matiere, bien que priuée de toute Forme, les Philosophes ne laissent pas de considerer la quantité, qui luy tient sans cesse compagnie, comme se trouuant en elle auant la naissance de la Forme, & apres sa corruption ; Ainsi en la Matiere dont il est question, il faut que le Poëte considere la quantité, auant

Qq ij

que toute autre chose, puis que cette consideration est inseparable d'auec elle. Qu'il prenne donc garde que la quantité qu'il se propose ne soit si grande, que lors qu'il faudra former la tiffure de la Fable, & y entremesler plusieurs Epiffodes, pour l'embellissement des choses, qui sont simples de leur nature. il ne rende son Poeme beaucoup plus long, qu'il n'est requis par les Reigles, ny mesme par la bien seance. Car il faut qu'un Poëme soit dans la iustesse, & qu'il ne passe pas certaines bornes que nous luy prescrivons en son lieu. De cette façon, lors qu'il vouldra eiter cet excés, & cette prolixité desmesurée, il se trouuera contraint de laisser les digressions, & les autres ornemens, qui sont necessaires au vray Poëme, pour se tenir dans les simples limites de l'histoire. C'est le deffaut où sont tombez le Poete Lucan, & Silius Italicus, pour auoir embrassé tous deux vne matiere

trop ample, à sçauoir l'vn, la iournée de Farfale, ou plustost les troubles ciuils entre Cesar & Pompée, & l'autre toute la seconde guerre Africaine : ce qu'ils ont fait, ce me semble assez imprudemment, sans prendre garde que ces matieres, comme prolixes d'elles-mesmes, estoient capables par consequent d'occuper toute cette large estenduë, qui est requise à la grandeur de l'Épopée, ne laissant aucun lieu à l'inuention, ny à l'Art Poëtique. Aussi veux-je bien aduoüer, qu'à chaque fois que ie mets en paralle les mesmes choses que Silius, & Tite-Liue ont traittées, il me semble que ie les trouue plus steriles dans les escrits du Poete, qu'en ceux de l'Historien, contre la bien-seance, & la nature de la Matiere. Ce mesme deffaut est remarquable dans le Trissin; qui pour auoir pris en son Poëme vn sujet beaucoup plus long qu'il ne falloit, à sçauoir toute la guerre de Bellifaire contre

les Goths, est souuent contraint de passer legerement par dessus les choses qu'il décrit. Que s'il se fust contenté de ne deduire que la plus noble partie de cette guerre, ie m'asseure que son ouvrage luy eust mieux reüssi qu'il n'a fait, pource qu'il y eust apporté plus d'ornement, & de plus belles inuentions. En vn mot, il ne se peut faire que le Poëte, qui se propose de traiter vne Matiere trop ample, ne soit réduit à la fin à rendre ennuyeux son Poëme, & à l'estendre au delà des bornes conuenables; ce qui pourroit sembler d'abord estre arriué à Roland le furieux, ou à l'Amoureux, à quiconque voudroit considerer comme vn seul Poëme, tel qu'il est en effet, tous ces deux liures, qui sont distinguez de titre & d'Auther. l'adiouste à ce que j'ay dit, que la trop grande abondance du suiet contraint le Poëte de laisser les Epigodes, & les autres ornemens qui

luy font tres - necessaires. Je trouue merueilleux en cecy l'Esprit, & le iugement d'Homere, qui s'estant propose vne Matiere fort courte, ne laisse pas toutesfois de la reduire à vne iuste grandeur par la richesse des ornemens, & par les Epiçodes, dont il l'augmente. Virgile au contraire, par vne inuention qui n'estoit propre qu'à luy, ayant choisi vn suiet fort ample, comme ce luy qui dit plus de choses en vn seul Poeme, qu'Homere n'en a compris en deux, l'a ceu faire avec tant de iustesse, qu'il a tousiours esuite l'vn & l'autre de ces vices. Et toutesfois il est en certains endroits si resserré, & si chiche en matiere d'ornemens, qu'encore qu'il n'y ait rien à redire, & qu'il se rende merueilleux & inimitable à s'exprimer nettement, & en peu de mots; si est-ce que son Elocution succinte surprend quelquefois l'esprit de telle sorte, qu'elle

semble n'estre pas si Poëtique que l'abondance d'Homere, qui est esgalement feconde & fleurie. Je rapporteray à ce propos, qu'ayant accoustumé, comme i'estudiois à Padoüe, de m'en aller à la chambre du Speroni, aussi volontiers qu'aux Escholes publiques, pource que ie croyois veritablement d'y voir representée l'Image de l'Academie & du Lycée, où Socrate & Platon fouloient disputer ensemble, il me souuient de luy auoir ouy dire plusieurs fois, *Que nostre Poëte Latin ressembloit plus à vn Orateur qu'à vn Poëte Grec, & que nostre Orateur Latin approchoit plus du Poëte Grec, que non pas de l'Orateur: Mais que l'Orateur & le Poëte Grec auoient chacun à part soy atteint à cette vertu qui estoit propre à leur Art, au lieu que les deux Auteurs Latins auoient plustost usurpé cette haute excellence qui appartenoit à l'Art d'autruy. Aussi, à dire vray, qui-*
conque

conque voudra bien examiner la façon d'écrire de tous deux , celui-là sans doute adouïera que l'Eloquence de Ciceron , & celle d'Homere ont vne grande conformité ; tout de mesme que Demosthene & Virgile se ressemblent fort , soit que l'on considere les pointes qu'ils ont , ou la netteté de leurs escrits , ou la force de leur expression, qui n'est pas moins illustre que Laconique. Que si de tous les preceptes que j'ay donnez , il n'est question maintenant que d'en tirer vne consequence, & d'en faire vn abbrege , l'on trouuera, que la quantité de la Matiere nuë doit estre telle , que de l'Art Poëtique elle en puisse receuoir beaucoup d'accroissement , sans toutesfois passer au dela des bornes requises.

F I N.

Extrait du Priuilege.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Chaliot le 2. iour de Iuin 1638. signé par le Roy en son Conseil, VIGNERON, & sellé; Il est permis à Jacques Villery, d'imprimer vn liure intitulé, *Recueil d'Emblemes diuers*, par I. Baudoin, & deffenses à toutes personnes d'imprimer ledit liure, pendant le temps & terme de dix ans, a compter du iour & date des presentes, sur peine de confiscation, & de quinze cens liures d'amende, comme plus amplement est porté aux lettres dudit Priuilege.

*Acheué d'imprimer pour la premiere fois
le 23. Decembre 1638.*

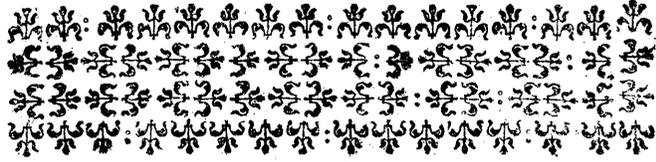


TABLE DES DISCOURS
contenus en ce Volume.

DISCOURS I.

Qu'il y a des hommes toujours esgaux,
dans le succez, ou bous ou mauvais. 3.

Discours II.

Quel Art aide la Nature. 17

Discours III.

*Qu'il ne faut point rechercher les secrets des
Cieux.* 52

Discours IV.

Contre l'Hypocrisie, & le feinte Religion.
35

Discours V.

Des entreprises militaires. 43

Table des Discours.

Discours VI.

*Que de la Valeur precipitee s'ensuit une fin
lamentable.* 47

Discours VII.

Que l'argent est le nerf de la guerre. 51

Discours VIII.

*Des mauvais Conseils ; & que ceux qui les
donnent s'en trouvent mal.* 59

Discours IX.

*Que les Flatteurs sont contagieux aux Prin-
ces,* Discours X.

Qu'on ne doit point se iouër aux Grands. 75

Discours XI.

De la patience dans les tourmens. 81

Discours XII.

Qu'il faut se haster bellement. 89

Discours XIII.

Que le vin pris sobrement aiguise l'esprit. 97

Discours XIV.

Des marques d'Honneur, & de Vaillance.
103 Discours XV.

*Qu'on se desgouste des Voluptez avec le
temps.* 113

Table des Discours.

Discours X V I.

Qu'il faut endurer, & s'abstenir. 117

Discours X V I I.

*Que les biens de l'homme sont en l'homme
mesme.* 127

Discours X V I I I.

Du Conseil des Princes. 137

Discours X I X.

Du Conseil joint à la Force. 141

Discours X X.

*Que le Vulgaire aime les faux bruits, &
qu'il se plait aux factions.* 147

Discours X X I.

Qu'il faut pardonner les offenses. 151

Discours X X I I.

Qu'il n'est pas impossible de vaincre l'Envie;

159

Discours X X I I I.

*Que les Remonstrances sont quelquefois inu-
tiles.* 165

Discours X X I V.

Qu'il faut toujours bien esperer, 171

Discours X X V.

Que ce qui est parvenu à sa fin ne se peut re-

Table des Discours.

<i>nouvelles.</i>	179
Discours xxxvi.	
<i>Contre les Trompeurs.</i>	183
Discours xxxvii.	
<i>Contre les Traistres,</i>	189
Discours xxxviii.	
<i>Contre la Colere.</i>	197
Discours xxxix.	
<i>Contre l'Ingratitude.</i>	207
Discours xxx.	
<i>Qu'il faut s'accommoder à l'humeur de ceux que l'on sert.</i>	213
Discours xxxi.	
<i>Que la Beauté devient la proye du Temps, & la ruine de ceux qu'elle attire.</i>	217
Discours xxxii.	
<i>Qu'il n'y a point de charme contre l'Amour.</i>	227.
Discours xxxiii.	
<i>De l'Art d'agrecer aux Souverains,</i>	235
Discours xxxiv.	
<i>Qu'à force de vouloir tout sçavoir, on ne sçait rien la pluspart du temps.</i>	239

Table des Discours.

Discours xxxv.

De la vraye Eschole des ieunes Princes. 251

Discours xxxvi.

Qu'il sied bien aux Princes de pardonner.

469

Discours xxxvii.

Du reglement de la vie. 277

Discours xxxviii.

*Qu'on impute faussement à la Fortune, d'estre
quelquefois victorieuse de la Vertu.* 285

Discours xxxix.

*De la necessité du Conseil, & que la Pru-
dence y doit estre iointe.* 291

Discours xl.

Qu'il faut aimer la Vertu. 269

Discours xli.

De bouby de la Patrie.

Discours xlii.

*Que les moindres choses sont quelquefois de
grands Fleaux.*

Discours xliii.

Que les biens mal acquis ne profitent point.

319

Table des Discours.

Discours XLIV.

Que les maux sont prompts, & les remedes tardifs.

Discours XLV.

Que le Travail est un chemin à la Gloire. 333

Discours XLVI.

De la Noblesse, & de la Generosité. 339

Discours XLVII.

De la Vaillance. 351

Discours XLVIII.

De la vie humaine. 361

Discours XLIX.

Contre les Courages lasches. 369

Discours L.

Qu'il fait mauvais attaquer un plus fort que soy. 375

Discours LI.

Des veritables Amis. 383

Discours LIII.

Que les gens de bien ne s'estonnent point d'estre blasmez des Méchans. 395

Discours LIV.

Que les querelles entre gens de lettres, sont

Table des Discours.

<i>malfeasantes.</i>	403
Discours LV.	
<i>Du menu Peuple, & de ses humeurs.</i>	411
Discours LVI.	
<i>Des Couleurs, & de leurs differences.</i>	419
Discours LVII.	
<i>Contre les mauuaises Meres.</i>	429
Discours LVIII.	
<i>Que ceux qui suiuent la Cour, doiuent user prudemment de la Fortune.</i>	437
Discours LIX.	
<i>Que l'esclat du monde n'est que fumée.</i>	447
Discours LX.	
<i>De la Vertu, & de la Fortune.</i>	455
Discours LXI.	
<i>Du deuoir des Magistrats.</i>	465
Discours LXII.	
<i>Contre l'Auarice, & la Conuoitise.</i>	473
Discours LXIII.	
<i>De la Liberté.</i>	487
Discours LXIV.	
<i>Que ce qu'on estime louüble à la Guerre, ne l'est pas tousiours.</i>	497

Table des Discours.	
Discours LXV.	
<i>Contre l' Ambition.</i>	513
Discours LXVI.	
<i>De la Preeminence des grands Princes.</i>	527
Discours LXVII.	
<i>De l'establissement des Estats, & des Colo- nies.</i>	537
Discours LXVIII.	
<i>Des Parasites, ou des Amis de table.</i>	553
Discours LXIX.	
<i>Qu'on ne iuge pas tousiours en faueur de la Vertu.</i>	565
Discours LXX.	
<i>Que les vrais thresors sont dans les bons Liures.</i>	571
Discours LXXI.	
<i>Du Poëme Heroïque.</i>	577



Cet ouvrage
à été achevé d'imprimer
le jeudi 8 juin 1989
sur les presses
de l'Imprimerie Lœuillel
à La Châtre (Indre)

